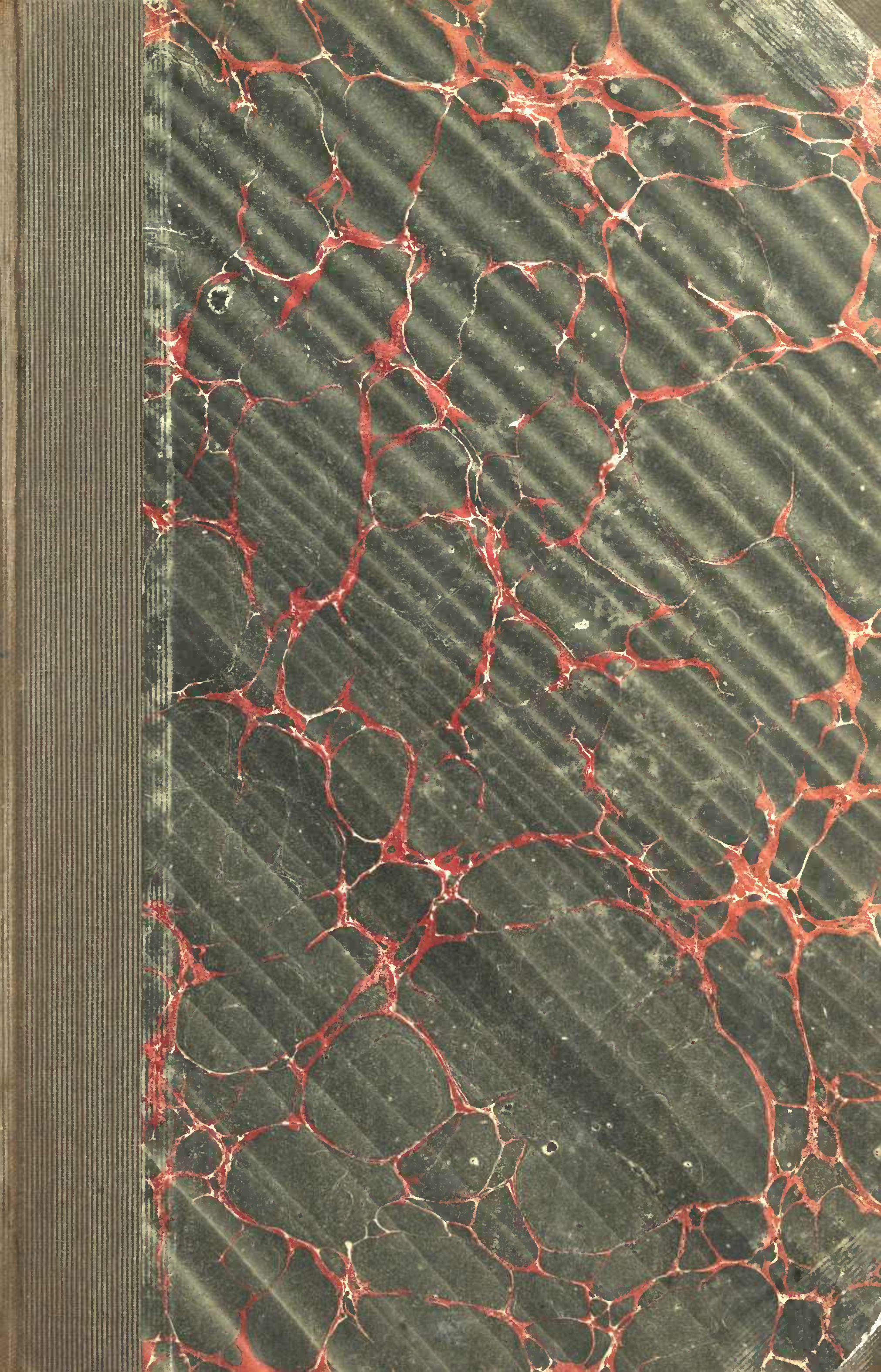
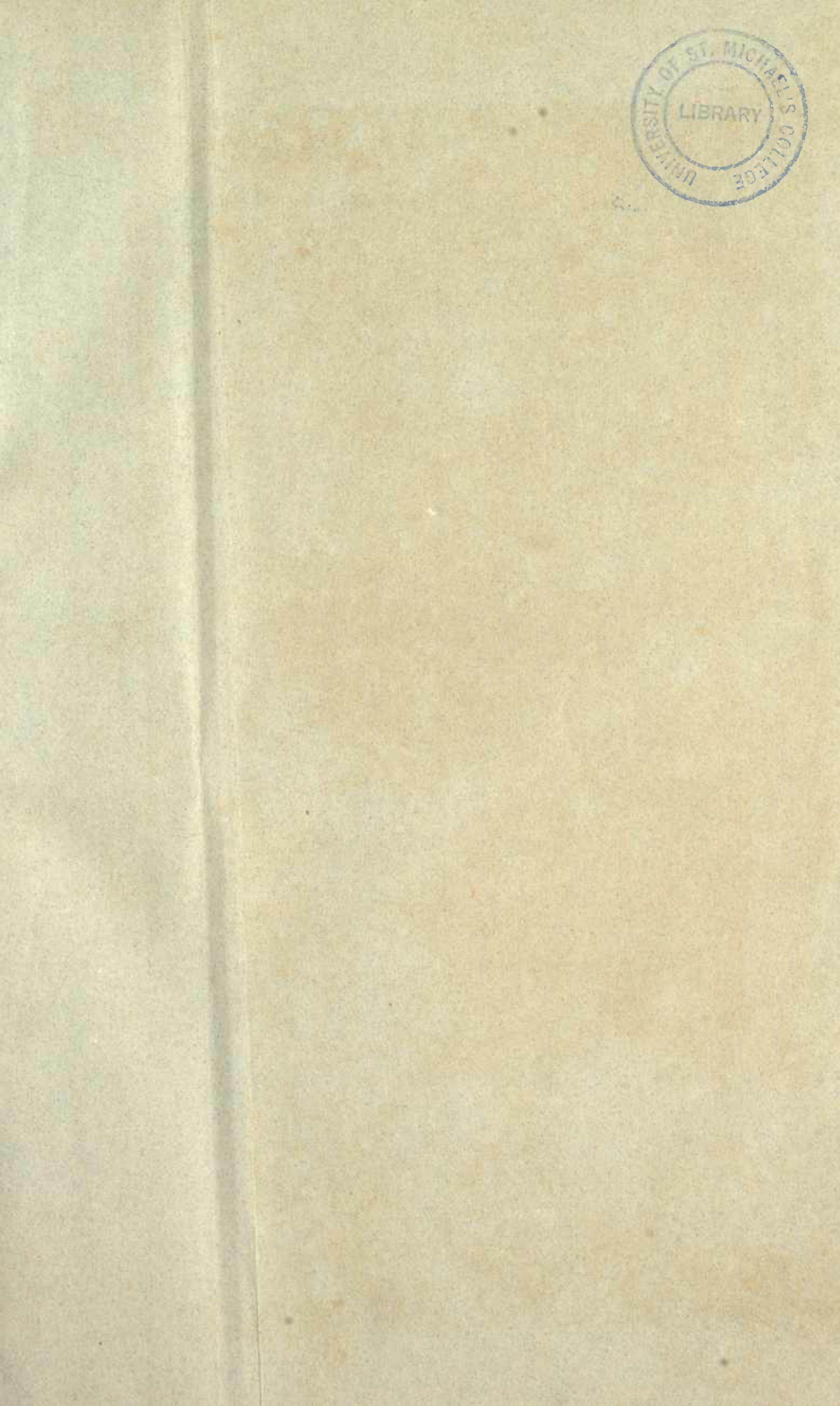




ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES.

ANNALES

DES

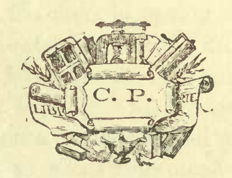
MISSIONS FRANCISCAINES

PAR LE PÈRE

F. MARCELLIN DE CIVEZZA.

TRADUITES DE L'ITALIEN.

TROISIÈME ANNÉE. — 1863-1864.



LOUVAIN,

CHEZ CH. PEETERS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RUE DE NAMUR, 22.

1863.

TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS ET Cie.

AU TRÈS-HONORÉ

MONSIEUR

JOSEPH DE HEMPTINNE DE GAND

(BELGIQUE),

SUPÉRIEUR DU TIERS-ORDRE DE St-FRANÇOIS EN CETTE VILLE,

COMMANDEUR DE L'ORDRE DE St-GRÉGOIRE-LE-GRAND,

VICE-PRÉSIDENT DE L'OEUVRE DU DENIER DE St-PIERRE, ETC., ETC.

TRÈS-RESPECTABLE MONSIEUR,

Bien que j'aie eu depuis quelques mois seulement le bonheur de faire votre connaissance, par la lettre pleine de science et d'érudition que vous avez bien voulu m'écrire le 30 septembre dernier sur un sujet aussi grave que le sont les maux auxquels est aujourd'hui en proie la société européenne, je compte sur votre amabilité pour me permettre de vous dédier ce troisième volume des *Annales des Missions Franciscaines,* qui tend à retracer au monde l'histoire rapide non-seulement de ce que les fils de St François ont fait dans le passé, mais de ce qu'ils font encore à présent dans toutes les régions du globe. Les *Annales* ont obtenu un accueil favorable et bienveillant surtout dans la catholique Belgique, à laquelle vous appartenez, et c'est dans votre ville de Gand qu'on a songé aussitôt à les traduire en français, de sorte qu'elles se sont promptement répandues et dans toutes les Flandres et jusque dans la France très-chrétienne. Je suis certain que vous vous en réjouissez d'une manière toute particulière, d'abord comme excellent catholique, qui avez tant contribué au rétablissement de l'esprit de Jésus-Christ dans la société civile, par la charité extraordinaire qui vous a fait travailler au soulagement des besoins des classes pauvres, en construisant dans ce but de grandes manufactures, où à de divers travaux parfaitement ordonnés se joignent toutes les pratiques propres à

la vie chrétienne; puis, comme fils du Père Séraphique, toujours zélé pour rendre de plus en plus florissant en Belgique le Tiers-Ordre, fondé par lui dans l'intérêt des Séculiers, et si dignement présidé par vous, qui en avez été élu supérieur. C'est que vous avez bien compris que de semblables institutions, qui ont sauvé la société civile au moyen-âge, renfermeraient encore de nos jours, si elles étaient relevées et maintenues dans leur véritable esprit, un des moyens les plus efficaces pour résister au torrent des mauvaises doctrines et des passions perverses par lesquelles les ennemis de Dieu travaillent à en détruire le règne sur cette terre. Je veux aussi que cette pauvre dédicace soit un témoignage de gratitude que je vous offre en m'unissant à mes confrères Récollets de Belgique, qui ne cessent d'éprouver les effets de la généreuse charité que vous leur montrez, en véritable confrère et bienfaiteur, qui désire ardemment les progrès toujours croissants et la gloire de l'Ordre.

Sur ce, je vous prie d'agréer mes salutations et je suis heureux de me dire votre très-humble, très-dévoué et très-obéissant serviteur et confrère,

Fr. Marcellin de Civezza,

Min. Obs.

Rome, ce 3 *décembre* 1862.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

Continuation et nouveaux succès des Missions Franciscaines à Maroc, à Ceuta et à Tunis; on y parle spécialement des travaux apostoliques du P. Loup Dain, qui succéda à son confrère Agnello dans le gouvernement de l'Eglise, fondée en la première de ces villes, ainsi que du Père Blanco, chargé après lui des mêmes fonctions; puis du P. Laurent, appelé à la même dignité dans la ville de Ceuta; et enfin des effets que produisit l'expédition de St Louis à Tunis, quant à la situation des Missions Franciscaines.

1289.

Puisque l'ordre historique exige que nous reprenions le récit des Missions Franciscaines dans les villes de Maroc, de Ceuta et de Tunis, dans l'Afrique septentrionale, nous croyons que nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici quelques notions sur ces contrées. Nous n'avons pas eu occasion de les donner dans nos précédents articles, comme nous l'eussions désiré; mais elles ne seront certainement pas inutiles pour faire mieux comprendre l'importance, les périls et les labeurs de cette partie si glorieuse de l'Apostolat Franciscain voué à la diffusion de la foi catholique parmi les infidèles.

L'empire du Maroc n'est qu'un débris des grandes monarchies Africaines, que les Arabes fondèrent comme on va le dire. A l'époque où la dynastie des Aglabites, qui eurent pour capitale d'abord Kaïruam, puis Tunis, et celle des Edrisites, qui résidaient à Fez, furent subjuguées par les Fatimites, ceux-ci, déjà occupés à la conquête de l'Egypte, se laissèrent enlever leurs possessions par les Zeirites auxquels succédèrent les Amadiènes et les Abou-Alfiènes dans les provinces de Tunis et de Constan-

tine. En ce même temps, à l'extrême Occident, un prince des Lemtunaas, tribu aujourd'hui perdue dans le Grand-Désert, choisissait à la fois pour réformateur, législateur et Pontife de son peuple un certain Abdallah-ben-Jassin, homme très-célèbre par sa vertu extraordinaire, qui ne vivait que d'eau, de venaison et des produits de la pêche, mais qui prenait et renvoyait chaque mois un grand nombre de femmes. C'est cet Abdallah, fanatique outre mesure, qui donna naissance à la secte non moins fanatique, ambitieuse et entreprenante des Almoravides, proprement appelés les Morabeth. S'échappant du désert comme un tourbillon dévastateur, ils menacèrent un instant d'une complète extermination l'Afrique et l'Europe, sous les ordres de leur chef, revêtu du titre d'*Emir-el-Moumenim* (d'où Miramolin), c'est-à-dire de *prince des fidèles*. L'un de ces Emirs, nommé Abou-Alfin, bâtit Maroc, ou Merakach, en 1052, et un autre (ce fut Joussouf) envahit et subjugua la principale partie des Espagnes, en même temps que sa domination religieuse et politique s'étendait sur Alger, le Grand-Désert, Tombouctou et d'autres villes du Soudan; ainsi se forma le grand empire de Mogreb ou d'Occident, qui allait de l'Espagne jusqu'aux confins de la Barbarie. Mais en 1146, conquis par des sectaires plus austères, nommés Mouaheds, ou Almohades, c'est-à-dire unitaires, cet empire commença à déchoir, et quoiqu'il s'étendît encore en Afrique jusqu'à Tripoli, il essuya de graves échecs dans la Péninsule Ibérique; néanmoins ses chefs ajoutèrent à leur titre d'Emir-el-Moumenim, celui de Calife. Un siècle plus tard, grâce aux graves dissensions qui s'élevèrent entre eux, ils furent vaincus par d'autres tribus avec lesquelles ils étaient en guerre, et notamment par les Merinites, qui parvinrent à s'emparer des royaumes de Fez et de Maroc. Ces nouveaux maîtres, plus désireux de conserver que d'agrandir leurs conquêtes, ne songèrent même pas à reconstituer le grand empire de Mogreb, et la dynastie qu'ils fondèrent régna tranquillement jusqu'à l'an 1574, où un descendant de Mahomet réussit à la renverser; elle ne tarda point toutefois à reprendre le dessus, et aujourd'hui encore elle se maintient, malgré les fréquentes révoltes qui ont agité ce pays[1].

Or, c'est durant ces divers règnes, à partir de 1219, comme nous l'avons vu, que les Franciscains allèrent courageusement

[1]) Malte-Brun, *Précis de la Géographie*, vol. X.

prêcher Jésus-Christ; ils cueillirent bientôt la glorieuse palme du martyre[1]; mais persévérant avec constance dans leur dessein, ils parvinrent enfin à fonder une église au gouvernement de laquelle le Saint Siége préposa un pasteur en 1226. Ce fut le P. Agnello, dont nous avons raconté les travaux merveilleux pour le développement de son œuvre, dans la troisième livraison de la première année des *Annales*[2]. Il est à propos de remarquer ici que, bien que la plupart des fidèles de cette église fussent des Européens (Espagnols, Portugais, Marseillais, Génois, Pisans et autres), qu'avaient attirés en ce lieu des affaires commerciales, ou qui s'y étaient réfugiés en abandonnant leur patrie à la suite de troubles politiques, leur nombre s'était aussitôt accru par beaucoup de conversions de Maures[3]. Or, ce sont, en réalité, les Maures qui ont toujours composé la principale partie de la population de l'Empire du Maroc; ils descendent, dit-on, des Mauritaniens et des anciens Numides, mélangés ensuite à des Phéniciens, à des Romains, à des Arabes. Les derniers se divisent eux-mêmes en trois familles : celle des Arabes purs, celle des Himgarites et celle des Bédouins, auxquels il faut ajouter les Berbères proprement dits, lesquels habitent l'Atlas, à partir des frontières des régions orientales jusqu'au delà de Maroc, ainsi que les Chillouhs, épars dans les montagnes des environs de Tafillet et de Suze, les Kabyles, qui occupent la province de Fez, les Amazinghes, réunis dans celle de Suze, et les Touariks, établis à l'extrémité du désert de Sahara[4].

Lorsque l'évêque Agnello mourut en 1246, le pape Innocent IV ne différa point de lui donner un successeur, en la personne de son confrère le P. Loup Dain, né de parents nobles à Saragosse en Espagne. Il était déjà chanoine et doyen de l'insigne sanctuaire de Sainte Marie du Pilier, quand, ravi de la vertu extraordinaire des fils de S[t] François, qui venaient d'apparaître au monde, comme un nouveau prodige de l'amour de Jésus-Christ, il résolut de revêtir, lui aussi, leur habit religieux, en prononçant solennellement leurs vœux dans la province d'Aragon[5]. Bientôt sa rare science, sa prudence et sa sainteté furent

[1]) Voir la 2e livraison de la première année des *Annales*, pag. 89.

[2]) Ibid., pag. 162 et suivantes. — [3]) Ibid., pag 165.

[4]) Malte-Brun, loc. cit.

[5]) Voir de Gubernatis dans son ouvrage sur *les Anciennes Missions*, liv. III, et l'*Histoire universelle des Missions Franciscaines*, liv. I, chap. VIII.

tellement appréciées, que son ministre Provincial l'envoya au pape Innocent à Lyon pour des affaires intéressant l'Ordre et l'Eglise. S'étant heureusement acquitté de sa mission auprès du Souverain Pontife, il lui demanda l'autorisation de visiter par dévotion les lieux saints de Palestine. On rapporte que le pape la lui accorda en riant par ces paroles de paternelle affection : " Allez, mon fils, nous condescendons bien volontiers à votre demande, à la condition toutefois que vous vous conduisiez non en *loup*, mais en *agneau*[1]. " Et là-dessus l'excellent religieux partit.

Assurément, pour peu qu'on réfléchisse, on comprend que ce n'est point sans de très-hautes vues de la Providence divine qu'il se rendit dans la Palestine, où le souvenir de son pieux pèlerinage[2] est resté cher et vénérable jusqu'à nos jours; car c'est à Jérusalem, en baisant ce sol sacré, baigné du sang du divin Rédempteur, et ce sépulcre glorieux, qui excite tant de sublimes réminiscences dans l'esprit et éveille tant de tendres sentiments dans le cœur du pèlerin qui vient s'y prosterner, c'est là, dans l'atmosphère pénétrante de ce coin de terre qui fut le théâtre des mystères les plus grands et les plus terribles de la justice et de la miséricorde du ciel, c'est là que la foi et la piété de notre religieux prirent tout leur essor, en le faisant voler avec joie au devant de tous les sacrifices, quelque pénibles qu'ils fussent, pour la gloire de Dieu et de l'Eglise.

En effet, il fut alors choisi pasteur de l'Eglise de Maroc par le Pontife Romain qui annonçait cette nomination aux Cardinaux par les paroles suivantes, où il rappelait celles dont il s'était servi pour l'envoyer à Jérusalem : " Il est bien juste que celui que nous avons changé de *loup* en *agneau*, nous le changions maintenant d'*agneau* en *pasteur des loups*[3], c'est-à-dire des Sarrasins, plus féroces que ces bêtes sauvages par la manière dont ils persécutent ceux qui professent le christianisme. " Il est vrai que l'humbe et fervent Frère Mineur s'affligea en apprenant qu'on lui conférait une dignité qui l'enlevait à ses chers exercices de dévotion en Palestine, pour le transférer dans une mission si difficile et si périlleuse, qu'il considérait comme tout à fait supérieure à son peu de forces; mais n'osant point résister à la volonté du chef suprême de l'Eglise, il s'empressa, dès qu'il eut

[1]) De Gubernatis, loc. cit. — [2]) Voir les mémoires manuscrits sur la Terre-Sainte qui sont en notre possession, et notre *Hist. univ. des Missions Franciscaines*, loc. cit., p. 387. — [3]) De Gubernatis, loc. cit.

reçu l'ordination sacrée, et qu'il se fut adjoint bon nombre de ses confrères, destinés à se répandre dans ces contrées, sur les points qu'il leur aurait assignés, soit pour y desservir les chrétientés naissantes, soit pour y travailler à de nouvelles conversions parmi les gentils[1], il s'empressa, disons-nous, de se diriger vers les côtes d'Afrique, afin de se consacrer au gouvernement de l'Eglise que le Vicaire de Jésus-Christ lui avait confiée, en le recommandant à cette église par les lettres apostoliques suivantes, qu'il est utile de reproduire intégralement comme pièce justificative.

„ Innocent évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles demeurant dans la ville de Maroc, salut et bénédiction apostolique! Placé, quoique sans aucun mérite de notre part, comme une sentinelle, au faîte culminant de l'Eglise, si le devoir de notre charge nous oblige à donner nos soins vigilants à toutes les églises, nous sommes particulièrement tenu d'apporter toute notre attention à pourvoir d'une manière efficace aux besoins de celles qui, immédiatement soumises au Saint-Siége, se trouvent, aux dernières extrémités de la terre, au milieu de nations corrompues. Ayant donc appris que l'Eglise de Maroc, seule fille de l'Eglise Romaine en ces régions, restait privée de la consolation d'avoir un pasteur spécial, et craignant qu'un pareil veuvage n'entraînât de graves préjudices tant pour elle-même que pour vous qui combattez sous l'étendard de la foi catholique, Nous avons résolu de lui procurer ce pasteur en la personne du P. Loup, que nous transplantons, comme un arbre fécond, de l'Ordre des Frères Mineurs parmi vous. Ce n'est encore que comme un rejeton nouveau qui vient de pousser dans l'Eglise Romaine; et cependant on peut le considérer comme un arbre choisi : tant ce Père s'est déjà signalé soit aux yeux de l'Eglise militante, soit mieux encore aux yeux de l'Eglise triomphante, par sa vertu, son mérite et son zèle pour la foi.

„ L'homme que nous vous envoyons, de par l'autorité du Siége apostolique, est plein de la crainte de Dieu, d'une vertu insigne, d'une rare sagesse, et de la plus grande prudence dans le maniement des affaires tant spirituelles que temporelles. C'est pourquoi nous avons confiance qu'il lui sera facile, avec les qualités dont il a été doué par le Seigneur, de redresser en ce pays les chemins tortueux, d'aplanir les aspérités, de déraciner

[1]) Voir l'*Histoire universelle des Missions Franciscaines,* loc. cit., p. 288 et 289.

les vices, de faire germer les vertus, de détruire les pâturages nuisibles et de les remplacer par des prés salutaires, pour l'accroissement de la foi et de la gloire du nom de Dieu. En conséquence, par les présentes lettres nous vous prions, nous vous pressons, et même nous vous ordonnons de le recevoir, dès qu'il sera arrivé près de vous, avec des honneurs égaux à la bienveillance que nous lui accordons, comme il convient à des enfants dévoués; nous comptons que, vu le respect que vous devez au Saint Siége apostolique, vous le prendrez pour votre Evêque et votre Pasteur; que l'Eglise qui lui est confiée l'entourera de son amour et de sa vénération; et que vous vous attacherez humblement et entièrement à lui, comme à votre Père et à votre Pasteur, en lui prêtant obéissance, dévouement et respect, en recevant docilement ses avis et ses instructions, et en les observant avec une humble soumission; car c'est en agissant ainsi que vous vous rendrez dignes devant le Juge Eternel d'un accroissement d'honneur et des palmes de la gloire éternelle[1]. »

Tels sont les termes en lesquels Innocent IV recommandait aux chrétiens de Maroc le P. Loup, nouvel évêque de cette Eglise; de fait, ils l'accueillirent non-seulement avec tous les témoignages possibles de soumission et d'amour, mais encore avec des larmes d'attendrissement et de componction. Du reste, il déploya aussitôt tous ses efforts et le zèle ardent qui l'embrasait, pour développer et rendre, autant que possible, de plus en plus florissante et prospère cette Mission, où les Franciscains s'étaient déjà acquis par leur héroïsme tant de mérites pour le ciel et une si grande admiration près des hommes. Aussi, durant les onze années qu'il la dirigea, eut-il chaque jour à bénir Dieu davantage des prodiges vraiment extraordinaires qu'il opérait par son moyen pour la consolation de ce petit troupeau, placé en des régions si reculées du globe pour faire éclater les miséricordes du Seigneur. Ne faut-il point, en effet, considérer comme un événement aussi important que merveilleux le succès avec lequel le nouvel évêque se concilia tellement l'esprit des Maures, qu'on voyait se vérifier exactement ce qu'Isaïe a prophétisé de la venue du Sauveur dans le monde : savoir, qu'en ce temps-là le loup habiterait avec l'agneau, et qu'un faible enfant les conduirait l'un et l'autre par la main[2].

[1]) Voir les *Annales* de Wadding, tome III, année 1246.
[2]) De Gubernatis, loc. cit.

L'église de Maroc, grâce aux sollicitudes du Saint Siége et aux travaux apostoliques des Franciscains, prospéra ainsi heureusement jusqu'en 1257, où son vénérable Pasteur, succombant sous le poids des années et des labeurs auxquels il s'était livré, pria le souverain pontife de lui permettre de quitter le pays, et de disposer à ses pieds un fardeau qu'il ne pensait pas, en conscience, pouvoir porter plus longtemps dans les conditions efficaces que requérait la sublimité du ministère épiscopal. Ayant obtenu cette permission, il se trouva bientôt en présence du Vicaire de Jésus-Christ, qui, touché des paroles et à l'aspect du vénérable Religieux, sur le visage duquel on lisait tout ce qu'il avait souffert pour la cause de Jésus-Christ et de sa foi, consentit à ce qu'il se déchargeât de l'administration de l'église de Maroc, et à ce qu'il se retirât où il lui plairait, pour y finir tranquillement ses jours[1].

Néanmoins (foi merveilleuse de ces siècles là!) Loup, aspirant encore à visiter l'un après l'autre tous les lieux où s'est accomplie notre rédemption en Palestine, demanda en grâce qu'on lui permit de réaliser ce pèlerinage, que sa nomination au siége de Maroc l'avait forcé d'interrompre; car, disait-il, ç'avait toujours été là le premier vœu de son cœur. Ayant donc reçu la bénédiction apostolique, il partit pour Jérusalem. Quand il y fut arrivé, il ne voulut point s'accorder un pieux repos; mais il s'appliqua entièrement à seconder ses confrères, toutes les fois qu'il pouvait se rendre utile, dans les œuvres de leur ministère. En même temps il s'adonnait à de pieux exercices en visitant tous les sanctuaires; il prêchait ça et là Jésus-Christ aux Sarrasins comme un véritable champion de la foi, et souvent Dieu lui fit rencontrer parmi eux, en gage de sa bénédiction, des outrages et des vexations de toute sorte[2].

Mais il était écrit que ce n'était point en Terre-Sainte qu'il devait terminer le cours de sa glorieuse vie; car nous le voyons en dernier lieu quitter la Palestine pour rentrer dans sa patrie, riche de beaucoup de précieuses reliques des saints lieux. Quand il y fut arrivé, il les exposa à la vénération publique dans l'église du couvent de son ordre, où il reprit, dans son

[1]) De Gubernatis, loc. cit. — [2]) Idem, ibid.

ancienne petite cellule, la vie humble et austère de Franciscain, par laquelle il s'était rendu, avant son départ, un sujet d'édification pour toute la ville[1], jusqu'à ce que, épuisé par l'âge, par la pénitence la plus rigoureuse et par les fatigues qu'il avait endurées, il s'envola vers le ciel, au milieu des larmes de ses confrères. On l'inhuma avec la plus grande pompe, ainsi que l'exigeaient sa dignité et sa vertu extraordinaire, et l'on dit que Dieu fit briller la gloire de son serviteur aux yeux de tous par plusieurs prodiges[2]. Quant à l'église de Maroc, nous voyons qu'après le P. Loup, le gouvernement en fut confié à son confrère le P. Blanco, déjà Nonce du saint Siége à Avignon en 1247[3]; cependant il ne nous est parvenu aucun détail sur les particularités de sa vie en Afrique; seulement les chroniques portugaises attestent qu'il a fait plusieurs voyages en Espagne, afin de parler aux rois catholiques des intérêts de la chrétienté et des Missions qu'il dirigeait, et des moyens à prendre pour les consolider de plus en plus et en assurer les progrès, au profit de ces peuples et de la foi. En effet, ses efforts aboutirent à ce résultat; car il paraît hors de doute qu'il occupa le siége de Maroc pendant plus de vingt cinq ans, c'est-à-dire jusqu'en 1289; le nombre des Missionnaires ses confrères s'accrut de jour en jour, et on les vit, dans un vaste couvent à Maroc et à Fez, tous également appliqués à étendre l'héritage du Seigneur par leurs sueurs et leurs saintes industries[4].

Passons maintenant à la mission de Ceuta, autrefois capitale de la Mauritanie Tingitane sous le nom de *Civitas* qui, suivant Ortelius, répond à l'*Essilissa* ou *Exilissa* de Ptolémée. Prise à ses anciens possesseurs par les Goths, elle tomba et resta ensuite au pouvoir des Arabes, jusqu'à ce que Jean 1er de Portugal, s'en étant rendu maître en 1413, en fit une forteresse inexpugnable, pour continuer ses entreprises guerrières contre les fanatiques sectateurs de Mahomet. Ici, il faut commencer par reconnaître que les Annales et les Chroniques de notre Ordre ne font plus mention de la mission de Ceuta après l'année 1221, où sept bienheureux athlètes : Daniël, Samuel,

1) De Gubernatis, loc. cit. — 2) Idem, ibid.

3) Voir notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines*, liv. II, chap. III, p. 123. — 4) Ibid., p. 125.

Donulo, Léon, Ugolin, Nicolas et Ange[1] cueillirent la palme du martyre, jusqu'en 1266. A cette époque nous rencontrons un père du nom de Laurent, probablement Portugais de naissance qui, déjà missionnaire dans ces contrées, fut promu à l'épiscopat[2]. Mais de ce silence il ne serait pas juste de conclure que cette mission eût alors cessé; car il n'est pas à présumer que les chroniques aient enregistré les noms de tous les Franciscains qui allaient et venaient, ou, comme dit César Cantu, qui parcouraient continuellement les rivages de la Barbarie, exerçant leur apostolat de salut, de consolation et d'encouragement au milieu des chrétiens qui y demeuraient. Ainsi la promotion à l'épiscopat, quelques années après, d'un religieux du même Institut nous semble, au contraire, une preuve irréfragable qui permet de soutenir plutôt que cette mission s'était heureusement maintenue. D'autant plus qu'à raison de la large tolérance que la patience et la vertu des Franciscains leur avaient assurée de la part des maures et des sultans de Maroc et de Fez, il n'est pas croyable qu'ils aient pu, avec un zèle aussi constant que le leur, oublier entièrement Ceuta, d'où ils avaient précisément été chassés sans pitié au début de leur apostolat; non, il n'est pas possible qu'ils se soient résignés à abandonner les marchands Génois et Pisans qui s'étaient fixés dans les faubourgs de cette ville, et qui, s'ils avaient perdu le secours du ministère des missionnaires, seraient restés absolument privés de toute consolation religieuse. Il faut encore remarquer qu'il ne parait pas que les Maures songeassent à persécuter les apôtres de la foi dans les environs de Ceuta; c'est seulement quand ceux-ci, pénétrant dans l'enceinte de la ville, eurent la généreuse audace d'attaquer Mahomet jusque chez lui, que le P. Daniel fut mis à mort avec ses compagnons.

Mais, à vrai dire, tout ce que nous savons du P. Laurent, comme évêque, c'est qu'il fut créé et ordonné Pasteur de cette ville. Quelques-uns doutent même qu'il se soit réellement rendu en personne à Ceuta[3]; et cela, parce que le souverain Pontife ne l'autorisait à partir pour sa destination qu'avec l'agrément du roi de Portugal. Toutefois il nous semble permis de penser que cette condition, mise par le Pape à l'établissement définitif du

[1]) Voir la deuxième livraison de la première année des *Annales*, p. 98.
[2]) De Gubernatis, loc. cit.
[3]) *Chronique de la Province de Portugal*, livre V, chap. 42.

P. Laurent en Afrique, s'appliquait plutôt au moment opportun et propice où il lui conviendrait de le réaliser; car il s'agissait, en fait, de s'installer au milieu de Maures, toujours ennemis fanatiques des disciples du Sauveur; et dans la prévision d'un résultat incertain, il valait beaucoup mieux différer quelques mois que de compromettre par trop de précipitation et peu de prudence le succès et jusqu'à l'existence de toute la mission. Bien plus, il nous semble que cette clause même, qui a porté les chroniqueurs à douter de la résidence du P. Laurent à Ceuta, tend à la rendre presque certaine et incontestable. En effet, si le Pape lui a ordonné d'occuper ce siége avec l'agrément du roi de Portugal, il s'ensuit qu'il y avait, sinon certitude absolue, au moins espoir fondé de pouvoir s'y établir; autrement, il est clair qu'il y eût eu folie rien qu'à en parler.

Si nous en venons en dernier lieu à la mission de Tunis, inaugurée par deux fils et compagnons bien-aimés de St François, Egide et Eletto[1], nous la trouvons aussi après peu d'années tellement florissante, riche de tant de fruits et de belles espérances, qu'on pouvait la comparer, ou du moins peu s'en faut, aux deux autres missions de Maroc et de Ceuta. C'est ce qu'on voit clairement par la lettre apostolique que le Pape Grégoire IX adressait en 1233 au roi de cette ville, pour lui recommander chaleureusement le P. Jean, ministre provincial de Barbarie, qu'il lui envoyait ainsi que son compagnon, en qualité d'ambassadeurs chargés de traiter quelques affaires secrètes dans l'intérêt de la religion, à l'égard de laquelle ce sultan montrait les dispositions les plus bienveillantes et les plus favorables; c'est ce qu'on voit encore dans une autre lettre écrite au même prince par le Pape Innocent IV, qui lui recommandait le P. Loup susnommé, évêque de Maroc, à la juridiction duquel il soumettait également les chrétiens de Tunis. La première était conçue en ces termes : « Grégoire évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au roi de Tunis! Nous avons reçu et lu avec le plus grand plaisir et la plus grande attention la lettre de votre Altesse, et nous avons appris avec une véritable satisfaction ce que nous ont rapporté verbalement de votre part notre cher fils le noble Odon Adelardi, personnage très-sage et très-prudent, qui s'occupe avec beaucoup

[1]) Voir la deuxième livraison de la première année des *Annales*, p. 85.

de zèle et de discrétion des affaires que vous avez jugé utile de lui confier, ainsi que Mele Simone, tous deux citoyens génois. Mais, comme les choses qu'ils nous ont proposées de votre part ne peuvent être réglées que par un traité solennel, nous avons trouvé bon de vous envoyer nos ambassadeurs le P. Jean, ministre provincial des Frères mineurs de Barbarie et le Père N... religieux du même Ordre, que nous vous prions d'accueillir avec bienveillance et courtoisie, en ajoutant surtout pleine foi à ce que ledit Père Jean sera chargé de vous communiquer de notre part[1]. » Dans l'autre lettre, écrite en 1246, le Pape Innocent IV s'exprimait ainsi : « Innocent évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au roi du Tunis! Comme il nous a été rapporté que beaucoup des chrétiens vivent sous le sceptre de votre haute domination, et que les affaires de leur commerce ne cessent d'en amener dans votre pays beaucoup d'autres, qui ont besoin du remède de conseils salutaires contre les dangereuses maladies de l'âme, prévoyant que le manque de secours spirituels exposerait à la mort cette multitude de malades, et voulant les fortifier par l'assistance du médecin, nous avons résolu de prier chaleureusement votre Altesse et de lui recommander d'accueillir avec une bonté sympathique notre vénérable frère, le P. Loup, évêque de Maroc, et nos bien aimés fils et les frères mineurs, qu'il lui paraîtra utile d'envoyer aux mêmes chrétiens, et, à raison du respect dû à Dieu et à ce Siége apostolique, de les laisser librement correspondre entre eux, suivant leurs habitudes. Cette conduite tournera d'ailleurs à la gloire de votre règne[2]. »

Or, ces lettres apostoliques et le libre accès des Franciscains à Tunis prouvent évidemment deux choses : d'abord que dès l'an 1233 non-seulement les missionnaires, mais même les couvents de notre Institut s'étaient tellement multipliés en Barbarie[3] (il faut comprendre sous ce nom, comme on le sait, tous les pays

[1]) Voir les *Annales* de Wadding, tome II, année 1233.

[2]) Id. tome III, année 1246.

[3]) Ce mot ne dérive pas, comme l'ont pensé plusieurs, de *barbare,* mais bien de *Berber,* ou *Berberacton*, nom donné à cette région par Afrikin fils de Kis, né à Saphi, illustre souche des Hémiarites. C'est cet Afrikin qui en fit la conquête et bâtit la ville d'Ifrikia ou Africa. *Berberacton* a deux significations opposées, celle de *pays désert,* et celle de *pays abondant en céréales,* qui conviennent parfaitement à la région appelée Barbarie, déserte sur le point où fut bâtie Ifrikia et très-fertile près de la mer.

de l'Afrique Septentrionale, situés au nord de l'Equateur, c'est-à-dire les Etats de Tripoli, Tunis, Alger et Maroc) qu'on avait pu y établir une province en règle, avec le P. Jean susnommé pour ministre, puis que Ceuta, Maroc et Tunis formaient déjà une seule mission, soumise à la jurisdiction de l'évêque de Maroc, les Franciscains allant et venant d'un lieu à l'autre, suivant les circonstances. Mais, dira-t-on peut-être, y avait-il réellement un couvent à Tunis en 1233, quand le P. Jean s'y rendit avec son compagnon, ou du moins en 1246, quand Grégoire IX recommandait au roi de cette ville le P. Loup évêque de Maroc! Nous épondons qu'à la vérité ce fait ne résulte pas des documents cités; mais nous savons d'une manière certaine que, s'il n'y en avait point encore à cette époque, il a dû en exister peu de temps après, car l'histoire nous y montre des Franciscains captifs en 1270, lors de la guerre portée en ce royaume par saint Louis, roi de France[1].

Mais ce n'est point ici le cas de nous arrêter sur cette malheureuse expédition dans laquelle ce saint Monarque laissa la vie avec une bonne partie de son armée : cela nous écarterait trop des bornes étroites dans lesquelles se circonscrivent nos *Annales;* nous dirons seulement qu'au moment précis où tout paraissait perdu, la Providence pourvut aux besoins de cette Eglise naissante, de manière non-seulement à sauver l'honneur des armes de la chrétienté, mais encore à lui procurer des avantages plus grands que jamais pour la diffusion de la foi catholique. On sait, en effet, que le sultan de Tunis, attaqué à l'improviste par Charles de Sicile, qui venait d'arriver avec des troupes fraîches pour réparer les pertes de l'armée chrétienne décimée par des maladies terribles, s'humilia jusqu'à demander la paix que les croisés lui accordèrent pour dix ans aux conditions suivantes. Le roi de France et ses barons devaient être indemnisés des frais de l'expédition. Le port de Tunis devait être libre, tandis qu'auparavant les marchands payaient la dîme de leur cargaison. Quant au roi de Sicile, il stipula à son profit un tribut que le bey de Tunis devait lui payer, comme une dette de ses prédécesseurs, et les esclaves ou captifs chrétiens recouvraient en même temps la

[1]) Voir notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines*, liv. II, chap. III.

liberté et le plein exercice de leur religion. Ainsi les Missionnaires Franciscains et Dominicains, naguère jetés dans les prisons, furent immédiatement rétablis dans leurs couvents et dans les fonctions de leur ministère apostolique[1]. Il fut en outre convenu que le Sultan autoriserait dorénavant les chrétiens à résider librement dans toutes les principales villes du royaume, à y posséder toute sorte de biens, même immeubles, avec exemption de tout tribut autre que celui dont l'usage imposait le paiement aux chrétiens libres, à y élever également des églises et à y prêcher publiquement la foi catholique; enfin il fut permis à tout le monde de recevoir le baptême[2].

C'est ainsi que la divine Providence veillait aux destinées de cette Eglise catholique d'Afrique, que les Franciscains venaient d'établir et d'arroser de leur sang, et qu'ils devaient, par la constance de sacrifices vraiment héroïques, travailler à maintenir jusqu'à nos jours.

[1]) Voir Guagn. sur St-Louis; Wadding, dans ses *Annales*, tome IV, année 1270; et notre *Histoire universelle*, etc., *loc. cit.*

[2]) Idem, ibid. et le *Spicilége*, tome II, p. 560.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

CHINE.

Lettre de Monseigneur Eustache Zanoli, *Observantin de la Province de Bologne, Vicaire Apostolique de Hu-pè, au Révérendissime Père Général de l'Ordre* Raphael de Pontecchio, *sur la mort de Monseigneur* Louis Célestin Spelta, *Visiteur délégué du Saint-Siége pour toutes les Missions catholiques de la Chine.*

Ou-ctang-fu, ce 15 *septembre* 1862.

Révérendissime Père,

Le 12 du mois courant, à une heure trois quarts après minuit, Monseigneur Louis Célestin Spelta, Vicaire Apostolique de Hu-pè et Visiteur général de la Chine et des royaumes adjacents, succombait à une longue et douloureuse maladie. Parfaitement résigné à Dieu dans tout le cours de ses souffrances, il ne cessa de donner à ses missionnaires de beaux et éclatants exemples de vertu à imiter, et eut ainsi une mort vraiment enviable, qui ressemblait à un doux sommeil plutôt qu'à la cruelle séparation de l'âme et du corps.

Je regarde la vertu de cet excellent Prélat, récompensée par le Seigneur même ici-bas, comme un des principaux ornements de l'ordre Séraphique en ce temps-ci; il serait donc à désirer qu'on la rappelât aux jeunes Franciscains pour les exciter à marcher sur ses traces. Son zèle actif et prudent, ses manières douces et sympathiques, même à l'égard des coupables, lui avaient gagné le cœur de tous ses inférieurs et de tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître.

Quant à moi, Révérendissime Père, quant à moi qui reste maintenant seul à la tête de cette mission, je sens plus que jamais le besoin de me mettre en rapports étroits avec celui qui, à notre extrême satisfaction, tient les rênes de l'Institut illustre auquel je me fais gloire d'appartenir. Eh bien! je pense que

notre bonheur exige que nous soutenions de tous nos efforts cette belle mission Franciscaine, qui offrira toujours un vaste champ aux labeurs, au zèle et aux fatigues des fils du pauvre d'Assise. Mais comme l'humidité du climat de beaucoup d'endroits de cette mission, la distance qui en sépare les diverses stations, et surtout les grandes fatigues auxquelles sont continuellement condamnés les missionnaires, les moissonnent toujours à la fleur de l'age, il faut bien que de temps en temps il nous arrive de nouveaux ouvriers, pour que nous puissions satisfaire à toutes les exigences de notre ministère. Mais vous savez que tous les religieux ne peuvent point aspirer à ce rôle, mais seulement ceux qui se distinguent par une vertu éprouvée et par une doctrine solide. C'est pourquoi, si votre Paternité en rencontre de pareils au Collége de S[t] Pierre *in Montorio*, qu'elle veuille bien se souvenir des missions Chinoises, et principalement de la mission de Hu-pè, qui a un grand besoin de secours.

Voilà ce que j'ai voulu vous rappeler, parce qu'on m'a fait entendre qu'il sera difficile d'obtenir encore des missionnaires de l'Italie, à cause des troubles qui l'agitent; or cela nous serait extrêmement préjudicable, surtout aujourd'hui que la liberté accordée à notre religion et que la présence des européens en ces contrées réclament des sujets plus nombreux pour subvenir à tous les besoins chaque jour croissants des nouvelles institutions.

En attendant que, comme j'en ai la confiance, il vous soit donné d'exaucer mes vœux, je me recommande à vos saintes prières, et je reste

Votre très-affectionné fils en J.-C.,

FR. EUSTACHE ZANOLI,

Vicaire apostolique de Hu-pè.

II.

SMYRNE.

Lettre du P. JUSTIN DE QUINZANO, *Observantin de la Province de Venise, au T.-R.* PÈRE BERNARDIN DE PORTOGRUARO, *Procureur Général des Pères Mineurs de l'Observance à Rome, sur un voyage de ce Missionnaire à Ephèse.*

Smyrne, ce 24 *octobre* 1862.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Quoique je me trouve en grande disette de temps, à cause des prédications auxquelles je dois me livrer, je ne puis m'empêcher de vous écrire quelques lignes sur le voyage que j'ai fait hier à Ephèse avec notre illustre et bien-aimé archevêque Vincent Spaccapietra et beaucoup d'autres prêtres réguliers et séculiers de Smyrne, *hier*, c'est-à-dire au jour anniversaire de ma vêture religieuse, et voici à quelle occasion. Comme notre archevêque se trouvait à Rome, entre tant de prélats qui, sur le désir du chef suprême de l'Eglise, accoururent de toutes les parties de la terre pour assister à la canonisation de nos martyrs Japonais, l'Evêque d'Ephèse, *in partibus*, le pria d'élever dans la cité sainte une chapelle dédiée à *la Vierge* Θεοτοκος, et c'est à cette occasion qu'il résolut de célébrer, hier, sur les ruines vénérables existant encore à Ephèse le saint sacrifice : on l'offrait pour la première fois, dit-on, depuis l'invasion des Turcs. C'est là un grand fait; car aucun des nôtres n'avait osé jusqu'ici pénétrer dans des lieux dont les Mahométans ont la possession exclusive; mais le chemin de fer, presque terminé, qui traverse ces lieux naguère si redoutés, a levé tous les obstacles; c'est ainsi que nous avons eu hier la consolation d'entendre la messe de Monseigneur agenouillés sur les dalles de marbre blanc qui ornaient jadis en cette ville les magnifiques sanctuaires du catholicisme. Cependant, il faut dire que le démon parut vouloir s'opposer à sa façon à notre pieux dessein : le ciel se couvrit tout-à-coup de nuages, en nous menaçant d'une de ces pluies fines qui, quand elles commencent ici, durent sans interruption, non-seulement quelques jours, mais des semaines entières. En effet, à peine nous étions-nous embarqués sur le bateau à vapeur,

qu'elle commença à tomber de telle sorte que nous avions presque perdu l'espoir de célébrer la sainte messe. Mais était-il possible que la miséricordieuse mère de Dieu et son fils bien-aimé Jean ne nous obtinssent pas la grâce de jouir d'une pareille consolation? Le fait est qu'après environ trois heures de pluie, le ciel s'éclaircit comme par enchantement, de sorte que nous pûmes élever l'autel et offrir le divin Sacrifice; puis, on vit paraître un soleil si éclatant que nous dûmes déployer tous nos parapluies pour nous garantir de l'ardeur de ses rayons. Mais, me direz-vous, qu'avez-vous trouvé là de beau? Hélas! dois-je vous répondre, on ne trouve au milieu de ces tristes ruines que peu de choses dignes d'attention; car les objets de quelque valeur ont déjà été enlevés, pour aller enrichir les musées de Londres et de Paris. Néanmoins, les Grecs faisant dernièrement une excavation ont par hasard découvert un siége en marbre, très-bien conservé et tout à fait semblable à celui que j'ai vu à Masorbo; et une femme grecque, qui était occupée à mettre de l'encens dans un encensoir, nous dit que c'était là le lieu qu'habitait l'Evangéliste St Jean. J'ai détaché un petit fragment de ce siége et je l'ai réduit en poussière que je joins à ma lettre. Monseigneur espère pouvoir l'incruster quelque part dans notre nouvelle cathédrale de Smyrne, dont il posera la première pierre le jour de la fête de ce disciple privilégié du Seigneur, auquel elle sera dédiée. Ce qui d'ailleurs excite un saint enthousiasme chez le pieux pèlerin, c'est une enceinte carrée, qui m'a paru aussi grande que le dôme de Milan; elle est tout en marbre blanc, avec une porte au couchant et une simple et majestueuse façade. L'intérieur est tout encombré de colonnes, de bases et de chapitaux, amoncelés pêle-mêle les uns sur les autres, à l'exception de quatre colonnes admirables, toutes d'une pièce, en porphyre très-finement travaillé; quoique très-grosses et très-élevées, elles sont encore debout, et il y a des raisons de penser que c'est là le lieu où les deux cents Pères assemblés proclamèrent la Vierge, Mère de Dieu, Θεοτοκος, à la joie immense d'Ephèse et du monde entier. Aussi ai-je voulu y recommander Votre Paternité à la protection de Marie, et m'y suis-je senti tellement fortifié qu'il me sembla être disposé à répandre mille fois mon sang pour son honneur et pour celui de Jésus son fils bien-aimé.

Je termine, mon très-Révérend Père, en me recommandant à vos saintes prières,

Votre très-humble, très-dévoué et très-affectionné serviteur et fils,

FR. JUSTIN DE QUINZANO, *Min. Obs.*

III.

ÉGYPTE.

Lettre du P. LOUIS DE FABRIANO, *Observantin de la Province des Marches, Prédicateur annuel à Alexandrie (Egypte) au rédacteur des* Annales, *sur la conversion et la constance dans la foi catholique de Sauba, jeune fille maure baptisée par les Franciscains.*

Alexandrie en Egypte, 22 *septembre* 1862.

TRÈS-ESTIMÉ PÈRE MARCELLIN,

Dieu, qui dans sa bonté infinie fait briller à l'esprit de l'homme une lumière extraordinaire, au moment où il est près de tomber dans le précipice, afin que se vérifie cette sentence : Perditio tua ex te (*c'est vous même qui vous perdez*), animait dernièrement une jeune fille, notre néophyte, d'une telle constance et d'une force si surnaturelle pour confesser Jésus-Christ devant les tribunaux turcs, que non-seulement elle paraissait faire renaître les jours glorieux de l'illustre vierge et martyre Sainte Catherine, perle éblouissante de l'Eglise d'Alexandrie, mais qu'elle semblait encore réveiller tous ceux qui sont plongés dans une honteuse indifférence à l'égard de la religion, pourvu que, n'ayant pas le cœur entièrement corrompu, ils sachent en apprécier toute l'importance. Or, comme il est bon de glorifier les œuvres de Dieu, je prie Votre Paternité de vouloir bien publier cette relation dans les *Annales;* car il est certain que tous ceux qui la connaîtront en resteront profondément édifiés et n'en tireront pas peu d'avantages spirituels pour leurs âmes.

Il faut commencer par rappeler que, malgré le traité de Paris par lequel les puissances signataires ont stipulé en 1856 l'*abolition de l'esclavage et la liberté de religion dans l'Empire Ottoman,* l'esclavage et un fanatisme brutal règnent toujours dans ces malheureuses contrées; de sorte que, s'il arrive qu'un Musulman

se dispose à embrasser le christianisme, il est forcé de s'éloigner de sa patrie, à moins qu'il ne veuille s'exposer à la fureur de ses coreligionnaires; et voilà comment les pauvres enfants Maures sont toujours vendus à l'encan, avec cette seule différence que ce qui se pratiquait jadis publiquement se pratique aujourd'hui avec certaines précautions et un peu comme par contrebande. C'est, victime de ce commerce si barbare, que la jeune Sauba passa des mains de son ravisseur à celles d'Ahmed Sultan, son acheteur, riche musulman de cette ville; elle eut à subir chez lui toute sorte de mauvais traitements, surtout de la part de ses compagnes, jusqu'à ce que, lasse de souffrir, elle prit un beau jour la fuite. Elle errait dans les rues d'Alexandrie, lorsque la Providence voulut qu'elle rencontrât madame Olympe Pechierich, à laquelle elle demanda un asile. L'excellente femme la recueillit charitablement dans sa maison, à la grande joie de son mari et de ses enfants. Mais Ahmed Sultan, voyant sa proie lui échapper, juste au moment où il aurait pu assouvir sur elle ses infâmes désirs, frémit de rage et fit mille démarches pour la ressaisir. La famille Pechierich, informée de ce qui se passait, crut prudent d'envoyer la pauvre Sauba dans une autre maison chrétienne, jusqu'à ce qu'Ahmed Sultan renonçât ou feignit de renoncer à la pensée de la reprendre. Ainsi s'écoulèrent trois années, pendant lesquelles la jeune fille, tout en se livrant à sa besogne domestique chez ses hôtes, apprenait par leurs soins les ouvrages propres à son sexe et se formait à la vie morale, grâce aux exemples les plus édifiants plutôt qu'aux paroles. En effet, Sauba, douée d'une intelligence vive et d'un cœur sensible, en profitait à merveille. Comparant son premier maître à ceux qu'elle servait, et qui la traitaient comme une fille, elle ne put se défendre d'un grand amour pour cette religion qui inspire de si beaux et si nobles sentiments. Elle commença donc par prier sa maîtresse de lui permettre de l'accompagner à l'Eglise, et quand elle en eût obtenu la permission, on ne saurait dire avec quelle modestie et quelle retenue elle s'y comportait, tandis qu'elle priait fervemment le Seigneur de daigner l'appeler à l'entière connaissance de sa foi. Les cérémonies funèbres de la Semaine Sainte vinrent sur ces entrefaites, et Sauba, voyant l'affluence extraordinaire du peuple au temple, se dit que ce devaient être là pour les catholiques des jours consacrés à de hauts mystères. Elle en demanda

l'explication, et quand on la lui eut donnée, elle en resta si profondément pénétrée et touchée, que, lorsque sa maîtresse se rendit à la chapelle du Saint Sépulcre, pour baiser l'image de Jésus mort, elle voulut, elle aussi, accomplir cet acte de religion et de ferveur; puis, quand elle approcha ses lèvres des plaies du Sauveur, elle éclata en sanglots, comme aurait pu le faire une personne pieuse déjà avancée dans les voies de la perfection.

Mme Pechierich crut le moment venu de voir s'il lui plairait de se faire chrétienne; et, encouragée par un de nos religieux (c'était le P. François d'Orta, missionnaire pour les arabes) qu'elle appela à cet effet chez elle, elle fit à Sauba des ouvertures et des propositions que la jeune fille accueillit avec une joie inexprimable. Le bon père se chargea de l'instruire, et elle profita en si peu de temps de ses leçons, que bientôt on la jugea digne du baptême.

J'aime à vous rapporter ici qu'ayant appris à faire le signe de la croix avec les paroles que nous employons, elle fit avant tout ce signe, quand ce jour là elle se présenta à ses maîtres, avec une joie qu'on ne saurait dépeindre, le répétant des milliers de fois de suite, avec une ferveur toujours croissante. Quand elle fut suffisamment préparée à recevoir le saint baptême, on en fixa le jour; et comme le P. François susnommé avait également préparé au même sacrement un juif adulte de l'Algérie, il fut décidé que les deux catéchumènes seraient régénérés ensemble le 8 juin, fête de la Pentecôte. La veille, le zélé missionnaire, semblant pressentir ce qui arriverait bientôt à la jeune fille, crut devoir leur adresser le discours suivant : « La vie du chrétien, mes enfants, est une vie de souffrances, d'épreuves et de martyre; êtes-vous disposés à endurer tout cela pour Jésus? » — « Oui, répondirent-ils, avec le secours de la grâce divine. » — « Mais savez-vous, reprit le missionnaire, qu'il ne suffit pas de servir Jésus en secret, et qu'il faut, au contraire, le confesser devant les hommes par les paroles et par les œuvres? » — « C'est ce que nous ferons? » répondirent-ils. — Mais si par suite les hommes vous livraient au ridicule, vous insultaient et vous persécutaient, si même ils vous condamnaient à mort, que feriez-vous? » — « Nous mourrions plutôt que de le renier! » De pareils sentiments montrent assez que les deux catéchumènes

étaient vraiment dignes de se laver dans le bain baptismal. En effet le sacrement du salut leur fut conféré, au jour fixé, dans notre église paroissiale de Sainte Catherine : le juif, âgé de vingt-trois ans, prit le nom de François-Jacques, ayant pour parrain M. Jacob Pulito, fervent catholique latin; et la jeune fille, âgée de près de dix-sept ans, celui de Marie-Catherine, ayant pour parrain et marraine Jacques et Philomène Pechierich, enfants de ses maîtres, qui, s'ils la regardaient auparavant comme une sœur, crurent dès lors posséder en elle un ange du Paradis.

A partir de ce moment jusqu'aujourd'hui, Sauba tint une conduite de tout point irrépréhensible, et crût tellement en ferveur qu'elle ne cessait de prier le Père François de ne point tarder de l'admettre aux sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. Aussi ne manquait-elle jamais au catéchisme, et faisait-elle des progrès si rapides dans la connaissance des divins mystères, qu'à la fin le Père fixa sa première communion au 14 du mois courant. Mais avant de l'unir si étroitement à lui, Dieu allait demander à la jeune fille un témoignage public et solennel de son amour. Comme M. Pechierich s'était éloigné d'Alexandrie avec ses enfants Jacques et Philomène, laissant Olympe, sa femme, seule, Ahmed Sultan jugea la circonstance favorable pour revendiquer son esclave. Ayant appris que Sauba avait l'habitude de se rendre avant midi au marché public pour acheter les provisions, il obtint, on ne sait de qui, ni comment, dans la matinée du 9, un ordre d'arrestation, et accompagné de cinq *Cauvas* (soldats de police), il la fait prendre sans pitié par ces hommes qui, la frappant et la rudoyant, la conduisent à la *Zabtie* (prison de police), et la présentent presque aussitôt à l'*Oachil* (remplissant les fonctions du *Zabet*, ou du chef de police). Dire dans quel état cette brusque attaque mit la pauvre enfant serait impossible. Elle avait presque perdu tout sentiment, de sorte qu'elle n'entendit heureusement ni les cris de sa maîtresse, qu'elle accompagnait et qui la réclamait hautement comme chrétienne, ni les hurlements d'une populace musulmane qui la suivit jusqu'à la prison, au milieu de vociférations féroces. Mais quand elle vit un de ces malheureux saisir le crucifix, qu'elle portait suspendu à son cou, elle recouvra tous ses esprits, et le repoussant avec force : *Ana nosranie*, s'écria-t-elle; je suis chrétienne. Elle

poussa ce cri avec une telle véhémence, que l'*Oachil* ordonna à cet homme de cesser ses violences brutales. S'adressant ensuite à Ahmed Sultan, il lui demanda pour quelle raison il avait fait amener devant lui cette jeune fille. Ahmed répondit que c'était parce qu'elle lui appartenait depuis son enfance, qu'il l'avait achetée et élevée à ses frais, qu'elle s'était enfuie depuis près de trois ans, mais qu'elle était toujours son esclave. Le magistrat demanda alors à Sauba ce qu'elle avait à répondre. Elle dit qu'il était vrai qu'elle s'était enfuie de chez ce maître inhumain, parce qu'il la maltraitait; mais maintenant, ajouta-t-elle, *Ana nosranie* (je suis chrétienne), et je ne veux ni ne puis plus consentir à retourner dans sa maison. Et l'*Oachil* décida qu'on la tiendrait en prison, jusqu'à ce que l'affaire fut jugée.

Or, il faut savoir que Sauba fut remise en prison entre les mains d'une méchante femme, qui, d'accord avec Ahmed, passa toute la nuit à la tenter par mille suggestions diaboliques, afin que, reniant Jésus-Christ, elle retournât chez son ancien maître. Mais la magnanime néophyte repoussa ces odieux assauts par ces paroles : *Ana nosranie!* La tentatrice renouvela ses manœuvres tout le jour suivant; mais Sauba, pressant sur son cœur son bien aimé Jésus crucifié, son unique espérance et l'objet de tout son amour, ne voulut point entrer en conversation avec cette femme; elle ne faisait que répéter *Ana nosranie*, je suis chrétienne!

Informée que, le lendemain 10, elle serait appelée devant le *Mohafez*, ou gouverneur, elle pria instamment le Seigneur de lui donner toute la force de la foi et de lui inspirer ses réponses; puis elle attendit tranquille l'heure du jugement. Voilà qu'en effet les *Cauvas* arrivent, la saisissent brutalement, et, sans l'engager à marcher, ainsi qu'on le fait dans tous les tribunaux d'Europe, la traînent comme un animal, au milieu des insultes, des railleries et des crachats des musulmans accourus en foule. Le suppléant du gouverneur et tous ceux qui se trouvaient près de lui ne comprenaient pas le calme et la sérénité de la jeune fille dans une pareille situation; mais il n'est pas étonnant que les musulmans ne soient pas capables d'un tel héroïsme. Alors le magistrat élevant la voix : « Comment vous appelez-vous? » lui dit-il. — « Marie-Catherine, chrétienne, » répond-elle. — « Nous ne connaissons pas de Marie, réplique-t-il; je vous demande votre premier nom. » — « Je m'appelais Sauba. » — « Vous êtes

donc Musulmane? » — Non, je suis chrétienne! » Et ce disant elle tire de son sein un crucifix qu'elle montre à tous en signe de sa croyance et qu'elle baise dévotement. Puis, comme on essayait de nouveau de le lui arracher, elle se défendit hardiment, de telle sorte que la chaîne d'or à laquelle il était suspendu se rompit. « Au bout du compte, reprit le juge, il faut que vous renonciez à la religion du Christ et que vous reveniez à Mahomet. » — « Jamais! dit la jeune fille; car qui est Mahomet, sinon un homme comme tous les autres? » Alors Ahmed prit la parole et l'interrompit en criant : « Tu es mon esclave, et cela suffit pour que tu doives retourner chez moi. » — « Oui, j'ai été ton esclave; mais maintenant que je suis chrétienne, il m'est défendu d'habiter dans ta maison! » — « Et pourquoi? » — « Par ce que je ne pourrais point aller à la messe, réciter mes prières, garder l'image de la Vierge, observer la loi de Jésus, étant devenue le jouet de tes infâmes passions! » Le juge reprit alors : « Tu déclares donc positivement que tu ne veux point retourner chez ton maître? » — « Non, certes. » — « Est-ce que tu n'es plus Musulmane? » — « Mieux que cela, je veux être chrétienne! » — « Bien! je t'enverrai à Constantinople pour qu'on te revende; et alors tu seras bien forcée de renier ton Jésus, et de redevenir ce que tu étais d'abord! » A cette brutale menace, Sauba s'avança de quelques pas vers le malheureux, se jeta à genoux devant lui, et lui dit d'une voix vibrante, en lui montrant de la main le cou : *Edbauni*, égorgez-moi, mais je suis et je mourrai chrétienne. Et prenant dans ses mains le crucifix, elle le baisait, le couvrait de douces larmes et s'apprêtait à marcher au martyre. Son attitude était si naturelle et si imposante, au dire d'un des assistants, que tous en restèrent stupéfaits, et que la plupart en furent attendris jusqu'aux larmes. Là-dessus le magistrat la renvoya, et la fit remettre en prison, pour qu'elle fût définitivement jugée le lendemain.

Mais tandis que les anges applaudissaient à la constance de la généreuse jeune fille qui rendait un témoignage si glorieux à son divin Epoux, il convient de retourner en arrière pour parler de ce que faisaient pour la soustraire à cette inique persécution ceux à qui cette tâche incombait. Nous ne rappellerons pas que beaucoup de personnes pieuses et beaucoup de jeunes filles, de l'âge de Sauba, en apprenant les dangers qu'elle courait, entrèrent en prière et se mirent à intercéder pour elle devant l'autel

de Marie Immaculée, que d'autres se nourrirent du pain Eucharistique, et que plus d'un prêtre célébra la Sainte Messe pour sa délivrance; nous dirons seulement qu'au moment même où la pauvre enfant tomba entre les mains de son ravisseur, la charitable Mme Pechierich s'adressa aux autorités européennes compétentes, et vint ensuite à notre couvent pour conférer de l'affaire avec le P. Président. Celui-ci la leur renvoya, en lui adjoignant le P. Augustin Sardi, qu'il chargea de le représenter. Malheureusement le consul autrichien, de qui relevait Olympia était absent, et c'étaient ses bourreaux que les Musulmans avaient prévenus de l'accusation de vol élevée contre la néophyte; il en résulta qu'elle n'y obtint aucune protection efficace.

Le 10 au soir on nous annonçait la mauvaise nouvelle de la menace que le magistrat ottoman avait faite à la jeune fille de l'envoyer au marché de Constantinople, en même temps qu'un Cauvas faisait savoir à sa maîtresse, que si elle ne parvenait pas à la délivrer le lendemain, elle serait perdue pour toujours. Imaginez-vous quelle fut alors notre consternation à tous! Après délibération, nous résolûmes de nous adresser au Consulat français, et de le supplier de prêter sa protection à l'infortunée Sauba. Cependant la pauvre néophyte était retournée dans sa prison, prison aussi obscure et aussi fétide que possible; toutefois elle se trouvait débarrassée de la méchante femme qui, comme nous l'avons vu, avait fait tant d'efforts pour la corrompre et la rendre à son ancien maître. Mme Pechierich avait réussi, moyennant de l'argent, à lui faire parvenir le chapelet franciscain, et pendant toute la nuit, Sauba ne cessa de réciter les invocations suivantes : Saint François et Saint Antoine, venez, oh! venez à mon secours! Et elle se sentait tellement fortifiée par ces prières, a-t-elle dit depuis, que, si elle avait dû mourir, son seul regret eût été de n'avoir pas fait sa première communion. Mais Ahmed Sultan obtint, de son côté, à force d'or, qu'on ne lui fit parvenir ni le moindre aliment, ni une couverture que lui envoyait Mme Olympe, espérant aussi la vaincre par la douleur. Quand le lendemain on la traîna devant lui, il employa tous les moyens imaginables pour l'amener à ses vues; mais tout fut inutile. Plus tard il chargea un vieux Musulman d'aller lui faire de nouvelles offres; elle les repoussa avec une égale constance, disant : je suis chrétienne! Vint enfin l'heure où le tribunal devait rendre

une sentence définitive. Sauba, plus que jamais confiante en Dieu, fut à peine arrivée devant le gouverneur, qui voulut présider la séance en personne, qu'elle aperçut l'odieux Ahmed. Se tournant brusquement vers lui, elle lui demanda s'il était vrai qu'il l'eût accusée de vol. Déconcerté par cette question, il répondit que cela ne lui était jamais venu à l'esprit, qu'il demandait seulement qu'elle retournât chez lui. « Je ne le puis ni ne le veux, répliqua la jeune fille; car je suis chrétienne et je ne connais que les chrétiens! » — Ah! que me dis-tu, reprit Ahmed; n'est-ce pas moi qui t'ai nourrie et élevée, moi qui te destinais des vêtements, des bijoux et de l'or?.. » Et Sauba de s'écrier : « C'est Dieu qui est mon père, c'est la Sainte Vierge qui est ma mère! Quant à tes présents, garde-les pour ta perte! » Le gouverneur à son tour prit la parole : « Sauba, dit-il, désires-tu rentrer chez ton maître? » — « Je suis chrétienne, Seigneur, lui répondit-elle, et cela est impossible. » Se tournant alors vers Ahmed Sultan : « L'as-tu entendu? lui dit-il; maintenant qu'as-tu à objecter? » — « Qu'elle est mon esclave! » — « Il n'y a plus d'esclavage, reprit le juge, et elle est libre. » A ces mots, Ahmed consterné se jeta à genoux devant la jeune fille, proie qu'il voyait lui échapper des mains, et la conjura, en des termes qu'il n'y a point lieu de rapporter ici, de ne point l'abandonnner à sa douleur et à son désespoir, disant qu'elle serait heureuse avec lui, dans la position qu'il lui plairait de choisir dans ses deux harems. A cela elle ne répondit qu'en lui montrant le crucifix, qu'elle baisait avec ferveur, les yeux levés au ciel. Alors le gouverneur, fatigué de ces débats, prononça sans plus de retard la sentence solennelle suivante : « Ahmed Sultan est condamné à remettre à Sauba une lettre d'affranchissement, et elle sortira de prison. » Ce qui fut fait.

Mais, me demandera-t-on, comment le magistrat Musulman, si contraire à la jeune fille la veille, lui rend-il aujourd'hui si promptement justice? Je réponds que ce fut à la suite d'une requête présentée au consulat français, le matin de bonne heure, par le P. Président, qui était arrivé du Caire dans la nuit, et par le P. François d'Orta. L. Avocat Gili, personnage distingué, s'était généreusement joint à nous pour obtenir la délivrance de la malheureuse néophyte. A peine le Consul eût-il entendu le récit succinct des faits, qu'appelant son secrétaire M. Brest, avec

cet élan généreux qui est propre à la nation française : « Allez, lui dit-il, à l'instant chez le gouverneur, et ordonnez-lui en mon nom de m'envoyer sur le champ la jeune fille en liberté. » En effet, une heure après Sauba se jetait dans les bras de sa bonne maîtresse.

En vérité on ne saurait s'empêcher d'admirer la protection spéciale du Seigneur sur notre néophyte. Baptisée seulement depuis trois mois, comment aurait-elle pu résister à tant d'épreuves dangereuses, aux menaces, aux flatteries, aux richesses, aux plaisirs, si Dieu, qui choisit les faibles pour confondre les forts, et met sur les lèvres de ses serviteurs ce qu'ils doivent répondre aux juges à l'heure du péril, ne l'avait assistée de sa grâce? Rien qu'en montrant courageusement le crucifix et en s'en proclamant la disciple, elle triompha de ses ennemis, et cela suffit sans doute pour que nous puissions nous écrier! *Digitus Dei est hic!* C'est le doigt de Dieu qui a opéré cette merveille!

Je reste, mon Très-Révérend Père, toujours avec la même estime,

Votre très-dévoué Confrère,
FR. LOUIS DE FABRIANO,
Prédicateur annuel, Mineur Observantin.

IV.

HERZÉGOVINE.

Lettre du P. PIERRE BAKULA, *Missionnaire apostolique en Herzégovine, au T.-R.* PÈRE MARCELLIN DE CIVEZZA, *Historiographe des Missions Franciscaines, sur la manière dont l'on célèbre la Noël dans ce pays.*

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je m'empresserai très-volontiers, toutes les fois que mes occupations me le permettront, de vous transmettre quelques nouvelles sur notre mission Séraphique en Herzégovine, et de contribuer ainsi pour ma part à l'extension de la gloire du Seigneur, en faisant connaître au monde les travaux de l'apostolat catholique pour le salut de la famille humaine. Mais aujourd'hui sur le point de partir pour l'Allemagne, afin de trouver quelques ressources au milieu des besoins si grands de notre chrétienté, il me serait impossible de vous entretenir d'aucun sujet important.

Je me bornerai donc à vous adresser une courte relation sur la manière dont l'on célèbre en Herzégovine la nuit et le jour de la Nativité de notre Seigneur.

A vrai dire, toutes les fêtes de l'année sont célébrées par les habitants de ce pays avec une joie extraordinaire, mais plus que toutes les autres la Noël, à tel point que ce qui se fait dans les autres contrées (je parle de celles que j'ai visitées) n'est presque rien en comparaison. » Notre salut, disent ces braves gens, n'a qu'un Noël, il faut donc le célébrer avec toute l'allégresse possible. « Aussi n'est-il pas de préparatifs qu'ils ne fassent alors plusieurs mois d'avance, et c'est pour ce jour qu'ils réservent tous les divertissements honnêtes de la vie.

Quand la solennité est arrivée, leur première pensée est d'écouter dévotement les trois messes que le prêtre a coutume de célébrer. Sans se laisser arrêter ni par la distance à franchir, ni par le mauvais temps, ni par quoi que ce soit. Avant tout ils procèdent à une cérémonie curieuse, préparée depuis plusieurs mois, et que je dois brièvement dépeindre. Voici en quoi elle consiste : ils amassent un grand nombre de torches, ou de morceaux de bois, faciles à allumer et capables de donner longtemps de la lumière, c'est-à-dire tant qu'elles ne sont pas consumées; ces torches, hautes de trois palmes et plus qu'à moitié fendillées, sont entourées à leur extrémité d'un petit cercle de fer, de sorte qu'on peut aisément les porter par le bout inférieur, sans danger de se brûler; elles sont d'ailleurs très-propres à l'usage qu'on veut en faire, car on les dessèche tout le temps convenable près du feu de la cheminée de la maison. Puis, quelques jours avant la fête, on voit les habitants se rendre dans les forêts, y couper trois arbustes bien droits, gros d'environ trois palmes, et hauts de douze, de telle sorte que la taille se fasse d'un côté jusqu'à ce que le tronc soit coupé dans le tiers de sa grosseur, et se pratique ensuite du côté opposé une palme plus bas; ainsi, quand on les détache de la souche, on leur laisse un chicot, par lequel on puisse les tenir à la main, quand le moment est venu. Enfin, ils les transportent chez eux, l'un à côté de l'autre, le plus gros au milieu, et les placent verticalement contre le petit mur qui précède la porte de chaque maison, jusqu'à ce qu'arrive la veille de la Noël.

Ce jour venu, dès que minuit est sonné, ils remplissent la

maison de paille qu'ils étendent dans tous les sens, recouvrent cette paille de tapis et s'y installent à la façon orientale, jusqu'à ce que, à une heure, le chef de la famille dise qu'il est temps de mettre au feu les dits arbustes, qu'ils appellent *Badujaci*; c'est un droit qui lui appartient exclusivement, tandis que les autres personnes de la maison, placées sur deux rangs entre la porte et le foyer, lui font cortége. Alors il prend en main le premier arbuste, et l'introduit dans la maison, en disant à haute voix : *Loué soit Jésus-Christ!* A cela les autres répondent : *Qu'il soit loué à jamais!* Puis il ajoute : *Que cette nuit soit la bienvenue, que la naissance de Notre Seigneur soit bénie! — Qu'elle soit la bienvenue!* répondent encore les assistants; et aussitôt le bois est mis au feu. Les choses se passent de même pour les autres arbustes. On sort ensuite de la maison et l'on tire un coup de pistolet. C'est vraiment quelque chose de merveilleux que d'entendre au même moment retentir de toutes parts ces décharges qui attestent la joie du peuple à la naissance du Sauveur du monde!

Le maître rentre dans la maison, et tous s'agenouillent, priant quelque temps à haute voix et se répondant les uns aux autres. Après cela, on sert le repas, on dit le *Benedicite* et l'on se met à manger; mais ici on ne saurait dire que ce repas, quoique composé d'aliments maigres, rappelle la solennité, surtout par l'eau-de-vie et les fruits qui en forment précisément la base.

Le repas terminé et les grâces dites en commun, chacun se revêt des plus beaux habits qu'il possède, pour aller à la messe de minuit; l'un des membres de la famille allume une torche pour précéder les autres, et l'on se dirige vers l'église, en chantant et en déchargeant des pistolets, jusqu'à ce qu'on y soit arrivé.

S'il arrive que la nuit soit sans lune, en voyant du haut de quelque éminence ces centaines ou plutôt ces milliers de torches se mouvoir en divers sens au fond de ces vallées, comme dans les régions des ténèbres et de la mort, on éprouve vraiment un tel enchantement que, comme le dit Dante, *on ne saurait l'exprimer par des paroles.*

Cependant, au milieu des chants et du bruit des décharges de pistolets, la procession des fidèles, allant qui à pied, qui à cheval, atteint au lieu où doit se célébrer la messe; et là, si le temps le

permet, on allume aussitôt de grands feux, soit pour se réchauffer, soit pour symboliser la divine lumière qui a paru en cette nuit au monde; ce qu'on entend marquer encore par les torches. Aussi ne laisse-t-on pas de les allumer, quand même la présence de la lune les rendrait inutiles.

Mais la messe de minuit commence. Elle est suivie de deux autres, dont la dernière finit à l'apparition de l'aube ou un peu plus tard. Après l'épître, le prêtre entonne sur les merveilles de la naissance du Seigneur un chant que le peuple continue en chœur, avec un enthousiasme indescriptible. Je suis sûr, mon très-Révérend Père, que, connaissant le génie de la langue slave, vous ressentiriez la même joie, si vous assistiez à ce spectacle.

Les messes dites, il est impossible de raconter à quels transports d'allégresse se livre le peuple : on oublie ses rancunes, ses inimitiés, tous les sujets de discorde; on court dans les bras les uns des autres, en se disant : « Que la sainte nativité du Sauveur vous apporte bonheur! » et l'on se répond : « Ainsi qu'à vous, mon frère (ou ma sœur). » Après quoi, ils se restaurent de nouveau avec des fruits et de l'eau-de-vie, qu'ils apportent à cette fin, et retournent ensuite chez eux au bruit des chants et des détonations d'armes.

Là, ils se remettent, tout endimanchés, autour de la table, sur laquelle la mère de famille place un pain blanc, bigarré de toutes sortes de figures symboliques ou fantastiques (il doit y avoir de ce pain jusqu'au soir de la Circoncision), et surmonté d'une forme de fromage. Au-dessus on place aussi un vase rempli de diverses espèces de grains, dans lequel on fiche un cierge à trois branches, absolument semblable à celui dont l'on se sert le samedi saint dans les églises, et qu'on allume aussitôt. Cela fait, on apporte un grand vase de vin à droite du maître de la maison, on récite quelques prières propres à la fête, puis on se met à manger et à boire, mais avec un maintien si grave et si modeste qu'on voit que les hôtes veulent véritablement honorer la solennité du jour. Au milieu du repas et sur un signe du chef, tous se lèvent, se découvrent la tête, et commencent une prière par laquelle ils implorent l'Enfant-Dieu pour leur famille, pour les défunts, pour leurs amis, pour la conversion des pécheurs et des infidèles, pour les animaux et les récoltes de la terre, et qu'ils

terminent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! Alors le chef de la famille, signant les cierges avec un morceau de pain trempé dans le vin, les arrose de quelques gouttes de liquide pour les éteindre. Immédiatement après, la maîtresse de la maison enlève tout le service spécial et le met en réserve pour les soupers et les dîners des trois fêtes suivantes et du jour de la Circoncision. Quand elle a terminé sa besogne, les assistants prolongent gaiement le repas, au milieu de mille vœux réciproques de bonheur, jusqu'à ce que, vers dix heures du soir, ils se lèvent, remercient le Seigneur, et sortent ensuite pour tirer des coups de pistolets, chanter, danser et faire fête dans le voisinage.

Mais, mon très-Révérend Père, il est temps que je termine. Toutefois il faut auparavant que je dise encore quelques mots des trois arbustes que nous avons vu mettre au feu, qui les a bientôt entièrement consumés, à l'exception du bout inférieur, comme je l'ai expliqué ci-dessus.

Or, vous devez savoir qu'on couvre ce bout de cendres, de façon que le tison soit tout à fait éteint, et on le laisse ainsi jusqu'au lendemain du premier jour de l'an, où le chef de la famille prend ces résidus, les emporte à la campagne et les jette sur ses terres, en récitant une prière particulière pour en demander la fertilité au ciel.

Quant aux trois cierges et au reste des grains, on les met ensemble de côté dans la veillée de la Circoncision; puis on se partage à table et l'on mange par dévotion le pain bigarré et le fromage.

Mais, dira-t-on peut-être, était-ce la peine de décrire de pareilles superstitions des habitants de l'Herzégovine? Je réponds que, si l'on y réfléchit, ce ne sont vraiment pas des superstitions, d'après l'explication qu'ils en donnent. Car, dans leur manière de voir, les trois arbustes signifient les trois Personnes de la Trinité, un seul Dieu brillant d'une seule lumière par un seul feu. Cette lumière marque aussi le désir qu'a la même Trinité de racheter l'homme de la damnation qu'il a encourue en mangeant, malgré le commandement divin, du fruit de l'arbre défendu. La paille qu'on étend sert à rappeler la naissance, dans la grotte de Bethléem, du Fils de Dieu, placé par sa mère sur un peu de foin. Quant au pain, ces braves gens le regardent comme un sacrifice offert au Seigneur pour le remercier de leur avoir procuré des aliments

parmi lesquels le pain tient la première place. De même, le fromage est un signe de la fécondité des animaux, et cette offrande a lieu en souvenir des offrandes faites au divin Enfant par les pasteurs. Enfin, les diverses sortes de grains, qu'on finit par mêler, sont offertes afin que l'Enfant Jésus bénisse les travaux agricoles, et l'on éteint avec le vin le cierge à trois branches représentant la Trinité, pour marquer que le sang du Fils de Dieu étendra les flammes de l'enfer dû au péché du premier homme. Telle est l'explication que les chrétiens de ce pays donnent des cérémonies de la Noël que j'ai décrites.

Maintenant, mon très-Révérend Père, je termine ma lettre, en vous offrant mes compliments tout particuliers, à vous et au P. Antoine Marie de Rignano, et je me déclare de nouveau,

Votre très-dévoué et affectionné confrère,
FR. PIERRE BAKULA,
Missionnaire apostolique, Min. Obs.

V.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre où le P. ANTOINE GILI, *Missionnaire Apostolique dans l'Amérique Méridionale, donne au* P. VINCENT ALBIGNANO, *Commissaire Apostolique à Rome pour les Espagnes, de nouveaux détails sur les Missions de Tsiamas et de Tumupasa en Bolivie.*

Bordeaux, le 24 *octobre* 1862.

TRÈS-CHER ET TRÈS-ESTIMABLE PÈRE,

Je suis revenu ici de Majorque, où j'ai eu bien du mal à me séparer de ma famille et de mes amis, qui voulaient m'empêcher à tout prix de retourner en Amérique. Il est heureux que les ecclésiastiques fussent précisément réunis pour vaquer aux exercices spirituels d'une retraite; sans cela, ils se seraient certainement opposés aussi à mon départ. L'évêque lui-même ne voulait pas que je quittasse le diocèse, mais j'ai promis de retourner parmi mes sauvages, et il ne sera point dit que je manque jamais de parole. D'autant plus que j'ai reçu des lettres telles, que je m'en suis senti le cœur vraiment tout attendri. Voici, en effet, ce que m'écrit mon compagnon le Père Joseph Comas, celui-là

même qui m'a remplacé dans le gouvernement de la Mission de Tsiamas.

« Tsiamas, ce 20 mai 1862. — Cher Père Antoine, je vous ai déjà fait connaître par ma précédente lettre la profonde douleur dans laquelle votre départ a jeté la population de Tumupasa, et les regrets que vous lui avez laissés, à tel point que rien ne saurait la consoler. Je savais bien que vous étiez l'idole des grands et des petits; mais je n'aurais jamais cru que tous vous aimassent d'une affection si ardente. C'est ce que j'ai pu reconnaître la semaine dernière, lorsque ceux de Tumupasa revinrent, après avoir conduit chez les Barbares leurs compatriotes de Tsiamas. Je leur ai lu la lettre que vous avez écrite de Tena le 20 mars, et en entendant vos affectueuses paroles, ils se sont mis à pleurer à chaudes larmes; puis, levant les yeux au ciel, ils le priaient de hâter votre retour, de telle sorte que moi-même je ne pus m'empêcher de pleurer d'émotion. Que serait-ce donc s'ils venaient à vous perdre!

« Or je dois vous dire que les Barbares ont cherché à faire périr ces braves gens, en leur tendant toutes sortes de piéges le long du chemin; heureusement aucun d'eux n'y est tombé, à l'exception d'une femme qui eut le pied percé d'un gros clou, qu'il fallut scier pour l'en ôter; jugez par là ce que la malheureuse a dû souffrir! Les habitants de Tsiamas se joignirent à ceux de Tumupasa pour aller châtier leurs perfides agresseurs; ils les rencontrèrent au Cap de Tcquese; mais ceux-ci prirent aussitôt la fuite et se réfugièrent chez d'autres tribus. Quand nos chrétiens essayèrent de les atteindre, ils furent accablés d'une grêle de traits qui en tuèrent un bon nombre, et parmi ceux de Tsiamas, Marien Ejuro fut grièvement blessé au bras. Alors se trouvant sans vivres en des lieux rocailleux et déserts, ils prirent le parti de regagner leurs stations. J'aime à vous dire que les uns et les autres (les habitants de Tsiamas et ceux de Tumupasa) montrèrent une union parfaite, et se conformèrent de tout point aux avis que je leur avais donnés.

« Ah! mon cher ami, s'il vous reste un peu d'affection pour ce peuple que vous avez gouverné avec tant de sollicitude, ne tardez pas à revenir. Car, vous le savez, un mois d'absence du Père paraît durer plus d'un an aux fils. Il est vrai qu'il y a quelqu'un qui vous remplace pendant ce temps-là, mais avec quelle diffé-

rence! Car vous connaissez à merveille la langue, les idées, les inclinations et jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de ces pauvres gens. Aussi une seule de vos paroles leur fait-elle plus d'effet que mille sermons d'un autre avec qui ils ne se sont pas encore familiarisés et liés par une confiance réciproque. Si tout cela ne suffisait pas pour vous arracher aux doux épanchements d'une famille que vous n'aviez plus embrassée depuis tant d'années, pensez que vous ne pourriez avoir la conscience tranquille, en abandonnant ces enfants, ces orphelins qui dans leur désolation appellent leur Père spirituel.

„ Ah! auriez-vous le courage de les délaisser pour des joies terrestres? Avec votre cœur vous n'en seriez point capable! Quand donc vous reviendrez, veuillez m'apporter un nouveau Bréviaire, etc. Je suis toujours votre confrère et ami Fr. Joseph Comas. „

De son côté le gardien du couvent de la Paz m'écrit ce qui suit : „ La Paz, ce 14 août 1862. — Révérend Père Antoine, très-cher frère et ami, je suis fâché d'avoir à vous annoncer d'abord la perte de notre confrère le P. Paul-Emile Reynaux[1], qui, comme il revenait des Salines à sa mission, accompagné de plusieurs enfants, la veille de la Fête-Dieu, fut, au moment d'y arriver, écharpé et dévoré par une tigresse, ainsi que l'un de ses enfants. Les autres se mirent à fuir précipitament, et ayant rencontré quelques Indiens, occupés à pêcher, ils leur racontèrent l'affreux événement. Ceux-ci coururent aussitôt au lieu indiqué, et trouvèrent effectivement la bête féroce qui déchirait les deux victimes : le Père Paul Emile était déjà tout en lambeaux, et son jeune compagnon, déchiqueté de la tête au ventre. Que le Seigneur les reçoive tous les deux dans sa gloire! „ Voilà ce dont le P. gardien de la Paz m'a fait part.

Après de pareilles nouvelles de l'Amérique, vous jugerez, mon bon Père, que j'ai des motifs plus que suffisants pour que je sois dédidé à y retourner.

Communiquez, si vous le voulez, cette lettre au P. Marcellin de Civezza; il me semble utile de faire insérer des nouvelles de ce genre dans ses *Annales des Missions Franciscaines*. Faites-lui

[1]) Au moment de mettre sous presse nous apprenons que ce pauvre Missionnaire appartient à la Province des Observantins de St-Thomas de Turin.

mille compliments de ma part, ainsi qu'au Révérend Père Lecteur de la maison des *Quarante Martyrs,* et au bon Frère Constant d'Olevano. Enfin croyez moi, comme j'aime à me redire,

Votre tout-affectionné,

Fr. Antoine Gili,

Missionnaire apostolique, Min. Obs.

VI.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du Père Pamphile de Magliano, *Mineur Observantin, au Rédacteur des* Annales, *sur l'Histoire des Franciscains aux Etats-Unis.*

LES FRANCISCAINS RÉCOLLETS DE FRANCE.

(Suite. — *Voir la Ve livraison de la 2e année, page* 301).

De même que les Franciscains Espagnols avaient été les premiers hérauts de la civilisation chrétienne de l'Atlantique à la Mer pacifique dans la partie de l'Amérique Septentrionale qui s'étend vers le Sud, de même les Franciscains Récollets de France portèrent avant tous les autres le flambeau de l'Evangile dans la partie qui en forme le Nord.

Il est vrai que les adversaires de l'Eglise catholique voudraient attribuer au protestantisme le mérite d'avoir fondé les premières colonies dans les Etats-Unis d'Amérique, mais ils se trompent à cet égard de parti pris; pour les démentir, il suffit de citer ce qu'en dit un historien non suspect, Bancroft, surnommé le Tite-Live de l'histoire d'Amérique. « Les entreprises des Français dans ces régions, dit-il, précédèrent toutes celles que tenta l'Angleterre au Nord du Potomac. En effet, plusieurs années avant que des voyageurs (non catholiques) jetassent l'ancre au Cap *Cod,* l'Eglise Romaine florissait, grâce aux travaux des Missionnaires de France, dans la partie orientale du Maine, et l'humble Père Le Caron, compagnon de Champlain, avait, en s'avançant courageusement dans le territoire des Mokauskiens, non-seulement franchi le Nord et pénétré dans les forêts des Wyandotes, mais prenant le rôle de véritable mendiant parmi les sauvages, il s'était, tantôt à pied, tantôt sur un canot, avancé assez loin pour toucher aux rives du lac Huron. »

Le Père Christian Leclercq a publié l'histoire des Missions des

Récollets jusqu'à son temps sous ce titre : *L'établissement de la foi catholique dans la Nouvelle France;* il y raconte longuement les opérations de ses confrères et compagnons dans le champ américain. Mais devant nous renfermer dans les plus étroites limites, nous rappellerons seulement que le pieux Champlain, fondateur de Québec, avide de la conversion des sauvages plus que de la conquête de leurs terres, y amena des Missionnaires d'élite pour évangéliser les nombreuses tribus de St Laurent, dont il s'était concilié l'estime et l'affection par la sagesse de sa politique.

Ces missionnaires étaient des Franciscains Récollets de France, qui, au nombre de quatre, dont trois prêtres et un frère lai, y arrivèrent en 1615. C'étaient le P. Jean d'Olbeau, qui se rendit de Jadaussac à l'embouchure du Saguinay, afin d'y apprendre la langue, les usages et le genre de vie des Montanariens, et l'aimable Père Joseph Le Caron, qui, ayant commencé par évangéliser les Hurons et les tribus occidentales, résolut de visiter ensuite les grands lacs de l'Ouest. Il se mit en route en automne avec douze Franciscains, ramant avec eux tout le jour quand il rencontrait des cours d'eau, ou transportant sur ses épaules sa propre barque, sans autre nourriture que du sarrazin insipide. C'est ainsi qu'après des peines et des fatigues inouïes, il parvint à la résidence des Wyandottes, où il commença sa mission en offrant le Saint Sacrifice, en présence de Champlain et de plusieurs autres de ses concitoyens et d'une grande foule d'Indiens émerveillés. Puis, tandis que Champlain conduisait ses alliés Hurons au cœur de l'Etat de New-York, le zélé Récollet s'appliqua à réunir tous les matériaux à sa portée sur la langue de cette tribu, afin d'en tracer des règles qui pussent guider dans l'étude des étranges anomalies qu'elle présente, ou dans celle des idiomes vraiment nouveaux qui en dérivent.

Revenu de cette expédition au mois de janvier, il accompagna ensuite Champlain dans les montagnes des Tiomontates, où, annonçant l'Evangile, il eut beaucoup à souffrir des persécutions des *Obis*, c'est-à-dire des hommes exerçant la médecine. Reprenant de nouveau sa mission parmi les Hurons, il continua à se livrer sans relâche à ses travaux apostoliques, jusqu'au moment où la flotte se prépara à descendre les Trois Rivières, et il s'y embarqua, parce qu'il connaissait suffisamment la langue des habitants. Il avait même déjà composé un dictionnaire assez

complet, qui est le premier de la langue indienne parlée dans cette partie de l'Amérique.

Mais quand on lui eut confié le gouvernement général des missions et qu'il eut commencé à s'occuper particulièrement de celui des tribus voisines de Québec, la mission de Hurons resta quelque peu négligée jusqu'en 1622, où le P. Guillaume Poulain la visita. En outre, les Pères Nicolas Viel et Gabriel Sagard, l'historien, y étant arrivés l'année suivante, le Père Le Caron regagna avec eux son ancienne mission. Quand après mille fatigues ils eurent le 20 août atteint Carnagohua (ou St Gabriel), ils y trouvèrent leur humble demeure encore debout, et là ils embrassèrent la vie commune en véritables pauvres de St François, pourvoyant à tous les besoins des Français qui les avaient accompagnés, et travaillant toujours à répandre la lumière de l'Evangile parmi un peuple encore plongé dans les ténèbres de la mort.

Ainsi pendant dix ans les Franciscains Récollets de France furent les seuls Missionnaires qui défrichassent cette vaste contrée de l'Amérique Septentrionale qu'on appela Nouvelle France. Mais s'apercevant qu'ils ne suffisaient pas à la besogne, ils se décidèrent à y inviter aussi les religieux de la compagnie de Jésus, qui se prêtèrent volontiers à leur demande. On vit donc en 1625 les Pères Charles Lalemant, Edmond Massu et Jean Brebeuf aborder à Québec avec quelques autres Franciscains. Malheureusement le peuple leur fit si mauvais accueil, qu'il ne leur fut même pas possible de trouver un endroit où se loger; mais les nôtres leur cédèrent une partie de leur propre couvent et jardin. Cependant le P. Brebeuf, jésuite, et le Franciscain Joseph de la Roche-Dallion (de la famille des comtes du Lude) furent destinés avec le P. Wiel à évangéliser les Wyandottes. A leur arrivée, ils apprirent que ce dernier avait été jeté par les sauvages dans un cours d'eau où il se noya; d'où vient qu'on l'appelle encore aujourd'hui le *Cours du Récollet*. Ici il nous est doux de dire que pendant cinq ans les Franciscains et les Jésuites cultivèrent ce champ du Seigneur en si bonne intelligence, que leur union n'eut pu être plus grande, s'ils avaient appartenu à la même société. Et sans doute ils se seraient maintenus dans cette merveilleuse harmonie, si les Anglais, conduits par le traître Kirk, ne s'étaient jetés sur Québec, n'avaient saccagé cette ville ainsi que toute la contrée, puis, transporté Champlain et tous les Missionnaires, tant Franciscains que Jésuites, en Angleterre. (*Sera continué.*)

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

BULGARIE.

Dans le *Rosier de Marie* du 20 novembre, nous lisons ce qui suit sur la nation Bulgare : « La Sacrée Congrégation de la Propagande a reçu des lettres qui ne permettent plus de douter du sort de Monseigneur Joseph Sokolski. Enlevé traîtreusement de Constantinople, il fut d'abord renfermé dans un monastère de moines grecs, puis transféré dans un autre près de Kief, où il est actuellement détenu. Le Révérend Père Jean-Baptiste de Falerone (Observantin de la Province des Marches), Préfet apostolique des missions Franciscaines à Constantinople, chargé de constater la vérité du fait, en a envoyé la confirmation irréfragable à la même Congrégation. Ces renseignements concordent parfaitement avec une correspondance de Kief que le *Journal de Constantinople* a publiée dans son nº du 28 octobre. « Il est hors de doute, y lit-on, que Monseigneur Sokolski, odieusement ravi à son troupeau, persévère avec constance et courage dans la profession de la foi catholique qu'il a embrassée, et que, retenu dans un couvent, il endure, de la part des grecs schismatiques, toute sorte de privations et de mauvais traitements. Nous savons que le Saint-Siége se dispose à user de toute son autorité afin d'obtenir la liberté du vénérable Prélat, Primat de la Bulgarie. Assurément les difficultés ne manqueront pas; mais on mettra tout en œuvre pour aboutir à un bon résultat. (Signé) Mac-Sheehy. »

EGYPTE.

Le Très-Révérend Père Frédéric de Castelnuovo, Mineur Observantin de la Province de Saint-Bernardin dans les Abruzzes, annonce par la lettre suivante, datée du 28 octobre, au Très-Révérend Père Alexandre de Crecchio, chronologue de l'Ordre, qu'il est arrivé à Alexandrie, et l'époque à laquelle il commencera sa prédication. « Je profite, dit-il, de la présente occasion pour vous faire savoir que le 20 du courant j'ai, grâce au Seigneur, heureusement abordé en cette ville, dont le climat ne me paraît nullement malsain. Le jour de Toussaint je commencerai ma prédication, espérant que Dieu daignera m'assister pour sa plus grande gloire ainsi que pour l'avantage de mon âme et de mes auditeurs. Recommandez-moi donc dans vos prières à Marie notre Mère pour qu'elle m'accorde un ample succès. A vrai dire, je me mets à l'œuvre avec grande confiance, me rappelant que j'ai reçu une bénédiction spéciale du chef suprême de l'Eglise le jour même de la fête de notre Patriarche Séraphique, qui a évangélisé avec tant de zèle l'ancien maître de ces contrées. »

SYRIE.

Le Père Président de notre couvent de Saïda en Syrie nous a envoyé un tableau des écoles catholiques fondées dans le Liban pour la conversion des grecs schismatiques; nous le publierons dans le prochain numéro de ces Annales. En attendant nous avons voulu en informer nos lecteurs, comme d'un objet de la plus haute importance pour le sort du catholicisme en Orient.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Hiéroglyphes imaginés par le P. Christian Leclerque, *Missionnaire Franciscain Récollet, pour exprimer les mots de la langue de la tribu indienne des Micmacs.*

Nutschinen *wasok* *ebin* *tschiptuk* *deluisin* *mekidedemek,* *wasok*
Nostro Padre (che in) ciclo sei sedente sii come nomato onorato luce

n'telidanen, *tschiptuk* *igenemuiek* *ula* *nemulek* *uledessenen,* *nadel*
cui andiamo fa concederci ivi vediamo te noi felici ivi

wasok *eikik* *deli skedask,* *tschiptuk* *elp* *ninen* *deli skedulek,*
(in) cielo coloro (che) sono siccome obbediscono te possiamo anche noi così obbedire te

magamikek *eimek* *delamugubenikel* *essemiekel,* *apseh* *nigetsch*
(in) terra (ove) siamo lo stesso cibo (che) ci hai dato di nuovo ora

kiskuk *delamuktetsch* *penegunemuin* *nilunal* *deli abiksiktaksik*
oggi lo stesso cibo ci venga per nostro nutrimento siccome noi perdoniamo

wegaiuinamedenik, *elp* *kil* *Nikskam* *deli abiksiktuin* *elueultiek,*
chi sono stati irati con noi ancora tu Grande Spirito così ci perdona peccatori

melkenin *metsch* *winsudil* *mu* *k'tigalinen,* *kesinukwamkel*
ci renda forti giammai di nuovo (a) cattive cose non siamo indotti mali

winschikel *kokwel* *tuachtuin* *n' deliatsch.*
cattivi di ogni sorta rimuovi danoi Ciò è vero.

Tel est le *Pater* de la tribu indienne des Micmacs, en hiéroglyphes, dont jusqu'à ce jour aucun érudit ne s'est occupé[1]. C'est pourquoi nous avons cru bon, après de profondes recherches, de les faire connaître à nos lecteurs, pour montrer, si nous ne nous trompons, qu'ils sont une invention européenne, appliquée à des éléments indiens.

Et d'abord il importe de remarquer que l'usage des hiéroglyphes ou caractères figurés a été commun à toutes les tribus américaines, bien que ce soient les Mexicains qui leur aient donné une rare perfection. Mais on ne les employait en certains endroits que dans des circonstances particulières. C'était ici la housse d'un buffle, ornée d'armes de guerre; là une roche, sur laquelle on gravait le récit de quelque grande action, ou des nombreux exploits des braves qui les avaient accomplis en divers temps, comme sur un registre historique destiné à les immortaliser. De même, s'il arrivait qu'une tribu gagnât une bataille sur le territoire ennemi, on en inscrivait le souvenir sur l'écorce de quelque arbre, c'est-à-dire le fait et le nom des combattants.

Mais les missionnaires qui ont entrepris la conversion des Indiens se sont ordinairement servis des caractères romains pour rendre les sons de la langue, et pour instruire leurs néophytes. Gues Le Chewkec a inventé un alphabet syllabique de 85 lettres, la plupart d'une forme compliquée, qui fut adopté dès que plusieurs livres et même des dictionnaires furent

[1]) Cet article est pris du *Magasin historique* de New-York (octobre 1861), auquel l'avait adressé l'aimable et savant M. Shea, qui y avait joint une lame de métal, sur laquelle étaient gravés lesdits caractères, ainsi que la traduction italienne. Il a été traduit de l'anglais en français par notre confrère et ami le P. Anselme Knapen, Belge, secrétaire de la Procure des Récollets à Rome, et nous l'avons ensuite nous-même traduit en italien.

Note de l'Editeur des Annales.

Pour conserver à cette planche toute son exactitude, nous l'avons employée, page 44, telle qu'elle a été composée pour l'édition italienne des *Annales*. Nous ajoutons ici pour la facilité du lecteur la traduction exacte de l'italien:

« Notre Père (*qui dans*) les cieux êtes assis; soyez, comme nommé, honoré; lumière vers laquelle nous allons, faites qu'il nous soit donné là de vous voir, pleins de bonheur; là (*dans le*) ciel ceux (*qui*) sont, de même qu'ils vous obéissent, puissions-nous aussi, nous, de même vous obéir (*sur la*) terre (*où*) nous sommes; le même aliment (*que*) vous nous avez donné, de nouveau maintenant aujourd'hui que le même aliment nous vienne pour notre nourriture; de même que nous pardonnons à ceux qui se sont fâchés contre nous, de même vous, Grand Esprit, pardonnez-nous aussi, pécheurs; rendez-nous forts toujours de nouveau; (*aux*) mauvaises choses ne pas nous induisez; les mauvais, les méchants de toute sorte, éloignez-les de nous. Çela est vrai (*ainsi soit-il*). »

Note du Traducteur.

écrits avec cet alphabet; mais les missionnaires de la baie d'Hudson en prirent un plus simple, dont chaque lettre représentait une syllabe; il y en a au total 56, outre 10 finales; plusieurs livres furent également publiés avec cet alphabet.

Au contraire, les caractères que nous avons empruntés au Père Leclerque sont tout à fait symboliques, et extrêmement nombreux; car on en a compté, d'après ce que nous écrivait le Révérend Charles Kander, plus de sept mille, et encore sont-ils autres que ceux employés pour écrire les trois ouvrages écrits sur la religion; d'où il semble résulter qu'il en faudrait un nombre infini, si l'on voulait s'en servir pour traduire d'autres traités de doctrine. Toutefois nous savons• que l'ecclésiastique, qui a eu l'obligeance de nous envoyer le *Pater* avec l'explication y jointe, a déjà fait préparer à Vienne les instruments nécessaires pour l'impression des trois ouvrages susmentionnés, lesquels seront prochainement publiés; l'un est un livre de prières; l'autre, dont je possède une copie faite par un commandant du Cap Breton qui me l'a fait parvenir, contient des exercices pour entendre la messe; le troisième est un catéchisme.

Afin de retrouver l'origine historique de ces caractères, il faut se reporter aux premiers rapports des Européens avec la tribu des Micmacs, placés à l'Est d'Etchemins, sur un territoire qui, se prolongeant vers le Nord, rejoint les terres des Montanariens, jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent, d'où il atteint le Cap Breton, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse.

Champlain, Lescarbot et le P. Biard n'en font aucune mention avant 1613, bien qu'ils fussent parfaitement à même de se rendre compte des choses. Quelque temps après on y établit une mission de Franciscains Récollets; mais le récit de leurs travaux, bien que Leclerque affirme qu'il ait été publié, est un livre tout à fait inconnu dans l'histoire d'Amérique, par conséquent, il nous est impossible de savoir quelle lumière il jetterait sur le sujet qui nous occupe.

Quant aux Missionnaires Jésuites, ils n'allèrent jamais, après le Père Biard, jusqu'à la Nouvelle-Ecosse, et restreignirent leurs opérations à la région supérieure des Micmacs ou Souriquois. L'un d'eux (le P. Guillaume Perrault) nous a laissé une courte description du Cap Breton, où il fut missionnaire en 1635, et où les dits caractères sont encore en usage; mais il n'en dit pas un mot. De même il n'en est pas question dans l'histoire des œuvres apostoliques du P. André Richard, missionnaire à Michon vers la même époque; c'est seulement trente ans plus tard qu'il paraît en avoir à grand peine découvert l'existence.

Une notion positive à cet égard nous est fournie en 1652 par le Père Gabriel Druillets, qui fonda en 1646 la mission de Kennebek. Voici comment il parle de la méthode qu'il suivait pour instruire des Indiens.

« Quelques-uns, dit-il, écrivant les leçons à leur manière, se servaient d'un morceau de charbon comme d'une plume; une écorce d'arbre était leur papier; et leurs caractères étaient si nouveaux et si différents les uns des autres, que celui-ci était incapable de lire et de comprendre ce qu'avait écrit celui-là. Cela veut dire qu'ils emploient certains signes, correspondant à leurs idées, pour se mettre bien en mémoire chaque point, chaque article, chaque maxime qu'ils ont entendus; puis, emportant cet écrit, ils y étudient la leçon pendant la nuit. » Quoi qu'il en soit, il est certain que ni lui ni aucun autre Jésuite ne songèrent à profiter de ces caractères symboliques des Indiens pour les instruire, quoique, quelques années après, ils se soient servis à cette fin des figures de Le Nobletz.

Au contraire, le Père Christian Leclerque, Franciscain Récollet, auteur de l'ouvrage intitulé : *Établissement de la foi*, etc., ayant observé ce système d'écriture, en tira un merveilleux parti pour l'exercice de son ministère apostolique. Voici en quels termes il nous en rend compte lui-même dans sa *Nouvelle description de la Gaspesia*, p. 140. « Le Seigneur, dit-il, m'inspira cette méthode. Comme en 1679, seconde année de ma mission, je me trouvais dans un grand embarras sur la manière d'apprendre aux Indiens à prier, je remarquai que quelques enfants dessinaient des figures sur une écorce d'arbre avec du charbon, retraçant ainsi exactement chaque prière qu'ils récitaient. Cela me fit penser que, si je leur donnais un formulaire qui, au moyen de certains signes, leur aidât la mémoire, j'arriverais à de meilleurs résultats qu'en leur faisant répéter les paroles que je leur enseignais. J'avoue que je fus émerveillé du succès étonnant que j'obtins. Car les caractères que je traçais sur le papier produisaient tout l'effet désiré, de telle sorte qu'ils eurent en quelques jours appris toutes leurs prières. Je ne saurais dépeindre le zèle avec lequel ces pauvres Indiens, pleins d'une sainte émulation, rivalisaient pour faire le plus de progrès. Il est vrai d'ailleurs que je devais dépenser bien du temps et me donner bien de la peine pour former autant de signes qu'il en fallait, surtout quand j'eus entrepris de leur faire apprendre toutes les prières de l'Eglise, ainsi que toutes les notions des mystères sacrés du Christianisme, de la Trinité, de l'Incarnation, du Baptême, de la Pénitence et de l'Eucharistie. Mais autant j'étais encouragé par l'avantage qu'ils en retiraient, et qui par cette méthode facile s'accrut bientôt à un point incroyable, autant je me sentais animé à l'œuvre par les paroles et les lettres bienveillantes de beaucoup de personnes de vertu et de savoir qui, m'engageant à continuer, m'invitèrent en même temps à envoyer un spécimen de mon travail en France, pour l'y faire connaître, et montrer comment Dieu se sert d'humbles instruments pour manifester la gloire de son saint nom aux peuples de la Gaspesia. D'un autre côté, l'autorité de Monseigneur de Saint-Valère, aujourd'hui évêque de Québec, me tran-

quillisait sur l'emploi de ce formulaire. Car ce digne prélat, après en avoir pris pleine et entière connaissance pendant le pénible voyage qu'il a fait en Acadie, en demanda un modèle au Révérend Père Moreau, à qui j'en avais fait remettre une copie plusieurs années auparavant; puis, quand il l'eut, il le prêta à un de ses missionnaires; et je ne doute point que ce fidèle serviteur de Dieu n'en tire de grandes ressources pour l'enseignement des Indiens de son diocèse. Nos Néophytes ont d'ailleurs ces caractères en si grande vénération qu'ils se font scrupule de les jeter au feu, et qu'ils en conservent avec respect même les fragments, s'ils viennent à se briser. Ils les nomment *Oukate Iguenne Kignatimonoer.* »

Le même Père dit dans un autre endroit de son livre : « La méthode facile que j'ai inventée pour apprendre les prières à nos Gaspésiens, au moyen de certains caractères que j'ai imaginés, me paraît si avantageuse, que, s'ils veulent en profiter, elle achèvera leur éducation; car je ne trouve plus aucune difficulté à leur apprendre soit à lire, soit à écrire avec mon alphabet, dont chaque caractère conventionnel signifie un mot particulier et quelquefois deux. Ils le connaissent si bien qu'ils apprennent en un seul jour plus qu'ils n'apprenaient auparavant en une semaine. Ils donnent à ces signes le nom de *Kignatimonoer Kateguenne,* et les conservent avec tant de soin et d'affection, qu'ils les placent dans des étuis en bois, ornés d'une manière variée. Ils s'en servent, comme nous de nos livres, les tenant en mains durant la messe, après laquelle ils les remettent dans les étuis. Le principal avantage de cette méthode consiste en ce qu'elle leur permet de s'instruire les uns les autres, partout où ils se rencontrent, les fils leur père, la mère ses enfants, la femme son mari, les jeunes gens les vieillards; ceux-ci, il faut le dire, n'ont aucune honte d'apprendre de leurs petits fils et filles les principes du christianisme. De leur côté, les enfants, quoiqu'ils ne possèdent point encore l'usage parfait de la langue, prononcent de leur mieux les mots que retracent mes tableaux, et qu'ils entendent dans leurs cabanes, où les Indiens se plaisent à les répéter avec une sainte émulation. Aussi un enfant, à peine âgé de sept ans, obtint-il souvent, au couvent de Québec, notre juste admiration, en lisant dans son livre d'une manière si distincte et si merveilleuse. Cet enfant déchiffrait si bien ces caractères, que nos religieux, comme les écoliers eux-mêmes, ne revenaient pas de leur étonnement. Ils n'étaient d'ailleurs pas moins édifiés de la manière dont ces Indiens entendent la messe et tiennent entre leurs mains des livres contenant les explications nécessaires pour assister avec fruit à l'auguste sacrifice des autels. » Ainsi s'exprimait le Père Leclerque.

Il faut néanmoins convenir que ce bon Père professait à l'égard des Gaspésiens des opinions insoutenables. Induit en erreur par le respect qu'ils montraient pour la croix, dont le P. Perrault leur avait déjà donné

l'explication, il voulait nous les faire passer pour un peuple primitif, ainsi que le veulent encore aujourd'hui ceux qui prennent une tribu quelconque en affection. Mais il est certain que les Gaspésiens ne sont qu'une branche de la souche des Micmacs ou Souriquois, de même que le territoire qu'ils occupent, de Gaspè à Niipsiguit, se trouve dans leur province.

En laissant cela de côté, il n'en est pas moins vrai que le P. Leclerque a introduit parmi les Micmacs les caractères symboliques, dont ils ont continué à se servir, tout en les modifiant avec le temps. C'est donc à lui que revient l'honneur d'avoir inventé ces lettres, et d'en avoir enrichi ces peuples. Elles constituent le monument le plus important, que l'on connaisse jusqu'ici, des premiers travaux des Récollets Franciscains en Amérique.

Ayant appris qu'un manuscrit en pareils caractères se trouve dans l'une des bibliothèques publiques de Paris, nous avons fait des démarches pour en obtenir une copie complète ou partielle. D'après ce qu'on nous a dit, nous pensons que ce doit être un manuscrit du XVIIe siècle, probablement un de ceux que le P. Leclerque a envoyés en France; et si l'on peut préciser le temps auquel il remonte, il sera extrêmement important d'en faire la comparaison. J'en connais un autre, du siècle dernier, qui existe au Musée Britannique, et dont j'ai vu une copie, et il n'est point douteux que les caractères dans lesquels il est écrit ne soient identiques à ceux que nous avons plus haut reproduits.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

EN OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1862.

Dans le cours de ces trois mois sont partis : pour la Chine, les Pères Aimé Pagnucci, de Lucques, Observantin de la Province de Toscane, et Ange Angelini, de Funti, Observ. de la Province des Marches; pour l'Afrique Centrale, le P. Télèse, de Naples, de la Province de St-Pierre d'Alcantara en cette ville; pour la Terre-Sainte, le T. R. Père Frédéric de Castelnuovo, avec le frère lai Maxime Antoine de Capsano, Observ. de la Province de St-Bernardin dans les Abruzzes.

QUATRIÈME PARTIE.

ANCIENNE CHRONIQUE

Sur les circonstances qui accompagnèrent la suppression au Danemarck des Franciscains Missionnaires de l'Ecosse, de la Norwège, de la Laponie et des autres régions voisines du Pôle Nord[1].

PRÉAMBULE.

Les jugements de Dieu sont vraiment impénétrables[2], et les temps désastreux que nous traversons prouvent bien les paroles du Psalmiste. En effet, la secte Luthérienne amoncelle chaque jour autour d'elle de nouvelles ruines ; ceux qui y ont adhéré ne se contentent plus de repousser l'interprétation véritable des Ecritures, ils s'obstinent malignement à violenter le sens du texte pour soutenir leurs pernicieuses doctrines. Martin Luther, le grand imposteur[3], s'avisa le premier d'enseigner que la foi seule justifie, et que si les bonnes œuvres servent à mortifier la chair et à édifier le prochain, elles ne sont d'aucune valeur quant à la sanctification et au salut de l'individu. Il prétend en même temps qu'on ne doit en attendre aucune récompense dans l'autre monde, puisque c'est en vertu de la foi que tout

[1]) Nous avons eu à traiter amplement ce sujet dans le cinquième volume de notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines* qui est sous presse, et où nous avons signalé le mal que de ce côté aussi la réforme protestante de Luther a fait à l'humanité. C'est pour cela que nous avons cru qu'il ne serait pas hors de propos de publier dans nos *Annales* le récit des douloureuses circonstances de la suppression de ces bons religieux, telle qu'elle est racontée par l'écrivain. Nous prions nos lecteurs, qui y remarqueront la cruelle injustice avec laquelle a été commis ce crime et les maux graves qu'il a causés au Danemarck, de considérer en même temps les calamités bien plus grandes qui pèsent depuis lors sur les régions du Nord, lesquelles sont restées jusqu'ici presque entièrement barbares, et tombées, au moins quelques-unes, dans la pire dissolution du Protestantisme. Ajoutons que cette chronique a été publiée, il y a peu de temps, après la découverte d'un manuscrit latin, en Danemark, par le célèbre historien protestant Knudsen, puis en danois, par l'abbé Karup, qui la mit comme appendice à la fin de sa belle histoire de l'Eglise catholique au Danemarck. Quant à nous, c'est sur une traduction française que nous avons fait notre version italienne, pour en enrichir notre Revue des Missions Franciscaines.

[2]) Psaume XXXV.

[3]) En fait, quand on parle en Danemarck, même chez les Protestants, d'un grand menteur, on dit proverbialement : *il ment comme Luther*. Et une fausseté hardiment débitée s'appelle *un mensonge à la manière de Luther*.

bonheur y est accordé et que toute punition y est infligée. Avec cela malheureusement nous sommes témoins de la tiédeur morale que produisent de pareilles doctrines; ce qui nous dispense d'en faire une longue réfutation. Trop de chrétiens, jadis animés d'un saint zèle pour la pratique et la défense de la foi, ont perdu toute vigueur spirituelle et se sont laissés entrainer par le souffle homicide de ce vent de l'enfer. D'autres, assez nombreux, qui menaient dans l'ordre de Saint François une vie si sainte qu'on les aurait pris pour des cèdres du Liban, sont tombés comme des arbres abattus et déracinés par la tempête, pour mourir la plupart dans le désespoir! D'un autre côté, presque toute la noblesse, séduite par leurs mauvais exemples et leurs funestes erreurs, la noblesse, devenue entièrement injuste, se mit à persécuter cruellement ceux de nos frères qui persévérèrent dans la foi. Tous ceux qui combattirent la secte Luthérienne furent pour ce seul crime chassés de leurs couvents, que les nobles s'approprièrent avec tout ce qui s'y trouvait, en leur donnant des destinations profanes, et c'est par une pareille conduite qu'ils se flattaient de faire une œuvre méritoire aux yeux de Dieu! On enseigne, dans les assemblées hérétiques, que le saint sacrifice de la messe, institution aussi ancienne que l'Eglise, n'est qu'une pratique tellement impie, qu'il y a lieu de s'étonner que la terre ne s'entr'ouvre pas pour engloutir ceux qui la célèbrent, et cette horrible hérésie est prêchée par des gens qui font leur Dieu de leur ventre! Mogens Gjoë[1] se distingua entre tous[2] par l'acharnement avec lequel il chassa nos pauvres frères d'un plus grand nombre de lieux[3].

LE COUVENT DE FLENSBOURG.

L'an de grâce 1528, le lundi après le dimanche des Rameaux, Mogens Gjoë envoie à Flensbourg un de ses prédicateurs, nommé Svend, en le chargeant d'expulser nos religieux du couvent de cette ville. Svend, escorté d'un bon nombre d'habitants qu'il y mène, intime au gardien le P. Stig Nielsen, natif de Lund en Scanie, l'ordre de lui remettre les clefs du couvent. L'humble religieux y obéit et reçut quatre florins pour les dépenses de son voyage, ainsi que les Pères André Hoffmand et Jean Hansen, ses vice-gardiens. On enjoignit ensuite à l'économe, frère lai, nommé Jean, de donner les clefs de l'office. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas le droit, mais qu'il offrait aux visiteurs toute la bière, dernièrement encavée, à la condition toutefois de la garder pour la remettre à Mogens Gjoë, puisque, d'après la déclaration du prédicant Svend, les religieux allaient être bannis du Danemarck avant la fin de l'année. C'est ce que le Fr. Jean nous a ra-

[1]) A cette époque intendant général du royaume.

[2]) Vers l'an 1528.

[3]) Mogens Gjoë expulsa les Franciscains de Flensbourg, de Renders, de Nestved et de Kallundborg, comme son fils Axel Gjoë les chassa d'Alborg.

conté lui-même. Après cela, il se rendit chez le frère cuisinier, qui s'appelait André Gand et qui, applaudissant à l'à-propos de sa réponse, lui dit qu'il agirait de même. Quant aux autres religieux, ils obtinrent de rester au couvent jnsqu'au lendemain, sous la garde de quelques officiers de palais. Quand, à l'aube du jour, le chevalier Wolfgang[1], commandant du château de Flensbourg, apprit ces tristes nouvelles, il courut aussitôt à notre couvent, et demanda au gardien s'il était vrai que nous dussions avoir un nouvel inspecteur. Le gardien répondit qu'un certain Weel, dont la maison avait été incendiée, avait, en effet, été nommé administrateur du couvent, et Wolfgang, reprenant les clefs du couvent, les rendit au gardien. Après cet événement, les religieux continuèrent à habiter le couvent et à y servir le seigneur jusqu'à la Trinité, ayant, par précaution, déposé leur argent en ville. Le jour auquel leur expulsion eut lieu, ils reçurent chacun trois florins danois en espèces ou en nature, excepté le P. Mathieu, qui s'en alla au couvent de Svendborg, où il demeura quelque temps, et qu'il quitta plus tard afin de rentrer dans le monde, jusqu'à ce qu'il mit malheureusement un terme à ses jours en se noyant dans la Baltique. Le dimanche de la Trinité, les religieux venaient d'entonner le *Kyrie eleïson*, lorsque le prédicant Svend se présenta de nouveau au couvent, accompagné d'une grande foule de bourgeois, et porteur d'une lettre royale, qui ordonnait aux habitants de la ville d'aider le chapelain de Mogens Gjoë à chasser les Frères. Ceux-ci ayant refusé de sortir avant d'avoir pris quelque nourriture, tous les bourgeois restèrent pour prendre part à leur repas, et quand il fut terminé, tous les religieux furent mis à la porte.

LE COUVENT DE WIBORG.

L'an de grâce 1527[2], maître Jean Tausen, apostat de l'ordre de St Jean de Jérusalem, ancien membre du couvent d'Anderskov, vint à Wiborg, encore revêtu de son habit religieux, et se mit à prêcher les hérésies de Luther dans l'église du couvent des chevaliers. Mais un jour il se dépouilla de sa tunique, à la fin de son sermon, et sortit du temple avec ses auditeurs. Il commença dès lors à fréquenter celui de St Jean dans la même ville, et là il réunissait souvent ses partisans, afin d'épancher en leur presence tout le fiel qui débordait de son cœur. Son audace s'accrut chaque jour à mesure qu'augmentait le nombre de ses adeptes, jusqu'à ce qu'elle le porta à s'emparer de notre couvent, pour y établir des écoles Luthériennes. Car l'Eglise St Jean étant devenue trop petite pour le nombre toujours croissant des sectateurs de la nouvelle doctrine, ils prièrent les Pères Franciscains de permettre au prédicant hérétique de donner le soir ses sermons

[1]) Wolfgang Uttenhof était chancelier de Fréderic 1er pour les duchés.
[2]) Ou plutôt l'an 1525.

dans la nôtre. Nos religieux s'y refusèrent, et alors les novateurs sollicitèrent du roi l'autorisation de démolir les églises paroissiales, au nombre de douze, et de célébrer leur culte dans celle des Dominicains et dans la nôtre. L'ayant obtenue, ils se mirent sur le champ en possession de cette dernière église[1], où nos pères prêchaient le matin, suivant l'usage, et où le prêtre hérétique en faisait autant le soir. De là pour nos religieux toutes les vexations et toutes les violences possibles. Ainsi les Luthériens commencèrent par forcer les portes de l'Eglise pour y introduire leur prédicateur. Le jour de la Toussaint[2], il y eut deux prêches, et les hérétiques chantèrent trois cantiques, de manière à empêcher l'office divin du soir et les Vigiles des morts, que néanmoins nous chantâmes. Puis, comme les Pères furent entièrement exclus de l'église, ils durent se résigner à célébrer la messe et l'office divin dans une chapelle voisine de la ville. Voyant donc que les religieux ne voulaient à aucun prix s'éloigner, les bourgeois placèrent au couvent quatre soldats auxquels ils leur ordonnèrent de procurer tout le nécessaire. Il arriva un jour que le gardien, le Père Nicolas Thybo, se rendait à Salling pour quêter : à peine avait-il fait un mille de chemin, qu'il fut rejoint par un domestique du couvent, qui le pria d'y retourner immédiatement ; et c'est alors qu'il y trouva ces militaires, auxquels il fournit, en effet, tout ce dont ils avaient besoin. Mais durant leur collation, l'un d'eux s'approcha du Père, et lui déchargea sur la nuque un grand coup d'épée ; il l'assaillit encore à deux différentes reprises, une fois en lui vomissant au visage une gorgée de bière, et une fois en le frappant de son sabre. Néanmoins les religieux continuèrent à rester dans le couvent avec ces manants, dont ils eurent à essuyer beaucoup d'autres mauvais traitements. Il arriva un jour que deux de ces fanatiques, s'étant mis en tête d'aller visiter quelque-uns de leurs amis à Hostenberg, prétendirent que le gardien leur donnât pour cette course la voiture du couvent. Il répondit que c'était impossible, puisqu'on en avait besoin pour transporter le blé au moulin ; mais il leur procura une voiture de louage, qu'il paya des fonds de la communauté. A leur retour l'un d'eux voulut être indemnisé de toute les dépenses qu'il avait faites, ou pour le moins recevoir l'équivalent de ce qu'il avait consommé durant son séjour à Hostenberg, et le gardien dut faire droit à cette inique réclamation. Cependant le nombre de ces stipendiés s'accrut jusqu'à quinze hommes, qui eurent bientôt épuisé les provisions du couvent. Réduit à de pareilles extrémités, le gardien résolut de se présenter en personne devant le roi, pour se plaindre d'une si grande injustice, et ayant fait connaître son dessein au bourgmestre, il lui confia les clefs du couvent à garder pendant son absence. Le bourgmestre

[1]) L'autorisation d'abattre les églises paroissiales fut donnée le 25 fév. 1529, et avant le 17 mai suivant toutes étaient disparues.

[2]) En 1527 ou 1528.

objecta qu'une fuite pareille paraîtrait un manque de respect envers les officiers publics de sa Majesté et pourrait produire des suites très-fâcheuses tant pour lui que pour tous ses autres religieux. En conséquence, le gardien crut préférable de rester, et vendit un calice pour subvenir aux besoins les plus pressants du moment. Plus tard il se décida néanmoins à faire le voyage de Copenhague, où, admis à une audience royale, il reçut une lettre scellée. A son retour il l'ouvrit et la lut aux habitants rassemblés : elle ne contenait rien d'autre qu'un décret prononçant l'expulsion des religieux du couvent[1]. Oh! le tout-puissant jugera de l'équité et de la légalité d'un pareil acte! La relation m'en a été faite à moi, frère Jacques, coadjuteur du R. P. Provincial, par le R. P. Nicolas Thybo, gardien de Wiborg, à l'époque où se passèrent ces tristes événements, et aujourd'hui vice-gardien à Ribe.

LE COUVENT DE TOENDER.

En l'an de grâce 1530, la semaine après la nativité de la Sainte Vierge, le roi Frédéric se trouvait au château de Toender, lorsqu'un sermon luthérien fut prêché dans l'église Sainte Marie, contigüe à notre couvent. Il était fini, et sa Majesté se promenait dans le chœur, quand le P. Nicolas Thybo, alors gardien de ce lieu, se présenta devant elle, la suppliant de vouloir bien autoriser les religieux de continuer à y résider et à y servir le Seigneur comme par le passé. Le roi lui tourna le dos et lui répondit qu'il ferait connaître sa volonté avant de partir. En conséquence, le peu de religieux qui restaient encore au couvent attendirent quelques jours pour voir quelle tournure prendraient les choses. Mais ici il faut savoir que dès avant l'arrivée du roi l'intendant du château avait transformé tout le couvent en magasin, à l'exception du chœur, du dortoir et d'un petit cellier. Lorsque le roi fut sur le point de partir, le gardien alla de nouveau le trouver et lui demanda avec toute l'humilité possible à pouvoir continuer à servir le Seigneur avec ses frères dans le couvent. Le prince répondit que c'était impossible, d'abord parce que l'intendant manquait de place à occuper, quand la cour venait dans la ville, et ensuite, parce que, l'enceinte du couvent se trouvant trop près du château, il serait nécessaire de l'abattre. Le gardien représenta que les religieux ne pouvaient gêner l'Intendant, puisque leur unique but était de servir le Seigneur. Le roi répliqua, que, quant à cela, l'emplacement ne manquait point ailleurs, et quand il fut parti, l'intendant s'installa au couvent, en chassa les religieux, et ne leur laissa, outre l'habit, que deux chevaux pour transporter les vieillards et les infirmes.

[1]) Ceci arriva dans les premiers jours de janvier 1531.

LE COUVENT DE MOLMOË.

Histoire de la cruelle expulsion des Frères Mineurs de leur couvent de Malmoë.

En l'an de grâce 1527 arriva à Malmoë un prêtre nommé Niels Boedker, dit aussi *Tonnelier*. C'était un hérétique forcené, un de ces hommes à qui tous les moyens sont bons[1].

A peine avait-il été ordonné prêtre, et avant d'avoir achevé les études ordinaires, il se rendit à Copenhague, où les cours de théologie étaient très-suivis, bien que la doctrine qu'on y enseignait fût plus luthérienne que catholique. Ce fut là qu'il se laissa secrètement gagner par l'hérésie qui n'y était point encore enseignée d'une manière ouverte. Dans son enthousiasme pour le Luthéranisme, il s'efforçait de se faire des partisans, en prêchant souvent dans l'église de Notre-Dame, cathédrale de la capitale du royaume, et tout fier de sa voix pleine et sonore, il montrait dans ses discours tout l'orgueil de son esprit. Ayant appris que Boedker osait à chaque instant calomnier le clergé et propager des erreurs luthériennes, l'illustre évêque de Roeschilde[2] lui interdit la prédication dans son diocèse. Le bruit de cette mesure étant parvenu aux oreilles de Georges Mynter de Malmoë[3], secret adhérent de l'hérésie de Luther, celui-ci appela près de lui

[1]) La chronique de Skibby parle de lui en ces termes : « En l'an de grâce 1528, Malmoë presque tout entier se sépare de l'église, aux instigations d'un certain prédicant, appelé Niels Boedker, prêtre apostat, devenu un hérétique enragé. Cet homme, gonflé d'ambition, parcourait les rues de la ville, escorté d'une grande multitude, et se montrait, en un mot, un très-zélé novateur; il était violent, hardi, ignorant, dépourvu de jugement, mais beau parleur et maniant la langue vulgaire avec une rare adresse; avant la fin de l'année il rencontra un compagnon et un aide dans un autre apostat de l'ordre du Saint-Esprit, qui s'appelait Jean Spandemager, ce dernier était plus instruit, bien qu'il jouît de moins de considération que le premier. L'un et l'autre étaient natifs de Malmoë, et l'on ne pouvait leur appliquer cette sentence de Jésus-Christ que *nul n'est prophète dans son pays;* car, quoiqu'ils fussent nés dans une humble condition, ils étaient considérés par leurs compatriotes comme des hommes d'une grande valeur.

[2]) Lago Urne, qui administra ce diocèse du mois de fév. 1512 au 29 av. 1529.

[3]) Son véritable nom était Georges Kok; mais on l'appelait communément *Moenter* (le monnayeur) parcequ'il avait été gouverneur de la monnaie de Malmoë, où il remplissait en même temps les fonctions de bourgmestre; c'était une créature de Christian II. Knudsen dit que ses contemporains le regardaient comme un homme *très-habile*. La chronique de Skyddy, qui l'appelle homme renard (*vulpinus homo*), s'exprime ainsi sur son compte : « En ce temps-là (c'est-à-dire lors de l'introduction de la Réforme), Malmoë avait pour premier bourgmestre un certain Georges Kok, natif de Westphalie, gouverneur de la

le malheureux prêtre et lui communiqua ses intentions, en lui faisant promettre de seconder le bourgmestre dans l'accomplissement de ses desseins, d'attirer les habitants de Malmoë à la nouvelle doctrine et d'exciter leur haine contre le clergé.

En conséquence, Boedker demanda l'autorisation de monter dans les chaires de la ville, mais Georges Mynter n'osa la lui accorder; car, à cette époque, le luthéranisme n'était point répandu dans le Danemark, comme il l'est de nos jours. Il lui permit seulement de tenir des réunions dans une petite chapelle abandonnée, qui s'élevait dans une prairie voisine de la ville.

La foule y accourait pour entendre ses prédications, qui, à vrai dire, ne produisaient d'abord qu'un médiocre effet, mais qu'il déclamait avec un enthousiasme extraordinaire. L'adroit prédicant comprenait bien qu'il devait user d'une certaine modération et ne point verser aussitôt le poison à pleines mains; il se contentait donc de le distribuer à petites doses. En effet, il avait à peine prêché deux fois en public qu'on commença de toutes parts à élever jusqu'au ciel son génie oratoire, la pureté et l'excellence de sa doctrine, et l'on se mit à répéter partout qu'il était bien fâcheux qu'un pareil homme ne fût pas reçu dans la ville, et fût au contraire relégué à la campagne, comme un être nuisible. A cela se joignirent les plaintes qu'exhalait le propriétaire de la prairie contre ceux qui foulaient et faisaient périr l'herbe à côté de la chapelle. Bref, on ne tarda plus à accueillir Boedker dans la cité, et on lui assigna l'église St Croix, où il se contenta pendant quelque temps de lancer par intervalles quelques étincelles du feu de l'hérésie, tandis qu'il travaillait en cachette à se procurer des amis et des protecteurs. Cependant ses prédications commencèrent bientôt à attirer un si grand nombre d'auditeurs, que la chapelle ne suffisait plus à leur affluence. On résolut donc de demander au roi l'église des Saints Simon et Jude, que les Frères Mineurs avaient eux-mêmes abandonnée comme trop petite (1489). La demande fut immédiatement accueillie, de sorte qu'on vit les habitants accourir en foule pour y entendre et chanter la messe luthérienne en Danois. Mais cette église ne

Monnaie. C'était un usurier perfide, violent, dont les désordres étaient connus de tout le monde. Le second bourgmestre s'appelait Jeppe Nielsen, qui, plus âgé que le premier, était également impie et inhumain. Ces deux hommes, célèbres par leurs manœuvres sacriléges, firent de Malmoë un repaire de brigands, un asile ouvert aux impies et aux apostats de toute sorte. » Dans un autre endroit de la même chronique on le traite d'homme « de réputation détestable, de voleur, d'usurier, de sacrilége, d'imposteur, et aussi, de libertin. » Or, il est bien naturel que des gens de cette espèce fussent tout disposés à abandonner l'antique foi catholique, et devinssent d'excellents instruments entre les mains du pouvoir et des grands.

suffit pas non plus à contenir la multitude, et le prédicant, s'apercevant qu'il se conciliait de plus en plus sa faveur, s'enhardit peu à peu à parler plus ouvertement. Bientôt les sectaires, éblouis par ses discours, ne craignirent pas de demander au curé de la ville l'autorisation de prêcher le pur Evangile dans l'église paroissiale de St Pierre. Les hérétiques se contentèrent d'abord d'en avoir l'usage en commun, puis ils empiétèrent hardiment sur les droits du curé.

Dès lors une foule nombreuse allait chaque jour assister au spectacle qui s'y offrait à la curiosité publique. Aussi le prédicant ne tarda-t-il point à franchir toutes les barrières et à déclamer contre l'Eglise de la manière la plus abominable qu'on puisse imaginer. Avant ce moment-là[1], Aage[2], évêque élu de Lund, avait interdit au prêtre hérétique l'entrée de la ville pendant la durée d'un an. En conséquence, celui-ci en était parti, emmenant avec lui un apostat de l'ordre du Saint-Esprit, nommé Spande-Hans ou Hans-Spande Muger[3], et s'était retiré à Haderslev, où ils s'occupèrent à faire un recueil d'hymnes danoises et à se rendre plus familière la doctrine Luthérienne. Ils rentrèrent ensuite à Malmoë[4], porteurs de lettres de sûreté que leur avait délivrées le roi. A peine étaient-ils arrivés qu'ils travaillèrent à tout bouleverser, abattirent les autels, chassèrent les prêtres et rasèrent le différentes chapelles de l'église St Pierre, où Niels fît placer une haute table qui avait longtemps servi à la communion; enlevée plus tard, elle fut remplacée par un autel hérétique, qui existe encore dans l'église. Les sectaires détruisirent de même les images et les tables des autels, et l'on donna ensuite une somme d'argent[5] au curé titulaire[6] pour que Boedker fût nommé prédicateur de la ville.

Reprenons maintenant le récit des circonstances qui accompagnèrent l'expulsion des Frères Mineurs de leur sainte demeure. L'année même où l'hérétique Niels se mit à prêcher (en 1527), il eut recours à des moyens détournés pour attaquer l'Ordre des Franciscains. Ainsi, lorsque les Religieux allaient ensevelir les morts, il écoutait attentivement les oraisons funèbres qu'ils récitaient, et il en prenait occasion de les tourmenter

[1]) En 1528.

[2]) Son nom véritable était Aage Jacobsen Sparre, plus communément Aage Spare.

[3]) Il se nommait proprement Jean Olsen, et était également natif de Malmoë. Voici ce qu'on trouve sur son compte dans la Chronique de Skibby : en la même année (1528) il (Niels Boedker) trouva un compagnon et un aide dans un autre apostat de l'Ordre du St-Esprit, communément appelé Spande-Hans, un peu plus instruit que lui.

[4]) En 1528.

[5]) Ceci se passait au mois de septembre 1529.

[6]) Il s'appelait Henri Hausen.

par la prédication de ses doctrines hérétiques. Un jour, après une de ces oraisons funèbres, il se mit à poursuivre le vice-gardien le P. Jacques, jusqu'aux portes du couvent, où ils arrivèrent en même temps. Là l'hérétique lui demande ce qu'il entend par faire pénitence. Le vice-gardien ne répondit pas à cette question, sachant bien qu'il serait pour le moins interrompu à chaque mot, et que d'ailleurs ses paroles seraient rétorquées contre lui. Alors le prédicant reprit par cette sentence de St-Paul : Comme vous avez fait servir votre corps à commettre l'impureté et l'injustice, employez-le aussi maintenant à pratiquer la justice et à vous sanctifier. — Que voulez-vous dire? répliqua à son tour le P. Jacques. Et se tournant vers les assistants, « Vous l'entendez, continua-t-il; il est évident que si Niels, le faux prophète ici présent, a passé plus de trois ans dans le désordre avec une prostituée, la justice voulait, suivant ses propres paroles, qu'il en passât trois autres dans la pénitence, en jeûnant au pain et à l'eau. » Cette riposte piqua jusqu'au vif Niels, qui s'attendait à tout autre chose. Ne sachant que répondre, il se retira tout couvert de confusion. Cependant le P. Gabriel, gardien[1], ayant entendu du dedans le bruit de cette scène, sortit et demanda au P. Jacques pourquoi il s'entretenait avec un hérétique forcené. Mais durant la peste[2], nos religieux et surtout le P. Jacques eurent souvent de pareilles disputes à soutenir dans notre cimetière, où certaines gens les traitaient de séducteurs et d'hommes endurcis ; mais ils n'en continuèrent pas moins à confesser courageusement la vérité. Le même Père ayant un jour exposé la doctrine catholique sur la foi et les bonnes œuvres, dans la chapelle du Saint-Esprit, venait d'en sortir, lorsqu'il fut accosté par un autre hérétique, nommé Jean Spandemager, qui était à l'attendre sur le chemin avec un grand nombre d'adhérents. Ils lui dirent que, s'il avait du cœur, il accepterait sur-le-champ une discussion fondée sur l'Écriture. Le religieux répondit qu'il était tout disposé et tout prêt à l'accepter en présence de l'archevêque et de prêtres versés dans la matière. Mais comme Spandemager et les siens insistaient vivement, le P. Jacques s'arrêta un instant, quand il entendit le prédicant lui dire : Qu'est-ce qu'une bonne œuvre? Citez-nous en une seule! Le Père répondit : Observer les jeûnes prescrits est une bonne œuvre. Et il prouva sa proposition par le seizième chapitre de St-Mathieu. Cet à-propos déplut grandement à notre hérétique, qui s'éloigna aussitôt avec ses compagnons. Mais les sectaires ne cessaient d'assister aux sermons des religieux, cherchant à trouver à y redire. Ne réussissant point dans leur dessein, ils résolurent à la fin de nous attribuer quelques sentences ou de tronquer quelques-unes de nos phrases, pour trouver de quoi

1) Il s'appelait Gabriel Poulsen.

2) Une maladie contagieuse qui se déclara dans l'automne de 1529.

nous accuser et exciter le peuple contre nous. Un jour ils firent du bruit dans notre église, pendant un sermon du P. Jacques; ils usèrent une autre fois de la même manœuvre contre le P. Gabriel, gardien du couvent. Enfin, dans d'autres circonstances, Niels Boedker, envahissant notre église à une heure après-midi, voulut à tout prix y débiter un sermon, parce que les Pères Jacques et Christophe Metthiaesen étaient absents. Il vociféra d'horribles paroles, en se déchaînant de la manière la plus violente et en vomissant des torrents d'injures contre nous. Mais au moment où il terminait son discours, le P. Jacques arrive; il monte immédiatement en chaire, et lave notre Ordre de toutes les accusations élevées à sa charge. Mais à peine en était-il descendu, que l'hérétique y remonta, et après lui le P. Christophe. Cette scène se prolongea jusqu'à cinq heures du soir, et le P. Christophe se fit entendre trois fois, une fois de plus que le prédicant. Vers la chandeleur de l'année 1529[1], un autre prédicateur hérétique, d'un mérite peu ordinaire, vint dans la ville : c'était l'ex-père François Laesemester, nommé Luther François[2], de l'Ordre des Carmes, démis des fonctions de professeur à l'université de Copenhague. Il promit d'annoncer la parole de Dieu dans toute sa pureté et de réconcilier les habitants entre eux. En conséquence il se rendit à Lund, pour demander à l'Archevêque Aage la permission de prêcher. Il fut accueilli comme un prédicateur orthodoxe, prêt à rétablir l'ordre partout. Aussi le vénérable prélat lui offrit-il quatre florins pour les dépenses du voyage, tandis que le faux prophète promettait d'annoncer la parole sainte dans toute sa simplicité et toute sa pureté[3]...

Les habitants de Malmoë, craignant de voir périr leur ville, si les religieux continuaient à y célébrer des messes basses, chassèrent les nô-

[1]) Il dit lui-même que ce fut le 3 février 1529.

[2]) Son véritable nom était François Vermordsen, dont la chronique de Skibby parle en ces termes : François était Batave (Hollandais) de naissance. Il cacha longtems la perversité de son cœur, se contentant de tonner contre les abus et la corruption des mœurs, et se gardant bien d'enseigner quoi que ce fût contre la foi, bien qu'il mit beauceaup d'acharnement à défendre certains principes. Ces apparences d'orthodoxie le rendirent doublement pernicieux. Il fit d'abord semblant de vouloir redresser les erreurs qui régnaient dans l'église de Malmoë; mais il agissait de la sorte, afin de montrer qu'il ne bâtissait pas sur les fondements posés par les autres, car, en réalité, il était le pire de tous dans ses opinions et dans ses œuvres. Les bourgmestres l'avaient appelé à Malmoë avec un autre Carme apostat, nommé Pierre Lauridsen, parce qu'ils s'étaient aperçus que Niels Boedker et Spande-Haus étaient inférieurs aux prêtres catholiques en science théologique.

[3]) Le manuscrit étant souillé en cet endroit, la phrase qui suit est devenue inintelligible.

tres du chœur de l'église. Néanmoins Georges Mynter nous permit de célébrer le culte divin dans le parvis, mais en déclarant que nous aurions à répondre devant Dieu de ces *messes diaboliques*. C'est ainsi que s'exprimait le sage administrateur de cette grande cité, en parlant du Saint Sacrifice! Ces pauvres gens ne se faisaient nul scrupule de leurs désordres, mais ils craignaient d'encourir l'indignation de Dieu, s'ils célébraient le culte divin suivant le rite de l'Eglise catholique[1]. Conducteurs aveugles, qui avez grand soin de filtrer ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et qui, en attendant, absorbez un chameau!

Les habitants avaient une telle horreur pour la messe, qu'un jour que le Père Jean Ploug se présentait à l'autel, il fut assailli à coups de pierres et grossièrement hué. Une autre fois, on trouva la chaire pleine de cailloux amassés dans la même intention. La haine et l'envie des Luthériens croissaient chaque jour davantage, et ils mirent tout en œuvre pour enlever aux Frères les dépendances du couvent. Ils ne prirent de repos que lorsqu'ils furent arrivés à leurs fins, et pour y réussir plus sûrement, ils foulèrent aux pieds sans scrupule toutes les lois divines et humaines. Les autorités recoururent tantôt aux flatteries, tantôt aux menaces, afin de décider les religieux à céder au moins une partie du couvent, espérant que, quand on y aurait une fois mis le pied, on se rendrait plus facilement maître du reste[2]. Mais les Pères tinrent bon, disant qu'ils ne pouvaient point abandonner un lieu consacré au Seigneur, qui en avait seul le domaine. Irrités de cette résistance, les hérétiques finirent par s'emparer de vive force des pièces de service, et quand l'hospice de la ville fut démoli, ils en bâtirent un autre dans le jardin du couvent. Alors les portes du couvent restant continuellement ouvertes, les animaux y erraient librement, et tout le monde avait accès jusque près des religieux, auxquels on ne laissait point un seul instant de tranquillité ni le jour ni la nuit; à peine trouvaient-ils le temps de célébrer la messe, de réciter le bréviaire ou de reposer. Néanmoins ils supportèrent avec patience toutes ces contradictions, continuant à lire l'Écriture Sainte aux heures fixées par la règle. Pendant l'avent et le carême il y eut un sermon à l'office du soir, et lors de la sainte quarantaine les hérétiques confessaient le peuple aux portes du couvent, afin d'empêcher que personne s'adressât aux Pères, qui prirent l'habitude de célébrer le culte divin pendant que leurs persécuteurs dormaient. Le lundi de Pâques les religieux chantaient le troisième psaume de none, lorsque sept grosses pierres brisèrent les

[1]) Le Saint Sacrifice de la Messe est le plus grand mystère, le plus grand trésor de notre religion. Autant il honore et glorifie le Dieu trois fois Saint, autant il humilie l'esprit du mal, qui a employé tous ses efforts pour l'abolir.

[2]) C'est bien là le système, et telles sont toujours les mauvais résultats des concessions!

fenêtres du côté du Nord; ils sortirent tous du chœur et prirent précipitamment la fuite. Après le temps pascal les sectaires employèrent tour à tour les prières et les menaces pour persuader aux Pères de quitter le couvent, qu'ils voulaient convertir en un collége théologique; ils ajoutaient que, s'ils consentaient à renoncer à la récitation des heures canoniales et au culte catholique, ils pourraient fréquenter ce collége, d'où ils sortiraient bientôt docteurs en vraie théologie, ou, ce qui me paraît plus exact, blasphémateurs de Dieu et des Saints. Les Frères persistèrent courageusement dans leur refus, et les hérétiques chargèrent un prédicant d'aller leur donner des leçons de théologie au couvent. Mais pour se soustraire aux mauvais traitements et pouvoir consacrer à la lecture le temps prescrit, les religieux résolurent de lire l'Écriture à voix basse. Néanmoins ils voyaient souvent arriver des personnes qui venaient voir s'ils s'appliquaient bien réellement à lire ou plutôt à faire des sermons. Un jour après-dîner les Luthériens se rendirent près des Pères réunis au réfectoire et leur demandèrent s'ils voulaient embrasser la nouvelle religion et assister aux instructions et aux prédications des novateurs. Tous refusèrent de professer une religion autre que celle qu'ils avaient connue jusqu'alors, et dirent que leur professeur d'Écriture Sainte suffisait pour leur en enseigner l'interprétation. Comme le bourgmestre Mynter se mettait à élever jusqu'aux nues l'excellence des leçons et des prédications de ses professeurs, le gardien lui objecta avec une certaine vivacité qu'ils menaient une vie relâchée et licencieuse. « Que dites-vous ? s'écria Mynter; est-ce que par hasard l'état du mariage serait criminel ? — Je n'entends point dire cela, répondit le religieux; mais le bourgmestre prétendait à tout prix lui attribuer cette opinion. Le Père Jacques, vice-gardien, intervint alors dans la dispute : Père gardien, s'écria-t-il, si vous avez dit que leur mariage[1] est un état de fornication, vous avez affirmé la vérité; vous n'avez donc point à vous rétracter, et nous sommes prêts à en fournir les preuves. Piqué au vif par ces paroles, écumant de rage et tremblant de tous ses membres[2], le prédicant François reprit hardi-

[1]) C'est-à-dire le mariage des prêtres et des religieux apostats, qui avaient, en embrassant cet état, ouvertement violé leur vœu de chasteté.

[2]) La chronique de Skibby nous fait connaître les véritables motifs de la colère de Luther François par les paroles suivantes : « Après avoir donné à entendre à beaucoup des personnes qu'il était toujours resté célibataire, il s'éprit d'un fol amour pour une servante, qu'il épousa contre la volonté des tuteurs et tous les parents de la jeune fille. » Afin de colorer sa vie scandaleuse des apparences du mariage, il publia deux éditions d'un livre danois, qui traite du mariage des Prêtres, des religieux et des religieuses (Malmoë, 1531). C'est un véritable tissu de mensonges et de calomnies tels qu'on peut affirmer (comme disent les latins) qu'il est plus faux que la fausseté même et plus dif-

ment que tous nos vœux n'étaient qu'une impiété. A quoi le P. Jacques répondit qu'en matière de vœux il était impossible d'admettre le sentiment de ceux qui avaient violé les leurs. Après une discussion bien longue, les Luthériens finirent par se retirer. La quatrième semaine après Pâques[1], un grand nombre d'habitants, aveuglés par l'envie, se réunirent vers huit heures du matin, au moment où le gardien célébrait la messe dans le parvis. Mais le vice-gardien (le P. Jacques) avait ordonné à l'économe (le P. Jacques Johansen) de fermer toutes les portes; malheureusement celui-ci l'oublia, de sorte que les hérétiques purent entrer dans la pièce de service. Cependant le gardien, espérant les calmer par les paroles de douceur, s'avança à leur rencontre; mais dès qu'il parut dans le réfectoire, ils l'accablèrent tellement d'injures que, rentrant dans le corridor, il appela tous les religieux, à l'exception du vice-gardien qu'il jugea à propos de laisser dans la cellule. — « Nous ne descendrons, répondirent-ils, que si le vice-gardien descend aussi. » Néanmoins ils finirent par se rendre auprès des hérétiques, qui se montraient très-irrités, et qui leur proposèrent de quitter immédiatement le couvent, ou d'embrasser le luthéranisme. Comme les religieux rejetaient l'une et l'autre proposition, les novateurs essayèrent jusqu'à midi par toute sorte de moyens d'ébranler leur constance : promesses, menaces, tout ce qu'il y a au monde fut mis en œuvre, sans toutefois qu'on fît valoir un décret royal d'expulsion[2]. Quand les sectaires virent que les religieux persistaient dans leur refus, ils s'emparèrent des clefs de l'hospice (l'infirmerie) et de la cave, et se mirent à manger et à boire, puis à chanter des couplets injurieux pour les Frères. Enfin le bourgmestre se retire avec tous ses conseillers, à l'exception seulement d'un nommé Jean Fynbo, resté avec une troupe de misérables qui exigent que le gardien leur remette les clefs du couvent. Celui-ci les refusant, ils dirent que les religieux ne sortiraient point du réfectoire de toute la nuit, de sorte qu'ils furent obligés de se coucher par terre, sauf Laurent Jacobsen, homme d'un âge fort avancé, qui, se trouvant mal à la suite de ces mauvais traitements, obtint de retourner dans le corridor, et auquel on accorda du temps jusqu'au lendemain pour se décider à embrasser le luthéranisme. Quand tous les Frères se trouvè-

famateur que la diffamation. Peu de temps après François abjurant tout sentiment de pudeur apostasia et devint bientôt le plus dissolu de tous les Luthériens. En effet il tenait dans ses discours et dans ses écrits le langage le plus grossier, n'y apportant aucun ordre ni aucun jugement, et ne cherchant qu'à satisfaire son ambition effrénée. Telle est la véritable raison pour laquelle il ne put supporter les dures vérités qui lui fit entendre le P. Jacques.

[1]) C'est-à-dire du 8 au 14 mai 1530.

[2]) Knudsen affirme qu'ils firent en sorte de ne point avoir un ordre de cette nature.

rent ainsi renfermés dans ce lieu, les gardes dont les fit entourer le bourgmestre commencèrent une véritable orgie, buvant et dansant dans le dortoir et dans le chœur de l'église, et parfois sonnant la cloche du couvent; ils ouvraient d'ailleurs à chaque instant les portes du réfectoire, afin de s'assurer que les religieux ne s'étaient pas enfuis par la fenêtre. Le jour venu, ce fut à grand'peine qu'ils permirent à quelque Frère de sortir pour satisfaire ses besoins; encore trois ou quatre d'entre eux l'accompagnaient-ils et le remettaient-ils aussitôt dans la prison improvisée.

Cependant les bourgmestres revinrent vers midi, amenant avec eux leur lecteur, qui entreprit de convertir les Pères au luthéranisme, et qui leur adressa à cet effet deux instructions hérétiques dans la matinée. Voyant ensuite que malgré leurs efforts ils n'aboutissaient à aucun résultat, ils résolurent enfin de les chasser par la force[1], ne leur laissant rien d'autre que leurs literies et la vaisselle. Mais à peine les religieux avaient-ils traversé le cimetière, que le P. Gabriel Paulsen, gardien, et le P. Bernard Paulsen, vice-gardien, furent arrêtés et menés en prison, parce qu'ils refusaient de remettre les lettres de fondation du couvent. Malheureusement l'année suivante le gardien se laissa séduire et jeta *le froc aux orties*. Que Dieu dans sa miséricorde infinie lui pardonne sa chute! Que Dieu en même temps soit honoré et glorifié pour tous les bienfaits dont il a comblé ses créatures depuis le commencement des siècles! Amen.

LE COUVENT DE COPENHAGUE.

Ce couvent fut supprimé quelque temps avant celui de Malmoë[2]. Nous allons donner ici la relation minutieuse de ce déplorable événement[3].

LE COUVENT DE KOLDING.

Vers la fête de la Nativité de l'an de grâce 1529, le roi Frédéric, fils du très-pieux monarque Christian, se rendit dans la ville de Kolding; c'était précisément au moment où, venant d'embrasser le luthéranisme, il persécutait notre Ordre avec plus de violence que jamais. La ville ne comptait alors qu'un petit nombre de sectaires, dont l'un des principaux, nommé Hartvig Andersen[4], avait grande envie de se mettre en possession de notre couvent. Les hérétiques poussèrent donc le roi à y envoyer quelques gentilshommes de sa suite, chargés d'annoncer aux religieux qu'ils eussent à sortir aussitôt de leur maison, attendu que Sa Majesté ne voulut plus les y tolérer plus longtemps. Ces messagers apportèrent

[1]) Ce fut du 8 au 11 mai 1530.

[2]) C'est-à-dire, du 25 au 30 avril 1531.

[3]) Le manuscrit ne contient malheureusement pas la relation promise, on y trouve seulement quelques pages en blanc, qu'elle devait sans doute remplir.

[4]) Il était de la famille d'un nommé Ulfelt, employé à la cour de Fréderic Ier.

avec eux la somme de cent marcs d'argent, assignés aux Pères pour les dépenses de leur voyage. Mais ceux-ci ne consentirent point à recevoir cet argent, qui, déposé à l'infirmerie, y resta intact jusqu'au lendemain. Alors le roi, voyant qu'ils refusaient d'obéir à ses volontés et de prendre l'argent, envoya des agents avec ordre d'exécuter par la force l'arrêt de proscription. Il fit en outre offrir aux Pères un calice et une chasuble qu'ils refusèrent également. C'est ainsi que nos Frères, dépouillés de tout, quittèrent le couvent, sans savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas. Tous parvinrent néanmoins à trouver un refuge, à l'exception d'un seul, nommé Fr. Martin, qui put rester dans le couvent, en déposant l'habit religieux. Ils avaient d'ailleurs essuyé déjà beaucoup d'avanies de la part des hérétiques de Kolding et de leur prédicateur, un apostat de l'Ordre des Frères Dominicains expulsés d'Hadeslev.

LE COUVENT D'AALBORG.

En l'an de grâce 1530, Absalon Gjoë, maître du château d'Aalborg et fils de Mogens Gjoë, commença à molester et à persécuter les Frères Mineurs du couvent de cette ville. D'abord il demanda au P. Jean Christiansen, gardien, la permission de mettre du blé dans le grenier du couvent; puis, prenant peu à peu possession de diverses parties des bâtiments, il s'empara des denrées.

Un jour que les Frères avaient fait de la bière, il envoya ses domestiques, pour en transporter toutes les tonnes dans sa cave. Renouvelant ainsi chaque jour ses extorsions et ses empiètements, il fit si bien qu'ils ne surent plus à la fin où passer la nuit. Un autre jour il enleva le battant de la cloche, afin d'empêcher les religieux d'appeler les fidèles à l'église; puis, déployant une bannière, il fit processionnellement le tour de leur cimetière, jusqu'à ce qu'en dernier lieu il les chassa tous, en les accablant d'injures et de mauvais traitements.

LE COUVENT DE RANDERS.

En l'an de grâce 1530 nos Frères eurent à souffrir de la part des hérétiques des avanies et des vexations sans fin. Mogens Gjoë, à qui le roi avait donné par trois fois l'autorisation d'expulser les Franciscains de Randers, envoya dans cette ville un de ses officiers. Celui-ci, se rendant au couvent en compagnie du bourgmestre et du commandant, exhiba une lettre du souverain, qui, voulant récompenser les longs services *que lui avait rendus Mogens Gjoë, lui faisait donation du couvent des Franciscains de Randers*[1], au lieu de celui de Flensbourg qu'il possédait déjà.

[1]) Cette phrase, qui ne se trouve point dans la chronique, est extraite de la lettre royale, datée du 17 février 1530.

Mais le P. Jean Josse, gardien, répondit qu'une pareille lettre n'était pas une raison suffisante pour le décider à abandonner le couvent. On lui dit alors : « Vous méprisez donc Sa Majesté? » — Je n'entends pas le moins du monde, répliqua-t-il, manquer de respect au roi. » On lui suggéra l'idée de demander un sursis. Il accepta ce conseil et obtint un délai jusqu'au dimanche suivant, où l'expulsion eut lieu de la manière que nous allons raconter. Le gardien avait défendu au portier d'ouvrir, quand le commandant viendrait avec ses gens mettre la sentence à exécution. Là-dessus le Fr. Henning se rendit aussitôt chez le commandant, et lui fit traîtreusement savoir que le gardien ne consentirait point à lui parler dans le vestibule de la maison, mais seulement près de la grille de l'église. Le commandant accourut en cet endroit, et là le Fr. Clément le pria, tout en ouvrant la grille, d'attendre qu'il eût appelé le gardien. Mais les sectaires et leur chef entrèrent sur-le-champ, ils envahirent les cloîtres, et ayant rencontré le portier et le gardien, ils les sommèrent de se conformer à la lettre royale. Le gardien répondit : « Je déclare que cette lettre ne nous décidera point à quitter le couvent. » Irrité de cette réponse, le commandant menaça de le traiter en rebelle. Néanmoins il était sur le point de se retirer, et le portier lui avait à cet effet ouvert la porte, quand le traître Henning s'avança et lui dit : « Comment, vous vous retireriez sans avoir rien fait! De cette façon, vous n'aurez point le couvent même d'ici à un an! » Profitant du conseil, le commandant dit alors au gardien : « Eh bien ! je reste ici avec vous dès aujourd'hui, et je ferai mon feu à côté du vôtre! » Effectivement il s'installa au couvent, et en expulsant bientôt les religieux, il s'empara de tout ce qui s'y trouvait au nom de Mogens Gjoë.

LE COUVENT DE TROELLEBORG.

La relation qui concerne ce couvent manque dans la chronique.

LE COUVENT DE KJOEGE.

Relation succincte de l'expulsion des Frères Mineurs du couvent de Kjoege.

Les religieux avaient déjà essuyé beaucoup d'avanies, dont la plupart étaient retombées sur le P. Laurent Jensens, qui fut à différentes reprises vicaire et ministre de l'Ordre de Danemarck[1]. En l'an de grâce 1530,

[1]) Il était natif de Suède, et fut cinq fois Provincial des Franciscains au Danemarck, savoir en 1498, en 1504, en 1510, en 1516, en 1522, et chaque fois pour trois ans. Avant 1517 le Provincial n'avait que le titre de Vicaire, depuis, celui de Ministre. C'est pourquoi l'on dit qu'il fut à différentes re-

ils eurent beaucoup à souffrir de la part des hérétiques et manquèrent souvent même du nécessaire. Sous le ministre Jean Brun[1] ils prièrent les bourgeois de différer la suppression de leur maison. Ceux-ci y consentirent à la condition qu'après tel délai ils céderaient à la ville la possession du couvent, s'ils n'avaient pas de quoi subsister. Les choses se passèrent ainsi[2], malgré la résistance du Provincial, qui prétendait que le temps convenu n'était point expiré. En fait, les religieux ainsi que le gardien, trompés et joués de mille manières, se virent à la fin contraints d'abandonner le couvent[3].

LE COUVENT DE HALMSTADT.

L'expulsion des religieux ou l'usurpation du couvent de Halmstadt eut lieu de la manière suivante :

En l'an de grâce 1531, une semaine après le jour des Rois (l'Epiphanie), il vint dans la ville de Halmstadt un prédicant Luthérien très-obstiné du nom de Jean Hemmingsdyng, que les habitants avaient appelé de Falsterbo, afin qu'il prêchât le Luthéranisme : pour eux c'était la vraie parole de Dieu. Quelques jours après son arrivée, il réunit un grand nombre de ses partisans et se dirigea un soir avec les bourgmestres vers l'église du couvent. Là, devant toute la multitude assemblée, il traita les religieux de voleurs et d'assassins spirituels, de séducteurs du peuple, ajoutant que les règles observées par les Frères Mineurs n'avaient aucun fondement dans les Ecritures. Mais le gardien, le P. Matthiaesen le réfuta en présence de toute la communauté et de la foule. Il répondit entre autres choses ce qui suit : « Saint Paul, dans sa seconde épître à Timothée (chap. II) nous avertit qu'il faut éviter les questions proposées sans raison et sagesse, sachant qu'elles sont une source de difficultés. Or je vois que vous élevez contre nous précisément toute sorte d'accusations calomnieuses, opposées à la raison et à la justice; sachez qu'ainsi vous vous faites à la fois juge et partie. Je vous récuse donc comme un calomniateur qui n'a pas le droit de nous juger, et j'en appelle à l'Evêque et au chapitre de Lund, où, en présence d'hommes compétents, je saurai me laver moi et les miens de vos accusations calomnieuses, en montrant clair comme le jour que nos règles sont conformes aux doctrines des Apôtres et des Saints Evangiles. » Et à la fin d'un sermon prêché le dimanche de la septuagésime[4] Sévérin Jacobsen,

prises Vicaire et Ministre. Ce dernier titre lui fut donné par le chapitre général tenu à Rome en 1517, où, déjà nommé Vicaire en 1516, il fut confirmé dans sa dignité et désigné comme Ministre de la Province de Danemarck.

[1]) Il fut ministre Provincial de 1528 à 1531.

[2]) En 1531.

[3]) Le reste manque.

[4]) Le 5 février 1521.

assassiné depuis à Ystadt[1], prouva clairement que les vœux et les règles monastiques étaient fondés sur les divines Ecritures. Jean Hemmingsdyng ne cessa de l'écouter, afin de le surprendre dans ses paroles, comme les Scribes et les Pharisiens avaient fait à l'égard de Jésus-Christ. Ce discours mit Hemmingsdyng dans une telle colère qu'il travailla aussitôt à exciter le peuple contre les religieux, et se rendant ensuite à l'Eglise paroissiale, il y déclara qu'il ne prêcherait plus, si l'on n'interdisait pas aux Franciscains la prédication et la célébration de la messe. Toutefois, comme c'était justement le moment où se disait la grand'messe, on résolut de remettre l'opération à une autre circonstance. Dans l'après-midi de ce même jour les bourgmestres, accompagnés des conseillers, du commandant de la ville et d'autres Luthériens, allèrent au couvent, enlevèrent les calices et abattirent presque tous les autels; ils prirent de même les livres du chœur, ainsi que tous ceux de la Bibliothèque, et les enfermèrent dans la sacristie, dont le commandant emporta les clefs.

Dès ce jour là il fut également interdit aux religieux de sonner l'office, et tout cela à l'instigation du prédicant et à l'insu de l'autorité suprême. Sur ces entrefaites les religieux obtinrent l'autorisation de rester au couvent jusqu'à ce que les provisions en fussent consommées; et afin d'empêcher que tous partissent en même temps, Holger Gregorsen convoqua au couvent les bourgmestres et les conseillers, qui décidèrent que six des Frères Mineurs y resteraient. Cette concession toutefois ne fut faite qu'à la condition qu'ils ne célébreraient plus la messe, qu'ils renonceraient à la prédication, qu'ils cesseraient d'aller quêter, qu'ils ne sortiraient point sans la permission expresse du Bourgmestre, qu'ils n'exhorteraient personne à persévérer dans l'antique foi et qu'ils s'abstiendraient de confesser. En conséquence, le P. Sévérin Jacobsen, ayant confessé deux fidèles pendant le carême, il fut aussitôt expulsé du couvent avec tous les autres religieux; cette expulsion s'accomplit en 1531, dans la semaine du quatrième dimanche du carême.

C'est ici le lieu de remarquer que les documents relatifs au mode du gouvernement des Frères Mineurs, revêtus du sceau du gardien et du couvent, furent déposés à Roeskilde.

On vendit encore ou l'on enleva du couvent de Halmstadt les objets suivants, qu'on avait pourtant promis de restituer.

Gérard Olsen, bourgmestre de la ville de Halmstadt, acheta un calice d'argent doré, au paiement duquel avait contribué son père Alaf Perdersen. Ce calice ne fut pas enregistré, parce que la mère d'Olsen, encore vivante à cette époque, en demanda la restitution, attendu qu'il ne servait plus au culte divin en vue duquel il avait été donné.

[1]) Comme nous le verrons plus tard.

Le même Gérard Olsen se mit en possession d'une maison au sud de celle que le P. Laurent Byltzman avait, étant gardien, achetée soixante marcs. Il réclama cette maison au lieu et place d'une autre moins grande qu'une de ses sœurs avait dans le temps donnée au couvent de Halmstadt.

Nicolas Skriver, commandant de la ville de Halmstadt, acheta de Jon Styng un vase de cuivre, que le gardien lui avait remis en nantissement d'une somme de quinze marcs, mais qui en valait bien vingt. Il ne lui vint point non plus en pensée de le faire enregistrer.

Jean Bagge se mit en possession d'une maison au nord de celle dont Nicolas Triksen, ancien habitant de Halmstadt, nous avait légué sa copropriété, en ne nous attribuant toutefois la libre jouissance qu'à la mort de sa femme. Mais les deux époux étaient morts au temps de l'expulsion.

Holger Gregersen s'empara de quatre grandes tables, sans rien donner en compensation, et en outre, de trois grandes scies, qu'il promit de rendre en temps et lieu.

A la demande du gardien, Mathias Matthiaesen, il prit encore sous sa protection une petite chapelle avec une maison que le couvent avait fait bâtir à Skanoer.

Il acheta du couvent vingt arbres, de 18 palmes de hauteur, trois tables et douze arbres hauts, deux de 13 palmes, cinq de 16 palmes, et cinq autres de 20. Pour tout cela les religieux reçurent 4 barils de seigle, 5 de blé de Turquie, et 5 d'avoine. De plus, lorsqu'ils furent expulsés, Holger Gregersen leur donna de 13 à 14 marcs. Sa femme accepta ensuite en dépôt une petite horloge qu'elle promit de restituer, s'il arrivait que les religieux reprissent un jour possession du couvent.

Le même Holger se fit encore céder par le Fr. Ziger un grand coussin de plumes, que le commandant lui accorda, en lui faisant souscrire par écrit la promesse de le rendre en temps opportun. Le même Holger eut encore une plaque de métal.

Enfin, le prédicant Jesper, ex-religieux de l'ordre, hérétique endurci, obtint une grande *Concordance de la Bible* avec gravures, que le commandant de la ville lui laissa prendre, en lui faisant promettre de la rendre; et en outre un grand coussin aussi de l'agrément du dit commandant.

Voilà tout ce que nous savons du couvent de Halmstadt.

(*La fin à la prochaine livraison*).

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TARTARIE ET CHINE.

MERVEILLEUX DÉVELOPPEMENT DES MISSIONS FRANCISCAINES CHEZ LES MONGOLS DE LA TARTARIE JUSQU'A LA CHINE.

Pour reprendre l'histoire des Missions Franciscaines parmi les Tartares, il faut maintenant que nous revenions à l'empereur Mangù-Khan, que nous avons précédemment vu accueillir avec tant de bienveillance dans sa tente le P. Guillaume Rubriquis avec son compagnon le P. Barthélemy de Crémone[1], qui ne voulant plus traverser de nouveau le désert continua à évangéliser ces régions. Or Mangù-Khan avait réglé de la manière suivante le gouvernement de ses immenses États, ou plutôt de ses vastes conquêtes. Il avait donné toute la Tartarie Orientale, avec quelques provinces de la Chine, à son frère Kublai; les pays du Gihon jusqu'à la Chine à Ilwadi et à Massoud; le Korassan, l'Indostan, la Perse et toutes les provinces enlevées aux Musulmans jusqu'à la Syrie et l'Asie mineure, à Argoun Agà; puis, il chargea Holitay de subjuguer le Thibet, et ce général mit en effet tout à feu et à sang, rasant jusqu'au sol les villes et les châteaux.

Sans perdre jamais de vue les Missionnaires Franciscains, qui suivent les Tartares dans leurs excursions, jetons encore les yeux en arrière sur ces mystérieux et terribles instruments de la Providence divine jusque dans les régions sans bornes de la Chine. Là, tandis que Kublai en effectuait la conquête, Mangù-Khan employait, de son côté, pour se l'assurer, tous les moyens de gouvernement et toutes les mesures propres à lui concilier l'affection des habitants : ainsi il construisit et approvisionna des magasins de vivres, il releva les murs de plusieurs villes, il défendit

[1]) Voir la deuxième livraison de la deuxième année des *Annales*.

aux soldats de causer le moindre dommage aux campagnes, et de plus, donnant l'exemple d'un rare esprit de justice, il indemnisa les victimes des ravages qu'il n'avait pu empêcher. A cet égard il poussa la rigueur jusqu'à punir de mort plusieurs officiers supérieurs qui avaient osé enfreindre ses ordres. Mangù-Khan n'épargna même point le châtiment à son propre fils, rien que parce qu'il avait dans une chasse traversé quelques champs cultivés. Comme ensuite la ville de Karakorum lui paraissait trop petite, il fonda en 1256 celle de Kai-ping-Fou, qu'il peupla de chinois et de mongols. Le territoire de cette nouvelle ville était plus voisin de la Chine, dont la situation était d'ailleurs plus favorable à la pêche, à la chasse et aux assemblées générales. Enfin, quand il eut établi l'ordre dans toutes les affaires de la Tartarie, et en eut confié le commandement à son frère Arig-Bouga, impatient d'achever la conquête commencée, il bannit la dynastie impériale des Song et se mit en marche pour rejoindre Kublai (1257). Il faut remarquer à ce sujet que, par un de ces caprices familiers aux rois barbares, il avait dépouillé ce dernier de l'autorité dont il l'avait précédemment revêtu, parce que quelques malveillants le lui avaient rendu suspect, comme se faisant trop aimer et estimer des Chinois. Kublai, à la vérité, conçut d'abord le dessein de repousser cette injustice par les armes; mais, suivant le prudent conseil que lui donnait son ministre Yao-Chou, il préféra se présenter seul et sans gardes devant l'empereur son frère à Chen-si, où il se jeta à ses pieds, lui offrant ses femmes, ses fils, ses biens, et jusqu'à sa propre vie. Par cette attitude si humble et si affectueuse, il toucha tellement le cœur de Mangu-Khan, que celui-ci, le relevant de terre et l'embrassant avec des larmes de tendresse, non-seulement lui rendit sa première confiance, mais le mit à la tête de troupes plus nombreuses que jamais, pour qu'il entreprît de nouvelles conquêtes. En même temps il voulait s'avancer lui-même d'un autre côté avec trois autres corps d'armée; mais au milieu des brillants succès qui couronnaient sa valeur, il fut blessé à mort dans l'attaque d'une ville le 10 août 1259, dans la neuvième année de son règne, et la cinquante-deuxième de son âge[1]. Kublai, proclamé empereur des Mogols dans une assemblée de la nation, eut donc à lui succéder au trône en 1261. Les Mon-

[1]) *Biogr. universelle,* tom. XXVI, art. Mangù.

gols se trouvaient alors maîtres de Pékin et de toute la partie septentrionale de la Chine, qu'ils avaient enlevée aux Kin, autre branche de Tartares orientaux, dont les mandchous d'aujourd'hui tirent leur première origine. Cependant les empereurs de la dynastie des Song, chassés des provinces du Nord par les Kin, s'étaient retirés dans les provinces du Sud au-delà du Kiang, où ils avaient fixé leur résidence à Nanking.

Dans cette situation, il était naturel que Kublai, fort de toute la puissance des Mongols, et déjà possesseur de la moitié de la Chine, travaillât à renverser la dynastie de ses rivaux jusque dans leur dernier asile. Pourtant ce n'est point là ce qu'il désirait, et cela est si vrai qu'il leur offrit plusieurs fois la paix, à la seule condition qu'ils lui payassent un léger tribut et se reconnussent dépendants de la puissance Mongole, comme tant d'autres royaumes. Mais il semblait que les derniers empereurs de cette dynastie des Song, princes faibles et dominés par des ministres aussi incapables que présomptueux, cherchassent eux-mêmes toutes les occasions d'irriter leur redoutable antagoniste; ils allèrent jusqu'à faire arrêter et retenir longtemps en prison un de ses ambassadeurs, et jusqu'à en assassiner un autre. De pareils outrages finirent par porter Kublai à la vengeance. En conséquence, il donna ordre à ses généraux en 1267 de franchir le Kiang, et d'envahir les dernières parties de l'antique empire chinois que possédaient encore les Song. Ces valeureux chefs pénétrèrent donc par divers points dans les provinces méridionales avec une armée considérable, et y remportèrent partout victoire sur victoire, nonobstant la vigoureuse résistance des gouverneurs des places fortes et de la plupart des généraux chinois à la tête de leurs soldats. Néanmoins cette guerre dura plus de douze ans, et les Chinois s'y immortalisèrent par maints traits sublimes de courage et de fidélité à leurs anciens maîtres. Mais ils finirent par succomber, lorsque les Mongols se furent emparés de la capitale des Song et y eurent fait prisonniers l'empereur lui-même, le jeune Kong-Song, enfant à peine âgé de sept ans, ainsi que l'impératrice régnante sa mère et tous les dignitaires de la cour. Les captifs furent transportés à Pékin, où, il faut le reconnaître, le monarque tartare les accueillit avec les égards délicats que mérite le malheur. Cependant la jalousie ombrageuse du conquérant lui fit condam-

ner le pauvre enfant à aller mourir dans le désert de Cobi, et quant aux deux frères du jeune prince, qu'une troupe de Chinois fidèles, qui soutenaient encore par les armes la cause des *fils du ciel*, avait enlevés à temps de la capitale, et menés au loin dans les régions de la mer, ils ne purent empêcher que la dynastie des Song ne pérît, car elle périt dans les flammes! Ainsi s'écroula définitivement la domination chinoise, après avoir duré quatre mille ans sous plus de dix-neuf dynasties, et leur empire tomba pour la première fois en des mains étrangères. Les Chinois n'avaient ni assez de patience pour supporter, ni assez d'énergie pour repousser ce pouvoir usurpateur; mais quand toute la résistance qu'ils essayèrent d'opposer aux légions de Kublai, guidées par le brave Pe-yen, devint inutile, quand beaucoup de gouverneurs et d'officiers de l'ancien gouvernement se furent donné la mort, et que plusieurs commandants de places se furent ensevelis avec leurs familles sous les ruines des murs qu'ils défendaient, les Chinois finirent par perdre courage, et se résignèrent à céder à la force.

Kublai, alors maître de la Chine entière, prit le nom de Chi-Tsou, et songea à de nouvelles conquêtes. Il voulut parmi elles compter celle du Japon; mais sa flotte, forte de plus de cent mille hommes, battue par des vents furieux et d'horribles tempêtes, ne put même point aborder au rivage du pays qu'il se promettait d'assujettir. Loin de là; car les troupes japonaises traversèrent le détroit, poursuivirent les envahisseurs, et tuèrent ou firent prisonniers nombre de Mongols et de Chinois. L'entreprise tentée dans le royaume de Pegu fut plus heureuse : les généraux de Kublai le subjuguèrent entièrement, presque sans coup férir. Ils réussirent également dans d'autres expéditions faites dans les mers du sud et conquirent à leur maître plus de dix grandes îles indépendantes, entre autres, celle de Sumatra. Il est certain que jamais prince n'a régné sur des États aussi vastes, et commandé à tant de peuples. En effet, l'empire de Kublai ou Chi-Tsou comprenait la Chine, la Tartarie Chinoise, le Pegu, le Thibet, le Tonquin, la Cochinchine, outre les royaumes contigus à la Chine du côté du couchant et du midi, puis le Leatong et la Corée au nord, qui reconnaissaient aussi leur dépendance, en envoyant des soldats à l'armée, et de l'argent au trésor du souverain mongol. Tous les princes de sa famille, qui régnaient

en Perse, en Assyrie, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tartarie, du Dnieper jusqu'à la mer du Japon et des Indes jusqu'au pôle glacial, étaient d'ailleurs autant de lieutenants ou de vassaux, qui lui payaient des tributs annuels, comme à l'empereur de tous les Mongols. Ni Alexandre-le-Grand, ni les Romains, ni Tchinghiz-Khan, dont l'on vante si souvent les fameuses et immenses conquêtes, n'étendirent leur domination sur des pays si différents et si nombreux que ce Chi-Tsou, potentat chinois à peine connu jusqu'ici, puisque, dit Rohrbacher[1], les histoires modernes n'en font même point mention! Quant aux écrivains chinois, ils en parlent dans un sens peu favorable, comme d'un conquérant étranger, tandis que les Mongols, au contraire, le considèrent à juste titre comme l'un de leurs souverains les plus habiles et les plus illustres. En fait il a opéré de bien grandes choses en Chine, où il se conduisit en prince équitable, bienfaisant, sage et digne de toutes les sympathies.

Nous nous bornerons à en citer un seul exemple que voici. Durant les guerres entreprises dans les provinces méridionales, un de ses généraux avait fait prisonniers trente mille Chinois, qu'il mit en vente comme esclaves. Chi-Tsou les racheta tous lui-même pour leur rendre la liberté. Comme il aspirait vivement à la gloire, il ne cherchait qu'à faire bénir son règne et à l'illustrer, en se conciliant le plus possible l'estime de ses sujets par ses belles qualités. C'est ainsi que, rougissant de la grossièreté des Mongols, il travailla à leur faire adopter les usages de la civilisation chinoise. Loin de les dédaigner, il s'appliqua à puiser dans les livres chinois les maximes de sagesse politique, dont il fit la règle de son gouvernement. Il accueillait avec bienveillance les lettrés et les savants, sans regarder de quel pays ou de quelle religion ils étaient, et leur accordait toute sorte de priviléges en les exemptant de tributs et de subsides. Il institua le collége des Hanlin, le premier tribunal littéraire qui ait existé en Chine; il inspira à la multitude le goût et l'amour des mathématiques et porta les esprits à s'appliquer à l'étude d'un nouveau système ou d'une nouvelle science astronomique, toute différente de celle qui avait auparavant cours chez les Chinois. Il ouvrit ensuite des écoles dans toutes les principales cités de l'empire; il voulut qu'on traduisit en mongol pour l'instruction des siens

[1]) *Histoire universelle de l'Église*, liv. LXXIV.

tous les bons livres chinois, ainsi qu'une foule d'autres ouvrages étrangers, indiens, persans, thibétains. Il mit en honneur l'agriculture avec une égale sollicitude; ainsi, quand deux cents Niutches ou Tartares orientaux vinrent lui offrir du poisson de leur pays, à la pêche duquel ils consacraient tout leur temps, il les fit accueillir et traiter avec la plus grande bonté, leur assigna des terres à cultiver, leur fournit des bœufs et toute sorte d'instruments rustiques, les exhorta à s'adonner au travail, et les renvoya enfin avec des commissaires chargés de procurer les mêmes secours à leurs compatriotes. Tout cela ne lui faisait point négliger l'industrie et le commerce; on le vit alors creuser des canaux, construire sur tous les chantiers des barques et des navires, ouvrir tous les ports aux étrangers, en leur promettant une liberté commerciale absolue. Aussi les marchands de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde abordèrent-ils bientôt en foule aux rivages du Fo-Kien, où commença à se développer un trafic étonnant et tout nouveau pour la Chine entière. Mais là ne se bornèrent pas les soins judicieux de Kublai; il acheva son œuvre et mit le comble à tant de bienfaits par la promulgation d'un nouveau code, au moyen duquel il soumit les Chinois à des lois plus sages et plus humaines que celles que leur avaient imposées les autres Tartares[1]. Tous les titres de gloire que nous venons d'énumérer paraîtront assurément d'autant plus extraordinaires et merveilleux qu'on les rencontre chez un prince tartare, et il n'est point, jusque dans les pays les plus civilisés du monde, de monarque qui ne s'en honorât; car il faut avouer que les rois seraient plus respectés et plus aimés que ne le montre l'histoire en ceux qui, abandonnant le timon des affaires à des subalternes, parfois à des agents incapables de satisfaire aux besoins des peuples, ne se préoccupent pas d'observer eux-mêmes les lois et semblent ne songer que le moins possible aux véritables intérêts, soit moraux, soit matériels, de leurs sujets.

Mais un point qui se rapporte plus directement à l'objet et au genre de notre présent mémoire, qui constitue vraiment pour Kublai ou Chi-Tsou le plus brillant titre de gloire, c'est la sollicitude éclairée que ce monarque montra pour procurer à son empire des avantages propres à l'élever à un état de civilisation infiniment supérieur aux meilleures conditions de la barbarie.

[1]) *Biographie universelle*, tom. VIII, art. Chi-Tsou.

C'est dans ce dessein qu'il appela et accueillit près de lui, des hommes choisis dans les pays policés, même les plus lointains, qu'il supposait capables d'insinuer peu à peu et d'inculquer dans l'esprit grossier des Tartares et des Chinois les principes, les usages et les traditions d'une civilisation religieuse et sociale plus avancée, sur laquelle, du reste, quelques notions avaient déjà heureusement pénétré en Tartarie, grâce aux allées et venues des Missionnaires Franciscains dans ces contrées, que nous avons rapportées dans les précédents numéros des *Annales*.

Nous devons ici insister avec quelques détails sur ce grand dessein de Kublai, d'attirer dans ses Etats des hommes appartenant à d'autres pays et à d'autres civilisations. Plus tard nous ferons voir, autant qu'il est en nous, qu'il conçut probablement ces nobles projets après avoir personnellement vu des Missionnaires ou entendu parler de leurs travaux et des disputes religieuses que soutinrent en Tartarie les Pères Laurent du Portugal, Jean de Plan-Carpin, et surtout Guillaume Rubriquis à Karakorum, dans une assemblée des grands de la nation, à laquelle assistaient des représentants de toutes les sectes religieuses qui vantaient le mérite de leurs doctrines. Il est intéressant de savoir que les messagers envoyés par Kublai à la recherche des hommes par l'influence desquels il se promettait de civiliser ses peuples, furent deux italiens célèbres, Nicolas et Maphée Polo de Venise, auxquels avait été joint un mandarin chinois nommé Gogak. Maintenant écoutons parler de ce fait si important Marc Polo, fils de Nicolas, qui en fut en partie témoin, et dont la réputation universelle nous dispense de nous étendre sur son compte.

« Lors, dit-il, que messire Baudouin était empereur de Constantinople, en l'année de l'Incarnation 1250, messire Nicolas Polo, père de messire Marc Polo, et messire Maphée, son frère, hommes sages et avisés, partirent de Venise avec leurs marchandises et se rendirent en la ville de Constantinople. Y ayant demeuré quelque temps, ils songèrent pour leurs intérêts à aller ailleurs, ils achetèrent beaucoup de joyaux, montèrent sur un navire et allèrent en Soudanie, où ils restèrent quelque temps. Puis ils voyagèrent par terre, et marchèrent tant et tant qu'ils arrivèrent à une ville où résidait Borcheam, seigneur d'une province de Tartares. Ce seigneur rendit de grands honneurs à

messires Nicolas et Maphée et témoigna une grande joie de leur arrivée; quant à eux, ils lui offrirent tous les joyaux qu'ils avaient apportés. Borcheam les accepta volontiers, les trouva fort à son goût, et fit donner aux deux étrangers des choses de grande valeur. Quand ils eurent été quelque temps dans ce pays, ils partirent et voyagèrent tant et tant par terre, qu'ils arrivèrent au pays de Barcha; mais ils ne purent s'en retourner par le chemin par lequel ils étaient venus, à cause de la guerre qui s'éleva entre Barcha et Elau, souverain des Tartares du Levant, et dans laquelle guerre Elau eut le dessus. Les deux frères songèrent à s'avancer plus loin vers le Levant, pour retourner ensuite par mer à Constantinople. Ils partirent donc et se dirigèrent vers une ville appelée Euciacha; après l'avoir quittée, ils passèrent le fleuve qu'on nomme le Tigre, qui est l'un des quatre fleuves sortant du Paradis. Ils traversèrent un désert, long de dix-sept journées de marche, où ils ne trouvèrent ni villes ni châteaux; mais ils y rencontrèrent une grande multitude de Tartares, qui habitaient les champs avec leur bétail. Quand ils eurent franchi ce désert, ils trouvèrent une ville nommée Bacchera, une grande et illustre ville, dont était roi un prince qui s'appelait Barache. Cette ville était la principale de la Perse, et les deux frères s'y arrêtèrent trois ans. C'est en ce temps là qu'y vint un ambassadeur d'Alavel, maître du Levant, envoyé par Elau au souverain de tous les Tartares nommé le grand Khan. Quand ce puissant personnage vit les deux frères, il s'en réjouit vivement, il les vit avec plaisir, s'entretint avec eux et leur dit : « Si vous voulez me croire, vous acquerrez de grands honneurs et de grandes richesses; car le souverain des Tartares n'a jamais vu aucun latin, et si vous voulez m'accompagner, je vous mènerai à lui sains et saufs; et je vous assure qu'il vous rendra de grands honneurs, et que vous tirerez de grands profits de ce voyage. » Quand les deux frères eurent entendu ces paroles, ils résolurent d'aller où il disait. Ils se mirent donc en route et marchèrent une année entière par monts et par vaux, avant d'arriver au pays où se trouvait le grand Khan. Ils trouvèrent sur leur chemin beaucoup de choses étranges et merveilleuses que ce n'est point ici le lieu de raconter. Quand les deux frères arrivèrent, le grand Khan les reçut avec grand honneur et grande fête, s'enquérant près d'eux de la situation des latins,

et leur demandant comment l'empereur maintenait son autorité, comment il faisait régner la justice dans ses Etats, et comment s'y faisait la guerre, s'y entretenaient les armées et s'y livraient les batailles; PUIS, IL LEUR DEMANDA AVEC CURIOSITÉ DES DÉTAILS SUR MESSIRE LE PAPE, ET SUR LA SITUATION DE L'ÉGLISE ROMAINE, ET SUR LES ROIS ET PRINCES DU PAYS. Les dits messires Nicolas et Maphée étaient si habiles et connaissaient si bien la langue tartare qu'ils lui répondirent convenablement sur tous les points. Quand ils eurent donné au grand Khan des détails sur la situation des Latins, IL PARUT S'Y INTÉRESSER VIVEMENT, ET IL DIT A SES COURTISANS QU'IL VOULAIT ENVOYER DES AMBASSADEURS AU PAPE DES CHRÉTIENS, ET IL PRIA MESSIRE NICOLAS ET MESSIRE MAPHÉE DE VOULOIR BIEN ÊTRE, AVEC UN DE SES COURTISANS, SES AMBASSADEURS AUPRÈS DE MESSIRE LE PAPE. Et ils répondirent qu'ils étaient à ses ordres. Alors le grand Khan fit écrire ses lettres, et il mit dans son message QU'IL PRIAIT LE PAPE DE LUI ENVOYER CENT HOMMES, QUI FUSSENT INSTRUITS ET VERSÉS DANS LA LOI CHRÉTIENNE, ET HABILES CONTROVERSISTES CAPABLES DE LE CONVAINCRE, LUI ET SON PEUPLE ET TOUS LES ADORATEURS DES IDOLES, *puis, qu'il le priait également de* LUI ENVOYER DE L'HUILE DES LAMPES QUI BRULENT DEVANT LE SÉPULCRE DU CHRIST A JÉRUSALEM. Ces instructions données, le grand Khan fit faire une plaque d'or sur laquelle on grava qu'il ordonnait à tous les habitants de ses Etats chez lesquels passeraient ses trois ambassadeurs, de leur procurer gratuitement toutes les victuailles dont ils auraient besoin. Et c'est ainsi que les choses se passèrent de province en province. Or, quand les deux frères et messire Ghalghatal (Gogak) furent prêts, ils prirent congé du souverain, montèrent à cheval et se mirent en route. Ils avaient marché vingt jours, quand le Seigneur tartare tomba malade, de sorte que messire Nicolas et messire Maphée le laissèrent dans une ville et continuèrent leur voyage. Dans tous les lieux où ils montraient la plaque d'or, on se conformait à leurs ordres. Ils chevauchèrent tant et tant qu'ils arrivèrent à la Chiazza, après deux ans de fatigues et de voyage par tous les temps, et forcés parfois d'attendre qu'il fût possible de franchir de grands fleuves. Quand ils furent partis de la Chiazza, ils se rendirent à Acre vers la mi-avril, et là ils apprirent la mort du Pape Clément IV. En conséquence, ils allèrent trouver un grand

personnage ecclésiastique de Plaisance, lequel était légat du Saint Siège dans les pays d'outre-mer et portait le nom de messire Thibault, et ils lui transmirent le message du grand Khan. Ledit légat apprit avec plaisir ces nouvelles et leur conseilla d'attendre qu'on eût élu un pape, pour s'acquitter près de lui de leur mission. Alors les deux frères quittèrent Acre et se rendirent à Nègrepont et de Nègrepont à Venise pour voir leur famille. En arrivant à Venise, messire Nicolas trouva sa femme morte, et elle avait laissé un fils qui avait nom Marc. Messire Nicolas ne l'avait jamais vu; car cet enfant était né depuis son départ. Marc avait déjà quinze ans, et c'est lui qui a composé ce livre. Les deux frères restèrent deux ans à Venise, attendant que l'élection du Pape eût eu lieu. L'ennui finit par les prendre; ils s'en allèrent et se rendirent à Acre, emmenant Marc avec eux; puis ils se rendirent à Jérusalem, afin de se procurer de l'huile des lampes suivant la recommandation du grand Khan. Ils revinrent près du légat à Acre et prirent congé de lui. Alors le légat leur remit la lettre qu'il adressait au grand Khan et dans laquelle il rendait témoignage aux ambassadeurs de ce qu'ils avaient fait. Cependant leur mission n'était pas terminée, parce que l'Eglise Romaine était encore sans Pape. En conséquence les deux frères partirent d'Acre avec la lettre du légat et arrivèrent à Layas. Etant à Layas, ils apprirent que le légat qu'ils avaient laissé à Acre était nommé Pape. Ce fut Grégoire X (de Plaisance). Sur ces entrefaites, le légat envoya à Layas un messager à la recherche des deux frères, pour leur dire de retourner sur leurs pas. Ceux-ci retournèrent sur leurs pas avec grande joie et montèrent une galère armée que leur fit appareiller le roi d'Arménie. Les deux frères revinrent donc trouver le légat. Quand ils allèrent à Acre, le Pape les appela en sa présence, les accueillit très-honorablement et très-gracieusement et leur donna deux religieux du monastère du Mont-Carmel, les plus savants qu'il y eût dans le pays : l'un s'appelait Nicolas de Venise et l'autre Guillaume de Tripoli (ils appartenaient à l'ordre de nos bien-aimés Frères Prêcheurs). Ils devaient se rendre avec les deux frères près du grand Khan; le Pape leur donna des lettres et des priviléges et leur expliqua le message dont il voulait qu'ils se chargeassent près du grand Khan. Quand il eut donné sa bénédiction aux ambassadeurs, c'est-à-dire aux deux religieux, aux deux frères et à

Marc, fils de messire Nicolas, ils partirent d'Acre et allèrent à Layas. Comme ils venaient d'y arriver, un prince nommé Bendocdaire (le fameux Bibars), Soudan de Babylonien se présenta dans la contrée avec une grande armée, en y apportant une rude guerre. Là-dessus les deux religieux eurent peur d'aller plus loin, remirent les lettres et les priviléges aux deux frères et ne passèrent pas outre. Alors les deux frères allèrent trouver le maître du Temple (*des Templiers*). Messire Nicolas et messire Maphée et Marc, fils de messire Nicolas, continuèrent ensuite à marcher ensemble, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés là où était le grand Khan : c'était une ville du nom de Clemenfu, ville fort grande et fort opulente. On ne raconte pas ici ce qu'ils rencontrèrent en chemin; on le racontera plus loin. Ils se fatiguèrent à marcher pendant trois années, par le mauvais temps et à travers des fleuves si gros, soit en hiver soit en été, qu'ils ne pouvaient point se servir de leurs chevaux. Quand le grand Khan sut la prochaine arrivée des deux frères, il s'en réjouit beaucoup, et il envoya à leur rencontre, à plus de quarante journées de marche, un exprès, qui leur rendit toute sorte de services et d'honneurs. Quand les deux frères et le jeune Marc eurent atteint la grande ville où se trouvait le grand Khan, ils se rendirent au principal palais, où il était avec beaucoup de seigneurs, ils s'agenouillèrent devant lui, c'est-à-dire devant le grand Khan, et se prosternèrent profondément. Il les fit se relever et demanda qu'ils lui racontassent comment s'était passé leur voyage et tout ce qu'ils avaient fait avec le Pape. Les deux frères, ayant commencé à tout rapporter avec ordre et éloquence, furent écoutés dans le plus profond silence. Ils remirent ensuite au grand Khan les lettres et les présents du pape Grégoire. Tout cela fait, le grand Khan loua beaucoup les ambassadeurs de leur zèle et de leur diligence, et RECEVANT AVEC RESPECT L'HUILE DE LA LAMPE DU SÉPULCRE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, IL ORDONNA QU'ON LA CONSERVAT AVEC LE PLUS GRAND HONNEUR ET LE PLUS GRAND RESPECT. Il leur demanda ensuite quel était le jeune homme qui les accompagnait. Messire Nicolas répondit : c'est votre serviteur et mon fils. — Qu'il soit le bien venu, dit le grand Khan ; il me plait beaucoup. Ils furent donc grandement fêtés, et tout le temps qu'ils restèrent à la cour, ils reçurent de tous les courtisans mille marques d'honneur[1]. »

[1]) *Milione,* liv. 1, chap. IV; et Raynaldi, année 1271, n° XX. Ce titre de

Tel est donc le fait simple et naturel, tel que nous l'a retracé avec tant de candeur notre immortel Marc Polo. Fait nouveau, dit avec raison Rohrbacher, fait important, et même d'une importance extraordinaire pour l'honneur de la sainte Eglise de Jésus-Christ, qu'on voit avec un mélange de douleur et de pitié les historiens ecclésiastiques modernes passer même entièrement sous silence[1]. Et cependant nous devons l'ajouter, ce fait présente certainement je ne sais quel sublime enchantement à quiconque éprouve un véritable amour pour la foi chrétienne, venue du ciel pour faire renaître à une vie nouvelle l'humanité tout entière; car le ciel semblait ainsi venir merveilleusement en aide à l'Eglise Romaine pour compenser abondamment les pertes et les regrets que lui causait la perfidie du schisme grec. Misérable perfidie! qui fermait à Rome les portes de Constantinople et de l'empire grec, tandis qu'un empereur tartare lui ouvrait les vastes royaumes de la Chine! Quant à nous, pour l'honneur de notre Ordre Séraphique, auquel nous avons consacré les humbles efforts de notre plume, nous devons remonter ici aux origines d'un fait si étonnant et si inouï, et en expliquer, autant que possible, le point de départ et en quelque sorte la filiation; car il n'arrive rien au monde qui n'ait été produit par des causes naturelles.

Or, suivant les paroles de Polo, CHI-TSOU ENVOIE DU FOND DE LA CHINE DES AMBASSADEURS AU PAPE, AFIN DE LE PRIER DE VOULOIR BIEN LUI ENVOYER DES HOMMES INSTRUITS ET VERSÉS DANS LA LOI CHRÉTIENNE, ET HABILES CONTROVERSISTES POUR LE CON-

milione (*million*) a été donné à la relation de Polo, parce qu'au moment où elle vit le jour, elle fut considérée comme un tissu d'exagérations fabuleuses par ceux qui jugent de choses qu'ils ignorent. Mais les nouvelles découvertes, auxquelles cette relation a donné lieu, en ont plus tard confirmé la véracité. Chose étonnante, le lieutenant Wood, de la marine britanique des Indes, qui a découvert les sources de l'Oxus sur le plateau élevé de Pamer, a trouvé très-exacte la description de ces pays qu'avait faite notre célèbre voyageur. « Klaproth, dit Cantù, préparait une édition de Marc Polo, avec des commentaires et la carte détaillée des pays par lui visités, et devait la faire imprimer aux frais de la société géographique de Paris, mais il ne put venir à bout de son entreprise. Il paraît probable que l'ouvrage a d'abord été écrit en Vénitien, dialecte de l'auteur; cependant le savant Spotorno soutient que sa longue absence lui avait fait oublier la langue de sa patrie, et que le génois Andalò del Negro l'a écrit en latin, sur la relation de Polo lui-même, il aurait ensuite été bientôt traduit en italien et en d'autres langues. » *Histoire universelle,* tome XII, c. XIV, note.

[1]) *Histoire universelle de l'Église catholique,* livre LXXV.

VAINCRE DE SON ERREUR, LUI AINSI QUE SON PEUPLE ET TOUS LES ADORATEURS DES IDOLES, et afin de lui demander en même temps de l'huile des lampes qui brûlent devant le Saint Sépulcre à Jérusalem, pour lequel il montre une véritable dévotion. Eh bien! tout cela ne prouve-t-il pas qu'il avait une parfaite connaissance de la foi chrétienne, et qu'il en avait souvent entendu parler, tout comme de son chef, qui était le Pontife romain? Bien plus, il l'aimait intérieurement; car il confesse qu'il se trouve, avec tous ses sujets, anciens et nouveaux, plongé dans des erreurs d'où elle seule pourra les tirer; et c'est pourquoi il demande en grâce que le Pape la procure à ses Etats par l'intermédiaire de courageux Missionnaires capables de la faire triompher partout. Ici l'on demandera naturellement : où avait-il puisé ces notions? Qui avait pénétré son esprit de ces idées? Qui lui avait inspiré cette espèce d'amour pour Jésus-Christ, et de dévotion pour l'huile des lampes de son tombeau? Si l'on y réfléchit, on comprendra que c'étaient là autant d'effets salutaires, c'est-à-dire, d'influences des premières missions des Frères Mineurs en Tartarie, et ces influences nous rappellent les voyages et les travaux apostoliques du P. Laurent du Portugal, du P. Jean de Plan-Carpin, du P. Guillaume Rubriquis, et de tous les autres Franciscains qui se répandirent en ces régions, surtout en 1248. Ces résultats furent vraiment admirables, et l'Ordre Franciscain peut à bon droit s'en applaudir dans le Seigneur.

En effet, que l'on songe un seul instant au développement en quelque sorte dynamique de ce grand événement, qui a du se produire comme nous allons le dire. De 1240 à 1250, les Tartares s'avancent en conquérants terribles, des parties les plus reculées de l'Asie jusqu'à la Hongrie, et menacent d'extermination et de mort l'Occident tout entier. Le Saint Pontife Innocent IV, justement effrayé de l'extrême détresse de la chrétienté, se détermine à envoyer un agent de la Providence divine plutôt que de la politique humaine, un Franciscain qu'il charge d'une mission qu'on appellerait aujourd'hui diplomatique, pour tâcher d'arrêter, s'il est possible, l'impétuosité de ces barbares, et les incliner à des sentiments humains et pacifiques. Tout d'abord il est vrai que ce messager fut reçu avec fort peu d'égards, bien qu'on lui témoignât un certain respect religieux; mais ensuite il obtint d'être entendu de l'empereur, et quelqu'ait été le ré-

sultat de ces entrevues et de ces audiences, le fait est qu'à partir de ce moment la bannière de guerre, levée par le souverain Mongol contre toutes les nations de l'Occident, pour châtier leurs crimes, se replia et n'osa plus se déployer d'un pas en deça des frontières de la Hongrie. Nous voyons, au contraire, Chi-Tsou se retirer peu à peu, reculer, et, changeant de dessein, aller annoncer de nouvelles destinées aux peuples du plus lointain Orient, c'est-à-dire de la Chine. Jusque là il n'était pas encore question, au moins directement, d'une mission évangélique; mais la seule apparition d'un religieux, envoyé par le Pape, chef des chrétiens, le langage et l'attitude d'un homme simple et pieux au milieu de ces hordes barbares, durent nécessairement faire parler de lui, et du Pape, et de Rome, et de la religion de Jésus-Christ, sinon dans la multitude, au moins certainement dans les assemblées des grands, auxquels il dut paraître fort étrange de voir leur maître renoncer tout-à-coup à son entreprise. Mais tandis que ce Franciscain retournait près du Souverain Pontife, heureux d'avoir atteint le but qu'il s'était proposé en allant parmi les Tartares, un de ses confrères, venu par un autre chemin, avait obtenu du grand Khan l'autorisation de prêcher à ses peuples la religion catholique. Le prince lui-même l'embrassa avec plusieurs officiers de ses armées, et dès lors on voit les fils de St François, pleins d'une nouvelle ardeur, se répandre en grand nombre dans ces vastes contrées, obtenir par une faveur spéciale le droit d'ériger des églises et des couvents, vivre non-seulement tranquilles, mais vénérés et aimés, à côté des tentes des Tartares[1]. Pour accroître ces triomphes du Christianisme, St Louis, roi de France, obéissant à un ordre secret de la Providence, songea à envoyer dans le même pays le célèbre P. Rubriquis, en lui confiant une Mission à la fois politique et religieuse près de l'empereur Mangù-Khan. D'un autre côté, les discussions solennelles que, sur les ordres du même Mangù, ce religieux soutint contre les Juguriens, les Sarrasins et les Tuiniens[2], propageaient, parait-il, tellement la renommée de la foi catholique, et de la vertu, de la sagesse de ses Ministres et de ses Missionnaires que les peuples ne pouvaient point douter que

[1]) Voir notre *Histoire des missions Franciscaines*, chap. IX, et la première livraison de la deuxième année des *Annales*.

[2]) Ibid. chap. XIII et la 2e livraison de la 2e année.

ce ne fût là la vraie religion. Puis, les ornements sacrés que Rubriquis déploya solennellement sous les yeux de cet empereur, les vases au Saint Chrême qu'il lui fit voir, à sa demande, en lui en expliquant les mystères, et le baptême qu'il conféra avec grande pompe à beaucoup d'idolâtres à Karakorum, et la messe qu'il célébra, et les confessions qu'il entendit, et la communion qu'il administra publiquement, tout cela dut sans doute déposer dans le cœur des Tartares les premiers germes de cette piété, de cette dévotion, que montre ensuite si hautement Kublaï ou Chi-Tsou, par le désir d'avoir de l'huile des lampes qui brûlent devant le Saint Sépulcre de Jérusalem. Et qu'on ne cherche pas à diminuer la force de ces considérations, en disant que Kublai, parti pour la conquête de la Chine dès 1251, ne dut pas se trouver près de son frère Mangù, quand celui-ci accueillit et traita le P. Rubriquis, de telle sorte qu'il ne put pas assister à ces conférences et à ces cérémonies religieuses, auxquelles il faudrait attribuer, dans notre opinion, l'estime et la sympathie que les Tartares conçurent pour la foi catholique et pour son chef le Pape, et qui lui firent demander alors des Missionnaires qui allassent évangéliser la Chiue. Car, en supposant que Kublai ne se soit pas trouvé à Karakorum en ce temps-là, il n'en est pas moins certain qu'il dut, à raison de la grande nouveauté du fait, en entendre parler non-seulement par son frère Mangù-Khan, qui alla le rejoindre à la guerre qu'il avait entreprise contre le Song, mais encore par une foule d'autres officiers qui en avaient été témoins, d'autant plus que, si l'on en croit plusieurs historiens, ils avaient, eux aussi, embrassé le Christianisme avec Mangù. En effet, il y a, dans la relation de Marc Polo que nous avons citée, surtout à remarquer deux choses, qui donnent à notre assertion la plus grande évidence possible.

C'est d'abord que Kublai N'AVAIT JAMAIS VU DE LATIN, avant que les frères Polo se présentassent à lui; et cependant, à peine les eut-il vus, qu'il S'ENQUIT AVEC EMPRESSEMENT DE MESSIRE LE PAPE, ET DE LA SITUATION DE L'ÉGLISE ROMAINE, ET DES ROIS ET DES PRINCES DU PAYS. Quand il eut appris de bonnes nouvelles, IL EN MONTRA UNE GRANDE JOIE, et il renvoya sur le champ les deux frères au Pontife Romain, en qualité d'ambassadeurs, afin de contracter avec lui amitié et d'en obtenir des Missionnaires. Or, s'il n'avait jamais vu de latins, et si néanmoins il

se montra si bien renseigné sur leur compte, sur la foi chrétienne, et sur tout le reste, il faut nécessairement en conclure qu'il avait puisé ses informations au foyer domestique et dans ses entretiens familiers avec son frère Mangù; et ces épanchements intimes, où les deux princes se communiquaient les plus grands desseins de leur politique, en même temps sans doute que leurs idées religieuses, permettent de croire que Mangù d'abord et Kublai ensuite se sont réellement convertis au Christianisme. Dans tous les cas, Kublai a dû recueillir, d'une manière quelconque, autour de lui, diverses notions sur la religion chrétienne.

C'est ensuite la portée des paroles du prince, demandant au Pape cent hommes instruits et versés dans la connaissance de la loi chrétienne, et HABILES CONTROVERSISTES, qui pussent lui montrer, ainsi qu'à son peuple et à tous les adorateurs des idoles, dans quelles erreurs ils étaient plongés. Cependant, si l'on lit CENT (hommes) à peine dans une seule édition de la relation de Marc Polo, toutes les autres et les plus accréditées portent CERTAINS; par où Kublai semble vouloir indiquer assez clairement, soit qu'il ne connaissait personnellement jusqu'alors aucun latin, soit qu'il réclamait non des latins quelconques, mais *certains* d'entre eux, c'est-à-dire des moines, comme plus propres à atteindre le but qu'il se proposait. Il voulait dire sans doute : CERTAINS HOMMES, *que je ne sais suffisamment désigner sous leur nom propre, mais qui sont* D'HABILES CONTROVERSISTES, *et qui réussissent à merveille dans les missions.* Il n'est pas douteux que ces dernières paroles ne fassent allusion aux conférences soutenues avec tant d'honneur par le P. Rubriquis contre les Juguriens, les Sarrasins et les Tuiniens, suivant l'ordre et en présence de Mangù-Khan; car avant ce fait il n'y a pas la moindre trace de conférences semblables dans l'histoire religieuse des Tartares.

Après cela, nous, membres de l'ordre des mineurs, affirmons donc avec une sainte fierté que l'événement si nouveau, si important, si propre à faire concevoir de grandes espérances à l'Eglise de Dieu, accompli vers 1270 et ci-dessus rapporté, c'est-à-dire que la demande adressée au Pape par Kublai, ou Chi-Tsou, empereur des Tartares de la Chine, par l'intermédiaire de deux italiens, pour obtenir de courageux Missionnaires catholiques, disposés à aller éclairer de la lumière de l'Evangile ces immenses régions, fut un des résultats les plus glorieux et les

plus mémorables de l'influence puissante et efficace qu'exercèrent sur les Tartares les premières missions des Franciscains. Il faut attribuer à la même cause la bienveillance singulière et si affectueuse que les deux frères Polo rencontrèrent chez Kublai, qui les accueillit certainement avec plus de distinction qu'aucun Seigneur de son empire, et qui, ne se contentant pas de les admettre à sa cour, plaça en eux toute sa confiance pour les affaires les plus délicates. Grâce à cette opinion favorable du prince, que lui avaient inspirée le zèle et les vertus dont les Frères Mineurs avaient fait preuve en ces lieux, le même Marc Polo put y développer son intelligence, dès les premières années de sa jeunesse; il fut employé par le Souverain à d'importantes ambassades dans toute la Chine, et il y apprit tant de choses qu'il ne craignit point de dire dans son livre : „ Depuis que notre Seigneur Jésus-Christ a créé Adam, notre premier père, il n'y a point d'homme au monde, qui en ait vu et exploré autant que messire Marc Polo. C'est parce qu'il a vu et entendu de grandes choses et de surprenantes merveilles, qu'il a voulu les raconter, les publier et en perpétuer la mémoire[1] „ Voilà comment cet écrivain est devenu un des hommes les plus étonnants et les plus illustres de notre patrie, et nous nous félicitons d'avoir ici le premier montré aux véritables sages que le souvenir de ce concitoyen illustre se rattache, comme une pierre d'attente à un édifice, aux Missions catholiques commencées en Tartarie par les fils de St François.

[1]) Voir le *Milione*, dans le préambule du livre 1er.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

CHINE.

Lettre du P. PAUL DE FRESONARA, *Observantin de la Province de Bologne, Missionnaire Apostolique en Chine, et observations du Professeur* JOSEPH DEROSSI, *Membre du Collége Medico-chirurgical de l'Université Romaine, etc. sur les propriétés de la plante chinoise, nommée* Gen-sen, *ou de* longue vie.

Nous lisions, il y a peu de temps, dans un recueil d'Ephémérides historiques, des détails qui nous parurent fort intéressants sur la vertu merveilleuse d'une certaine plante, dite *gen-sen*, croissant dans les lieux montueux de la Chine septentrionale, et au moyen de laquelle on parvient à assurer la longévité et à ranimer les forces des moribonds, au point même de les ramener à la vie. La chose nous semblait assez douteuse et suspecte d'exagération; néanmoins nous nous sentîmes la curiosité de rechercher l'origine de ces assertions, et de voir ce qu'elles renfermaient de vrai. Nous tâchâmes donc de nous mettre, au moins indirectement, en rapport avec des personnes qui, demeurant dans ces pays lointains, pussent nous en rendre compte, et le Révérendissime Père Bernardin de Montefranco, général immédiat des Mineurs Observantins, eut la bonté de se prêter à nos désirs, en chargeant les missionnaires résidants en ce pays de nous donner des renseignements exacts sur l'histoire de ce végétal. Or, voici ceux que nous avons pu recueillir dans une lettre[1] du P. Paul Marie de Fresonara, missionnaire, qui fournit quelques détails sur ce médicament.

Histoire naturelle. — Le *gen-sen* est une plante herbacée, qui croît sur les cîmes les plus élevées de la Mandchourie (Chine septentrionale) ou de la province du Nuan-Tum, suivant l'appellation chinoise. Elle a une tige presque nue qui se confond avec les buissons voisins, les feuilles petites, jaunâtres et de la même

[1]) En date à Tum-ol-con du 21 juillet 1862.

couleur que la racine. Il sort de cette plante des exhalaisons rafraîchissantes, qui deviennent très-sensibles quand on s'en approche; elle est entourée d'ossements de serpents, animaux qui, attirés sans doute par les senteurs aromatiques, homogènes et réparatrices qu'elle exhale, en recherchent volontiers le voisinage, et y laissent ensuite leurs dépouilles mortelles. Cela peut faire comprendre combien il est dangereux de s'en approcher; et en effet, elles sont nombreuses les victimes que déchire la dent des bêtes féroces, ou que tue le venin des reptiles, perfides gardiens qui défendent le *gen-sen*. Pour découvrir et cueillir une pareille plante, il faut se joindre à des caravanes organisées, qui vont à sa recherche, la nuit, à la clarté de la lune ou des lanternes, et non le jour; car le jour, ses feuilles enroulées se confondent avec les racines et se montrent à peine, tandis que l'humidité de la nuît les fait se déployer et les rend bien apparentes. Du reste, sans l'inspection des feuilles et la sensation de l'air frais que produit la plante, il serait difficile de la distinguer au milieu des buissons et des broussailles où elle pousse. Cette difficulté de la découvrir et le danger évident de mort, auquel on s'expose en la cherchant, malgré toutes les précautions imaginables, donnent à la racine de cette plante une valeur énorme; en effet chaque once de racine coûte 10, 15 et jusqu'à 20 onces d'argent. A l'élévation extraordinaire du prix se joint un autre obstacle : c'est que l'empereur de la Chine a depuis longtemps interdit le cueillage du *gen-sen*, en se réservant le droit exclusif d'envoyer dans les endroits où il pousse des travailleurs exprès, et en punissant de peines sévères les contraventions. Néanmoins l'avidité du gain et la réputation de la vertu médicinale de cette plante portent certaines gens à violer la défense, et quoique secrètement, on trouve le moyen de se procurer et de vendre la merveilleuse panacée. Il faut noter d'ailleurs que pour échapper à tant de périls et de peines, et pour faciliter le commerce de la *plante de longue vie*, on a essayé de la transplanter et de la propager dans des terrains assez éloignés; et après divers essais coûteux, on a reconnu que la Corée est peut-être le pays où elle prend moins difficilement racine, bien qu'encore ce ne soit pas sans perdre de son efficacité native. Cette dégénérescence en diminue la valeur, qui ne va guère alors au-delà de six à onze onces d'argent et engage en même temps ceux qui s'en servent à en augmenter la dose.

II. *Usage et doses.* — Tout le monde, Chinois ou Européens, personnes saines ou malades, adultes ou enfants, peut se servir de la racine du *gen-sen.* Mais les Européens, étant d'un tempérament plus nerveux, doivent, pour qu'elle ne devienne pas nuisible, l'employer à de moindres doses. Les personnes bien portantes peuvent en prendre de trois à cinq grains par jour, en la cuisant avec du lait, et alors la potion a presque la saveur de notre chocolat. On la prend aussi ou cuite à l'eau, ou en poudre, ou en nature. Les vieillards décrépits ou près d'achever le cours de leur vie recouvrent leurs forces en usant de 5 ou 6 grains de cette racine par jour, et il en est qui prolongent leur existence de deux ou trois ans. Il y a pourtant des exceptions aux effets toniques du remède, il y a des anomalies qui dépendent peut-être de la variété des constitutions organiques. Les malades, déjà près de mourir, retrouvent à l'instant, par l'emploi de cinq ou six grains, une nouvelle vigueur qui leur assure une prolongation de vie de deux ou trois jours, prolongation souvent désirable et nécessaire pour qu'ils puissent se préparer au départ fatal. Le gen-sen ne rend donc pas toujours la santé et n'agit pas toujours de même; condition fâcheuse qui se manifeste malheureusement dans presque tous les remèdes, même les plus énergiques. Du reste, ceux dont l'organisme est sain ressentent plus facilement la vertu du remède, et profitent de son action médicatrice.

III. *Notions Philologiques.* — Nous n'avons pu encore découvrir à quelle famille naturelle ou espèce de plante appartient le gen-sen et nous en ignorons le véritable nom botanique; jusqu'ici toutes nos recherches à cet égard ont été inutiles, et nous n'avons pas réussi à nous procurer un sujet qui nous permit de déterminer les caractères de la plante. D'ailleurs les lettrés assurent que les deux signes chinois *Ien-Sen*, bien interprétés, expriment seulement *racine*, *étoile*, *trois*, selon les divers modes de prononciation.

IV. *Notions critiques et conclusion.* — Nous voici donc dans une incertitude absolue sur le genre botanique de ce végétal, qui, à raison de sa valeur supérieure, à poids égal, à celle de l'or, et de ses propriétés médicatrices semblables au fluide vital, semblerait mériter un des premiers rangs dans nos pharmacies. Si cependant il s'agissait d'en fixer rigoureusement, d'après l'exa-

men d'une saine critique, la vertu médicinale, on ne devrait voir dans le *Gen-sen* qu'un tonique énergique, propre à réparer la perte des forces naturelles et à prolonger ainsi pour un temps assez court une existence déjà presque épuisée. Il servirait donc à rendre, instantanément quoique temporairement, au fluide vital sa première énergie, comme, au moment de s'éteindre, une flamme faible et déjà vacillante jette un moment de plus vives étincelles. Mais ne possédons-nous pas de puissants toniques et excitants, qui peuvent produire à peu près les mêmes effets? L'électricité, soit physique, soit animale, les vins généreux, l'extrait Thébaique, l'écorce du Pérou ou le quinquina, la cannelle, les balsamiques, les arômes, les drogues, le camphre, le fer, les spiritueux et les essences, qui entrent dans la composition de tant d'Elixirs, ne raniment-ils pas aussi les forces vitales et ne réveillent-ils pas mille fois la vie chez des cadavres ambulants, chez des sujets morts en apparence? D'où il semble qu'on peut à bon droit conclure que le *Gen-sen* n'est autre qu'une plante aromatique, douée de propriétés toniques et stimulantes d'une grande énergie, lesquelles exercent peut-être une action beaucoup plus marquée et plus favorable sur des individus d'un tempérament plus mou et moins excitable que le nôtre, tels que les Chinois! Cette action doit, en ranimant jusqu'à un certain point la vitalité et en réparant les forces déjà défaillantes, prolonger la vie déjà près de finir, ou bien elle doit, en maintenant les tissus dans l'état de vigueur nécessaire, éloigner les causes morbides qui agissent plus facilement dans la vieillesse, et contribuer ainsi, au moins indirectement, à la longévité. Là se borne toute l'efficacité du *Gen-sen*, et ceci prouve à quelles préventions exagérées on cède, quand on prétend présenter cette plante comme le véritable *arbre de la vie.*

JOSEPH DEROSSI,
Professeur.

II.

LIBAN.

Tableau des Ecoles catholiques fondées pour la conversion des Grecs à Merge-Siun, au Liban, et coopération de l'Ordre des Franciscains au succès de ces écoles.

Saida ce 12 *septembre* 1862.

Mon Très-Révérend Père Marcellin,

Pensant qu'il sera agréable aux lecteurs de vos *Annales* de connaître les Ecoles catholiques fondées au Liban pour la conversion des Grecs, j'ai résolu de vous envoyer une copie de la liste que m'a fait parvenir le Père Fenech, de la Compagnie de Jésus, en y joignant la lettre dont cet excellent religieux a bien voulu l'accompagner; vous y verrez en même temps comment nos pauvres confrères Franciscains en favorisent le développement, du mieux qu'ils peuvent.

Je termine en vous saluant, et j'ai l'honneur et le plaisir de me redire,

Votre très-dévoué et affectionné Confrère,
le P. Augustin de Rutigliano,
Min. Obs. de la Province de Basilicate,
Miss. Apost. et Supérieur de l'hospice de Saida.

Voici la lettre du Père Fenech :

Merge-Siun Gedeide, ce 17 *août* 1862.

Mon Très-Révérend Père Président,

Le P. Soragna me fait savoir que vous désirez avoir une note indiquant les villages où sont établies nos Ecoles. Je suis enchanté de pouvoir vous témoigner quelque peu la reconnaissance que j'ai dans le cœur. J'aime aussi à espérer que vous voudrez bien venir de nouveau au secours de ces Ecoles, si utiles et si nécessaires pour l'objet qui en a inspiré l'institution, en abrégeant encore d'un mois ou deux la durée des Ecoles de la montagne que vous dirigez. Cette économie de temps et de pensions payées pendant deux mois aux maîtres de trente Ecoles produirait 3600 piastres, somme nécessaire pour compléter les 5980

piastres que coûtent annuellement les Ecoles; car les 3000 piastres que vous leur allouez ne sauraient seules suffire pour en couvrir les dépenses pendant un an. Ayant pleine confiance dans votre zèle et dans votre discernement, qui vous font si bien comprendre l'importance de cette entreprise pour le retour des Grecs au sein de l'Eglise, je ne doute point un instant que le P. Soragna ne m'annonce que vous avez adhéré à cette seconde demande et que je puis compter sur ce que j'attends de vous. Je vous en offre d'avance les plus vifs remerciements et mes humbles respects, en me disant

Votre très-affectionné et très-dévoué serviteur,
L. FENECH, DE LA Cie DE JÉSUS,
Missionnaire en Syrie.

Tableau des Ecoles établies à Merge-Siun pour les Grecs :

1. ÉCOLE DE GEDEIDE.

Elle a, en catholiques et en schismatiques, 46 élèves, et elle en aura bientôt plus de 130. La population du village est d'environ 1400 âmes. Le manque de place retarde l'accroissement du nombre des écoliers. Le maître touche annuellement 1600 piastres, et il écrit admirablement en caractères arabes. Il faudrait louer un local pour l'Ecole. Le catéchisme catholique de Bellarmin est enseigné avec grand soin indistinctement à tous les élèves.

2. ÉCOLE DE CHOVBEHE.

On y compte 30 élèves catholiques. Ce village s'est soumis à l'Eglise catholique avec le curé, qui a été nommé maître, bien que le local lui manque pour remplir ses nouvelles fonctions. Son traitement annuel, comme maître, s'élève à 720 piastres.

3. ÉCOLE DE DER-MIMAS.

On y trouve 40 garçons, tant catholiques que schismatiques et protestants; car tous y accourent, et il ne faut chercher qu'à faire le bien en général. Le maître touche 1080 piastres de paie annuelle.

4. ÉCOLE D'ABEL-EL-KAMEH.

Elle sert aux catholiques (car tous les habitants se sont soumis à l'Eglise catholique) et elle compte plus de 30 élèves; mais

un local y manque aussi. Le maître est un vieux grec catholique, qui reçoit annuellement 720 piastres. On trouve dans ce village plusieurs Maronites extrêmement pauvres.

5. ÉCOLE DE BALATE ET DE DÉBIN.

Elle compte 20 élèves catholiques, outre les élèves schismatiques, qui s'y rendent de Debin, village voisin. Le maître touchait 720 piastres par an; mais il n'y en a plus : il faudra donc en trouver un autre, ou augmenter le traitement jusqu'à 1080 piastres. Nous pensons à y placer un maître, depuis peu catholique, qui tenait l'école d'Arbaia : il est capable, mais il exige un bon traitement.

6. ÉCOLE D'EBLESSAKI.

Nous y avons près de 50 élèves, tant catholiques que schismatiques, et avec l'aide du ciel le nombre des élèves augmentera. Là encore nous aurions besoin d'un local. Le maître est tout jeune, et comme les schismatiques lui donnaient 70 piastres par mois, nous avons dû consentir à lui payer annuellement 890 piastres.

7. ÉCOLE DU KHIAM.

Il y existait une école avec plus de 40 garçons Maronites. Le maître recevait 720 piastres par an. Maintenant l'adjonction des écoliers nouvellement convertis nous forcera d'augmenter de 300 piastres son traitement annuel, et de le payer au même taux que le maître de Der-Mimas.

8. ÉCOLE DE KOLAIAAH.

Cette école compte plus de 50 jeunes Maronites. On doit ajouter à ce nombre quelques élèves nouvellement catholiques, puisque plusieurs familles se sont soumises à l'Eglise catholique; il y a donc lieu de comprendre cette école dans le premier tableau.

Il faut remarquer ici :

1° Que les écoles attireront à l'Eglise catholique le reste des schismatiques, comme nous l'attendons de la Providence divine, et contribueront à préserver les Maronites du mal plus grand que pourraient leur faire les Protestants; elles réduiront même ces derniers à quitter le territoire du Merge-Siun;

2° Qu'il est nécessaire de trouver un local pour chaque école, pour parvenir au but et obtenir tous les résultats possibles;

3° Bien qu'on m'ait remis beaucoup de livres à distribuer dans ces écoles et aux nouveaux catholiques, si l'on considère que chaque maison du village est pleine d'ouvrages protestants et schismatiques, on comprendra que d'autres livres me seraient nécessaires, afin de pouvoir enlever et brûler les anciens, comme afin de pouvoir en donner à ceux qui n'en ont pas;

4° Les schismatiques laissant leurs enfants dans une grande ignorance de la doctrine chrétienne, même pour les points fondamentaux et essentiels, ces Ecoles amèneront à l'Eglise la génération naissante et la formeront à la piété. C'est ainsi qu'on verra disparaître l'ignorance et la froideur religieuse et refleurir un genre de vie vraiment chrétien;

5° Il importe beaucoup de faire attention au mouvement qui porte les Grecs vers le catholicisme, de chercher par tous les moyens à l'entretenir et à le favoriser avec tout le zèle possible; or le soin avec lequel les Missionnaires secondent la marche des Ecoles parmi les populations fraîchement catholiques est ici incontestablement le moyen le plus efficace. Il est à craindre que si, par manque de secours et de subsides, les Ecoles ne sont pas bien entretenues, ce mouvement ne se ralentisse peu à peu, et qu'il ne devienne par la même très-difficile de le ranimer et de le faire renaître.

Ainsi s'exprime le P. Fenech. Le P. Augustin ajoute ensuite ces paroles :

A peine eus-je reçu cette note, que j'envoyai à ces Ecoles pour environ 800 piastres de livres dont je pouvais disposer. En outre, indépendamment des 3000 piastres que j'ai fait parvenir et dont parle le P. Fenech, j'espère pouvoir prochainement transmettre d'autres sommes pour venir en aide à une œuvre si utile et si sainte.

Le P. Augustin de Rutigliano,
Missionn. Apost. Min. Obs.

III.

TRIPOLI DE BARBARIE.

Rapport du P. Ange de Sainte-Agathe, Mineur Observantin, Préfet de la Mission Apostolique à Tripoli, au Révérendissime Père Raphaël de Pontecchio, général des Franciscains, sur l'état de cette mission.

Tripoli, ce 18 *janvier* 1863.

Révérendissime Père général,

Je viens rendre brièvement compte à Votre Paternité Révérendissime de ce qui est arrivé de plus particulier en cette mission pendant l'année dernière (1862).

Son état spirituel a été à peu près le même qu'en 1861. Il y a eu cinquante et un enfants qui, nés de parents infidèles et baptisés à l'article de la mort, se sont envolés dans le Paradis, où ils prient pour cette mission et pour le bien de notre Ordre, que vous gouvernez si dignement. Un jeune Musulman, âgé d'environ treize ans, a été envoyé, aux frais de la mission, à notre collége de Nègres à Naples, où il a déjà été baptisé, suivant que me l'a écrit le P. Louis, Supérieur de cette maison. A notre hôpital, nous avons, dans le cours de l'année 1862, soigné, assisté et pourvu de remèdes gratuits, 6523 malades, tant indigènes qu'étrangers, la plupart Musulmans et Israëlites. Parmi eux il en est beaucoup qui viennent d'une distance de quatre ou cinq jours de voyage, pour être soignés par les sœurs de St Joseph, qui dirigent notre hôpital. Il est vrai que le maintien de cet établissement absorbe chaque année pour la mission de Tripoli une somme considérable, mais il est très-vrai aussi que c'est là le meilleur moyen d'opérer du bien parmi ces malheureux infidèles. Les étrangers qui arrivent dans le pays et la plupart des chefs Musulmans viennent visiter l'hôpital en se montrant très-satisfaits, soit de la manière dont il est tenu, soit de la grande charité qu'y trouvent également les malades, sans distinction de religion ou de nationalité. Il y a peu de jours, une jeune fille de cette ville prenait le saint habit des sœurs de St Joseph, et les principales familles de Tripoli assistèrent à la pieuse cérémonie, ainsi que presque tout le corps consulaire. La mission entretient quatre écoles, une pour les garçons, dirigée par les religieux, et trois

pour les filles, dirigées par les sœurs, au nombre de neuf, outre deux jeunes institutrices pauvres, aux besoins desquelles subvient aussi la mission. Au moi de mai 1862 j'ai établi un Missionnaire dans la ville de Derna, et le couvent de Bengasi pour les missionnaires est entièrement achevé; dans trois mois la maison destinée aux Sœurs de St Joseph sera également terminée. J'avoue qu'au même mois de mai j'avais fait suspendre les travaux; mais l'architecte m'ayant écrit que de ce retard résulteraient de graves dommages pour la mission, je dus contracter de nouvelles dettes, afin d'achever cette maison, et aussitôt après on reprendra la construction de la nouvelle église.

Je devrais cette année envoyer quatre sœurs à Bengari, où l'on en a le plus grand besoin pour l'éducation des jeunes filles et pour le soin des malades; malheureusement, le manque de moyens pécuniaires m'en empêchera. Il y a dans cette ville une telle pénurie que non-seulement elle y a presque anéanti le commerce, mais qu'elle y a rendu extrêmement rares les denrées nécessaires à la vie, de sorte que la mission est fort gênée, tant par la diminution notable de ses ressources que par l'urgence de certaines dépenses. Il vous suffira de savoir que le seul entretien des missionnaires qui y résident a coûté en 1862 plus de six mille francs.

Je profite de l'occasion pour faire observer à Votre Paternité Révérendissime qu'encore que la conversion des Musulmans de cette Régence soit fort difficile, à cause de leur attachement fanatique au Coran, Dieu daigne néanmoins ne pas nous laisser privés d'une certaine consolation, comme vous l'avez vu plus haut; en effet la mission jouit d'une grande estime auprès des sujets de toutes les nations. Je ne saurais omettre de vous informer que les bonnes sœurs de St Joseph, attachées à cette mission, remplissent leur rôle avec un zèle et une charité vraiment apostoliques, aussi sont-elles aimées de toute la population, sans en excepter les infidèles Musulmans eux-mêmes, ce qui, certes, promet d'excellents fruits pour l'avenir. Je puis, du reste, vous assurer que la mission ne laisse manquer les sœurs de rien, et qu'elles sont très-contentes de leur situation.

Enfin, tout en vous exprimant les sentiments de mon profond respect et de ma vive gratitude, je prie ardemment le dispensateur de tous les biens de récompenser votre zèle pour notre

mission; croyez qu'elle ne cesse d'adresser à Dieu et à la Vierge Immaculée des vœux fervents pour la conservation de Votre Paternité Révérendissime. Je vous baise la main, je vous demande à genoux votre bénédiction Séraphique, et je me dis de Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble, très-dévoué et très-reconnaissant serviteur et subordonné,
FR. ANGE MARIE DE Ste-AGATHE,
Préfet Apostolique.

P. S. Le 17 du présent mois on a baptisé et confirmé solennellement dans notre église une jeune négresse d'environ dix-huit ans qui à d'autres talents joint la connaissance de cinq langues, savoir l'arabe, l'italien, le français, l'anglais et le maltais.

IV.

PALESTINE.

Lettre du P. CYPRIEN DE TRÉVISE, *Professeur de Philosophie des Mineurs Observantins à Venise, au Rédacteur des* Annales *sur un événement funeste arrivé en nos Missions de Palestine.*

Venise, ce 4 *janvier* 1863.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

En réponse à l'excellente lettre par laquelle vous me demandiez de vous communiquer les nouvelles que je pourrais aisément me procurer sur nos missions chez les infidèles, je vous dirai que le plus souvent mes fréquents rapports avec quelques-uns de nos Missionnaires se réduisent à en recevoir des commissions auxquelles je cherche à satisfaire le mieux possible. Cependant notre confrère le P. Félix des Masi vient précisément de me rapporter un fait fort remarquable, dont il a été témoin oculaire en Palestine, pays qu'il a quitté il y a peu de temps.

Ce fait prouve que les infidèles de Terre-Sainte persistent dans leur rapacité effrénée et dans leurs habitudes sanguinaires; il montre en même temps à quel prix les Franciscains sont parvenus depuis plus de six siècles à se maintenir en ces lieux à la garde des augustes sanctuaires de notre Rédemption, comme *les seuls représentants*, dit très-bien un écrivain récent, *de la civili-*

sation chrétienne de l'Occident, dans un pays entièrement livré à la barbarie!

C'était le 7 août de l'année dernière (1862). Une petite caravane de personnes qui avaient satisfait leur dévotion dans le célèbre sanctuaire de Nazareth, là où le Verbe divin se revêtit de la chair humaine, *Verbum caro factum est*, se dirigeait vers Jérusalem, qui s'en trouve à trois journées de distance. C'étaient trois religieux Franciscains, le P. Blaise de Toscane, le Fr. Jacques de Sicile, sacristain du Saint Sépulcre, et le Fr. Fortuné de la Marche, boulanger du couvent et de l'hospice St Sauveur à Jérusalem, un gentilhomme de la Romagne, un chrétien arabe et un turc, ces deux derniers en qualité de *Mucari*, ou de conducteurs de chevaux. Ayant pris la route de Sannur (que plusieurs prétendent être la fameuse Béthulie) et ayant passé à Nablos (l'antique Sichem), ils s'avancèrent sans accident jusqu'au delà de Siloh; ils n'avaient eu à se plaindre que de la fatigue causée par les montées et les descentes continuelles dans les montagnes, par des nuits blanches, à la belle étoile, et par mille autres incommodités, suites inévitables d'un voyage à travers ces régions sauvages et presque désertes. Ils arrivèrent ainsi le lendemain devant Gabaa, pauvre village turc, où ils résolurent toutefois de ne pas entrer, s'arrêtant, selon la coutume des pèlerins, pour y passer la nuit, sous des plants d'oliviers, d'autant plus qu'ils eurent la chance de rencontrer une autre caravane de sept ou huit *mucari*, qui retournaient avec leurs montures à Jérusalem. Ils se joignirent donc à ces derniers suivant l'usage, enlevèrent leurs provisions de dessus les chevaux pour prendre un frugal repas, puis s'étendirent sur le sol, l'un à peu de distance de l'autre. Mais à peine s'étaient-ils endormis, qu'une troupe de Bédouins à cheval et armés de lances apparut tout-à-coup, et, ayant découvert la petite caravane, s'élança sur elle pour la piller. Le premier qu'ils frappèrent fut le Fr. Fortuné, qui reposait un peu à l'écart des autres et qui reçut sur la tête un terrible coup de bâton. Il avait eu néanmoins la force de se lever et d'appeler au secours, quand un second coup l'étendit par terre évanoui et baigné dans son sang. Cependant son cri avait réveillé ses compagnons, qui furent aussitôt debout; mais le tumulte des assaillants et l'obscurité de la nuit produisirent une confusion telle que les *mucari* prirent précipitamment la fuite,

tandis que le P. Blaise recevait une profonde blessure au milieu du front et que le Fr. Jacques, atteint au crâne, tombait sur le sol; le voyageur Romagnol était aussi grièvement blessé, et le domestique chrétien lui-même très-maltraité.

Les féroces assaillants pillèrent ainsi tout le bagage des pèlerins et les dépouillèrent même des vêtements qui les couvraient; puis ils partirent. Que pouvaient alors faire les malheureux, dans une situation si déplorable? Le P. Blaise, incapable de remuer, fit tant d'instances qu'il détermina le domestique chrétien à se rendre au village voisin, pour demander aide aux Turcs. Ceux-ci, quoiqu'après un peu de retard, allèrent où on les appelait, et furent touchés d'une telle compassion à la vue des blessés, que les transportant jusqu'à la bourgade, ils les installèrent dans une mosquée, et leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin pour se couvrir. Néanmoins les religieux passèrent le reste de la nuit dans les transes les plus cruelles, et le pauvre frère Fortuné surtout, qui ne pouvait proférer une parole, poussait des gémissements à fendre le cœur de pitié, sans que ses compagnons pussent lui apporter aucun secours. Dès que le jour parut, le P. Blaise s'efforça d'écrire de son mieux au Père, curé de Ramala, qui s'empressa d'envoyer immédiatement un exprès au Révérendissime Père Custode de Terre-Sainte, à Jérusalem, afin de lui annoncer ce qui s'était passé. Ce dernier chargea aussitôt le Frère infirmier du couvent de se rendre sur le champ à Gabaa, avec un compagnon, un janissaire et deux autres personnes, munis de tout ce qu'il fallait pour panser et habiller les blessés. Mais la distance des lieux ne leur permit d'arriver à Gabaa que le 10, et c'est alors seulement qu'on put transporter sur une petite échelle le pauvre frère Fortuné à Jérusalem; il y mourut la nuit suivante au milieu de souffrances incroyables et dans un délire continuel, sans qu'il lui fût possible de proférer un seul mot, à cause des blessures mortelles qu'il avait reçues à la tête.

Telle fut la fin de cet excellent religieux, pleuré, parce qu'il en était tendrement aimé, de tous ceux qui l'ont connu. Car, outre le zèle avec lequel il servait les Lieux-Saints, il se montrait infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs, et c'est pourquoi les Pères de Terre-Sainte déplorent si amèrement sa perte. Qu'on juge par cet événement de quelle sécurité on jouit en Palestine; il n'est point un étranger qui soit certain d'y conserver

la vie. Aussi le consul de France, en faisant son rapport au pacha de la ville, demanda-t-il que le gouvernement prit des mesures pour atteindre les auteurs d'un pareil attentat. En conséquence, le pacha se hâta d'envoyer du côté de Gabaa un détachement de 50 cavaliers, qui toutefois n'ont rien fait jusqu'ici, grâce à l'incapacité et à l'avarice de ceux que le gouvernement Turc prépose au maintien de l'ordre public et à l'administration de la justice dans les provinces.

Je crois, mon très-Révérend Père, qu'il pourra être utile de publier cette relation dans vos *Annales des Missions Franciscaines*, et je vous affirme qu'elle est absolument conforme à tout ce que m'a raconté le témoin tout à fait digne de foi, que je vous ai ci-dessus nommé. Elle concorde, du reste, avec ce qu'ont rapporté les journaux les plus accrédités de France.

Entre-temps, veuillez agréer l'expression des sentiments d'estime avec lesquels j'ai l'honneur de me redire,

Votre très-dévoué serviteur et confrère,
FR. CYPRIEN DE TRÉVISE,
Min. Obs.

V.

HAUTE EGYPTE.

Relation succincte du P. Venant de San-Venanzio, Min. Obs. Préfet apostolique dans la Haute-Egypte, au Père Raphaël de Pontecchio, Ministre général de l'Ordre des Franciscains, sur l'état des Missions dans ce pays.

Le Caire, 15 *janvier* 1862.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Adonné depuis treize ans aux Missions d'Egypte, je crois être à même de vous faire à ce sujet un rapport exact, entièrement conforme à la vérité.

Or, notre mission de la Haute Egypte compte neuf hospices, savoir : ceux du Caire, d'Assiut, d'Akuin, de Tahatta, de Girge, de Fasciut, de Ghine, de Nigade et de Suez; outre quelques lieux, tels que Hammas, Scekzanadin, Gammula et

Minie, où la messe est célébrée par l'un de nos Missionnaires ou par un prêtre cophte; nous n'y avons pas encore d'église, mais nous espérons pouvoir y en bâtir prochainement.

On trouve partout beaucoup de cophtes, que nous cherchons par tous les moyens à amener dans le sein de notre sainte Religion; mais leurs prêtres les empêchent de sortir de l'hérésie et de rentrer dans la véritable Eglise, en les menaçant de l'excommunication, dont ces pauvres gens ont grand' peur. Ce qui ne contribue pas peu encore à les en détourner, c'est la conduite scandaleuse que tiennent ici les Européens, qui montrent n'avoir de chrétien que le nom. Aussi, quand nous obtenons quelque conversion, c'est le plus souvent dans des villages éloignés de la ville, où le caractère de la population, plus simple et plus candide, n'est point gâté par les mauvais exemples de ceux qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, ou que la religion fut une chose indifférente.

Quant aux religieux qui cultivent ce champ, les uns appartiennent à notre Ordre, les autres sont des prêtres cophtes soumis à leur propre évêque, qui accomplissent les actes du culte dans nos églises, mais suivant leur rite, auquel ils sont si attachés que ce serait les rendre hostiles au catholicisme que de vouloir les en priver. Jusqu'ici nous nous sommes appliqués à fonder des écoles dans ces villages où nous avons beaucoup de jeunes gens des deux sexes à instruire, même parmi les hérétiques; on y enseigne la lecture, l'écriture, la langue arabe et le catéchisme; on joint pour les jeunes filles les ouvrages à l'aiguille les plus ordinaires, de sorte qu'elles puissent les pratiquer dans leurs familles. Les maîtres et maîtresses sont des Arabes que nous entretenons à nos frais, et ils ont en vérité une rude besogne; car ils ont plus de cinq cent cinquante élèves. Il y a aussi un Caire pour les Francs des écoles que fréquentent des enfants de toutes les catégories, catholiques, turcs, juifs et schismatiques; on voit que le préjugé qui portait ces peuples barbares à ne point vouloir communiquer avec les catholiques latins commence à se dissiper, et déjà ils se font, au contraire, gloire de ces rapports.

C'est là certainement un effet de l'instruction que nous leur fournissons et nous le constatons avec une grande consolation, car c'est ainsi que notre sainte religion a obtenu une liberté dont elle n'avait jamais joui dans le passé; c'est ainsi que nous pouvons

tenir nos églises ouvertes et exécuter publiquement nos cérémonies religieuses, au son des cloches, et avec cette pompe extérieure qui donne tant d'éclat à notre culte et produit des impressions si salutaires dans l'esprit et dans le cœur des assistants.

Sans doute, la liberté profite également aux Protestants, qui ne se lassent pas de distribuer des Bibles et d'autres livres de leur secte; mais je suis heureux de le dire, ils n'en tirent aucun avantage, car ils n'ont point jusqu'ici opéré une seule conversion, si ce n'est peut-être celle de quelques misérables qui se sont ralliés à eux, afin d'en obtenir un peu de secours en argent dans leurs besoins.

Au Caire ils cherchent à faire quelques prosélytes au moyen de l'instruction, et ils ont ouvert à cet effet une école dans laquelle on enseigne l'anglais, l'arabe et même le turc, en procurant gratuitement aux élèves les livres nécessaires. Les élèves y accourent en foule, dans le désir d'apprendre ces langues, mais à la condition qu'on ne leur parle point religion : à peine entendent-ils dire qu'on ne doit point invoquer la Vierge et les Saints, auxquels les Cophtes, aussi bien que les Arméniens et les Grecs, ont une grande dévotion, ni pratiquer la confession et la communion, qu'ils s'esquivent et vont en rendre compte à leurs parents; dès lors ceux-ci les éloignent pour toujours de l'école sans leur permettre d'y retourner.

C'est ici le lieu de vous raconter un petit fait qui ne vous causera point peu de plaisir. Un ministre protestant, voyant qu'il ne gagnait rien à faire lire la Bible dans l'école, imagina de commencer à l'expliquèr sur la voie publique, et choisit à cet effet la rue d'*Eslachie*, qui est la plus fréquentée. Maïs la manière dont il fut accueilli le fit bientôt renoncer à ses explications; il comprit que d'un moment à l'autre il pourrait être écrasé d'une grêle de pierres.

Quant à nous, Révérendissime Père, nous avons bien à remercier le Seigneur de l'affection que nous montrent soit les infidèles soit les hérétiques. Aussi arrive-t-il souvent que quelques-uns d'entre eux embrassent notre foi, et il en est beaucoup qui viennent nous prier d'intercéder en leur faveur près du *Mudir*, lorsqu'ils sont mêlés à quelque affaire fâcheuse. En fait les lettres de nos Missionnaires de la Haute-Egypte m'informent qu'il s'y

manifeste chez les Cophtes un grand mouvement vers la religion catholique, surtout du côté de Gamula, où l'année dernière nous avons obtenu jusqu'à quatre-vingt dix conversions, et où toute la population paraît disposée à suivre cet exemple. Ces braves gens nous sollicitent même de leur bâtir une église, et un de leurs principaux personnages, qui vient de se convertir, s'occupe, après nous avoir donné à cette fin le terrain convenable, à faire pétrir et cuire les briques dont l'on aura besoin, et demande à s'affilier à notre Institut. Pour seconder ces pieux désirs, nous avons chargé un bon vieillard catholique d'instruire les habitants dans la foi, quand le soir ils reviennent de la campagne, et nous assignons à ce vieillard un salaire de dix francs par mois. En même temps je tâche d'obtenir de sa Hautesse le Pacha le firman sans lequel nous ne saurions élever ni l'église, ni l'hospice des missionnaires; quand nous aurons réussi de ce côté, et que nous trouverons ce peuple suffisamment instruit, nous le ferons abjurer. Le village de Teme dans l'ancienne Thébaïde montre les mêmes dispositions et nous adresse les mêmes demandes; nous espérons également le satisfaire. Nous recevrons en outre à Nogade l'abjuration de trois prêtres Cophtes, curés, qui n'attendent, pour se déclarer catholiques, que l'achèvement de leur église, et d'être placés sous la protection de notre consul; leur exemple sera fort efficace pour engager les habitants à rentrer à leur tour dans la vraie bergerie du Christ. Prions donc le Seigneur d'éclairer assez leur esprit pour qu'ils comprennent qu'il n'y a point de salut hors du catholicisme.

Je finirais ici ma lettre, si je ne devais vous dire quelques mots de la mission naissante de Suez. La ville de ce nom ne renferme que des Arabes infidèles ou des protestants anglais, occupés aux travaux du percement de l'Isthme, et à peine 160 catholiques, qui vont et viennent, suivant les exigences de leur besogne; mais il n'est pas douteux que Suez ne soit destinée à prendre un grand accroissement, dès que le canal sera terminé. Nous avons donc arrangé de notre mieux une chapelle provisoire suffisant dans une mission arabe, jusqu'à ce que nous ayons obtenu du gouvernement le terrain où nous bâtirons une belle église, assez grande pour répondre à des besoins qui se feront bientôt sentir. J'y ai logé un prêtre qui, indépendamment des œuvres de son ministère, fait la classe à plus de vingt enfants; comme il ne

saurait suffire à sa tâche, je me propose de lui en adjoindre un autre, d'autant plus que les catholiques qui résident en cette ville se montrent très-empressés et très-désireux d'entendre la parole des religieux et que bon nombre de protestants penchent visiblement à se soumettre à notre Sainte Mère l'Eglise; déjà plusieurs d'entre eux reçoivent l'enseignement nécessaire à cet effet.

Maintenant, mon Révérendissime Père, je n'ai plus qu'à mettre sous vos yeux dans un tableau ce que je vous ai dit dans ma lettre; voici ce tableau :

Tableau de la Mission Apostolique Franciscaine de la Haute-Égypte et de Suez.

POPULATION :	Catholiques, ...	3600.
"	Hérétiques, ...	500,980.
"	Infidèles, ...	300,695.
CONVERSIONS EN 1862 :	Hérétiques, ...	34.
" " "	Infidèles, ...	3.
MISSIONNAIRES :	Franciscains, ...	20.
"	Prêtres indigènes, ...	20.
ÉGLISES, ...		10.
CHAPELLES, ...		2.
ÉCOLES, ...		9.
COMMUNIONS PASCALES, ...		2500.

Après cela, je vous demande votre bénédiction apostolique, et suis de Votre Paternité Révérendissime le très-humble et très-dévoué fils et subordonné,

FR. VENANT DE S. VENANZIO,
Préfet apostolique de la Mission de la Haute-Egypte.

Lettre du P. JOSEPH DE SAN-REMO, *Confesseur des Sœurs Franciscaines au Caire, au Rédacteur des* Annales, *sur l'accroissement de ce monastère, pour l'avantage des Missions d'Egypte.*

Au Grand Caire, ce 17 *février* 1863.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

J'aurais mille choses à vous dire des avantages que nos religieux procurent par leurs travaux et leurs œuvres aux chrétiens

de ces contrées, et non-seulement à ceux du rite latin, mais encore à tous les autres. Néanmoins, comme je n'ai point le temps de vous écrire longuement, et que je veux vous parler un instant de nos Clarisses, je me contenterai de vous signaler un seul fait dont la publication dans vos *Annales des Missions Franciscaines* ne sera point sans utilité.

Or, il y a trois mois à peine qu'un chrétien Chaldéen, domestique chez un ministre Protestant, étant tombé gravement malade, fut, dans ce triste état, jeté sur la rue par son cruel maître, et cela, parce que le P. Maxime de Pantasina lui avait administré les Sacrements de l'Eglise, et que l'on avait d'abord essayé en vain par tous les moyens possibles de le gagner au Protestantisme. Averti de ce qui se passait, le P. Maxime courut, avec le P. Valentin de Vernazza, curé et gardien, au secours de ce malheureux, et le fit transporter en voiture à l'hôpital des Grecs Schismatiques (auxquels il fallut payer une bonne somme d'argent pour qu'ils le reçussent); là, quelques jours après, ce chrétien soigné par nos religieux, rendit sa belle âme à Dieu.

Venons en maintenant à nos sœurs, qui, comme vous le savez, se consacrent à l'enseignement scolaire et religieux et apprennent les ouvrages de femme aux jeunes filles de cette ville. Je suis heureux de vous dire que, malgré leur extrême pauvreté, elles ont vu leur nombre s'accroître de six compagnes, qui, après avoir satisfait à toutes les épreuves prescrites, ont été admises à la profession solennelle dans l'Institut. Elle eut lieu le jour des Epousailles de St Joseph, au milieu d'un grand concours de peuple, qui, non accoutumé à de pareils spectacles religieux, y assista avec une profonde émotion, et je suis sûr que cette émotion n'aura pas manqué de produire d'excellents effets quant à l'édification du cœur. Les Sœurs s'appellent : Marie Candide de St Pierre d'Alcantara; Marie Célestine de St Antoine de Padoue (toutes deux de Ferentino, dans l'Etat Pontifical); Marie Mathilde du Mont de Sion; Marie de la Conception du Saint Sépulcre (toutes deux toscanes); Marie Thérèse de S. Giuseppe, Romaine, et Marie Bonaventure, de France. Oh! qu'il était touchant de voir ces anges d'innocence, avec une couronne de fleurs sur la tête, des lis sur la poitrine et un cierge à la main, se consacrer pour toute la vie à l'Epoux Céleste dans l'intérêt de la jeunesse de ces contrées! Elles étaient entourées de

14 pensionnaires, de toutes les élèves, de 30 orphelines et de beaucoup de dames de la ville, parmi lesquelles se trouvaient Mme Macio, femme du consul d'Italie, Mme Vernoni, Mme Brucher, Mme Valmasti et d'autres.

Je termine en vous disant que nous aussi, nous avons célébré un *triduum* solennel en l'honneur de nos saints martyrs Japonais, par des messes pontificales suivant les rites arménien, grec et latin, en présence de tous les catholiques de chaque rite, qui y ont pris part avec grande édification. Le Seigneur nous console au milieu de tant de tribulations qui nous affligent en tournant nos yeux vers le Paradis, et ces épreuves sont le chemin sûr qui y a conduit heureusement les saints. Sur ce continuez à m'aimer et croyez moi toujours.

Votre très-affectionné confrère

Fr. Joseph de San-Remo

Min. Obs.

Lettre du P. Erasme de Sasso, miss. apost. Mineur de la stricte Observance, au rédacteur des Annales, *avec quelques détails sur la Mission Franciscaine le long de l'isthme de Suez.*

Port-Saïd, ce 12 *novembre* 1862.

Mon très-révérend Père Marcellin,

M'étant rendu, il y a quelques jours, de cette nouvelle résidence à Damiette, j'ai pu voir dans les livraisons de vos *Annales des missions Franciscaines* que vous aviez jugé utile d'y publier quelques-unes de mes lettres relatives aux deux voyages que j'ai faits le long du désert et du canal qu'on construit à travers l'isthme de Suez.

Cela m'engage à vous parler des circonstances par suite desquelles j'ai fini par me fixer à Port-Saïd, ville qui a surgi comme par enchantement sur une étroite lisière de sable, à l'est de Damiette, entre la Méditerranée à l'est et au nord, et le lac Manzeleh au midi et au couchant.

Et d'abord je dois vous dire que dès 1861 j'ai été envoyé à Damiette par le Révérendissime P. Custode de Terre-Sainte, afin d'y donner des soins spirituels aux français qui y accouraient en foule pour prendre part aux travaux. C'est là qu'on a établi le

bureau central de la compagnie, comme dans la ville la plus voisine de la plage de Port-Saïd; mais il sera prochainement transféré à Trimpsah, dont le lac a reçu le 18 novembre les eaux de la Méditerranée, et qui est devenu le centre des opérations, comme il l'est du désert.

De là je me rendais à chaque instant à Port-Saïd et ailleurs, où ma présence était nécessaire, soit pour conférer le baptême aux enfants, soit pour administrer les autres sacrements à ceux qui en avaient besoin, et je recueillais toujours de bons fruits de ces courses. On commença dès lors à bâtir des maisons destinées aux nombreux employés qui arrivaient de France, d'Italie, et surtout de Dalmatie et de Grèce, et ainsi se forma çà et là, dans tous les campements, et principalement à Port-Saïd, un peuple catholique.

C'est pourquoi dans les premiers jours de mai le Révérendissime Père Custode m'écrivit de m'arranger à tout prix pour rester en ce lieu d'une manière stable, en m'y installant sous le premier toit où je pourrais me réfugier : il exigeait comme une dette de mon ministère et de charité que je ne laissasse point ces catholiques dans leur abandon.

En effet, je reçus bientôt une lettre d'un employé de Port-Saïd, qui m'appelait en toute hâte, afin de confesser et d'assister sa mère gravement malade. J'accourus et fortifiai la pauvre femme de tous les secours de notre religion; mais au même moment le typhus se déclara, et cette maladie contagieuse attaqua et enleva tant de monde, qu'il me fut absolument impossible de m'en aller, de sorte que je résolus de rester pour soigner ce cantonnement.

Sur ces entrefaites arriva le vice-président de la compagnie avec le Directeur général des travaux, l'Ingénieur en chef et le médecin, qui se montrèrent très-contents de ma présence, et m'assignèrent un chalet à habiter conjointement avec un frère lai, nous fournissant tous les moyens nécessaires de subsistance. On disposa de même une chapelle destinée aux exercices religieux, et par suite j'ai obtenu de la compagnie dix chasubles, trois chapes, quatre soutanelles, quatre surplis, quatre nappes d'autel, six purificatoires, six corporaux, un calice, un ostensoir, un ciboire, douze chandeliers, une croix d'autel, et une autre pour les processions, six branches de fleurs, un bénitier, une lampe et un encensoir.

Néanmoins des difficultés de toutes sortes ne me manquèrent pas; mais je les ai surmontées par la patience et grâce à la protection affectueuse de M. Alexandre Herbet, parisien, chef de la comptabilité, qui a travaillé, plus qu'on ne saurait le dire, à l'organisation de cette mission. Je lui ai promis en témoignage de reconnaissance un titre de Bienfaiteur de notre Institut : c'est là, m'a-t-il-dit, la plus grande faveur qui puisse lui être accordée, ainsi qu'à sa famille.

M. Ferdinand de Lesseps est ensuite arrivé le 1er novembre, accompagné de beaucoup de personnages de distinction, j'allai à sa rencontre et il m'accueillit avec des marques spéciales d'affection; et quand, d'après son invitation, j'allai dîner avec lui et plus de cinquante convives, au milieu du repas il me remercia publiquement de tout ce que j'avais fait dans l'intérêt du pays; à cela je répondis que nous n'avions fait que notre devoir et qu'il fallait reconnaître Dieu comme auteur de tout bien. Le Directeur général, M. Voisin, m'adressa les mêmes remercîments.

Le lendemain, j'allai le visiter avec le bon P. Bernard de Milan, qui vient d'arriver à mon aide, et avec le Fr. Bénigne, de la Province de Venise, notre compagnon; il nous reçut encore avec un affectueux respect, et nous invita pour la soirée du 3 novembre à un grand souper, où nous nous plûmes beaucoup; car nous vîmes avec plaisir la bannière de Terre-Sainte jointe à toutes celles dont la salle était ornée.

Voilà tout ce que j'avais à vous mander pour le moment; Votre Très-Révérende Paternité jugera si ces lignes valent la peine de l'insérer dans ses *Annales des missions Franciscaines.* Dans tous les cas agréez les sentiments de profonde estime, avec lesquels j'ai l'honneur de me déclarer

Votre sincère et très-humble serviteur et confrère

Fr. Erasme de Sasso
Miss. Apost. Franciscain.

Comme couronnement à ces nouvelles sur l'Egypte, nous pensons qu'il sera agréable à nos lecteurs que nous rapportions l'adresse suivante, envoyée par Abd-el-Kader à M. Ferdinand Lesseps, pour le féliciter de la constance admirable avec laquelle il dirige l'entreprise gigantesque, maintenant à sa fin, du percement de l'isthme de Suez.

« LOUANGE AU DIEU UNIQUE.

« *A son Excellence le chevalier de Lesseps, que veuille Dieu toujours favoriser de son secours et de sa protection!*

« Homme généreux, sage et magnanime, lorsque j'ai eu le bonheur de vous voir, le temps m'a manqué pour vous présenter mes devoirs et pour vous attester mes remercîments et ma reconnaissance des moyens que vous m'avez procurés de parcourir le canal maritime dans toute son étendue jusqu'au lac Timsah, quand je me rendais au Caire.

« Durant ce voyage, j'ai vu mille choses dues à vos idées fécondes, à votre sagesse et à votre haute intelligence, des choses qu'Alexandre le Grand n'aurait pu accomplir, et cela m'a rappelé la vérité du proverbe : *les anciens ont laissé beaucoup à faire aux modernes.*

« Pour percer l'isthme qui sépare les deux mers, vous êtes un second Arsmeds, lequel a entrepris cette grande œuvre sous le règne de Ptolemée III surnommé *l'ami du peuple.* L'isthme est resté ouvert jusqu'au règne des Césars, qui le comblèrent afin d'empêcher leurs ennemis d'arriver jusqu'à eux.

« De même, pour faire parvenir les eaux du Nil jusqu'à Suez, vous succédez à ceux qui pour la quatrième fois ont tenté ce travail et qui ont permis aux navires d'y circuler.

« Le premier qui a exécuté ce travail fut Rotis, roi d'Egypte résidant à Memphis et contemporain d'Abraham.

Plus tard, ce canal ayant été détruit fut creusé de nouveau par Andromanes, un des rois grecs qui succédèrent à Alexandre.

« Détruit une seconde fois, ce canal fut reconstruit par Omar-Abd-el-Ass, et l'on put ainsi y naviguer encore jusqu'à Suez pendant plus de trois cents ans, jusqu'à l'élévation au trône du Calife Mansour, l'un des Abassides, qui fit combler ce canal; et vous êtes, Excellence, le quatrième.

« Dieu a voulu vous réserver la double gloire et le double mérite de creuser une dernière fois le canal maritime et le canal d'eau douce.

« C'est à vous par conséquent que revient la plus grande gloire et le principal mérite; car si vous avez été devancé dans l'une de ces grandes entreprises, personne avant vous n'a tenté l'exécution simultanée de l'une et de l'autre. A vous seul donc appartiennent ici le mérite et la plus haute considération!

« Il n'est point d'homme intelligent qui puisse révoquer en doute que votre entreprise ne soit, dans un temps comme le nôtre, d'une grande utilité générale, et que ses avantages ne doivent s'étendre sur la plupart des habitants de la terre, d'un bout du monde à l'autre.

« Nous prions le Très-Haut de vous faciliter l'achèvement de votre œuvre et de réaliser la réunion des mers.

« ABD-EL-KADER. »

(Extrait de l'*Observateur de Rome*).

VI.

HERZÉGOVINE.

Fragment de la lettre du P. PIERRE KORDIÉ, *Missionnaire Apostolique en Herzégovine, au* P. PASCAL BUCONGIÉ, *Professeur général de Théologie Sacrée au couvent de l'*Ara Cœli *à Rome, sur la triste situation des chrétiens en ces contrées.*

Mostar ce 23 *janvier* 1863.

TRÈS-ESTIMÉ PÈRE PROFESSEUR,

N'attendez pas de moi, cher Professeur, que je vous donne un ensemble de détails minutieux sur la situation de notre pauvre patrie, qui gémit depuis tant de siècles sous l'oppression des Turcs, et surtout sous celle des gouverneurs de Provinces. Ils agissent à notre égard absolument comme dans le temps passé, et rendent ainsi vaines les meilleures dispositions du Sultan en faveur des chrétiens. Les *Firmans* restent toujours une *lettre morte*, de sorte qu'un chrétien, par cela seul qu'il est chrétien, continue à n'avoir point le droit de témoigner devant les tribunaux, ni de faire valoir ses moyens de défense, tandis que les Mahométans jouissent de tous les priviléges, jusqu'à être réputés infaillibles dans leurs déclarations, eux qui mentent aussi solennellement que peuvent le faire des disciples de Mahomet. Les deux faits suivants vont vous en fournir la preuve.

Le 28 mai 1862 nous avons obtenu du Sultan un *Firman* par lequel on nous donne, au milieu de la ville de Mostar, un jardin appartenant jadis à Ali-Pacha Rizvanbegoviné, et depuis au gouvernement, pour y bâtir une église catholique, ainsi qu'une école

destinée aux enfants des deux sexes. Eh bien! malgré cela nous n'avons pu jusqu'ici ni en avoir la clef, ni obtenir du gouvernement Urseid-Pacha *l'exequatur* dont nous avons besoin pour profiter du Firman. Bien au contraire, il y fait cultiver des légumes pour son usage; toutes les fois que nous allons nous en plaindre, il nous répond suivant la mode turque : *bakalum* (nous verrons)! Ainsi, lorsque, il y a quelques jours, notre très-zèlé évêque, Monseigneur Raphaël Barisic, se rendit en personne près du pacha, et lui fit entendre qu'il serait temps de mettre un terme à cette dérision, on lui répondit que dans la quinzaine ses désirs seraient satisfaits; mais la quinzaine s'écoula, et le pacha n'y pensa même plus, montrant par le fait que les pauvres chrétiens ne doivent attendre de ces barbares que l'insulte et l'oppression. En vain recourûmes-nous aux consuls des puissances européennes qui résident ici, on ne tint pas davantage compte de leurs réclamations. Il ne servirait d'ailleurs à rien de chercher un autre emplacement; car, outre la difficulté de trouver un terrain aussi convenable, nous rencontrerions les mêmes résistances pour nous en mettre en possession; cela vous fait voir que les Firmans de Constantinople ne suffisent pas.

Voici l'autre fait. Vous savez que nos fermiers, afin de mener paître leurs troupeaux dans *la Planina*, étaient, à la satisfaction commune, convenus d'un prix avec la famille mahométane Kopic, à laquelle on présume que ce lieu appartient. Or, il plut au gouvernement d'ordonner que désormais la moitié de cet argent fût payée au pacha; et, à vrai dire, les fermiers y consentirent; mais il en fut autrement de la famille Kopic que cet arrangement ne satisfaisait pas le moins du monde. Eh bien! croirait-on que, foulant aux pieds toute justice, le pacha, au lieu d'engager les Kopic à s'apaiser, ou de restituer ce que le gouvernement leur avait enlevé, décida au contraire que les fermiers chrétiens eussent à payer un double loyer, pour satisfaire à la fois et les propriétaires et le gouvernement? Les pauvres gens jetèrent les hauts cris et demandèrent justice. Là-dessus le pacha, de dépit, fit arrêter hier 22 janvier plus de vingt chefs des villages catholiques, qu'on amena un à un en sa présence, et il leur demanda brusquement par qui ils avaient été excités à ne point payer un double tribut (ou *loyer*), si c'était par les Missionnaires (les Frères Mineurs), ou bien par le *Kogjopacha* (représentant des catholiques

près du gouvernement). Ils répondirent que ce n'était par aucun d'eux, mais uniquement par le décret du souverain statuant qu'ils n'avaient à payer qu'un seul loyer à partager entre la famille Kopic et le gouvernement. Comment cela finira-t-il? Je n'en sais rien; mais il est à parier cent contre un, que ce sera au pis pour les chrétiens. Ainsi, après avoir perdu ce qu'ils avaient, et surtout leurs chevaux dans les dernières guerres qu'ils ont faites en faveur du gouvernement, sans en être nullement indemnisés, ils se voient maintenant jetés sans pitié en prison par cela seul qu'ils demandent justice contre une inique oppression.

Ah! mon cher ami, prions afin que des jours plus heureux paraissent enfin et viennent consoler ces infortunés qui le méritent bien, eux qui sont restés fermes dans la foi catholique pendant plus de quatre siècles sous une tyrannie sans exemple. Souvenez-vous de temps en temps de

Votre-très affectionné confrère,

FR. PIERRE KORDIC,

Missionn. apost. en Herzégovine.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

RABAT DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

Nous lisons ce qui suit dans le *Moniteur* de Paris sur les Missions Franciscaines de l'Afrique Septentrionale.

« Rabat, 4 janvier 1863. — Après un siècle le culte catholique a enfin été rétabli à Rabat, Les religieux Franciscains d'Espagne, du couvent de Tanger, ayant l'année dernière tenté une exploration le long des côtes, afin d'étudier comment ils pourraient user du droit de fonder des églises dans ces contrées, que leur confère le traité conclu avec l'Espagne (art. 6), choisirent dans cette intention cette ville qui, par l'importance de sa position centrale, avait appelé l'attention du gouvernement de la Reine.

Mais comme il était fort difficile de trouver immédiatement un lieu convenable pour y célébrer les offices du culte, en même temps que les religieux prirent les moyens de bâtir une église le plus tôt possible, le Vice-Consul de

France fit ériger une chapelle provisoire, et le R. P. Lopez, Supérieur du couvent de Tanger, vint la consacrer solennellement le 7 décembre dernier.

L'établissement des Franciscains au Maroc remonte au commencement du XIIIe siècle, et ces premiers ouvriers évangéliqnes trouvèrent tous le martyre à Maroc et à Ceuta; on raconte en outre que le Patriarche Séraphique lui-même, venu à deux différentes reprises pour travailler à cette Mission, n'échappa à la mort que par miracle. Mais malgré toutes ces persécutions, qui durèrent jusqu'au commencement du XVIIe siècle, les Franciscains n'abandonnèrent jamais entièrement ce pays. D'abord ils se consacrèrent exclusivement au rachat et au soulagement des chrétiens captifs; on leur permit ensuite d'occuper définitivement deux couvents à Maroc et à Mequinez, d'où quelques-uns d'entre eux allaient de temps à autre desservir un hospice établi d'abord à Salé, puis à Rabat. Depuis lors ils avaient toujours été traités avec respect par les Marocains. Les Sultans eux-mêmes, dit un ancien chroniqueur, les honoraient d'autant plus, que non-seulement ces religieux leur payaient un tribut annuel, mais qu'ils servaient de médecins dans la capitale, y administrant les remèdes et y prenant soin de tous les esclaves malades qu'ils retenaient près d'eux jusqu'à entière guérison.

Ces deux couvents de Maroc et de Mequinez furent depuis abondonnés à la fin du siècle dernier, peu d'années avant l'abolition de l'esclavage des chrétiens, décrétée spontanément par le Sultan Moulai-Soliman. A partir de cette époque, les Franciscains ne conservèrent plus qu'un hospice à Larache (qui leur fut enlevé en 1822), avec la petite église de Tanger qu'ils desservent encore aujourd'hui.

Quant à la restauration de la nouvelle chapelle catholique de Rabat, elle eut lieu à la grande satisfaction des Européens qui y résident. Il n'est donc point douteux qu'on ne voie s'accroître chez les indigènes le respect qu'ils doivent porter aux chrétiens; car ce peuple, naturellement religieux et ennemi de l'intolérance commune aux Musulmans, a toujours donné aux prêtres Européens des marques d'une vénération toute particulière.

Nous avons vu avec plaisir cette correspondance du *Moniteur*, reproduite par le *Rosier de Marie*, dans son n° du 31 janvier 1863.

AFRIQUE CENTRALE.

Relativement à nos missions de l'Afrique centrale, nous sommes heureux de publier ci-après la lettre par laquelle le Révérendissime Père Général de l'Ordre engage les ministres Provinciaux de Germanie à demander le concours de leurs religieux en faveur de ces Missions, qui ont été récemment ravagées par de cruelles maladies. Elle est conçue en ces termes :

Révérend Père,

Vous savez que l'esprit qui anima notre Patriarche Séraphique dans la

fondation de l'Institut Franciscain fut d'amener le monde entier à la foi du Christ, et c'est pour cela qu'il envoya ses fils la prêcher dans les quatre parties en lesquelles il était divisé. Depuis il y eut toujours des membres de la famille Séraphique qui, abandonnant leurs Provinces, allèrent remplir ce rôle dans des régions qu'ils baignèrent même de leur sang : vingt-trois de ces religieux viennent d'être inscrits aux dyptiques des Saints par le chef suprême régnant de l'Eglise, le Pape Pie IX. Or, parmi les Missions qui assurent à notre Ordre un titre particulier de gloire, il y a lieu de compter celle qu'on lui a dernièrement confiée dans l'Afrique Centrale, et dont l'on peut attendre certainement des fruits très-salutaires pour les âmes. Mais pour cela il faut qu'elle soit soutenue par des ouvriers intrépides, uniquement poussés par l'esprit de Dieu et par la charité envers le prochain. Maintenant, bien que la société de Marie, qui a son siége à Vienne en Autriche, concoure à l'œuvre par d'abondantes aumônes, nous nous adressons spécialement à vous, ministres des provinces de Germanie, pour que vous nous signaliez ceux de vos religieux qui seraient disposés à se consacrer à cette mission, ne doutant point un instant que vous ne cherchiez en ce cas avec tout le zèle possible à seconder l'accomplissement de la volonté du Père Céleste et à vous montrer les coopérateurs de la Passion du divin Sauveur. Veuillez manifester ces sentiments à tous les religieux de votre Province, afin que ceux qui se sentiraient appelés à cette mission puissent par votre entremise nous adresser leur demande, et puissent dire qu'ils ont été choisis comme Aaron. En attendant, répondez à notre lettre en nous donnant les noms des postulants et en nous faisant connaître leurs qualités, afin que nous évitions, autant que possible, toute erreur dans le choix à faire. Sur ce, nous vous accordons la bénédiction Séraphique.

Fr. Raphael de Pontecchio,
Ministre Général.

Rome, à l'*Ara-Cœli*, ce 8 novembre 1862.

Nous nous hâtons d'ajouter que la réponse des ministres Provinciaux a été telle qu'elle permet d'espérer le prompt rétablissement de cette mission.

PALESTINE.

Relativement aux Missions Franciscaines de Palestine, nous lisons ce qui suit dans la gazette officielle de Venise du 4 mai 1862 : « Ceux qui portent un intérêt sincère aux Lieux saints de Palestine ne seront pas fâchés de voir que le zèle des catholiques d'Europe ne se lasse pas de chercher à accroître le plus possible l'honneur et le lustre de ces célèbres Sanctuaires. C'est ainsi que, déjà dignes des plus justes éloges, les Pères Franciscains de la régulière Observance, qui gardent ces Sanctuaires, se font un devoir d'annoncer

au public que l'on construit en ce moment à Venise, au moyen de pieuses offrandes, un nouvel orgue, qu'on doit placer dans l'église de la Sainte Vierge à Nazareth; cette église s'élève précisément à l'endroit d'où fut emportée la *Santa-Casa* de Lorette, et l'on y voit et vénère encore la petite grotte qui faisait partie de l'habitation même de la Sainte Famille.

Les dits Pères Franciscains, gardiens de cette église, voyant que depuis longtemps on ne pouvait absolument plus se servir de deux petites orgues très-anciennes qui s'y trouvaient, songèrent, comme c'était leur devoir, à faire fabriquer un grand et nouvel instrument, et eurent le bonheur de réunir en peu de mois des aumônes suffisantes pour l'entreprise. Elles furent fournies par des donateurs de quatre nations différentes, puisque la ville de Vienne et notamment la maison Impériale d'Autriche y contribuèrent avec le Tyrol Allemand, la ville de Venise, l'Espagne et la Bavière. Le très-Révérend Père Philippe-Marie de Venise, commissaire de Terre-Sainte, fit faire une quête en tous ces pays, moins l'Espagne, où d'autres s'en occupèrent, et dès qu'il eut recueilli le montant de ces diverses offrandes, il chargea aussitôt MM. Alexandre et Pierre Bazzani frères, excellents facteurs à Venise, de construire cet orgue, avec huit pédales et vingt-quatre registres.

Il ne nous appartient pas de formuler une opinion sur la bonne exécution et sur la perfection de l'instrument; toutefois, au dire des Deola et autres maîtres habiles, cet orgue est un des meilleurs qui soient sortis des ateliers renommés de MM. Bazzani, pour la force et la clarté du son, l'exacte disposition du clavier, la justesse de l'accord suivant le diapason moderne, le facile et ingénieux système des registres, le mécanisme intérieur et extérieur.

Les personnes pieuses et religieuses applaudiront à ceux qui ont concouru par leurs offrandes à faire construire de pareilles orgues, et les connaisseurs paieront un juste tribut d'éloges aux facteurs qui les ont fabriquées, comme ils l'ont déjà fait quand ils sont accourus en foule pour voir et entendre l'instrument aux jours où il était exposé au public dans les ateliers de MM. Bazzani.

P. C. de T. M. O.

L'article ci-après, publié dans l'*Observateur de Trieste* du 16 juillet 1862, fait suite au précédent.

Les Pères Franciscains de Nazareth offrent le présent article en témoignage de gratitude et de reconnaissance aux bienfaiteurs, à quelque nation qu'ils appartiennent, qui ont bien voulu contribuer par leurs pieuses largesses à la fabrication de l'orgue magnifique destiné à ce sanctuaire si célèbre et si vénéré par tout l'univers catholique, où s'est opéré l'ineffable mystère de l'incarnation du Verbe Divin.

Cet orgue a été inauguré le 19 juin, jour solennel de la Fête-Dieu,

aux applaudissements unanimes de tous les religieux, ainsi que des habitants, qui ne pouvaient revenir de leur admiration en entendant un s bel instrument, et qui ne se lassent point encore d'en parler avec enthousiasme. Mais ce ne sont pas seulement ceux que nous avons ci-dessus désignés qui vantent outre mesure le travail de MM. Bazzani, beaucoup de pèlerins éclairés, venus de toutes les parties du monde catholique, assurent que c'est vraiment un orgue digne d'un lieu si célèbre, jadis consacré par la présence de la Bienheureuse Marie et du Verbe Eternel.

Comme on l'a vu, cet orgue est l'œuvre des frères Bazzani de Venise, depuis longtemps célèbres dans toute l'Italie et au delà; aussi leurs ouvrages excitent-ils l'admiration de tous les hommes de l'art. C'est aux démarches du vénérable religieux le P. Félix des Masi, *conducteur* des Missionnaires, et à celles du T. R. P. Philippe-Marie de Venise, commissaire de Terre-Sainte, que le Sanctuaire de Nazareth doit cet excellent orgue : ces religieux, déjà connus de toute la Terre-Sainte par leur zèle, ne se sont épargné ni peines ni fatigues en se dévouant de toutes les manières à l'honneur et à l'embellissement des Saints-Lieux, à l'imitation de leur Saint Patriarche d'Assise, dont les regards et les sentiments furent toujours tournés vers cette terre bénie.

Les Pères Franciscains de Nazareth protestent donc de nouveau de leur extrême et vive reconnaissance envers leurs bienfaiteurs; ils espèrent en même temps que ceux-ci se montreront toujours généreux dans les pieuses offrandes qu'ils destineront à cette église de Nazareth dont les besoins sont bien grands, et ils célébreront tous les jours le saint sacrifice au profit des mêmes bienfaiteurs.

Nazareth, 20 *juin* 1862.

LES MAHOMÉTANS ET LES JUIFS DE PALESTINE.

Il se distinguait assurément parmi les divers peuples de l'ancienne Asie celui qui, divisé en plusieurs tribus, habitait la péninsule arabique. Poussé par Mahomet, poëte, guerrier, législateur et imposteur extraordinaire, il réussit à introduire sa réforme religieuse, à la pointe de l'épée dans l'Asie, dans l'Afrique et jusque dans l'Europe méridionale. Mais une fois sorti de ses vallées natales, placé sous de nouveaux climats et dépouillé de sa première constitution politique, l'Arabe cessa bientôt d'être ce qu'il était jadis. Dès que les deux pouvoirs, civil et religieux, ne furent plus réunis entre les mains d'un seul homme, l'Arabe commença à déchoir jusqu'à ce que, devenu de dominateur le valet de ses propres esclaves, on le vit s'amollir, se dégrader et s'abrutir. De ce qu'il avait il ne conserve plus que la angue, mais toute changée et corrompue, puis la religion, où il ne puise

plus désormais que la superstition, le fatalisme et, par moments, le fanatisme. Cette religion est fondée sur *le Coran*, (*la lecture*, comme qui dirait : *le livre qu'on doit lire*), ouvrage composé de cent quatorze *sures* ou chapitres, qui a été écrit dès l'éternité dans le ciel, où des milliers d'anges le gardaient, et révélé par l'archange Gabriël au prophète Arabe, à mesure que se produisait un événement de quelque importance, ou que l'imposteur voulait surmonter une difficulté, justifier un acte, satisfaire un caprice, entraîner à une entreprise, modifier une opinion quelconque : de là vient qu'il manque d'unité et abonde en contradictions. Mahomet recourut pour forger son Coran à la Bible et au Talmud, aux saints Evangiles, aux livres apocryphes, aux traditions des Mages et à celle des idolâtres, revêtant cet amalgame aux éléments si disparates du vernis poétique que lui fournissait une imagination grossière, féconde et désordonnée. Outre le Coran, ou la révélation écrite, les Arabes vénèrent encore, comme de leur côté les Juifs et les Chrétiens, n'en déplaise aux Protestants, la doctrine orale de leur Prophète : celle de Mahomet a été recueillie deux siècles après lui par Al-Bochari dans le livre de la *Sunna*, mot qui signifie tradition, et répond au mot hébreu de *Misna*. De là vient l'*islam* (résignation à Dieu), conformément auquel les *Moslemün* (les Musulmans) sont ceux qui se résignent et se soumettent à tout ce que Dieu ordonne. On les appelle aussi *muminin* (ou croyants), mot qui, avec celui d'émir (*emir muminin*, ou prince des croyants, qui était le titre des premiers Kalifes), a donné origine au nom ridicule de *miramolin* qu'on trouve dans plusieurs de nos anciens chroniqueurs.

La doctrine mahométane ou l'*islam* se divise en *imàn* ou foi, et en *din* ou religion pratique. Le dogme fondamental de la foi de l'*islam* est exprimé par la phrase si connue : « *La illàh ella Allàh, Mohàmmed rasùla'l Allàh;* il n'y a de Dieu que Dieu; Mahomet est l'apôtre, l'envoyé de Dieu. » Dieu éternel, possédant la toute puissance et la toute science, Dieu juste et miséricordieux a créé les anges (*malaiche*) de la pure lumière, ses ministres; parmi eux les premiers sont Giobrail et Michail, puis Azrail, ange de la mort, et Israil, ange de la résurrection. Chaque homme a deux anges gardiens qui surveillent ses actions. Parmi les principaux anges il y en eut un qui refusa son hommage à l'Eternel; chassé par suite du Paradis, sans espoir de pardon, il fut changé en *Eblis* (le superbe) ou démon. Entre les anges et les hommes il y a des esprits intermédiaires, créés de feu, qui mangent, se propagent et meurent, et de la conversion desquels a été chargé le Prophète : ce sont les *gin* ou génies, les *Peris* ou fées, les *Dii* ou géants, les *Tacuim* ou destins. Ces êtres habitaient la terre avant les hommes.

L'homme créé pour la félicité éternelle tomba dans les pièges du mauvais ange. Pour le relever Dieu envoya ses prophètes, qui, selon le Coran, sont précisément au moins quelques-uns de ceux que nous honorons, y compris ce Prophète unique, dont les prodiges portaient la foule à s'écrier : *Propheta*

Magnus surrexit in nobis, et Deus visitavit plebem suam : un grand Prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple). Ainsi Adam est l'homme sorti des mains de Dieu, Noë l'homme sauvé par Dieu, Abraham l'ami de Dieu, Jacob le lutteur nocturne avec Dieu, Joseph l'homme sincère devant Dieu, Job l'homme patient devant Dieu, Moïse la parole de Dieu, David le vicaire de Dieu, Salomon (ici l'on n'est point tout à fait d'accord avec l'histoire) le fidèle serviteur de Dieu, et on le regarde en outre comme le plus splendide et le plus glorieux des monarques. Les Musulmans professent une grande vénération pour le prophète David (*nebbi Daùd*) dont la voix charmait les oiseaux, amollissait le fer et aplanissait les montagnes, comme celle d'Amphion ou d'Orphée. Les psaumes sont venus du ciel et renferment des mystères et des prédictions pour quiconque sait les y découvrir[1]. Enfin Jésus (*Issa*), le plus grand des anciens prophètes, est appelé l'esprit de Dieu. *Mariàm*, sa mère, immaculée dès sa conception, l'enfanta sans le concours d'aucun homme. Giobrail se présenta à elle et souffla sur son sein, et à ce souffle, à cette inspiration, elle resta enceinte. Issa, né à Bethléem sans briser les parois du sein virginal de sa mère, passa tout enfant en Egypte. Il grandit ensuite à Nazareth et se mit à parcourir la Palestine, en prêchant et en opérant des miracles éclatants. Quoiqu'il menât une vie très-sainte et une conduite irréprochable, les Juifs cherchèrent à le tuer; mais il s'éleva au ciel, en corps et en âme, du haut du mont des Oliviers. Or, tandis que ses ennemis le cherchaient à Gethsemani pour le garotter, le traître Judas, tout-à-coup revêtu de son aspect, fut attaché à la croix et mis à mort. Issa reviendra à la fin des siècles pour confondre les Juifs qui lui refusent leurs hommages, avec la mission céleste de ramener les hommes au vrai culte, qui sera celui de Mahomet. C'est Mahomet qui est l'apôtre de Dieu, le plus sublime des prophètes, l'organe définitif et comme le sceau de toute la révélation. La religion seule vraie est celle qui a été enseignée par un prophète, mais seulement tant que n'apparaît pas un nouveau prophète. Ainsi le Judaïsme est faux à partir du Christ, et le christianisme est faux à partir de Mahomet.

Quand un homme meurt et est déposé dans son tombeau, les deux anges noirs Moucher et Nachir l'appellent et l'examinent sur la véritable religion, et s'il ne répond pas convenablement, il est sévèrement puni dans le *barzach*, espèce de purgatoire, entre la mort et la résurrection. Les justes obtiennent le repos, et même, s'ils sont parfaits, la jouissance immédiate du

[1]) Après la victoire d'Alep, Selim Ier alla consulter un ermite fort vénéré, afin d'apprendre de lui si, en continuant sa marche militaire, il aurait continué à vaincre. L'anachorète lui promit la conquête de l'Egypte, après avoir pris au hasard les psaumes de David, où il était tombé sur ce verset : « In« voque-moi et je te donnerai les peuples en partage, et je te mettrai en pos« session des extrêmités de la terre. »

ciel ; les martyrs participent au sort des oiseaux verts, qui se nourrissent des fruits du paradis. Ceux qui sont simplement bons errent autour de leur tombe, en attendant dans le ciel inférieur le bruit de la trompette d'Israil, qui du temple de Jérusalem rappellera à la vie tous les morts. Les animaux ressusciteront en même temps que les hommes, mais après que les animaux paisibles se seront vengés des bêtes féroces, les uns et les autres seront anéantis. Les hommes devront ensuite passer sur le pont de *Scirat*, plus étroit que le cheveu le plus fin : les justes le franchiront avec une extrême vitesse, tandis que les méchants en seront précipités dans l'enfer. Là les peines des infidèles seront éternelles ; mais les Musulmans finiront par en sortir purifiés. Entre l'enfer et le paradis il y a un mur de séparation à travers lequel les réprouvés et les bienheureux peuvent librement converser. La parabole évangélique du mauvais riche donne elle-même le colloque qui a lieu entre l'habitant de la Géhenne et Lazare au sein d'Abraham.

« L'imagination lubrique de Mahomet, dit Cantû, ne sut embellir la demeure céleste qu'en y installant une cuisine et un bordel. » Son paradis ressemble beaucoup à celui qu'avaient imaginé les païens de la Grèce et de Rome, au moins d'après la description qu'en fait le poëte Tibulle :

« Là les danses et les chants se succèdent sans cesse, et des oiseaux, dans leur libre essor, font sortir de leur léger gosier les vers les plus harmonieux. La terre produit le cannellier, sans être cultivée, et dans tous les champs on voit un sol fertile se couvrir de roses odorantes. Là des troupes de jeunes gens folâtrent, mêlés à de charmantes jeunes filles, et l'amour ne se lasse pas d'engager des luttes[1]. » Si Mahomet devait expliquer ce dernier vers, il rappellerait les soixante-douze *houris*, aux yeux noirs et à la virginité éternellement nouvelle, qui ont été créées exprès pour ses *Muminin*.

Giobrail apparut un jour à Mahomet (c'est lui-même qui le raconte) sous les traits d'un Bédouin et lui demanda : « En quoi consiste l'islam ? » Mahomet lui répondit : « A professer qu'il y a un seul Dieu et que je suis son envoyé, à observer exactement les heures de la prière, à faire l'aumône, à jeûner pendant le Rhamadan, et à s'acquitter, s'il est possible, du pèlerinage de la Mecque. » Alors Gabriel (*Giobrail*) se fit connaître au prophète, et lui dit : « C'est justement cela. »

Les heures de la prière sont au nombre de cinq, savoir, celle du *magreb* ou coucher du soleil, celle d'*esse* ou du commencement de la nuit, celle

1) Hic choreæ cantusque vigent, passimque vagantes
Dulce sonant tenui gutture carmen aves.
Fert casiam non culta seges, totosque per agros
Floret odoratis terra benigna rosis.
Hic juvenum series, teneris immixta puellis
Ludit, et assiduè prælia miscet amor.
Eleg. 3. Lib. I.

d'*es sobhr* ou *figr*, c'est-à-dire de l'aurore, celle d'*ed dolhr* ou du midi, celle d'*àsser* ou de la moitié du temps qui sépare le milieu du jour du coucher du soleil. A ces heures là le *muezzin*, qui est le héraut sacré, monte sur la haute galerie qui entoure le minaret, et crie aux quatre vents : *Dieu est grand; il n'y a point d'autre Dieu que lui, Mahomet est l'envoyé de Dieu; venez chercher le repos.* Il est vrai de dire qu'il y a peu de musulmans qui se rendent à la mosquée; mais chacun, où qu'il se trouve, récite la prière prescrite, qui dure trois ou quatre minutes, avec un recueillement tel que rien ne serait capable de l'en distraire. Michaud, dans sa *Correspondance d'Orient*, décrit ainsi qu'il suit la prière privée : « Après l'ablution tout dévot reste debout; il ajuste ses vêtements et se compose comme un acteur qui va entrer en scène, ou comme un député qui va monter à la tribune. Levant ensuite ses mains étendues et les promenant à une certaine distance du visage, il place ses pouces à la partie inférieure des oreilles, et murmure quelques paroles qu'on appelle le *tecbir*. Après cette cérémonie, il se pose les mains sur le ventre, la main droite couvrant la main gauche, et dans cette attitude il récite quelques versets du Coran. La troisième position ou la troisième partie de l'acte religieux consiste à se courber assez pour que les mains atteignent aux genoux, et alors on fait une nouvelle prière. Le fidèle se relève ensuite et répète le *tecbir*. Puis il se prosterne la face contre terre, de telle sorte que le nez, la bouche et le front touchent le sol. Le prophète a recommandé de le faire doucement, de façon *à ne pas ressembler à des poules qui becquettent des grains d'orge*. Se redressant à moitié, c'est-à-dire à genoux et assis sur les tallons, le dévot tient quelque temps les mains étendues sur les hanches; il fait une seconde prostration semblable à la première, il se relève et s'incline, les mains appuyées sur les genoux, en récitant encore le *tecbir*. Enfin il termine sa prière en s'inclinant à droite et à gauche, du côté des deux anges gardiens qu'on croit assister à la cérémonie. Telle est la prière musulmane, véritable pantomime religieuse, que les Turs nomment *namàs*. Le Musulman doit en priant se tourner vers la *Chiabè* de la Mecque, ne se permettre ni un geste ni un regard de distraction, et se garder surtout de bâiller; car en ce cas, outre qu'il ferait une prière stérile, il courrait risque de voir le diable entrer dans son corps. » De plus, le vendredi on va prier dans la mosquée, où les exercices et les gestes qui les accompagnent sont réglés par l'*Iman* (le président), en tant que celui-ci se place devant le peuple, et que le peuple fait ce qu'il lui voit faire.

Mahomet insista fortement sur les ablutions, parce que *la propreté est la clef de la prière*. Les purifications religieuses chez les Musulmans sont de trois sortes. La première, qui précède la prière et a lieu lorsqu'on a contracté une certaine impureté par le toucher, consiste à se laver les mains et les bras jusqu'au coude, le visage, les oreilles, le cou, l'extrémité an-

térieure de la tête, et les pieds, s'ils sont nus; puis à aspirer de l'eau par les narines et à se rincer la bouche. Si l'on n'a point d'eau, on doit se parsemer le corps de poussière. Cela suffit pour les peccadiles. Les fautes graves requièrent une seconde espèce de purification, qui est le lavement de tout le corps dans un bain. La troisième est locale : c'est celle de quelque partie du corps qui est restée souillée; et au dire de Cotwik, les Musulmans la croient nécessaire après les excrétions, *cùm vel alvum vel vesciam exoneraverint... imò, quod magis mireris, si vel pepederint tantùm, lustratione opus esse existimant.*

Sous le nom d'aumône on entend toute œuvre utile au prochain, comme d'offrir l'hospitalité aux étrangers, de fonder des *Khans* pour les voyageurs, d'ouvrir des fontaines ou de ménager de l'ombre le long des grand'routes pour le soulagement des passants, etc.

Quant aux secours à donner au pauvre, l'aumône est non-seulement recommandée, mais prescrite. Le riche doit donner le cinquième de sa fortune, s'il s'est enrichi par des moyens peu honnêtes; pour celui dont la probité est notoire, il suffit de donner la dîme. Le précepte de l'aumône oblige surtout rigoureusement à la fête du Bairàm, qui correspond à la Pâque des Juifs. A cette époque tous les riches ont coutume de distribuer en abondance du blé, des raisins et des dattes. Aujourd'hui que certains réformateurs européens ont voulu introduire des réformes jusqu'en Turquie, l'aumône n'est plus pratiquée comme autrefois. Il y règne un paupérisme effroyable, et grâce au progrès, les descendants contemplent avec une parfaite indifférence la ruine des établissements de charité publique fondés par leurs ancêtres.

Le onzième mois de l'année lunaire des Turcs s'appelle le *ramadan*, temps sacré de jeûne très-rigoureux. « L'haleine de celui qui jeûne, disait Mahomet, est plus agréable à Dieu que l'odeur du musc. » A partir du moment où le jour permet de *distinguer un fil blanc d'un fil noir*, jusqu'à celui où le soleil disparait de l'horizon, l'usage de la nourriture, de la boisson, de la pipe et du *harem* est sévèrement défendu. Cette abstinence devient extrêmement pénible, quand le ramadan tombe en été, surtout dans ces pays arides; mais les riches éludent la rigueur en dormant le jour et en se livrant aux divertissements la nuit. En général on peut dire que pendant le mois sacré le jour est le carême et la nuit le carnaval.

Si je me mettais à parler du pèlerinage de la Mecque, j'entrerais dans des longueurs interminables. Ce que j'en ai déjà dit peut suffire; maintenant j'aime mieux toucher à un autre point de l'Islamisme. Cette religion n'a point de sacerdoce, mais bien une sorte de sacrifice; c'est le chef de famille qui l'accomplit dans la fête du *Curbàn*, *Bairàm*, au terme d'un voyage, à la naissance ou à la mort d'un enfant, à la consécration d'une

mosquée, etc. On ne circoncit pas les nouveau-nés comme chez les Juifs, mais bien les enfants de six à seize ans, de sorte qu'ils puissent réciter la formule de la foi. Il est défendu aux Musulmans de manger du porc et du lièvre, de la viande étouffée et du sang; il leur est également défendu de boire du vin ou des liqueurs fermentées. Je me souviens d'avoir un jour entendu raconter par les chrétiens du Levant une tradition relative à la défense faite par Mahomet de manger du porc, j'en rapporterai maintenant une autre sur la prohibition du vin. Quelques *Sciehr* voulant se défaire du moine *Rahèb-el-Beheira* (religieux du lac) qui jouissait de toute la faveur du Prophète, les enivrèrent l'un et l'autre; puis, tandis qu'ils dormaient, ils tuèrent le moine avec l'épée de Mahomet. Ils feignirent alors de dormir eux-mêmes, et quand tous furent éveillés et virent le mort, l'un d'eux se mit à dire que ce meurtre était le funeste effet de l'ivresse, et que celui dont l'on trouverait l'épée teinte de sang devait être le meurtrier. L'épée souillée était celle de Mahomet; on en conclut que c'était lui qui avait commis le meurtre dans le délire de l'ivresse. Aussitôt Mahomet se fit révéler par l'archange le chapitre qui interdit le vin et toutes les boissons enivrantes. Mais reprenons notre sujet. Le mariage n'exclut pas la polygamie, pourvu que l'on n'ait pas plus de quatre femmes; quant à des concubines, on peut en avoir autant qu'on veut. Le divorce est permis; en un mot, la femme, et par conséquent, la moitié de la société est esclave.

Telle est la religion que Mahomet a donnée à un peuple grossier, plein d'imagination et de valeur, et que la gloire des premiers Kalifes (*vicaires* ou *intendants* du Prophète) répandit dans l'Asie et dans la fertile Egypte, pays qui, malgré les prétentions de la géographie, appartient à l'Asie. Avec un peuple vierge comme le peuple Arabe, un peuple fanatisé et emporté jusqu'à la témérité sur les champs de bataille, par l'espoir d'obtenir l'amour des houris célestes, ainsi que le riche et facile butin qu'on faisait briller à ses yeux, avec un pareil peuple chacun sait quels résultats a produits l'islamisme. Mais une fois cette fureur calmée, une fois une digue mise à ce débordement, nous voyons de nos jours à quel degré de barbarie, de corruption et de faiblesse la race arabe a été réduite par le Mahométisme.

Quelques Turcs barbares, déjà connus dans l'histoire moderne, avant l'ère chrétienne, sous le nom d'Ottomans, ou d'Osmanlis (du nom d'un de ses valeureux princes), pénétrèrent en Europe, au temps où les Mahométans Arabes florissaient encore; d'abord ils firent cause commune avec eux et embrassèrent leur croyance. Mais ensuite, quand ils les virent s'efféminer sous le climat voluptueux où ils s'étaient établis par la conquête, quand, d'un autre côté, ils trouvèrent dans les débris de l'empire byzantin, une proie aussi riche qu'aisée à saisir, ils songèrent à travailler par eux-mêmes et pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'après s'être emparés du trône des faibles

Césars grecs, et avoir rencontré une barrière insurmontable dans la forte race latine, qui ne leur permit pas d'envahir les pays chrétiens de l'Occident, ils ne se lassèrent pas encore de combattre et se jetèrent sur une nouvelle proie au midi; là leur sceptre de fer s'étendit sur la Syrie, sur l'Egypte et sur le rivage septentrional de l'Afrique, où leurs coreligionnaires devinrent leurs esclaves plutôt que leurs sujets. Voilà comment depuis le cinquième siècle les Turcs Ottomans gouvernent la Palestine. De même que les Arabes, ils durent leurs premiers triomphes au fanatisme; mais déjà ils sont énervés comme eux, et bientôt les uns et les autres périront, parce que l'épée de Mahomet, si elle a pu fonder la conquête sur la destruction, ne pourra jamais ni édifier ni diriger. L'Islamisme est la religion de la barbarie, elle doit crouler devant le christianisme, unique agent de la civilisation.

Il nous reste à parler des Juifs :

Vers l'an 1140, lorsque Baudouin III occupait le trône le Godefroi, on vit un vieillard étranger, qui avait traversé la mer et le désert d'Egypte, se prosterner un jour près des portes de Jérusalem. Il avait la barbe inculte, les sandales usées, les vêtements poudreux et déchirés. Ayant baisé le sol avec une ardente affection, il se leva, essuya deux larmes qui sillonnaient ses joues amaigries et tira de son sein un rouleau de papier. Puis, s'asseyant sur un tas de décombres, il lut avec une émotion inexprimable l'élégie suivante :

LES LAMENTATIONS DE L'HÉBREU.

« As-tu donc oublié, ô Sion, tes enfants captifs! Es-tu insensible au salut que les misérables restes de ton peuple s'adressent de tous les coins de la terre? Du Levant au Couchant, du Sud au Nord, l'esclave tourne vers toi un regard d'espérance, et t'offre le tribut de ses larmes.

« Que nos larmes coulent en abondance comme la rosée de l'Hermon! Mais hélas! pourquoi ne peuvent-elles pas, ô Solyme, baigner tes collines désertes!

Quand je pleure ta chute, l'accent de ma voix ressemble au cri lugubre du hibou; mais quand je rêve la fin de ma servitude, oh! alors ma voix retentit comme le son de la harpe, qui autrefois se mariait à tes divins cantiques.

« Mon cœur se transporte dans la maison de Dieu, et là il se répand en présence du Créateur. N'est-ce point là que s'ouvraient les portes du ciel, et que la majesté de l'Eternel éclipsait la lune, les étoiles, les astres?

« Ah! que ne puis-je épancher mon âme là où l'esprit du Seigneur, ô Solyme, descendait sur tes élus! Alors tu étais le siége de l'Eternel, aujourd'hui tu vois deux esclaves assis sur le trône de tes rois.

« Oh! que ne puis-je planer sur les hauteurs où Dieu se révélait à tes

prophètes! Donne-moi des ailes, et je porterai sur tes ruines les débris de mon cœur brisé, j'embrasserai tes pierres muettes, et mon front touchera ta poussière sacrée!

« Alors je respirerais dans ton atmosphère un air vital; je humerais dans ta poussière le parfum de la myrrhe; je goûterais jusque dans l'eau de tes torrents la douceur du miel!

« Combien il me serait doux de marcher les pieds nus sur les ruines de ton Sanctuaire, où la terre a reçu l'arche d'alliance et ses chérubins! Là j'arracherais de mon front toutes les vaines parures, et je maudirais le destin qui a chassé tes pieux adorateurs dans une région profane!

« Comment pourrai-je dorénavant me livrer aux joies de la vie, quand je vois les chiens emporter tes lionceaux? Mes yeux fuient la lumière du jour, qui me montre les corbeaux soulevant en l'air les cadavres de tes aigles.

« Eloigne-toi, ô calice de douleur; laisse-moi un seul instant de repos; car mes veines sont déjà gonflées de tes flots d'amertume!

« Un seul instant, pour que je pense encore en paix à Samarie, et ensuite je m'abreuverai de ton absinthe; encore un rapide souvenir de Solyme, et ensuite je te viderai jusqu'à la lie[1]! »

Cette lecture achevée, le vieillard jeta autour de lui un regard rasséréné. Les rides semblèrent disparaître de son front bronzé, et son visage, son attitude, sa marche trahissaient cette pensée intime: j'ai donc pu exhaler mes longs gémissements! » Mais en ce moment un cavalier inhumain passa, et à peine eut-il aperçu le vieillard, qu'il poussa, dit-on, son cheval sur lui, et le foula sans pitié sous les sabots ferrés du fougueux animal.

Les désirs que le rabbin Jehuda Allevi exprimait au XIIe siècle par cette complainte, sont encore les désirs d'un grand nombre de Juifs de nos jours, comme ils furent ceux des Juifs des siècles passés, depuis qu'un mystérieux et terrible arrêt les a bannis loin de la terre de leurs aïeux. Persécutés et opprimés par les Césars de Rome, parce qu'ils se révoltaient à chaque moment contre la puissance invincible des légions romaines; persécutés et opprimés par les Césars de Bysance, parce qu'ils complotaient sans cesse contre les chrétiens qu'ils haïssaient, ils virent la Palestine changer dix fois de maître, et chaque nouveau maître les persécuter et les opprimer comme ses prédécesseurs. Le mépris auquel ils sont condamnés, même aujourd'hui, est aussi incroyable que la misère dans laquelle ils sont tombés. La plus grande injure qu'on puisse adresser à un Arabe, c'est de l'appeler *Ebn-iahùdi*, fils d'un juif[2]. A Jérusalem,

[1]) Munk, *Palestine*, p. 627.

[2]) Il m'arriva, un jour que je voyageais en Egypte, de dire au *Sais*, ou valet qui accompagnait mon cheval, et qui m'avait donné des motifs de méconten-

si l'on pose le pied sur le seuil d'une de leurs... faut-il dire maisons ou étables? on se sent repoussé par la puanteur et la malpropreté au milieu de laquelle ces malheureux végètent, et d'où cependant rien ne saurait les arracher. Une force secrète les y enchaîne; une attraction mystérieuse les y entraîne des contrées les plus éloignées, non comme les pèlerins chrétiens, pour y visiter en passant leur ancienne patrie, mais pour y fixer leur résidence et pour s'y préparer un tombeau. On compte dans toute la Palestine près de huit mille Juifs, mais tous étrangers ou fils d'étrangers. On les dirait condamnés à perpétuité à assister à l'accomplissement des prophéties du Christ qui a reçu la mort en ces lieux, et des imprécations féroces que leurs pères ont vomies en le sacrifiant : *que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* En parcourant à Jérusalem le sale quartier des Juifs[1], et en constatant l'abjection à laquelle les infortunés descendants de Juda sont réduits parmi les Arabes et les Turcs, je ne pouvais m'empêcher de répéter ces vers du poëte catholique :

Ce sang, qu'ont attiré les blasphèmes des pères
Sur ce front foudroyé de leurs enfants maudits,
Toujours tombe et retombe en flots héréditaires,
Que grossissent encor des crimes séculaires!
Sous le poids de ce sang toujours assourdis,
En vain ils le secouent en marchant d'âge en âge[2]! (D. P. A. B.)

tement, il m'arriva de lui dire en colère : *ia ebn iahùdi*, ô fils d'un Juif! — Le jeune homme serra les poings et me montra les dents avec un air qui semblait dire : je voudrais t'écraser infâme que tu es! — Puis, se voyant incapable de m'attaquer, il se couvrit le visage des deux mains, pleurant de rage et de dépit. Quelques minutes après, il vint à moi tout radouci et tout désolé : *Abuhom*, me dit-il, *Abuhom* (*leur* père, c'est-à-dire père des chrétiens, qui appellent le prêtre *Albunos*, notre Père), si vous n'êtes pas content, donnez-moi la bastonnade, mais ne me traitez plus de *ebn iahùdi* — Le pauvre garçon! il préférait les coups à ce nom ignominieux. Il me fallut le consoler pendant plus d'une heure pour le remettre.

[1]) Ils se trouvant entassés entre le Mont Sion et l'emplacement du temple, sur un espace très-restreint pour leur nombre. On a calculé que, si la population était aussi pressée dans toute la ville qu'elle l'est dans le quartier des Juifs, Jérusalem aurait plus de 100,000 habitants. Ces juifs ne descendent pas de familles établies depuis longtemps dans le pays; car ces familles ne s'y perpétuent guère et s'éteignent bientôt sous l'action de beaucoup de maladies contagieuses. Les Juifs de Jérusalem sont tous des étrangers, qui y viennent la plupart, à un âge avancé, pour mourir sur le sol de leurs ancêtres, et être enterrés dans la vallée de Josaphat. Presque tous sont pauvres et vivent des aumônes recueillies pour eux en Europe. (Mislin, *les Lieux-Saints*, t. II. ch. 23).

[2])
E quel sangue dai padri imprecato
Sulla misera prole ancora cade,
Che mutata d'etade in etade,
Scasso ancor dal suo capo non l'ha.

DÉPART DES MISSIONNAIRES

EN JANVIER ET FÉVRIER 1863.

Est parti pour la Mission de Tripoli en Barbarie le Père Antoine de Poggio-Ginolfo, Observantin de la Province de Rome.

QUATRIÈME PARTIE.

ANCIENNE CHRONIQUE

sur les circonstances qui accompagnèrent la suppression au Danemarck des Franciscains Missionnaires de l'Ecosse, de la Norwège, de la Laponie et des autres régions voisines du Pôle-Nord.

(*Continuation et fin; voir page* 50).

LE COUVENT D'YSTAD.

Voici maintenant le récit de la déplorable expulsion des Frères Mineurs de leur couvent d'Ystad. Cet événement arriva la veille de l'Annonciation vers l'an de grâce 1532. Le lecteur verra quelles impiétés et quels scandales les Luthériens commirent en cette circonstance.

Avant leur expulsion définitive, les Frères furent assaillis au moins deux fois, en dépit des réclamations qu'ils adressèrent à Sa Majesté et au Conseil du royaume. La première fois, les Luthériens, animés d'un esprit de haine satanique, cernèrent le couvent et l'auraient certainement envahi, si les Frères ne leur avaient opposé une résistance énergique, en barricadant toutes les portes avec des poutres et de grands arbres. Néanmoins les Sectaires renversèrent les palissades qui l'entouraient, et arrachant des portes des ais entiers, ils pénétrèrent dans la cour des gens de service. Mais les religieux les empêchèrent d'aller plus loin, et les assaillants durent se contenter de les couvrir d'un torrent d'injures et d'opprobres, les traitant d'assassins, de brigands, de voleurs, de vampires, etc. La seconde attaque eut lieu de la manière suivante : Ces mêmes sectaires coururent un jour au couvent pour y faire l'inventaire de tout ce qui s'y trouvait. En cette circonstance un certain Soeren Jeppesen et un autre bourgeois nommé Ingvar forcèrent les serrures du corridor. Mais outre ces excès, les religieux eurent à en souffrir bien d'autres, avant d'être entièrement chassés.

Or, voici la relation des événements qui accompagnèrent cette expulsion.

La veille de l'Annonciation de l'an de grâce 1532, après les vêpres et l'office du soir, le bourgmestre Jean Hiort se rendit au couvent, suivi de ses Luthériens et d'un grand nombre d'habitants de la ville, qui se mirent à

faire grand bruit à la porte, en demandant qu'on leur ouvrît. Comme on s'y refusa, ils coururent en criant et en hurlant à la grille de l'église, par laquelle ils tentèrent en vain de pénétrer dans le couvent. Le P. André Berthelsen[1], gardien, entendant le tumulte, s'avança vers eux avec un religieux et leur demanda ce qu'ils voulaient. Tous se mirent à crier ensemble qu'ils avaient des lettres du roi qui ordonnait de les chasser, et de consacrer le couvent, changé en hôpital, au service des pauvres. Comme malgré cela on refusait encore de leur ouvrir les portes, ils dirent qu'ils entreraient de force. Alors le gardien témoigna le désir de voir les lettres royales, déclarant que, s'ils n'étaient pas à même de les exhiber, il se garderait bien d'abandonner le couvent. Les bourgeois répondirent qu'ils ne les montreraient jamais, tandis que Jean Hiort, se retirant à l'écart et appelant le gardien, lui fit entendre qu'il demandait seulement à entrer avec l'un des siens, en lui promettant que du reste il ne serait fait aucun mal aux religieux. Le gardien se laissa séduire par ces paroles; mais à peine les portes furent-elles ouvertes, que le bourgmestre s'y jeta avec toute sa bande, et s'empara de vive force du trousseau de clefs du portier. Et sur le champ Soeren Jeppesen somma le gardien de lui remettre les actes de fondation, ainsi que toutes les clefs du couvent, et l'état exact de tout le mobilier qui avait déjà été inventorié. De son côté le gardien demanda par deux ou trois fois qu'on lui donnât lecture des lettres royales. Là dessus le greffier de la ville, nommé Soeren, tira de sa poche un morceau de papier, et fit connaître au gardien et à ses Frères l'exposé des raisons pour lesquelles on les expulsait. C'était d'abord parce que les religieux n'avaient pas prêché le Saint Evangile; puis, parce que tous les habitants désiraient le départ des Franciscains; et en troisième lieu, parce que les moyens d'existence leur manquaient. En entendant ces belles raisons, le gardien demanda au bourgmestre Niels Winther et à tous les échevins réunis si vraiment les Frères Mineurs avaient jamais prêché des doctrines contraires à l'Evangile et à l'Ecriture Sainte? Winther et ses compagnons répondirent que les Frères avaient toujours enseigné de saines doctrines et mené une vie absolument irréprochable; „ Néanmoins, ajoutèrent-ils, nous désirons leur éloignement. „ Là dessus les Luthériens voulant les démentir sur la première partie de leur réponse, il s'éleva une grande dispute parmi les habitants. Quand le silence fut enfin rétabli, le gardien en appela à Sa Majesté et au Conseil du royaume, disant qu'il saurait bien se défendre en temps et lieu et réfuter les calomnies qu'on avait fait parvenir jusque près du trône. Mais au même moment, Soeren Jeppesen, commençant à l'apostropher avec violence, lui arracha des mains les clefs; ce que voyant les religieux prirent la fuite, les uns par le chœur, les autres par le corridor.

[1]) Il fut nommé Ministre Provincial des Franciscains au Danemark le 8 septembre 1534.

Alors les bourgeois les arrachèrent violemment de leurs cellules, les traînèrent sur le sol et les frappèrent de coups de hache. Parmi les religieux, le P. Sévérin Jacobsen[1], qui descendait au dortoir, fut plusieurs fois jeté par terre, poussé avec violence dans les cloîtres contre les murs, puis traîné tout autour du couvent. Après ces mauvais traitements, il dit aux autres religieux : « En vérité, mes frères, je sens que je vais bientôt mourir des secousses et des coups que j'ai reçus; je souffre tant que je respire à grand' peine. » En effet, s'étant mis au lit, les jours suivants, il commença à dépérir rapidement, ayant chaque jour des accès d'hémoptysie. Comme il approchait de sa fin, Algot Nielsen, intendant de la ville, Mogen Hansen, Tyge Lauridsen, Tue Skomager et Pierre Olsen vinrent le visiter. « Chers amis, leur dit le moribond, vous voyez combien vos concitoyens m'ont maltraité. Ce sont surtout Pierre Nielsen, Ode Maler, Lars Bönder, et beaucoup d'autres que je ne connais pas, qui m'ont conduit à une mort certaine. » Le commandant Pierre Malthiaesen vint aussi le visiter avec plusieurs autres bourgeois, lui demandant de qui il avait à se plaindre. « Sachez, leur répondit le P. Sévérin, que si j'étais resté dans mon couvent, je ne me trouverais point dans le déplorable état où vous me voyez. Néanmoins je n'ai de haine contre aucun de ceux qui m'ont maltraité; je leur pardonne, au contraire, volontiers pour l'amour de Jésus-Christ, qui a souffert bien davantage pour moi. Les douleurs que je souffre ne me permettent point de penser à autre chose, et je laisse au juge suprême le soin de faire justice de mes bourreaux. Je ne formulerai donc aucune accusation; il pourrait en résulter pour moi de trop graves inconvénients si jamais je recouvrais la santé. » Il y eut cependant deux des coupables qui, se repentant de leur crime, vinrent implorer leur pardon, qu'il leur accorda de tout cœur. Quant à tous les autres, ils s'obstinèrent dans leur malice, ne songeant même pas à demander leur grâce. De leur côté, les habitants traitèrent de même tous les autres religieux, les jetèrent par terre, les frappèrent avec des tables, et les traînèrent ensuite par les bras hors du couvent, montrant une telle barbarie que même un turc ou un païen, qui eut assisté à cette scène, n'eût pu retenir ses larmes. Aussi les serviteurs et les marins du roi, touchés de compassion, s'écriaient-ils : « Qu'ils sont donc cruels et inhumains, les habitants de cette ville! Comme le peuple danois est barbare! Dans notre pays les moines ont aussi été chassés, mais point battus ni maltraités; au contraire, on leur a fourni des vêtements, de l'argent, et tout ce qu'il leur fallait en voyage. » La pitié seule arrachait de pareilles exclamations à ces soldats mercenaires.

Le bourgmestre Niels Winther et plusieurs autres bons citoyens versèrent aussi des larmes de compassion sur le sort de nos Frères. Parmi

[1]) Il a déjà été question de lui à propos du couvent de Halmstadt.

ceux-ci, deux autres prêtres, les Pères Thomas et Christophore, moururent également quelques jours après l'expulsion, laissant au Juge Suprême le soin de prononcer si ce fut par suite des mauvais traitements qu'ils avaient reçus. Au temps pascal, alors que les vrais chrétiens, ayant l'usage de la raison, sont accoutumés et obligés de participer à la Sainte Communion, les religieux furent empêchés de célébrer la messe, même à huis clos. Le P. André Berthelsen, gardien, fut même tenu en prison pendant plus de huit semaines, réduit à manger le pain de l'affliction et à boire le calice de la douleur, sans avoir même une croûte de pain pour se sustenter : n'est-ce point là un traitement pire que celui qu'on inflige aux malfaiteurs publics, condamnés au gibet et à la roue? Et quand ce religieux fut réduit à mendier, où pouvait-il trouver quelqu'un qui lui donnât un morceau de pain sans danger? Et cependant ce bon père gardien et ses frères avaient laissé au couvent, au moment même où ils en avaient été chassés, des provisions abondantes, dont il leur avait été défendu de prendre de quoi pourvoir à leur subsistance.

Voilà ce que les religieux eurent à endurer de la part des Luthériens, lors de la dispersion du couvent d'Ystad. Le P. André Berthelsen, gardien à cette époque, me l'a raconté de vive voix et par écrit à moi Frère Erasme Olufsen, en m'affirmant de bonne foi et par serment que son récit était exact et entièrement conforme à la vérité.

LE COUVENT DE NESTVED.

Récit de la dispersion du couvent de Nestved, arrivée en l'an de grâce de Notre Seigneur 1532, le lendemain de l'Assomption de la Sainte Vierge.— Mogens Gjöe, digne disciple de Satan, avait souvent menacé de chasser les religieux de ce couvent. Et comme son grand père et sa grand'mère étaient morts en cette ville, et que le premier avait fait don d'un calice au couvent, Mogens Gjöe le reprit au moment de la dispersion. Puis il envoya en ce lieu des prédicants Luthériens, auxquels il recommanda de déclamer contre les religieux. Peu content de cela, il leur joignit les fameux Jean Kjoege et Nicolas Christensen, deux véritables brigands, apostats de notre Ordre, avec la mission de suivre attentivement les sermons du P. Erasme Olufsen, Lecteur du couvent, qui avait été spécialement chargé de combattre l'hérésie.

Ces espions, ayant relevé quelques maximes prétendues hétérodoxes, les envoyèrent à Mogens Gjöe, auquel ils fournirent un prétexte pour interdire la prédication au P. Erasme et à tous les autres religieux, tant qu'ils ne lui auraient pas rendu compte des propositions qu'ils avaient avancées. C'est pourquoi Erasme, ayant pris pour compagnon le P. Jacques Hansen[1], coadjuteur du Provincial, se rendit à Copenhague, afin d'y

[1]) Ce sont ces deux religieux qui ont écrit la présente chronique.

défendre sa doctrine devant le conseil du royaume. En fait, tous les membres de ce conseil, soit ecclésiastiques, soit séculiers, reconnurent, après avoir lu ces propositions en langue vulgaire, qu'elles étaient orthodoxes, de telle sorte que plusieurs d'entre eux allèrent jusqu'à verser des larmes, en sachant quelles étaient les choses qu'on mettait en question; car ils craignaient qu'une si grande iniquité n'attirât les malédictions du ciel sur leur patrie. Alors Tyg-Krabbe prit les pièces et les présenta à sa Majesté; le roi les déféra sur le champ à l'examen de Mogens Gjöe, et celui-ci les soumit au jugement de quelques Luthériens. Il est facile de deviner le résultat d'un pareil examen, et Mogens Gjöe s'en prévalut pour écrire secrètement aux magistrats de Nestved que ces propositions avaient été jugées hérétiques par le conseil du royaume. Il accompagna sa lettre d'une dissertation dépourvue de sens commun, qui doit se trouver encore entre les mains des bourgmestres de la ville. Après cela les deux religieux susnommés retournèrent à Nestved, d'où le ministre Provincial rappela le P. Jacques, son coadjuteur; mais bientôt le P. Jean Nyborg, Vice-gardien de cette ville, se rendit à Roeskilde, afin de voir le Ministre. Ils en partirent ensuite ensemble, et furent témoins de l'exécution du décret royal, qui ordonnait l'expulsion de tous les religieux du couvent[1].

LE COUVENT DE KALLUNDBORG.

Récit de la dispersion du couvent de Kallundborg, arrivée vers la fête de l'exaltation de la Sainte Croix en l'an 1532. — L'impie Mogens Gjöe avait menacé plusieurs fois les religieux de les chasser du couvent de Kallundborg; mais il aurait aimé que d'autres eussent accompli l'œuvre sacrilége, et les habitants ne voulurent y prendre aucune part. Or, au moment de quitter la ville pour aller au Jutland, Mogens enjoignit au commandant de la forteresse d'intimer à tous les Frères l'ordre d'abandonner le couvent. Sommé d'en sortir, le P. Melchior, gardien, qui était un hérétique caché, ne fit aucune résistance; il resta néanmoins à Kallundborg, de l'aveu de Mogens Gjöe, et plus tard il y prit la place de prédicateur de la ville, qu'il occupe encore à présent.

LE COUVENT DE HORSENS.

Manière dont les Frères Mineurs furent chassés de ce couvent. — Depuis longtemps les Frères y enduraient mille avanies et insultes de la part des Luthériens de la ville et de celle de Mogens Gjöe, qui déjà plus d'une fois avait excité le peuple de Horsens à s'emparer du couvent que nous y possédions. Les habitants avaient donc essayé de déterminer nos religieux à se retirer volontairement, en promettant à chacun d'eux un beau présent et tout le nécessaire; mais ils échouèrent dans leurs efforts. Ils ne réussirent pas mieux par les menaces, d'autant plus que les Frères étaient

[1]) Ce décret est du 10 août 1532.

soutenus par Mandrup Holck, qui avait sur ce couvent des droits de fondation[1]. C'est pourquoi les Luthériens de Horsens, ne pouvant arriver à leur but, s'adressèrent, d'après le conseil qui leur fut donné, à Mogens Gjöe, qui leur suggéra l'idée d'enlever des églises paroissiales l'ostensoir et les vases sacrés pour les offrir au roi comme le prix du couvent. Il fut ainsi fait, et le bourgmestre Lars Jensen se rendit avec un autre citadin à Goterp, où le roi se trouvait alors.

Les députés obtinrent en effet un titre de donation[2] par lequel Sa Majesté attribuait à la ville la propriété du couvent des Frères Mineurs, et cette pièce fut lue en leur présence le jour de Sainte Barbe. Ceux-ci voyant néanmoins qu'ils avaient été chargés près du roi d'une foule d'accusations calomnieuses et que la lettre royale leur donnait le temps d'y répondre, convinrent des termes d'une réfutation qu'ils signèrent et qui finissait ainsi : « Nous nous déclarons innocents des faits dont l'on nous accuse dans la lettre de Votre Majesté, et nous sommes résolus de ne point abandonner le couvent pour de pareils motifs. Mais considérant que cette même lettre nous enjoint de partir sans retard, et qu'il nous faut obéir aux ordres du Prince, nous déclarons qu'en nous y conformant, nous préférons nous soumettre comme le feraient des étrangers, plutôt que d'appeler de cette décision, convaincus que nous avons très-peu d'amis, qui puissent obtenir quoi que ce soit en notre faveur auprès de Votre Majesté. » En effet cette injuste et inique décision fut exécutée le jour de la fête du Saint Martyr Thomas de Cantorbéry[3]. Mais avant de chasser nos Frères, on les dépouilla de tout ce qu'ils avaient. Ceci arriva l'an et le jour que nous avons indiqués.

Tel est le récit de l'expulsion des Frères Mineurs de la Province de Danemarck.

RELATION

FAITE PAR LE P. MARC DE NICE, FRANCISCAIN, DE SON VOYAGE ET DE SA MISSION AU NOUVEAU-MEXIQUE EN 1539[4].

Avec l'aide et le secours de Notre-Dame la Bienheureuse-Vierge-Marie et de notre Séraphique Père St François, moi Fr. Marc, profès de l'Ordre de St François, en exécution des instructions de l'illustrissime Seigneur D. Antoine de Mendoza, vice-roi et capitaine-général pour Sa Majesté dans la nouvelle Espagne, je suis parti de la ville de St Michel (province Culnacan) le vendredi 7 mars 1539, ayant pour compagnon Frère Honoré et emmenant avec moi le nègre Etienne de Dorante et quelques Indiens de ceux que Mgr le vice-Roi a affranchis, après les avoir rache-

[1]) Mandrup Holck, de Barristskow, descendait de Messire Nicolas de Barristskow, qui avait fondé le couvent en l'an 1261

[2]) Daté du 4 septembre.

[3]) Le 29 décembre 1532.

[4]) Voir la 2me livraison de la deuxième année des *Annales*, p. 128 et suivantes.

tés. Ils m'avaient été remis par François Vasquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, outre un grand nombre d'Indiens de Petatlan et d'une autre ville nommée Cuchillo éloignée d'environ cinquante lieues de la première. Ces hommes sont arrivés à la vallée de Culiacan, en témoignant une très-grande joie, parce que les affranchis envoyés en avant par le susdit gouverneur pour annoncer leur affranchissement à ces Indiens, leur avaient assuré qu'à l'avenir ils ne devaient plus être traités en esclaves ni subir aucun mauvais traitement, et leur avaient dit que Sa Majesté le voulait et l'ordonnait ainsi. Avec la compagnie que je viens de dire je me mis en route et marchai jusqu'au village de Petatlan, recevant partout le meilleur accueil, et trouvant toutes sortes de choses à manger, au milieu de roses, de fleurs et d'autres décorations. Où il n'y avait point d'habitations, on me faisait des maisons d'argile avec des branches entrelacées de toutes parts. Je me reposai trois jours en ce village de Petatlan, parce que mon compagnon Frère Honoré tomba si gravement malade, que je fus contraint de l'y laisser; puis suivant nos instructions, je continuai mon chemin, selon que me guidait l'Esprit Saint, sans aucun mérite de ma part. J'étais accompagné du nègre Etienne de Dorante et de plusieurs Indiens affranchis, et beaucoup d'habitants du pays me fesaient partout où j'arrivais une réception solennelle, avec de grandes démonstrations de joie, dressant des arcs de verdure et me donnant à manger de ce qu'ils avaient, bien que ce fût peu; car, disaient-ils, depuis trois ans il n'avait point plu, les Indiens du pays avaient plutôt songé à se cacher qu'à ensemencer leurs terres, par peur des chrétiens de la ville de St Michel, qui jusqu'alors avaient accoutumé de faire chez eux des excursions, de les attaquer et de les réduire en servitude.

Sur toute la route, qui peut être de vingt-cinq à trente lieux en deçà de Petatlan, je ne vis rien qui mérite mention, sinon la démarche que firent près de moi quelques Indiens de l'île autrefois visitée par Ferdinand Cortese, marquis de Vales. Ils m'assurèrent que leur pays était bien une île, et non point une terre ferme, comme plusieurs le prétendaient; ils passaient sur quelques radeaux, et de la terre ferme à leur île ils devaient franchir environ une demi-lieue de mer. Quelques autres Indiens vinrent aussi me voir : ils étaient d'une île plus grande que la première et plus éloignée; j'ai appris qu'au delà de cette île il y en a trente autres petites, habitées par plusieurs familles et presque stériles, à l'exception de deux qui produisent du maïs. Ces Indiens portaient autour du cou beaucoup de bandeaux en nacre de perle. Je leur montrai des perles dont je m'étais muni comme échantillons; ils me dirent qu'il y en avait beaucoup de pareilles et de très-grosses dans les îles; néanmoins je n'en trouvai aucune. Je continuai ma route à travers une région inhabitée pendant quatre jours, suivi d'un grand nombre d'Indiens tant des îles que des montagnes que je laissais derrière moi, et au bout de cette région inhabitée je rencontrai d'autres Indiens tout étonnés de me voir, parce que n'ayant,

dans un pays si désert, aucun rapport avec les habitants d'en deça, ils ne se formaient aucune idée des chrétiens. Ces pauvres gens me firent le plus grand accueil et me donnèrent beaucoup de choses à manger. Ils cherchaient à toucher mes vêtements et m'appelaient *Hayota,* mot qui dans leur langue signifie homme du ciel. L'interprète leur expliqua de son mieux tout ce que renferme l'instruction faisant connaître Notre Seigneur Dieu du ciel et sa puissance. Parcourant ce désert, je tâchais de m'enquérir par tous les moyens possibles des régions où l'on trouverait des villes nombreuses et des habitants plus policés et plus intelligents que ceux que j'avais sous les yeux, et je ne pus rien découvrir à cet égard; mais on me dit que plus loin, à la distance de quatre ou cinq journées de marche, au point où viennent mourir les pentes des montagnes, se déroule une large et vaste plaine, et là, me dit-on, il y a beaucoup de grandes habitations dont les possesseurs portent des vêtements de coton. Et comme je leur montrais différentes pièces de métal dont je m'étais muni pour me renseigner sur les métaux du pays, ils prirent une pièce d'or en me disant que les habitants de la plaine avaient des vases du même métal, et qu'ils portaient aux narines et aux oreilles certains anneaux verts, et qu'ils avaient certains instruments en or, avec lesquels ils se rasent et s'essuient la sueur, et que dans leurs temples les murs étaient revêtus du même métal, dont ils se servent d'ailleurs pour tous leurs besoins domestiques. Mais comme cette plaine s'écarte des côtes de la mer, et que mes instructions me recommandaient de ne point m'en éloigner, je résolus de ne la visiter qu'à mon retour, afin de la voir plus à l'aise, et je marchai ainsi pendant trois jours à travers les lieux habités par ces Indiens, qui me firent le même accueil que les autres, jusqu'à ce que j'arrivasse à un village assez considérable, appelé Vacapa; là on m'entoura de mille prévenances et l'on m'offrit abondamment à manger, car la terre y est fertile et il est possible de l'arroser. De cette station à la mer il y a quarante lieues, et comme je me trouvais si loin de la mer, et que c'était l'avant-veille du dimanche de la Passion, je résolus d'y rester jusqu'à Pâques, pour m'assurer de l'existence des îles dont j'ai dit plus haut que l'on m'avait parlé. A cet effet j'envoyai plusieurs Indiens du côté de la mer par trois chemins différents, et je leur ordonnai de m'amener des habitants de la côte et de quelques unes de ces îles, afin de leur demander des renseignements. En même temps je chargeai le nègre Etienne de Dorante de se diriger droit au nord à une distance de quarante ou soixante lieues, pour voir si par là il y avait moyen de se procurer quelques notions relatives à nos recherches. Je convins avec lui que, si on lui signalait une région peuplée et riche qui méritât attention, il n'irait pas plus loin et qu'il retournerait en personne ou bien qu'il m'enverrait des Indiens avec un signe que nous déterminâmes, c'est-à-dire, qu'il m'enverrait une croix blanche, de la hauteur d'une palme, s'il découvrait un pays d'une certaine importance, et d'une hauteur double, s'il découvrait un grand pays, ou enfin une grande croix, si c'était un pays plus grand et plus fertile que

la Nouvelle-Espagne. En conséquence, le dit Etienne me quitta le dimanche de la Passion, après le diné, et quatre jours après, je vis venir des messagers avec une croix de la hauteur d'un homme, ils me dirent de la part d'Etienne que je pouvais aller le rejoindre, parce qu'il avait trouvé des gens qui lui avaient fait connaître une très-grande province qu'avaient visitée des Indiens qui étaient avec lui; l'un d'eux envoyé par Etienne me dit qu'il y avait trente journées de marche du lieu où se trouvait Etienne jusqu'à la première ville du pays appelé Cevola. Il affirme que cette province compte sept villes très-grandes, toutes soumises à un seul prince et avec des maisons bâties en pierres et en chaux, dont la plus petite a un étage, et les autres deux ou trois étages, à l'exception de celle du prince qui en a quatre. Toutes ces maisons sont rangées en ordre l'une à la suite de l'autre. On voit aux portes des principales de nombreux ornements en turquoises, pierres précieuses qu'on y trouve, d'après ce qu'il dit, en grande abondance; le messager dit aussi que les habitants de ces villes sont très-bien vêtus, et que plus loin se trouvent encore d'autres provinces, dont chacune serait plus grande que le territoire de ces sept villes. J'ai cru à son rapport, parce qu'il m'a paru être un homme sensé, et en conséquence j'ai différé d'aller rejoindre Etienne de Dorante, pensant qu'il m'attendrait, et voulant d'ailleurs attendre moi-même les messagers que j'avais envoyés du côté de la mer; ceux-ci revinrent aux Pâques fleuries, avec des naturels des côtes et des deux îles qui me donnèrent des détails sur les îles que j'ai dit plus haut être stériles, d'après ce que j'avais déjà appris, et dont les habitants portent sur le front des bandeaux de perles et possèdent, assure-t-on, de grosses perles et beaucoup d'or. Ces naturels m'attestèrent l'existence de trente-quatre îles apparaissant successivement l'une après l'autre, ils me dirent que les habitants des côtes, comme ceux des îles, ont peu de ressources; leur commerce est celui des melons. Autant qu'on peut en juger à la vue, cette côte s'étend vers le nord. Les Indiens qui en venaient m'apportèrent des rondelles de cuir de vache, très-bien ouvragées, assez grandes pour les couvrir de la tête jusqu'à la pointe des pieds, et percées au sommet d'une ouverture qui permet de voir d'un côté à l'autre, je les crois tellement solides qu'un trait d'arbalète ne les percerait pas.

Ce jour là je reçus la visite de trois Indiens tatoués, qui s'étaient peint le visage, la poitrine et les bras. Leurs compatriotes habitent des hauteurs du côté de l'est, jusqu'aux frontières du territoire des sept villes. Ils me dirent qu'ils venaient me voir, parce qu'ils avaient entendu parler de moi, et entre autres détails qu'ils me donnèrent, ils me parlèrent des sept villes et provinces que m'avait fait connaître l'indien d'Etienne, presque dans les mêmes termes que l'envoyé d'Etienne. C'est pourquoi je congédiai les naturels de la côte, tandis que deux Indiens des îles dirent qu'ils voulaient me suivre sept ou huit jours. Je quittai donc Vacapa avec eux et avec les trois Indiens tatoués, le surlendemain des Pâques fleuries, en suivant le chemin qu'avait pris Etienne. Celui-ci m'avait envoyé d'autres messagers,

avec une autre croix de même grandeur que la première, en me pressant de le rejoindre. Il m'avait fait dire en même temps que la région que je cherchais était certainement la plus grande et la meilleure qu'il y eût dans ce pays. Ces messagers circonstancièrent leur rapport absolument de la même manière que le premier; ils m'en dirent même davantage et me firent une relation plus claire et plus complète. Je marchai ainsi tout ce jour-là et les deux jours suivants par la même route qu'avait suivie Etienne, et alors mes compagnons me dirent qu'on pouvait aller en trente jours de l'endroit où nous étions à la ville de Cevola, qui est la première des sept, et cela me fut dit non par un seul, mais par plusieurs, qui entrèrent dans beaucoup de détails sur la grandeur et le genre des maisons, détails identiques à ceux que m'avaient donnés les premiers messagers; ils ajoutèrent qu'indépendamment des sept villes on trouve trois autres royaumes qu'on appelle Marata, Vacus et Totonteac. Je voulais savoir pourquoi ils s'éloignaient tant de leur demeure; ils me répondirent qu'ils le faisaient pour se procurer des turquoises, du cuir de vache et d'autres objets qu'on trouve également en grande quantité dans ce pays. Je voulus aussi savoir quelles conditions et quels résultats ils pouvaient espérer; ils me dirent qu'ils se rendaient à leurs risques et périls à la première ville qu'on nomme Cevola; que là ils s'offraient à travailler la terre et à d'autres services, et que pour leur salaire on leur donne des turquoises ou du cuir de vache du pays. Les habitants de cette ville portent tous attachées aux oreilles et aux narines des turquoises d'une grande beauté et d'une grande valeur; et l'on dit qu'on se sert de pierres pareilles pour orner les portes principales des maisons de Cevola. Quant au vêtement des habitants de Cevola, il paraît qu'il consiste en une chemise de coton qui leur descend jusqu'aux pieds et qui se ferme au cou par un bouton, auquel pend un long cordon, les manches de ces chemises sont aussi larges en haut qu'en bas. On dit qu'ils portent aussi des ceintures de turquoises, et que plusieurs mettent sur leur chemise de beaux vêtements, et d'autres du cuir de bœuf habilement ouvragé; ce dernier vêtement est le meilleur du pays où le cuir de bœuf est très-commun. Les femmes ont le même costume, qui les couvre également jusqu'aux pieds. Ces Indiens me firent un excellent accueil et s'empressèrent de me demander quel jour j'étais parti de Vacapa, afin de pouvoir à mon retour me procurer des vivres et le moyen de me reposer. Ils m'amenaient des malades pour que je les guérisse; ils cherchaient à toucher mes vêtements et me donnèrent plusieurs cuirs de bœuf si bien préparés et ouvragés, qu'on pouvait les croire l'œuvre d'ouvriers très-habiles; et tous disaient que ces objets venaient de Cevola. Le lendemain je continuai mon chemin, emmenant avec moi les Indiens tatoués, lesquels ne voulurent point me quitter; j'arrivai à un autre village, dont les habitants me reçurent aussi très-bien; ils cherchaient de même à toucher mes vêtements, et me confirmèrent sur le pays que je connaissais déjà les mêmes particularités racontées par leurs devanciers; ils me dirent, en outre, que plusieurs naturels de ce village avaient accompagné

Etienne de Dorante jusqu'à une distance de quatre ou cinq journées de marche, et je trouvai, du reste, en ce lieu, une grande croix qu'Etienne m'y avait laissée pour m'annoncer que l'existence du bon pays que je cherchais devenait de plus en plus certaine. Il avait, en outre, recommandé qu'on me pressât de l'aller rejoindre, parce qu'il m'attendrait au bord du désert. J'élevai là même deux croix, et je pris possession des lieux conformément à mes instructions ; car ce pays me paraissait préférable à celui que j'avais laissé derrière moi, et il fallait bien que je fisse acte de possesseur. Je marchai ensuite pendant cinq jours, toujours à travers des régions habitées, recevant partout la plus sincère hospitalité et voyant force turquoises et force cuirs de bœuf, et un pays présentant le même aspect. A ce point de mon voyage, j'appris qu'après deux autres journées de marche je retrouverais une contrée inhabitée, où il n'y a rien à manger; mais on me dit qu'on avait pris des mesures pour m'y procurer des logements et des vivres. Je me hâtai donc d'avancer, pensant que je trouverais bientôt Etienne à l'endroit où il m'avait fait dire qu'il m'attendrait. Avant d'arriver au désert, je passai par un village arrosé par de nombreux canaux d'irrigation, et où beaucoup d'Indiens, tant hommes que femmes, vinrent à ma rencontre; ils étaient vêtus d'étoffes de coton, et plusieurs de peaux de bœuf, qu'ils préfèrent, en général, aux étoffes de coton. Tous les habitants de ce village se parent de turquoises, qu'ils appellent *caconas*, et qui leur pendent des narines et des oreilles. Ils étaient venus avec le seigneur de ce village et ses deux frères, vêtus de belles étoffes de coton, et également parés de *caconas*, et d'un collier de turquoises. Ils m'offrirent beaucoup de gibier tels que lapins ou perdrix, outre des épis de maïs, le tout en grande abondance ; ils y joignirent beaucoup de turquoises et de peaux de bœuf, et de très-beaux vases à boire, et d'autres objets, dont je ne voulus accepter aucun. J'avais mon vêtement de drap, appelé en Espagne drap de Saragosse, et le seigneur de ce village et les autres Indiens touchaient mon habit de leurs mains, en me disant que cette étoffe était commune à Totonteac et que les habitants de ce pays s'en servaient pour leurs habillements. Je ne pus m'empêcher de rire et je leur dis que ces habillements étaient sans doute en coton comme ceux qu'ils portaient. « Vous voyez bien, me répondirent-ils, que nous savons que ceux que nous portons diffèrent de ceux que vous portez. Sachez qu'à Cevola toutes les maisons sont pleines de vêtements semblables aux nôtres, mais à Totonteac il y a de petits animaux auxquels on enlève ce avec quoi on fait ce que vous portez. » Je demandai à cet égard quelques détails plus précis; on me répondit que ces animaux sont de la grandeur de deux branches de Castille qu'Etienne avait avec lui, et l'on ajouta qu'on les trouve en grand nombre à Totonteac.

Le lendemain j'entrai dans le désert, et là où je devais dîner, je trouvai une tente qu'on m'avait préparée et des vivres en abondance près d'un cours d'eau, et le soir je trouvai également une tente et des vivres. Il en fut de même tous les quatre jours pendant lesquels le pays ne changea point, et

j'entrai ensuite dans une vallée fort habitée. Au premier village beaucoup d'hommes et de femmes vinrent à ma rencontre avec des vivres; tous avaient des turquoises qui leur pendaient des narines et des oreilles: plusieurs avaient des colliers de turquoises, pareils à ceux que portaient le seigneur du village précédant le désert et ses deux frères, avec cette différence que ceux-ci avaient des colliers de trois ou quatre tours, avec de bons vêtements et des peaux de vache, tandis que ceux-là n'en avaient que d'un seul tour. Quant aux femmes, elles portaient aussi des turquoises aux narines et aux oreilles, et plusieurs, des chemises et un vêtement appelé *nagua*. Là on parlait autant de Cevola qu'on parle de Temistitan dans la Nouvelle-Espagne, ou de Cusco au Pérou, et l'on y donnait sur les maisons, les habitations, les rues et les places de la ville des détails précis, comme des gens qui y seraient allés et qui s'y seraient procuré les objets nécessaires pour la vie domestique, ainsi que le faisaient les Indiens cités plus haut. Je leur disais qu'il n'était pas possible que les maisons fussent telles qu'ils me les dépeignaient, et alors, pour se faire comprendre, ils prenaient de la terre ou des cendres qu'ils jetaient dans l'eau; puis, il me montraient comment on plaçait les pierres et comment l'édifice s'élevait, à mesure qu'on superposait les pierres. Je leur demandai si les hommes de ce pays avaient des ailes pour monter ces étages; et ils se mettaient à rire en me représentant une échelle tout aussi bien que j'aurais pu le faire. Ils prenaient une planche, se la dressaient sur la tête, et me disaient que telle était la hauteur qui séparait les étages. On me fit connaître de même l'étoffe de laine de Totonteac; où l'on prétend qu'il y a beaucoup de maisons, comparables et même supérieures en nombre et en beauté à celles de Cevola, parce que c'est une très-grande ville, dont l'on ne trouve presque pas le bout. J'appris qu'en cet endroit la côte de la mer se dirige brusquement vers l'ouest, tandis que, jusqu'à l'entrée du premier désert que je traversai, elle allait toujours vers le nord; et comme il m'importait de bien connaître la direction de la côte, je voulus savoir à quoi m'en tenir. J'allais donc l'examiner, et je vis clairement que là, à 35 degrés, la côte tourne vers le couchant. Cette découverte ne me causa point une joie moindre que celle du pays, et je retournai ensuite sur mes pas pour continuer ma route. Je marchai cinq jours dans la vallée, laquelle est habitée par une belle population et si abondante en fourrages qu'ils suffiraient à nourrir plus de trois mille chevaux. Arrosée par de nombreux ruisseaux, cette vallée ressemble à un jardin, les bourgs et les villages s'y étendent jusqu'à une demi-lieue et un quart de lieue, et dans chacun de ces villages j'entendais une longue description de Cevola, et tous les narrateurs me parlaient comme gens accoutumés à y aller tous les ans gagner leur vie. J'y trouvai un Indien natif de Cevola, qui me dit d'y être venu pour fuir le gouverneur, c'est-à-dire l'agent du Seigneur; car le Seigneur de ces sept villes vit et réside dans l'une d'elles qu'on appelle Ahacus, et dans les autres il place des agents, qui commandent en son nom. (*Sera continué*).

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

TARTARIE.

DESSEINS DE LA PROVIDENCE DANS LES RAPPORTS DES TARTARES AVEC LES PEUPLES CHRÉTIENS D'OCCIDENT, SURTOUT AU MOYEN DES MISSIONS FRANCISCAINES.

1297.

Avant de continuer notre récit des Missions Franciscaines chez les Tartares, nous pensons qu'il y aura plaisir et profit à rechercher ici rapidement quelles ont pu être les vues de la Providence divine dans la conduite des événements que nous avons racontés dans les livraisons précédentes[1], lorsqu'elle a permit les conquêtes si vastes que ces barbares firent dans l'Asie entière, et les rapports qu'ils nouèrent si mystérieusement avec le chef de l'Eglise catholique. Nous verrons en outre quelle part dans ces grandes révolutions du monde moral eurent à prendre par leur Mission les Franciscains, instruments secrets de l'œuvre de Dieu, qui fait aboutir toutes choses à sa plus grande gloire et à la prospérité toujours croissante de la société humaine. Quant au premier point, voici quelques indices qui révèlent dans ces grands mouvements le doigt de celui que les divines Ecritures représentent comme *ludens in orbe terrarum*, parce qu'il meut et dirige toutes choses d'une manière inattendue pour faire de tous les peuples une seule famille.

On sait, dit le pieux abbé Rohrbacher, que, lors de la venue du Christ au monde, l'obscur empire des Chinois et le

[1]) Voir les première et deuxième livraisons de la deuxième année et la deuxième livraison de la troisième année.

glorieux empire romain se touchaient, à leurs dernières extrémités, sur les bords de la mer Caspienne, comme s'ils s'étaient préparés l'un et l'autre à offrir leur hommage au ROI IMMORTEL DES SIÈCLES, A JÉSUS, FILS DE DIEU ET DE MARIE. Il n'est pas moins certain pour les gens instruits qu'au moment de la mort de Julien l'Apostat dans les plaines de Babylone, la Chine était ou pouvait être considérée comme une province, bien que très-éloignée et située aux derniers confins de l'empire de Perse, qui lui-même touchait aux limites extrêmes de l'empire romain, comme s'ils s'étaient l'un et l'autre étendus jusque là pour pouvoir assister avec une profitable admiration au TRIOMPHE DE LA FOI SUR LE PAGANISME RENAISSANT. Par où l'on voit que durant le cours de tant de siècles, les Nabuchodonosor de Babylone, les Cyrus de Perse, les Alexandre de Macédoine, les Césars de Rome ne furent, tout bien considéré, que des merveilleux instruments qui travaillaient à leur insu à rapprocher, mélanger et confondre les diverses nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, afin de réaliser, du moins selon leur pouvoir et dans les proportions les plus vastes et les plus magnifiques, cette grande unité des peuples, tous appelés à se ranger sous l'étendard de la croix. Car telle il faut reconnaître et glorifier la mission du Sauveur des nations : en droit et en fait il est le maître de tout le genre humain. C'est pour cela qu'au XIIIe et XIVe siècle, Dieu suscite du fond de l'Asie de nouvelles hordes de Tartares qui, sous la conduite de Tchingz-Khan et de ses fils que semblait pousser la fureur de la domination universelle, concourent par leurs entreprises à la préparation matérielle de l'œuvre qui doit s'accomplir. A cette époque, le catholicisme, malgré l'opposition des anciens maîtres de Rome payenne et de quelques souverains de l'Allemagne chrétienne, le catholicisme était devenu la loi commune et définitive, la religion, le culte, la gloire de toute l'Europe, tant l'Europe catholique s'était rendue le centre, la tête et le cœur de l'humanité entière! Il fallait donc qu'elle parvînt à connaître, afin de se l'unir, l'Asie Orientale ainsi que le reste du monde, et cette œuvre providentielle a été admirablement commencée par Tchingz-Khan et ses successeurs, pour être continuée par les Anglais, comme nous le voyons de nos jours.

En effet, dès qu'ils envahirent l'Asie, les Tartares ne tardèrent pas à se faire connaître des Européens, déjà entraînés à un grand mouvement social par l'ardeur des croisades, d'abord en envoyant aux princes de la chrétienté des ambassadeurs qui les menaçaient d'extermination, dans le cas où ils refuseraient de se soumettre; puis, en leur proposant des relations d'amitié réciproque et des traités de commerce, quand ils apprécièrent mieux les forces et la puissance de ces princes; et enfin en les excitant même par des prières à se liguer avec eux contre les Musulmans qu'ils avaient déjà affaiblis par la destruction de Bagdad. Ah! si à cette dernière époque l'Europe avait obéi à un souverain à la hauteur des circonstances et de la trempe de Charlemagne, comme l'on aurait vu l'Europe et l'Asie jusqu'à la Chine ne former heureusement qu'une seule chrétienté! Car au fond, loin de repousser l'Evangile, les Tartares l'aimaient; la preuve entre beaucoup d'autres, c'est non-seulement que plusieurs fils de Tchingz-Khan lui-même ont embrassé le christianisme, mais encore, et ceci est bien plus remarquable, qu'un Archevêché catholique fut établi à Pékin avec deux églises, et la faculté pour le premier Pasteur qui occupa ce siège (ce fut le célèbre Franciscain Jean du Mont Corvin) d'en fonder d'autres dans tout l'empire. D'un autre côté, les Missionnaires (Franciscains et Dominicains), toujours prêts à propager la *Bonne Nouvelle,* ne pouvaient être ni plus zélés, ni plus nombreux[1].

Par ce qui précède, Rohrbacher nous met encore à même de répondre à l'autre question que nous avons ci-dessus posée, à savoir quelle part ont pu avoir, dans leur rôle de missionnaires, à ce mouvement universel qui portait les peuples à s'unir dans une seule société chrétienne, les fils de St François, et avec eux tant d'autres missionnaires catholiques, qui, en ce même temps ou peu après, allèrent cultiver ce même champ évangélique. Ne parlant particulièrement que des Frères-Mineurs, objet de notre travail, rappelons que les premiers organes du principe catholique, les révélateurs de l'Evangile à la nation Tartare, au moment même où elle allait déborder comme un torrent sur tout l'Occident, furent des fils du Patriarche Séraphique d'Assise,

[1]) *Histoire universelle de l'Eglise catholique,* liv. LXXII.

Jean de Plan-Carpin, digne interprète des grandes pensées du Pontife Innocent IV, bien propre à rabattre par ses paroles pacifiques l'arrogance des conquérants barbares, et à la même époque, quoique parti par une route différente, Laurent du Portugal, l'un et l'autre en compagnie de plusieurs de leurs frères, plus nombreux pourtant avec le dernier. Un peu plus tard ce fut le tour du célèbre Rubruquis, envoyé par le magnanime S[t] Louis de France. Ces hérauts de la foi apparurent à ces peuples doués d'une vitalité nationale dans toute sa verdeur et toute sa rudesse, comme un phénomène extraordinaire; et en vérité ils apportaient ce phénomène dans la doctrine nouvelle et céleste, dont ils ne manquèrent pas de jeter les premières semences dans le terrain vierge et de faire briller les premières lueurs dans les ténèbres de ces peuplades ignorantes. Aussi ce terrain s'ouvrit-il à ces semences, qui y germèrent en partie, même chez les princes et les grands, et qui y produisirent au moins des dispositions favorables aux doctrines et à la prééminence de la société chrétienne, telle qu'ils avaient appris à la connaître. Voilà les liens secrets et longtemps invisibles aux yeux d'un grand nombre, les liens par lesquels la divine Providence se disposait à rapprocher des peuples si différents les uns des autres, en les amenant tous de loin par des voies mystérieuses à l'union d'une société universelle en concorde sous l'empire du nom de Jésus.

Maintenant et à l'appui des réflexions que nous venons de faire, écoutons Abel Rémusat, l'homme le plus savant peut-être qu'on ait vu en fait d'antiquités et des traditions asiatiques. « Deux systèmes de civilisation, distincts l'un de l'autre, dit-il, s'établirent, se répandirent et arrivèrent à la perfection, aux deux limites extrêmes de l'ancien continent, et cela si séparément qu'ils n'eurent entre eux aucune espèce de rapport, de sorte que, loin de rien se prêter, ils ne purent avoir l'un sur l'autre la moindre influence. Mais tout-à-coup, par suite des guerres et des évolutions de la politique, ces systèmes si différents, si indépendants, vinrent en contact, peut-être même à leur insu. Il est à remarquer qu'un pareil événement n'eut point lieu seulement par suite des rapports et des négociations d'ambassadeurs arrivant d'une et d'autre part, mais plutôt par suite de circonstances et de faits très-obscurs et non moins efficaces, qui se produisaient sous l'action de

causes presque insensibles, mais innombrables : tels furent les voyages de ces intrépides explorateurs, qui parcoururent les régions les plus éloignées des deux bouts du monde, où les poussaient des affaires de commerce derrière les ambassadeurs et avant les armées de peuples guerriers. Car les débordements des Mogols, en mettant tout sens dessus dessous, ne firent que raccourcir les plus grandes distances, combler les intervalles, et réunir entre eux les peuples, mais dans certains cas et suivant les vicissitudes et les conséquences impérieuses des combats, ils transportèrent bien des tribus entières loin de leur territoire natal. C'est ainsi que ces transmigrations furent tantôt facilitées par le goût des voyages, tantôt forcées par les nécessités de la guerre ou par l'espoir d'un gain quelconque, et qu'il en résulta le mélange d'hommes de toute religion et de tout pays. Mais ce furent là des événements où ne figurèrent que des individus, qui, perdus dans le mouvement tumultueux des nations, restèrent inconnus à l'histoire; car l'histoire ne prit souci que de raconter les voyages des rois, des ambassadeurs et des missionnaires dont la réputation fut la plus grande. Tels sont les voyages de Sempad l'Orbélien, de Hayton, roi d'Arménie, des deux David, rois de Géorgie, que des motifs politiques engagèrent à parcourir le centre de l'Asie; puis, ceux de Ieroslas, grand duc de Sousdal, et d'autres princes russes, qui se rendirent à Karakorum, auprès de Kaiuc ouGaïouk, fils de Tchingz-Khan, auquel se présentèrent également en assez grand nombre des religieux Italiens, Français, Allemands, de l'ordre de saint François et de saint Dominique, chargés de missions diplomatiques. Il ne faut pas oublier non plus que l'on a vu des Mogols de naissance illustre à Rome, à Barcelone, à Valence, à Paris, à Londres, à Northampton; et qu'un Franciscain du royaume de Naples (le P. Jean du Mont-Corvin) a été revêtu de la dignité d'Archevêque dans la ville lointaine de Pékin, dont il laissa le siége à un célèbre professeur de théologie de l'université de Paris, comme lui membre de l'Ordre de St François. Mais combien d'autres personnages moins connus n'ont pas suivi les traces de tous ceux que nous venons de signaler, que ce fût soit dans un intérêt spirituel ou temporel, soit pour le seul plaisir de courir le monde! Et cependant c'est à peine si par pur hasard quelques-uns d'entre eux sont çà et là nommés! "

Le premier envoyé des Tartares qui parut en Europe fut un certain Anglais, autrefois banni de sa patrie en punition de ses crimes, et qui, après avoir longtemps erré par toute l'Asie, se mit au service des Mogols. De même un Franciscain flamand (le P. Rubruquis) rencontra au fond de la Tartarie une dame de Metz, nommée Pasquetta et enlevée en Hongrie; un orfèvre Parisien, dont le frère habitait le Pont Neuf à Paris; et enfin un jeune homme de Rouen fait prisonnier au siége de Belgrade. Un chanteur, du nom de Robert, parcourut aussi toute l'Asie Orientale, et à son retour il se fit maître de musique à Chartres. Pareillement un autre Franciscain (Jean de Plan Carpin), que le Pape avait envoyé porter des paroles de paix au fils de Tchingz-Khan, trouva à la cour de ce prince un Russe qu'il prit pour interprète, et tandis qu'il y était allé en compagnie de polonais et d'allemands, il s'en retourna avec des Génois, des Pisans et des Vénitiens. Les deux frères Polo, après avoir longtemps demeuré en Chine et en Tartarie, où ils avaient emmené le jeune Marc, rentrèrent de même dans leur patrie. De pareils voyages ne furent pas moins fréquents dans le siècle suivant; on peut citer ceux de Jean de Mandeville, médecin anglais, du Franciscain le Bienheureux Oderic d'Udine, de Pegoletti, de Bouldeselle, et de bien d'autres. Il est, du reste, à croire que les voyageurs dont le souvenir s'est tout à fait perdu, ont été infiniment plus nombreux; car en ce temps là on tenait plus à exécuter qu'à raconter les voyages. Or on ne saurait douter que de ces hommes courageux beaucoup n'aient dû fixer leur résidence dans ces régions lointaines, tandis que d'autres, rentrés dans leurs foyers, des hommes obscurs, si l'on veut, comme ils l'étaient avant leur départ, mais avec l'imagination pleine de tout ce qu'ils avaient vu, des hommes devenus l'objet d'une curiosité incroyable, ne tarissaient point dans leurs récits, d'autant moins qu'ils en exagéraient les détails; toutefois ces exagérations ne les empêchaient pas de mêler aux fables ridicules que parfois ils débitaient, les notions les plus utiles et des traditions destinées à produire avec le temps dans le champ de la science les fruits les plus précieux. C'est à de pareils résultats qu'aboutit, par exemple, l'heureuse extravagance de Colomb s'obstinant à découvrir la route des Indes du côté de l'Occident, idée que lui avaient d'abord inspirée les contes populaires et les

récits emphatiques de son aïeule. Ces semences précieuses furent jetées et répandues en Allemagne, en Italie, en France, dans les couvents, parmi le peuple aussi bien que chez les grands.

Il est donc très-certain que tous ces voyageurs restés obscurs, mais si nombreux, portaient chacun à sa manière les arts de leur patrie aux antipodes, ou rapportaient en retour des connaissances non moins précieuses, et faisaient, même à leur insu, des échanges extrêmement utiles. Ainsi, il ne s'agissait point seulement du trafic des soies, des porcelaines et de toutes les denrées les plus rares de l'Indostan; mais l'esprit des Européens, emprisonné depuis la chute de l'empire romain dans les limites d'une sphère trop étroite d'action et de vie intellectuelle, pouvait profiter abondamment de la connaissance d'usages étrangers, et de nations jusqu'alors ignorées, comme de celle de productions entièrement nouvelles de la nature et de l'art. On ne saurait dire jusqu'à quel point merveilleux ces éléments fécondèrent et firent refleurir la civilisation renaissante de l'Occident. En effet, quand nos pères eurent commencé de la sorte à connaître, à apprécier la partie la plus belle, la plus riche, la plus vaste, la plus populeuse, et, dès une antiquité si reculée, la plus avancée du monde connu, ils trouvèrent dans les arts, les religions, la philosophie et les traditions fabuleuses de l'Asie, un nouveau sujet d'études profondes; la géographie fit de grands progrès; le besoin des découvertes devint pour ainsi dire l'idée principale, dont se pénétra, s'impreignit et se forma le caractère aventureux des Européens, de sorte que l'opinion qui portait quelques-uns à croire à l'existence d'un autre hémisphère, cessant peu à peu d'être tenue pour un paradoxe, fut cause que Christophe Colomb, l'immortel génois trouva le Nouveau Monde ou l'Amérique, peut-être en allant à la recherche du pays que Marc Polo désigne sous le nom de *Zipangri*.

Nous sommes heureux de confirmer ces doctes considérations de l'illustre écrivain par un fait qui, se rattachant à la découverte du continent Américain, honore hautement un de nos anciens confrères, nous voulons dire le P. Jean Perez, gardien du couvent de Ste Marie de la Rabida près de Palos en Espagne. C'est là que le grand homme put heureusement se réfugier, alors que ses espérances n'étaient point encore satisfaites. Car personne n'ignore,

et le savant Roselly de Lorgues est récemment parvenu à démontrer jusqu'à la dernière évidence dans la biographie du héros italien, que ce religieux a d'abord compris toute la portée de la grande pensée du navigateur ligurien, puisqu'il y répondit en la secondant et en aidant Colomb des lumières qu'il avait lui-même recueillies dans ses études sur tant de merveilles qui frappaient les esprits à cette époque. N'y a-t-il pas là une preuve suffisante que jusque et peut-être principalement dans les paisibles retraites du cloître, et surtout chez les Franciscains à raison des courses hardies de leurs missionnaires en ce temps-là, de pareilles études, les recherches et les questions et les découvertes concernant soit la géographie, soit tant d'autres sujets nouveaux que fournissait à la curiosité la vue de ces peuples divers si éloignés de l'Europe, que tout cela, disons-nous, excitait vivement l'attention des personnes avides d'apprendre des choses nouvelles et étrangères? Nous devons même ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que Colomb trouva en Perez non-seulement un homme qui comprit ses vastes et sublimes projets, mais encore un homme qui s'attacha par tous les moyens à l'encourager efficacement, en coopérant à sa généreuse entreprise, comme nous l'avons longuement démontré au cinquième livre[1] de notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines*.

Quoi qu'il en soit, conclut en terminant Rémusat, c'est le débordement des hordes Mogoles sur l'Orient qui amena la chute du Califat, ainsi que la ruine des Bulgares, des Comans et des autres peuples septentrionaux; il détermina en outre la décadence des nations de la Haute-Asie, qui contribua tant à donner plus tard une grande force à la réaction, grâce à laquelle les Russes, jadis vassaux des Tartares, purent après leur départ subjuguer à leur tour et soumettre à un seul empire tous les nomades du Nord. Enfin, un dernier résultat de l'invasion des Mogols fut que la Chine obéit à une dynastie étrangère et s'unit en quelque manière à la Tartarie, et qu'en même temps le Bouddhisme se répandit dans cette dernière région et dans le Thibet. On vit dès lors s'effectuer l'indroduction des chiffres indiens, la connaissance des méthodes astronomiques des Arabes, la vulgarisation dans les langues du pays de l'Evan-

[1]) Christophe Colomb, *Histoire de sa vie et de ses voyages*. Milan, 1857.

gile et des Psaumes, dûe au zèle du P. Jean du Mont-Corvin, archevêque latin de Pékin, et enfin l'établissement d'une hiérarchie parmi les Lamas, sur les bases de la hiérarchie catholique, par suite de la fusion du Nestorianisme avec le Bouddhisme. Maintenant il faut remarquer que, même avant que se fussent établis entre l'Orient et l'Occident de semblables rapports qu'avaient d'abord commencés les croisades et qu'étendirent ensuite davantage les irruptions des Mogols, la plupart des merveilleuses découvertes, qui illustrèrent tant la dernière période du moyen âge, étaient depuis des siècles bien connus des peuples de l'Asie : telles par exemple, la polarité de l'aimant, qui était de temps immémorial observée et employée en Chine; la poudre à canon, que les Indiens et les Chinois connaissaient et dont ils se servaient depuis longtemps; l'imprimerie qui remontait chez eux jusqu'à l'an 952 de l'ère vulgère; et aussi, depuis l'antiquité la plus reculée, l'usage du papier que nous appelons aujourd'hui billets de banque, ainsi que des cartes à jouer. Toutes ces découvertes ou inventions, dont les peuples de l'Asie jouirent à des époques très-reculées et perdues dans la nuit des âges, restèrent longtemps et entièrement inconnues à l'Europe. Même lorsqu'eut eu lieu au XIIIe siècle le contact des nations de l'Europe et de l'Asie, notre ignorance eut à se prolonger encore durant un siècle et demi, avant de cesser tout à fait; c'était le temps fixé dans les desseins de la Providence pour l'achèvement des efforts laborieux après lesquels ces merveilleux secrets devaient pénétrer et se naturaliser parmi nous. Et c'est pour cela qu'il advint que la source et l'origine en restèrent enveloppées d'une mystérieuse obscurité, aussi bien que ceux qui les premiers les découvrirent et les vulgarisèrent; tant est vrai ce que nous disions plus haut de ces causes invisibles et de ces transmissions inaperçues grâce auxquelles les connaissances des régions les plus lointaines parvinrent peu à peu jusqu'à nous. Ainsi, les lumières ou plutôt les merveilles dont nous parlons firent parmi nous leur première apparition à un degré fort imparfait et comme dans un état d'enfance; car il leur fallut un très-long temps pour se féconder et arriver à une maturité et à une perfection telles qu'elles pussent s'appliquer à tous les besoins de la vie; d'autant plus qu'elles ne se révélèrent aux premiers inventeurs que par hasard et ne se présentèrent à eux que comme des

distractions ou des passe temps d'esprits spéculatifs. Ainsi, par exemple, l'art de l'imprimerie, bien qu'ayant pris naissance en Chine au moins cinq siècles plutôt qu'en Europe, ne put réellement devenir pour le monde un instrument de grands progrès, avant que l'invention des caractères mobiles n'en eût rendu commune et ordinaire l'application aux besoins de l'intelligence. Nous dirons donc, pour conclure, que c'est le choc des peuples agités par la main de Dieu qui a fait jaillir les étincelles de ce foyer de bienfaisante lumière dont la force et l'éclat n'ont cessé de croître depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, de telle sorte que les catastrophes à la vue desquelles le genre humain semblait ne pouvoir que trembler et gémir, vinrent plutôt le réveiller de la profonde léthargie où il était depuis longtemps plongé, et si plus de vingt empires ont disparu de la face de la terre, il faut voir dans leur ruine non une œuvre de destruction, mais seulement le moyen employé par la divine Providence pour produire cette magnifique et brillante civilisation, dont se glorifie actuellement l'Europe[1].

C'est ici le lieu de remarquer que ces germes épars du savoir de pays étrangers et lointains, que signalait l'illustre écrivain que nous venons de citer, ont été surtout recueillis et apportés dans les royaumes tranquilles et policés de l'occident, où ils devaient se féconder, par les Missionnaires de l'Eglise catholique; chacun d'eux les communiquait aux couvents et à l'Ordre ou au pays auxquels il appartenait par sa naissance ou par son affiliation à un Institut ou par une autre circonstance quelconque. C'est dans les couvents des Franciscains que nous voyons surgir un génie gigantesque pour son temps, Roger Bacon, qui au XIII[e] siècle déposa dans des ouvrages pleins de profondes recherches les premiers germes des plus belles découvertes. Elles étaient telles que, grâce à l'ignorance et à la barbarie de ses contemporains, elles le firent d'abord passer à leurs yeux non pour un sage, comme la postérité le jugea ensuite, mais pour un sorcier ou un magicien, digne non-seulement de tracasseries, mais de véritables persécutions.

1) *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres,* nouvelle série, tome VII. — *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et spécialement des rois de France avec les empereurs mogols,* d'Abel de Rémusat, p. 411 et 420.

Aussi eut-il grand' peine à s'y soustraire. Néanmoins Bacon se mit à exposer devant l'Europe, soit en Angleterre sa patrie, soit à Paris, où il avait une chaire d'enseignement, dans ses leçons orales et dans les livres qu'il publia, des vérités et des idées nouvelles et surprenantes, au milieu desquelles nous croyons avec tous ses biographes qu'il posait, sur un ton à vrai dire en partie dogmatique et en partie divinatoire, les principes de chimie, de mécanique et de mathématique, au moyen desquels ces sciences commencèrent dès lors jusqu'aujourd'hui à faire toujours de plus merveilleux progrès. C'est à lui qu'on attribue en Europe la première connaissance de la manière de préparer la poudre des armes à feu, la théorie de la puissance prodigieuse de la vapeur contenue et réglée par des engins mécaniques, capables d'en diriger l'action et la force, quand on les met en jeu, ainsi que les méthodes propres à arracher à la nature, par l'observation et l'expérience, le secret de ses forces, ou encore à révéler aux savants les ressources occultes soit de la pensée soit du langage, ressources par l'emploi desquelles les peuples s'instruisent mutuellement et marchent d'un pas rapide dans les voies de la science et de la sagesse[1]. De même nous voyons aussi dans un couvent de Franciscains un religieux nommé Luc Paccioli, du bourg de San-Sepolcro en Toscane, appliquer son esprit, au milieu des exercices de sa vie solitaire de cénobite, à l'étude des problèmes mathématiques; c'est lui qui le premier fournit à l'Europe les premiers éléments jusqu'alors inconnus de cette science de l'algèbre, que les méthodes sublimes de Newton et de Leibniz[2] devaient ensuite mener au plus haut degré de perfection possible. Nous pourrions mentionner ici bien d'autres nouveautés merveilleuses, soit artistiques, soit scientifiques, qui occupèrent les paisibles loisirs des fils de St François, en même temps qu'ils élevaient leur âme à la plus haute perfection, dans une vie à la fois active et contemplative, pour leur sanctification personnelle et pour celle des peuples. Or ces connaissances étrangères, ces nouvelles recherches par suite desquelles tous ces hommes de

[1]) Voir Humboldt dans son *Cosmos*, tome II.

[2]) *Dictionnaire universel des arts et des sciences* d'Ephraim Chambers, t. II, au mot *Algèbre*, p. 45. Gènes, 1771.

talent consacrèrent les forces de leur intelligence à la culture des sciences, des arts, des langues, et à tant d'autres travaux aussi utiles que savants, n'eurent certainement point d'autre origine ni d'autre stimulant que les relations de leurs confrères, desquels la renommée publiait des choses merveilleuses à propos de leurs courses dans des missions lointaines, ou qui, revenus de leurs voyages, remplissaient d'admiration leur couvent, leur province et leur ordre entier par ce qu'ils racontaient de civilisations, d'usages et de peuples tout différents. Nous pouvons donc affirmer que non-seulement ces dignes Missionnaires répandaient les semences de la vraie sagesse catholique chez les nations barbares et infidèles, mais encore qu'ils rapportaient de ces mêmes nations aux peuples policés et chrétiens des données pratiques sur les usages ou sur les arts et les sciences qu'ils avaient observés en parcourant ces régions lointaines, et ils devenaient ainsi comme des anneaux qui rattachaient les diverses familles de la race humaine, et comme des instruments par lesquels elles se faisaient entre elles des communications utiles.

Si maintenant nous revenons à la mission providentielle de Tchingz-Khan et de ses fils, chefs des Tartares, il est clair que, dans leurs entreprises extraordinaires, ils n'ont en définitive que continué l'œuvre de Nabuchodonosor et des Assyriens, de Cyrus et des Perses, d'Alexandre et des Grecs, de César et des Romains, c'est-à-dire qu'ils n'ont fait que rapprocher les uns des autres tous les peuples de la terre, et les réduire à une UNITÉ au moins *matérielle et extérieure;* cette UNITÉ devait être bientôt suivie de cette UNITÉ MORALE que nous avons en effet vu commencer et, dans tous les cas, entreprendre avec tant de labeurs par les missionnaires catholiques, et surtout en ce temps là par les Franciscains, qui se jetaient en bataillons si nombreux sur ce monde de peuples nouveaux, sur lesquels l'Eglise Romaine pouvait étendre son empire spirituel. Aujourd'hui, certes, cette œuvre, quant à l'unité matérielle, est presque menée à fin par les Anglais, les Français et les autres peuples de l'Europe chrétienne, car les Anglais se sont servis des inventions mêmes apportées ou imitées de l'Inde et de la Chine, et perfectionnées en Europe, pour mettre le pied dans ces pays, et pour en contraindre les habitants par toutes sortes de moyens

et de ruses, et au besoin par la force, à entrer dans l'orbite du monde chrétien et catholique. A leur tour les Français y poussent l'Afrique, et les uns et les autres, d'accord avec les autres peuples chrétiens, obligent l'empire de Mahomet lui-même à s'y laisser entraîner? Désormais il appartient à la véritable Eglise de Dieu de faire le reste, en ne cessant d'envoyer, comme par le passé, des Apôtres qui poursuivent l'ancienne œuvre qu'ont commencée, et que continuent de nos jours, avec d'autres courageux ouvriers, les Missionnaires Franciscains et Dominicains : cette œuvre, c'est l'UNIFICATION spirituelle et intérieure de tous les peuples de la terre sous l'empire du Christ! Il appartient de l'achever aux nations catholiques et profondément attachées au christianisme, il appartient de l'achever spécialement à la France très-chrétienne, en protégeant les Missionnaires par une politique forte et soutenue, pénétrée, comme elle doit l'être, du véritable esprit de l'Evangile, qui en est la source.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

ALBANIE.

Lettre du P. JOACHIM DE VELLETRI, *Min. Obs., Missionnaire Apostolique en Albanie, au Rédacteur des* Annales, *sur l'état des Missions Franciscaines dans la ville de Scutari.*

Scutari, ce 27 *décembre* 1862.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Attaché, moi aussi, par la miséricorde divine, au sublime ministère auquel se dévouent en si grand nombre nos confrères épars sur toute la terre, pour évangéliser les nations qui sont encore malheureusement plongées dans les ténèbres de la mort, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de recevoir de moi aussi quelques détails sur l'apostolat que notre ordre remplit dans cette ville de Scutari. Ils serviront, avec ceux qu'on nous envoie de Castrati, d'Alessio, de Pulati et de la Macédoine, pour faire connaître aux lecteurs de vos intéressantes *Annales* ce que la grâce du Seigneur daigne opérer pour la consolation et le salut des habitants de ces contrées.

Or, on avait résolu dès l'an 1843 de bâtir en cette ville un hospice où pussent se loger nos Missionnaires, soit en se rendant au poste qui leur est assigné dans le champ évangélique, soit en en revenant, d'autant plus qu'il arrive souvent qu'ils sont pris d'une fièvre pernicieuse, quand ils y ont passé quelque temps. Mais pour plusieurs raisons qu'il serait trop long d'exposer, et surtout par manque absolu de ressources, il ne fut jamais possible de réaliser un projet si utile, jusqu'à ce que l'année dernière (1861) toutes les difficultés furent vaincues par le cœur généreux de l'Illustrissime évêque diocésain, Monseigneur Louis Curcia, une des gloires de notre Institut. Il se priva d'une maison, dont le maigre revenu formait presque toute sa mense, l'agrandit en y faisant exécuter des travaux pour la somme

relativement considérable de 1500 piastres, et nous en fit temporairement don, jusqu'à ce que la Providence nous fournisse le moyen de construire l'hospice. Nous espérons que nous ne l'attendrons pas trop longtemps; car nous avons déjà reçu à cette fin une très-forte aumône du gouvernement impérial d'Autriche.

Aussitôt le digne prélat dont nous avons parlé appela deux de nos Missionnaires et les chargea d'instruire les enfants de la ville. C'est pour Scutari un bienfait inappréciable; mais nous tremblons en pensant à la vertu non commune qu'en requiert l'application : car *quoi de plus grand,* dit S[t] Jean Chrysostome, *que de gouverner les intelligences, que de former les mœurs de l'enfance? Assurément je regarde comme supérieur à tout peintre, à tout statuaire, et à tout artiste de ce genre celui qui sait former le cœur des jeunes gens*[1]. » Cela peut se dire surtout ici, à cause des obstacles considérables que font naître les préjugés d'un pays où la civilisation chrétienne n'est point connue, et où il suffit qu'une chose soit nouvelle, pour déplaire tellement au peuple qu'on ne pourrait le décider à bien l'accueillir, fût-ce en lui promettant tous les avantages imaginables. Néanmoins en persévérant patiemment dans notre tentative, nous avons obtenu en une seule année près de nos élèves des résultats si satisfaisants que nous en fûmes tout émerveillés; et comme le succès, quand on y arrive, séduit toujours la foule, on nous en bénit de toutes parts. Les habitants pouvaient à peine en croire leurs propres yeux, lorsque, le jour de la fête de l'Immaculée Conception, que nous célébrâmes avec toute la pompe religieuse qui nous fut possible, dans la chapelle de Monseigneur, ils virent les enfants que nous avions instruits, offrir après la messe solennelle un doux bouquet poétique à l'auguste Mère du Seigneur. Ils y avaient été exercés par l'excellent P. Rosario de Castelluccio en Sicile, professeur de la troisième classe élémentaire, qui avait su si bien choisir des rhythmes et des pensées adaptés à la solennité et au caractère des enfants, qu'on aurait vraiment dit un groupe d'anges chantant doucement la pre-

[1]) *Quid majus quam animis moderari, quam adolescentulorum fingere mores? Omni certè pictore, omni certè statuario, cœlerisque hujusmodi omnibus excellentiorem hunc duco, qui juvenum animos fingere non ignoret.* Hom. LX in 6 Matth.

mière apparition de la Vierge toute pure et toute sainte à l'entendement de l'Eternel. Revêtus de leurs plus beaux costumes nationaux, rangés en ordre devant l'autel de Marie, oh! si vous les aviez entendus réciter d'une voix sonore et le visage empreint de la joie de l'innocence, qui une ode, qui une hymne, qui une autre pièce de vers à l'admirable Reine des Vierges, vous auriez certainement versé des larmes d'attendrissement avec tous les auditeurs, et surtout avec les parents, qui, après les avoir étroitement pressés contre leur sein, ne se lassaient point de les couvrir des plus tendres baisers.

La même cérémonie se reproduisit le jour de Noël dans notre petite chapelle située sur la terrasse de la maison que nous habitons et que les gens du pays appellent *Senascin*. Elle eut lieu après le chant solennel des Matines et de la Messe, et cette fois nos jeunes élèves qui y avaient assisté débitèrent en l'honneur du divin Enfant de petits discours que nous avions cherché à rendre grâcieux et touchants, autant que le comporte le caractère de l'idiôme du pays. Il faut remarquer ici que bien que la cérémonie religieuse ne commençât qu'à la pointe du jour, beaucoup de personnes s'étaient déjà réunies, bien avant cette heure, près de la porte de notre hospice. A peine s'ouvrit-elle, que la foule y pénétra à flots et envahit jusqu'à la cour voisine, de sorte qu'il nous fallut, malgré la rigueur de la saison, ouvrir toutes les fenêtres, afin que ceux qui ne pouvaient pas entrer dans la chapelle entendissent du dehors.

Je ne vous dépeindrai point l'admiration et la reconnaissance que nous témoignent ces braves gens, surtout les parents des enfants choisis pour réciter les petits discours; on les vénère, ces enfants là, comme des Anges descendus du Paradis. Quant à nous, nous rendons de bien vives actions de grâces à Dieu de ce qu'il a daigné dans sa bonté féconder si merveilleusement notre pauvre ministère pour la gloire de sa sainte religion.

En même temps notre très-digne évêque Monseigneur Curcia fit distribuer à ces enfants de belles petites médailles, des croix, de petites couronnes et de petits livres de dévotion, et alors leurs transports de joie et ceux de leurs familles re-

doublèrent. Mais désirant encore procurer également aux jeunes filles l'instruction convenable, Monseigneur leur donna deux maîtresses qui firent à Dieu vœu de chasteté, et qui déjà enseignent à plus de soixante élèves la doctrine chrétienne, la lecture et tous les ouvrages de femmes par lesquels ces enfants pourront se rendre utiles à leurs familles. Il paraît qu'il se propose d'appeler bientôt quelques religieuses de France, et qu'il s'est déjà mis d'accord à ce sujet avec le consul de cette nation : par là l'œuvre sera vraiment achevée.

Quant à nos élèves, ils sont déjà plus de trois cents, et nous leur avons voué la plus tendre affection, de même que les Révérends Pères de la Compagnie de Jésu travaillent avec un zèle vraiment exemplaire à l'éducation des jeunes gens du Collége Pontifical, sur lesquels reposent toutes les espérances du clergé Albanais. Nous plantons; au Seigneur maintenant de donner l'accroissement nécessaire au bon succès de l'entreprise : Recommandez-nous donc à Dieu, mon bon Père, dans vos saintes prières, et permettez-moi de me redire

Votre très-dévoué serviteur,
FR. JOACHIM DE VELLETRI,
Supérieur provisoire des Missions Franciscaines de Scutari.

II.

PALESTINE.

Lettre où le P. CYPRIEN DE TRÉVISE, *premier professeur de philosophie au couvent des Mineurs Observantins à Venise, rapporte au rédacteur des* Annales *une nouvelle épreuve de nos Missions de Palestine.*

Venise, 1 *mars* 1863.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

J'ai appris ces jours derniers un douloureux évènement relatif à notre mission de Palestine, et bien qu'à contre-cœur, je me hâte de vous en transmettre les détails.

Le Révérendissime Père Custode de Terre-Sainte annonçait au

très-révérend Père Philippe-Marie de Venise, commissaire de Terre-Sainte en cette ville, par une lettre du 24 février, la nouvelle de la mort des trois religieux nos confrères qui ont péri dans un naufrage arrivé au voisinage de la rade de Jaffa. Ces trois infortunés étaient F. Charles de Solliera, de la Province des Observantins Réformés de Bologne, F. Victor de Feltre, de la Province des Observantins Réformés de Venise, tous deux profés comme convers, et Fr. Eustache d'Airali, près de Smyrne, récemment admis dans l'ordre en qualité de Clerc. Ce dernier, né de Grecs schismatiques et élevé dans leur croyance, avait, après s'être converti à la foi catholique, abjuré ses erreurs entre les mains de nos religieux missionnaires à Smyrne, et doué d'une intelligence non commune, il fit de jour en jour de tels progrès dans la science et dans la vertu qu'il finit par vouloir embrasser les austérités de l'Institut séraphique et les devoirs de l'état ecclésiastique auquel il se sentait appelé. Le révérendissime père Custode avait satisfait en partie à ses vœux ardents, en le revêtant comme Tierciaire de la bure de St François. Il venait ensuite, avec l'autorisation du révérendissime P. Général, de l'envoyer en cette Province de Venise, afin qu'il s'y livrât à l'étude dans l'un de nos couvents, et qu'il pût plus tard être admis au noviciat et à la profession de notre règle. C'est dans ce dessein qu'on l'avait adjoint comme compagnon aux deux frères Charles et Victor susnommés, lesquels, après s'être dignement acquittés pendant plus de six ans des divers emplois dont ils avaient été chargés dans la custodie de Terre-Sainte, rentraient dans leurs propres Provinces par la voie de Venise.

Mais Dieu dans ses impénétrables jugements en avait décidé autrement. En effet, partis tous trois ensemble de Jérusalem et arrivés à Jaffa, nos frères trouvèrent que le bâteau à vapeur du Loyd Autrichien, sur lequel ils se proposaient de s'embarquer, était déjà parti depuis deux jours, ou plutôt qu'il s'était enfui à cause du mauvais temps. Car à Jaffa il n'y a ni port ni anse de refuge; on n'y voit que de nombreux écueils et des bancs de sable qui encombrent de toutes parts la côte. Néanmoins les trois religieux ainsi que d'autres passagers résolurent de s'embarquer le même jour sur un pyroscaphe russe, pour rejoindre ensuite à Alexandrie la malle Autrichienne. Cependant la mer

était encore fort houleuse, de sorte qu'ils durent, en montant sur une barque, louvoyer assez longtemps à l'est afin d'éviter les écueils et de se rendre à bord du pyroscaphe, qui était ancré à une distance de plus de deux milles de la plage. Mais à peine avaient-ils franchi la longue ligne d'écueils, qu'une vague énorme vint fondre tout à coup avec fureur sur la pauvre barque et la souleva à une hauteur effrayante, puis la précipitant chavirée dans le gouffre, l'ensevelit sous les eaux, de sorte qu'elle disparut entièrement pendant quelques minutes, et nos trois confrères se noyèrent ainsi malheureusement, faute de prompts secours, tandis que quelques marins, bons nageurs, parvinrent à grande peine à se sauver.

Quelques jours après on rechercha les corps des malheureux naufragés; des nôtres, on en retrouva deux qui furent enterrés dans notre cimetière de Jaffa; mais on ne put jamais retrouver le corps du Frère Victor de Feltre, comme je l'ai appris par des informations postérieures.

En communiquant cette désolante nouvelle au très-révérend père Provincial des Observantins réformés de Venise, afin qu'il eût soin de prescrire les prières d'usage pour l'âme du F. Victor, le révérendissime Père Custode exprimait l'affliction profonde qu'en avaient éprouvée tous les religieux de Terre-Sainte. Ils avaient pu, en effet, depuis plusieurs années apprécier la piété et le zèle des deux frères lais Charles et Victor, ainsi que les excellentes qualités du jeune Eustache de Smyrne, qu'on espérait voir un jour rendre par sa parfaite connaissance de la langue grecque les plus grands services à notre mission de Palestine dans l'intérêt de ses malheureux habitants.

Adorons, mon très-révérend Père, dans un pareil désastre les desseins impénétrables du Seigneur, et ne manquons pas de nous souvenir dans nos prières des âmes de ces trois confrères qui ont exposé leur vie, non pour gagner de l'or et de l'argent, ou d'autres biens terrestres, mais pour répondre à la vocation à laquelle Dieu les avait appelés.

Quant à moi, même en ne considérant que ce fait particulier, duquel on peut en rapprocher tant d'autres, je ne puis m'empêcher d'admirer de plus en plus l'abnégation de ceux de nos confrères qui se consacrent à l'œuvre des missions étrangères; car les périls seuls des longs voyages entrepris à cette fin donnent

au rôle du missionnaire tous les caractères d'un véritable sacrifice que peut seule inspirer la charité de Jésus-Christ.

Agréez maintenant l'assurance de mon attachement et croyez-moi toujours

Votre très-dévoué serviteur et confrère
FR. CYPRIEN DE TRÉVISE,
Min. Obs.

III.

CHINE.

Lettre de Monseigneur MICHEL NAVARRO *d'Espagne, Min. Obs., Vicaire apostolique de Hu-nan en Chine, au Révérendissime Père Général de tout l'Ordre Franciscain,* RAPHAEL DE PONTECCHIO, *sur la persécution endurée par les chrétiens de Hu-nan en* 1862.

Pékin, 26 octobre 1862.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Comme nous avons cette année souffert une persécution très-violente dans cette partie de la Chine, je crois bien faire d'en adresser une courte relation à Votre Paternité Révérendissime, afin que vous sachiez ce qui arrive à ceux de vos fils qui travaillent à propager la foi du Christ dans cet immense empire. Or, depuis la publication du traité de paix conclu par le gouvernement Chinois avec la France, les Lettrés, furieux de voir ainsi la voie ouverte aux chrétiens pour les confondre facilement dans des discussions religieuses, résolurent de s'en venger en suscitant contre eux une atroce persécution. Elle éclata à Heng-Chou-fu de la manière suivante. Voyant que beaucoup de personnes venaient à notre résidence de Hoang-Xa-Wan, située à deux milles environ de cette ville, afin de s'y instruire de la religion catholique qu'elles embrassent après avoir reconnu leurs erreurs, ils s'y rendirent eux-mêmes avec quelques Bonzes, pour entamer une dispute avec nos catéchistes et nos élèves. Ce n'était point le désir de connaître la vérité qui les poussait, mais l'espoir de nous confondre par le seul exposé emphatique de leurs traditions idolâtres. Or, nos jeunes gens surent signaler si facilement leurs contradictions grossières, qu'ils en

restèrent tout ébahis et vivement irrités. L'un d'eux, nommé Tchang-Tao-inin, ayant lu, entre autres, un de nos livres qui traitait des péchés capitaux, en fut tellement frappé que, sous l'impression de la grâce divine, il demanda à se faire chrétien. Et chose admirable! d'homme très-irritable qu'il était, de fumeur passionné d'opium, il devint, dès ce moment, doux comme un agneau, il renonça à tous ses vices, et ne trouva plus de plaisir qu'à s'instruire à fond de la foi catholique. Il rendit compte de ce qui s'était passé à sa mère, à sa femme et à ses enfants, et eux aussi témoignèrent le désir de recevoir le baptême. Et comme la foi dont ils se montraient animés était vraiment extraordinaire, on le leur administra, à lui le Samedi-Saint, et aux autres membres de sa famille le lendemain. Quand ce fait vint à la connaissance des Lettrés, parmi lesquels Tchang-Tao-inin jouissait d'une grande réputation, ils craignirent qu'un pareil exemple n'entraînât toute la ville à se faire chrétienne et l'accusèrent aussitôt devant le Mandarin de je ne sais quel crime. En conséquence à la deuxième fête de Pâques, au moment où il rentrait chez lui, il fut arrêté et mené en prison, et en même temps ils invitèrent le peuple par une proclamation publique (je ne saurais dire si c'était de leur autorité privée ou avec l'approbation des agents du pouvoir) à jeter bas notre église et notre résidence, profitant de ce que par hasard il ne se trouvait la aucun Européen; car n'ayant point encore nós passe-ports, nous nous tenions soigneusement cachés.

Cependant le Mandarin s'étant fait amener le prisonnier, lui demanda où il était allé les trois jours précédents, c'est-à-dire, aux trois fêtes de Pâques. Sur cette réponse : " A l'Eglise, parce que je professe la religion chrétienne, " le Mandarin fit donner à Tchang-Tao-inin quarante soufflets qu'il se montra tout heureux de recevoir pour l'amour de Jésus-Christ; mais il demanda pour quel crime il était si sévèrement châtié. Le Mandarin lui ayant répondu qu'il devait bien le savoir : " Je sais seulement, répliqua le patient, que je suis chrétien, et que je venais de mon église. " Et là-dessus on le reconduisait en prison, et le bruit courut qu'on le mettrait bientôt à mort.

J'appris qu'en effet appelé de nouveau devant le tribunal, on le frappa encore de quatre cents coups de fouet. Alors je résolus de me présenter aux Mandarins, après les avoir fait

prévenir de ma visite par mon domestique; mais quoiqu'ils eussent déclaré qu'ils me recevraient volontiers, je fus inexorablement repoussé au moins par cinq magistrats auxquels je m'adressai. Maintenant représentez-vous toute la ville de Heng-Chou-fa en effervescence, dès qu'on y sut qu'un Européen allait y paraître; en un instant toutes les rues se couvrirent d'une immense multitude, où tous les yeux étaient braqués sur moi, de sorte que les porteurs de ma litière pouvaient à peine avancer, tandis qu'on criait de toutes parts : *Tuez-le*, et en même temps les coups de bâton pleuvaient sur le palanquin. Arrivé au tribunal du gouverneur de la ville, le dernier auquel je m'adressais, et inutilement, comme je l'ai dit, je dis à ses agents : Ah! vous me repoussez? Eh bien! je ferai rendre compte de ces indignités au gouverneur général du Hu-Quan. " Et je retournai immédiatement parmi mes chrétiens qui se livraient à la désolation et aux larmes, s'attendant tous à une mort prochaine. Je les encourageai, puis je fis à l'instant appréter une barque, afin de tenir parole. Mais alors une si grande foule de peuple se pressa autour de la résidence, demandant à hauts cris à me voir, que le tumulte devint vraiment effrayant. Je crus donc nécessaire de me montrer, comme je le fis, en adressant à la foule de bonnes paroles qui parurent la satisfaire. Je pris ensuite un peu de nourriture, je me rendis à ma barque et je partis.

En passant à Tchang-Xa, j'informai par lettre le gouverneur de la Province de tout ce qui avait eu lieu, et lui annonçai que j'allai tronver le vice-roi pour lui demander justice. Parvenu à Hu-pè, où plusieurs bâtiments européens avaient déjà jeté l'ancre, j'y fus accueilli avec toute la cordialité possible par le commissaire du gouvernement français, qui me donna l'hospitalité pendant plus de dix jours et me fit ensuite conduire à la maison que m'avait indiquée notre illustrissime confrère Monseigneur Louis Célestin Spelta. De là je fis connaître par une autre de mes lettres tout ce qui m'était arrivé au gouverneur général du Hu-Quan, en demandant l'observation du traité de paix conclu avec les puissances Occidentales, et la mise en liberté de notre néophyte injustement détenu. Mais cette lettre ne parvint point à destination, bien que le Mandarin qui s'était chargé de la remettre au gouverneur me donnât à entendre que ce même gouverneur avait déjà expédié des ordres rigoureux pour

qu'on fit droit à nos réclamations; en conséquence, ayant reçu de mon Pro-Vicaire une lettre par laquelle il m'apprenait que la situation des chrétiens empirait de jour en jour, puisque les Lettrés avaient publié un édit prescrivant à chaque famille de mettre à mort tous ceux de ses membres qui manifesteraient l'intention d'embrasser le christianisme, et de noyer dans les puits ou dans les étangs ceux qui, l'ayant embrassé, refuseraient de l'abjurer, j'écrivis de nouveau audit gouverneur, et en même temps à la légation française à Pékin, afin qu'elle intervînt pour déterminer ces méchants Lettrés à des dispositions moins hostiles à l'égard de la religion catholique. En effet, la Légation fit immédiatement de si fortes réclamations que le gouverneur général de Hu-Quan et celui de Hu-nan intimèrent à la fois l'ordre au Mandarin qui tenait notre Néophyte en prison, de lui rendre la liberté. Mais les persécuteurs qui voulaient à tout prix sa mort, l'empoisonnèrent avant de le laisser sortir; puis, lorsque déjà le poison commençait à lui déchirer les entrailles, ils le mirent sur la rue pour qu'il retournât chez lui, et à peine avait-il fait quelques pas que, surpris par une bande que guidait un nommé Hoang-i, il tombait frappé de cinq coups de poignard et abandonné comme mort; celui qui l'accompagnait jeta en vain les hauts cris pour empêcher le crime, et il ne lui resta plus qu'à appeler du monde et à faire transporter en sa maison le malheureux Tchang-Tao-inin sur une échelle. Nos missionnaires accoururent aussitôt près de lui pour le fortifier du secours des derniers sacrements; il les reçut avec une piété exemplaire, pardonnant à ses ennemis, et disant que les mauvais traitements qu'il avait soufferts étaient bien peu de chose eu égard à l'énormité de ses péchés; et c'est en exhortant ainsi sa famille à braver tous les maux plutôt que de trahir la religion qu'elle professait, qu'il rendit tranquillement son âme à Dieu, pour aller recevoir la couronne des martyrs au milieu des splendeurs de la gloire éternelle.

L'orage sembla ensuite se calmer un peu; je repris donc le 28 octobre le chemin de ma résidence. J'arrivai le 4 novembre à la ville de Sian-Tan, dont le gouverneur était heureusement un bon Mandarin, et où résidait le prêtre chinois André Cung. Ce dernier fut tout heureux de me voir, et ne craignit point de demander au gouverneur qu'on nous rendit notre église, fer-

mée en 1851 à cause de la persécution et occupée depuis lors par les païens; cette demande fut accueillie, et environ vingt jours après on nous en remit en possession. En conséquence, jugeant que nous aurions joui en cet endroit d'une paix constante, j'achetai aussitôt un terrain contigu à l'église, afin de l'agrandir et d'y élever une maison qui nous servît de résidence. Mais le samedi de la Passion, lorsque tous les travaux étaient à peu près terminés, un Lettré chrétien, qui devait passer des examens à Sian-Tan, vint me trouver et m'informa que plus de trois cents candidats païens étaient arrivés en même temps que lui, et que, quand ils avaient entendu parler de notre église, ils avaient résolu de l'abattre, en tuant tous les missionnaires qu'ils y rencontreraient; c'est en vain qu'il leur avait fait toutes les représentations propres à les détourner du projet de manquer si insolemment au traité de paix conclu entre le gouvernement Chinois et les Puissances Occidentales. A cette nouvelle je me décidai à l'instant à me cacher au fond d'une barque chrétienne, comme je le fis, jusqu'à ce que le pauvre prêtre hydropique Cung eût écrit au Mandarin pour qu'il empêchât l'exécution de cet abominable dessein. Celui-ci nous recommanda dans sa réponse de ne rien craindre; mais le fait est que le vendredi avant le dimanche des Rameaux toutes les rues de la ville furent jonchées de croix, que cette bande de Lettrés foulait aux pieds, en vomissant d'horribles imprécations contre les Européens et contre la religion catholique. Le lendemain, ils convoquèrent le peuple au tribunal, au son d'une timbale de bronze, qu'on appelle *Lo*, et déclarèrent qu'ils avaient reçu l'autorisation et même l'ordre d'incendier l'église chrétienne; que par conséquent tout le monde devait les suivre pour concourir à cette œuvre sainte. Les choses se passèrent ainsi, et en quelques heures l'église fut réduite à un monceau de décombres. Immédiatement après, on en fit autant de la maison, dont je venais de m'enfuir, et on alla jusqu'à détruire tous les arbres fruitiers dont elle était entourée; les chrétiens qui habitaient la maison eurent grande peine à échapper à la mort en se sauvant tout nus. Là ne s'arrêta point la férocité de ces forcenés, ils déterminèrent d'aller détruire de même mon collége situé à six lieues de la ville, où résidait avec d'autres chrétiens notre confrère le P. Eusèbe Dongo, qui y était Recteur

et Professeur. Informé de ce projet, j'envoyai aussitôt un exprès pour l'avertir de fuir et de se cacher. Quant à moi, accompagné du prêtre Cung et de cinq chrétiens, je pris la mer avec notre petite jonque, et je me dirigeai vers Hu-pè, afin d'implorer le secours des consuls Européens. Après avoir essuyé une horrible tempête, où nous devions nous croire tous perdus, nous finîmes grâce à un véritable miracle par atteindre Han-Kou, le jour de Pâques. Nous y fûmes reçus par le P. Franciscain Ange Vadagna, et le lendemain nous fûmes visités par notre illustrissime confrère Monseigneur Zanoli, venu d'U-Cthag, afin de nous consoler.

Cependant les Lettrés de Sian-tan, s'étant mis en rapport avec leurs collègues de Heng-chou-fu, parvinrent à faire incendier chez eux aussi nos deux églises outre ma résidence, le séminaire, l'établissement de la Sainte-Enfance, et plus de six cents maisons de chrétiens, qui se trouvèrent ainsi dépouillés de tout ce qu'ils avaient, et pour comble d'infortune, repoussés sans pitié par les païens; car ceux-ci leur refusèrent jusqu'au moindre abri dans leurs habitations. Dès que ces mauvaises nouvelles arrivèrent, je priai immédiatement le consul français d'adresser nos réclamations au gouverneur général du Hu-quan; mais voyant qu'elles n'aboutissaient à rien, je résolus de me rendre en personne à Pékin, où je suis depuis le 31 juillet dernier, espérant obtenir des réparations complètes. Le Vicaire général du Kiang-si, où ont été commises les mêmes iniquités que dans les lieux de ma juridiction, est arrivé ici pour la même raison. Nous avons trouvé un protecteur vraiment excellent en Son Excellence le comte Kleczhowscki; il exige que nous puissions retourner dans nos résidences et que nous y soyons reçus avec tous les honneurs, qu'on rebâtisse les églises et les maisons détruites, qu'on nous indemnise de tous dommages, et enfin qu'on enjoigne par un édit solennel aux Mandarins, aux Lettrés et à tout le peuple de se garder, sous peine de mort, de commettre désormais de pareils attentats! Qu'en résultera-t-il? Dieu seul le sait. En attendant je vous dirai que le ministre chinois des affaires étrangères nous a mandés chez lui, et nous a fait servir des fruits et des douceurs, afin, dit-il, que les gouverneurs et les mandarins des provinces sachent comment le gouvernement entend qu'on traite les Européens, surtout les

Missionnaires, et le châtiment rigoureux qui les frappera, s'ils osent violer la volonté du céleste empereur. Quant à moi, j'implorai la grâce de ceux qui m'avaient offensé; ce dont il parut très-content. Veuille le Seigneur que nos tribulations ne durent plus longtemps, de sorte que nous puissions travailler librement à la conversion de ces pauvres chinois; il n'y a pas à douter qu'ils n'embrassent en grand nombre notre sainte religion, si le traité de paix est observé. J'apprends à l'instant qu'un nouveau missionnaire destiné à Hu-nan, le P. Félix, vient d'arriver à Hu-pè, où il restera jusqu'à ce que ma malheureuse chrétienté se soit relevée.

En attendant, Mon Révérendissime Père, veuillez avec tous nos confrères d'Europe nous recommander au Seigneur, et nous consoler de temps en temps par une de vos lettres; car votre parole a une force merveilleuse pour affermir dans la patience et les autres vertus chrétiennes qui leur sont si nécessaires ceux de vos fils qui travaillent pour la gloire de Dieu dans cet immense empire de la Chine.

En les bénissant, bénissez-moi aussi, moi qui suis également

Votre fils très-dévoué,
FR. MICHEL NAVARRO,
Vicaire apostolique de Hu-nan.

Lettre du P. PASCAL BILLI, *Missionnaire Apostolique, Mineur Observantin de la Province de Toscane, à Mgr* EUSTACHE ZANOLI, *Vicaire Apostolique de Hu-pè, sur les aventures qu'il courut en voyageant pour l'accomplissement de son ministère dans l'empire Chinois.*

Han-Kou, 15 *novembre* 1862.

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME MONSEIGNEUR,

Je viens dans cette lettre vous raconter tout ce qui m'est arrivé par le fait tant des soldats impériaux que des rebelles, ma délivrance miraculeuse, et enfin mon retour à Han-Kou. C'est là que s'est bornée ma première mission, assez courte, mais entièrement différente des autres; car mes deux mois d'absence n'ont été qu'une suite continuelle de périls dont je me suis toujours tiré.

Or, le 25 août de l'année courante, Monseigneur Louis Célestin Spelta, qui vient de mourir, m'envoya dans le district de St Marc Evangéliste, pour que je pusse m'exercer quelque temps à la pratique de la langue chinoise, sous la direction de mon compatriote le P. Smeraldo de Livourne. Pendant les dix premiers jours de navigation, j'eus à souffrir plusieurs contretemps que je crois utile de mentionner succinctement, comme avant-coureurs des fâcheux événements qui allaient se passer. Et d'abord, quatre jours après notre départ, vers le coucher du soleil, un navire chargé de soldats arrête à l'improviste le nôtre; ils viennent à l'abordage, se livrent à un minutieux examen et à mille perquisitions, puis, suivant leur habitude, ils placent tous leurs bagages dans notre navire et déclarent qu'on devra les mener où ils voudront. Il fallut céder à leur audace et nous priver de la liberté et de la paix dont nous jouissions. Cette rencontre nous en valut une autre, et voici comment : quand nous arrivâmes à une ville où ces soldats voulurent débarquer, le malheur voulut que je fusse remarqué par deux Chinois et reconnu comme européen. C'en fut assez, à peine eurent-ils fait part de leur découverte à d'autres que la foule des curieux avides de me voir envahit le navire; l'un enleva les petites fenêtres de ma cabine, l'autre ouvrit mes rideaux, un troisième me menaça du bambou, tous cherchèrent à me forcer de sortir. J'aurais satisfait leur curiosité tout de suite, si les conseils qu'on me donnait et la prudence ne m'avaient décidé à me tenir caché; mais ma vie étant à la fin en danger, je fus obligé de me montrer, pour apaiser le peuple qui, content de me voir, finit par s'éloigner en me couvrant de huées. Content moi-même d'en être quitte à si bon marché, je donnai aussitôt l'ordre du départ, pour ne point m'exposer à de nouveaux dangers.

Arrivé à Kien-kia-san, j'y trouvai le P. Smeraldo, près duquel je restai jusqu'à la Nativité de Notre-Dame, parce que ce Père avait fixé au 8 septembre la régénération spirituelle d'un Sien-sen (Seigneur) reçu docteur, auquel le baptême fut administré à la grande joie de l'un et de l'autre. Le lendemain nous nous rendîmes à Ja-su-Kiao, et de là à Zao-lin-tien, lieu très-voisin de celui où mon confrère allait commencer une mission. C'est là que je me mis avec lui à m'exercer à la langue; mais le ciel me préparait un autre sujet d'étude, je veux dire celui de la patience dans les tribula-

tions qui m'attendaient. Et effet cinq jours ne s'étaient pas écoulés, lorsque mon charitable précepteur fut appelé pour donner l'extrême onction à une distance de sept lieues. La crainte qu'on ne demandât encore ailleurs les secours de la religion le força de me laisser en ce pays au soin de nos bons chrétiens, mais trois jours après je dus moi-même partir et aller à huit lieues de distance, à San-xe-tien, village où il n'y a que cinq chrétiens. Qui aurait pu supposer que c'était là un voyage qui devait me faire faire de terribles rencontres et tomber entre les mains des rebelles? Certainement personne, car les rebelles *Jeho-mao*[1] étaient fort éloignés, c'est-à-dire sur les limites des deux provinces de Hu-pè et de Ho-nan, près du lac de Lao-co-co, et en outre une grosse armée d'impériaux les entourait et les empêchait de venir de notre côté. En un mot, les nouvelles étaient excellentes, et chacun vaquait à ses affaires domestiques. Aïnsi rassuré, je voulus accomplir mon devoir et me rendre sur une bête de somme dans ce village où je trouvai une malade en grave danger; je lui administrai l'extrême onction et les autres secours spirituels institués par notre sainte mère l'Eglise, et dans les moments où la malade pouvait se passer de ma présence, je me tenais pour étudier dans une chambre qu'on m'avait assignée. Mais voilà que tout-à-coup se répand l'effrayante nouvelle que les rebelles ne se trouvent plus qu'à quatre lieues du village et qu'ils approchent à grands pas. Chacun demandait quel chemin ils prendraient, et beaucoup se consolaient en entendant dire qu'il n'y avait aucun danger pour leur village. Parmi ces derniers étaient les chrétiens, qui m'exhortaient à ne rien craindre. Ne croyant point pouvoir m'en rapporter à leurs paroles et voyant fuir un grand nombre d'habitants, j'appelai aussitôt un homme pour emporter la caisse des ornements sacrés, et accompagné du père de cette famille chrétienne, je me dirigeai vers le canton que tous les fugitifs cherchaient à gagner. A peine sorti du village, je vis les colonnes de fumée qui annonçaient l'approche des rebelles et une grande multitude qui fuyait portant sur les épaules, celui-ci les petits enfants, celui-là les couchettes; un autre poussait devant lui une partie de son troupeau; tous, criant sauve qui peut, s'acheminaient d'un autre côté. Quand nous fûmes arrivés à une maison païenne, à quatre milles

[1]) *A la longue chevelure.*

de distance du village, le guide m'y laissa comme en un lieu de connaissance et de sécurité. D'autres encore vinrent se réfugier dans cette maison où plusieurs affirmaient que les rebelles ne se présenteraient pas.

Mais le lendemain 30 septembre à la pointe du jour le mari de la pauvre malade que j'avais assistée vint tout éperdu m'annoncer la triste nouvelle que les rebelles se trouvaient à quelques pas du village, et il s'écriait les larmes aux yeux. « Hélas! ma pauvre femme périra au milieu des flammes et sous les ruines de sa maison! » Je l'exhortais à se calmer et à penser à sa propre sûreté; mais accablé par la douleur, la fatigue et le sommeil, le brave homme ne prêta guère attention à mes paroles et se jeta sur un lit. Je ne connaissais pourtant que cet homme et je ne pouvais point m'en aller tout seul; car ma fausse queue, ma figure étrangère, mon ignorance des lieux et ma connaissance imparfaite de la langue m'auraient exposé à avoir la tête coupée, chose très-facile dans les circonstances présentes sur ce simple cri : voilà un jeho-mao. Il me fallut donc attendre le réveil de mon Chinois; mais mal m'en prit, car comme j'étais à l'attendre, on se mit à crier de toutes parts : *fuyons, voilà les rebelles!* Réveillé à ce bruit, mon Chinois vint tout éploré m'engager à fuir. Les ennemis de la paix étaient déjà si près de nous, qu'ils ne me laissèrent point le temps de sauver les ornements sacrés, de sorte qu'il me fallut prendre la fuite avec les seuls vêtements que je portais et traverser une petite rivière où nous nous mouillâmes de la tête aux pieds. Arrivé à l'autre rive, nous regardâmes derrière nous; hélas! des colonnes de fumée et de feu s'élevaient dans les airs, et les clameurs de milliers de malheureux fugitifs nous glaçaient d'épouvante. Malgré tout pourtant, mon compagnon, pensant toujours à sa pauvre femme, ne voulut pas aller plus loin, et j'eus grand'peine à obtenir pour guide, à force de prières, un de ses domestiques qui s'était enfui un peu avant nous.

Or, sous la conduite de cet homme et d'autres fugitifs, je me joignis à une caravane de dix-huit personnes avec lesquelles je gagnai les montagnes comme un lieu sûr; puis, tous accablés de douleur, nous passâmes une journée entière à franchir collines sur collines. A la fin, nous croyant sortis du péril, nous nous arrêtâmes à une maison où nous demandâmes un abri. Il fut accordé

à tous, excepté à moi, en qui l'on reconnut un étranger, et les témoignages du jeune domestique et de mes autres compagnons attestant que j'étais un Père Missionnaire européen, digne de tous les respects, ne suffirent pas pour décider le maître de la maison à me recevoir. Il me fallut donc m'en aller avec mon guide; mais où aller à une heure si avancée? Il n'y avait point d'autres maisons dans le voisinage; nous dûmes donc dans l'obscurité de la nuit retourner sur nos pas, et traverser de nouveau les collines que nous avions précédemment franchies, jusqu'à ce qu'ayant heureusement trouvé une maison de paysan, nous lui demandâmes asile. Cet homme ému de pitié à notre vue ne s'enquit point si j'étais Européen ou Chinois, mais nous ayant préparé à tous deux de la paille dans une grange, il nous y installa pour que nous pussions reposer nos membres fatigués. Néanmoins les prévisions d'un funeste avenir m'empêchaient de me livrer au sommeil. Je sortis donc plusieurs fois de la grange pour observer le ciel, il était devenu tout rouge du côté du sud par les lueurs des flammes qui s'élevaient à une très-grande hauteur derrière une montagne voisine. Pendant ce temps là le jeune domestique dormait tranquillement, et j'eus beau l'éveiller à différentes reprises, il ne m'écoutait point.

Vers trois heures du matin voyant le ciel toujours illuminé par les flammes, je l'appelai de nouveau, il se leva, mais ne voulut point encore partir. A la fin, lorsque d'autres l'appelèrent à leur tour, il se mit en route, et il me conduisit en leur compagnie à deux ou trois milles de distance, et là il se remit en devoir de dormir. Mais les cris d'autres fugitifs et l'approche des rebelles le contraignirent de se lever bien vite et de prendre avec moi la fuite à travers les montagnes; ce qui m'exposa à toutes sortes de souffrances. Nous trouvâmes les hauteurs déjà toutes couvertes de gens armés de lances et d'épées, de fusils et de bâtons, entourés de tas de pierres, et bien décidés à se défendre, si jamais les ennemis se présentaient. Ne jugeant point prudent de m'arrêter en pareil lieu, je suppliai mon jeune homme de nous en éloigner et de nous rendre ailleurs; je lui promis même une bonne étrenne, s'il me conduisait à Zao-lin-tien, lieu alors sûr, mais je ne pus rien obtenir, loin de là; car à une heure après-midi il s'en alla me laissant pour guide un de ses compagnons. Je dus me contenter de cet arrangement, et promis la même récompense à

ce dernier, s'il me conduisait en lieu de sûreté. En effet, il me mena dans une maison où nous nous chauffâmes, mais bientôt il me fit connaître par un cri aigu, suivant la coutume de ses compatriotes, qu'il ne voulait pas aller plus loin. Je me plaignis de son procédé, je lui reprochai de s'être chargé d'une mission qu'il refusait de remplir, je lui exposai l'état où il me laissait au milieu de mille périls sans espoir d'y échapper; mais fermant l'oreille à mes prières, il m'ordonna simplement de sortir de cette maison. Force me fut d'obéir, et plein d'angoisses je me mis sur un trottoir, attendant l'exécution des volontés divines. On m'apporta néanmoins une tasse de riz, mais qui aurait pu y toucher dans une pareille situation?

Cet homme finit par sortir lui-même de la maison et gagna une montagne voisine. Je voulus le suivre et m'assis près de lui. Déjà le soir venait et beaucoup de malheureux fugitifs qui avaient quitté leurs habitations se retiraient aussi sur cette montagne en se réunissant aux autres et en se communiquant mutuellement leurs inquiétudes. J'étais tout pensif, et je me demandais s'il valait mieux m'aventurer seul dans ces montagnes, ou attendre là comme les autres le secours du ciel. Mais j'avais déjà attiré l'attention d'un grand nombre de mes compagnons, et plusieurs doutant si je n'étais pas un rebelle qui se fut sauvé, commencèrent à s'approcher de moi et à examiner mes cheveux. Leurs doutes s'accrurent de plus en plus, jusqu'à ce que, une bonne heure après, des hommes armés de lances et d'épées, gravirent le versant de la montagne, arrivèrent où j'étais et m'entourèrent. A leur apparition, je me levai aussitôt et je fis tous mes efforts pour leur faire comprendre que je n'étais point un rebelle, mais simplement un Missionnaire, qui m'étant enfui de San-ve-tien, et ayant été abandonné par mon guide, m'étais retiré sur cette montagne avec les autres, ainsi que pouvait l'attester celui qui était près de moi et qui me connaissait. Mais les soldats, n'ajoutant pas foi à mes paroles et me jugeant d'après ma figure et d'après ma fausse queue, me dépouillèrent presque entièrement; ils m'enlevèrent mon crucifix, la boîte aux saintes huiles que j'avais au cou, ma montre et d'autres menus objets; ils m'auraient même tranché la tête, si l'un d'eux n'avait dit qu'il fallait remettre l'exécution à plus tard. Voyant que les prières étaient inutiles et quel était leur dessein, je me mis à genoux sur un rocher

et recommandai mon âme au Seigneur. Soutenu par la grâce divine, qui, en pareil cas, comme je l'ai éprouvé, est la seule force avec laquelle on peut défier tous les tourments, je priai les soldats de prendre un parti : « Si, leur dis-je, votre intention est de me tuer, pourquoi différez-vous? Pourquoi attendriez-vous la nuit? Craindriez-vous par hasard la présence de la foule? Sachez que pour moi il m'est indifférent de mourir une heure plus tôt ou une heure plus tard, aujourd'hui ou demain. » Sur ces entrefaites un vieillard s'approche de moi et m'exhorte à jeter à terre le crucifix comme par aversion; mais me voyant bien résolu à faire le contraire, il renouvelle sa proposition d'une autre manière : il se fait apporter un encrier, une plume et du papier chinois sur lequel il trace quelques lettres désignant des objets de la religion chrétienne, puis il me dit d'en témoigner mon mépris. Ah! qu'il me connaissait peu! La vue du crucifix m'était alors si chère que ni la tribulation, ni la misère, ni les dangers, ni le glaive, ni la mort ne m'en auraient séparé, comme j'espère qu'ils ne m'en sépareront jamais. Le malheureux vieillard, ayant ainsi vainement tenté de me faire apostasier, se retira en maugréant.

Chacun comprendra combien je me sentis heureux d'avoir obtenu la grâce de résister aux suggestions diaboliques de ce misérable; aussi, plein de joie, soupirais-je après le moment de mourir d'une mort semblable à celle de mon divin Maître, sinon en tout du moins en partie, c'est-à-dire sur une montagne, sous les yeux d'une grande multitude et presque à la même heure. J'exhortais donc les soldats à se hâter de me donner ce coup d'épée qui m'aurait (autant que je l'espérais) procuré le bonheur de jouir de sa présence face à face. Mais telle n'était point sa volonté; il permit que les soldats sursissent l'exécution de leur projet, et que le jeune guide qui m'avait quitté revînt. Arrivé sur la montagne et me voyant à genoux et entouré de soldats, il demanda la raison de ce qui se passait. Je la lui exposai, et plaçant dans ses mains les objets qu'on m'avait restitués, je le priai de les remettre au P. Smeraldo et de ne point m'oublier après ma mort. A ces paroles il m'engagea à repousser de vaines craintes, et quand il eut fait connaître mes qualités aux soldats mieux que je n'avais su le faire, ils cédèrent à ses observations et s'éloignèrent. Quant à nous, descendant la montagne, nous regagnâmes le lieu d'où j'avais été chassé deux heures aupara-

vant, et nous prîmes un peu de nourriture pour nous restaurer. Mais il n'eût point été prudent de nous arrêter là longtemps; après donc nous être reposés quelques instants, nous repartîmes, nous traversâmes plusieurs montagnes et nous arrivâmes assez tard près d'une maison. Mon jeune homme y demanda de la paille qu'on étendit sous un grand arbre, et là nous passâmes la nuit en compagnie d'un bonze et d'un autre Chinois, aussi fugitifs.

Le lendemain de bonne heure nous nous levâmes, et voyant accourir une foule de fuyards qui annonçaient l'approche des rebelles, nous nous mîmes nous-mêmes aussitôt à fuir, en gravissant avec beaucoup de peine une très-haute montagne. Arrivés au sommet, nous nous reposâmes un instant, et nous descendîmes ensuite le versant en continuant à marcher jusqu'à onze heures du matin; alors fatigués et pressés par la faim nous nous arrêtâmes à une maison, où par bonheur nous retrouvâmes nos compagnons de voyage du premier jour. Cette rencontre m'encouragea; mais le Seigneur, me réservant de nouvelles épreuves, permit que le lendemain le maître de la maison me mît à la porte. Ainsi chassé par tout le monde, je me réfugiai dans une pagode voisine dont le gardien me donna un peu de paille, de sorte que j'y restai deux jours. Mais au milieu de ces idoles les larmes me venaient aux yeux, en pensant à l'aveuglement de la nation chinoise qui se glorifie de ses lumières et de sa civilisation, et qui pourtant s'avilit jusqu'à adorer de stupides divinités auxquelles elle offre de l'encens et des parfums. Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu la châtie par tant de fléaux et de calamités.

Dans la matinée du 4 octobre, fête de notre Patriarche S[t] François d'Assise, nous apprîmes que les rebelles avaient déjà quitté San-Xe-tien, et impatient d'y retourner, mon jeune homme se disposa à partir, désirant moi-même aller à Zao-lin-tien, et n'ayant d'autre moyen que de me rendre avec mon guide dans son village, je ne m'opposai point à sa volonté. En conséquence, nous partîmes vers sept heures, et en cheminant par monts et par vaux, nous pûmes atteindre à San-Xe-tien à trois heures après-midi. Quand nous y fûmes arrivés, je trouvai ma malade encore vivante (elle n'avait rien eu à souffrir de la fureur des rebelles), et avec elle deux femmes chrétiennes seule-

ment; car son mari n'était pas encore retourné, et le père de famille avait été pris et emmené. Après m'être restauré par un peu de nourriture, je demandai ce qu'étaient devenus les ornements sacrés; ils avaient été livrés aux flammes. Je voulais partir pour Zao-lin-tien le lendemain. Avant de me coucher je fis donc les préparatifs nécessaires à cet effet, et quand vint le jour suivant, je me levai de bonne heure et sortis pour partir. Mais que vis-je? Les rebelles avaient pendant la nuit cerné le village, et comme il n'y avait point moyen de fuir, chacun se cacha pour se sauver. Pour moi, je me réfugiai dans une petite étable où, me jetant à genoux, je priai le Seigneur d'accepter le sacrifice de ma vie, s'il lui plaisait de me laisser tomber entre les mains des rebelles. Cependant ils pénétrèrent dans la maison et la fouillèrent du haut en bas pour en dénicher les habitants; je ne fus néanmoins découvert qu'après sept heures par un homme qui s'étant approché de l'étable et, m'ayant aperçu, me demanda ce que je faisais-là. Une fois découvert, je me levai et me plaçai devant l'autel postiche, sur lequel huit jours auparavant avaient été célébrés les divins mystères. Mais en me dépouillant de mes vêtements extérieurs, cet homme m'enleva la boîte aux saintes huiles et le crucifix que j'avais au cou, ainsi que ma montre; se mettant ensuite à examiner son butin et ouvrant la boîte, il me demanda ce qu'elle contenait? Je lui répondis que c'était de l'huile consacrée pour les chrétiens, et qu'il n'avait rien à craindre. Alors il me rendit la boîte et le crucifix, mais me saisissant par un pan de mon habit et me liant les mains derrière le dos, il me dit : « Père, veux-tu mourir? » et sans attendre ma réponse, il m'enleva de nouveau ma boîte aux saintes huiles et le Crucifix, et jeta l'une sur un petit pliant et l'autre au feu. Fâché de voir profaner ainsi les choses saintes, je priai le rebelle de jeter aussi au feu la boîte aux saintes huiles, afin de prévenir de plus grands outrages que se seraient sans doute permis les brigands, si elle était tombée en leur pouvoir. Il m'accorda ce que je demandais, et je m'en estimai bien heureux. Pendant que ses compagnons brisaient tout ce qu'ils trouvaient, je restais à genoux, attendant qu'ils missent un terme à mes jours. Je portais de temps en temps mes regards sur une image de St François Xavier, que j'avais par hasard pu garder, et je le suppliais d'intercéder pour moi et de m'accorder son assistance et la pa-

tience dont j'aurais bientôt besoin dans les souffrances que je devrais encore endurer. Peu d'instants après, celui qui m'avait lié les mains vint me les dégager, pour que je remontasse la montre qu'il m'avait volée. On ôta ensuite du feu le crucifix, on me le rendit, puis on me l'enleva de nouveau pour se jouer de moi. Enfin l'un des brigands s'étant fait apporter un grand coutelas fit semblant de m'en donner un coup sur la tête; il s'amusa à renouveler ce jeu plusieurs fois avec force plaisanteries, jusqu'à ce que s'en étant lassé, il me dit de me relever et me conduisit sur la rue pour m'exposer en butte aux railleries de ses compagnons qui y étaient réunis en grand nombre. Quand ensuite il m'eût ramené dans la maison, où j'essuyai de nouvelles insultes et de nouvelles moqueries, il me fit sortir par derrière et m'enjoignit de partir. Impatient de me voir toujours en suspens entre la vie et la mort, et sans aucun résultat, je dis à la bande qui m'entourait : *je suis chrétien, je suis un missionnaire venu dans cette maison pour assister la malade que vous avez vue; si vous n'avez point l'intention de me tuer, pourquoi ne point me laisser en liberté? ou si voulez me tuer, pourquoi différez-vous? pourquoi me tuez-vouz par des craintes continuelles?* A ces mots l'un des soldats me prit d'une main par la queue de ma chevelure, et levant de l'autre un sabre, il menaça de m'achever d'un seul coup; mais il resta le bras en l'air, soit que ses compagnons le lui aient retenu, soit pour je ne sais quelle autre raison. Il fit une seconde tentative qui n'eut point plus d'effet. Je reconnus alors jusqu'à l'évidence combien sont inutiles les efforts des hommes contre la volonté de Dieu. Alors on me fit lever, on me prit des mains le crucifix, et l'on alla dans les maisons voisines, où quelques vieillards avaient été retenus par leurs infirmités, pour leur demander s'ils connaissaient cette image ou, comme disent les infidèles, cette idole des chrétiens, et s'il était vrai que la famille chez laquelle j'avais été arrêté fût chrétienne. Mais ces vieillards, soit par peur, soit pour une autre raison, répondirent qu'ils ne connaissaient point les idoles des chrétiens, et qu'ils ne savaient rien de cette famille : chose absolument impossible. En ce moment l'un des soldats me prit et me conduisit à une maison où était leur chef. Celui-ci m'ayant reconnu au visage pour un Européen me fit attendre un instant à la porte; puis, montant à cheval, il ordonna à ses

domestiques de le suivre avec moi. A moitié nu, sans souliers et le crucifix à la main, je fis trois ou quatre milles sans savoir où l'on me menait. Tout ce qui s'était passé ne me permettait guère d'échapper à la mort; je me trompais; car quand nous fûmes arrivés à une pagode, qui servait de quartier général au capitaine de ces troupes, il voulut que je me rhabillasse, me fit asseoir à sa table et me promit de me conduire à Shan-ghai et à Nankin. Mais mon intention n'étant pas de faire ce long voyage, je le suppliai de vouloir bien me relâcher et de me renvoyer à San-Xe-tien. Mes instances furent inutiles, et quand il eut appris que j'étais venu de Han-Kou, il m'assura que c'était là qu'il me conduirait. En effet, les rebelles suivirent dès lors une route allant directement à ce port. Pendant le souper, les gens du capitaine me préparèrent une image d'idole en papier, sur laquelle je dus me coucher : tous les rebelles respectent les idoles! Le lendemain, à cinq heures du matin, on me donna pour guide le domestique avec lequel j'avais la veille suivi le capitaine, et nous nous mîmes en route à la suite des rangs des rebelles, dont je pouvais voir tous les excès. Permettez-moi donc ici une digression, pour que je vous raconte tout ce dont j'ai été témoin oculaire.

Les rebelles se jettent dans des localités qu'ils traversent sans discipline. En arrivant dans un endroit qu'ils trouvent tout dépeuplé d'avance, grâce à la terreur qu'ils répandent de toutes parts, ils commencent par s'emparer de toutes les maisons. Quand ensuite ils se sont préparé un lieu de repos, ils se mettent à faire des perquisitions jusque dans les derniers recoins, et s'adjugeant tout ce qui leur plaît pour le moment, ils détruisent le reste, le brisent ou le réduisent en cendres. Les habillements ou les meubles de valeur que les habitants n'ont pu emporter dans leur fuite, ils les revêtent ou les mettent en pièces; quant aux bestiaux autres que les bœufs, ils les tuent et les mangent. Ils mangent pareillement le riz et les autres victuailles, ou bien ils les donnent à leurs chevaux. En un mot, ils agissent en maîtres absolus de toutes choses, et malheur à qui oserait s'en plaindre! Si les bourgs ou villes où ils arrivent sont importants, ils s'y arrêtent aussi longtemps qu'ils y trouvent de quoi se nourrir; dans le cas contraire, ils partent, après un jour de halte, prenant avec

eux tout ce qu'ils peuvent, et à quelques milles plus loin, ils abandonnent sur le chemin ce qu'ils ont pris. C'est pitié de voir sur les routes par lesquelles ils ont passé tant de débris de vêtements, de riz et de toutes sortes d'objets. Si dans les localités qu'ils traversent ils trouvent des vieillards, ils ne les tuent pas, ils ne les tourmentent pas, mais ils les chassent de leurs demeures. Si ce sont des jeunes gens ou des personnes entre deux âges, ils les lient à cinq, à six, par la queue de leurs chevelures, et leur font porter leurs bagages. Malheur à ces infortunés, si, fatigués du voyage et devenus incapables de marcher, ils laissent échapper quelques plaintes; car alors on les tue impitoyablement. Oh! combien n'en ai-je point vus, étendus le long des routes, égorgés ou décapités, ou privés de leurs mains ou de leurs pieds, ou à demi consumés par les flammes, ou éventrés, ou jetés dans les fleuves! Combien qui assouvissaient la faim des chiens ou des oiseaux de proie! Combien de têtes humaines jetées au milieu des champs ou attachées à des arbres!

Faut-il se taire ou en dire davantage! Hélas! un pauvre malheureux s'était pour se sauver jeté dans un lac, et là pour respirer il se tenait la tête hors de l'eau, quand une troupe de rebelles, venant à passer, l'aperçut et prit un barbare plaisir à lui tirer des coups de fusil, jusqu'à ce qu'il eût été atteint. Un autre, je ne sais pourquoi, fut par eux jeté à l'eau, et quoiqu'il les suppliât à chaudes larmes de lui sauver la vie, ils eurent la cruauté de hâter au contraire sa mort, en lui lançant de grosses pierres, tandis que des cavaliers en védette trottaient autour de la pièce d'eau pour lui rendre la fuite impossible. Je n'aurais jamais cru qu'on pût pousser si loin l'inhumanité. Si ensuite nous passons aux femmes, toutes, pourvu qu'elles soient jeunes, sont la proie des appétits brutaux de ces forcenés, et la moindre résistance leur vaut la mort. Parlerai-je des incendies? Les rebelles détruisent des villages tout entiers, et leur soif de destruction est telle qu'ils mettent le feu aux maisons, aux fenils, etc. par simple amusement. Enfin, quant au nombre des rebelles, je puis vous dire que leurs rangs se grossissent chaque jour par l'enrôlement des pauvres prisonniers qui tombent entre leurs mains, et, ce qui est plus fâcheux, qu'ils sont munis d'armes européennes que leur vendent malheureusement

quelques marchands, circonstance qui augmente encore leur audace.

Il serait facile de mettre un terme à tous ces bouleversements et à toutes ces calamités, si la population et les autorités chinoises avaient plus de courage. Mais les autorités, se souciant peu du salut public et ne pensant qu'à elles-mêmes, laissent le peuple et en particulier celui des campagnes à la merci des oppresseurs. Il est vrai que des gardes nationales et de nouvelles troupes se sont formées; mais qu'arrive-t-il? Les premiers veillent à leurs intérêts privés, et les seconds, sauf la cavalerie Tartare, soit par lâcheté, soit par manque de discipline, n'opposent qu'une très-faible résistance aux rebelles, quand ils se présentent, ou bien elles prennent aussitôt la fuite, si elles ne se joignent pas à eux. « Il en résulte, comme l'observe avec raison « M. Faurie (*Annales de la propagation de la Foi*, n° 201, « p. 109 et 110), que personne ne voulant s'exposer au danger, « tous y tombent également. Ceux qui ont échappé au carnage « errent sans ressource aucune sur les chemins où ils périssent « par milliers. On ne peut faire une journée de marche, sans se « sentir le cœur déchiré à la vue de tant de cadavres de femmes, « d'hommes, d'enfants, qu'on trouve à chaque pas gisant sur la « voie publique. Le Chinois, surtout après tous ces malheurs, « passe froidement à côté, sans même s'arrêter un instant. » Mais reprenons notre récit.

Pendant les sept heures de marche que nous fîmes encore ce jour là, à travers les plaines et les collines, nous entendîmes continuellement retentir à nos oreilles ces mots : *Zou-iam-quei-tzu* (voilà le diable de l'Occident qui passe). Quand nous fûmes arrivés à la station déterminée d'avance, je fus conduit au quartier du capitaine, où l'on me donna de la paille pour reposer. Je fus dans la suite toujours admis à sa table; mais ses mets les plus exquis ne me plaisaient pas, je pouvais, au contraire, dire avec le royal Prophète : *potum meum cum fletu miscebam* (*je mêlais mes larmes à mon breuvage*)! Car cet honneur qu'il croyait me faire n'était, comme on dit, que de la poudre qu'il me jetait aux yeux; en effet, je recevais toutes sortes d'insultes de la part de son domestique, qui était si insolent à mon égard que quand je lui demandais quelque chose, sa réponse ou son service était presque toujours accompagné d'imprécations. Nous

passâmes la nuit en cet endroit, et le lendemain matin nous en partîmes vers 5 heures. Le temps était fort pluvieux, et les petits sentiers pleins de boue. Comme je n'avais point de chaussures et que dans cet état j'étais à chaque instant poussé par les rebelles, je tombais souvent et je me crottais de la tête aux pieds. En même temps ils me forçaient par dérision de porter derrière moi un demi-parasol, de sorte que je devais subir leurs plaisanteries, tout en pataugeant dans la boue. Arrivé en cet état et les pieds tout meurtris à la maison occupée par le capitaine, je me jetai à ses genoux, le suppliant par pitié de ne point me laisser dans une pareille situation; mais ses intentions étant toutes différentes des miennes, il voulut, tout en me promettant toujours de ne point me tuer, s'amuser ainsi ce jour là à mes dépens, et voici comment. Ayant fait préparer un cheval, et feignant de vouloir ce jour même me mettre en liberté, il me dit de le monter, et accompagné d'un gamin, de faire deux fois le tour des rebelles, au milieu de leurs bruyants éclats de rire. Telle fut la liberté qu'on m'avait promise. Toutefois le capitaine fut pris à mon égard d'une certaine pitié; car, voyant que je ne pouvais plus voyager à pied, il me donna la même monture le jour suivant. Malheureusement la pauvre bête étant incapable de marcher aussi vite que le désirait le domestique, ou plutôt l'argousin; celui-ci s'en vengeait par des coups de bâton sur mon dos, sans que j'eusse le droit de me plaindre, car alors il faisait pis et joignait aux coups les imprécations. Il me fallait donc tout souffrir en silence.

Les rebelles s'étant emparés de la ville d'In-xian, je fus porté dans une grande pagode, quartier du capitaine. Là, on m'assigna pour chambre le petit magasin au charbon, et pour lit deux portes. Ceux qui se sont trouvés dans les mêmes ou dans de pareilles angoisses peuvent s'imaginer quelles durent être mes pensées en ce lieu. Toute fuite m'était impossible, et la maison était de toutes parts entourée de gardes, et de continuelles insultes et railleries augmentaient ma douleur. Privé de toute espérance terrestre, j'implorais l'assistance de la Sainte Vierge, secours des chrétiens, et de mon saint confrère Jean de Capistran, et je mis toute ma confiance en leur intercession et en la grâce de Dieu. C'est ainsi que je passai les huit jours que les rebelles

restèrent en cette ville. Quand nous en partîmes, nous continuâmes notre marche vers Han-kou, et l'on me fournit un cheval blanc; la raison en est que le capitaine voulait me traiter mieux à mesure que nous nous rapprochions des Européens.

Mais le jour de la vengeance divine n'était pas éloigné, et le moment qui allait rendre la liberté à des milliers de personnes allait bientôt paraître. La cavalerie Tartare était arrivée à une distance de trois lieues de nous. A cette nouvelle, les rebelles se hâtèrent de prendre les armes pour marcher à leur rencontre. Jugeant peut-être que ce lieu n'était point favorable au combat, les Tartares firent un mouvement en arrière, pour remettre leur triomphe au lendemain. Les rebelles, laissés tranquilles, retournèrent à leurs postes. Mais le capitaine, pensant qu'il n'y avait point de temps à perdre, fit sonner les trompettes et fixa le départ au lendemain matin. A peine le jour eut-il paru, que les chevaux furent enharnachés, et je partis, toujours avec le domestique. Dans toutes les localités qu'ils avaient traversées, les rebelles, suivant leur habitude, s'étaient amusés à detruire tout ce qu'ils rencontraient. Moi, je me tenais profondément affligé dans une chambre, témoin de tous leurs excès, et suppliant mon intercesseur saint Jean de me délivrer de ces assassins. Tout-à-coup voilà que l'épouvante les saisit tous; chacun prend des bagages et crie : fuyons, les soldats viennent! Je ne savais moi-même dans mon embarras si je devais me décider à me cacher ou à fuir; mais le domestique, ayant déjà préparé le cheval, me fit partir avec lui. A peine étions-nous sortis de la maison que, me tournant vers le couchant, je vois la cavalerie Tartare à la poursuite des rebelles, et j'entends de continuelles décharges de mousqueteries. Ainsi surpris, les rebelles se retirent sur les montagnes, et c'est également de ce côté que m'entraînait le domestique; mais je n'avais point fait cent pas, quand le cheval, devant franchir un fossé, fit un tel saut que la selle se retourna, et je tombai à terre, sans me faire aucun mal. Toutefois mon singulier guide songeant à sa propre sécurité ne s'occupa plus de moi, et alors je rebroussai chemin. Mais où me réfugier sans compagnon? Où me mettre en sûreté, de manière à ne point être découvert par les soldats? Tandis que j'étais tout pensif, je vis un mandarin à cheval,

et sans réfléchir au péril auquel je m'exposais, je me dirigeai vers lui, et le touchant d'une main au côté, tandis que de l'autre je saisissais la crinière de son cheval, je le suppliai de me sauver. Ce mandarin, occupé à faire ouvrir les bagages abandonnés par les rebelles, ne prit point garde à la témérité de mon action, mais se contentant de jeter sur moi un regard, il me montra de son épée la route que j'avais à prendre et continua sa besogne.

Prenant la route qui m'avait été indiquée, je me joignis à d'autres personnes qu'on avait relâchées, et je retrouvai par bonheur un jeune lettré de famille noble, qui avait partagé mes angoisses et reçu le même traitement que moi de la part du capitaine rebelle. En me voyant, il se réjouit de ma liberté, et m'assura qu'il n'y avait plus rien à craindre. Me réunissant donc à lui et à deux autres, je marchai jusqu'à neuf heures du soir. Accablés de fatigue, nous demandâmes alors l'hospitalité dans une maison; mais elle nous fut refusée. Nous dûmes continuer à marcher, jusqu'à ce que, ayant trouvé une autre maison, nous sollicitâmes la même faveur, qui cette fois nous fut accordée, et l'on nous introduisit dans une grange où nous passâmes la nuit. Nous nous levâmes de bonne heure, et nous nous remîmes en chemin jusqu'à deux heures après-midi, nous nourrissant tout en cheminant de quelques fèves que nous trouvâmes dans les champs.

La route que nous suivions était à la vérité délivrée de la présence des rebelles; mais elle était infestée par d'autres voleurs qui, profitant de la confusion générale, pillaient tous les passants. Nous eûmes avec eux plusieurs rencontres; mais, grâces au ciel, nous n'en souffrîmes guère. Ajoutez aux voleurs les soldats, qui, tout en faisant face aux rebelles fugitifs, arrêtaient tous les passants, et prenaient et liaient, sans forme de procès, ceux qui par quelque indice leur paraissaient suspects. Deux de nos pauvres compagnons de voyage furent, parce qu'ils avaient les cheveux un peu longs, attachés ensemble par les queues de leurs chevelures, et peut-être conduits à la mort. Le jeune lettré fut également pris, mais donné pour compagnon au Lao-je ou Seigneur (c'est-à-dire à moi), il put échapper à de graves périls.

Quand nous nous fûmes reposés de nos fatigues et de tant

de maux, nous continuâmes notre route, et vers cinq heures du soir nous trouvâmes un homme bienveillant qui, nous ayant demandé où nous allions et ayant entendu notre réponse, se laissa toucher de pitié et nous conduisit à sa maison. Il me demanda particulièrement qui j'étais, et ayant su que j'étais un Européen allant de Han-Kou à Zao-lin-tien, il se chargea de me conduire où je désirais. En effet, après quatre jours de halte, sans songer à quels périls il s'exposait, il prescrivit à son frère de m'accompagner jusqu'à ce port où, après tant de dangers, je me retrouve sain et sauf. Voilà comment la divine Providence a voulu que des gentils prissent soin de son indigne ministre et me conduisissent entre les bras de mon supérieur.

Daigne le Seigneur récompenser mes bienfaiteurs et leurs familles d'une si grande charité, en les arrachant aux ténèbres de l'erreur, et en les amenant à l'aide de la lumière évangélique au sein de l'Eglise catholique, unique port du salut !

Et vous, Monseigneur, daignez agréer ici les sentiments du profond respect, avec lesquels je me félicite d'être de votre Illustrissime et Révérendissime seigneurie,

Le très-dévoué et très-obéissant serviteur,

FR. PASCAL BILLI,

de l'Ordre des Min. Obs.

IV.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre du P. UGOLIN GORLERI, *Min. Obs. Missionnaire apostolique en Amérique, au Rédacteur des* Annales, *sur les Missions Franciscaines de Bolivie.*

Du Collége de St-Joseph, dans la ville de Tarata, ce 4 décembre 1862.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Bien qu'il me semble avoir connu à Rome, de 1840 à 1850, un Père Lecteur, natif de Civezza, qui devait certainement être votre Très-Révérende Paternité, n'ayant point eu

l'avantage d'entrer en relations avec vous, je me suis abstenu jusqu'ici de vous adresser mes lettres relatives à nos Missions de l'Amérique du Sud. Mais engagé maintenant à le faire par nos confrères récemment arrivés d'Italie avec le Père Grégoire Faraut, je vous transmets quelques détails, qui ont particulièrement trait aux provinces d'Araucanie et de Valdivia.

Avant tout je dois vous entretenir d'un fait de la plus haute importance pour l'Apostolat Franciscain dans ces contrées. Il faut donc que vous sachiez qu'il s'est établi au Chili une société catholique, qui a pour but de seconder et de secourir les missions de cette république. Or, un certain prêtre, nommé Joseph Manuel Orrago, envoyé par cette société en 1853 pour visiter celles de Valdivia, fit à son retour un rapport si défavorable tant sur nos missions que sur celles des Pères Capucins, venus à notre aide en 1848, que toute la presse irréligieuse se hâta de le répandre de toutes parts. C'est pourquoi le P. Ange Virgile de Lonigo, Préfet de ces Pères, crut nécessaire d'y répondre en 1854 par son beau mémoire, où par des documents irréfragables il mit dans toute leur évidence tant la priorité que l'héroïque constance des Franciscains soit à entreprendre soit à continuer toutes ces missions. De ces documents je rapporterai seulement ici les notices qu'il a puisées aux archives de Valdivia sur la conquête de Chili faite en 1541 par les Espagnols, et sur la fondation de la ville de Santiago que suivit la fondation de la Concezione près du fleuve Biobio en 1550, de Valdivia et de la Impérial en 1552, d'Arauco en 1553, de Canete en 1557 et d'Osorno en 1558. On y affirme positivement que les Franciscains ont été les premiers religieux qui sont entrés avec les conquérants dans ces contrées, et qu'ils y furent bientôt suivis par d'autres Missionnaires venus de la ville de Cuzco au Pérou, dont le chef était le P. Antoine de St Michel, nommé en 1562 évêque de la Imperial. A ces ouvriers se joignirent en 1593 les Pères de la Compagnie de Jésus, qui furent, comme on le sait, expulsés du pays en 1767. Ces préliminaires posés, voici, mon bon Père, le tableau des missions entreprises au Chili, avec la date de leur fondation et les vicissitudes qu'elles ont traversées jusqu'à nos jours.

I. — Arauco.

Cette mission, fondée par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus en 1646, détruite par la révolution de 1723, et relevée quelques années après par les mêmes religieux, qui la tinrent jusqu'à 1767, époque où ils en furent chassés, fut reprise en 1768 par les Franciscains, qui la virent tomber l'année suivante par les mêmes raisons et la relevèrent en 1772. Mais une autre révolution étant survenue, ils durent l'abandonner de nouveau et la reprirent encore en 1842.

II. — Tucapel.

Cette mission fut fondée par les Franciscains au temps de la conquête du pays, détruite par les Indiens en 1599, relevée par les Franciscains en 1661, une seconde fois abattue en 1723. Rétablie ensuite par les Pères de la Compagnie de Jésus en 1729, et renversée de nouveau en 1765, elle fut reprise en 1779 par les Franciscains, qui eurent néanmoins à la quitter peu d'années après. Ils y retournèrent seulement en 1805, durent s'en éloigner une quatrième fois en 1817, et n'y remirent le pied qu'en 1843, époque depuis laquelle ils y ont demeuré jusqu'à présent.

III. — Imperial.

Les Pères de la Compagnie de Jésus s'établirent en cette ville en 1692, 93 ans après qu'elle avait été détruite par les Indiens en 1599. La mission eut le même désastre à essuyer en 1729; relevée en 1760, elle fut de nouveau abattue en 1766, et abandonnée depuis lors jusqu'à 1850, époque à laquelle les Pères Capucins, arrivés au Chili, comme je l'ai dit, en 1848, parvinrent, après mille difficultés, à se fixer à la Imperial, où on les trouve encore aujourd'hui.

IV. — Ile Mocha.

Cette mission fut fondée par les Pères Jésuites en 1687, qui durent l'abandonner en 1767, quand ils furent chassés de tout le pays. Depuis ce temps, la petite île a perdu presque tous ses habitants; le petit nombre de ceux qui y restent s'est maintenu jusqu'à présent dans la foi.

V. — San Cristobal.

Cette mission fut aussi fondée par ces bons Pères (Jésuites)

en 1645, et après y avoir demeuré cent-vingt-trois ans sans interruption, ils obtinrent la même récompense de leurs services.

VI. — Repucura.

Les Jésuites fondèrent cette mission en 1694, la perdirent en 1723 par suite de la révolte des Indiens, y retournèrent en 1764 et repartirent en 1766, sans qu'il ait depuis été possible de la relever.

VII. — Santa Juana.

Ils éprouvèrent le même sort à Santa Juana, où ils s'étaient fixés en 1646; ils durent s'en éloigner en 1673 et y rentrèrent en 1725. Mais ils en furent chassés de nouveau en 1766 par les Indiens, qui ne voulurent plus entendre parler des Missionnaires.

VIII. — Angol.

Après avoir fondé cette mission en 1727, les Pères Jésuites furent forcés de l'abandonner en 1766, et tous les efforts qu'on fit ensuite pour la relever furent inutiles.

IX. — Santa Fé.

Cette mission fut également fondée en 1727 par les Pères Jésuites, qui y restèrent jusqu'à leur expulsion générale de ces contrées.

X. — Maquehue.

Les Franciscains fondèrent cette mission en 1694 et l'abandonnèrent en 1707, faute de moyens de subsistance; car le gouverneur du pays retenait pour lui-même tous les subsides que le gouvernement espagnol leur avait alloués. Les Pères Jésuites la reprirent en 1764 et la gardèrent jusqu'à 1766, époque à laquelle les Indiens révoltés la détruisirent, et depuis lors ils s'obstinèrent à repousser les Missionnaires.

XI. — Coluè.

Cette mission, fondée par les Pères de la Compagnie en 1696, fut abattue en 1723. Relevée en 1760, elle subsista jusqu'en 1766, où de nouveau détruite et dispersée, il ne fut plus possible de la rétablir.

XII. — Santa Barbara.

Cette mission, fondée par les Franciscains en 1758, fut dé-

truite par les Indiens en 1766, sans qu'on ait jamais pu la rétablir. Elle se trouvait à 50 lieues au sud de Chillan, et à 40 à l'est de la Concezione.

XIII. — Notre Dame du Pilier de Baribilueva.

Cette mission, placée au centre de la Cordilière, à cinq journées de chemin de Santa Barbara, fut fondée en 1758, par le P. Franciscain Pierre Espineira, depuis promu au siége épiscopal de la Concezione. Détruite en 1766 par les Indiens Pehuenches, elle ne put plus être relevée.

XIV. — Notre Dame Immaculée de Culaco.

Les Franciscains fondèrent cette mission en 1758 à trois lieues de Santa Barbara. Quand elle eut été incendiée l'année suivante par les Indiens, ils la relevèrent sans retard; mais de nouveau réduite en cendres en 1766, elle resta irrévocablement anéantie.

XV. — Francisco de Llolco.

Fondée par les mêmes Pères (franciscains) en 1766, au centre de la Cordilière et à trois journées de marche de Santa Barbara, cette mission fut incendiée par les Indiens avant qu'elle fut entièrement organisée. Les pauvres missionnaires eurent donc à passer trois jours dans la neige au milieu des bois, sans autre nourriture que des glands de pins, et revinrent ensuite reprendre leur œuvre. Mais en 1769 une nouvelle grande révolte des indigènes les contraignit à y renoncer pour toujours.

XVI. — Valdivia.

Cette Mission fut fondée au temps de la conquête du pays par les Franciscains, qui durent l'abandonner lors de la révolte des Indiens en 1599, où comme Valdivia furent aussi détruites sept autres villes. Quand elle eût été rebâtie par les Espagnols en 1633, les Pères de la Compagnie de Jésus s'y fixèrent et y continuèrent leur mission jusqu'en 1767; chassés à cette époque, ils furent remplacés par les Franciscains, qui s'y maintinrent jusqu'en 1848. Alors, comme notre ordre n'avait pas un nombre suffisant de missionnaires, la mission fut confiée aux Pères Capucins.

XVII. — Mariquina.

Cette mission fut fondée par les Jésuites en 1633, à côté du fort *delle Croci;* ils la transférèrent ensuite à Tolten-Capo, à

à soixante milles plus au nord sur le rivage de la mer. Forcés en 1752 à l'abandonner, ils en établirent une nouvelle dans une vallée dite de Saint Joseph.

XVIII. — Nahuelguassi.

C'est un pays situé derrière la Cordilière à quatre cents milles de la Concezione et à deux cent cinquante de Valdivia; les Franciscains s'y établirent comme Missionnaires dès l'époque de la conquête, mais ils en furent chassés par des indigènes en 1655. Les Pères de la Compagnie de Jésus les y remplacèrent en 1659, et en furent eux-mêmes chassés en 1663 par les sauvages qui tuèrent deux de leurs religieux. Mais leur dévouement inébranlable les y fit retourner en 1705, pour y être massacrés en 1718. Ils se remirent néanmoins à l'œuvre en 1764 jusqu'à leur expulsion définitive qui eut lieu en 1766. Depuis il n'a plus été possible aux Missionnaires d'y prendre une résidence.

XIX. — Los Chonos.

Cette mission, fondée en 1646, au sud de Chiloé, par les Pères de la Compagnie de Jésus, a toujours été en paix, depuis que les Franciscains, qu'on y voit encore aujourd'hui, en ont pris le gouvernement, après le bannissement des premiers.

XX. — Los Caucahuesnella, île de la Caylan.

Cette île, au sud de Chiloé, a été découverte en 1741; les Pères Jésuites allèrent en 1764 y fonder une mission, reprise ensuite par les Franciscains, qui y ont encore une résidence.

XXI. — San-Carlos de Chonchi.

Cette mission a été fondée par les Pères de la Compagnie de Jésus en la même année que la précédente. Elle passa en 1768 entre les mains de six Franciscains, dont quatre prêtres et deux frères lais, venus du collége de Chillan; ce sont encore les Franciscains qui y remplissent le ministère apostolique.

XVII. — Arique.

Cette mission fut fondée en 1772 par les Franciscains qui l'administrèrent en paix jusqu'en 1848, où elle fut confiée aux Pères Capucins. Ces Pères continuèrent à la cultiver avec le plus grand zèle.

XXIII. — Tolten.

Les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus fondèrent en

1683 cette mission, au nord de Valdivia, et la gouvernèrent jusqu'à la fin de 1752. A cette époque, dit une chronique, ils l'abandonnèrent pour de graves motifs, et furent remplacés le 8 décembre 1766 par les Franciscains, qui la desservirent jusqu'en 1787, où les Indiens en révolte les forcèrent à fuir, en incendiant leur résidence et leur église.

XXIV. — Costa di Niebla.

Fondée par les Franciscains en 1777 sur les bords de la mer Pacifique, à cinq lieues au nord de Valdivia, cette mission fut par eux abandandonnée quelques années après, parce qu'elle était située trop près de la ville, de sorte qu'on n'y voyait accourir que quelques indiens mal disposés.

XXV. — Quinchilca.

Cette maison fut fondée par les Franciscains en 1778.

XXVI. — Guanchue.

Idem, en 1777.

XXVII. — Rio-Bueno.

Idem, en 1778.

XXVIII. — Dallipulli.

Idem, en 1781.

XXIX. — Cudico.

Idem, en 1781; en 1843, cette mission fut jointe à celle de Tumag.

XXX. — Guilacahuin.

Idem, en 1794.

XXXI. — Coyunco.

Idem, en la même année 1794.

XXXII. — San Juan de la Costa.

Idem, en 1806.

XXXIII. — Pilmayquen.

Idem, en 1843.

XXXIV. — Nacimiento.

Idem, en la même annnée 1843.

XXXV. — Détroit de Magellan.

Idem, aussi en 1843. En 1851 les prisonniers de la Colonie, s'étant soulevés, en mirent à mort le gouverneur et le missionnaire.

XXXVI. — TUMAG OU THUMAO.

Idem, en 1843.

XXXVII. — COLLÉGE APOSTOLIQUE DU GESU, A CASTRO EN CHILOÉ.

Idem, en 1838.

XXXVIII. — HOSPICE D'OSORNO.

Idem, en 1847.

Telles sont, mon excellent Père, les missions que notre Ordre, avec celui des Pères de la Compagnie de Jésus, a fondées dans ces contrées, où la Providence nous a placés pour la gloire du Seigneur et de l'Eglise. Il me resterait à vous parler de notre Collége de Tarata, et des missions qu'il maintient chez la tribu indienne des Guaraj ou Guarajos; mais il y a environ six mois que le Père Chérubin Franuscángeli de Spolète en a envoyé au Révérendissime Père Général une relation longue et détaillée, qu'il l'a prié de transmettre à votre très-Révérende Paternité[1]; je termine donc en vous saluant de cœur pour moi-même et pour tous mes confrères, et je me dis

Votre très-dévoué et très-affectionné Confrère,

FR. UGOLIN GORLERI,

Miss. apost. Min. Obs. en Amérique.

Lettre du P. ALEXANDRE DE ROME, *Min. Obs. de la Province Romaine, à ses parents, sur ses travaux apostoliques parmi les sauvages Tobas dans l'Amérique Méridionale.*

VIVE JÉSUS! VIVE MARIE!

S. Francesco Solano sur le Pilcomayo, 4 *novembre* 1862.

MES TRÈS-CHERS PARENTS,

L'affection qu'on porte à ses parents peut bien, quand on en est séparé par de très-grandes distances, être soumise à de rudes épreuves, mais elle ne saurait jamais s'éteindre. Je vous avouerai ingénument ma faiblesse; toutes les fois que je reçois vos lettres, mon cœur tressaille, et je ne les ouvre que d'une main tremblante. Peut-être, me dis-je, contiennent-

[1]) Elle ne nous est point parvenue.

elles la nouvelle de la mort de l'un d'eux! J'ai encore éprouvé cette commotion la veille de la Toussaint, quand m'est arrivée votre dernière lettre du 26 juin. Béni soit le Seigneur, qui nous conserve jusqu'ici tous vivants et nous donne le temps de nous assurer cette vie qui ne finira jamais! Chaque moment est une nouvelle grâce de Dieu, dont nous devons montrer notre reconnaissance, en mettant à profit ce temps si précieux qu'il nous accorde.

Peu de jours avant que m'arrivât votre excellente lettre, j'avais reçu quelques détails sur la fête de la canonisation de ces confrères privilégiés qui ont fécondé de leur sang l'église naissante du Japon. La sainteté obtient sa récompense même ici-bas, et en voyant vingt-trois pauvres fils de St François, jadis le rebut d'un monde qui ne les jugea même pas dignes de vivre, en les voyant, dis-je, admirés, applaudis et vénérés par le corps si nombreux et si vénérable de l'épiscopat de tout l'univers catholique, qui ne se sentirait la volonté de devenir saint! Que la grandeur de la récompense enflamme donc notre âme, loin qu'elle se laisse effrayer par les difficultés de la route; *delectet ergo mentem magnitudo premiorum, sed non deterreat certamen laborum.* Mais tandis que vous passez le temps dans les fêtes, je suis, moi, accablé de travaux, comme vous pourrez en juger par le fait que je vais vous raconter.

Pour célébrer la solennité de notre saint Patriarche, mon ancien compagnon le P. Marie de Sienne était venu ici de Farairi; nous chantâmes la messe, et le soir, après avoir commémoré la mort du saint, il partit pour regagner sa mission, et de mon côté, je me retirai pour réciter Matines. Il faut vous dire que cette année nous nous sommes trouvés ici dans une détresse complète, de sorte que la plupart de nos Indiens restaient dispersés, et que nous étions presque sans monde qui pût nous défendre. Or, j'avais à peine terminé mon office, lorsque j'entends un cri d'épouvante retentir dans les cabanes voisines, et au même moment trois Indiens de Farairi se présentent à ma porte et m'avertissent qu'une bande nombreuse de Tobas était arrivée à un lieu planté de palmiers, distant de neuf milles, où se trouvaient plusieurs familles de Farairi que la faim avait forcés d'y chercher des fruits et des racines sauvages; on disait qu'elles avaient été attaquées, qu'on leur avait tué quatre hommes, qu'on

avait réduit cinq femmes en servitude, et que deux enfants s'étaient à grand'peine sauvés en se cachant dans les bois; on ajoutait que ces Tobas se disposaient à accourir jusqu'à ma résidence, afin d'y détruire notre église et notre maison, sachant le petit nombre d'Indiens qui m'accompagnaient et me tenaient en sûreté. Le motif que je vous ai indiqué vous fera comprendre que ces bonnes gens disaient certainement la vérité. De si effrayantes nouvelles me jetèrent donc dans la consternation; car vous me connaissez et vous savez que je n'ai jamais été très-brave. En conséquence, j'ordonnai que le peu de familles qui se trouvaient près de moi se missent à l'abri derrière la palissade que dès le commencement de ma mission j'avais fait construire pour de pareilles éventualités, et là nous attendîmes toute la nuit sans fermer l'œil l'arrivée de l'ennemi! En effet, à peine le jour (consacré à Notre-Dame du Rosaire) commençait-il à paraître, que nous vîmes la rive opposée du fleuve couverte d'Indiens qui s'étaient charbonné le visage, ornés de plumes, armés de lances et de javelots, et disposés au combat.Cette bande était composée en grande partie de Ciriguans et de Tobas, et pour le surplus, de Tapiètes et de Ciorotes. Je ne saurais dire au juste combien ils étaient, mais je ne crois point me tromper en affirmant qu'ils étaient plus de trois cents, et c'était un trop grand nombre pour nous, qui n'étions peut-être pas cent, en comptant les femmes et les enfants. Parmi les rebelles il y en avait beaucoup que je connaissais, pour leur avoir maintes fois procuré des vêtements et des vivres, entre autres le perfide Cosiyaichi, cacique des Tobas, auquel les chrétiens auraient depuis longtemps ôté la vie, si nous ne les en empêchions. Mais, quoique si nombreux, les ennemis n'osèrent point s'approcher de nos retranchements; il n'y en eut qu'un petit détachement qui s'avança vers nous, et qui brûla sous nos yeux, sans qu'il nous fût possible de nous y opposer, plusieurs cabanes et un long bout de la haie de mon jardin, d'où le feu se communiqua à une partie de la palissade, que nous préservâmes des flammes avec beaucoup de peine. En même temps on faisait tomber sur nous à l'intérieur de la palissade une pluie de javelots et de pierres, les cris et les hurlements assourdissaient l'air, les femmes et les enfants tremblaient et pleuraient, et moi, j'étais à demi mort de peur. Néanmoins dans un si grand péril une poignée de mes Indiens (une

vingtaine au plus) tinrent ferme auprès de la palissade et se défendirent si bravement qu'ils empêchèrent les assaillants d'y pénétrer. Aussi ceux-ci se retirèrent-ils après une demi-heure de vains efforts. Ils revinrent néanmoins bientôt à la charge avec une égale fureur, mais ils furent de nouveau repoussés par les nôtres que leur premier succès avait enhardis, et quelques instants après cette troupe barbare d'assassins disparut. Aucun des nôtres ne périt; deux seulement reçurent de légères blessures. Notre église même, bien qu'exposée à toute la fureur de ces barbares, qui auraient pu l'incendier sans difficulté et sans résistance, puisqu'elle n'a qu'un toit de simple paille, resta intacte, et les assaillants osèrent à peine lancer deux javelots dans la porte, comme pour mieux attester notre triomphe. La haute, grande et belle croix, que le très-révérend P. Zéphyrin avait bénite et solennellement érigée le 25 juillet dernier, second anniversaire de la fondation de notre mission, resta debout et intacte, continuant à étendre dans les airs ses bras triomphants et à couvrir de son ombre vivifiante ces familles désolées. Quant à nos ennemis, je ne saurais dire s'ils eurent des morts; ce qui est certain, c'est que nous n'avons trouvé aucun cadavre; mais ce qui est également certain, c'est que beaucoup s'en allèrent blessés, tant parce qu'ils prirent précipitamment la fuite, que parce qu'ils laissèrent le terrain tout ensanglanté. Il n'y a rien là, du reste, qui doive vous effrayer; vous devez, au contraire, vous réjouir et remercier le Seigneur qui m'a protégé et délivré avec tant de bonté; car sans son assistance spéciale il nous eût certainement été impossible de remporter la victoire, comme vous pouvez vous mêmes en juger. Néanmoins le péril est toujours le même; car ces rebelles, que ne retiennent ni les liens de la reconnaissance ni la voix de la nature, continuent à se montrer pleins de haine et de cruauté; mais Dieu qui, lui aussi, est toujours le même, continue dans sa bonté et sa miséricorde à nous défendre et à nous délivrer. St François Solano veille pour nous, et sous sa protection nous nous sentons en sécurité. Et n'allez pas attribuer ma confiance à de la présomption; car je n'ai cessé et ne cesserai de prendre pour ma personne et pour ces innocentes familles toutes les précautions que dicte la prudence humaine, de sorte que, quand même nos ennemis voudraient nous livrer un nouvel assaut, il ne leur serait point facile de nous vaincre. Maintenant passons à autre chose.

Le P. Ange de Lucques, qui est allé, il y a quatre ou cinq ans, vous visiter avec le P. Antoine Granella, est allé au mois de juin dernier recevoir dans le ciel le prix de ses travaux apostoliques. Le pauvre père, désirant se débarrasser d'une fièvre tierce qui le tourmentaient depuis quelque temps, prit un vomitif trop peu actif pour qu'il pût le rendre. Tel fut le principe de sa douloureuse et terrible maladie qui mit fin à sa courte vie de vingt-six ans. Je me trouvais alors à Itaci, d'où j'écrivis à Joachim, et dès que j'appris le danger où était mon cher confrère, je me rendis à Aguairenda, et j'assistai à sa mort, à son service funèbre et à son enterrement. C'était un ange de nom et de fait, mais puisque les justes même *sic salvi erunt, sed quasi per ignem* (seront sauvés, mais en passant comme par le feu), ne l'oubliez pas; car il se souvenait aussi de vous avec plaisir.

Notre petit Antoine voudrait que j'écrivisse des lettres plus longues et que je vous donnasse plus de nouvelles. Mais je pourrais vous faire le même reproche avec plus de raison. Si je n'entre pas dans beaucoup de détails sur mes Tobas, c'est parce que je ne les connais pas encore à fond, et que je ne veux pas prendre des vessies pour des lanternes ni débiter des fables. Dites-lui donc qu'il mortifie un peu sa curiosité, et que quand le temps en sera venu, je tâcherai de le contenter. Je suis enchanté qu'il ait obtenu le diplôme de bachelier en mathématiques et qu'il suive le cours d'architecture. Tout va bien, mais dites-lui de ma part que celui-là est un mauvais mathématicien qui ne sait pas calculer juste pour gagner le ciel, et pire architecte celui qui ne songe pas à se construire par ses bonnes œuvres un trône de gloire dans l'éternité bienheureuse. Recommandez-lui surtout de fuir les mauvaises compagnies, et pour mieux s'en garantir, de n'en fréquenter aucune. Hors les livres nécessaires à ses études, qu'il n'en lise point qui ne commencent par un S; c'est, vous le savez, un conseil de S[t] Philippe de Néri, ce cher et bon vieillard. S'il lisait chaque jour un petit chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, ou de la Pratique de l'amour de Jésus, ou de l'Introduction à la vie dévote, il est sûr qu'il acquerrait, sans se casser la tête, une science plus profonde que celle des mathématiques, et plus utile que l'architecture.

Je vous avais déjà écrit tout cela, quand le P. Marin est venu me visiter, et m'a raconté un petit fait qui peut servir d'épisode

propre à satisfaire la curiosité de notre cher Antoine et à lui donner une idée des braves gens au milieu desquels je vis. Ces jours derniers il y eut à Farairi un Indien, qui un peu malade, désespéré de sa misère et de l'abandon où les siens le laissaient dans sa maladie, ferma sa cabane le mieux qu'il put, y mit le feu, s'assit au milieu et se condamna à brûler vif. Aucun des Indiens qui habitaient dans le voisinage et virent le malheureux faire ses préparatifs n'alla à son secours, il n'y eut même point une âme compatissante qui ensevelit ses misérables restes. Le P. Marin l'apprit quand déjà les chairs rôties étaient devenues la pâture des chiens. Oh ! ne soyez point curieux de connaître les usages et les mœurs de ces malheureux; car je ne pourrais vous raconter que des choses hideuses. Bénie soit la sainte religion catholique dans laquelle nous sommes nés, et qui, en adoucissant les mœurs de l'homme, en lui enseignant la vraie charité pour lui-même et pour son prochain, assure son bonheur en ce monde et en l'autre ! Continuez à prier pour moi et croyez moi toujours dans le Seigneur votre très-affectionné fils,

FR. ALEXANDRE DE ROME,
Miss. Apost. Min. Obs.

V.

EGYPTE.

Lettre du FR. COLOMB DE BOZZANO, *frère lai de la Stricte Observance de la Province Romaine, au rédacteur des* Annales, *sur la situation de la Mission Franciscaine de Rosette.*

Rosette, ce 6 *décembre* 1862.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Le vif souvenir que mon esprit garde de votre Très-Révérende Paternité, en retour et par reconnaissance de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé, quand j'étais près de vous, m'engage à vous adresser ces quelques lignes, où je vous donne quelques détails sur cette ville de Rosette et sur la mission que nous y avons. Quant à la ville, je vous dirai que, située à 8 lieues de distance au nord-ouest d'Alexandrie, elle s'offre sous le plus bel aspect, grâce à son heureuse position et à son magnifique horizon. En effet, Rosette domine l'île du Delta, laquelle est formée

par deux bras du Nil qui se divisent au barrage pour passer l'un par Rosette, l'autre par Damiette. La profondeur de chacun de ces bras est telle que, sans les obstacles qui les barrent à leur embouchure dans la mer, ils seraient navigables pour tous les bâtiments. Aussi sont-ils continuellement sillonnés par un grand nombre de petits bâteaux à vapeur et de barques à rames et à voiles, qui vont et viennent, quoique le nombre en soit fort diminué depuis que Mahmoud a fait percer le canal de Mahmoudie, long d'environ 20 lieues et coulant directement vers Alexandrie. Quant à l'intérieur de la ville, on n'y trouve rien de particulier, à l'exception d'une quarantaine de mosquées, dont vingt avec de hautes tours latérales d'une construction élégante. Le commerce, qui autrefois y apportait de grandes sommes d'argent, a disparu; il ne s'y vend plus aujourd'hui que du riz et des légumes. Quant aux environs, ils forment une immense plaine sans montagnes ou collines, sauf de petits promontoires de sable amassé par les vents, cette plaine est arrosée par beaucoup de canaux qui favorisent la croissance des sycomores, des palmiers, des cassiers, des orangers, des cèdres, des bananiers et des dattiers, dont elle est couverte.

Je vais maintenant vous parler de notre mission. J'ignore à quelle époque précise nos confrères se sont établis dans cette ville; mais des personnes versées dans l'histoire m'assurent que Rosette est la ville où résidait le Préfet de nos missions, comme, du reste, en fait encore foi un ancien sceau que nous possédons, et autour duquel on lit cette inscription : *sceau de la mission de Rosette* (Sigillum missionis Roseti). Beaucoup pensent que pendant longtemps un de nos religieux, déguisé en turc, se rendait les jours de fête de cette résidence à Alexandrie, afin d'y célébrer les divins mystères. De sorte que ce n'était point Alexandrie, mais Rosette qui était primitivement le centre de la mission de cette partie de l'Egypte. Mais la première de ces deux villes ayant dans la suite acquis une grande splendeur, tandis que la seconde était en pleine décadence, il en résulta que Rosette devint un poste secondaire, où demeurait un seul missionnaire avec le titre de Président. Les choses restèrent telles jusqu'en 1854, où en fut nommé supérieur le R. P. Hortensio de Livourne, observantin de la Province de Toscane, auquel on adjoignit pour compagnons un prêtre (le P. Fabien de Radda) et un frère lai. Ils habitaient

une maison, qui avait plutôt l'air d'une caverne que d'un hospice religieux; elle se composait de quatre misérables pièces, situées au haut d'un édifice, auquel on n'avait accès qu'en passant à travers des Turcs, des Juifs et des Schismatiques, et d'une petite chapelle au fond, qui ne différait point du reste. C'est pourquoi le Père Président susnommé songea en 1858 à bâtir un petit couvent; s'étant à cette fin présenté en personne au Vice-roi d'Egypte, il en obtint l'autorisation nécessaire, et grâce à la générosité de pieux bienfaiteurs, les travaux furent poussés si rapidement, que tout était terminé en 1860, le couvent aussi bien que l'église, qui fut bénie et ouverte le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, au milieu de transports de joie universelle.

Maintenant, mon bon Père, prions le Seigneur d'accroître le nombre des fidèles; à dire vrai, il n'y en a encore que fort peu, c'est-à-dire à peine une soixantaine de Levantins et peut-être une vingtaine d'Européens, et dans notre école nous n'avons que dix élèves, tant chrétiens que juifs et schismatiques.

Voilà tout ce que, pauvre frère lai, je sais vous dire de mon mieux sur notre mission de Rosette, laissant à votre discrétion à juger s'il convient de publier une lettre si insignifiante dans vos *Annales des Missions Franciscaines*. Je termine en me recommandant à vos saintes prières, et en me disant, de Votre Très-Révérende Paternité, le très-humble serviteur et confrère,

Fr. Colomb de Bozzano,
Obs. de la Province de Rome, Pélerin de Terre-Sainte.

VI.

AFRIQUE CENTRALE.

Lettre du P. Maxime de Pantasina, *Obs. de la Province de Gênes, Missionnaire apostolique en Egypte, au Rédacteur des* Annales, *sur les moyens de rétablir la Mission Franciscaine de l'Afrique Centrale et de faciliter le rachat des Nègres.*

Le Caire, ce 28 *février* 1863.

Très-révérend Père Marcellin,

En lisant vos belles et si utiles *Annales* de nos Missions, autant je sens mon cœur se remplir de joie au récit des progrès merveilleux que fait chaque jour la foi catholique dans toutes les

parties de la terre, autant il se sert d'une poignante douleur, quand j'apprends qu'un malheur quelconque frappe quelque part les généreux apôtres qui travaillent à la répandre, comme il vient d'arriver à nos confrères partis pour l'Afrique Centrale. Je suis déjà vieux, mon bon Père; néanmoins je me déclare prêt à partir, moi aussi, pour ce pays, au moins jusqu'à Scellal, afin de ne point laisser tomber une entreprise qui intéresse à un si haut point la gloire de Dieu et la conversion au Christ d'un si grand nombre d'âmes; aussi espéré-je que l'Ordre cherchera le moyen de rétablir cette Mission de manière à atteindre le but en vue duquel elle a été fondée, sans subir les sacrifices terribles que nous ne ont coûté les débuts.

Permettez-moi de vous manifester ici à cet égard une opinion en complet désaccord avec les propositions de Mr Lafarque, qu'il est impossible de mettre à exécution; d'où il s'ensuivrait que la mission tomberait. Mais je soutiens qu'on pourrait prévenir en partie les revers essuyés par le Père Jean Reinthaler et ses compagnons, si nos confrères d'Italie, au lieu de se transporter directement jusqu'au 10e degré de latitude, et plus loin encore, jusqu'à Kondocoro (au 5e degré, suivant la carte de Mr Debono), faisaient, avant de passer le Sennaar (en arabe *dent de feu*), de longues haltes, ne s'approchant que peu-à-peu des régions où règne une dévorante chaleur. Voici comment Mr Debono parle de ces régions : « Le soleil n'y est plus une divinité bien-« faisante, c'est vraiment l'Apollon exterminateur; dans ces dé-« serts brûlants la vie devient un fardeau, l'étude perd ses char-« mes accoutumés et la contemplation ses rêves enchanteurs; la « conversation est un effort, et la solitude insupportable; rien ne « s'éveille en nous, sinon un ardent désir de nous soustraire à « cet embrasement de la nature. » Cela est surtout vrai pour les Allemands, qui partent d'un degré de latitude plus élevé que les Italiens, comme l'a aussi remarqué Mr Lafarque, quand il dit que ce climat est particulièrement homicide pour les enfants de l'Allemagne.

Nos Missionnaires ne devraient donc point entreprendre leur œuvre apostolique à partir du cinquième degré, mais seulement au-delà du vingt-quatrième degré, où est situé Scellal, première station et première cataracte, de laquelle à Kartum il y en a cinq autres, en remontant le cours du Nil; et il

faudrait fonder une station à chaque cataracte, car les bords de cette partie du fleuve sont tous habités, et dans toute la basse Nubie, qui prend de ce côté une extension considérable, on ne voit que villages sur villages. Or, pourquoi notre mission ne pourrait-elle pas s'emparer de ce beau champ? Pourquoi ne pourrions-nous pas en faire un centre, d'où, le moment venu, nous pousserions en avant nos opérations apostoliques? D'autant plus que le nouveau vice-roi, Ismaïl Pacha, paraît très-disposé à favoriser les sciences et la civilisation des peuples qui lui sont soumis, et que nous éviterons ainsi un voyage si difficile de quarante jours dans le désert, qui s'étend de Scellal à Kartum, et dont *la description que nous donne M. Dandolo fait frémir le lecteur d'épouvante.* Il faut savoir, en outre, que cette partie du Nil, malgré les cataractes, est navigable pendant quatre mois entiers, c'est-à-dire d'août à la fin de novembre; il y a ensuite une interruption dont doit tenir compte celui qui ne veut pas exposer vainement sa vie, sans obtenir aucun résultat utile pour l'humanité au service de laquelle il la consacre. En s'arrêtant ensuite dans la Nubie inférieure, entre Scellal et Kartum, le Missionnaire pourrait se rapprocher graduellement de la Haute-Nubie, et s'accoutumer assez aux chaleurs intenses du climat pour arriver jusqu'au Sennaar et même jusqu'au point extrême de la mission, qui est Kondocoro.

Si mon idée se réalisait, elle servirait encore grandement à l'affranchissement de ces pauvres Maures, desquels, en seize mois, j'ai racheté au moins 66 sujets, avec les aumônes que j'ai reçues pour cette œuvre charitable. Et soyez sûr qu'en cela l'intervention efficace d'un Missionnaire vaut plus que toutes les notes et protestations des puissances européennes; en définitive, comme l'observe encore M. Lafarque, elles n'ont pu, avec toutes leurs réclamations, rien obtenir au profit de ces infortunés. Ici le concours de l'excellent ecclésiastique Don Olivieri, notre concitoyen, pourrait nous être extrêmement utile, et voici comment. D'ordinaire la traite des Nègres se fait quand le Nil est plein; on les met alors dans la cale des navires comme des marchandises, et on les mène au Caire. Ces navires descendent le Nil de Kartum à Scellal, et passent nécessairement là où je propose d'établir les diverses stations

de la mission; il nous serait donc facile d'acheter ces pauvres esclaves avec les aumônes de l'œuvre charitable du rachat, et de les soustraire ainsi à une cruelle spéculation. Comme d'ailleurs la mission possède à Kartum et à Scellal des terrains étendus (qu'on agrandirait, en cas de besoin), nous pourrions à la fois catéchiser les Nègres et leur enseigner (aux hommes) la culture des champs (ce qui leur fournirait des vivres et des vêtements) et les arts mécaniques de première nécessité. En même temps les jeunes filles apprendraient à filer, à coudre, à tisser, afin de les mettre à même de se procurer de leurs propres mains des vêtements, puisque dans certaines tribus elles n'ont même pas de pagne pour se couvrir. Une fois chrétiens et réunis en familles, nous les renverrions accompagnés d'un missionnaire dans leur pays, où de cette manière la foi catholique ne pourrait manquer de jeter de profondes racines. En outre, ce serait le moyen de réduire de beaucoup les dépenses énormes qu'exige maintenant l'affranchissement de quelques-uns de ces malheureux.

Fixé, mon Très-Révérend Père, dans cette ville du Caire comme missionnaire et catéchiste des Maures, j'ai cru bon de vous manifester mon opinion, sur la manière de venir en aide à cette mission et à de malheureuses créatures, qui font vraiment pitié, à tel point que si Votre Paternité, dépositaire de toutes les relations envoyées par nos confrères, et zélée promotrice de nos missions, voyait les scènes douloureuses qui se passent souvent sous nos yeux, vous en mourriez d'horreur. Mais je ne veux pas vous ennuyer davantage; recommandez-moi dans vos prières au Seigneur et croyez-moi de cœur

Votre très-affectionné confrère,
Fr. Maxime de Pantasina,
(Vallée de Dolcedo en Ligurie),
Miss. apost., Min. Obs.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

FAIRFIELD ET GORTON EN ANGLETERRE.

Dans le nº 1196 du *Tablet* nous lisons ce qui suit sur nos confrères Récollets de Belgique, Missionnaires en Angleterre : « Les Pères Franciscains Récollets, qui ont fait tant de bien dans le peu de temps qu'ils ont donné des Missions à Fairfield et à Gorton, viennent d'acheter dans cette dernière localité une maison et un terrain, pour y bâtir un couvent et une église, d'après le plan de Mr Pugin. En attendant, ils se logeront provisoirement dans la maison, jusqu'à ce que les deux édifices soient terminés. Nous ne doutons pas que tous ne s'empressent à l'envi d'aider dans leur entreprise ces excellents religieux, membres d'un Ordre si illustre, qui plus que tout autre a contribué à la propagation de la foi dans tout l'univers, et qui vient de voir placer sur les autels vingt-trois de ses apôtres, martyrisés au Japon. »

BOWDEN.

« Les mêmes Pères, continue ce journal, ont donné une mission de quinze jours dans l'église des Saints Vincent et Paul à Bowden, et leurs travaux furent couronnés des plus heureux succès; ils ont obtenu durant la mission au moins quatorze conversions éclatantes, outre le retour dans le sein de l'Église de beaucoup de dissidents. Le temple était chaque jour plein d'une foule d'auditeurs, profondément émus d'entendre pour la première fois la parole de Dieu annoncée avec tant d'autorité qu'ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître qu'ils y trouvaient quelque chose qu'on chercherait en vain dans les sermons des ministres protestants. »

SMYRNE.

D'une lettre adressée par le Père Alphonse de Dolceaqua, Mineur Observantin de la Province Romaine, Missionnaire Apostolique à Smyrne, au Père Jean de Boscomare, nous extrayons ce qui suit sur le voyage du Sultan, de Constantinople à cette ville. « Le Sultan, dit-il, est arrivé ici le 20 du mois d'avril courant et y est resté jusqu'au 25. La ville avait pris ses habits de fête, et tandis que le souverain en parcourait les rues, le peuple ne cessait de l'acclamer et de le couvrir de fleurs. Notre très-digne archevêque Monseigneur Vincent Spaccapietra en a obtenu audience sur la demande du consul de France, et un subside de 11,500 francs pour la cathédrale que l'on est à bâtir. Chose étrange, qu'un Turc contribue à l'érection d'une église catholique! Le Sultan a aussi distribué d'abondantes aumônes à nos

deux hôpitaux, à l'orphelinat et aux Frères des écoles chrétiennes. C'est ainsi que le Seigneur se joue dans tout l'univers (*ludit in orbe terrarum*) pour la gloire de son saint nom! »

POLOGNE.

Le petit journal catholique de Paris, qui parait sous le titre de *Rosier de Marie*, a dans son nº 3 du 25 avril dernier publié un court article que nous reproduisons comme un nouveau titre de gloire pour l'Ordre Franciscain en Pologne. Cet article, intitulé *le martyr de la foi polonaise*, est ainsi conçu : « Le 19 mars dernier, le R. P. Antoine Majewski de glorieuse mémoire, religieux de la stricte observance de St François, ayant appris qu'un combat s'était engagé entre l'armée nationale, commandée par le dictateur Langiewiez, et les bataillons russes, dont le chef suprême dans tout le royaume de Pologne est S. A. I. le grand-duc Constantin, quitta aussitôt son couvent de Stabenica et se rendit sur le théâtre de la lutte, afin d'offrir les secours de la religion aux blessés de l'armée nationale et aux autres catholiques qui se trouveraient par hasard dans les rangs des cosaques. Et pour montrer à tous qu'il n'obéissait à aucun autre motif que celui d'assurer à tous ces infortunés le salut de leurs âmes, il se présenta sur le champ de bataille en surplis et en étole. C'est au moment où, avec une abnégation héroïque, au milieu du sifflement des balles, il administrait les derniers sacrements aux moribonds que, chose horrible à dire! il fut assassiné par les soldats de l'empereur des Russies, et, ce qui est plus affreux, *une heure* après la fin de la bataille, tandis qu'il confessait un soldat, criblé par tout le corps de coups de lance et de baïonnette; il fut ensuite dépouillé de tous ses vêtements, et son cadavre nu et sanglant fut jeté en pature aux oiseaux de proie! Profondément touchés de l'héroïsme de ce Franciscain, si cruellement massacré par les Barbares, consolons-nous en pensant que Dieu a voulu ainsi accroître le nombre des martyrs de l'illustre Institut auquel il appartenait, et que déjà le digne religieux participe à la gloire au milieu de laquelle jouissent de leur triomphe ses confrères du Japon, qui, crucifiés pour avoir exercé le ministère apostolique dans ces régions, viennent d'être placés au nombre des Saints par l'autorité infaillible du Saint Siége apostolique. »

LE P. ANTOINE LOUIS STAGNI DE CENTO,

HISTORIOGRAPHE DES MINEURS OBSERVANTINS DE LA PROVINCE DE BOLOGNE.

Nous consacrons à la mémoire de ce cher Confrère, de l'amitié duquel nous nous honorions, et qui n'a point peu contribué par la diligence de son zèle à nous procurer de précieux documents pour notre Histoire universelle des Missions Franciscaines, ainsi qu'à faire connaître, autant qu'il dépendait de lui, les présentes *Annales*, c'est-à-dire le récit des travaux de

nos Missionnaires épars sur toute la surface de la terre, nous lui consacrons, disons-nous, l'article nécrologique suivant, que nous empruntons à l'*Echo de Bologne* du 3 mai 1863, et par lequel nous entendons le recommander aux prières de tous nos bienveillants lecteurs.

« La ville de Cento a été douloureusement frappée le 2 mai par la perte inopinée de l'un de ses enfants, le P. Antoine Louis Stagni, Mineur Observantin. Il comptait à peine quarante-six ans, et sa vie entière avait été employée à l'étude, à l'accomplissement des devoirs de l'Institut Séraphique, et à une foule d'œuvres et de fonctions particulières dont il s'était acquitté avec succès.

« Par la pénétration de son esprit, l'étendue de ses connaissances philologiques, son éloquence en chaire, et sa singulière aptitude à recueillir des matériaux utiles tant pour l'histoire de son pays que pour celle de son Ordre illustre, ainsi que par ses travaux publiés ou inédits, qui attestent son vaste savoir, il a mérité l'estime et l'affection universelles. Ajoutez qu'à ces rares qualités il joignait un caractère doux et ingénu, et une conversation élégante, aimable et édifiante. Aussi son nom était-il fort connu des écrivains les plus célèbres de l'Italie, et ils avaient assigné parmi eux au P. Stagni une place distinguée, qu'il devait à une pureté d'élocution franchement italienne, à une candeur de style, qui reflétait son âme, à un raisonnement clair, solide et rehaussé de tous les charmes d'une érudition de bon aloi. Comment donc la ville et la Province de son Ordre, comment surtout les religieux qui avaient avec lui à Cento une résidence commune, ne pleureraient-ils pas la perte d'un moine si pieux, d'un orateur si éloquent, d'un historiographe si habile ! Il rendait son âme bénie, peu d'heures après qu'on avait débité dans l'église St Pierre, à Cento, un admirable panégyrique en l'honneur des saints martyrs Japonais, auxquels il avait exprimé son vœu ardent d'aller bientôt les vénérer dans le paradis. Salut, ô saint Prêtre, et daignez accepter de là haut ce faible tribut d'éloges, que vous offre, du fond de son cœur, un de vos plus tendres amis. »

LA VILLE DE JAFFA ET LE COUVENT DES FRANCISCAINS.

Jaffa, vue de la mer, présente l'aspect d'un amphithéâtre; mais du côté de la terre, où elle est ceinte de faibles murs crenelés avec une seule porte, elle a un air fort mélancolique. Ses rues ou plutôt ses ruelles sont mal pavées, sales, tortueuses, inégales, et d'ailleurs solitaires et dépourvues de boutiques, excepté près de la porte, sur le rivage de la mer et dans quelques autres coins. Le port est d'un accès difficile, parce qu'il est parsemé d'écueils, encombré de sable, et qu'il n'est défendu par aucun ouvrage d'art. La population s'élève à onze mille habitants, tant mahométans (ce sont les plus nombreux) que latins, grecs, maronites et arméniens. Le couvent Franciscain, auquel s'adressent les voyageurs d'Europe, est irrégulier, mais assez vaste et assez commode. On en a une histoire particulière comme de la ville.

Nous lisons dans les actes des apôtres, que St Pierre, se trouvant à Lidda, fut prié par les fidèles de se rendre à Jaffa. Dès qu'il y fut arrivé, un spectacle émouvant le frappa Dans la salle, où les chrétiens le reçurent, gisait le cadavre déjà lavé d'une femme qu'on se disposait à inhumer. Il était entouré d'une grande foule de veuves, qui exhalaient à hauts cris leur douleur, parce que la défunte, nommée Tabita, était de son vivant la mère des pauvres. Toutes ces femmes se pressèrent autour de St Pierre, pleurant et lui montrant les vêtements et autres dons de la charité de Tabita. L'apôtre en fut tout ému, et après une silencieuse prière, l'âme pénétrée d'une foi ardente, il dit à la morte : *Tabita, levez-vous;* et la morte revint à la vie. Au bruit de ce miracle le nombre des fidèles s'accrut, et pour les confirmer dans la foi, Pierre resta plusieurs jours à Jaffa, où il se logea chez un certain Simon, corroyeur, dont la maison était voisine de la mer. C'est pendant son séjour en cette ville qu'il eut cette vision des animaux impurs, qui lui apprenait à ne point fermer aux gentils la porte du christianisme, et de là il se sentit inspiré d'aller à Césarée pour y baptiser Corneille, centurion d'une cohorte appelée Italique. On croit que l'église des Franciscains a été fondée sur l'emplacement de la maison de Corneille, sanctifiée par la présence de St Pierre et embellie d'un monument religieux dans les âges postérieurs. Au commencement de leur mission, ils eurent une autre église beaucoup plus grande, due à la munificence chrétienne de Louis IX; cette église fut ruinée avec le reste de la ville.

Vers le milieu du XVIIe siècle, quand il n'y avait plus à Jaffa que le château et trois grottes creusées dans le rocher, les Franciscains, au rapport du voyageur parisien Thévenot, construisirent près des grottes un hangar en bois, pour y recevoir les pèlerins; mais les Turcs la détruisirent. En 1780 ils bâtirent une maison, qui fut également détruite après sept années d'existence. Ils la rebâtirent encore deux fois, tant qu'à la fin la charité des Missionnaires parvint à vaincre leurs féroces oppresseurs. Toutefois ceux-ci, en accordant en 1819 aux Religieux la faculté de se fixer à Jaffa, leur permirent seulement de se construire une maison en bois. Finalement en 1832, on obtint sans efforts et sans les ruineux cadeaux d'usage l'autorisation de maçonner librement le couvent et l'église qui subsistent aujourd'hui.

(D. P. A. B.)

DÉPART DE MISSIONNAIRES EN MARS ET AVRIL 1863.

Sont partis pour Jérusalem : le Révérendissime Père Séraphin Milani, de Carrare, nouveau Custode de Terre Sainte, avec son Secrétaire le P. Jean Luisi de Pietrasanta, tous deux Observantins de la Province de Toscane; pour le collége de la Plata en Amérique, le Fr. Théodore, clerc élève en théologie, Obs. de la Province de St Louis de France, avec le Fr. lai Claude, et pour le collége de la Paz, les frères lais Ignace et Damase, de la même Province.

QUATRIÈME PARTIE.

RELATION PAR LE FRANCISCAIN FR. MARC, DE NICE, DE SON VOYAGE ET DE SA MISSION AU NOUVEAU MEXIQUE EN 1539.

(*Continuation et fin; voir p.* 130).

Cet habitant de Cevola est un homme blanc, de bonne constitution, assez âgé, et beaucoup plus intelligent que les habitants de cette vallée et que ceux des autres vallées situées en arrière; il me dit qu'il voulait venir avec moi, afin que j'obtinsse son pardon. Je lui demandai plusieurs informations : il me dit que Cevola est une grande ville, où il y a beaucoup de monde, et des rues, et des places, et que dans certaines parties de la ville il y a quelques maisons fort grandes, qui ont dix étages et dans lesquelles les principaux citoyens se réunissent à certains jours de l'année; il dit encore que les maisons sont de pierre et chaux, comme on me l'avait déjà raconté, que les portes et les pilastres des principales maisons sont revêtus de turquoises, que les vases dont l'on se sert et les objets d'ornement sont en or, et que les sept autres villes ont la même configuration que celle-là, quoique plusieurs soient plus grandes; la principale est Abacus. Cet homme dit aussi que du côté du sud-est il y a un royaume qu'on appelle Marata, et qu'il renferme beaucoup de villes et de très-grandes villes, lesquelles n'ont que des maisons en pierres et à plusieurs étages, et que les gens de ce royaume ont fait et font encore la guerre au maître des sept villes; mais cette guerre a notablement affaibli ce royaume de Marata, quoiqu'il subsiste toujours et continue la guerre contre ses voisins. Il dit en outre que du côté du couchant il y a un royaume, nommé Totonteac, qu'il dit être très-considérable et extrêmement populeux et riche, et que les habitants de ce royaume portent des vêtements de la même étoffe que les miens, et d'une autre étoffe plus fine que fournissent les animaux que l'on m'avait précédemment désignés, et qu'ils sont très-policés et tout différents des gens que j'avais vus. Il me dit pareillement qu'il y a une autre province et un autre royaume extrêmement grands, qu'on nomme Acus, pour les distinguer d'Abacus, qui est la principale des sept villes et qu'on prononce avec une aspiration, tandis qu'Acus, sans aspiration, désigne un royaume et une province. Il me dit que les vêtements qu'on porte à Cevola sont tels qu'on me les avait déjà dépeints; que tous les habitants de la ville dorment dans des lits élevés au-dessus du sol, et surmontés de pavillons et de tentures qui recouvrent les lits, et il ajouta qu'il m'accompagnerait à Cevola et plus loin, si je voulais le prendre avec moi. La même relation me fut faite dans ce village par beaucoup d'autres personnes, mais avec moins de détails. Je cheminai trois jours dans cette vallée, les habitants ne cessant de me festoyer. J'y vis plus de mille peaux de vaches parfaitement préparées et travaillées; j'y trouvai aussi une beaucoup plus grande quantité de turquoises, et de colliers en cette pierre précieuse fabriqués sur les lieux, que je n'en avais vu dans toutes les vallées que j'avais traversées, et l'on me dit que tout cela venait de la ville de Cevola, sur laquelle ils sont à même de donner beaucoup de renseignements, ainsi que sur le royaume de Marata, sur celui d'Acus et de Totonteac.

On m'a montré ici une peau, moitié plus grande que celle d'une vache, et l'on m'a dit qu'elle était d'un animal qui a une seule corne au milieu

du front, que cette corne se recourbe vers le poitrail, et que de là elle se prolonge en une pointe droite, par laquelle cet animal a tant de force qu'il brise tous les objets qu'il en atteint, quelque solides qu'ils soient, et que le pays possède un grand nombre de ces animaux. La couleur de cette peau ressemble à celle du bouc, dont le poil est aussi de la même grosseur. J'ai reçu ici des messagers d'Etienne, qui m'ont dit de sa part, qu'il se trouvait déjà dans la dernière partie du désert, heureux d'être désormais beaucoup plus sûr de la grandeur du pays, et que, depuis qu'il m'avait quitté, il devait reconnaître que les Indiens ne l'avaient induit en aucune erreur; car jusque-là il avait trouvé toutes choses telles qu'ils les avaient dépeintes, et que par conséquent il pensait les trouver telles encore plus loin dans la vallée, comme dans les autres villages qu'il avait précédemment visités. Je posai des croix et pris les mesures que me recommandaient mes instructions. Les gens du pays me prièrent avec instance de me reposer trois ou quatre jours parmi eux, parce que de là jusqu'au désert il y avait encore quatre journées de marche, et que du commencement du désert jusqu'à la ville de Cevola il y en avait au moins quinze, et qu'ils me voulaient préparer les vivres, provisions et autres choses nécessaires au voyage. Ils ajoutèrent que, quand Etienne était parti de ce lieu, plus de trois cents hommes l'avaient accompagné pour porter des vivres à sa suite, et qu'ils voulaient de même venir en grand nombre avec moi, pour me servir, pensant qu'ils s'en retourneraient riches. Je les remerciai de leurs offres et les engageai à se tenir prêts, et je m'arrêtai ainsi trois jours sans aller en avant. Je profitai de cette halte pour continuer à prendre sur Cevola et sur mille autres choses toutes les informations possibles, et je ne faisais qu'appeler des Indiens pour les interroger chacun en particulier, et tous s'accordaient sur les mêmes points, et me répétaient sur le haut chiffre de la population, et sur la régularité des rues, et sur la grandeur des maisons, et sur la solidité des portes, exactement ce qui m'avait déjà été dit par d'autres. Les trois jours passés, beaucoup de ces braves gens se réunirent pour venir avec moi; j'en pris trente des principaux, très-bien vêtus et ornés de colliers de turquoises, dont quelques-uns avaient cinq ou six tours, outre le monde nécessaire pour porter nos vivres, je me mis en route, et le 9 mai je pénétrai dans le désert. Après avoir marché ainsi le premier jour, par un chemin très-large et battu, nous nous arrêtâmes pour faire, près d'une pièce d'eau, un dîner que les Indiens m'avaient apprêté, et nous passâmes la nuit près d'une autre pièce d'eau, où je trouvai une maison qu'ils venaient de terminer pour moi, une autre était encore debout et avait servi à Etienne pour y passer la nuit, lors de son passage; il s'y trouvait en outre beaucoup de vieilles cabanes et de traces de foyers allumés par les voyageurs allant à Cevola par ce chemin. Je marchai ainsi dans le même ordre pendant douze jours, toujours bien fourni de vivres, de sauvagines, de lièvres, de perdrix, de la même couleur et de la même saveur que ceux d'Espagne, bien qu'ils ne soient pas aussi grands, et qu'ils soient même un peu plus petits. Nous vîmes alors arriver un Indien, fils d'un des chefs qui m'accompagnaient, lequel était parti avec Etienne. Il paraissait tout effaré et avait le visage et le corps couverts de sueur. Montrant la plus grande tristesse dans toute sa personne, il nous raconta qu'Etienne, arrivé à une journée de distance de Cevola, y avait envoyé son grand chapeau par ses messagers, comme il avait accoutumé de le faire pour annoncer son approche; ce chapeau était orné d'une rangée de grelots et de deux plumes, l'une blanche et l'autre

de couleur; c'était un signe destiné à rassurer les populations et à manifester les intentions pacifiques de celui qui l'employait. Or, quand les messagers arrivèrent à Cevola devant l'agent que le Seigneur des sept villes y a placé comme gouverneur, ils lui donnèrent le chapeau, il le prit dans ses mains, et en voyant les grelots, il entra dans une grande colère, et jeta avec mépris le chapeau à terre, disant aux messagers qu'ils n'avaient qu'à partir au plus vite, parce qu'il savait de quelles gens cela venait, et les chargeant de leur dire de ne point entrer dans la ville, parce qu'autrement il les tuerait tous. Les messagers s'en retournèrent et rapportèrent à Etienne ce qui s'était passé; il leur répondit que ce n'était rien et voulut continuer son voyage jusqu'à la ville de Cevola, où il trouva des hommes qui ne lui permirent point d'entrer et le mirent dans une grande maison située hors de la ville. Puis, ils lui prirent tout ce qu'il avait apporté pour trafiquer, et plusieurs turquoises et d'autres objets que des Indiens lui avaient donnés le long de sa route. Le pauvre Etienne passa là cette nuit sans qu'on lui donnât ni à manger ni à boire. Le lendemain matin, notre Indien eût soif et sortit de la maison pour aller boire à un ruisseau qui coulait près de là, et un instant après il vit Etienne s'enfuir, et derrière lui des hommes de la ville qui tuaient quelques-uns de ses compagnons.

Quand l'indien vit tout cela, il alla se cacher sur l'autre rive du ruisseau, et prit ensuite le chemin du désert. En apprenant ces nouvelles, les Indiens qui étaient avec moi se mirent à pleurer, et je pleurai aussi, car des nouvelles si tristes et si mauvaises me firent regarder ma perte comme certaine. Je craignais moins de perdre la vie que de ne pouvoir retourner sur mes pas pour faire connaître la grandeur d'un pays où Notre Seigneur Jésus-Christ pourrait être servi. Et aussitôt je coupai les cordes des valises dans lesquelles je portais les effets dont je me proposais de trafiquer (jusque-là je m'en étais abstenu et je n'avais rien donné), et je commençai à distribuer tout ce que j'avais entre les principaux de mes compagnons, en leur disant de ne rien craindre et de me suivre, ce qu'ils firent. Et continuant notre marche jusqu'à une journée de distance de Cevola, nous rencontrâmes douze autres Indiens qui avaient accompagné Etienne; ils étaient couverts de sang et de blessures, et à leur vue mes compagnons se mirent à pleurer à chaudes larmes. Je demandai aux blessés des nouvelles d'Etienne, et d'accord en tout avec le premier indien, ils dirent qu'après avoir enfermé Etienne dans cette maison, sans lui donner à boire ni à manger, de tout un jour et de toute une nuit, on lui avait enlevé tout ce qu'il avait. Le lendemain, comme le soleil commençait à monter, Etienne sortit de la maison, avec quelques-uns de ses principaux compagnons; mais beaucoup des gens de la ville survinrent tout à coup. Dès qu'Etienne les vit, il se mit à fuir, et nous fîmes de même, et aussitôt nous fûmes assaillis d'une nuée de javelots et couverts de blessures, nous nous jetâmes à terre, et plusieurs fuyards tombèrent sur nous blessés à mort, et nous restâmes ainsi jusqu'à la nuit sans oser bouger. Nous entendions un grand tumulte dans la ville, et nous voyions sur les terrasses un grand nombre d'hommes et de femmes qui regardaient. Quant à Etienne, nous ne le vîmes plus, et nous croyons qu'on l'a accablé de traits, comme on en a accablés tous les autres qui se trouvaient avec nous, de sorte que nous sommes les seuls qui se soient sauvés.

En apprenant ce que les Indiens me rapportaient et en voyant le danger qu'il y aurait à continuer mon voyage, comme je le désirais, je ne

voulus point m'exposer à perdre la vie comme Etienne, et je dis que notre puissant Dieu châtierait les habitants de Cevola, et que dès que le vice-roi apprendrait mon retour, il enverrait une armée chrétienne pour les punir. Mais mes compagnons ne voulurent point m'en croire, parce que, disaient-ils, personne n'était capable de lutter contre la puissance de Cevola. Là dessus je les quittai, je m'éloignai à la distance d'un jet de pierre ou deux, et me retournant, je remarquai un Indien, nommé Marc, que j'avais emmené du Mexique, lequel pleurait et me dit : « Père, nos compagnons se sont entendus pour nous tuer, parce que, disent-ils, c'est toi et Etienne qui avez causé la mort de leurs parents, et que bientôt sans doute il ne restera en vie d'eux tous ni homme ni femme. » Je recommençai à leur distribuer, pour les adoucir, divers objets qui me restaient; cela les calma un peu; néammoins ils regrettaient encore amèrement la mort de ceux qu'ils avaient perdus. Je priai quelques-uns d'entre eux de vouloir bien se rendre à Cevola, afin de savoir s'il ne s'était pas échappé quelque autre Indien, de qui l'on put apprendre quelque nouvelle sur le compte d'Etienne; mais c'est une chose qui me fut impossible d'obtenir d'eux. Voyant cela, je leur dis que, pour ma part, je voulais absolument voir la ville de Cevola; ils me répondirent que personne ne voudrait m'accompagner; cependant, à la fin, me voyant si décidé, deux des principaux me dirent qu'ils viendraient avec moi, et avec eux, mes Indiens et mes interprètes je continuai à marcher jusqu'à ce que je pus découvrir Cevola. Cette ville est située dans une plaine au pied d'une montagne ronde, et a un plus bel aspect et une plus belle apparence qu'aucune des villes que j'ai vues dans ces régions. Conformément à ce que m'avaient dit les Indiens, les maisons y sont toutes en pierres, avec des étages et des terrasses, à ce qu'il me parut voir du haut d'une montagne où je me plaçai pour regarder la ville. La ville est plus grande que celle de Temistitan, qui compte plus de vingt mille maisons; les habitants en sont presque blancs; ils portent des vêtements, dorment dans des lits, se servent d'arcs pour armes, et possèdent beaucoup d'émeraudes et d'autres joyaux, bien qu'ils n'estiment que les turquoises, avec lesquelles ils ornent les murs des entrées de leurs maisons, ainsi que leurs vêtements et leurs vases; on s'en sert, du reste, comme de monnaie, en tout le pays. Ils se vêtent de coton et de peau de vache, vêtement le plus estimé et qui passe pour le plus honorable, ils se servent de vases d'or et d'argent, parce qu'ils n'ont point d'autre métal, tandis qu'ils ont de l'or et de l'argent en plus grande abondance qu'au Pérou, et ils échangent ces métaux contre des turquoises dans la province de Pintadi, où, parait-il, se trouvent des mines extrêmement riches. Je ne pus obtenir des renseignements aussi particuliers sur les autres royaumes. Plus d'une fois je fus tenté d'y aller, parce que je savais que je ne risquerais jamais que ma vie, et je l'avais offerte à Dieu dès le premier jour de mon départ. A la fin j'eus aussi peur, en envisageant le péril que, si je venais à mourir, on ne put avoir des données sur ce pays, dont la découverte est à mon avis la plus importante et la plus utile. Quand je dis aux chefs combien Cevola me paraissait être belle, ils me répondirent que c'était la plus petite des sept villes, et que Totonteac, la plus grande et la plus importante de toutes, avait tant de maisons et d'habitants qu'on n'en saurait calculer le nombre. En voyant la disposition et le site des lieux, je jugeai convenable de nommer ce pays le nouveau royaume de St François, et avec l'aide des Indiens j'élevai en ces mêmes lieux un grand monceau de pierres, au haut duquel je posai une croix petite et mince, parce que je n'avais pas le moyen de la faire plus grande, et je déclarai que j'éri-

geais cette croix et ce monceau de pierres au nom de l'illustrissime Don Antoine de Mendoza, vice roi et capitaine-général de la Nouvelle-Espagne pour l'Empereur notre maître, en signe de la prise de possession que je faisais conformément à mes instructions, et je déclarai que je prenais en même temps possession de toutes les villes et des royaumes de Totonteac, d'Acus et de Marata; puis je m'en retournai avec beaucoup plus de peur que de vivres, et j'allai avec le plus de célérité que je pus jusqu'à ce que je retrouvasse le monde que j'avais laissé en arrière. Je n'arrivai près de ces compagnons qu'après deux journées de marche, et je parvins à traverser avec eux le désert; mais je n'y fus point l'objet des mêmes prévenances que la première fois, car hommes et femmes se lamentaient également sur le sort de ceux de leurs parents et amis qui avaient été tués à Cevola. Tout effrayé, je pris congé des habitants de cette vallée, et je fis dix lieues le jour même de mon départ. Je continuai ainsi à faire dix-huit lieues sans m'arrêter, jusqu'à ce que j'eusse passé le second lieu inhabité que présentait ma route. Malgré ma frayeur, je résolus d'aller jusqu'à la campagne, dont j'ai dit plus haut qu'on m'avait parlé; là les montagnes s'abaissent; et j'entendis dire que cette campagne est habitée, du côté du levant, à la distance de plusieurs journées de marche. Je n'osais point m'y aventurer, et il me semblait d'ailleurs que, si je devais venir habiter cet autre pays des sept villes et royaumes dont j'ai parlé, alors je pourrais mieux la voir sans exposer ma personne, et sans laisser pour cela de rendre compte de ce que j'avais déjà vu. Seulement j'aperçus, de l'endroit où commence à s'étendre cette campagne, sept villages assez grands, un peu éloignés, dans une vallée dont le fond était très-frais et le sol très-fertile, grâce aux nombreuses rivières qui l'arrosent. On me dit qu'il y a beaucoup d'or dans cette vallée, et que les habitants en font des vases, des platines avec lesquelles ils se rasent et s'essuient la sueur; on me dit, en outre, sans pouvoir m'en indiquer la raison, que ce sont des gens qui ne veulent point trafiquer avec ceux qui habitent l'autre partie de la campagne. En cet endroit je posai deux croix, et je pris possession de toute cette campagne et de toute cette vallée, de la même manière et avec les mêmes formalités que j'avais déjà employées, conformément à mes instructions; puis je continuai d'effectuer le plus vite possible mon retour, jusqu'à ce que j'arrivasse au territoire de San-Michele, dans la province de Culiacan, où je croyais trouver François Vasquez de Cotonado, gouverneur de la nouvelle Galice; ne l'y ayant point trouvé, je poursuivis ma route jusqu'à la ville de Compostelle où il était. J'omets encore beaucoup d'autres particularités comme étrangères à ma relation, je rapporte seulement ce que j'ai vu et ce qui m'a été dit des pays par lesquels j'ai passé et de ceux sur lesquels j'ai obtenu des renseignements.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

EMPIRE GREC.

DEUXIÈME CONCILE DE LYON, OÙ GRACE AUX EFFORTS DES MISSIONNAIRES FRANCISCAINS, LES GRECS SE RATTACHENT A L'ÉGLISE ROMAINE.

1274.

S'il est un spectacle auquel, parmi tant d'événements solennels et merveilleux qu'on trouve dans l'histoire de l'Eglise, bien peu d'autres peuvent être comparés par leur grandeur, leur solennité et leur importance, assurément c'est le deuxième concile de Lyon. Un grand et saint Pontife, réunissant autour de lui tous les ordres de la société chrétienne, afin de la sanctifier dans sa vie intime par de sages mesures de discipline, et de la garantir, au dehors, des dangers qui la pourraient menacer, ayant à ses côtés des conseillers supérieurs aux princes et égaux aux rois, et au pied de son trône plus de mille ambassadeurs et députés de monarques, d'églises et de peuples divers, qui autrefois s'appelaient Francs, Bourguignons, Huns, Vandales, Goths, Hérules, Lombards, Sarmates, Anglais, Normands, Slaves et Scythes, et qui maintenant, mêlés aux descendants des Gaulois, des Romains et des Grecs, attendent sa parole comme des agneaux dociles; les Grecs venant abjurer un schisme opiniâtre et chanter avec tous les autres dans les mêmes termes un symbole unique de croyance; les Tartares, maîtres de l'Asie et de la Perse jusqu'aux frontières de la Chine, assistant, eux aussi, par leurs ambassadeurs, à cette réunion solennelle, et l'un de ces envoyés donnant par sa conversion comme un présage et un augure qui permet d'en espérer autant de toute sa

nation[1]; un conseiller admirable par sa sainteté, sa doctrine et l'exemple d'une pauvreté vraiment évangélique, tel qu'était saint Bonaventure, terminant sa carrière mortelle au milieu des pleurs des députés de toutes les églises et de toutes les nations, sans en excepter les Mogols; et le même pontife Grégoire ne cessant, avant, pendant et après les sessions canoniques du concile, de déployer le plus grand zèle pour réconcilier les peuples et les rois, en Italie, dans les Espagnes, en France et en Allemagne; puis, une fois cette réconciliation opérée, une fois les peuples et les rois unis par une étroite alliance, appelant aux armes l'Europe entière qu'il se propose de conduire lui-même au secours de la Terre Sainte : tel est le spectacle qu'offre aux réflexions des vrais sages le deuxième concile de Lyon.

Et ce n'est point autrement qu'il faut considérer tous les autres conciles de l'Eglise : « car, comme l'affirme avec raison « un sage et illustre écrivain, Tullio Dandolo, les conciles furent « au moyen âge ce que sont devenues aujourd'hui les Chambres « des représentants, ils servaient à la manifestation collective « des idées dominantes. L'importance du clergé aux siècles du « moyen âge et la prédominance de la religion donnèrent aux « conciles une place beaucoup plus élevée dans l'organisation de « la chrétienté entière que celle qu'occupent aujourd'hui les « parlements, chacun dans son pays. D'ailleurs, outre le caractère « auguste des membres de ces assemblées, la nature même des « sujets qu'ils traitaient était telle, qu'elle devait frapper les « esprits beaucoup plus profondément que ne pourraient le faire « aujourd'hui les débats des assemblées politiques, où il est question d'impôts, de guerres, de traités, et où l'ardeur de l'esprit « de parti place à chaque instant des provocations et des injures « sur les lèvres des députés, qui changent, dirais-je volontiers, « le sanctuaire de Thémis en un marché ou une place publique ! « Au sein des conciles, au contraire, que l'on convoquait d'ordinaire dans de vieilles et vénérables basiliques, on ne prononçait jamais que des paroles dignes du lieu qui les entendait et « dignes d'hommes investis de la sublime mission de modérateurs « et de réformateurs de la société; on ne souffrait point de vaines récriminations, point d'insultes là où, en la présence de

[1]) Ce sera le sujet de la livraison suivante des *Annales*.

" Dieu, on discutait les affaires capitales intéressant la foi et le
" culte! Les Evangiles ouverts au milieu de l'assemblée et l'au-
" torité unanimement invoquée et reconnue des grands docteurs
" de l'Eglise empêchaient ces divergences radicales d'opinions
" qui produisent dans nos palais législatifs de si violents orages.
" Accoutumés à s'élever à la considération de l'ordre surnaturel
" et de la vie future, les esprits, quand ils en descendaient
" pour en appliquer les règles aux cas pratiques et aux besoins
" matériels, pourvoyaient à ce que l'harmonie régnât entre le
" monde physique ou temporel et le monde métaphysique ou
" éternel, et ils faisaient passer sur la scène du premier le calme,
" la dignité, l'impassibilité, auxquels ils s'étaient habitués dans
" le second! Les luttes théologiques préparaient les intelligences
" à aborder les questions politiques avec une sereine impartia-
" lité! Le ministre de Dieu, le disciple de Jésus-Christ, c'est-
" à-dire l'homme avide de s'abreuver aux sources les plus pures
" de toute sagesse, de toute justice et de toute bonté, devait bien
" mieux que tout autre homme se trouver à l'abri de la ten-
" tation de trahir sa propre âme, et par suite sa patrie! Il était
" donc tout naturel de rencontrer les hommes d'État les plus
" probes et les plus capables dans ceux qui étaient le plus versés
" dans les études religieuses, et d'ordinaire, dans les ministres
" de la religion. Qui, mieux que Chrysostome, qu'Ambroise,
" que Léon-le-Grand, que Rémi, a défendu au IVe et au Ve siècle,
" les peuples terrifiés de l'Europe? Qui, au VIe et au VIIe siècle,
" a pu être regardé, dans le sens le plus élevé du mot, comme
" le législateur des nations, à plus juste titre que Grégoire-le-
" Grand en Italie, que Bède en Angleterre, qu'Isidore en Es-
" pagne, que Boniface en Allemagne, que Colomban dans les
" Gaules et en Helvétie? Et du VIIIe au Xe siècle, qui Charle-
" magne prit-il pour conseillers, sinon des évêques et des abbés,
" afin de rédiger ses immortels capitulaires? Qui, si ce n'est
" Agobard et Hincmar, parvint à mettre un peu d'ordre dans le
" chaos de la succession Carlovingienne? Le millénaire si re-
" douté s'ouvrit en apportant à la chrétienté un immense bien-
" fait, en lui donnant le pontificat de Silvestre II, précur-
" seur, à un court intervalle, de celui de Grégoire VII. Et
" voilà que les présidents des conciles sont devenus les chefs du
" monde! Voilà qu'à côté du tribunal sans appel de la foi,

„ s'élève, pour soutenir les droits des nations, pour réprimer „ les tyrans, pour protéger les peuples, un autre tribunal également vénéré et encore plus chaleureusement béni!.... Il „ était béni par les nations qu'avait converties non le glaive de „ guerriers féroces, mais la voix d'infatigables Missionnaires! „ Il était béni par des castes entières, naguère courbées sur la „ glèbe de leurs maîtres (plus semblables, par leur avilissement, „ à des brutes qu'à des hommes)! et maintenant élevés à la „ dignité d'enfants de Dieu, et de frères en Jésus-Christ des „ membres DES CASTES DOMINANTES! Il était béni dans l'univers „ entier par les femmes, cessant d'être le jouet du plus fort, „ et défendues contre la tyrannie et les infâmes caprices non „ seulement du dernier des plébéiens, mais encore du premier „ des monarques! Et nous aussi, hommes libres du XIXe siècle, „ nous sommes obligés de bénir le tribunal auguste qui a surgi „ dans les conciles du moyen âge; car, à moins que la haine du „ christianisme ne nous couvre les yeux du bandeau le plus „ épais, nous comprendrons que c'est de là qu'a découlé comme „ un fleuve majestueux et fécondateur ce DROIT CANON, qui dans „ les temps barbares a été la seule sauvegarde du droit. C'est „ grâce à l'empire du *droit canon*, que les ministres de la vérité „ purent être courageux, parce qu'ils étaient inviolables; que la „ justice réprima par la bouche d'Hildebrand la brutalité des „ Teutons, qu'elle adoucit par la bouche d'Anselme la cruauté „ des Normands, qu'elle fit reculer par la bouche d'Urbain la „ férocité des Sarrasins, et enfin qu'elle créa par l'entremise „ d'Etienne Langton la grande charte et les franchises britan- „ niques, et éclaircit de fond en comble la législation de saint „ Louis[1]. „

Or, ce que les incrédules, aveugles qu'ils sont, refusent de voir dans ces grandes solennités de la sagesse catholique, c'est surtout que les religieux des divers instituts, et le plus souvent peut-être ceux de l'ordre des Frères Mineurs, chez lesquels la grandeur du zèle se couvrait de l'humble manteau de la pauvreté, conconcurent par leurs œuvres et par leurs conseils, tantôt ouvertement, tantôt en secret, et d'une manière peu remarquée par les masses, à ce merveilleux ensemble de lois, de disposi-

[1]) *Rome et les Papes*, tome II, chap. XXXV, *des conciles du moyen âge*.

tions et de mesures concertées dans le but de réunir peu à peu toutes les nations en une seule famille chrétienne. Ces hommes étaient au milieu des peuples, dans leurs affaires les plus importantes et pour leurs intérêts les plus généraux, des intermédiaires propageant de proche en proche les principes de l'unité universelle de tout le genre humain, dont les membres sont destinés, tous tant qu'ils sont, à se ranger sous l'étendard de la foi du Christ. Ainsi, lorsque dans leurs missions ils visitaient les peuples des régions les plus lointaines, ils ne cessaient de tourner leurs regards vers Rome, vers les Papes, vers le centre de l'unité catholique, ils s'efforçaient de tout leur pouvoir d'y ramener l'univers entier !

Après ce préambule nécessaire pour faire mieux comprendre les hautes fins que se proposaient soit les missionnaires soit les membres des grandes congrégations catholiques, arrivons en à considérer les particularités de cette solennelle assemblée de Lyon dont nous parlons.

Des prélats et des ambassadeurs des princes qui devaient faire partie du concile, ou y assister comme spectateurs, accoururent de toutes parts dans cette ville, et le 7 mai fut le jour fixé pour la première session à tenir dans l'église métropolitaine de St Jean, à la suite d'une préparation de trois jours de jeûne[1]. A l'heure convenue, et avant le commencement de la messe, le saint Pape Grégoire descendit de ses appartements, et se rendit, accompagné, suivant l'usage, de deux cardinaux diacres, dans l'église, où il s'assit sur un siége qui lui avait été préparé dans le chœur. Puis, quand on eut dit sexte et none, un sousdiacre apporta les pantoufles dont il chaussa le pape, tandis que les chapelains récitaient les psaumes accoutumés pour la préparation à la messe. Vint ensuite le lavement des mains, après lequel le diacre et le sousdiacre vêtirent Grégoire de ses ornements pontificaux *in albis* (on était au temps pascal) et du pallium, comme s'il avait dû célébrer lui-même l'auguste sacrifice. Et alors, précédé de la croix, il monta dans la tribune qu'on lui avait dressée, et où il se plaça sur un siége convenable, ayant debout près de lui un cardinal comme prêtre assistant, un autre cardinal comme diacre, quatre autres diacres avec quelques chapelains, et le roi Jacques d'Aragon, assis à ses côtés. Au milieu de la nef de l'église, sur des

[1]) Ptolem. Luc. dans Raynaldi, année 1274.

siéges peu élevés, étaient les deux patriarches latins, Pantaléon de Constantinople et Oppizzon d'Antioche, les cardinaux évêques, parmi lesquels les deux Franciscains, Vicedomino de Vicedominis et saint Bonaventure, et de l'autre côté les cardinaux prêtres, les primats, les archevêques, les évêques, les abbés, les prieurs, et ensuite tous les prélats, au nombre de mille cinq cent soixante dix, sans qu'aucune question de préséance s'élevât entre eux; car le pape avait déjà déclaré que l'ordre dans lequel ils seraient placés dans le concile ne pourrait porter préjudice aux droits de prééminence de leur église respective. Plus bas étaient rangés les grands-maîtres des Hospitaliers et des Templiers, au milieu des membres de leur Ordre, puis les ambassadeurs des rois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile, et d'autres princes, ainsi que les députés des chapitres et des églises. Alors, le souverain pontife ayant donné sa bénédiction aux prélats placés en face, on commença le chant des prières déterminées par le Pontifical pour la célébration d'un concile; après quoi, Grégoire se mit à prêcher sur le texte qui dit : « J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous[1]; » exposant à l'assemblée les raisons pour lesquelles il avait cru devoir la convoquer : c'était d'abord pour aller au secours de la Terre-Sainte, puis pour traiter de la réconciliation des Grecs avec l'Eglise romaine, deux objets dont s'occupaient les Missionnaires Franciscains, et enfin pour travailler à la réforme des mœurs dans toute l'Eglise. Ainsi se termina la première session. La deuxième session eut lieu le 19 mai avec le même cérémonial, excepté que le pape n'y prêcha point et se borna à résumer en quelques mots ce qui s'était fait dans la première session; puis on fit sortir de l'assemblée tous les députés des chapitres, ainsi que les abbés et les prieurs non mitrés, qui n'avaient point été nommément appelés au concile; on promulgua quelques constitutions relatives à la foi, et l'on fixa la troisième session au lundi 28 mai, après l'octave de la Pentecôte. Sur ces entrefaites arrivèrent bien à propos les lettres par lesquelles les deux Franciscains Jérôme d'Ascoli et Bonne-Grâce de Persiceto[2] annonçaient leur venue à Lyon, où ils amenaient les ambassadeurs Grecs, non-seulement aspirant, mais disposés à célébrer la réconciliation si ardemment désirée des

[1]) *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* Luc XXII, 23.

[2]) Voir la 6e livraison de la deuxième année des *Annales*, p. 323 à 371.

deux églises. Cette nouvelle remplit d'une telle joie le cœur du saint Pontife, qu'il réunit aussitôt tous les prélats en grande chape dans l'église St Jean, pour la leur communiquer de sa propre bouche, par la lecture des lettres des deux Franciscains. Après cela le cardinal séraphique, Bonaventure de Bagnorée, prit la parole, du haut de la chaire de vérité, en développant ce texte du prophète Baruch : « Lève-toi, ô Jérusalem, lève-toi; regarde vers l'orient, et vois tes fils rassemblés du soleil levant jusqu'au couchant. » Et toute l'assemblée profondément attendrie se mit à verser de douces larmes. Dans ces circonstances la troisième session se tint, non le 28 mai, jour d'abord fixé, mais le 7 juin; et Pierre de Tarantaise, de l'ordre des Frères prêcheurs, naguère archevêque de Lyon et alors cardinal évêque d'Ostie, y prononça un discours sur ce verset du prophète Isaïe : « Lève les yeux, regarde autour de toi, et vois tous ceux qui se réunissent pour venir à toi. » Dans cette session douze constitutions furent promulguées relativement à l'élection des évêques et à l'ordination des clercs, et Grégoire, ayant ensuite adressé quelques mots au concile, autorisa les prélats à sortir de Lyon, dans un rayon de six lieues, sans déterminer le jour de la quatrième session qui allait dépendre de l'arrivée des Grecs. Ils arrivèrent enfin heureusement avec les deux Frères Mineurs, leurs guides, le jour consacré à St Jean Baptiste : c'étaient Germain, ancien patriarche de Constantinople, le métropolitain Théophane, outre plusieurs sénateurs ayant à leur tête Georges Acropolite, premier ministre de l'empereur et historiographe de l'empire. En vérité ce devait être un beau, un magnifique spectacle de voir de si illustres personnages venant s'incliner devant le vicaire de Jésus-Christ, sous la conduite de deux pauvres et simples fils de saint François, vêtus d'une bure commune, ceints d'une grosse corde, à la tête chauve, aux pieds nus, et respirant dans toute leur humble personne cette abjection, cette folie suivant le monde, dont Dieu se sert pour opérer les plus grands prodiges de sa puissance « à la confusion de l'orgueil de la sagesse humaine[1] ! » Tous les prélats qui faisaient partie du concile se rendirent donc à leur rencontre, chacun avec son cortége, les camériers avec tous les familiers du pape, le vice-chancelier avec les

[1]) 1re ép. aux Corinth. chap. Ir.

notaires et les gens de la maison des cardinaux. Ils menèrent ensuite les ambassadeurs grecs, précédés des deux Franciscains, jusqu'au palais du Souverain Pontife, qui les accueillit debout dans la salle d'audience, au milieu de tous les cardinaux et de nombreux prélats, en leur donnant le baiser de paix. Alors les ambassadeurs procédèrent à la remise des lettres, scellées en or, de l'empereur, ainsi que de celles des prélats grecs, protestant qu'ils étaient venus pour rendre un hommage d'obéissance à l'Eglise romaine, et pour en reconnaître solennellement la foi. Ils furent ensuite conduits à leur demeure, enchantés de l'accueil qu'ils avaient trouvé.

Or, le 29 juin, jour consacré aux saints apôtres Pierre et Paul, le Saint Pontife Grégoire célébra avec toute la solennité possible les mystères sacrés dans l'église métropolitaine, en présence des Grecs et de tous les membres du concile, et suivant l'usage on y lut d'abord en latin, puis en grec l'Epitre et l'Evangile. Après cela vint un discours de St Bonaventure, analogue aux circonstances; il fut suivi du chant du symbole, entonné d'abord en latin par les cardinaux et continué par les chanoines de la métropole, puis en grec par le patriarche Germain, ainsi que par tous les archevêques grecs de Calabre, et deux pénitenciers du pape, l'un Dominicain, l'autre Franciscain, également versés dans cette langue. Et il faut remarquer qu'ils répétèrent trois fois l'article : que le Saint Esprit PROCÈDE DU PÈRE ET DU FILS[1]. Après le *credo*, les ambassadeurs et les autres grecs, debout, entonnèrent dans leur langue, en l'honneur du pape, un chant qu'ils continuèrent jusqu'à la fin de la messe. Ce furent là comme les préparatifs de la quatrième session du concile, qui se tint le 6 juillet, et qui fut consacrée entièrement à l'examen des moyens propres à assurer la rentrée des Grecs dans le sein de l'Eglise romaine. On y suivit le même cérémonial et la même disposition, pour les rangs des assistants selon leur grade, qu'à l'ouverture du concile. Tout d'abord, le cardinal évêque d'Ostie, Pierre de Tarantaise, prononça un discours en rapport avec les circonstances, et après lui ce fut le Souverain Pontife qui adressa la parole au concile en exposant les trois motifs pour lesquels il avait été convoqué; il ajouta, à l'honneur des Grecs, que, contre l'attente

[1]) *Credo in Spiritum Sanctum Dominum... qui ex* PATRE FILIOQUE PROCEDIT.

universelle, ils venaient librement se soumettre à l'Eglise romaine, sans rechercher aucun avantage temporel. Puis il continua dans les termes suivants : « Nous avons fait savoir à l'empereur grec que, dans le cas où il ne jugerait point à propos de se rendre en personne au concile, il n'avait qu'à y envoyer en sa place des ambassadeurs chargés de traiter les questions qu'il lui plairait d'indiquer, et la divine miséricorde a voulu que, mettant de côté toute autre affaire, il reconnût spontanément la foi et la primauté de l'Eglise romaine, et nous envoyât des députés qui vinssent renouveler expressément devant nous sur ce point les déclarations qu'il nous avait déjà faites dans ses lettres. »

Grégoire ordonna, en conséquence, qu'on lût publiquement ces lettres ainsi que celles des évêques et d'Andronic, fils aîné de l'empereur, partageant depuis peu avec son père la dignité impériale. La première de ces lettres, celle de l'empereur, donnait à saint Grégoire les titres de premier et suprême Pontife, de pape œcuménique et de père commun de tous les chrétiens[1], et contenait la profession de foi que le pape Clément IV avait déjà envoyée à Constantinople en 1267. On y lisait ensuite ces paroles : « Nous reconnaissons cette foi pour vraie, sainte, catholique et orthodoxe, nous la recevons et confessons de cœur et de bouche, telle que l'enseigne l'Eglise romaine, et nous promettons d'y rester fermement et inviolablement fidèles sans jamais nous en départir. Nous reconnaissons en outre la primauté de la même Eglise, priant seulement Votre Sainteté de nous permettre de réciter le symbole comme on l'a fait chez nous dès avant le schisme jusqu'à présent, et de conserver de même les anciens usages que nous avons toujours suivis, pourvu qu'ils ne soient pas en opposition avec la profession de foi ci-dessus, ni avec l'Ecriture Sainte, ni avec les conciles généraux, ni avec la tradition des Pères, déjà approuvée par l'Eglise romaine elle-même. Finalement nous autorisons nos apocrisaires à confirmer de notre part en présence de Votre Sainteté tout ce que nous

[1]) *Sanctissimo et beatissimo primo et summo Pontifici apostolicæ Sedis, venerabili papæ, et communi patri omnium christianorum, et venerabili patri imperii nostri D. Gregorio, Michael in Christo Deo fidelis imperator et imperator romanorum.* etc. — Voir dans Wadding, *Annales* (tome IV, année 1273), où se trouve aussi relaté l'original grec, tel qu'il fut écrit et envoyé au pape à Lyon.

avons ci-dessus déclaré. » Après cette lettre on lut également celle des prélats, où le pape Grégoire était solennellement qualifié de grand et excellent Pontife du Siége apostolique, et dont les signataires étaient désignés par le nom de leur siége sans l'indication de leur personne, de cette manière : le Métropolitain d'Ephèse, exarque de toute l'Asie, avec mon concile; le Métropolitain d'Héraclée en Thrace, avec mon concile; les Métropolitains de Chalcédoine, de Tiane, d'Iconium, etc., jusqu'au nombre de vingt-six; il faut noter que par leur concile ces prélats entendaient désigner les évêques de leur juridiction. Puis venaient successivement les signatures de neuf archevêques et d'évêques, de métropolitains et de suffragants, dont le nombre total s'élevait à trente-cinq prélats, qui tous reconnaissaient pour chef le patriarche de Constantinople. Ces signatures étaient suivies de celles des dignitaires de l'église patriarchale, savoir le grand économe, le logothète, le référendaire, le chancelier et plusieurs autres qui par leur nom et leurs fonctions représentaient tout le clergé inférieur.

Or, au milieu de cette lettre, après avoir parlé des mesures prises par l'empereur pour amener la réconciliation des deux Eglises, malgré la répugnance de quelques-uns d'entre eux, les prélats continuaient en ces termes : « Nous avons prié notre Patriarche de se joindre, lui aussi, à notre démarche; mais il est si attaché à sa primatie que toutes nos instances furent inutiles pour changer ses dispositions. Nous lui avons prescrit, d'accord avec l'empereur, d'avoir à se retirer dans un monastère de Constantinople, jusqu'à ce que les ambassadeurs fussent parvenus devant Votre Sainteté et en eussent obtenu une réponse satisfaisante, que nous apporteront les nonces que vous voudrez bien, si vous le jugez convenable, nous envoyer avec nos ambassadeurs. Si donc nous réussissions à décider le Patriarche à rendre au saint Siége L'HONNEUR QUI LUI ÉTAIT RENDU dans le passé, nous continuerions à le reconnaître pour notre Patriarche; mais s'il arrivait qu'il persistât dans son obstination, nous le déposerions et nous en élirions un autre qui reconnaîtrait votre primauté! » Pour bien comprendre ce passage de la lettre dont il s'agit, il faut savoir que, dès que les deux Franciscains Jérôme d'Ascoli et Bonne-Grâce de Persiceto eurent quitté Constantinople avec les députés grecs qui allaient au concile, Michel

Paléologue, n'ayant pas le courage de rompre ouvertement avec le patriarche Joseph, qui l'avait absous des censures ecclésiastiques, était convenu avec lui : 1° qu'il quitterait le palais patriarchal et se retirerait dans le monastère de Peribletta, en conservant toutefois ses priviléges et le droit d'être nommé dans les prières publiques; 2° que si les négociations avec le pape n'aboutissaient, pour quelque motif que ce fût, à aucun résultat, il rentrerait dans son palais avec le plein exercice de sa juridiction, mais qu'il étoufferait dans son cœur tout ressentiment de la conduite des prélats à son égard; 3° que si, au contraire, ces négociations réussissaient, il cèderait aussitôt la place, et se laisserait remplacer par un autre patriarche, puisque, disait-il, il ne pouvait rétracter le serment qu'il avait fait de ne jamais consentir à l'union avec les Latins. Telles étaient les conventions que le Patriarche Joseph accepta le 11 février 1274. Cependant il est vrai de dire que les évêques s'étaient aussi liés par un pareil serment[1]; comment donc se faisait-il qu'ils adressassent au pape une lettre de soumission si subite? Nous répondons qu'en fait ils s'y étaient d'abord nettement refusés, malgré toutes les représentations de Vecco, qui s'efforçait par tous les moyens de les y décider; ils ne finirent par céder que quand ils virent l'empereur dans son mécontentement les menacer tous de l'exil; en retour de leur déférence, ils avaient d'ailleurs obtenu de Michel Paléologue, sous mille serments et imprécations contre lui-même, un écrit, revêtu de son sceau et remis entre leurs mains, par lequel il s'engageait à n'opérer la réconciliation qu'à la condition de n'obliger aucun d'eux à ajouter un simple iota au symbole adopté dans leur église, et qu'ils n'auraient qu'à reconnaître la primauté du pape et le droit d'appel à son tribunal, ainsi qu'à en faire mémoire dans les prières publiques. C'est à ces conditions que tous finirent par souscrire, à l'exception de quelques-uns, qui préférèrent l'exil; encore furent-ils bientôt rappelés et y adhérèrent-ils eux-mêmes, de sorte qu'il n'y eut plus un seul membre du clergé qui n'obéit[2]. Cela succinctement exposé, reprenons notre récit.

Quand la lecture de ces écrits fut achevée, Georges Acropolite, grand logothète, représentant de la personne de l'empereur,

[1]) Voir Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. LXXXVI, n° 39.

[2]) Id. ibid.

s'avança pour prononcer en son nom le serment qui suit : " J'abjure le schisme pour moi-même et pour mon maître; je crois de cœur et professe de bouche la foi catholique, orthodoxe et romaine, que nous venons de lire, promettant de toujours la garder, sans jamais m'en séparer; je reconnais également la primauté de l'Eglise de Rome et l'obéissance qui lui est dûe, confirmant tout cela par serment sur mon âme, sur celle de mon maître et sur ces saints évangiles[1]. " Là dessus, le pontife Grégoire entonna aussitôt le TE DEUM, qu'il entendit, en versant des larmes de tendresse paternelle, chanter par tous les membres de l'assemblée, debout et tête nue. Le chant fini, un chapelain du pape dit à haute voix : " Confirmez, ô Seigneur Dieu, ce que vous avez opéré au milieu de nous[2]; " et tous les Pères répondirent : " de votre saint temple qui est à Jérusalem[3]; " le vicaire de Jésus-Christ continua : " Le Seigneur soit avec vous[4] ! " — " et avec votre esprit[5] ! " ajouta l'assistance. — " Seigneur Dieu Tout-Puissant, reprit Grégoire! Ah! nous vous en supplions, faites que votre Eglise, réunie par l'Esprit Saint, ne soit plus désormais troublée par aucune attaque de l'ennemi; par J.-C. N.-S. Ainsi-soit-il[6] ! " S'étant ensuite assis, il se félicita, dans une courte allocution, du bonheur que lui avait apporté ce jour là, exprimant, par les mêmes paroles qu'il avait prononcées à l'ouverture du concile, les sentiments de son cœur, c'est-à-dire le désir ardent qu'il avait éprouvé de manger cette Pâque, source de tant de bénédictions. Quand il eut cessé de parler, le patriarche Germain et Théophane descendirent au milieu de l'assemblée, et se placèrent à côté des cardinaux sur une estrade élevée, tandis que le pape entonnait en latin le CREDO, que tous les Pères continuèrent jusqu'au bout, la tête découverte. A leur tour les Grecs chantèrent dans leur langue, répétant deux fois l'article qui énonce que LE SAINT ESPRIT PROCÈDE DU PÈRE ET DU FILS.

1) Voir les *Annales* de Wadding, tome IV, année 1274.

2) *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.*

3) *A templo sancto tuo quod est in Hierusalem.*

4) *Dominus vobiscum.*

5) *Et cum spiritu tuo.*

6) *Da Ecclesiæ tuæ, quæsumus, omnipotens Deus, ut Sancto Spiritu congregata, hostili nullatenùs incursione turbetur; per Christum Dominum nostrum. Amen.*

O Sainte Eglise de Jésus-Christ, réjouis-toi, car ce jour est pour toi un jour de solennel triomphe. Et vous aussi, réjouissez-vous dans le Seigneur, ô humbles fils de St François, qui par votre vertu et votre sagesse lui avez ramené tant d'enfants égarés, en mettant le comble par un pareil succès à sa joie maternelle! En vérité, on voit assez combien grande et sincère était cette joie par les lettres que le saint pape Grégoire adressa en cette heureuse circonstance à Michel Paléologue, à son fils Andronic et aux évêques de toute la Grèce. La première est ainsi conçue : « A notre très-cher fils en Jésus-Christ, Michel Paléologue, illustre empereur des Grecs, salut et bénédiction apostolique! La sainte mère l'Eglise, cher fils, tressaille d'allégresse à la vue de la nouvelle postérité que lui donne sa fécondité, elle se réjouit avec raison d'avoir retrouvé la drachme qu'elle avait perdue. Assurément elle se sent le cœur inondé d'une immense jubilation, en voyant se réparer les ruines de l'ancien schisme, depuis que vous êtes rentré avec tout votre peuple dans le sein de son unité!.. Et nous aussi, nous en tressaillons d'allégresse, nous à qui il a plu à Dieu d'assigner le rôle de pasteur. Oui, nous en tressaillons d'allégresse en ce véritable pasteur qui n'a point hésité à donner sa vie pour le salut de ses brebis, et nous lui offrons l'hostie mystique de nos paroles de louange et d'actions de grâce[1]; car il n'est point douteux que ce ne soit par sa miséricorde que la brebis égarée est rentrée au bercail, et que le fils qui était mort spirituellement a recouvré la vie[2]. C'est pourquoi venant à votre rencontre, tandis que, devenu si différent de ce que vous étiez autrefois, vous opérez votre retour, nous vous jetons avec une affection paternelle les bras autour du cou, et nous vous donnons avec tendresse le baiser d'une sincère charité. Et plût au ciel que vous pussiez voir de vos propres yeux comment l'Église entière, réunie dans un concile général, partage nos transports! Ah! certainement, si vous aviez entendu les prélats, à genoux et la tête découverte, chanter l'hymne divin, si en même temps vous aviez vu couler de leurs paupières des larmes abondantes, vous auriez aisément pu comprendre la vivacité de la joie qui les faisait couler; car ce n'était certes point la douleur qui causait ces chants et ces larmes! Et alors

[1]) Osée, XIV, 3.
[2]) Luc, XV, 6.

vous auriez apprécié avec quelle bienveillance et quelle satisfaction vos ambassadeurs ont été reçus, et avec quels sentiments a été accueillie votre profession de foi! Tressaillez donc aussi d'allégresse, ô cher fils, et réjouissez-vous en Celui qui est la splendeur de la vie éternelle, comme émanant du foyer même de l'immortelle lumière; c'est lui qui a éclairé votre âme des divins rayons de sa grâce, avec une effusion telle que non-seulement vous vous ralliiez à la vérité, mais encore que vous serviez de guide aux autres pour les y ramener de même. Tressaillez d'allégresse et réjouissez-vous du succès qui a couronné vos efforts, et comptez sur une récompense spéciale pour votre retour au sein de l'unité ecclésiastique, et sur un plus haut degré de gloire, pour y avoir ramené les autres. Allons donc, mettez tout votre zèle et toute votre diligence à achever l'œuvre commencée, en travaillant efficacement à faire disparaître tout souvenir ou vestige du schisme. Car les œuvres de Dieu sont parfaites[1], et vous, sa créature, tout ce qu'il vous a donné vous oblige à l'imiter par la conclusion définitive de la grande affaire que vous avez entreprise, afin que la réalité de la récompense que vous attendez réponde à vos espérances. Vous serez, du reste, instruit de toutes les mesures qu'il y a lieu de prendre encore par les ambassadeurs eux-mêmes, qui retournent maintenant près de vous, et aux paroles desquels nous vous prions d'ajouter foi dans tout ce qu'ils vous rapporteront[2]. » Tels furent, par la grâce de Dieu, les heureux résultats des efforts, des voyages et des soins des pauvres fils de Saint François, devenus entre les mains du Seigneur les instruments et la cause de joies si grandes pour l'épouse de Jésus-Christ!

Le Pontife écrivit en même temps ce qui suit au prince Andronic : « Vous aussi, ô très-cher Fils en Jésus-Christ, vous avez des motifs de faire entendre devant le Seigneur des chants de joie et de confesser hautement votre foi; oui, réjouissez-vous et confessez humblement que c'est par la vertu de sa grâce que vous avez obtenu le bienfait de connaître la vérité de la foi, et de l'embrasser avec des sentiments de dévotion et de la confesser pieusement par l'organe des députés que vous nous avez envoyés. Certainement, si, considérant toutes ces choses avec un cœur

[1]) Deutéronome, XXXII, 4.
[2]) Voir les *Annales* de Wadding, tome IV, année 1274.

contrit et humilié, vous ne vous lassez point d'en poursuivre la réalisation avec zèle et avec une amoureuse sollicitude, le dispensateur suprême de tous les biens ne cessera de vous combler de ses bénédictions continuelles et toujours croissantes, jusqu'à ce qu'enfin il vous fasse recueillir la récompense que vous avez méritée. C'est pourquoi nous vous recommandons et vous prions dans le Seigneur Jésus-Christ de persévérer dans le louable dessein de votre illustre père et d'employer tout votre pouvoir à effacer toute trace de l'ancien schisme, afin d'assurer ainsi à perpétuité la réconciliation des Grecs et des Latins[1]? »

Il s'adressait en ces termes aux évêques de tout l'empire : « Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique! Nous avons reçu vos envoyés et vos lettres, ainsi que celles de notre très-cher fils, Michel Paléologue, illustre empereur des Grecs, et avec d'autant plus de plaisir, en vérité, qu'elles répondaient mieux à nos désirs; car c'est précisément ce que recherchaient depuis longtemps avec ardeur les possesseurs de ce siége apostolique, ce après quoi leur cœur soupirait, ce à quoi tendaient tous leurs efforts; de même, nous aspirions, de toute l'ardeur de notre âme, à voir tomber les barrières de l'ancien schisme, pour que la colombe, la bien-aimée, la créature parfaite[2] du Seigneur fût unique, c'est-à-dire pour qu'il n'y ait qu'une seule et unique Eglise des Grecs et des Latins dans l'unité d'une même foi et d'un même chef; et d'après ce que vous nous écrivez, c'était également le vœu le plus intime de votre cœur. Or, voilà que de nouvelles prières de nos intercesseurs auprès de Dieu nous ont procuré en ce temps-ci l'assistance de la grâce de Jésus-Christ, dont la parole nous apprend que nous ne pouvons rien opérer sans lui[3]. En effet, le doux esprit de la sagesse est venu à propos à notre secours, en animant votre cœur, ainsi que celui du prince Michel, de sentiments tels, qu'après avoir vu éclore de cette manière ce qui y était en germe dans vos désirs, nous espérons que vous persévérerez dans la ferme résolution que vous avez montrée, et par conséquent nous ne saurions manquer d'arriver à une conclusion aussi heureuse que définitive et durable. Chantons donc des hymnes de louange et de gloire, rendons de

[1]) Idem, ibid.
[2]) Cantiques, VI, 8.
[3]) S[t] Jean, XV, 5.

solennelles actions de grâces à Celui qui, étant la véritable pierre angulaire[1], a réuni les deux murs de l'édifice, de telle sorte qu'ils n'en forment plus qu'un. C'est le dispensateur de tous biens, qui nous a accordé à vous et à nous la grâce de nous avoir conservés jusqu'à un temps où nos cœurs ont pu se livrer à une joie aussi ineffable qu'inestimable était la faveur que nous obtenions. Nous vous prions donc, vénérables frères et chers fils en Jésus-Christ, nous vous conjurons, pour la rémission de vos péchés, de consacrer tous vos soins et tout votre zèle à achever et assurer le bien commencé; de travailler à faire disparaître tout vestige du schisme, en expurgeant des brebis atteintes de la contagion le troupeau du Seigneur, afin qu'il ne demeure pas souillé, et que rien ne puisse plus vicier la foi qui de nouveau vous éclaire. Vous obtiendrez ce résultat d'autant plus utilement et d'autant plus facilement, que vous vous attacherez plus fidèlement et plus étroitement à votre prince, en l'aidant à propos de vos conseils et de votre concours. Car c'est à vous, placés sur les hauteurs comme les sentinelles de la vérité, pour servir de guide à tous les autres, qu'il appartient surtout de veiller à faire sortir des voies de la perdition les âmes égarées, en les ramenant au chemin de la justice, afin que, remplissant ainsi les devoirs de votre ministère, vous obteniez la plénitude des récompenses éternelles[2]. »

Telle était la joie qui inondait le cœur du chef suprême de l'Eglise, et telles étaient les espérances qu'il concevait pour le bien universel de la chrétienté, qu'il savait, au sein de ce concile solennel, établir dans les esprits cette union formée entre les Grecs et les Latins par de si touchantes et de si sincères manifestations; beaux et précieux fruits devant Dieu et devant les hommes des labeurs apostoliques des Franciscains toujours et partout fidèles interprètes et généreux réalisateurs des desseins magnanimes de l'Eglise romaine. Voilà pourquoi les noms des Frères Jérôme d'Ascoli, Bonaventure de Mugello, Raimond Bérenger et Bonne-Grâce de Persiceto seront toujours bénis par les sages, toujours honorés et immortalisés par l'histoire. Qu'importe si les transports de joie causés par un événement si heureux ne devaient pas être de longue durée, si de nouvelles perfidies allaient encore apporter leurs amertumes, et si les espérances bien fon-

[1]) Ep. aux. Ephésiens, 11. 20.
[2]) Voir Wadding, *loco citato.*

dées et bien légitimes que faisait naître cette réconciliation, devaient bientôt se dissiper comme une nuée sous le souffle du vent? Car, pour ce qui les concernait, les fils de St François avaient, en accomplissant leur devoir, bien mérité de la religion et de la société des peuples; l'Eglise aussi avait rempli le rôle que lui imposait sa tendresse maternelle envers des enfants égarés; quant aux Grecs, ils avaient au concile de Lyon, avec la plus grande solennité possible, prononcé eux-mêmes leur condamnation à la face de l'univers entier!

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

SYRIE ET PALESTINE.

Lettre du P. Bernard d'Orléans, *Observantin de la Province de France, sur sa mission dans l'île de Chypre, au P. Perpétue de Castel San-Pietro, Observantin de la Province de Turin.*

Jérusalem, couvent du S[t] *Sauveur,* 29 *avril* 1863.

Mon Très-Cher Perpétue,

Je suis revenu il y a quelques jours de l'île de Chypre, où j'avais été envoyé par le Révérendissime Père Custode pour donner une mission à la nombreuse colonie européenne qui y réside. J'ai prêché en français dans notre nouvelle église de Larnaca, une des plus belles qui se trouvent aujourd'hui dans le Levant. Oh! comme il m'était consolant de voir chaque jour une foule considérable se presser autour de ma chaire et maints fidèles s'approcher avec ferveur des saints sacrements de la pénitence et de l'eucharistie! Depuis longtemps déjà l'on n'avait plus donné en cette île d'exercices spirituels aux Européens, et ils en avaient vraiment besoin. La moisson, Dieu merci, a été très-abondante. Les catholiques indigènes peuvent suivre souvent des exercices spirituels que leur donnent en langue grecque nos religieux de cette résidence, qui la connaissent à fond. Parmi eux se distingue le Père Valentin Ricciardi, Mineur Observantin de votre Province, curé et gardien du couvent de Larnaca, tellement versé dans cette langue qu'il a déjà publié un livre qui par la pureté et l'élégance du style pourrait soutenir le parallèle avec le grec de Démosthène et d'Homère. Je séjournai près d'un mois dans cette île et j'en visitai toutes les antiquités; car, comme vous le savez, elle est célèbre dans l'histoire pour avoir été d'abord habitée par les Phéniciens, par les Grecs, par les Perses, et pour avoir été ensuite conquise successivement par Sésostris, par Cyrus, par Alexandre-le-grand, par Sémiramis et par Titus, empereur Ro-

main, quand il allait détruire Jérusalem. Elle ne l'est pas moins par la prédication qu'y firent St Paul, St Barnabé et St Marc, et par les haltes qu'y faisaient les pèlerins de l'Occident et les croisés se rendant en Terre-Sainte. A cette époque Chypre comptait 300 églises, et maintenant il n'y en a plus que quatre, savoir à Larnaca, à Limasol, à Nicosia et à Famagoste.

Le collége de Terre-Sainte que, par ordre de nos supérieurs, vous et moi avons fondé à travers mille peines et mille fatigues, continue à prospérer et à produire de bons fruits, avec un nombreux concours d'élèves. Aux quinze bourses que nous lui avons obtenues et qui sont payées par l'œuvre des Ecoles d'Orient à Paris, aux huit autres que lui a allouées la Société charitable établie à Cologne en Allemagne, il faut encore en ajouter trois destinées à trois pauvres jeunes gens, qui seront instruits et entretenus aux frais de votre roi Victor Emmanuel II. C'est à vous qu'on doit ce bienfait, récemment accordé au collége d'Alep, à vous qui avez eu soin, d'après ce qu'on m'écrit d'Alep même, de faire présenter à ce sujet une pressante requête au roi par le chevalier de Castellengo. On voit que même de loin vous ne cessez de conserver la plus grande affection pour ce collége que nous avons fondé avec tant de difficultés, en dépit des lois de Mahomet qui prohibent l'instruction, au risque manifeste de nous faire égorger dans une cité musulmane et fanatique comme Alep, dans les circonstances les plus périlleuses, c'est-à-dire en 1860, alors que les Druses et les Turcs faisaient frémir le monde entier au récit des horribles excès auxquels ils se livraient dans le pays contre les chrétiens, et enfin malgré les préventions hostiles de certaines gens qui allaient répétant que les Franciscains sont incapables de tenir des écoles. Daigne Dieu protéger longtemps ce collége et le faire toujours prospérer pour l'instruction de la jeunesse du Levant, pour la propagation de l'Evangile et de la civilisation, pour la conversion des Schismatiques, des Turcs et des Juifs, et pour la gloire et l'honneur de la Terre-Sainte.

Peut-être avez-vous appris, très-cher Perpétue, la mort malheureuse de trois de nos religieux au port de Jaffa. C'étaient les frères lais Charles et Victor, et le Clerc frère Eustache, grec converti, jeune homme de belles espérances qui se rendait à Venise pour y faire ses études. Comme ils avaient pris une

barque pour rejoindre le bâteau à vapeur ancré dans le port de Jaffa, les vagues furieuses la poussèrent sur un écueil, elle s'y brisa et les trois religieux furent précipités au fond de la mer. Ils avaient, les trois jours précédents, reçu la sainte communion, comme s'ils avaient pressenti qu'ils devaient faire le grand voyage, non d'Orient en Occident, mais de cette vie à l'autre. Le P. Alexandre Bassi et le P. Elisée Carlando de votre Province, qui se trouvent en ce moment à Jérusalem, se portent bien et vous saluent. Moi aussi, je vous salue avec toute l'expansion de mon cœur, et je me dis de nouveau, en vous embrassant tendrement,

Votre très-affectionné confrère,
P. BERNARD D'ORLÉANS,
Min. Obs.

Cette lettre nous a été transmise par le P. Perpétue, à qui elle avait été adressée, avec la lettre suivante que nous croyons bon d'y joindre et qui est conçue en ces termes :

Turin, couvent de la Consolata, ce 25 *mai* 1863.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

« Voyant que vous êtes si aimable que de continuer à m'envoyer, quoique je ne le mérite pas, vos précieuses *Annales* des Missions Franciscains, je me fais un devoir de vous adresser quelques mots pour vous en faire mes plus vifs et plus sincères remercîments. Daigne Dieu vous conserver longtemps en vie, afin que vous puissiez tirer des ténèbres de l'oubli les titres de gloire des Franciscains, et les mettre en pleine lumière, à l'étonnement du monde entier. Les efforts des Franciscains pour policer les peuples, évangéliser les nations et propager la civilisation, sont connus des sauvages d'Amérique, des anthropophages de l'Afrique, des barbares Indiens, des Bédouins du désert et des Kurdis de la Mésopotamie; mais il n'y avait point une plume qui les fit connaître de l'Europe civilisée. A vous était réservé le haut honneur de déployer la bannière Franciscaine et de révéler au monde entier les titres de gloire de vos Frères, en leur élevant un monument impérissable dans l'histoire et dans les Annales des Missions Franciscaines. Voilà pourquoi tous les Franciscains des deux hémisphères ont maintenant les yeux tournés vers vous, faisant des vœux pour que vos travaux ne

cessent d'être consacrés à l'avantage de notre Institut Séraphique. C'est ainsi que vous recueillerez les bénédictions du ciel et les félicitations de tous vos Frères épars sur la superficie du globe. »

Nous avons rapporté ici ces paroles affectueuses de notre confrère, non que nous croyions mériter de pareils éloges, mais seulement afin de montrer comment l'Ordre apprécie l'importance de notre publication pour prouver au monde qu'en définitive les Frères Mineurs ne sont pas des contemplatifs inutiles et ignorants, tels qu'on voudrait les présenter à tort. Et ici nous profitons de cette note pour attester notre vive gratitude à tous ceux de nos confrères qui travaillent à propager les présentes Annales. Parmi eux il est juste que nous fassions une mention spéciale du P. Cyprien de Trévise, le savant observantin, professeur général de philosophie dans la Province de Venise; c'est lui qui nous a servi comme de bras droit pour soutenir une entreprise si utile à la gloire de l'Eglise et de notre institut. Esprit distingué et profondément versé dans l'étude soit des systèmes philosophiques, soit des langues orientales, nous sommes certain qu'il fera grand honneur à la Famille Séraphique.

II.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. Dominique Galosi de Castigliano, *Observantin de la Province des Marches, Missionnaire apostolique dans la Nouvelle Zélande, au Rédacteur des* Annales, *sur la situation de ce pays et de ses habitants.*

Très-Révérend Père Marcellin,

Il est une pensée qui occupe continuellement mon esprit, c'est le souvenir de tant de belles choses que vous m'avez dites, lorsque, prenant congé de vous, j'adressais en même temps mes adieux à la ville éternelle et à mon beau pays, *que divise l'Apennin et qu'entourent la mer et les Alpes*, afin de me rendre dans ces régions si lointaines de l'Océanie, où le Seigneur m'a appelé aux œuvres du ministère apostolique. Je me souviens du récit que vous me faisiez des maux soufferts par nos confrères qui, s'attachant à la croix par amour de leurs semblables, en

ont porté le culte chez tant de nations, contents de verser leur sang et de subir la mort, pourvu qu'ils parvinssent à leur faire aimer ce divin Crucifié, qui les a rachetés par une généreuse et sanglante Rédemption.

Je me rappelle tout aussi bien les conseils que vous m'avez donnés pour m'aider à surmonter les difficultés qui accompagnent la fondation d'une nouvelle mission, non moins que le désir que vous nous avez exprimé de recevoir de temps en temps de nos nouvelles et des renseignements sur cet Archipel. Or, comme vos conseils m'ont été et me sont encore fort utiles, en contribuant beaucoup à ma sécurité et à ma consolation, je vous en manifeste publiquement ma reconnaissance, dont je veux que cette lettre soit un témoignage éclatant.

A peine avais-je mis le pied dans cette île, que je songeai à rechercher comment y était entrée la tribu sauvage qui l'habite, d'où elle était venue, et si elle était alliée aux autres peuples voisins; mais quelque désireux que je fusse de me renseigner à cet égard, il ne me fut pas donné d'acquérir des notions certaines et je dus me contenter de conjectures. Je suis porté à croire que les habitants actuels de l'île y ont été jetés par de violentes tempêtes, alors qu'ils parcouraient les mers, ou bien qu'ils s'y sont réfugiés après quelque naufrage qui ne leur permit pas de retourner en arrière. Quant à la division de ce territoire en autant d'îles que nous en voyons maintenant, elle doit avoir été causée par la mer, qui aujourd'hui encore s'engouffre avec fureur dans beaucoup d'endroits, creuse le tuf et le roc, et par son continuel et violent reflux crée de nouveaux ilots, tout en ensevelissant d'autres sous les eaux; et c'est ainsi que la population a dû à son tour se subdiviser en fractions dont il était impossible que l'une se rattachât à l'autre. C'est ce que je conclus du génie de la langue des Maori, qui a de grandes affinités avec celle des habitants de l'Australie; beaucoup de mots sont absolument semblables dans les deux langues avec la même signification et la même prononciation, et les autres se ressemblent par la construction de la phrase. Ajoutez l'identité des usages, tels que le tatouage; quant à la couleur et au type des Maori, ils ne diffèrent guère non plus de la couleur et du type des autres habitants de ces îles.

S'il ne vous plaisait pas d'admettre cette opinion, on pourrait

dire, comme le prétendent plusieurs, que cette peuplade descend de Sem et est venue de l'Asie, ou bien comme d'autres le supposent avec plus de raison, qu'elle descend de Cham et est venue de l'Afrique; on pourrait dire que, frappés de la malédiction, ces malheureux, errant à la poursuite de brutales jouissances, de plus en plus aveuglés par leurs passions, et devenus esclaves de leurs vices, fuyaient çà et là pour se cacher les uns aux autres, qu'ils oublièrent ainsi leurs traditions, et qu'ils perdirent peu à peu l'idée qu'ils eussent ailleurs des frères; car ils finirent par croire qu'il n'y avait point d'autre terre que celle qu'ils habitaient. Ils vécurent dans cet état jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu de susciter des hommes pleins de courage et d'intelligence, qui, se mettant à pénétrer les mystères de la mer d'Occident, découvrirent tant de pays, tant de frères inconnus, dans les traits desquels ils virent aussitôt l'image du Dieu qui les avait créés avec nous, et dont le reflet, obscurci mais non éteint, illuminait encore le visage.

Il me semble que les Néo-Zélandais, ou mieux, les Maori, race malaise, sont ceux qui se sont le moins éloignés de la loi éternelle et des principes de la raison; ils ont même conservé je ne sais quelle beauté de formes. D'une taille plutôt grande que petite et d'une structure très-vigoureuse, ils vivraient très-longtemps, n'étaient leurs vices naturels et ceux que leur ont communiqués les étrangers, notamment l'habitude de fumer sans cesse et de s'enivrer par l'abus des spiritueux. Ils se cambrent dans leur marche; mais leurs jambes, plus accoutumées au repos qu'au mouvement, les soutiennent mal pour une longue route. Ils ont le visage régulier, mais le nez petit et épaté; le teint brun tirant sur le noir et passant au bleu foncé après le tatouage; ce tatouage se fait d'ordinaire avec les pointes des arêtes de poissons, trempés dans le suc des plantes.

Les femmes sont bien faites et parfaitement constituées, mais petites; elles ont le visage d'un type très-varié, mais il en est assez qui, avec leur chevelure épaisse et crépue, et par là même très-difficile à tresser ou à boucler à la mode européenne, tiennent du type italien. Elles pratiquent également le tatouage, mais seulement sur leurs lèvres, qui passent ainsi du rouge au bleu foncé, et souvent elles y ajoutent un signe hiéroglyphique au milieu du menton. Ce signe a une haute signification, il

marque la fidélité et l'amour, et on le regarde comme le plus beau et le plus estimé des ornements; les missionnaires catholiques travaillent, mais avec peu de succès, à le faire disparaître.

En général ce peuple ne manque point d'intelligence; les Néo-Zélandais apprennent vite à lire, à écrire, à calculer, et leur mémoire retient facilement les prières et le catéchisme. Ils seraient aussi aptes aux arts mécaniques; mais leur paresse naturelle les abat tellement qu'elle ne leur permet pas de s'appliquer à d'autres sciences que celles qu'ils peuvent apprendre assis ou étendus par terre. Peut-être les femmes sont-elles mieux douées que les hommes; elles font de belles nattes, des paniers et des corbeilles. Une jeune fille des Maori, mise à l'école, surpassa en peu de temps toutes ses compagnes dans l'art de la broderie, et j'ai vu une tapisserie faite par elle en estame (laine cardée) et soie et représentant Jésus au jardin des Oliviers, qui me parut très-belle. D'ailleurs, ici comme partout, les femmes parlent avec beaucoup de volubilité et de grâce. Du reste, tous les Maori s'adonnent à la poésie et au chant, en vers libres; leurs sujets favoris sont la guerre et l'amour. Mais leur chant (ils sont extrêmement amateurs de chant) est fort monotone; toujours à la même clef, il ne roule guère que sur trois notes, comme du *Sol* au *Si* mineur, excepté à la finale, où il se termine par une intonation si basse qu'on dirait que les chanteurs ont perdu la voix de fatigue.

Un jour je lus une de ces compositions poétiques inspirée à une sauvage par la mort de son fils. Elle avait je ne sais quoi de touchant, et elle était parsemée de pensées extrêmement tendres et vraiment maternelles, fruit du sentiment catholique qui commençait à élever l'esprit et à dominer le cœur de cette pauvre fille des forêts. Aussi en fit-on de nombreuses copies qui circulèrent parmi les Maori.

Comme ils n'ont jamais eu ou bien qu'ils ont perdu la connaissance des arts et des instruments qu'en requiert l'usage, ils bâtissent leurs maisons d'une manière très curieuse, afin de se garantir des intempéries des saisons. Quand elles se tiennent, ils les appellent *Kain Kai;* quand elles sont séparées l'une de l'autre, *Whare.* Ces maisons forment autant de groupes qu'il y a de petites tribus indépendantes, et elles ont pour fondations

des perches de bois fichées en terre, et rattachées à leur extrémité supérieure par d'autres perches transversales et obliquement placées des deux côtés. Les Maori les enduisent d'une touffe épaisse d'une herbe (*Sipha angustifolia*) qu'ils nomment Ranpo, et leur donnent une hauteur de cinq palmes sur les côtés, de dix au milieu, et en général une longueur de six mètres et une largeur de quatre. Ces habitations, construites sans fenêtres ou ouvertures, ne reçoivent de jour que par une petite entrée, haute d'environ quatre palmes et large de trois, de sorte que pour y pénétrer on doit se tenir les bras allongés et serrés contre les côtés, en se courbant jusqu'au genou. On n'y demeure que de nuit pour reposer et dormir, sur un peu de fougère, recouvert de nattes, dont quelques unes, comme je l'ai dit, sont très-belles et encadrées de dessins coloriés peut-être avec la même matière dont l'on se sert pour le tatouage. Et comme c'est là qu'on allume le feu, qui doit aussi servir de lampe, il y a une fumée et une chaleur à étouffer. Les Maori s'y habituent, ceux-ci accroupis comme les Turcs, ceux-là étendus comme des morts, ou avec un enfant derrière les épaules comme un troupeau de brebis au bercail. Néanmoins ils y conservent une extrême gravité : ainsi, l'un d'eux ayant osé un soir se mettre à rire pendant que parlait un Maori plus âgé, on lui en fit aussitôt un grief et on le condamna à payer un cheval, peine qui sur notre intercession fut commuée en paiement d'une hache, plus l'exclusion de la réunion pendant quelques soirées. Les Maori dépendent entièrement de leur *Rangatira* particulier. C'est le maître, le seigneur et le magistrat d'une certaine étendue de territoire : il lui appartient de conduire ses gens à la guerre, et de leur faire contracter alliance avec les tribus voisines; de donner aux hommes une femme et aux femmes un mari; à lui de juger, de condamner, d'absoudre; il a dans sa circonscription sous son domaine absolu toutes les terres et toutes les personnes. Le titre de Rangatira est héréditaire; mais s'il arrive que le fils n'imite point le père, et ne sache point manier la massue ou la lance, qu'il ne soit ni courageux, ni éloquent, ni capable de conduire les siens à la guerre, alors il perd son autorité, et l'on choisit un meilleur chef qui est proclamé par la tribu. Le Rangatira a le privilége de prendre plusieurs femmes et d'empêcher les autres d'en avoir plus d'une,

ainsi que d'interdire aux femmes de prendre un mari dans une autre tribu sans une très-grave nécessité, telle que le serait la conclusion d'une alliance et la formation d'une ligue entre deux tribus contre les autres. Le Rangatira a, en outre, le droit de se tatouer plus que les autres, ce qui le rend le plus laid et le plus difforme de tous.

Quant à la nourriture des Maori, elle consiste en poissons, qu'ils réussissent parfaitement à prendre avec des hameçons, des harpons et une sorte de filets tissus en lin. Ils usent ensuite d'un fruit, produit par une herbe appelée *Kiakia*, qui devient très-haute à l'ombre des autres plantes, autour desquelles elle s'enlace volontiers. Ce fruit est blanc et a la forme de l'artichaut, lorsqu'il commence à faire semence; mais on ne le mange qu'à moitié pourri, et bien qu'il soit doux, il laisse dans la bouche une saveur semblable à celle de la pomme de pin, et n'est guère nutritif. Les racines de fougère, plante ici fort abondante, sont un autre aliment dont les indigènes usent pendant l'hiver; ils en tirent, en les pilant, une farine dont ils font des biscuits. Un jour que j'en avais mangé, j'en eus les dents tellement empâtées, que je ne pouvais plus m'en servir, outre que j'avais la bouche empestée d'une odeur de fumée et de moisissure insupportable. A ces mets ils joignent les patates et quelques fruits, surtout les pêches. Voici le moyen qu'ils emploient pour cuire leurs aliments. Ils creusent un trou, large de quatre à cinq palmes, profond de deux à trois, où ils placent du bois auquel ils mettent le feu; quand ce bois est consumé, ils y jettent des pierres qu'ils recouvrent, dès qu'elles sont bien chauffées, de morceaux de natte bien trempée d'eau; puis ils placent par couches, par exemple, des patates, en mettant dessus un peu de feuilles, pour les séparer du poisson et des autres aliments qu'ils y superposent; enfin ils y ajoutent d'autres nattes mouillées et recouvrent le tout de terre, afin que la chaleur reste bien concentrée. Douze minutes après, on recommence l'opération dans l'ordre inverse, et les aliments se trouvent être parfaitement cuits dans toutes leurs parties, sans avoir besoin d'autres apprêts. Comme je demandais à quelques Maori ce qu'ils feraient si le feu s'éteignait, ils me répondirent qu'il était facile de le tirer de la pierre ou de deux morceaux de bois longtemps frottés l'un contre l'autre.

Maintenant il faut que je vous dise quelques mots de la re-

ligion de ce peuple. D'abord ils adoraient un Dieu, invisible et pur esprit, mais divisé (qui le croirait)? en trois personnes auxquelles ils donnaient un nom particulier; l'une d'elles se fit homme, et ils l'appelaient, en conséquence, enfant direct, mais naturel ou bâtard, parce qu'il voulut naître d'une femme, sans qu'on lui connut un père générateur. On découvre là une trace réelle, bien que souillée et altérée, des mystères de notre foi.

Ils avaient aussi des prêtres; mais il ne m'a pas été possible de savoir quelles étaient proprement leurs fonctions, quelles cérémonies ils pratiquaient et quelles prières ils prescrivaient; nous savons seulement qu'ils devaient se distinguer par plus de modestie et une vie de retraite, avoir une belle barbe, parler lentement et posément. Ces prêtres n'étaient pas dispensés du travail; ils devaient distribuer certaines petites pierres sur lesquelles étaient gravées des figures humaines très-difformes, qui s'appelaient *Tiki* ou chose sacrée; tous, hommes et femmes, portaient ces figurines suspendues aux oreilles et attachées au cou, ou les gardaient avec un soin jaloux dans un coin de leurs cabanes. Ce n'étaient point précisément des idôles ou des divinités que les Maori adoraient, mais des objets auxquels ils attachaient un grand prix, comme consacrés par le prêtre et comme représentant la divinité invisible, objet de leur culte.

Les Maori attribuaient à Dieu une justice très-sévère, qui peut néanmoins se changer en une miséricorde tout aussi grande, dont il faut attendre tous les biens dans l'autre vie. Ils croyaient donc que l'âme, simple, spirituelle et immortelle, allait, une fois séparée du corps, habiter les régions des esprits, où elle devait être plus ou moins heureuse, d'après ses œuvres. Mais il est surtout remarquable qu'ils connaissaient je ne sais quelle espèce de baptême, qu'ils appelaient dans leur langue *Iriiringa*, et par lequel ils contrefesaient aussi le nôtre; car ils le conféraient aux nouveaux-nés en leur versant sur la tête avec certaines cérémonies de l'eau douce et naturelle.

Quant à la création, les Maori tenaient qu'elle comprend tout ce qui tombe sous leurs sens, la mer qui les entoure, la terre qui les porte, en disant que Dieu, descendu d'en haut et traversant les eaux sur une barque semblable aux leurs, aborda à une pointe de la Nouvelle-Zélande, où il se mit à pétrir d'une certaine matière l'homme et la femme, pour s'en retourner en-

suite dans le ciel, en leur laissant la barque comme modèle de celles qu'ils devaient construire.

Je ne comprends pas qu'un auteur, que j'ai lu avant de quitter l'Italie, ait parlé, comme il l'a fait, des Néo-Zélandais. " Les Missionnaires catholiques, dit-il, travaillent avec peu de succès dans la Nouvelle-Zélande, dont les habitants regardent comme un signe d'opprobre la croix sur laquelle ils clouent leurs malfaiteurs, et ne peuvent croire que Dieu, qui est bon, soit mort sur ce gibet infâme. " Or, il n'est point vrai que les Maori se servisssent de la croix comme gibet, à moins qu'on ne veuille désigner par là certaines perches qu'on dressait, non pour y clouer, mais pour y attacher les membres déjà déchirés des ennemis tués dans un combat. La difficulté que rencontre le Missionnaire catholique, c'est d'insinuer une religion chaste dans les cœurs impudiques, d'abolir la polygamie et le concubinage, de dompter toutes les passions sous le joug du sentiment le plus pur. Néanmoins les conversions ne sont pas très-rares parmi les Maori, et les catholiques plus que tous les autres jouissent chez eux d'une estime universelle.

Voici maintenant quelques détails sur leurs rites funèbres. Quand un Maori est mort, son cadavre reste exposé plusieurs jours, afin d'attendre les parents et les amis, qui viennent pleurer, crier et marmoter des phrases inintelligibles autour de lui, et l'accompagnent en dernier lieu jusqu'à la tombe. Si c'est un Rangatira, tous ses sujets prennent part aux funérailles et assistent de même à l'anniversaire qu'on célèbre avec un grand concours de peuple au lieu de la sépulture, d'où l'on exhume les ossements au milieu des cérémonies les plus bizarres, pour les transporter solennellement ailleurs. Cet anniversaire se célèbre même à perpétuité, pour quelques-uns de ces chefs, qui ont eu une grande puissance dans le pays et se sont illustrés à la guerre. La manière dont les Maori se communiquent l'un à l'autre la nouvelle de la mort de l'un d'eux est curieuse : s'embrassant étroitement par le cou, ils rapprochent leur nez, et ils doivent dans cette posture pleurer près d'une heure. Un jour que je me trouvais à une pareille scène, je demandais à ceux qui pleuraient ce qui leur était arrivé : " Un de nos amis est mort, me répondirent-ils, nous venons d'en recevoir la nouvelle, et c'est ainsi que nous avons coutume d'en témoigner notre douleur. "

A tout cela j'ajouterai quelques courts détails sur la division du temps chez les Maori. Ils reconnaissent trois saisons, savoir : l'été, l'hiver et le printemps, qu'ils appellent Raumati, Hotoke et Puna, et qui, en achevant leur cours, composent l'année ou *Iau*. Ils se servent des révolutions de la lune pour marquer les mois, dits *Marama*, nom sous lequel ils désignent aussi la lune elle-même. De la succession des ténèbres et de la lumière ils forment le jour, appelé *Ra* (soleil), et la nuit, appelée *Po;* ils donnent aussi ce dernier nom au lieu où les esprits sortent des corps qui ferment les yeux au *Ra*.

Quoique tous les peuples aient toujours eu, comme on le sait, des fêtes profanes, indépendamment de leurs fêtes religieuses, il faut dire qu'ici elles ne se bornent guères qu'à deux sortes de danses, l'une guerrière, l'autre amoureuse. La première consiste en un exercice auquel se livrent les hommes souvent avec l'assistance des femmes, qui, elles aussi, doivent aller à la guerre, afin de préparer à manger aux hommes après le combat; c'est une manœuvre plutôt qu'une danse, où les Maori courent d'abord çà et là réunis en divers groupes, puis rangés isolément, comme dans une marche. Ils font d'abord un saut tous ensemble, ayant à la main un bâton qui se termine en pointe comme une lance. Ils l'élèvent, le manient à droite et à gauche, en haut et en bas, dans tous les sens, en même temps qu'ils s'écarquillent les yeux d'une manière effroyable, les cheveux en désordre, la bouche largement ouverte, la langue poussée à l'extérieur, tantôt vivement agitée, tantôt serrée entre les dents, dont ils grincent, en remuant le nez et la lèvre supérieure au milieu de contorsions horribles. Puis ils se mettent de nouveau à bondir avec une impétuosité telle que la terre tremble sous leurs pieds. Ils se rangent alors en face les uns des autres, et reprenant leurs bâtons, ils se rapprochent, s'éloignent, courent, s'arrêtent, plient les genoux, allongent les jambes, pressent avec rage le sol de leurs pieds, font le moulinet avec leur bâton, ou bien se haussent et se baissent, en jetant autour d'eux des regards en tapinois. Tous ont un air de fureur et d'épouvante, tel qu'on croirait voir des gens au désespoir ou des lutins sortis de l'enfer. Néanmoins ils présentent dans l'ensemble un je ne sais quoi qui plait à l'œil, à cause d'une certaine régularité qu'on remarque dans ces divers exercices.

Quant à la seconde danse, elle se fait de la manière suivante. Hommes et femmes réunis ensemble vis-à-vis les uns des autres commencent une certaine pantomime, en branlant la tête d'une épaule à l'autre et en remuant doucement la langue. Ils se mettent ensuite à chanter une chanson extrêmement monotone, en roulant les yeux avec coquetterie, en levant à chaque instant les bras, surtout le bras droit, et en agitant la main et les doigts avec une agilité surprenante. Après quoi ils posent précipitamment le bras au genou, qu'ils se frappent légèrement, ils portent les mains aux côtés en se dandinant; puis à certaines paroles de la chanson, ils lèvent un peu de terre, tantôt l'un, tantôt l'autre de leurs pieds, en se donnant ensuite de petits coups au cœur, et en faisant semblant d'en arracher avec la main quelque chose qu'ils semblent vouloir jeter dans le sein de leur compagnon ou compagne de danse. Et cela finit ainsi. A la vérité les chansons ne sont pas toujours des plus chastes; mais on les omet, si quelque étranger assiste au bal. Tous ces sauvages sont hypocrites et défiants!

Voilà tout ce que je puis vous dire de ce peuple. J'ajoute que les Maori savent faire des barques tout d'une pièce, et avant d'avoir du fer de l'Europe, ils les creusaient avec des haches en pierre. J'ai lu autrefois en Italie que les habitants de la Nouvelle-Zélande ne portaient point de vêtements. Il est vrai de dire qu'ils ne se servent que d'un manteau attaché au cou, lequel descend presque jusqu'à la cheville, quand le temps est pluvieux, de sorte que l'eau ruisselle à l'extérieur, sans que la moindre goutte pénètre au dedans; cependant les hommes se sont depuis peu décidés à s'envelopper d'une couverture de laine, dont ils s'accommodent même pour dormir, tandis que les femmes ont adopté la jupe et d'autres accessoires à l'européenne, assez propres, dont elles s'affublent quand elles vont trouver le prêtre catholique, qui les gronde si elles ne se présentent pas convenablement vêtues. Un jour que j'en avais réprimandé quelques-unes à ce sujet : « Oh! me répondirent-elles, pourquoi ne nous donnez-vous pas des vêtements? Nous serions plus sages, et nous viendrions plus souvent entendre la messe.

Maintenant, très-révérend Père, permettez-moi de vous communiquer quelques données géographiques sur la Nouvelle-Zélande. Située, comme vous le savez, dans l'Océanie, au sud-ouest

de la Nouvelle-Hollande, elle se compose de deux îles, séparées l'une de l'autre par le détroit de Cook; l'une au sud, qui s'appelle *Javai-Panamn;* l'autre au nord, qui s'appelle *Ika-namauwi* et dans laquelle se trouve Auckland, ville capitale de cet archipel, peuplée d'environ 12,000 âmes, dont 1,500 sont catholiques, et dont les autres sont, soit protestants subdivisés en douze ou treize sectes, soit juifs. Toute la population du pays peut s'élever à 60,000 Maori, et autant d'Européens, dont 20,000 catholiques. Quant à son étendue, je ne crois point me tromper en affirmant qu'il a de quatre à cinq cents lieues de longueur sur quatre-vingts de largeur, et c'est là un territoire qui pourrait contenir 20,000,000 d'habitants.

Le climat en est excellent, bien que la température y soit variable, et si le sol en était cultivé, il produirait beaucoup de fruits. En effet, tous les arbres fruitiers qu'on y a transplantés d'Europe, y croissent et y produisent à merveille. On pourrait donc y créer de beaux jardins de légumes et de fleurs. Les fleurs y prennent même un éclat plus vif qu'en Europe; mais je crois qu'elles y perdent un peu de leur odeur. L'eau ne manque pas à la Nouvelle-Zélande; elle vient et du ciel qui en donne par des pluies qui durent six mois de l'année, et des ruisseaux limpides qui coulent de toutes parts, et des torrents qui, en se réunissant, forment même de gros fleuves navigables. Enfin on y trouve un grand nombre de petits lacs d'un aspect des plus pittoresques.

La nuit, la vue du ciel est un véritable enchantement, et pendant l'été il y souffle des zéphyrs si doux qu'on se sent sous un charme inexprimable. Comme la lune, le ciel brille de plus grandes clartés qu'ailleurs, et double en quelque sorte son éclat par la réverbération des eaux dans lesquelles il se réfléchit.

Toutefois la Nouvelle-Zélande est montueuse; la vigne y produirait donc de grosses grappes, le figuier et le pommier y grandiraient; le pêcher, l'amandier, le cerisier, le prunier y donneraient des fruits en abondance; mais il y règne souvent un vent si fort qu'on peut bien dire avec le Dante qu'*il arrache et abat les branches et emporte les fleurs, il pousse en avant avec orgueil des nuages de poussière et fait fuir bêtes féroces et bergers*[1]. Il n'en saurait être autrement pour une île, jetée comme

[1]) I rami schianta, abbatte, e porta i fiori,
Dinanzi polveroso va superbo,
E fa fuggir le fiere ed i pastori.

la Nouvelle-Zélande, au milieu de l'Océan, et exposée de toutes parts à tous les vents. Mais d'un autre côté il n'y rampe aucune espèce de vipère ou de serpent; on n'y rencontre ni crapauds ni scorpions, de sorte qu'on peut s'endormir tranquille n'importe où, sans avoir à craindre une mort subite. On n'y trouve point non plus de quadrupèdes malfaisants, sinon des rats qui y pullulent. On y trouvait anciennement des chiens, mais depuis que les Maori s'en sont nourris et que les européens ont commencé à les enlever pour les vendre, ils ont entièrement disparu. Mais ce qu'on rencontre toujours, c'est un grand nombre d'insectes très-brillants, dont l'un ressemble beaucoup au ver à soie; aussi l'ayant un jour pris en main, je crus pouvoir, après l'avoir attentivement examiné, ne pas douter que ce ne fut réellement un ver à soie, car la couleur, les articulations, la tête, les mouvements, la manière de ramper, la délicatesse de la peau de l'insecte, et une certaine sensation de froid glacial que le contact en fait éprouver, tout autorisait mon opinion. Du reste, les grillons, les cigales, les moucherons, les grosses mouches, les cousins abondent à la Nouvelle-Zélande, ainsi que les abeilles, qui déposent leur cire et leur miel dans le creux des arbres.

De même on y trouve un grand nombre de volatiles. Le pigeon sauvage, appelé ici *kullupa*, a les mêmes formes que les nôtres; ses plumes cendrées et brillant, à leur extrémité, d'un jaune d'or vif qui tire sur le verd quand il déploie ses ailes, jettent un éclat rougeâtre qui charme la vue. Mais il ne se laisse guère apprivoiser; ainsi, lors même qu'il est élevé à la main, il tend toujours vers les bois, et il fait son nid deux fois l'an avec seulement deux œufs qu'il dépose sur les plantes les plus élevées au milieu des broussailles les plus touffues, pour soustraire ses petits à la vue des faucons qui les dévorent. Il y a en outre deux espèces de petits oiseaux assez laids qui s'approchent de l'homme, quand ils le rencontrent, et qui l'accompagnent à travers les forêts, en sautillant, voltigeant et gazouillant autour de lui, et s'il lui arrive de cueillir une branche, ils s'y précipitent; cette scène ne rappelle-t-elle pas les jours d'Adam, où l'aigle et la colombe, le loup et l'agneau se jouaient à côté du premier homme, avant que l'innocence eût disparu.

Un autre oiseau appelé *Jui*, de la grosseur d'un passereau

solitaire est vraiment admirable. Il est noir, sauf quelques plumes blanches, qui poussent sur les ailes, et deux longues plumes entortillées sur le cou, qui de loin ressemblent à des poils de chèvre frisés avec art. Il a le chant très-fort et très-agréable; ses roulades et ses trilles ressemblent à celles du rossignol; mais ce en quoi il diffère de tous les autres oiseaux, c'est qu'il chante aussi en un ton mineur, lorsque l'aube point et que le soleil parait. Le *Jui* s'apprivoise facilement et devient alors très-familier. On voit dans ces contrées deux autres espèces curieuses de gros oiseaux; mais ils ont les plumes des ailes si courtes qu'ils ne volent pas; seulement ils courent extrêmement vite, et ne s'éloignent jamais des forêts. L'un d'eux rappelle nos poules, avec le cou un peu plus long, les pieds plus haut et les plumes généralement grises, quoique la couleur en varie et tire parfois sur celle du bois de noyer poli; sa chair est très-bonne à manger. Le second de ces oiseaux est plus gros et présente beaucoup de variétés de couleur; il a l'humeur hautaine et superbe, à tel point que si un chien le poursuit, il s'en défend par des ruades; car il a derrière le pied un dard très-aigu qui blesse et tue, quand le coup est sûr et bien appliqué. Mais ni l'un ni l'autre de ces oiseaux ne chantent; ils ne font que glousser un peu. Je ne sais si les naturalistes ont des notions suffisantes sur les animaux que je viens de décrire; mais je ne crois pas que l'histoire naturelle de Buffon en fasse mention. J'ai demandé à des personnes connaissant bien l'Autralie s'il y en avait en ce pays, et ils m'ont répondu négativement; on y trouve seulement l'oiseau-roi, pécheur, l'*alcedo*, qui chante aussi très-bien.

Mais si la Nouvelle-Zélande ne se montre pas très-riche en animaux, elle l'est prodigieusement en plantes de toutes sortes, et j'indique ici celles que les botanistes nomment : *Metrofideros; Dodonea spathulata; Geniostoma ligustrifolium; Hasfonia purpuracea; Eleocarpus Hinan; Hoeria populnea; Aralia crucifolia; Asplenium lucidum; Eteocarpus excelsus; Leptospermum scoparium; Corynocarpus levigata; Ripoganum parviflorum; Dammara australis* (espèce de pin d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaire, quoique ses branches ne soient ni nombreuses ni très-étendues; il distille beaucoup de gomme d'une odeur très-forte, tout à fait semblable à celle de l'encens, et les Maoris la mâchent pour se tenir les dents blanches); *Dacridium plu-*

mosum; passiflora tetrandra; Treycincta Bancksii; Bidens pilosa; Hartighesea spectabilis; Phormium tenax. Cette dernière plante est celle qu'on désigne généralement comme le lin de la Nouvelle-Zélande; il a les feuilles hautes de douze palmes et de la largeur de la paume de la main, et se termine en pointe à son extrémité supérieure. Ces feuilles sont si fortes qu'il est impossible de les arracher, et que pour les enlever il faut les effiler; ce qu'on fait en les prenant légèrement par la pointe avec le pouce et l'index, et en les tirant comme on tire une feuille de papier pour la déchirer, et l'on obtient ainsi autant de fils qu'on renouvelle de fois l'opération. Les sauvages les emploient à faire des nattes et des assiettes sur lesquelles ils servent à manger aux étrangers, ainsi que des paniers, des corbeilles, des cabas pour y mettre le poisson, les crustacés, dont ils sont très-gourmands, ou d'autres objets. Les Maori se servent, en outre, du suc de la racine de cette plante pour guérir le mal de dents, et voici de quelle manière : prenant un certain nombre de ces racines, ils les pilent, ils en extraient cinq ou six gouttes de suc et ils les jettent dans l'oreille, du côté où se trouve la dent malade. Le remède rend le malade frénétique; on le voit se débattre comme un fou furieux, hurler, se rouler par terre comme un serpent; mais après sept ou huit minutes tout est fini, et la douleur a disparu. Mais reprenons notre énumération, et citons encore les plantes désignées sous les noms de : *Veronica; Astelia Bankii; Pomarredis Kumarahou; Eugenia Maire; Melitus ramiflorus; Friesia racimosa; Sycior Australis; Aricennia tormentosa; Ciathodes acerosa; Podocarpus ferruginea; Drocophyllum latifolium; Myoperum lætum; Areca sapida; Gomocarpus tetragynus; Carpodetus serratus; Polegonum complexum; Calistegia superum; Metrosideros tormentosa; Solanum; Solanum leciniatum; Hedicaria scabra; Gnaphalium parkinsonia; Clematis indivisa; Brachyglottis repanda; Poliganum australe; Vitex littoralis; Mirtus brillata; Tipha angustifolia; Arthropodium cirrhatum; Knightia excelsa; Dacridium cupressinum; Laurus taraire; Laurus calicarius; Pittosporum crassifolium; Calladium exculentum; Laurus tawas; Cardyline australis; Cardyline stricta; Mircine urvilliæ; Plantago; Alietryon excelsum; Dianella intermedia; Licopodium; Enelia arborescens; Panax arboreum.*

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes les plantes dignes d'attention ; je me bornerai donc à celles que j'ai signalées. J'ai encore cherché à savoir s'il y avait des fleurs ; mais je n'en ai trouvé qu'une jaune, qui a l'odeur du lis, et naît solitaire au fond des vallées ; elle a la tige grêle et peu élevée, comme le lis, et on l'appelle *Rengarenga*, mot qu'on emploie en cette langue dans la traduction de la Bible, pour désigner le *Lilium convallium*.

Cette île a en outre des mines d'or. Mais jusqu'ici elle n'en profite guère, elle y puise presque uniquement du charbon fossile et des pierres, parmi lesquelles il y en a une très-dure (avec des taches claires) dont les Maori se servent pour faire leurs instruments tranchants, et une autre, moins dure, mais plus belle et plus précieuse, brillante, transparente, d'un vert clair, avec laquelle ils faisaient des pendants d'oreilles, et les *Tiki* que nous avons déjà mentionnés, objets sacrés qui rappellent à l'esprit l'idée du Dieu invisible, qu'on nomme *Atua*.

Tel est, mon bon Père, le champ que cultivent actuellement neuf de vos confrères Franciscains, accourus ici afin de parler de civilisation et de religion à une peuplade habitant un vaste territoire qui formerait un petit Etat. Il comprend toute la pointe du nord de cette île jusqu'au 35e degré de longitude. Nous y avons trois stations ou résidences, d'où nous allons exercer notre ministère apostolique, partout où il est nécessaire. La première se trouve à la Baie des îles, dite aussi Korarareka, nom qui s'applique non seulement au petit village, jadis ville capitale, incendiée par les sauvages le 11 mars 1845, mais à toute une large lisière de terrain, assez grande pour former une province. La seconde station est à Wangaroa, qui dépend aussi d'une province très-étendue, et la troisième à Kokianga. Le lieu que nous habitons s'appelle Purakau : on n'y voit point âme vivante ; le soleil s'y lève tard, et il y fait nuit avant le soir. Voilà le vaste territoire où nous travaillons pour la gloire du Seigneur et que nous devons parcourir sous des pluies continuelles, à travers des forêts et des déserts, des monts et des précipices, la mer et des fleuves, le paquet sur le dos, gravissant et descendant les plus hautes montagnes, passant la nuit sur la dure en plein air, contre un *Kauri* ou un *Totara* (arbres du pays), sans trouver le plus souvent ni un gîte ni d'autre nourriture qu'une maigre patate.

Il faut donc que le Missionnaire ait toujours présentes à l'esprit ces paroles de St Paul. " *Les souffrances de cette vie ne sauraient être comparées à la gloire future*, etc.[1] ; aussi lui arrive-t-il souvent de chanter avec le Père Séraphique : " *Le bonheur que j'attends est si grand que toute peine me devient un plaisir*[2]. Quand il arrive près des *Kainke*, les Maori se réunissent, et se mettent à crier tous ensemble : *haere mai, haere mai*, viens, viens, et le saluent par ces paroles : *Tena Koe*, salut à toi; auxquelles il répond en disant : *Tenakoutou*, salut à vous; que Dieu habite en ce lieu. Puis tous vont lui serrer la main. Les femmes vont ensuite lui apprêter un repas, qui consiste en patates et en poisson, auxquels on ajoute, maintenant qu'on a des vaches et des porcs apportés d'Europe, un peu de lait à boire et un morceau de lard cuit, qu'il faut que le missionnaire mange, quelque mal préparé qu'il soit. Sinon, les Maori se fâchent et disent : " Ah! notre prêtre ne mange pas? il mourra bientôt! " Le repas fini, s'il est nuit, on entre dans une des cabanes ci-dessus décrites, où le missionnaire s'assied à terre comme tous les autres, récite la prière du soir, et chante les Litanies de la Vierge ou d'autres strophes de piété dans la langue des indigènes. Il fait ensuite le catéchisme, et quand il est fini, tous les Maori se livrent à une conversation animée, qui consiste le plus souvent à citer des passages de l'Ecriture et à présenter des objections sur la suprématie du Pape, les vérités de la Religion, les caractères de l'Eglise, la mort de St Pierre à Rome, etc. ; ces objections leur ont été suggérées par les Protestants, ou bien par la lecture de quelque libelle, ou du journal qui paraît en leur langue deux fois par mois; dans cette feuille on parle mal de tout, excepté de Jésus-Christ, qu'on s'excuse de ne pas connaître. Un jour ce journal parlait des anciens moines, et il les dépeignait comme des hommes ennemis du travail et du progrès, aimant à rester plongés dans un fauteuil, et attendant ainsi l'heure de se remplir le ventre. C'était peu de jours après notre arrivée; aussi les Maori vinrent-ils nous demander si nous étions de ces gens là, et comment il se faisait que nous n'eussions pas chez nous de quoi nous asseoir et nous livrer au repos, et si par hasard les patates nous manquaient?

[1]) *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam*, etc.
[2]) È tanto il bene che mi aspetto
che ogni pena mi è diletto.

A des questions pareilles il faut que le prêtre réponde en termes qui satisfassent les interlocuteurs; ce qu'ils expriment par le mot *Katikaana*, c'est juste, c'est bien. Ils parlent ensuite de la manière de faire les semailles, de travailler la terre, d'élever les vaches et de les engraisser, de soigner les plantes, de greffer les arbres, de cultiver les légumes, etc. On traite également des usages de nos pays, de la beauté et de la magnificence de nos villes, de nos églises, des pompes de notre culte, si propres à élever l'âme à de nobles pensées. Quelles comparaisons et réflexions devraient faire ces pauvres Maoris? mais, hélas! les idées et les objets de comparaison leur manquent!

Enfin nous recourons souvent, afin d'exciter leur intelligence, à l'expédient de leur adresser quelques questions, comme énigmes à deviner, et auxquelles tous doivent répondre! Un soir on demandait quelle était en ce pays la plus grande consolation pour nous prêtres catholiques? A cette question les femmes surtout firent de très-belles réponses. « De mourir pour la foi, » disait l'une. « D'être dans la grâce de Dieu, » disait l'autre. Telle autre disait : « d'avoir Marie pour amie; » ou bien : « de devenir saint; » ou encore : « de pouvoir aider son prochain, » ou d'autres choses semblables. Voyant alors le prêtre garder le silence, ils se regardèrent les uns les autres tous mortifiés, attendant avec impatience sa réponse. Quant à la fin nous dîmes que notre plus grande consolation serait de pouvoir donner des âmes à Dieu et conduire les Maoris en Paradis, ils s'écrièrent tout satisfaits : *Ka! Ka! Katika, Katikaana*, c'est vraiment bien, c'est vraiment juste!

Chaque matin nous disons la messe en plein air, nous faisons l'instruction, nous baptisons, s'il y a lieu, nous confessons, nous donnons la communion, nous encourageons les malades, et après avoir ainsi passé quelques jours dans un endroit, nous nous remettons en route, et allons en faire autant ailleurs.

Tout cela vous permettra, mon bon Père, de juger quelle est notre situation dans ces régions de la Nouvelle-Zélande. Assurément les fatigues et les tribulations ne nous y manquent pas; mais elles ne sont rien en comparaison de celles qui sont le partage de tant d'autres de nos confrères qui exercent le ministère apostolique en Afrique et en Chine.

Je termine en vous priant de communiquer ma lettre au

Très-Révérend Père Antoine de Montefortino, ex-Provincial des Marches, afin qu'il fasse donner de mes nouvelles à ma famille. Enfin souvenez-vous de nous tous dans vos prières.

Votre très-affectionné et très-dévoué confrère,
FR. DOMINIQUE GALOSI DE CASTIGNANO,
Miss. apost. Min. Obs.

Auckland, 8 *décembre* 1862.

III.

EGYPTE.

Lettre[1] *du* P. BERNARD DE MILAN, *Min. Obs. Missionnaire apostolique en Egypte, au* P. CYPRIEN DE TRÉVISE, *Professeur général de philosophie à Venise, sur la situation matérielle et morale de la ville de Porto-Said, le long du canal de Suez.*

Porto-Said, 28 *mai* 1863.

TRÈS-CHER PÈRE CYPRIEN,

Il m'est trop agréable de vous donner des nouvelles de cette mission récente pour que je ne m'empresse pas de satisfaire vos désirs à cet égard. Vous savez que, revenu de Paris à Alexandrie d'Egypte à la fin de l'année dernière, j'ai reçu immédiatement l'ordre de me rendre à Porto-Said, pour aider le P. Erasme qui y remplit les fonctions de curé. Mais ici vous me demanderez où se trouve cette ville de Porto-Saïd, que n'indiquent pas les cartes géographiques de l'Egypte. Voilà précisément ce que je veux avant tout vous expliquer.

La gigantesque entreprise du percement de l'isthme de Suez tend, comme on le sait, à unir la mer Rouge à la Méditerranée. Eh bien! Porto-Said, qui a reçu son nom de feu le Vice-Roi d'Egypte, est le port de la Méditerranée à l'endroit des travaux de percement qui sert d'embouchure au canal. Ainsi cette petite ville, qui ne compte que trois années d'existence, est située à moitié chemin entre Alexandrie et Jaffa, dans le voisinage de l'ancienne Péluse. Elle s'élève sur cette étroite langue de sable, qui sépare la mer du lac de Monzaleh, et qui,

[1]) Cette lettre écrite en français a été traduite en italien par le P. Cyprien à qui elle est adressée.

si elle fut autrefois souvent couverte par la mer, est maintenant tout à fait à l'abri de la violence des flots. Les maisons y sont construites partie en briques, partie en bois; beaucoup sont simplement en nattes, qui offrent une habitation suffisante aux Arabes, sous ce climat, où la pluie ne tombe que très-rarement. Sa population, qui est de 3000 âmes, se compose de 600 Européens catholiques, de 500 Grecs schismatiques, et pour le surplus, d'Arabes. Le climat, quoique chaud, est salubre, et bien que tout autour de la ville le sol ne soit qu'un désert aride, où l'on n'aperçoit ni arbre ni ombre de verdure, la vue est au moins charmée par la vue de la mer continuellement sillonnée par de nombreux vaisseaux.

Mais tout en étant ici entouré d'eau, on y manque de cet élément, en tant qu'il est nécessaire à la conservation de la vie, car l'eau du lac est tout à fait saumâtre, et le canal (dernièrement creusé par le courageux Lesseps), qui conduit dans l'isthme l'eau du Nil, n'arrive qu'au bord opposé du même lac, d'où elle nous est apportée, d'une distance de dix heures de marche, dans des boites de fer, qu'on amène sur des barques, en attendant qu'on ait construit l'aqueduc en tuyaux transportés d'Europe. De même toutes les provisions de bouche nous viennent de Damiette, et grâce à la prévoyance de Mr Laroche, ingénieur en chef, les habitants de Porto-Saïd n'ont rien à désirer.

Je ne vous parlerai pas des nombreux ateliers, fonderies, bureaux et dépôts de machines de toutes sortes, nécessaires pour les fouilles et pour la construction des deux ports, l'un sur le lac, l'autre sur la mer; les travaux avancent rapidement, mais il n'est pas douteux que l'achèvement n'exige encore quelques années outre beaucoup d'argent.

Si je passe à ce qui regarde la mission catholique en cette colonie, je puis vous assurer que les choses sont en très-bon chemin. Il est juste d'attribuer surtout les succès obtenus aux sœurs du Bon Pasteur d'Angers, qui, animées d'une charité toute chrétienne, se dévouent jour et nuit au soin des malades accueillis dans notre hôpital public. Elles furent les premières à faire entendre à ces intrépides ouvriers la voix de la religion en ce pays, et c'est une grande consolation pour ceux d'entre eux qui succombent à la fatigue et à la chaleur d'être soignés non seulement quant au corps, mais aussi quant à l'âme, par ces reli-

gieuses, qui leur prodiguent les conseils les plus salutaires et les meilleurs exemples. Je pourrais citer à l'appui les conversions qu'elles ont opérées par leur influence même chez des gens qui étaient nés hors du sein de la sainte Eglise, ou qui avaient eu le malheur de s'en éloigner. Mais, à mon avis, le plus grand bien qu'elles font c'est d'instruire les jeunes filles, qui, étant nourries du lait de la religion, promettent un grand progrès dans les voies de la véritable civilisation.

Depuis dix mois seulement que les Franciscains concourent à de si belles œuvres de charité, on nous a construit une grande chapelle qu'on a voulu dédier à sainte Eugénie. Nous y célébrons l'office divin, et nous avons la consolation de la voir très-fréquentée. Nous sommes actuellement trois prêtres et un frère lai, qui, après avoir rempli les devoirs de notre ministère tant à l'église que dans notre hôpital, nous appliquons chaque jour à instruire les enfants, soit catholiques soit musulmans, dans l'école spéciale qui nous a été confiée. Notre petit nombre fait que nous sommes continuellement occupés; mais nous sommes soutenus par l'espoir que le Seigneur daignera bénir nos travaux pour le bien d'une ville née d'hier seulement, mais qui deviendra certainement plus tard une des plus importantes de l'Egypte.

Tous ont éprouvé l'autre jour aussi bien que nous une grande consolation à recevoir Mgr Pascal Vuicic, qui a visité cette partie de son diocèse comme Vicaire apostolique de l'Egypte. Les belles qualités dont ce Prélat est orné vous sont bien connues à vous qui avez eu le bonheur d'être son disciple, quand il professait la théologie au couvent de Venise; mais je puis ajouter que maintenant il mérite une admiration particulière par le zèle infatigable qu'il déploie pour le bien de son vaste diocèse, dont il vient de terminer la visite pastorale, malgré la faiblesse de sa santé et les incommodités des voyages faits dans ces pays chauds.

A peine l'Illustrissime évêque fut-il arrivé que tous se rendirent à la chapelle pour assister à sa messe, et le lendemain il administra le sacrement de la Confirmation à beaucoup d'enfants des deux sexes que nous y avions précédemment préparés. Cette cérémonie fut d'autant plus touchante qu'elle avait lieu pour la première fois dans cette ville. Monseigneur baptisa ensuite deux enfants nouveaux-nés, à la prière des deux familles, auxquelles

ils appartenaient. Il entendit, en outre, la confession de plusieurs allemands, dont il connait parfaitement la langue, entre toutes celles que vous savez lui être familières. Puis, quand il eut visité l'hôpital, la maison d'éducation, les écoles et quelques-unes des principales familles, il retourna à Alexandrie, laissant tout le monde édifié de sa haute piété et reconnaissant des sages conseils qu'il donnait généreusement à chacun.

Voilà, mon cher Père Cyprien, ce qui me paraît mériter de vous être communiqué pour votre satisfaction et votre édification. Je ne manquerai pas à l'avenir de vous informer des progrès de cette Mission, et même de l'entreprise grandiose qu'on réalise en ce pays; car je sais que vous vous plaisez à recevoir de semblables nouvelles. En attendant je vous prie de nous recommander tous à Dieu et à la très-sainte Vierge Immaculée, pour qu'elle lui demande que le fruit de nos fatigues ne soit point perdu. Puisse-t-elle aussi par son intercession attirer les bénédictions divines sur les efforts que déploie et les travaux qu'exécute le génie de l'homme pour le percement de l'isthme et le développement de cette ville; car il est certain que *nisi Dominus ædificaverit civitatem, in vanum laborant qui ædificant eam.*

Recevez mes salutations les plus cordiales, rappelez-moi au souvenir de mes confrères de là bas, et croyez-moi toujours,

Votre très-affectionné Confrère,

FR. BERNARD DE MILAN,
Miss. apost. Min. Obs.

IV.

CHINE.

Lettre par laquelle l'Illustrissime et Révérendissime Mgr LOUIS DE CASTELLAZZO, *Min. Obs., Vicaire apostolique de Scan-tum en Chine, rend compte de la situation de son Vicariat à l'ex-ministre général de l'Ordre.*

Zi-nan-fu, Province de Scan-tum, 6 *février* 1863

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

J'ai reçu il y a quelques jours votre excellente lettre du 5 juillet dernier, et tout en vous remerciant des nouvelles que vous

m'avez données, je fais des vœux pour que, comme vous n'avez cessé de pourvoir avec tant de sollicitude aux besoins de nos missions, quand vous étiez supérieur général de l'Ordre, de même votre successeur continue à nous accorder une égale bienveillance, à nous ses fils qui travaillons à propager la gloire de Dieu dans ces parties du monde si lointaines.

Quant à nos affaires, je suis heureux de vous dire que par l'intermédiaire de la légation Française, on m'a restitué déjà l'ancienne résidence que nous avions en cette ville de Zi-nan-fu, où tous les fidèles attendent maintenant avec impatience que je rebâtisse à notre Dieu une belle église, telle qu'ils en avaient une auparavant; ainsi charpentiers, forgerons, maçons, tous m'offrent leur concours afin que les travaux commencent sans retard. A parler franchement, je me trouve en vrai Franciscain, réduit à une extrême misère; néanmoins j'espère élever dans cette populeuse cité païenne un beau temple à la mère Immaculée de Dieu, comptant que vous m'en fournirez les moyens nécessaires. J'ai prié votre Révérendissime successeur de charger en mon nom l'un de nos confrères en Italie d'aller recueillir des aumônes à cette fin. Veuillez appuyer cette demande par vos démarches; vous en obtiendrez du ciel l'un et l'autre une ample récompense. Car un beau temple au milieu de cette populeuse cité contribuera grandement à la gloire de Dieu, à l'honneur de notre Religion catholique et à la conversion de ces pauvres idolâtres. En fait, plusieurs d'entre eux se sont déjà présentés à moi pour solliciter comme un bienfait l'érection de cette église, et déjà je les ai admis au nombre des catéchumènes. Quant au gouvernement chinois, nous pouvons seulement en dire pour le moment qu'il laisse nos chrétiens jouir pleinement du libre exercice de leur foi. Dieu veuille que cette paix dure longtemps!

Cependant nous avons vu cette année s'accroître le nombre des brigands qui pillent les villages, de sorte que j'ai été forcé, il y a quelques jours, d'abandonner ma pauvre résidence et mon séminaire, pour m'installer en cette ville de Zi-nan-fu; car le pays était inondé d'une multitude immense de bandits. C'est donc ici, comme dans le point central de notre mission, que je dois maintenant fixer ma résidence à côté du séminaire.

Je ne sais aucune nouvelle de notre confrère Mgr Efis, et la

guerre civile avec toutes ses horreurs continue à désoler sa province.

Priez tous le Seigneur pour nous, et croyez moi toujours

Votre humble et sincère serviteur,
Fr. Louis de Castellazzo,
Min. Obs. Vic. apost. de Scan-tum.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES RELATIVES AUX MISSIONS FRANCISCAINES.

CHARTUM DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Le Père Michel Ange de Vérone, Min. Obs. de la Province de Venise, Missionnaire apostolique dans l'Afrique Centrale, écrit de Chartum, à la date du 25 avril 1863, au Révérendissime Père général de l'ordre, qu'il a conféré le baptême aux néophytes dont les noms suivent : Philippe Marie Coch, âgé de dix-huit ans, de la tribu des Kic; Antoine Aton, âgé de vingt-cinq ans, de la même tribu; Michel Ange Cur, âgé de treize ans, de la même tribu; Augustin Aguti, âgé de neuf ans; Jean Agottier, âgé de six ans; Catherine Abuldit, âgée de soixante ans, de la tribu des Denga; Agate Agun, âgée de quinze ans, de la tribu des Kic; Elisabeth Regi, âgée de huit ans, et Rose Gnegiur, âgée de six ans.

Il ajoute ensuite que les fièvres continuent à maltraiter nos pauvres confrères, restés hardiment dans ce champ apostolique, malgré le sort funeste qui a fait succomber la plupart d'entre eux sous les influences d'un climat homicide, et il fait des vœux pour qu'une mission si utile soit promptement rétablie.

HU-PÈ EN CHINE.

ADMINISTRATION SPIRITUELLE DU VICARIAT APOSTOLIQUE DE HU-PÈ, MISSION FRANCISCAINE, EN L'ANNÉE 1862.

Chrétientés		225
Chrétiens		15,143
Baptisés	adultes	305
	enfants de fidèles	488
Catéchumènes		419

Enfants d'infidèles	baptisés . . .	4,051
	recueillis . . .	51
	nourris . . .	53
	morts	2,770
Confirmations.		221
Confessions	annuelles.	9,060
	de dévotion	15,881
Communions	annuelles.	8,117
	de dévotion . . .	15,630
Extrêmes-Onctions		241
Mariages bénis		131
Missions données		191
Prédications	aux chrétiens . . .	3,955
	aux païens. . . .	3,535
Ecoles	de doctrine chrétienne . .	29
	de lettres	13
	de la Sainte-Enfance. . .	4
Chapelles appartenant à la mission .		23
Missionnaires	Européens Francisc.	11
	Indigènes	13
Elèves	du séminaire	12
	du collége	11

FR. EUSTACHE ZANOLI, MIN. OBS.
Vicaire apost. de Hu-pè.

FRANCE.

Nous recevons du Révérendissime Père Général de l'Ordre, Raphaël de Pontecchio, le fragment suivant d'une lettre que lui a écrite notre confrère le P. Joseph Fallo, Min. Obs. de la Province de Saint Louis de France; nous sommes persuadés qu'il édifiera profondément nos lecteurs, et qu'il ne sera point sans utilité pour le développement de nos missions dans toutes les parties de la terre.

« L'objet principal de cette lettre, dit donc le P. Fallò, est d'annoncer à votre Paternité Révérendissime que j'ai à vous faire parvenir 425 francs pour nos missions : 300 francs m'ont été envoyés par les pauvres Clarisses du couvent de....; 100 par celles du couvent de... et 25 par une personne pieuse associée au Tiers-Ordre de la Pénitence. Les deux communautés religieuses susdites veulent absolument qu'on taise le nom de leur couvent; mais elles consentent volontiers à ce que le fait soit rendu public par le P. Marcellin de Civezza dans ses *An-*

nales des Missions Franciscaines, dont elles lisent la traduction française publiée à Louvain, afin qu'il excite d'autres communautés et les gens de bien à en faire autant. Elles-mêmes se proposent, Révérendissime Père, de m'adresser chaque année leur offrande, et voici les paroles par lesquelles la mère abbesse du monastère de... m'en informait. « Nous voudrions envoyer une petite offrande aux Missions Franciscaines; car nous sommes vivement émues par ce que nous lisons dans les *Annales* que publie le P. Marcellin de Civezza. A cet effet nous avons résolu de faire chacune de petites économies sur tout ce qui est à notre usage, en nous privant de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la bête de somme (*au corps*). Nous faisons cette offrande à Marie, notre divine Mère, le jour de la fête de son Immaculée Conception, anniversaire de la consécration de notre monastère en 1665; et nous vous prions, notre bon Père, de la faire parvenir entre les mains de nos Missionnaires par l'intermédiaire du Révérendissime Père Général de l'Ordre, afin qu'ils s'en servent spécialement pour se procurer les objets propres à propager dans toute la terre le culte de la Mère du Seigneur. »

Dans un entretien que j'eus ensuite, continue le P. Fallò, avec la même religieuse, elle me tint le discours suivant : « Vous le voyez, mon bon Père, nous avons pensé que, malgré notre extrême pauvreté, nous pouvions faire beaucoup d'épargnes : ainsi l'une éteindra sa lumière cinq minutes plus tôt qu'à l'ordinaire; l'autre consumera moins de bois et de charbon au feu; toutes nous nous servirons de vêtements jusqu'à ce qu'ils soient entièrement usés, et par mille petites industries et épargnes de ce genre, nous aurons à la fin de l'année de quoi venir en aide à nos Pères Missionnaires. »

Une pareille générosité n'a pas besoin de commentaires, et le monde ne pourra point s'empêcher de s'en édifier, s'il n'a point perdu tout sentiment de pudeur purement humaine.

DÉPART DE MISSIONNAIRES EN MAI ET JUIN 1863.

Sont partis : pour Jérusalem, le P. Anicet de Sant' Angelo des Lombards dans la Pouille, Obs. de la province de Saint Ange, avec le frère lai Marien du même pays et de la même province; pour le Chili, le Fr. Pierre de Nice, Obs. de la Custodie de Nice; et pour les missions de Bolivie les PP. Athanase de Costaraniera et Pacifique d'Olivastri, Obs. de la Province Romaine.

QUATRIÈME PARTIE.

Résumé de l'histoire de la persécution suscitée contre la Religion Catholique dans l'empire de la Chine en l'an de grâce 1784, *tracé par le P.* JOSEPH MATTEI DE BIENTINA, *Missionnaire apostolique, Mineur Observantin de la Province Toscane.*

Manille (îles Philippines), 30 *juillet* 1786.

Il n'y a certainement personne, pour peu qu'il connaisse l'histoire des missions orientales, qui ne sache quels heureux et brillants progrès la Religion catholique avait faits en Chine à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, sous le règne du grand Kan-hi (aïeul de l'empereur actuel Kien-long), qui favorisait la religion non moins que ses apôtres. Une si riche moisson faisait espérer à tous des fruits de plus en plus beaux et abondants; mais la mort inattendue (en 1721) d'un prince au-dessus de tout éloge, après les célèbres légations de l'immortel cardinal de Tournon et de Mgr Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, dissipèrent bientôt les espérances qu'on avait conçues.

A peine monté sur le trône impérial, Jung-ching, quatorzième fils du défunt Kan-hi, cédant aux représentations que lui firent quelques vice-rois et gouverneurs de provinces mal disposés, interdit dans tous ses états la religion catholique, ordonna la démolition des églises, et relégua tous les ouvriers évangéliques dans la ville de Canton; il n'exempta de la proscription que les églises et les missionnaires de Pékin, qu'il voulut conserver à la tête du collége de mathématiques et pour la culture des beaux-arts. Non content de ces mesures, comme les missionnaires relégués à Canton avaient, malgré la défense qui leur avait été faite, exercé secrètement leur ministère apostolique, il les exila tous en 1733 à Macao.

Quand, à la mort de Jung-ching, survenue en 1735, son fils Kien-long, empereur régnant, prit les reines du gouvernement, on espéra que sous lui la situation de notre religion pourrait changer d'aspect et s'améliorer. Mais il montra bientôt qu'il voulait marcher sur les traces de feu son père, dont il confirma et renouvela en diverses circonstances les lois et règlements sur la matière. Néanmoins on ne laissait pas de pourvoir aux besoins spirituels des néophytes Chinois, au moyen de bons catéchistes et de prêtres indigènes, formés par les Pères de la Compagnie de Jésus, par les prêtres des missions étrangères du séminaire de Paris, et au collége de la Sainte Famille de la ville de Naples. On a toujours vu, en outre, des hommes généreux, de toutes les nations, séculiers et réguliers, s'arracher aux aises de leur patrie et à la douce solitude du

cloître, et animés d'un zèle vraiment apostolique, embrasser librement la croix du divin Maître et s'introduire secrètement dans les provinces de l'intérieur de cet empire, pour consacrer leurs talents à la propagation de l'Evangile et à l'affermissement dans la foi des nombreux catholiques qui s'y trouvaient. Mais tant que les édits publics contre le christianisme restaient en vigueur, il était au pouvoir des Mandarins[1] de lui susciter suivant leurs caprices de terribles persécutions, comme il arriva en 1746 dans la province de Fokien, quoiqu'il y en eût d'autres, qui admirant la sainteté de la morale chrétienne et la conduite irrépréhensible de ses adhérents, fermaient les yeux et n'osaient point molester leurs compatriotes pour motif de religion.

Néanmoins les ouvriers évangéliques, surtout les Européens, étaient forcés d'exercer en secret dans les maisons particulières, et le plus souvent durant la nuit, leur ministère apostolique, toujours exposés au danger d'être découverts, et dans ce cas d'être ramenés à Macao, au milieu de mille outrages et avanies, comme il arriva à l'évêque de Rosalia[2] (l'honneur de la Province de l'Observance de Toscane) et à d'autres, ou bien d'être longtemps renfermés dans des prisons horribles, comme le fut le P. de Canzio, Min. Observantin, et dernièrement M. Glegyo, digne prêtre du séminaire de Paris, ou bien enfin de subir la mort, et ce fut l'heureux sort qui échut en 1746, 1747 et 1748, dans la province de Fokien, à cinq novices de l'Ordre illustre de saint Dominique[3], et peu après à deux religieux de la Compagnie de Jésus, aujourd'hui supprimée, dans les prisons publiques de Nankin.

Telle était en 1782 la situation de la religion chrétienne dans le vaste empire de la Chine, quand la Sacrée Congrégation de la Propagande, informée du manque de nouveaux ouvriers évangéliques qui se faisait sentir dans ces missions, parce que beaucoup de vaillants champions de la foi avaient fourni la carrière du ministère apostolique et étaient allés

[1]) C'est le nom que donnèrent les Portugais à tous les Chinois constitués en quelque dignité civile ou militaire.

[2]) L'illustrissime et Révérendissime Mgr Jean Antoine Boker, de Portoferraio, de l'ordre des mineurs observantins de la province de Toscane, évêque de Rosalia et vicaire apostolique de Xensi et Xansi, qui en 1756 fut pris et conduit à Macao, où il cessa de vivre au couvent de S[t] François, dans l'église duquel il fut enterré.

[3]) Le vénérable Mgr Pierre Sans, évêque de Mauricastro *in partibus,* vicaire apostolique, fut décapité en 1746. Mgr François Serrano, nommé évêque de Tipasitan, fut étranglé en 1747. Fr. Joachim Raio fut la même année étouffé dans la chaux et le vin. Fr. Jean Alcober et Fr. François Diaz furent étranglés en 1748. La sacrée Congrégation des Rites à Rome s'occupe de la cause de leur béatification.

recevoir du Très-Haut la récompense dûe à leurs travaux, songea à y envoyer une bonne recrue. En conséquence, six religieux de l'Ordre des Mineurs Observantins (sur lesquels cinq avaient déjà travaillé aux missions de Terre-Sainte) partirent du Grand Caire par la voie de la mer Rouge, en même temps que six autres, c'est-à-dire trois prêtres de la Congrégation de St Jean-Baptiste, un Mineur Observantin et deux Augustins Récollets quittèrent Livourne, en se dirigeant vers la même destination par le Cap de Bonne-Espérance. Dix d'entre eux arrivèrent heureusement en Chine en 1783, et s'adressèrent à Mr François Joseph Della Torre, procureur de l'estimable Congrégation dont il a été parlé, résidant à Canton. Celui-ci ne se dissimulait par les difficultés énormes qui s'opposaient à l'introduction de tant de ministres évangéliques, dans un moment où les Chinois, non moins que les Portugais de Macao (quoique mûs par d'autres motifs)[2], s'attachaient à leur interdire l'entrée des provinces du céleste empire; néanmoins, mettant toute sa confiance en Dieu, de l'œuvre de qui il s'agissait, et brûlant du zèle de secourir cette mission désolée, sans se préoccuper du péril auquel il s'exposait, il aborda une entreprise si ardue et si chanceuse, prit ses dispositions et choisit les moyens qui semblaient les plus propres à lui assurer des résultats satisfaisants. Ainsi, comme les nouveaux missionnaires ne pouvaient point séjourner à Macao[3], il les fit tous passer à Canton, où ils se tinrent cachés pour échapper aux perquisitions actives et rigoureuses des Chinois. Cependant vers la fin du mois de septembre 1783, il parvint à faire pénétrer dans le pays Mr Delpont, prêtre du séminaire de Paris, destiné aux missions de Su-chuen, et Mr Jacques Ferretti, membre de la Congrégation de St Jean-Baptiste. Celui-ci, après avoir fait plusieurs détours et couru divers périls, arriva à la fin à Si-gan-fu, métropole de la Province de Xen-si, vers laquelle il se dirigeait. Au mois de mars 1784, le P. Crescence d'Ivrée et le Père Atto de Pistoie, Mineurs Observantins, se mirent aussi en route, sous la conduite de guides chrétiens habiles et expérimentés, pour la Province de Xan-tung, où ils arrivèrent heureusement après un voyage de plus de quatre-vingts jours.

[1]) Un des premiers prêtres de la congrégation de St Jean-Baptiste.

[2]) Les Portugais invoquaient un prétendu droit de *patronage*, qu'ils font consister en différents points, que le Saint Siége n'admet pas.

[3]) Les Portugais de Macao, partisans opiniâtres du prétendu droit de *patronage*, au grand scandale de toutes les nations Européennes, contraignaient violemment les nouveaux missionnaires de la Sacrée Congrégation de la Propagande qui débarquaient à Macao, à repartir pour l'Europe; le procureur se trouva donc dans la nécessité absolue de les appeler à Canton, où ils durent se rendre déguisés en marins pour tromper la vigilance des Portugais autant que celle des Chinois.

Il s'y trouvait encore quatre religieux de l'Ordre Séraphique (un cinquième, d'un âge déjà avancé, voulut retourner en Europe). On tint plusieurs conseils, on discuta divers projets avec les chrétiens les plus éclairés et les plus zélés, et l'on en confia l'exécution et la direction au prêtre Pierre Zai, élève du collége de Naples. Et plût au ciel que le Procureur n'eût pas ensuite donné toute sa confiance à un autre prêtre Chinois, nommé Philippe Lieu, et également élève du collége de Naples. Ce prêtre écrivit des environs de Siang-iang qu'il se chargeait d'assurer aux Pères un asile sûr dans la mission désignée, pourvu qu'ils parvinssent à gagner la ville de Siang-iang. Séduit par de si belles promesses (qui ne furent point tenues), le Procureur modifia son premier plan par raison d'économie, dit-il, et renonça notamment au concours d'un des guides les plus diligents et les plus intrépides, qui avait déjà conduit beaucoup d'autres missionnaires et en dernier lieu les Pères Crescence et Atto. Cet homme s'était même engagé à accompagner encore quatre nouveaux missionnaires jusqu'à Sigan-fu, terme de leur destination. Mais par suite de ce que nous avons dit ci-dessus, le Procureur songea seulement à donner à ces missionnaires, jusqu'à la ville de Siang-iang, de bons guides, avec lesquels, vers la fin de mai de la même année, il prescrivit aux Pères Jean de Sassari, Joseph de Bientina, Jean-Baptiste de Mandello et Louis de Signa, de se mettre en route sur plusieurs barques chrétiennes, que le prêtre Pierre Zai avait frêtées et amenées de Huquang, d'où il était venu exprès. Quant aux deux Pères Augustins Récollets, Anselme de Santa-Margherita et Adéodat de Santo-Agostino, destinés à la Mission de Pékin, leur expédition était sujette à moins de difficultés et à moins de périls. Ainsi, à peine le vice-roi de Quantung connut-il leur dessein qu'il en informa l'empereur, et celui-ci ordonna qu'ils fussent suivant l'usage envoyés à la capitale. En conséquence, ils se mirent en route le 2 septembre de la même année, accompagnés d'un mandarin, et le 17 novembre suivant ils arrivèrent à Pékin.

Déjà quatre mois s'étaient écoulés depuis que les quatre missionnaires susnommés étaient partis de Canton; on était donc tout fondé à croire qu'ils devaient être arrivés à la mission qui leur était assignée, ou qu'ils en étaient bien près. En effet, ils avaient non-seulement franchi les passages les plus dangereux de la province de Quantung et Quansi, mais encore entièrement traversé la vaste province de Huquang; par conséquent ils touchaient à la porte de la Province vers laquelle ils se dirigeaient, quand un perfide apostat, nommé Lieu-zung-si-ven (auquel les guides durent s'adresser, d'après les indications du prêtre Philippe Lieu, dont il a été parlé), aborda frauduleusement la barque, sous le prétexte de remettre aux Pères Européens une lettre que Mr Jacques Ferretti avait laissée par mégarde entre ses mains, lettre, du reste, absolument inutile et sans

aucune importance. Le méchant s'efforça ensuite par ses mensonges et ses artifices d'attirer chez lui les quatre missionnaires; mais n'y pouvant parvenir, par suite des justes répugnances du capitaine de la barque, il en conçut un secret dépit et se laissa dominer par le désir de gagner une grosse somme. Bien qu'il eût été traité poliment, et nourri à la table des religieux les quatre jours pendant lesquels le capitaine était resté à l'ancre pour ses affaires, le nouveau Judas machina dès lors le moyen de les trahir. En conséquence, il commença par aviser de la trame qu'il ourdissait les sbires du mandarin de la ville de Siang-iang (c'était plutôt une troupe de brigands émérites), et ses deux fils, qu'il avait élevés dans l'idolâtrie, se mirent à leur tête, et se dirigèrent sur-le-champ avec eux vers la barque des Européens. Informés de ce qui se passait, les Pères jetèrent au feu leurs papiers et tout ce qu'ils avaient d'Européen; puis ils descendirent à terre et prirent précipitamment la fuite. Les brigands entrèrent dans la barque, frappèrent et maltraitèrent le capitaine et le guide, les lièrent et les menacèrent de les conduire devant le gouverneur. Mais ils ne voulaient par là que les effrayer et leur extorquer de l'argent. On en vint à une capitulation et on leur proposa la paix moyennant une rançon de soixante-six onces d'argent. Mais non contents de cette somme, les brigands brisèrent audacieusement la caisse, enlevèrent de vive force presque toutes les valeurs qui consistaient en plus de cent quatre-vingts onces d'argent, et s'en allèrent ainsi. Toutefois ils avaient exécuté leur coup avec tant de bruit et d'éclat qu'il n'était pas possible que l'affaire restât secrète, comme ils l'auraient peut-être voulu. C'est pourquoi, craignant que la connaissance ne s'en répandit assez pour arriver aux oreilles du gouverneur de Siang-iang, et d'être punis comme auteurs du vol commis, espérant d'ailleurs en acheter l'impunité par une accusation, le même détestable apostat, il s'est depuis bien montré tel[1], prit le parti de dénoncer au commandant de la forteresse que quatre Européens se rendaient à Xensi pour prêter leur aide aux Mahométans rebelles. Le commandant envoya aussitôt une troupe de sbires qui, le 27 août 1785 vers le soir, entourèrent la barque et arrêtèrent les quatre Pères Européens, deux matelots et le guide nommé Chang-iang-san; tous les autres avaient pris la fuite. Ils se livrèrent ensuite à de minutieuses perquisitions, surtout pour les armes, et tinrent durant la nuit entière les prisonniers européens les mains étroitement liées der-

[1]) Le jour qui suivit l'arrestation des pères missionnaires, le perfide apostat se transporta de bon matin à la barque, et les ayant vus les mains liées derrière le dos, il branla la tête en signe de dérision et se retira; après son départ, le chef des sbires fit connaître aux pères que c'était cet homme qui les avait accusés.

rière le dos. Le lendemain matin les quatre Pères et les deux marins (on avait déjà laissé s'échapper le guide Chang-iang-san) furent conduits à la ville de Siang-iang devant le capitaine de la milice, qui les remit aussitôt au Président du Tribunal criminel, dans les prisons duquel ils furent gardés. Peu de temps après, le malheureux apostat Lieu-zung-si-ven fut lui-même arrêté et emprisonné avec ses fils, puis le malavisé capitaine de la barque (qui s'était sottement réfugié chez eux), pour rendre compte les premiers du vol commis, et le dernier du transport des européens. Plusieurs mandarins instruisirent l'affaire, et quand elle eut été diligemment examinée, on transmit la cause au vice-roi de la Province, qui s'en réserva le jugement. En conséquence, les Pères Missionnaires, les deux marins, le capitaine de barque et son fils (celui-ci n'avait pu fuir assez loin) furent le 18 septembre de la même année envoyés à U-ceu, métropole de la Province d'Uquang, et résidence ordinaire des vice-rois. Un court intervalle s'écoula et le traître lui-même, ses fils et tous ses complices furent conduits chargés de fers à cette même ville, et de là à la capitale de l'Empire, où ils reçurent enfin le juste prix de leur exécrable scélératesse.

Une lettre du prêtre Pierre Zai, écrite en caractères chinois, qui fut trouvée dans un petit livre de prières du guide Chang-iang-san, non moins que les dépositions des chrétiens auraient pu faire aisément connaître au vice-roi et à ses agents subalternes le motif qui avait engagé les Pères Européens arrêtés de s'introduire clandestinement dans les Provinces de l'intérieur de l'Empire; mais une certaine propension naturelle qu'ont les Chinois à suspecter les moindres circonstances, et plus encore la fausse et insignifiante accusation du perfide et impudent dénonciateur leur offusquèrent tellement l'intelligence, qu'ils ne surent point découvrir la vérité, et ils se mirent, au contraire, à bâtir des châteaux en l'air et à former toute sorte de soupçons chimériques.

Au commencement du mois de juin 1784, des bandes considérables de Chinois, Mahométans de religion, s'étant révoltées contre le gouvernement dans la province vers laquelle se dirigeaient les missionnaires, coururent aux armes et s'emparèrent de plusieurs villes et forteresses. On expédia de Pékin en toute hâte les meilleurs généraux avec des troupes nombreuses, par lesquelles les rebelles furent battus et défaits après la lutte la plus sanglante. Or, les quatre missionnaires susmentionnés, ayant été pris sur ces entrefaites, le Vice-roi s'imagina qu'ils avaient été envoyés aux Mahométans révoltés, et qu'il pouvait y avoir quelque correspondance secrète entre eux et les Européens de Macao et de Canton. L'esprit troublé par ces vaines chimères, il expédia par des courriers extraordinaires aux Préfets de Xen-si et de Quantung des lettres par lesquelles il leur donnait avis de ce qui se passait, et les chargeait de rechercher et d'arrêter tous les complices de ces tentatives, notamment le prêtre Pierre Zai, qu'on con-

siderait comme le principal moteur de l'affaire. En conséquence, on se saisit d'abord à Canton d'un ex-Jésuite Chinois, nommé Jean Gai (ou encore Simonelli), qui était le procureur des ex-Jésuites Portugais de Pékin. Dans la même nuit les sbires entourèrent la maison où demeurait le prêtre Pierre Zai susnommé; mais averti à temps de leurs intentions, il trouva moyen de s'échapper par une porte secrète et de se réfugier dans une autre maison, d'où trompant la surveillance des Chinois, il parvint à gagner Macao. Les mandarins de Canton ne tardèrent point à être informés du fait, et tant par les promesses que par les menaces ils mirent en œuvre tous les moyens et tous les artifices possibles pour l'attirer entre leurs mains; mais tous leurs efforts furent inutiles; car, après maints débats ridicules qu'il serait trop long de rapporter entre les Chinois et les habitans de Macao, Zai se transporta à Goa dans les Indes Orientales, au commencement de décembre, sur un bâtiment Portugais, en même temps qu'un guide, nommé Barthélemy Sie, qu'on recherchait pareillement avec ardeur, et put se soustraire ainsi par la fuite au pouvoir des persécuteurs.

Tel ne fut point le sort des autres guides, des serviteurs de Mr Della Torre, des domestiques du même prêtre Pierre Zai et d'un très-grand nombre d'autres chrétiens arrêtés soit à Quantung, soit dans d'autres provinces. Les Préfets firent cruellement battre et tourmenter par divers supplices ces pauvres chrétiens, pour les contraindre à révéler ce qu'en fait beaucoup d'entre eux ignoraient. Quelques-uns supportèrent courageusement les tortures; mais la plupart, saisis de crainte ou trompés par les manœuvres et les promesses flatteuses des Juges, firent connaître tous les secrets de l'organisation des Missions. C'est pourquoi le Procureur de la Sacrée Congrégation, qu'avaient trahi deux de ses serviteurs, fut aussi appelé en justice. Comme il ne savait point le Chinois et qu'il dut recourir à des interprêtes, il ne lui fut d'abord point difficile d'éluder les questions des mandarins; mais quand ensuite il se vit convaincu de toutes parts et par le témoignage de ses propres domestiques, jusque devant les Préfets, d'avoir envoyé des Européens dans les provinces de l'intérieur de l'Empire, il fut obligé de signer un écrit portant que sa déposition était conforme à celle des domestiques. Quand il eut été ensuite remis en liberté, les mandarins de Canton, craignant que l'Empereur ne les accusât et ne les punît de négligence, auraient désiré que l'affaire s'assoupit, et que, sans qu'il en fût rendu compte à la cour, les quatre prisonniers européens fussent renvoyés à Macao. Mais soit que la chose fût déjà devenue trop publique, soit que le Vice-roi de Huquang voulût s'en faire un mérite auprès de l'Empereur, il refusa de prêter l'oreille à leurs instances, et voulut absolument transmettre un rapport à la cour Impériale. En conséquence, le gouverneur de Canton, avouant la faute qu'il avait faite, en laissant, contrairement aux lois, des Européens pénétrer dans

l'intérieur du pays, se condamna lui-même à une grosse amende. De même les négociants Chinois, dans les maisons desquels demeurait Mr Della Torre, dont, suivant l'usage, ils étaient responsables, s'engagèrent spontanément à payer au trésor royal 120 mille taëls, ou onces d'argent le plus pur, dans l'espace de quatre ans.

Informé de la prise des quatre Pères Européens, l'Empereur se réserva le jugement de leur cause, et, quand toutes les pièces en eurent été rigoureusement examinées et réunies, on conduisit à Pékin chargés de fers non seulement les quatre missionnaires arrêtés, mais tous ceux qui avaient pris une part quelconque à l'affaire, ainsi que beaucoup d'autres chrétiens qui y étaient restés entièrement étrangers, tels que le vieux Jean Gai, ex-Jésuite Chinois, et d'autres. Et ici l'on ne saurait dire combien d'outrages les pauvres prisonniers eurent à souffrir dans le long voyage qu'ils firent, livrés aux mains des plus vils et plus infâmes ennemis du nom chrétien. En outre l'Empereur publia un édit plein de fanatisme (on nous en fournira la traduction) où, après avoir adressé de vifs reproches non-seulement aux Mandarins de Canton, mais encore aux Européens, il dit que ceux-ci professent la même religion que les Mahométans, et que c'était là pour lui un motif de croire qu'entre eux et les rebelles il pouvait y avoir quelques rapports; et qu'en conséquence, il chargeait les Préfets de rechercher avec la plus grande diligence à qui étaient adressés les quatre prisonniers Européens. Assurément ces recherches ne purent jamais leur faire découvrir la trace de rapports quelconques entre les Missionnaires et les Mahométans rebelles; mais elles leur firent connaître les autres ouvriers évangéliques, qui depuis tant d'années se tenaient cachés dans les Provinces, comme ceux qui venaient de s'introduire dans le céleste Empire, et c'est ainsi que le feu de la persécution s'alluma de plus en plus.

La Province de Xensi était à cette époque gouvernée par un Vice-roi, nommé Pi, homme entièrement adonné aux superstitions insensées et ridicules des Bonzes[1], et persécuteur acharné de la religion catholique, contre les disciples de laquelle il avait déjà déployé sa haine et sa fureur, ayant su que les quatre captifs européens s'étaient adressés à Mgr François Magni, évêque de Melitopolis *in partibus*, déjà Vicaire apostolique des Provinces de Xensi et de Xansi, il ne lui fut pas difficile de se saisir de ce vénérable Prélat, depuis longtemps maladif et affaibli par de longues privations. Mr Jacques Ferretti finit aussi. par tomber entre les mains des gentils, après avoir erré ça et là; et peu auparavant un élève du collége de Naples, natif de Macao, et nommé Emmanuel Consalves, se présenta de lui-même au tribunal. Tous leurs hôtes furent également arrêtés, ainsi que beaucoup d'autres chrétiens, à qui les Mandarins impitoyables firent souffrir

[1]) C'est le nom que les Portugais donnèrent aux prêtres des idoles.

les tourments les plus cruels. Quoiqu'on ne connaisse point d'une manière précise et circonstanciée ce qu'eurent à endurer les disciples de l'Evangile, on sait que beaucoup confessèrent Jésus-Christ au milieu des supplices et montrèrent une force et une constance dignes des temps apostoliques. Entre autres faits, on raconte qu'un vieillard, cruellement battu et torturé, rendait d'humbles actions de grâces à Dieu, et encourageait ses bourreaux à déployer contre lui toute leur fureur; car il s'estimait heureux d'avoir après tant d'années trouvé enfin l'occasion si ardemment désirée de souffrir quelque chose pour l'amour du divin Sauveur. Le Vice-roi ne cessa de persécuter les chrétiens que quand il eut des renseignements bien précis et bien complets non-seulement sur les ministres Evangéliques, qui se tenaient depuis longtemps cachés dans ces Provinces et sur ceux qui venaient d'entrer en Chine, mais encore sur beaucoup d'autres choses concernant la direction et le gouvernement de ces Missions. Ces renseignements furent confirmés et amplifiés à Canton par un serviteur imbécile de Mr della Torre. Cet homme, prêtant imprudemment foi aux Mandarins qui, pour l'exciter à ne rien cacher, lui donnaient à entendre que l'Empereur permettrait bientôt l'exercice public de la religion, déclara qu'outre les deux Missionnaires qui s'étaient rendus à Xantung, il y avait un Père français à Sochuen, et un Père espagnol dans la province de Kiansi. Par suite de cette déclaration, la persécution, qui semblait s'être ralentie et quelque peu calmée, prit une nouvelle recrudescence et s'étendit à presque tout l'Empire.

Dans la province de Xan-si d'actives recherches furent faites pour découvrir un Observantin de la Province de la marche d'Ancone, Mgr Antoine Marie Sacconi d'Osimo, évêque de Domiziopoli *in partibus*, vicaire apostolique dans les deux provinces de Xen-si et de Xan-si, homme plein d'un zèle au-dessus de tout éloge, digne fils, en un mot, du grand patriarche St François. Beaucoup de chrétiens furent arrêtés dans cette contrée et condamnés à toute sorte de tourments pour qu'ils fissent connaître la retraite du prélat recherché. Mais comme ils lui étaient profondément attachés, ils préférèrent souffrir les plus affreuses tortures plutôt que de livrer leur bien aimé Pasteur entre les mains des païens. Il se tenait caché dans la maison d'un chrétien de la ville de Taiven, capitale de la même province, et chaque jour il était obligé d'entendre la douloureuse histoire des excès horribles qui se commettaient contre son cher troupeau. Bientôt incapable de résister aux entraînements de sa tendresse paternelle, il prit la résolution de se présenter lui-même au tribunal, et les larmes abondantes des chrétiens qui, prosternés à ses pieds, s'efforçaient de le détourner d'un pareil dessein, ne purent l'y faire renoncer. Il se dirigea donc vers le palais du vice-roi, et lui fit dire que l'Européen, objet de tant de recherches, était venu lui-même se présenter à Son Excellence, avec laquelle il désirait s'aboucher. D'abord

le vice-roi ne voulut point ajouter foi à ce rapport, mais quand il se fut assuré de son exactitude, il manda devant lui l'intrépide évêque, qui lui dit avec une liberté tout apostolique que l'affection qu'il avait pour les Chinois était le seul motif qui l'eût engagé à quitter sa patrie, et au prix de tant de dépenses, de fatigues et de périls, à se transporter en Chine, où il résidait depuis longtemps, afin d'enseigner aux Chinois la voie du salut, et de les exhorter à embrasser une religion dans laquelle seulement ils pouvaient espérer dans la vie future des récompenses éternelles du vrai Dieu vivant Créateur du ciel et de la terre, et non point des divinités fausses et menteuses, forgées par les mains des ouvriers, auxquelles ils offraient leurs aveugles adorations; que, si cette conduite lui paraîssait digne de châtiment, il déchargeât à son gré toute sa colère sur un coupable disposé à subir patiemment toutes les punitions; mais qu'il le suppliait de donner la liberté à ces chrétiens qui n'avaient commis aucun crime. Le Préfet répondit qu'il était bien convaincu de la bonté et de la pureté de la religion qu'il prêchait, et qu'aussi il n'avait jamais molesté en aucune façon dans son gouvernement ceux qui la professaient, mais qu'alors les ordres impériaux le forçaient à changer d'attitude. Il garda l'évêque pendant trois jours dans son palais, où il le traitait, ainsi que les mandarins, avec toute sorte d'honneurs et de respects; il lui offrit de riches vêtements que l'évêque refusa, comme ne convenant point à sa profession; il en accepta seulement quelques-uns qui pouvaient le garantir du froid dans le voyage qu'il devait entreprendre vers Pékin, où il fut envoyé par le vice-roi. Quand il y fut arrivé, il couvrit de confusion par la sagesse et la solidité de ses réponses les ennemis les plus acharnés du nom chrétien; puis, atteint d'une fièvre maligne dans les prisons publiques, il alla plein de mérites recevoir (comme nous devons l'espérer) l'éternelle récompense de ses travaux apostoliques, le 5 février 1785, jour auquel l'Ordre Séraphique célèbre l'anniversaire du glorieux triomphe des martyrs japonais, en qui il avait une confiance particulière. Il fut dans sa maladie assisté par un autre évêque, Mgr François Magni, Mineur Observantin réformé, qui, épuisé par les privations et les fatigues, cessa le 11 du même mois de vivre sur la terre pour régner à jamais dans le ciel. Le prêtre Jean Gai, ex jésuite, et sept autres chrétiens Chinois succombèrent aussi alors à Pékin aux maux qu'ils avaient soufferts.

La mort de tous ces généreux chrétiens et le grand nombre de ceux qu'on attendait des Provinces portèrent les Préfets à juger les autres, déjà arrêtés, et à évacuer les prisons. Lors donc que les fêtes de la nouvelle année Chinoise furent terminées, c'est-à-dire vers le 27 février 1785, le tribunal suprême des délits rendit une sentence, confirmée le jour même par l'Empereur et condamnant à une détention perpétuelle les six prisonniers

européens, à savoir les Pères Jean de Sassari, Joseph de Bientina, Jean Baptiste de Mandello, Louis de Signa, Jacques Ferretti et Emmanuel Consalves. Deux autres prêtres Chinois, Gaëtan Sin et Philippe Lieu (ce dernier, enfermé par le Tribunal de la ville de Siang-iang dans une espèce de cage destinée aux assassins et aux factieux, fut transporté à Pékin), après avoir été l'un et l'autre marqués au visage, furent envoyés en Tartarie avec dix chrétiens et déclarés esclaves à perpétuité ; d'autres chrétiens ne furent condamnés qu'à un bannissement de trois ans ; d'autres enfin durent porter pendant deux mois le douloureux instrument appelé *Cangue*[1], et furent cruellement battus.

Ce n'est point assez pour satisfaire la haine des membres de ce tribunal : ils traitent la religion chrétienne de fausse et ses apôtres de séducteurs funestes aux mœurs et à l'intégrité du cœur humain ; ils les accusent de tromper le peuple par leurs enseignements, et ils en concluent qu'il faut à tout prix bannir et extirper le christianisme de tout l'Empire ; en conséquence les Mandarins reçoivent l'ordre d'obliger les chrétiens à renier la foi, et on n'accorde à ceux-ci qu'un délai péremptoire d'un an pour se raviser ; on leur enjoint de remettre à leur Préfet respectif, dans le même laps de temps, les crucifix, les médailles, les livres et les autres objets religieux, pour être livrés aux flammes. On finit par donner la liste de plusieurs Missionnaires et chrétiens, contre lesquels on prescrit aux Préfets de faire des recherches rigoureuses, en leur recommandant de s'assurer nommément des prêtres Chinois Pie et Thomas Lieu, ainsi que du Procureur de la Sacrée Congrégation.

Des édits du même genre publiés dans presque toutes les provinces de l'Empire jetèrent les pauvres néophytes dans la plus profonde consternation. Il y en eut parmi eux (bien qu'en petit nombre) qui, succombant honteusement à cette légère épreuve de leur constance, allèrent déclarer devant les Préfets qu'ils renonçaient à la foi du Christ. La plupart ne tinrent pas compte des ordres injustes et des menaces des Mandarins, et cachèrent, au contraire, les images, les crucifix et les autres signes de leur religion, ne cessant d'adresser des vœux au ciel afin de conjurer la violente tempête qui menaçait d'éclater avec fureur sur cette vigne choisie du Seigneur au commencement de l'année chinoise qui approchait. Sur ces entrefaites les chrétiens déjà condamnés furent, avec les deux prêtres chinois susnommés, envoyés de Pékin à I-si, pour y servir, en qualité d'esclaves, les principaux Préfets. Cette troupe glorieuse de confesseurs du Christ, ayant reçu une

[1]) Cet instrument est composé de deux planches ou tables, plus ou moins larges et pesantes (suivant la nature du crime), au milieu desquelles se trouve une ouverture où l'on passe le cou du patient, de telle sorte qu'il ne peut ni se coucher ni manger par lui-même.

grosse aumône des Missionnaires européens du Pékin, partit au commencement de mars, et quand elle passa par la province de Xansi, les chrétiens du pays ne manquèrent pas d'adoucir les peines et les fatigues de leurs frères, en leur fournissant en abondance des vêtements, de l'argent et tout ce dont ils avaient besoin.

Cependant les perquisitions les plus minutieuses continuaient dans tout l'Empire, et c'est ainsi que les Missionnaires, tant Chinois qu'Européens, qui se tenaient cachés dans ces vastes régions, tombèrent presque tous entre les mains des ministres infidèles. D'abord deux prêtres indigènes, l'un, Joseph Castio Zai, élève du collége de Naples, et depuis longtemps malade à Cao-Ceo, sa patrie, l'autre, Matthieu Ku, élevé par les prêtres français des Missions étrangères, au Séminaire qu'ils avaient à Siam, furent arrêtés dans la province de Quantung, vers la fin de l'année. Le premier, après un court séjour dans les prisons publiques de Canton, fut envoyé chargé de chaînes à Pékin ; le second eut à souffrir, pendant plus de sept mois, toutes les horreurs d'une affreuse prison et à endurer les tourments que lui infligèrent des Préfets impitoyables ; enfermé ensuite, lorsque sa santé était déjà fort altérée, dans la cage infâme destinée aux assassins et aux rebelles, il fut aussi expédié sur la capitale, d'où il devait être déporté avec l'autre au lieu de leur commun exil. Mais comme Matthieu Ku n'est point arrivé à Pékin, il est à croire qu'il sera mort en route.

Quant à Mr Della Torre, il vivait tranquille depuis quelque temps, et le bruit courait que, quoiqu'il eût été jugé digne de châtiment, l'Empereur lui avait fait grâce ; mais quand on eut appris qu'il avait envoyé des Missionnaires dans diverses Provinces, outre les quatre dont il a été question ; quand on eut trouvé sur les deux messagers chrétiens de la Mission de Xensi et Xansi, arrêtés dans la province de Huquang, les lettres qui lui étaient adressées, et qu'ils portaient, suivant l'usage à Canton, pour échanger avec le Procureur de la Sacrée Congrégation les papiers et les fonds des Missionnaires ; quand enfin la plus fâcheuse interprétation eut été donnée à ces lettres par quelques membres du tribunal de Sigan-fu, les choses changèrent bientôt d'aspect.

Sous divers prétextes et chicanes le susdit Procureur fut de nouveau appelé à Canton par le Juge Criminel le 15 janvier 1785. Il y trouva auprès du Préfet un de ses domestiques qui avait fait des révélations complètes et qui les confirma en sa présence. C'est pourquoi, voyant que tout était découvert et qu'il n'était plus possible de rien dissimuler, il reconnut à la fin pour vrai ce que le domestique avait révélé. Il fut alors retenu dans la maison du gouverneur et traité avec certains égards et une certaine distinction pendant six jours, après lesquels il fut renvoyé au Tribunal Suprême de la Capitale. Faible et délicat de complexion comme il l'était, il ne pouvait, dans un voyage si long et si pénible, entrepris au cœur de l'hiver, que ris-

quer sa vie. Quand il arriva, le 30 mars, aux prisons de Pékin, les Missionnaires de la résidence impériale qui le connaissaient conçurent les plus vives inquiétudes; ils se mirent aussitôt à faire les démarches les plus actives pour obtenir sa liberté; car ils craignaient qu'il ne dût être condamné avec les autres à rester sous les verroux à perpétuité. Ils offrirent donc aux magistrats du Tribunal qui devaient le juger une somme considérable pour gagner leur bienveillance. Ils réussirent dans leurs efforts, et surent si bien manœuvrer que vers la fin du mois d'avril de la même année une sentence très-favorable (au moins en apparence[1]) à Mr Della Torre fut préparée; les juges y attribuaient sa prétendue faute à son ignorance des lois Chinoises et y recouraient à la clémence de l'Empereur, pour qu'il daignât lui pardonner et le renvoyer libre à Canton. Cette sentence devait, suivant l'usage, être approuvée et confirmée par l'Empereur le 23 avril, pour que le Procureur fût remis en liberté; mais le Très-Haut, qui voulait lui demander le sacrifice entier de sa vie, daigna ce même jour l'appeler à jouir de la récompense réservée à ses travaux pour la propagation de la Foi catholique, après une maladie lente causée par de longues privations. Un pieux et zélé chrétien trouva moyen d'acheter à ses frais le cadavre du serviteur de Dieu avec celui de l'évêque de Domiziopoli, qu'il fit transporter au lieu où l'on a coutume d'enterrer les Missionnaires européens de la Congrégation de la Propagande, et où tous les deux reçurent une honorable sépulture.

La Province de Sochuen, administrée par les membres des Missions étrangères du Séminaire de Paris, n'échappa point à cette persécution. On y prit également et l'on y soumit à la torture beaucoup de chrétiens et deux prêtres indigènes; puis l'on y arrêta quatre prêtres français, à savoir l'illustrissime et Révérendissime Mgr Jean Désiré de San-Martino, docteur en Sorbonne, évêque de Caradro in *partibus*, Coadjuteur de ce Vicariat apostolique, homme d'une piété et d'une science insignes, et MM. Duffrese, Deru et Delpont, qui après une rigoureuse instruction furent envoyés de la capitale de cette Province à Pékin, où, comme les autres Pères Européens, ils furent condamnés à une détention perpétuelle, excepté

[1]) J'ai dit *en apparence;* car il ne paraît point vraisemblable qu'au moment même où l'empereur vivement irrité faisait faire de rigoureuses perquisitions contre les missionnaires, et où l'on imputait la plus grande faute au procureur de la Sacrée Congrégation, les magistrats pussent lui présenter en faveur de l'accusé des justifications telles qu'il eût voulu le renvoyer impuni à Canton, tout en laissant les autres chrétiens à perpétuité en prison. On se rapprocherait davantage de la vérité en croyant que les magistrats chinois agirent avec ruse et calcul, dans l'espoir de toucher des honnêtes européens la somme convenue, quand ils surent que le procureur était voisin de la mort.

les deux derniers qui, atteints d'une maladie mortelle au mois de juillet de la même année, passèrent à une vie meilleure.

Les persécuteurs recherchèrent aussi avec ardeur deux Pères déchaussés de l'Ordre Séraphique, espagnols de naissance, que la piété du roi Catholique maintenait dans la province de Kiansi : c'étaient Emmanuel du très-Saint-Sacrement, de la Province de la Vieille Castille, et François de St Michel, de la Nouvelle Castille. Pour se soustraire au péril imminent qu'il courait, ce dernier s'enfuit dans la province de Fokien; mais averti de sa présence, le gouverneur de cette province le fit poursuivre, et le pauvre religieux fut arrêté et jeté en prison, non comme Européen, mais comme chrétien; puis, quand on le reconnut comme Européen, on le chargea de chaînes pesantes et on le conduisit à Pékin. Le premier (le P. Emmanuel) se tint caché trois jours dans les montagnes; mais ayant reçu d'un agent de la justice une lettre par laquelle un chrétien lui annonçait qu'il était depuis quelque temps incarcéré avec beaucoup d'autres, l'intrépide Missionnaire se présenta au Mandarin, qui le mena lui-même au Tribunal. On le garda ensuite quelque temps en prison, jusqu'à ce que, revêtu de la livrée des malfaiteurs et étroitement enchaîné, il fut, avec quatre chrétiens attachés au service de la Mission, transféré dans les cachots de la capitale pour partager, ainsi que le P. François de St Michel, le sort commun des prisonniers européens.

On recher. également avec la plus grande activité dans la province de Huquang Mr Matthieu Lamathe, français, Missionnaire de la ci-devant compagnie de Jésus; mais il sut si bien se cacher dans les retraites des forêts, qu'on ne parvint jamais à le découvrir. Il n'en fut pas de même d'un de ses confrères, nommé Laroche, et Missionnaire dans la même province : ce vénérable vieillard, déjà octogénaire et presque aveugle, fut pris et jeté en prison, où il cessa bientôt de vivre.

Dans cette agitation générale, la chrétienté du diocèse de Nankin, n'ayant pas d'autres Missionnaires européens que son évêque, ne fut point aussi profondément troublée que les autres provinces.

Il en fut autrement dans la province de Fokien, où les Mandarins se livrèrent tout d'abord aux perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir le prêtre Pierre Zai, qu'ils supposaient s'y être secrètement retiré chez ses parents et connaissances. Ils firent ensuite arrêter en deux ou trois villages un très-grand nombre de chrétiens, que les Préfets cherchèrent à force de tourments à faire apostasier. Il y en eut malheureusement peu dont l'on put dire qu'ils confessèrent Jésus-Christ avec constance au milieu des tortures; la plupart, au seul aspect des instruments de supplice, abjurèrent la foi. Un Père Dominicain, Chinois, fut aussi capturé dans cette province, non comme Missionnaire, mais comme chrétien; toutefois, ayant versé aux persécuteurs une certaine somme d'argent, il fut remis en liberté.

Quant aux quatre Dominicains Européens, que les Préfets ne pouvaient, il est à croire, ignorer se tenir depuis plusieurs années cachés dans le pays, ceux-ci préférèrent les laisser tranquilles et fermer les yeux, tout en affectant pour la forme de les faire rechercher par les sbires ; car ils craignaient, dans le cas où ces Pères auraient aussi été arrêtés, d'être accusés de négligence et punis par l'Empereur, comme il était arrivé à beaucoup d'autres de leurs collègues.

Dans la province de Xantung on rechercha activement les Pères Crescence et Atto, Mineurs Observantins, entrés depuis peu dans cette Mission. On découvrit d'abord le Père Crescence, qui se vit traité avec la dernière inhumanité surtout par suite des idées superstitieuses des sbires. Car craignant qu'il ne recourût à quelque maléfice pour s'échapper de leurs mains, ils commencèrent par le jeter à terre, le foulèrent aux pieds, et, lui arrosant le visage du sang d'un chien tué exprès, l'en souillèrent ignominieusement. Le Tribunal l'envoya ensuite garrotté à Pékin pour y subir la peine commune. Bientôt après le P. Atto, qui s'était tenu quelque temps caché dans une fosse recouverte d'une natte, fut arrêté à son tour. On le chargea aussi de chaînes pour le conduire aux prisons de la capitale, où il succomba en quelques jours aux privations et aux maux qu'il avait soufferts.

Les persécuteurs se saisirent, en outre, dans cette même province de Xantung, entre beaucoup d'autres chrétiens, d'un vieux prêtre Chinois, nommé Adrien, élevé au Séminaire de Siam, qui avait été banni pour la foi dans la province de Xantung, après avoir été soumis à toute sorte de mauvais traitements et de tortures dans celle de Fokien. De Pékin, où on l'envoya, il fut exilé à perpétuité en Tartarie, avec deux autres prêtres, Dominique Lieu et Pie le Mineur (celui-ci cessa de vivre après deux jours de marche). Les autres chrétiens eurent pareillement à endurer divers châtiments.

Le P. Marien de Norma, Mineur Observantin, ancien Missionnaire de la Province de Xantung, parvint enfin, de son côté, à se réfugier chez les Missionnaires de la Sacrée Congrégation à Pékin, où il resta caché pendant plus d'un mois ; et déjà l'on se flattait qu'il était désormais à l'abri de tout danger, et qu'il avait déjoué la sagacité et les recherches des Chinois ; mais le Seigneur, qui voulait achever les mérites de son apostolat par les souffrances et les horreurs d'un emprisonnement perpétuel, permit qu'un des chrétiens qui l'avaient accompagné tombât, en regagnant ses foyers, entre les mains du Mandarin de ce district, et le pauvre homme finit par révéler, à force de tourments et de coups, que le Père tant recherché se trouvait dans l'église occidentale de Pékin[1].

[1]) Les missionnaires européens de Pékin ont dans l'enceinte de cette ville quatre églises qu'on désigne d'après leur position par les quatre points cardi-

Quand il eut reçu cette nouvelle, le Mandarin la transmit immédiatement au Tribunal du Gouverneur de la ville impériale. Ce qu'apprenant et sachant qu'il était bien difficile qu'il se sauvât sans nuire aux autres, le P. Marien prit le parti de se livrer lui-même au pouvoir des magistrats. Interrogé par le juge, il répondit à tout ce qui regardait sa propre personne; mais quand on prétendit lui faire déclarer le nom et le pays de ceux qui, sur ses exhortations, avaient embrassé la religion catholique, ou chez lesquels il s'était logé quelque temps, il protesta courageusement qu'il était prêt à sacrifier sa vie plutôt que de causer par une pareille déclaration le moindre dommage ou le moindre embarras à ces excellentes gens; et les Préfets eurent beau le menacer de la torture, ils ne purent jamais vaincre sa constance. A la fin, le Tribunal Suprême le condamna donc à subir avec tous les autres la peine commune. Ce fut certainement par une disposition particulière de la divine Providence que le P. Marien entra en prison; car il sut si bien adoucir et gagner les gardiens, que les Missionnaires, qui y étaient depuis longtemps enfermés dans l'abandon, commencèrent à respirer un peu.

Dans la province de Pékin on exerça de diligentes poursuites contre un ex-Jésuite Chinois, nommé Thomas Lieu; mais les Pères Européens de la capitale parvinrent à le dérober à toutes les perquisitions. On présenta en sa place un de ses frères aux Préfets, ils reconnurent que ce n'était point le Lieu qu'on recherchait, et en leur payant je ne sais quelle somme d'argent, le captif recouvra sa liberté. D'autres prêtres Chinois, élèves du collége de Naples, à savoir Barnabé Xang, Jean Kuo et Pie le majeur se tenaient également cachés dans la ville de Pékin chez les Pères Européens; mais ils furent, eux aussi, dénoncés et recherchés.

Les chrétiens de la capitale ne furent presque point inquiétés, bien que les édits contre le christianisme eussent été affichés aux portes de la ville. Les Missionnaires européens qui y résidaient ne purent rien obtenir en faveur de la religion ou pour l'allègement de ses ministres emprisonnés. Trois pères attachés à l'église (septentrionale) des Français, qui travaillent au palais, se hasardèrent à présenter un mémoire à l'empereur pour le supplier de vouloir bien répartir les prisonniers européens entre les quatre églises de la ville, ou de les renvoyer à Macao. Mais non-seulement l'empereur refusa de condescendre à leur demande, il menaça en outre de punir les intercesseurs s'ils osaient de nouveau se mêler des intérêts des Européens incarcérés. Ainsi, du côté des moyens humains, l'affaire semblait désespérée,

naux. L'église qu'on appelle orientale appartient aux Pères Portugais; l'église occidentale aux missionnaires de la Sacrée Congrégation de la Propagande; la septentrionale aux Français; la méridionale (ou la cathédrale) appartient aussi aux Portugais.

et aucun présage de délivrance ne pouvait encourager les victimes de la persécution. Néanmoins, un peu plus tard, les auteurs de la supplique obtinrent secrètement des mandarins préposés à la garde des prisons de pouvoir fournir aux prisonniers par l'intermédiaire de quelques chrétiens tout ce dont ils avaient besoin en vivres et en vêtements. A la vérité, les missionnaires arrêtés avaient bien pris avec eux l'argent et les effets qu'il leur fallait; mais, au moment d'entrer en prison, ils s'étaient vu enlever par les magistrats la caisse qui les renfermait. Ainsi ils étaient réduits à manger une ration de riz gâté et fétide avec un peu d'herbes salées, qu'on donne deux fois par jour aux prisonniers, et à boire une eau extrêmement mauvaise. Il en résulta que la plupart contractèrent des maladies mortelles et que beaucoup d'autres succombèrent d'inanition; si donc l'on avait tardé plus longtemps à les secourir, il n'est point douteux que tous ne fussent morts de faim, comme l'explique une lettre de Pékin, datée du 24 juillet et conçue en ces termes : « Nous échangeons maintenant avec nos confesseurs les lettres les plus édifiantes; celles qu'ils nous adressent ne respirent que la résignation à la volonté divine, et les dispositions d'hommes toujours prêts à en souffrir encore davantage pour la cause de notre sainte religion, de sorte qu'elles excitent en nous des sentiments d'une sainte envie plutôt que de compassion. Ils se plaignent seulement de la privation du pain eucharistique, qu'ils désireraient ardemment recevoir; mais c'est là chose impossible : nous ne saurions songer à leur procurer cette consolation, ni nous, ni encore beaucoup moins les prêtres indigènes, que la crainte porte tous à se cacher et à vivre dans la solitude. Il faudrait peut-être, pour qu'ils reprissent courage, que le Très-Haut changeât les circonstances actuelles, si toutefois ils ne succombent pas à tant de maux; car, à l'exception du P. Marien de Norma et du P. François de St-Michel, tous, comme on nous l'écrit, sont réduits au plus déplorable état, tous ont les jambes enflées, sont hâves et sans forces, mais malgré tout ils conservent leur gaieté et leur sérénité. »

Par tout ce qui précède chacun peut aisément juger de la triste situation qui est faite à la religion dans le céleste Empire. La plupart des ministres de l'Evangile, tombés au pouvoir des ennemis du nom chrétien, ou épuisés de fatigue, ont fourni glorieusement la carrière de leur apostolat, ou bien ont été condamnés à un dur et honteux esclavage, ou à finir leurs jours au milieu des incommodités et des horreurs d'une étroite prison. Les autres, quand ils ont réussi à se soustraire à la fureur des perquisitions faites par les mandarins, sont forcés de se blottir au fond d'une hutte sans pouvoir sortir pour exercer le ministère apostolique; ainsi abandonnés, sans guides qui les dirigent, continuellement exposés à devenir la proie des loups ravissants et le point de mire des ennemis jurés de notre religion, comment pouvaient-ils se garantir et se défendre contre tant de dangers? Assurément, pour peu qu'on soit éclairé des lumières de la foi, il est impossible qu'on ne

se sente intérieurement ému en même temps de deux sentiments contraires : l'un de joie et de satisfaction à la vue de tant d'illustres confesseurs qui *ont sacrifié leur vie pour leurs amis*[1], pour la cause de Jésus Christ et de l'Eglise en Chine; l'autre d'une juste douleur et d'une profonde tristesse, à la pensée de la situation lamentable à laquelle est actuellement réduite cette mission jadis si prospère, et des pertes que l'enfer cause à la religion catholique. Il ne nous reste donc plus qu'à placer notre confiance en Dieu. C'est à lui que nous devons, humiliés et contrits, adresser nos vœux fervents, afin qu'il daigne jeter un regard de miséricorde sur cette vigne dévastée. Cependant nous avons quelque motif d'espérer que le christianisme pourra reprendre son ancienne splendeur et son ancien éclat dans l'immense empire de la Chine; car Dieu, qui tient dans ses mains les cœurs des rois, a amolli la dureté du cœur du monarque régnant. Des témoignages dignes de foi nous ont appris qu'il a loué notre religion comme vraie, se plaignant uniquement de ce que les Européens fussent entrés dans son empire sans autorisation. Des dispositions si heureuses ont ouvert la voie à la délivrance des prisonniers. Les Missionnaires européens de Pékin s'occupaient, avec le consentement du premier ministre, de chercher les moyens propres à réunir tous les prisonniers qui se trouvaient dispersés dans les diverses prisons, en un seul lieu dans l'enceinte d'une même prison, afin de pouvoir mieux les secourir et surtout les fortifier quelquefois de l'aliment eucharistique (ils avaient déjà obtenu, par une faveur spéciale, les corps des Européens morts dans les cachots et leur avaient donné une sépulture honorable); mais personne n'osait plus essayer de solliciter la mise en liberté des pères incarcérés, lorsque tout à coup, et contre toute attente, le 8e jour de la 10e lune de la cinquantième année du règne de Kien-long, ou le 9 novembre 1785 de l'ère chrétienne, les deux pères missionnaires condamnés à un emprisonnement perpétuel furent absous et libérés par l'empereur, en vertu d'un diplôme royal, dont nous donnons la traduction *littérale.*

Décret de Kien-long, empereur de la Chine, de la Tartarie Orientale, etc. donné la 50e *année de son règne, le* 8e *jour de la* 10e *lune.*

« Des Européens, le P. Jean et ses compagnons, étant dernièrement entrés de leur propre autorité sur notre territoire pour prêcher la religion, ont été en passant par Hu-quang reconnus et arrêtés. Quand on les eut examinés, on découvrit que dans les provinces de Chy-si, de Xantung, de Xansi, de Xensi, de Sochuen, et dans d'autres encore, il y avait des gens qui prêchaient la religion sans autorisation, et en conséquence ils ont été successivement chassés de toutes ces provinces et remis au Xin-pu[2], pour y être interrogés et jugés.

[1]) *Posuerunt animam suam pro amicis suis.*
[2]) Le tribunal suprême des délits et crimes.

Ce tribunal les condamna à la peine d'un emprisonnement perpétuel, parce qu'il constata qu'ils n'avaient eu aucun autre dessein que celui de prêcher la religion, et qu'ils n'étaient coupables d'aucun autre crime. Si ces transgresseurs de la loi s'étaient annoncés à nos préfets et s'ils s'étaient rendus à Pékin, ils n'auraient commis aucune faute; mais comme ils n'avaient informé personne de leur arrivée, comme se répandant ça et là clandestinement dans l'Empire pour semer leur doctrine, ils se glissaient partout à la manière de cet animal rusé qu'on appelle Kuci-yu[1], il était à craindre qu'ils ne séduisissent la foule et qu'ils n'excitassent des troubles; c'est pourquoi nous avons dû sévir contre eux pour couper court aux abus. Ces délinquants eussent mérité un châtiment plus grave; néanmoins réfléchissant qu'ils pouvaient arguer de leur ignorance, je ne les condamne qu'à un emprisonnement perpétuel. D'ailleurs, en considérant que ces coupables sont des étrangers qui ne connaissent point nos lois, je n'ai pu m'empêcher de plaindre leur sort. En conséquence, par une nouvelle faveur j'ordonne que le Père Jean et les autres, au nombre de douze, soient remis en liberté. S'ils veulent rester à Pékin, je consens à ce qu'ils demeurent dans leurs églises, pour y vivre suivant leurs usages; s'ils veulent retourner en Europe, le tribunal compétant chargera un mandarin de les conduire sains et saufs à Canton. C'est parce que je désire montrer ma bienveillance envers les étrangers, que j'accorde cette grâce en dehors des lois. Telle est ma volonté; respectez mes ordres à cet égard[2]. »

Or, en vertu de cet édit impérial communiqué aux Missionnaires européens de la capitale, ceux-ci recoururent aussitôt au haut tribunal criminel, et tirèrent de prison leurs confrères rendus à la liberté. Après les avoir embrassés au milieu des démonstrations de la joie la plus vive, ils les conduisirent en voiture à la cathédrale, sur le seuil de laquelle l'évêque diocésain les pressa tendrement sur son sein. Il les introduisit ensuite dans l'église, d'où il passa avec eux, après une courte prière, dans sa demeure. Là, il leur adressa les plus affectueuses félicitations, et leur fit servir un festin copieux, avant de les répartir avec soin entre les quatre églises de la ville. Le sixième jour qui suivit cette fête, avec l'assistance de tous les missionnaires tant européens que chinois, entourés d'une grande pompe, et en présence d'une nombreuse assemblée de chrétiens, le Père Jean et ses compagnons, richement vêtus, allèrent rendre dans la cathédrale de solennelles actions de grâces au Dieu éternel et tout-puissant par des hymnes et des cantiques de louanges accompagnés de divers instruments de musique. L'illustrissime et révérendissime prélat diocésain, ayant exposé à la vénération publique le Très-Saint Sacrement, célébra pontificalement l'auguste sacrifice non san-

[1]) Animal fabuleux, adroit et extrêmement vilain.

[2]) C'est par cette formule que l'empereur termine toujours ses décrets.

glant, durant lequel prêcha l'évêque de Caradro, l'un des confesseurs du Christ; et enfin, après une procession solennelle, le très-zélé chef du diocèse bénit le peuple avec l'hostie sacrée, en lui accordant l'indulgence.

Conformément à la teneur de l'édit impérial ci-dessus cité, il resta libre aux Pères de rester ou de partir. Il y en eut trois, savoir le P. Marien de Norma, Mr Jacques Ferretti et le P. Crescence d'Ivrée, qui désirèrent se consacrer au service de la mission de Pékin; les autres, au nombre de neuf, préférèrent se retirer, pour travailler plus efficacement à la propagation de la religion catholique. Informé de leur résolution, l'empereur ordonna par un nouveau décret qu'ils fussent conduits jusqu'à Canton par deux mandarins du haut tribunal criminel, et de là renvoyés en Europe. En conséquence, le 11 décembre, les neuf Missionnaires, après avoir exprimé à l'évêque diocésain et aux autres Révérends Pères leur gratitude pour tous les services qu'ils en avaient reçus, prirent congé de ces excellents confrères et se mirent en route, et le 11 février 1786 ils arrivèrent heureusement en la ville de Canton. Le lendemain ils furent appelés devant le préfet ou président du tribunal criminel, qui constata leur identité, leur adressa quelques questions en rapport avec les circonstances, et les remit ensuite entre les mains d'un ex-jésuite français, Missionnaire de Pékin, que sa mauvaise santé retenait alors à Canton. Huit jours après, c'est-à-dire le 19 février, les neuf Pères se présentèrent au vice-roi de la Province, et celui-ci décida qu'ils eussent tous à partir pour l'Europe par la voie des îles Philippines, sur deux navires espagnols, qui mettaient à la voile pour Manille, capitale de ces îles. En exécution de cet ordre, on manda les capitaines de ces navires et on leur fit officiellement, avec des instructions spéciales, la remise des Missionnaires, dont aucun cependant ne promit de ne plus retourner en Chine pour prêcher l'Evangile. Les magistrats chinois voulaient leur faire signer une formule contenant clairement cette promesse; mais les courageux apôtres s'y refusèrent, alléguant qu'un pareil engagement était odieux pour la religion, et que d'ailleurs l'empereur ne l'exigeait pas; grâce à ces observations, on ne les força point à donner leur signature.

Au temps fixé, les Missionnaires exilés partirent pour le lieu indiqué, et ce leur fut une grande consolation de penser qu'ils se rendaient dans un pays soumis à un monarque qui se distingue entre tous par sa piété et par son zèle à défendre notre sainte foi; car ils espéraient y trouver, plus qu'ailleurs, l'hospitalité, la protection et les secours dont ils auraient besoin, jusqu'à ce que chacun d'eux pût suivre sa vocation, d'après les conseils de la Sacrée Congrégation ou de ses supérieurs légitimes, pour la plus grande gloire de Dieu : que dans les adorables dispositions de son ineffable Providence il soit par tous loué et béni dans les siècles des siècles! *Amen.*

Rescrit publié par l'empereur de la Chine à propos et à la suite de la prise des Européens.

« Ayant été informé de la prise de quatre Européens, sur qui on a trouvé entre autres choses une lettre[1], écrite à Canton par le procureur de Rome, laquelle portait qu'il envoyait ces quatre Européens dans la province de Xensi pour y prêcher la religion, et qu'il avait chargé Pierre Zai de les faire parvenir jusqu'à Siang-iang, ville de la province de Huquang, où ils devaient s'arrêter quelque temps; ayant en outre constaté que les Européens susmentionnés avaient eu des guides pour se rendre en la ville de Tan-Ching, d'où ils devaient passer directement à Si-gan; et aussi qu'ils avaient été recommandés à une famille nommée Li, etc.; vu une lettre de Pierre Zai, qui fut trouvée par les mandarins, et l'aveu des trois frères, Li-ta, Li-eul, Li-van, et d'autres qui ont cherché à introduire les Européens; vu encore les rapports du vice-roi de Xensi et de Quantung, qui relatent l'aveu du procureur de Rome.

Nous déclarons que nous n'avons jamais interdit aux Européens de se rendre à Pékin, pour y exercer les arts libéraux; nous en avons donné naguère une nouvelle preuve, quand, informé par le vice-roi de Canton de la présence de deux Européens et d'autres, nous avons aussitôt ordonné de les faire conduire à Pékin.

Mais que maintenant le procureur de Rome et d'autres, sans en avertir préalablement le vice-roi, se soient permis par caprice d'envoyer clandestinement des européens au fond de nos provinces pour y propager la religion et y porter des lettres et d'autres objets, voilà certainement une chose tout à fait extraordinaire.

Mais comment se fait-il, ô vice-roi et mandarins, que ce procureur de Rome, qui réside à Canton depuis nombre d'années, vous soit encore inconnu? Et vous, Européens, qui êtes des hommes instruits et civilisés, dites quel est ce brusque changement? Auparavant, toutes les fois que l'un de vous voulait se rendre à Pékin, vous en avisiez préalablement nos mandarins, afin qu'ils nous informassent du tout; maintenant, au contraire, vous avez intro-

[1]) On ne trouva sur les pères aucune lettre ni européenne ni chinoise; car quand ils surent qu'ils seraient dénoncés, ils brûlèrent, comme je l'ai rapporté, tous les papiers qu'ils avaient. Il y a donc lieu de croire que la lettre du procureur, dont il est ici fait mention, est, vu son contenu, la même que celle du prêtre Pierre Zai, la seule que les mandarins aient trouvée dans le livre de prières d'un guide, comme je l'ai remarqué, et qui fit tant de bruit devant les tribunaux. Peu importe, à cet égard, que le rescrit parle aussi séparément de la lettre de Pierre Zai; car c'est la manière des Chinois de faire mille répétitions si mal combinées qu'elles jettent nécessairement la confusion dans l'esprit des lecteurs.

duit furtivement les quatre Missionnaires dont nous avons parlé. Qu'est-ce que cette conduite? En envoyant, comme nous l'avons dit, des Européens pour prêcher la religion, pour porter des lettres dans les provinces les plus reculées de l'Empire, bien loin d'avoir agi avec droiture, nous vous faisons savoir que vous avez par là gravement violé les lois et de l'équité et de la saine raison. Jugez vous-mêmes quel châtiment vous méritez.

Je m'adresse de nouveau à vous, ô vice-roi et mandarins de Quantung, et je vous demande comment dans votre incurie vous avez laissé le procureur de Rome envoyer secrètement des Européens jusque dans les provinces de l'intérieur pour annoncer la religion et porter avec eux des lettres, des livres de prières et d'autres objets semblables[1]? Ne vous était-il pas facile de les reconnaître aux traits de leur visage?

Vous, ô mandarins civils et militaires, qui habitez toute la région qui s'étend entre Quantung et Kuquang, puisque vous avez gardé les passages avec une inattention et une négligence telles que vous avez permis aux Européens de pénétrer jusqu'à Siang-iang, nous ordonnons qu'on fasse des perquisitions dans tous les lieux et dans toutes les villes où ils ont passé, et qu'on dépose tous les mandarins qui n'ont point rempli leur devoir.

Nous vous ordonnons à vous, Mandarins de Huquang, de vous livrer dans les environs de votre ville à d'actives perquisitions et de prendre Pierre Zai et tous ceux qui portaient des lettres ou qui étaient mêlés à cette affaire. Quand ils seront entre vos mains, examinez-les avec le plus grand soin, et observez ce qui est dit dans les lettres des membres de la famille Li, qui se sont enfuis à Sigan. Nous ordonnons de même au Vice-roi de Huquang de faire des investigations diligentes et positives sur les Européens[2] envoyés par le Procureur de Rome pour prêcher la religion, et de

[1]) Les quatre missionnaires arrêtés n'avaient rien de tout cela. Mais des lettres, des livres de prières, des images, des crucifix, des médaillons et d'autres objets religieux, trouvés dans la barque, appartenaient aux chrétiens, qui les avaient apportés de Canton, et qui, pour ne point trop aggraver leur cause, déclarèrent en justice qu'ils appartenaient aux Européens.

[2]) Ces magistrats employèrent certainement tous les moyens pour amener les quatre prisonniers européens à déclarer par qui et à qui ils avaient été envoyés, afin de pouvoir les mettre en cause; mais comme, de peur de nuire spécialement aux missions, ils firent entendre par signes et par gestes, dès leur premier interrogatoire, qu'ils ne connaissaient pas la langue chinoise, les choses se passèrent de même dans les autres, de sorte que les préfets ne purent jamais rien en apprendre. Cependant les juges ne renoncèrent pas à leur dessein, et de tribunal en tribunal ils s'efforcèrent avec un égal zèle d'arracher aux missionnaires des explications sur les deux points si importants que nous avons énoncés; mais quoique les pères comprissent les questions qui leur étaient faites, ils embrouillaient leurs réponses et en changeaient le sens avec tant d'art, que les mandarins n'y entendaient rien ou n'en con-

rechercher à qui ils étaient adressés, afin d'arrêter immédiatement tous ces complices. Les Européens sont depuis longtemps de la même religion que les sectateurs de Mahomet; il est donc à croire que leurs lettres étaient destinées aux musulmans rebelles, et que c'est pour cela qu'ils se rendaient dans la province de Xensi, afin de faire part à ces rebelles de quelque nouvelle affaire secrète. Voilà ce qu'il y a lieu de craindre, et ce, par conséquent, ô Vice-roi, à quoi vous devez veiller. Rappelez-vous, ô Vice-roi et Mandarins, que nous vous faisons parvenir la présente lettre d'un point fort éloigné, pour vous manifester notre volonté. Obéissez et respectez nos ordres.»

MÉMOIRE SUR LE SÉJOUR DE LA SAINTE FAMILLE EN EGYPTE.

Il y a aussi une partie de l'ancien pays des Pharaons qui est une Terre Sainte, c'est-à-dire une Terre sanctifiée par les traces enfantines de l'Homme-Dieu, alors qu'il s'y réfugia avec Marie et Joseph pour se soustraire à la fureur d'Hérode, et qu'il y resta, on ne sait point au juste combien de temps, mais certainement plus d'une année. En souvenir de cet événement, les pèlerins de Jésusalem s'agenouillent sur le territoire de Bilbeis près d'un énorme tronc de paliure épineux[1], parceque, d'après une tradition des Turcs et des chrétiens du pays, cet arbre marque une halte de la Sainte Famille, quand elle se retira en Egypte. La vénération que les Musulmans professent pour cet arbre, qu'ils appellent *l'arbre de la Vierge*, est telle, qu'ils réservent le terrain voisin pour la sépulture de leurs Santons les plus respectés. Mon excellent ami, le chevalier Grassi, de Pistoie, premier médecin d'Alexandrie, me rapportait dernièrement à Turin une légende moderne sur cet arbre, telle qu'elle lui avait été racontée par de graves Musulmans de Bilbeis : c'est qu'au temps de l'expédition française en Egypte, les soldats de Napoléon, qui avaient des sentiments bien différents de ceux des héros conduits par le saint roi Louis IX, cherchèrent à abattre le vieil arbre sacré, pour en

cluaient que le contraire de ce qu'ils voulaient; la scène se terminait donc par des éclats de rire, et quelquefois par des menaces. A la fin, on fit venir des interprètes de Canton, croyant atteindre ainsi le but proposé. Mais comme ces derniers savaient à peine un patois portugais, les missionnaires objectèrent qu'étant italiens, ils ne connaissaient que la langue italienne, ils s'obstinèrent à ne dire que des choses vagues et équivoques, qui ne permirent point aux magistrats de découvrir ce qu'ils cachaient. Toutefois le caprice soit des interprètes, soit des mandarins, soit des prisonniers eux-mêmes introduisit ensuite quelques modifications dans les réponses de ces derniers; elles furent, du reste, inoffensives; car d'autres avaient alors déjà révélé tout le plan et toute l'organisation des missions.

[1]) Le *paliurus aculeatus* de Linnée, en arabe, *nabaca*.

alimenter le feu de leurs marmites; mais au premier coup de hache qu'ils portèrent à la souche, un prodige effrayant les arrêta; car des gouttes de sang jaillirent de l'entaille. L'espace de terrain que ce paliure ombrage de ses amples rameaux pourrait contenir une réunion de plus de deux cents personnes.

Un autre arbre (c'est un sycomore gigantesque et décrépit, au milieu d'un bosquet de citronniers), un autre arbre et une fontaine (la seule peut-être qui existe dans toute la Basse-Egypte) marquent encore la dernière station des saints pèlerins de Nazareth, près du village de Matarieh, là où s'élevait, à une demi lieue de distance du Caire, Héliopolis, la plus fameuse de tant d'antiques cités. En outre, dans un faubourg de cette ville, qu'on nomme le Vieux-Caire et qui est l'ancienne Babylone d'Egypte, il y a une église de Cophtes schismatiques, où l'on vénère une chambre souterraine que l'on croit avoir été habitée par les augustes exilés, durant leur séjour dans le royaume des Ptolémées. Beaucoup de personnes pourront concevoir quelque doute sur la véracité d'une tradition qui désigne si précisément ces lieux comme consacrés par la présence de Jésus-Christ, dans un pays idolâtre, où il était venu en étranger et où il a dû garder l'*incognito*. Mais pour faire tomber ce doute il suffit de penser que l'Egypte était en ce temps-là pleine d'Hébreux, et que par conséquent Joseph et Marie avec le divin enfant ne s'y trouvèrent pas (ceci soit dit avec la permission de certains auteurs pieux, auxquels manque souvent le sens d'une bonne critique) au milieu de païens et d'ennemis, et qu'ils ne purent pas y séjourner, sans être bien connus d'une foule de leurs compatriotes. Onias IV, dépouillé du pontificat suprême par Jason et Ménélas, assassins de son père Onias III, avait été très-bienveillamment accueilli en Egypte par Ptolémée Philométor, et on avait obtenu l'autorisation de bâtir à Léontopolis un temple au Dieu d'Abraham, où il appela des prêtres de la race d'Aaron et exerça les fonctions héréditaires du pontificat, qui lui avaient été disputées dans sa patrie. Beaucoup d'Hébreux fugitifs s'y retirèrent et y fondèrent la ville d'Onion ou Onim. Ceci arrivait plus de cent ans avant l'ère chrétienne. Il y avait d'ailleurs, sous les derniers Lagides, plusieurs colonies juives en Egypte; un quartier entier d'Alexandrie était occupé par des Israëlites, et leur nombre total s'élevait à peu près à un million, qui étaient instruits et gouvernés d'après leurs propres lois[1]. Le christianisme, prêché en Egypte par l'évangéliste St Marc, y fit aussitôt de nombreux prosélytes, et l'on ne parvint jamais à l'en extirper. Ainsi ces lieux honorés par Jésus-Christ de sa divine présence, ont pu très-bien être

[1]) Tout cela résulte des récits de Josèphe et de Philon, l'un et l'autre juifs et contemporains des apôtres. Ce temple d'Onias fut détruit par les Romains, suivant l'ordre de Vespasien.

signalés à la piété chrétienne, et la tradition a pu nous en transmettre un souvenir immuable et constant.

La fontaine de la Vierge près des ruines d'Héliopolis a servi pendant seize siècles à arroser le baumier (*Amyris opobalsamum*), que l'on y cultivait dans un jardin gardé avec des soins jaloux, depuis que Cléopâtre avait été autorisée par Marc-Antoine à l'y transplanter de Jéricho. Ce précieux arbuste, qui croissait autrefois dans l'ancienne Judée près de la fontaine d'Engaddi, d'où les Egyptiens tiraient le baume à un prix énorme pour la préparation de leurs momies; cet arbuste pour la conservation duquel les Romains luttèrent avec les Hébreux, lorsque ceux-ci cherchaient à le détruire en haine des envahisseurs de leurs pays; cet arbuste dont la gomme aromatique se paya à une certaine époque au poids de l'or, et à un poids double du sien; cet arbuste enfin qui mourait, si on le taillait avec le fer, ou si on l'arrosait avec une autre eau que celle d'Engaddi et de Matarieh; cet arbuste, après avoir disparu de la Judée, où les Romains avaient continué avec grand succès à le cultiver, périt aussi en Egypte au commencement du XVIe siècle, à la suite d'un débordement extraordinaire du Nil qui le submergea. De temps immémorial la pharmaceutique, la parfumerie, et l'Eglise, qui emploie le baume pour les saintes huiles, le faisaient venir de Matarieh. On y cultivait le baumier, pour le compte du gouvernement, avec une telle jalousie, qu'à l'exception du petit nombre d'hommes attachés au service de ce jardin, il n'y en avait guère qui pussent se vanter d'avoir vu cette plante. Macrisi, écrivain arabe (de 1362 à 1442), qui dit que tous les rois de la terre achetaient le baume de l'Egypte, avoue que les Egyptiens le falsifiaient. En effet, au siècle où il vivait, les droguistes du Caire furent convaincus d'avoir vendu aux négociants chrétiens, à raison de vingt-cinq pièces d'or par quintal, au lieu de la véritable huile du baumier, une décoction de momies, dans la préparation desquelles on avait fait autrefois entrer un peu de baume. Aujourd'hui encore cette vieille fraude continue au Caire, et j'en ai eu moi-même la preuve à mes dépens. Le baume y est apporté par les pèlerins de la Mecque, et provient de l'Arabie, où le Suédois Pierre Forskl, disciple et ami de Linnée, en découvrit la plante, vers le milieu du siècle dernier.

Dès les temps de l'empire chrétien une église avait été érigée sur la source de Matarieh. Elle était, en 1597, tombée en ruine, quand les Missionnaires Franciscains, qui la possédaient, la relevèrent, grâce aux aumônes des marchands chrétiens. Il ne reste maintenant aucune trace ni de l'une ni de l'autre de ces constructions. Quant à l'église des Cophtes au Vieux-Caire, tout ce que je puis dire, c'est que les catholiques peuvent y entrer quand ils veulent, et leurs prêtres y célébrer la Sainte Messe. Dans l'année que j'ai passée dans la capitale de l'Egypte moderne, je suis allé plusieurs fois visiter la grotte sacrée que couvre cette église, ainsi

que l'arbre et la fontaine d'Héliopolis, qui rappellent au Musulman et au chrétien d'Egypte *Issa, Mariam* et *Iusef*. Mais quand ayant achevé mon pèlerinage aux Lieux Saints, j'étais sur le point de retourner dans cette chère Italie que j'avais quittée depuis trois ans; quand, avec le désir de plus en plus vif de revoir le lieu natal, croissait aussi en moi l'appréhension des périls du retour (périls trop réels dans une traversée en mer au cœur de l'hiver); quand, en un mot, je songeais à abandonner l'Orient pour rentrer dans la patrie, je sentais plus que jamais le besoin d'aller prier là où les trois saints exilés avaient tant prié eux-mêmes, en soupirant après le jour où ils reverraient l'humble toit de Nazareth, les arbres et les fontaines de leur patrie bien-aimée. (D. P. A. B.)

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

TARTARIE.

LES TARTARES AU CONCILE DE LYON, ET CONTINUATION DES MISSIONS FRANCISCAINES PARMI EUX TANT EN PERSE QU'EN CHINE.

1280.

Nous avons dit, dans la précédente livraison des *Annales*, que les Tartares eux-mêmes rendirent hommage au Pontife Romain, au Concile de Lyon, et que cette circonstance nous fournirait le sujet du présent article. Afin de tenir parole, il est nécessaire que nous reprenions maintenant le récit des vicissitudes par lesquelles ce peuple a passé dans la Perse, d'où partirent, pour se rendre auprès de Grégoire X, les envoyés du Khan Abaka, dont nous avons à parler.

Or, de même qu'il avait chargé Kublai d'achever la conquête de la Chine, de même Mangu-Khan confia le soin de mener à bonne fin celle de la Perse à Hulagù, son autre frère, qu'il mit à la tête d'une grosse armée suivie d'une foule d'ingénieurs chinois. Il avait donné ordre de réserver pour l'usage de ces troupes les prairies situées sur leur passage à l'occident des monts Tungat, et prescrit à ses intendants en Perse de tenir prêtes pour chaque soldat cent mesures de farine et cinquante de vin; il avait d'ailleurs recommandé particulièrement à son frère d'exterminer dans ces contrées les assassins Ismaëlites et d'en soumettre le calife. En conséquence, Hulagù se mit en marche, recevant partout des hommages, et comme il exigeait de tous les habitants du pays qu'il traversait le tribut dû par des vassaux, son armée, à mesure qu'il avançait, se grossissait sans cesse. Or, les assassins étaient maîtres de beaucoup de forteresses dans le Cuistan et dans le

Rudbar, ainsi que dans la Syrie, et par là ils terrifiaient tellement leurs voisins, que les habitants de Cazvin avaient pris l'habitude de fermer leurs portes, à l'approche du soir, de cacher tous leurs objets précieux, et de poster des sentinelles continuellement sous les armes. Ceux que protégeait l'éloignement ne les redoutaient pas moins. Il s'ensuivit que tous les émirs des environs s'unirent avec empressement à Hulagù que seconda le Calife lui-même; car il regardait avec terreur les cent forteresses au moyen desquelles les assassins bloquaient en quelque sorte ses Etats. Ils étaient alors gouvernés par un certain Rokneddin, parricide, homme faible et incapable, et de plus dominé par un astronome de Bagdad, appelé Nassireddin, le plus illustre musulman du XII[e] siècle, mis par ses compatriotes au niveau de Ptolémée. Blessé dans sa vanité scientifique par le calife, Nassireddin s'était réfugié près du Cheik de la montagne, contre lequel néanmoins il n'eut pas honte de machiner une trahison. En effet, c'est d'après son conseil que Rokneddin consentit à demander la paix à Hulagù, allant jusqu'à promettre de démolir une partie de ses châteaux forts. Cependant cette condescendance ne suffit point pour le préserver de la guerre, parce qu'il refusa de se rendre en personne devant le chef mogol. Il vit donc tomber quarante de ses forteresses, et après que tous les livres de sa secte eurent été livrés aux flammes dans celle d'Alamut, il y fut lui-même égorgé en même temps que tous ses Ismaélites, qui avaient déjà auparavant été séparés les uns des autres et mêlés aux troupes mogoles. C'est ainsi que le monde échappa enfin à l'opprobre dont le couvraient ces scélérats, comme parfois la peste est emportée par un brusque orage. Hulagù n'avait plus qu'à détruire la puissance du calife de Bagdad, ville extrêmement populeuse, mais faiblement gouvernée par Mostasem, prince imbécile, qui, pour s'amuser à la manière d'un enfant, laissait le poids des affaires à ses ministres, et qui, s'imaginant inspirer le respect à la multitude en se cachant aux yeux de tous, ne se montrait jamais, pas même aux princes qui venaient lui rendre hommage et devaient se contenter de pouvoir porter à leurs lèvres un morceau d'étoffe figurant le bord de la robe du calife. Ce morceau d'étoffe était suspendu à la porte, dont les tributaires baisaient aussi le seuil, comme les pèlerins baisent la pierre noire et le voile de la Caaba. Même lorsque dans les

grandes solennités il sortait du palais à cheval, le calife se couvrait le visage d'un voile noir. Or, Hulagù, choisi par la Providence pour le renverser, lui envoya un messager qui, suivant le récit de l'historien Rascid-Eldin, lui adressa ce discours : « Tu ne m'as prêté aucun secours contre les Ismaëlites. C'est pourquoi, bien que ta dynastie soit ancienne et illustre et favorisée par la fortune, j'ai à te dire que la lune ne brille que quand le soleil se tient caché. Tu sais comment depuis Tchinghiz-Khan jusqu'aujourd'hui les Mogols ont traité le monde. » Après avoir ensuite passé en revue et rappelé les dynasties et les nations qu'ils avaient détruites, et lui avoir ordonné de raser les murs et de combler les fossés de sa ville, il conclut en ces termes : « Te plaît-il de te sauver avec ta famille? suis mon avis; si tu y résistes, je verrai quelle est à son égard la volonté de Dieu! » Mais le calife, tout fier encore de l'ancienne puissance de sa maison, osa répondre avec hauteur, oubliant que les forfanteries ne servent à rien, quand elles ne sont point appuyées par la force. Aussi Hulagù s'écria-t-il : « Je vois que le calife se bande comme un arc; mais si l'Eternel nous vient en aide, je saurai bien le punir de son audace, en le redressant comme une flêche! » Le visir eut beau engager Mostasem à s'humilier et à calmer ainsi la colère de son ennemi; enivré par les adulations des courtisans, il fit, au milieu de leurs applaudissements insensés, entendre ces paroles : « Et de qui la famille d'Abbas pourrait-elle avoir quelque chose à craindre? Est-ce que par hasard les monarques eux-mêmes qui règnent sur les nations de la terre ne sont pas à l'égal de mes soldats? Prends courage, ô visir, et ne t'effraie pas des bravades des Mogols. » Et en même temps il prêcha la guerre sainte contre Hulagù. Une rencontre eut lieu sur la rive occidentale du Tigre, et après une lutte acharnée la victoire resta indécise. Les soldats du calife voulurent pour faire montre de valeur passer la nuit sur le champ de bataille; mais les Mogols, rompant les digues du fleuve, les noyèrent dans les eaux. Le 5 février 1258, les bannières de Hulagù flottèrent ainsi tout-à-coup sur les tours de Bagdad. Pendant sept jours entiers la ville fut livrée au fer et au feu et vit massacrer quatre-vingt mille de ses habitants; les autres ne durent leur salut qu'à la clémence du général mogol. Les historiens n'indiquent pas d'une manière certaine le

genre de mort qui fut infligé au malheureux et imbécile Mostasem; l'opinion la plus probable d'un grand nombre, c'est que les vainqueurs le mirent dans un sac cousu et le traînèrent ainsi sans aucun ménagement à travers les rues de sa capitale. Voilà comment la fameuse Bagdad, la métropole de l'Islam pendant plus de cinq siècles, devint un monceau de ruines; voilà pourquoi l'iman, allant le premier vendredi de mars réciter le Kutabet dans la mosquée déserte, n'y fit point la prière d'usage pour le calife et prononça ces paroles : « Louange à Dieu qui a détruit les superbes et anéanti les habitants de cette capitale! ô Seigneur, secourez-nous dans nos calamités, car Islam n'en a jamais essuyé de plus grandes : nous appartenons au Seigneur, et c'est à lui que nous retournons[1]. »

Cependant Hulagù vainqueur pénétra dans la Syrie, qu'il occupa tout entière depuis Damas jusqu'à Gaza; mais rappelé tout à coup dans les provinces conquises en Perse, il dut y laisser son lieutenant Kui-Buga. Celui-ci fut surpris et défait par Coutouz, chef des mamelucks, le même que tua plus tard Bibars pour usurper son trône[2]. On voit ensuite Hulagù recevoir en 1263 une nouvelle investiture des États qu'il possédait, de son frère Kublai, qui, comme nous l'avons raconté, avait succédé à Mangù dans la dignité de grand khan; et convoquer l'année suivante en Tauride une assemblée générale à laquelle assistèrent, outre les princes et généraux mogols, plusieurs princes, soit musulmans, soit même chrétiens : les deux David, rois de Géorgie, Hayton d'Arménie, Bohémond VI d'Antioche, et d'autres puissants seigneurs de la Géorgie et de l'Arménie. On leur proposait une ligue dont le but était l'extermination des Mamelucks. Mais Hulagù vint à mourir en 1265, laissant pour successeur Abaka, son fils aîné. Or, après la digression qui précède sur le caractère et les développements de la puissance des Mogols, au milieu desquels les Missionnaires de la foi de Jésus-Christ avaient à travailler, c'est de ce prince que nous devons parler avec quelques détails en ce qui concerne spécialement les Missions Franciscaines.

[1]) Voir la *Biographie universelle*, tome XX, à l'art. Hulagù; et l'*Histoire universelle* de Cantù, tome XII, chap. 15.

[2]) Voir le chap. Ier du livre II de l'*Histoire universelle des Missions Franciscaines*.

A peine Abaka fut-il monté sur le trône que, non moins bien disposé que son père en faveur des chrétiens, il rechercha avec empressement l'amitié du Pape, auquel nous le voyons envoyer des ambassadeurs. Nous avons dit que son père aimait aussi les chrétiens; en effet, il leur avait laissé ériger, dans son *ulus* de la plaine de Mughan, un oratoire où les Arméniens, les Géorgiens et les Syriens célébraient également l'office divin[1]. Or, quand ces ambassadeurs se furent abouchés à Constantinople avec les deux Franciscains Jérôme d'Ascoli et Bonne Grâce de St Jean à Persiceto, que Grégoire X y avait envoyés en qualité d'apocrisiaires de l'Eglise romaine près de l'empereur Paléologue[2], ils demandèrent en grâce de les avoir pour guides et compagnons jusqu'à Lyon; ce à quoi les deux Missionnaires consentirent de grand cœur. Il en résulta que, convaincus par les fréquents entretiens sur la religion qu'ils eurent durant le voyage, l'un des ambassadeurs et deux hommes de sa suite demandèrent le baptême pour embrasser le christianisme. Ce bonheur leur fut accordé le 16 juillet, au grand étonnement et à la grande joie de tout le Concile; la cérémonie fut présidée par le cardinal évêque d'Ostie, qui ne pouvait retenir ses larmes, non plus que les autres Pères rendant avec lui mille actions de grâces au ciel pour un événement si inespéré. Le Souverain Pontife se mit ensuite à conférer avec les ambassadeurs de l'affaire pour laquelle leur maître les avait envoyés à Lyon, et qui était de s'entendre et de conclure une alliance avec la chrétienté contre les musulmans; et quand ils furent près de partir, il leur remit pour Abaka la lettre suivante, qui mérite d'être rapportée :

« A l'illustre Abaka, roi des Tartares! Qu'il obtienne dans le siècle présent la grâce, et qu'elle le conduise à la gloire dans le siècle futur!

« Nous avons reçu avec une vive satisfaction de notre âme et le visage joyeux les lettres et les ambassadeurs qu'il a plu à Votre Altesse de nous envoyer. Ils sont arrivés au moment où nous célébrions le saint concile général de Lyon, auquel, comme on vous le dira, assistaient un grand nombre de princes et de vénérables pasteurs. Et après que vos lettres eurent été lues en pleine assemblée, et que nous eûmes entendu favora-

[1]) Voir Raynaldi, année 1258, n. 42, et année 1260, nos 26 et 29.
[2]) Voir la précédente livraison des *Annales*.

blement ce que vos députés venaient nous proposer en votre nom, nous avons, l'esprit humilié et le cœur contrit, imploré le Très-Haut, afin qu'étant la lumière véritable, destinée à éclairer tout homme qui vient en ce monde, il vous accorde, à vous et à tous les vôtres, de voir luire si bien la vérité dans la splendeur de sa face, que, marchant dans la voie de ses préceptes, vous travailliez efficacement à l'exaltation de la foi chrétienne et à votre salut. Quant à ce que voudrait votre altesse, nous avons jugé bon, avant que l'armée chrétienne passe la mer, d'en conférer avec vous par des ambassadeurs que nous nous disposons à vous envoyer, et il nous serait difficile de mettre ce projet à exécution sans inconvénients; ils vous apporteront, du reste, à cet égard, une réponse nette et positive dont nous espérons que vous serez satisfait, et en même temps, pourvu que vous daigniez les écouter avec bienveillance, ils vous décideront, s'il plait à Dieu, encore à une autre chose plus importante tant pour votre salut éternel que pour celui de tout votre peuple. Lyon, dans la troisième année de notre pontificat. »

Encouragé par cette lettre de Grégoire, Abaka attendait au plus tôt les envoyés qu'on lui annonçait, afin de traiter avec eux tant de l'alliance projetée que de la prédication de la foi catholique dans ses Etats; mais comme ils tardaient à venir, il s'empressa de députer lui-même en Occident d'autres ambassadeurs, chargés de s'informer des causes de ce retard et de hâter le départ de ceux du Souverain Pontife. Les envoyés trouvèrent sur le trône pontifical le pape Jean XXI; car trois papes étaient morts en un temps si court, c'est-à-dire du commencement de 1276 au mois de septembre de la même année, savoir Grégoire X, Innocent V et Adrien V, sans parler du Mineur Vice domino de Vice dominis, qui passa de vie à trépas le jour même de son élection. Les nouveaux ambassadeurs Tartares demandaient formellement des Missionnaires au nom d'Abaka leur maître, et même en celui de son oncle Kublai; ils déclaraient, en outre, que l'un était disposé à laisser ses sujets embrasser librement la religion chrétienne et l'embrasserait lui-même, et que l'autre était déjà régénéré dans les eaux du baptême. On ne saurait dire de quelle joie une pareille nouvelle remplit le cœur du pape Jean. Mais il fut, lui

aussi, tout à coup surpris par la mort sous les ruines de la chambre qu'il occupait. Il fut donc nécessaire, pour prendre les mesures convenables dans une si grande affaire, d'attendre l'élection du nouveau pontife, qui tomba sur la personne de Nicolas III. Dès que celui-ci eut ceint la tiare, il songea sérieusement à reprendre les négociations entamées, et croyant que nul ne remplirait les fonctions de nonces et de Missionnaires avec plus de succès que les Franciscains dont l'on avait déjà reconnu l'habileté pour la conversion des peuples et des princes infidèles, spécialement des Tartares, il désigna cinq religieux de leur Ordre, savoir Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo[1], auxquels il prescrivit de s'occuper immédiatement de leur haute mission, par la lettre suivante :

« Aux Frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, de l'Ordre des Mineurs, nos nonces dans le pays des Tartares, salut et bénédiction apostolique! Chargé, malgré notre indignité, de tenir sur la terre la place du Pasteur éternel, nous nous sentons obligé par là même d'avoir un soin particulier du salut de tous les hommes. A vrai dire ce salut est le plus grand désir de notre cœur, et nous tendons à ce but avec la plus vigilante attention, mettant en œuvre, autant qu'il nous est donné, toutes nos forces afin d'y parvenir. Aussi, bien que notre esprit soit partagé entre mille affaires importantes dont nous sommes pressé de toutes parts et comme accablé, nous n'en tenons pas moins celle-là à cœur. Car nous avons bien de quoi gémir et de quoi soupirer en voyant comment tant d'hommes trompés

[1]) Voir Wadding, *Annales*, tome V, année 1278; Raynaldi, ib.; Fleury, *Histoire ecclésiastique*, Liv. XXXV, etc. — Ici nous devons citer le document très-curieux et très-important que Louis Galletti a puisé aux archives du Vatican et publié (Rome, 1766) dans son *Mémoire sur trois anciennes églises de Rieti*, et que nous a communiqué l'excellent comte Pierre Cernanzai d'Udine. Voici ce document : *Hic incipit Assizia continens nomina omnium illorum qui recipiunt prebendas à Marestallà Domini papae Nycolai. Summa omnium prebendarum est CXXXII. Equi marestalle albe sunt XX. Item sunt in eadem marestalla muli et mule IX. Item equi et mule de marestalla nygra sunt XXX. Item sunt de bestiis marestalle nygre apud fratrem Gerardum et socios de ordine minorum, qui vadunt ultra mare contra Tarteris XI : videlicet IIII roncini et VII muli et mule.*

par les artifices de Satan périssent misérablement, soit parce qu'ils ignorent tout à fait le chemin du salut, soit parce que trop souvent ils l'ont abandonné. C'est pourquoi il est nécessaire, afin de ne rien négliger de ce qui regarde notre office, que nous nous employions de tout notre pouvoir à écarter tous ces périls des âmes, en suppliant le Très-Haut de daigner accorder à celles qui sont égarées la grâce d'apercevoir si distinctement les rayons de la vérité, qu'elles puissent aisément rentrer dans les voies de la justice, et qu'éclairées par la véritable lumière qui est le Christ, elles rejettent loin d'elles ce qui est contraire à son nom, et se mettent à pratiquer ce qui peut leur être utile. Or, comme Abaka, le magnifique prince et illustre roi des Tartares Orientaux, a informé notre prédécesseur, le pape Jean d'heureuse mémoire, et ses frères les cardinaux, au nombre desquels nous étions nous-mêmes à cette époque, que lui ainsi que notre très-cher fils en Jésus-Christ Kublai, grand Khan et empereur souverain de tous les Tartares, qu'on dit être déjà chrétien, attendent avec impatience des Missionnaires de l'Eglise romaine, qui puissent leur enseigner à eux, à leurs enfants et à leurs peuples la foi chrétienne, et qui les régénèrent dans les eaux du baptême, nous Vicaire indigne de Jésus-Christ et successeur du bienheureux Pierre, profondément touché de cette démarche d'Abaka, et voulant remplir notre obligation de procurer le salut de si grands princes et peuples, avons jugé bon de nous adresser à vous que nous savons être des religieux d'une piété éclairée, de saintes mœurs, doués par la Providence divine de hautes vertus et d'une excellente doctrine, pour nous décharger sur vous de cette partie du poids de notre sollicitude pastorale, ayant la confiance ou plutôt la certitude que vos travaux produiront des fruits précieux, agréables à Dieu et à nous. Après avoir, en conséquence, consulté nos frères les cardinaux, nous vous envoyons, comme des anges de salut, dans ces contrées, pour y exercer le ministère apostolique, vous engageant par la présente lettre à placer, pour la rémission de vos péchés, toutes vos espérances en Celui qui dirige et protège les pas de ses apôtres. Ainsi soutenus par sa grâce et pleins de confiance, vous irez vous présenter à Abaka, afin que, par vos exhortations et vos enseignements, vous puissiez l'amener avec

ses enfants, ses peuples et ses soldats, à la connaissance de la vraie foi orthodoxe, de sorte que, avec l'aide de la divine miséricorde, qui voudra bien suppléer à l'insuffisance de vos paroles, ils ne forment plus qu'une société avec les peuples fidèles de l'Eglise et s'assurent les moyens d'arriver au salut[1]. »
Le pontife continue ensuite en leur donnant le pouvoir d'absoudre des censures, d'accorder des dispenses, de bénir les cimetières, outre d'autres pouvoirs propres à assurer l'efficacité des œuvres de leur ministère, et qu'il est inutile d'énumérer. Mais il faut que nos lecteurs connaissent les deux lettres qu'ils furent chargés de remettre, l'une à Abaka, Khan de Perse, l'autre à Kublai, empereur de Chine, auxquels ils allaient se présenter comme missionnaires et nonces de Rome. La première était conçue en ces termes :

« A l'excellent et magnifique prince, à l'illustre roi des Tartares orientaux Abaka, à qui Dieu accorde la grâce de connaître la voie de la vérité ! En vérité la sainte Eglise romaine a tressailli et tressaille encore d'allégresse dans le Seigneur, en pensant à ce que vous avez fait savoir par vos ambassadeurs Jean et Jacques Vassalli et par les lettres dont ils étaient porteurs à notre prédécesseur le pape Jean et à ses frères les cardinaux, qui en ont tous éprouvé une grande joie. Car les lettres présentées par vos envoyés disaient que du moment où l'armée chrétienne des croisés passerait en Terre-Sainte, vous étiez disposé, de votre côté, à la laisser librement pénétrer dans votre pays, pour en combattre les ennemis, c'est-à-dire les Sarrasins, et que non content de lui procurer tout ce dont elle aurait besoin, vous vous joindriez à elle en personne à la tête de vos valeureuses troupes. Vous le priiez ensuite d'ajouter foi à tout ce que lesdits ambassadeurs seraient chargés de déclarer en votre nom; et en fait ils firent, entre autres, une déclaration, qui sera sans doute très-agréable à Dieu, comme elle l'a été à notre prédécesseur susnommé, ainsi qu'à tous ses frères les cardinaux, au nombre desquels nous étions alors. Certainement, un pareil événement est bien propre à remplir les esprits des fidèles d'une joie extraordinaire et bien digne d'être célébré par toutes sortes de louanges; car, si les actes répondent aux paroles,

[1]) Voir Wadding, *loco citato*, et Raynaldi, ibid.

c'est un événement qui contribuera au salut d'une foule innombrable d'âmes. Nous voulons parler du dessein de notre cher fils en Jésus-Christ et votre oncle Kublai, grand Khan et illustre empereur de tous les Tartares, qu'on dit être déjà baptisé, d'obtenir de cette Eglise romaine des missionnaires, qui vous enseignent la foi chrétienne à vous, à vos enfants et à vos peuples, et qui vous confèrent, une fois instruits, le sacrement du baptême. Oh! oui, que la sainte mère l'Eglise se réjouisse en son divin époux Jésus-Christ, de ce que la divine miséricorde lui accorde de faire renaître tant d'enfants à sa grâce dans le bain baptismal! Que le pasteur de l'Eglise se réjouisse également de voir ainsi la société chrétienne accrue d'un peuple nouveau et plus nombreux peut-être qu'il n'en a jamais existé! Heureux notre temps, s'il nous était réellement donné de procurer à la cour céleste un sujet de pareille joie! Déjà les choses que votre Altesse nous offre nous paraissent non-seulement d'une grande, mais d'une très-grande importance. Aussi n'hésitons-nous pas à penser que c'est le doigt de Dieu qui vous meut, lorsque vous vous montrez enflammé d'un tel zèle pour Jésus-Christ, que vous offrez votre propre personne, et votre brave peuple, et votre pays, et toute sorte de secours et de vivres pour qu'on puisse enfin vaincre ses ennemis. Vous rendant donc mille actions de grâces du concours que vous nous offrez pour le triomphe des armées chrétiennes en Palestine, et l'acceptant dès à présent, nous vous informons que, quand le moment opportun sera venu, nous en profiterons volontiers. En attendant, pour assurer le salut de votre âme et de celle de votre oncle Kublai, grand Khan, et des âmes de vos enfants et de vos peuples, nous nous acquittons envers vous, en vous envoyant, suivant le conseil de nos frères les cardinaux, les frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, de l'Ordre des Mineurs, porteurs des présentes, hommes d'une religion éclairée, de saintes mœurs et profondément versés dans l'étude des livres sacrés, afin que vous et vos enfants et vos peuples soyez amenés, grâce à leurs salutaires enseignements, à la connaissance de Jésus-Christ, notre Maître et Sauveur, et que ceux d'entre vous qui n'ont pas encore été baptisés ou qui ne

l'ont pas été dans la forme voulue, c'est-à-dire AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, soient régénérés par eux selon le rite de l'Eglise de Dieu, et que tous vous offriez ainsi dans l'observance de la foi chrétienne votre culte à celui dont le nom glorieux est au-dessus de tout autre nom. Nous avons ordonné à ces Frères Mineurs, tant par écrit que de vive voix, de se rendre, au moment qui vous paraîtra convenable, près du grand Khan Kublai, afin de travailler aussi en ces lieux (en Chine) au salut des âmes, et avec l'aide de la grâce qu'ils ont reçue du Dieu des miséricordes, d'y mettre à exécution ce que vos ambassadeurs nous ont fait connaître verbalement, et que nous désirons avec ardeur; c'est pourquoi nous prions votre Altesse de daigner RECEVOIR AVEC BIENVEILLANCE LESDITS FRÈRES MINEURS COMME ELLE RECEVRAIT NOTRE PROPRE PERSONNE, et nous l'exhortons en outre à les traiter convenablement, en ajoutant foi à tout ce qu'ils vous diront de notre part sur la réception du baptême, sur l'enseignement de la foi chrétienne et sur la manière de l'observer, et enfin à les envoyer sous une bonne et sûre escorte au grand Khan (de la Chine) en pourvoyant à leurs dépenses et à tout ce dont ils pourront avoir besoin. Et comme à raison des DANGERS DU VOYAGE, DE LA LONGUEUR DE LA ROUTE, ET DE L'INCERTITUDE DU TEMPS QU'ILS DEVRONT PASSER DANS CES RÉGIONS, il nous est impossible de les munir de toutes les choses nécessaires, de manière à ne manquer d'aucune, nous vous les recommandons vivement, soit quand ils s'y rendront, soit pendant le séjour qu'ils y feront, soit enfin quand ils en partiront, de telle sorte qu'ils puissent revenir près de nous et de nos frères, heureux de leurs fatigues, et même tout fiers d'avoir recueilli le fruit désiré du salut d'une si grande nation. Nous vous recommandons enfin tous les chrétiens qui demeurent ou qui par suite d'une circonstance quelconque viendraient à passer dans les pays soumis à votre domination; car si vous les couvrez de votre protection et les défendez en cas de besoin, vous pratiquerez un acte de charité qui vous procurera de la gloire dans le siècle présent et une récompense éternelle dans les siècles futurs. En attendant, nous et nos frères adressons nos vœux à la divine miséricorde, pour que le Seigneur vous comble, vous et vos

fils, pendant de longues années, de bénédictions si abondantes, et dirige tellement notre conduite pour votre salut que, vous réunissant, tous tant que vous êtes, aux catholiques dans le chemin de la vérité, vous donniez à Dieu le Père un motif de se complaire à votre grandeur. Rome, 1er avril, dans la première année de notre pontificat[1]. »

Telle est la chaîne de communications étroites qu'il fut possible d'établir, en ce temps si étrange, par l'intermédiaire des missionnaires Franciscains, entre l'Eglise romaine et les nations les plus lointaines, et que les fils de St François changèrent en relations amicales, pour l'accomplissement des mesures providentielles prises par la sainte épouse de Jésus-Christ. C'était un anneau de cette chaîne qu'ils attachèrent dans la même mission en portant, dans des contrées encore plus éloignées, la lettre que le Père suprême des fidèles adressait aux peuples de la Chine, et que nous aimons aussi à reproduire textuellement :

« A notre très cher fils en Jésus-Christ Kublai, grand Khan, empereur et gouverneur suprême de tous les Tartares, salut et bénédiction apostolique. Le créateur de l'homme, Dieu tout puissant, a jeté un regard de miséricorde sur le genre humain, alors que déjà il était dévoré par l'ulcère empoisonné de la faute qu'a malheureusement commise Adam, le premier père des hommes. C'est pourquoi, afin de le racheter, et en même temps de rétablir en lui l'image divine, à laquelle il avait été formé, il envoya en ce monde son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, qui lui est coéternel et égal en majesté et en puissance, après l'avoir figuré dans les énigmes de la loi et promis à nos pères par la bouche des Prophètes. Ce Fils unique est né d'une femme dans le sein de laquelle il a été conçu non certainement par une opération humaine, mais par l'opération du Saint-Esprit; et lorsqu'il en fut sorti, sans que la pureté virginale de sa mère en souffrît la moindre atteinte, il se montra à tous visiblement, véritablement et réellement Dieu dans les conditions de la vie présente. Soutenant ensuite par de salutaires institutions ceux pour le salut desquels il était descendu du haut trône de sa gloire sur cette vile et misérable terre, il leur traça et marqua le chemin de la vie à la

[1]) Voir les *Annales* de Wadding, tome V, année 1278.

lumière d'une doctrine parfaite. Mais il ne se borna point là; car, après avoir donné en sa propre personne, en conversant avec les hommes, les plus saints exemples, avoir prêché son Evangile par mille moyens merveilleux, et s'être fait connaître par toutes sortes de miracles et de vertus et par l'autorité des Saintes Ecritures pour vrai Dieu, Fils de Dieu le Père, impassible à raison de sa divinité, et néanmoins sujet dans l'humanité qu'il avait prise aux souffrances et à la mort, il voulut par bonté endurer l'horrible supplice de la croix, uniquement pour détruire par ses douleurs et le sacrifice de la vie présente la sentence de mort éternelle que toute la postérité d'Adam avait méritée par la faute de son premier père, de telle sorte que, grâce au calice amer de la mort temporelle du Christ, l'homme pût obtenir les délices d'une vie sans fin. S'immolant donc comme une hostie de propitiation pour la rédemption du genre humain, il vainquit ainsi l'antique ennemi du salut commun et éleva l'homme de l'opprobre de la servitude à la gloire de la liberté céleste, en lui ouvrant les portes de la patrie éternelle. C'est pourquoi, bien qu'en tant qu'homme, il ait eu tant à souffrir, et qu'il soit mort, et qu'il ait été enseveli, il ressuscita glorieux le troisième jour par sa vertu divine, il manifesta à des témoins prédestinés le miracle de sa résurrection, qui nous donne sujet de croire fermement à la nôtre et de bien l'espérer; puis, il chargea ces témoins d'aller prêcher son Evangile à toute créature, et baptiser toutes les nations AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT. Enfin, montant au ciel sous leurs propres yeux, afin que, après avoir été témoins de sa résurrection, ils le fussent aussi de son ascension, il laissa comme Vicaire sur la terre le Bienheureux Pierre, au constant amour duquel, amour prouvé par une triple protestation, il confia le soin des âmes pour qu'il veillât à leur salut avec une sollicitude incessante. C'est pourquoi il lui remit les clefs du royaume des cieux, en lui donnant à lui et à ses successeurs le droit d'ouvrir et de fermer à qui que ce soit les portes de la patrie éternelle, et en les investissant d'un pouvoir souverain en ce qui concerne la dispensation de la grâce céleste. En vertu de la mission apostolique qui leur a été confiée ils sont donc obligés de travailler au salut de tous les hommes. Aussi, à l'exemple du Sauveur, suspendu à la croix, en ont-

ils une soif ardente en qualité de ses Vicaires, et comme successeurs de Pierre le pêcheur, ils vont, eux aussi, à la recherche des âmes, pêchant dans la mer de cette vie. Car, en vérité, la délivrance et le salut des âmes répand l'allégresse dans la cité de Dieu, et le suprême Pasteur de l'Eglise sent d'autant plus augmenter dans son âme son zèle et sa sollicitude, que ceux qui marchent encore dans les ténèbres et à l'ombre de la mort lui font espérer par des présages plus favorables qu'ils seront bientôt éclairés par la lumière céleste. C'est ainsi que cette Sainte Eglise Romaine a tressailli d'une véritable joie, quand l'illustre roi des Tartares Orientaux, votre neveu Abaka, a fait savoir au Pape Jean, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, que depuis longtemps prévenu par la grâce divine, et touché au cœur par la miséricorde céleste, vous aviez déjà reçu le baptême, et que régénéré par ce sacrement, vous vous étiez de cette manière uni à son peuple fidèle. Bien plus, d'après ce qu'on dit, votre dévotion va si loin que vous ne vous contentez pas de vénérer vous seul la religion trois fois sainte du Christ, d'aimer son culte et d'accorder avec une bienveillance extraordinaire une entière liberté et toute votre protection à tous ceux qui dans votre empire professent le christianisme, mais que vous désirez en outre que vos enfants et vos soldats, arrivant aussi à la connaissance de Jésus-Christ et de la foi qu'il a prêchée et enseignée, se fassent baptiser par les mains de l'Eglise romaine. Car c'est par ce moyen que pourront se dire véritablement chrétiens ceux qui, renonçant à toutes leurs anciennes erreurs et marchant dans la voie de la vérité, se rendront entièrement agréables au créateur par leurs bonnes œuvres. S'il en est ainsi, comment pourrons-nous louer dignement un père qui, de peur que ses enfants ne périssent, les pousse avec un amour si sincère dans les voies du salut? O le valeureux chef d'armées, que celui qui met ses soins à tourner ses troupes du mal au bien, de l'erreur à la vérité! O bonté ineffable de Dieu qui, jetant un regard de miséricorde sur un si grand peuple longtemps aveuglé, lui ouvre aujourd'hui les portes pour qu'il entre dans la lumière de la vérité! Ah! que Dieu confirme ce qu'il a daigné opérer en vous! De votre côté tâchez de conserver si fidèlement sa grâce qu'il doive lui-même l'augmenter en vous jusqu'à ce que cette première étincelle

devienne un immense incendie de charité. Or, puisqu'Abaka a demandé, comme on l'assure, que notre prédécesseur, condescendant à vos désirs, vous envoyât des membres de l'Eglise romaine qui pussent convenablement enseigner à vos enfants et à vos soldats la foi chrétienne et les baptiser, et qu'une mort soudaine l'a empêché de le faire, quoique ce fût le plus ardent désir de son cœur, nous venons, nous qu'une disposition suprême du ciel a appelé à lui succéder, vous satisfaire à cet égard, en vous envoyant en notre lieu et place (car il ne nous est pas donné d'être partout présent en personne) nos chers fils, les Frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant'Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, de l'Ordre des Mineurs, porteurs des présentes, hommes d'une religion insigne, de mœurs irrépréhensibles, et profondément versés dans la science des Saintes Ecritures. Nous vous les recommandons etc.[1] » Le pape répétait ici ce qu'il avait déjà écrit à Abaka, auquel ils devaient se présenter d'abord, pour exercer quelque temps le ministère apostolique dans ses Etats avant de se rendre en Chine.

Nous ne nous arrêterons point à faire admirer à nos lecteurs de pareils rapports du Pontife romain avec l'empereur souverain des Tartares et le maître de la Chine, puisque nous avons vu les Vénitiens Nicolas, Maphée et Marc Polo accueillis avec tant d'honneur à la cour de ce prince, et envoyés par lui comme ses ambassadeurs près du pape à Rome, d'où ils repartirent chargés de remettre les lettres et les cadeaux de Grégoire X à Kublai, dont ils devinrent les amis intimes[2]. Cela prouve surabondamment la bienveillance particulière de ce prince Tartare envers les chrétiens, quand il ne serait pas sûr qu'il ait reçut le baptême; c'est pourquoi le pape Nicolas emploie ces expressions : S'IL EST VRAI, COMME L'ON DIT; SUIVANT QU'ON L'AFFIRME[3]. Mais il en résulte aussi évidemment que cette correspondance du vicaire de Jésus-Christ avec le grand Khan Tartare, résidant à Pékin, dûe aux premières Missions des Franciscains chez cette nation qui avait conquis tant de royaumes, est tellement certaine qu'elle ne saurait être l'objet du moindre doute[4]. Après cette observa-

[1]) Voir les *Annales* de Wadding, tome V, année 1278.

[2]) V. les *Annales des Missions Franciscaines,* Ire livraison de l'année courante.

[3]) V. l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* de Rohrbacher, liv. LXXVI.

[4]) V. *Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet,* par M. Huc, tome Ier. Paris, 1857.

tion, nous engagerons plutôt nos lecteurs à vouloir bien considérer avec nous le courage, ou mieux l'héroïsme que les cinq Franciscains, Missionnaires et nonces apostoliques, ont montré en entreprenant un voyage aussi nouveau et aussi difficile que l'était celui de la Chine. Même aujourd'hui, que les transports maritimes et les bâteaux à vapeur ont tellement abrégé les distances, n'est-il pas certain qu'un pareil voyage donne à réfléchir à quiconque veut l'aventurer? Eh bien! ces pauvres religieux se mettent à le faire, et par terre, avec la même confiance que celui qui exécuterait une courte et agréable promenade de plaisir dans un des pays les plus policés et les plus riants d'Europe! Encore leur manque-t-il cet encouragement, si doux pour le cœur humain, de compatriotes ou d'une foule applaudissant à leur départ, comme s'ils couraient à quelque entreprise glorieuse; ils ne voient même point briller à leurs yeux la perspective de se voir accueillis en triomphe à leur retour, comme nous le lisons de l'immortel Colomb, lorsque, mettant à la voile pour le Nouveau-Monde, il était entouré au port de Palos d'une multitude innombrable qui, par d'heureux présages, le félicitait d'avance de sa grande découverte. Loin de là, nos Missionnaires quittent leur pays, on peut dire ignorés de tous, excepté de Dieu qui les munit de sa grâce, de son vicaire ici-bas qui les envoie à cette mission lointaine, et des supérieurs de l'Ordre qui les ont arrachés à la douce paix du cloître. Et ils partent ainsi, vraiment pauvres, dépourvus même de toute ressource humaine, comme les premiers disciples du Sauveur, sans autres armes qu'un crucifix sur leur poitrine, sans autres richesses qu'un chapelet à leur ceinture, à peine vêtus d'une bure grossière, ayant pour unique guide, pour unique appui, la Providence divine! Et où vont-ils, ces hommes vraiment admirables? Ils se dirigent vers la Chine, autant valait dire à cette époque, vers le bout du monde! Or, qui les guidera dans un voyage si long et si incertain, ce qui est plus, chez des peuples barbares, au milieu desquels ils devront passer, à travers les déserts immenses qu'ils auront à franchir, et où, pendant des mois et des années, ils ne rencontreront peut-être que des hommes ou des bêtes féroces également redoutables? Les hommes de Dieu savent bien tout cela; mais ils savent aussi que l'ange du Seigneur les accompagnera, et ils s'y confient l'âme tranquille. En sacrifiant leur

repos, leur liberté religieuse, et, en cas de besoin, leur vie, ils ne demandent que la gloire de Dieu et de l'Eglise. Mais craindront-ils par hasard que le nécessaire leur manque dans quelqu'une des circonstances si variées auxquelles ils s'exposent? Non, car ils comptent sur la Providence, qui ne trahit jamais ceux qui s'abandonnent à elle. En effet, si l'on observe les commencements de l'Institut Séraphique, tel était l'esprit qui en animait les membres, lorsque, cheminant à la manière des apôtres et allant prêcher aux nations le nom de Jésus-Christ, ils firent le tour du globe et pénétrèrent chez des peuples inconnus de leurs contemporains; c'était, au fond, un esprit de foi si vive en Dieu et une confiance si profonde en son amoureuse bonté, qu'ils pouvaient en attendre, dans toutes les conjonctures où ils se trouveraient, des prodiges extraordinaires et parfois inouïs. Aussi leur arriva-t-il souvent d'avoir à bénir le ciel de marques si visibles d'une protection spéciale, qu'elles pouvaient certainement exciter l'admiration des contemporains, et qu'elles pourraient encore fournir à la postérité mille sujets de récits ou de légendes pleins d'intérêt et d'édification. Pour n'en citer qu'un exemple, nous lisons dans les chroniques qu'un jour quelques-uns de ces saints religieux, qui allaient en mission chez des peuples infidèles, arrivèrent sur des monts très-élevés et tellement arides qu'on n'y trouvait ni une goutte d'eau ni la moindre trace de végétation, de sorte que, dévorés par une soif ardente, ils n'avaient plus d'autre perspective que la mort, si Dieu ne venait à leur secours. Mais ils recoururent à la prière, et presque aussitôt ils rencontrèrent une source fraîche et jaillissante, qui leur permit de se désaltérer et de poursuivre leur chemin.

Une autre fois privés de tout aliment au milieu d'un désert, ils se virent sur le point de mourir de faim. Voilà qu'au même moment un enfant vient à leur rencontre, et leur demande où ils se rendent si harassés et épuisés qu'ils savent à peine faire un pas. Ils répondent qu'ils se sentent incapables d'aller plus loin, tant ils sont dévorés par la faim. « Voici deux pains, reprit l'enfant; prenez et mangez. » Pendant qu'ils réparaient leurs forces, leur interlocuteur, commençant à se faire connaître, leur dit : « O hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous de la Providence céleste! Aviez-vous oublié les paroles de

David, si souvent répétées par votre patriarche François : « Placez en Dieu votre confiance, et lui-même vous nourrira. » C'est pour cela que le Seigneur a voulu vous punir, en vous réduisant à cette faim extrême. Sachez comment vous devez désormais vous conduire dans vos courses apostoliques. » Après ces mots il s'éloigna, et de leur côté les religieux continuèrent leur route pleins de joie et de confiance, en demandant pardon à Dieu de leur faute et en le remerciant de la bonté avec laquelle il les avait secourus[1]. C'est par de pareils prodiges que, si parfois l'un d'eux cédait au découragement, il sentait se réveiller en lui cette foi qui animait les Missionnaires Franciscains, toujours soutenus à point dans tous leurs besoins par la divine Providence, entre les bras de laquelle ils s'abandonnaient. Il est vrai que, quant aux Frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, nous n'avons point de données particulières pour savoir si dans le voyage, long, difficile et très-périlleux qu'ils eurent à faire, il leur arriva de reconnaître d'une manière aussi sensible l'intervention protectrice du ciel; mais il est certain qu'il ne leur eût pas été possible de sortir si heureusement de tous les dangers qu'ils couraient, sans une assistance spéciale de l'ange du Seigneur. Nous avons à parler dans un autre article de ce que firent les ouvriers évangéliques, une fois arrivés au lieu de leur destination.

1) Marc de Lisbonne, *Chronique*, Ire partie, chap. LIV.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. OCTAVIEN BARSANTI, *de Pietra Santa, Observantin de la Province Séraphique, Préfet des Missions Franciscaines dans la Nouvelle Zélande, au Rédacteur des* Annales, *sur l'état de la religion catholique en ce pays.*

Auckland, 29 *avril* 1863.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

En février 1863, je vous ai envoyé d'Auckland une notice historique sur l'*état des sectes* dans cette île. Aujourd'hui je voudrais vous faire connaître celui de la Religion catholique; mais vraiment accablé d'une foule d'occupations, surtout depuis que le P. Dominique de Castignano est malade et que le P. Nivard de Fenestrelle n'est guère bien portant, je n'ai point le temps de me mettre à vous raconter d'une manière détaillée la position d'un pauvre Missionnaire qui dans cette île, au milieu de ces forêts sauvages et sur ces langues de terre, toujours rongées par la mer, ne souffre que trop et doit se contenter souvent de prier et de combattre.

Je suis allé dans le Hokianga visiter nos chers confrères, qui depuis longtemps désiraient me voir. J'y ai passé trois mois. Je vous rendrai donc seulement compte de cette visite, en entrant dans quelques détails, et cela suffira pour le moment. Si ces détails sont parfois minutieux, considérez qu'ils n'en sont pas moins significatifs et propres à faire connaître la Nouvelle Zélande à ceux qui ne la connaissent pas.

Comme votre paternité le sait déjà, les Franciscains étaient à peine débarqués à Auckland, à la fin de 1860, qu'on assigna à leur mission, à partir du 35e degré de latitude, tout le nord de cette île, en comprenant toute l'étendue de l'est à

l'ouest. En février et mars 1861, je fis le tour de cet immense district, afin de voir où l'on pouvait fixer les principales stations pour y installer nos confrères et commencer bientôt notre mission; je trouvai que la baie des îles ou Kororareka, Gurakan dans le Hokianga, et Wangaroa sur la côte orientale étaient les points où les pères maristes s'étaient d'abord fixés et où les Franciscains pouvaient aussi s'établir. Mais comme il n'y avait plus de maisons habitables, ni de population à instruire et à cultiver ni à la baie des îles, ni à Wangaroa, Monseigneur Pompallier, avec sa longue expérience de vingt-six ans d'épiscopat dans cette mission, jugea convenable d'envoyer tous nos confrères dans le Hokianga, se contentant de me retenir, moi, au service de la cathédrale.

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous dise quelques mots du Hokianga, car ne vous donnant point la description de toute la Nouvelle Zélande, il suffira que je vous en décrive une seule province; ce sera comme si je vous les décrivais toutes.

Le Hokianga se trouve sur la côte occidentale, à l'opposite de la baie des îles, vis-à-vis de Sydney dans l'Australie, dont il est distant de 1200 milles. On y pénètre par un grand fleuve, dont l'embouchure est un bas-fond, où, à la marée basse, il n'y a point plus de dix-huit pieds d'eau; mais à la marée haute, ce fleuve grossit jusqu'à trente pieds d'eau, et à l'intérieur sur certains points, jusqu'à plus de cent pieds. Cette voie est la porte par laquelle quelques fils de Marie introduisirent la Religion catholique dans cette île le 22 janvier 1838. Quand les Européens commencèrent à émigrer dans la Nouvelle Zélande, le Hokianga était la province la plus peuplée, et l'on vit dès 1825 y entrer deux grands bâtiments avec lesquels les Anglais firent leurs premières tentatives pour coloniser cette île. Aujourd'hui que tous les Européens se sont réunis à Auckland, capitale de la colonie, le Hokianga est la plus misérable de toutes les provinces. Les indigènes y sont encore tels qu'ils étaient il y a un siècle, moins l'anthropophagie à laquelle ils ont entièrement renoncé. Le Hokianga n'est praticable qu'en s'avançant sur ce grand fleuve, ou plutôt le long de cette *dent* de l'Océan, qui ne pénètre dans la terre ferme que pour la percer, la fouiller jusque dans ses entrailles, la ronger et la dévorer. Il ne fait que serpenter : ici très-étroit, là aussi

large qu'un beau lac, et d'une profondeur variable, il a été parcouru jusqu'à une distance de trente milles à l'intérieur par un bâtiment de 500 tonneaux (mesure maritime anglaise), et il a plusieurs bras, qui prennent divers noms. Les principaux sont le Waihou, le Waina et le Mangamuka.

Les Maori habitent tous le long des bras du grand fleuve, dans des cabanes très-basses, faites de *Rampo* (espèce de grenadier), de sorte que, quand ils veulent sortir pour aller se procurer des vivres, ils sont forcés de se servir du canot ou *Wakia Maoro,* espèce de barque, faite d'un tronc d'arbre tout entier aminci, creusé à l'intérieur et rendu concave, pointu aux extrémités et un peu aplati au fond. Les Maori ont un grand nombre de ces wakia, grands et petits; ils les fabriquent tantôt avec une pierre particulière, tantôt en se servant des instruments européens. Ces barques sont si peu larges et si peu profondes qu'en s'y étendant, un homme ordinaire en occupe presque toute la dimension *in latum et profundum.* Les Maori les dirigent au moyen de rames affilées et très-minces, longues au plus de quatre palmes, qu'ils ne rapprochent jamais des bords du Wakia; mais usant de toute la force de leurs bras, ils donnent quatre coups à droite et trois à gauche pour conserver l'équilibre. Tous rament indistinctement, hommes et femmes, grands et petits. Accoutumés de se servir de ces barques en sachant garder l'immobilité et l'équilibre nécessaires, les Maori ne courent aucun danger sur le fleuve, à moins qu'il ne soit agité; mais pour les Européens, qui ne réussissent guère à s'y nicher, il leur faut prendre beaucoup de précautions; car le moindre mouvement du navigateur suffit pour que le canot chavire et tombe à califourchon sur quelque requin ou chien de mer. On ne trouve dans le Hokianga guère d'animaux indigènes, mais il y a des vaches, des moutons, des chèvres, des porcs; il n'y a non plus dans toute la Nouvelle-Zélande aucun arbre fruitier indigène. Des semences européennes le maïs seul y a été introduit. Les Maori le sèment en grande quantité; il y atteint une hauteur extraordinaire et produit trois gros épis. Quand il est frais, on le mange au moment où on le détache de la plante; quand il est desséché, on le mange bouilli; l'hiver, quand il n'y a plus de patates, on le fait pourrir comme pour fabriquer de l'amidon, et quand il est arrivé au

point de donner des nausées, on le mange comme le mangeraient les poules. On trouve dans le Hokianga de belles chaînes de montagnes ou plutôt de hautes collines, toutes couvertes d'arbres si gros, si hauts et si droits, qu'on dirait qu'ils veulent escalader le ciel. D'un autre côté on remarque au commencement du grand fleuve une montagne toute de sable, où il n'y a point un seul arbuste, point un brin d'herbe ou de mousse, et qu'il faut employer treize heures à franchir si l'on veut aller par la voie de terre du Hokianga à Wangape et dans toutes les tribus de la côte occidentale. Or, je pense que la nature de cette montagne formée de sable pur, mouvant, léger et extrêmement fin, semblable à celui qui couvre les plages de l'Océan, brillant conme l'or et l'argent, fournira toujours un grand argument contre ces géographes superficiels qui, d'après certaines données peu importantes, voudraient préciser l'époque et le mode de la formation de la Nouvelle-Zélande. Sans doute plusieurs indices pourraient porter à croire qu'elle a été produite par l'éruption d'un grand volcan; néanmoins, en considérant un jour attentivement cette montagne, je me persuadai que l'origine de cette île est un mystère, comme toute la création est un mystère, et c'est pour cela que ceux qui prétendent en connaître le fond, encourent naturellement les violents reproches que le Tout Puissant lui-même, assis au milieu d'un tourbillon, adressait au sage de l'Idumée, ainsi qu'il le raconte lui-même au 38e chapitre de son livre inspiré.

Mais mon but n'est pas d'entrer dans des discussions scientifiques, scolastiques et géographiques. Je décris le Hokianga, en tant qu'il intéresse la Mission Franciscaine dans cette province périlleuse. Un courrier de la poste y vient de Kororareka par la voie de terre, tous les quinze jours, quand le temps le permet. Il y a en outre une communication par mer avec Auckland tous les deux ou trois mois selon les vents. D'ordinaire le bâtiment tourne la pointe nord, en côtoyant l'île à l'est; mais si les intérêts du commerce l'exigent, à peine sorti du grand fleuve, il la côtoie à l'ouest et se dirige vers Horehunga, localité distante d'Auckland de trois quarts de lieue à cheval, où deux langues de mer, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, se rapprochent et se confondent.

Dans le Hokianga les Maori ont les mêmes traditions que sur

tous les autres points de l'île : elles sont peu nombreuses et entièrement mythologiques. Elles concernent la manière dont cette île a été peuplée et les premiers habitants qui l'ont occupée. On n'y découvre d'autres traces de la Révélation que l'histoire d'Eve, la chute de l'homme, le meurtre d'Abel et la mention de l'enfer, que tous les Maori placent à la pointe nord de l'île. Il y a une dizaine d'années les catholiques étaient nombreux dans le Hokianga; mais depuis qu'ils ont perdu leurs Missionnaires, les Pères Maristes, il en est beaucoup qui sont retombés dans les ténèbres de leurs superstitions, tandis que d'autres ont commencé à suivre la religion de la Bible et se sont déclarés Anglicans ou Wesleyens. On peut donc dire qu'ils ne s'étaient point encore élevés par la pensée au dessus de leurs affreuses cabanes pour contempler le ciel et adorer un Dieu Créateur et Rédempteur; car ils y rentraient bientôt la pipe à la bouche, nus et sales comme des bêtes pour admirer leur tatouages et vénérer leur propre nudité. Quant à des Européens, on en rencontre à peine, le long de tout ce fleuve, six ou sept familles métisses, c'est-à-dire issues d'alliances entre des indigènes et des émigrés, et ces familles sont ou indifférentes ou protestantes. Nos confrères n'en ont jusqu'ici trouvé que deux qui n'eussent pas renoncé à la vérité de leur foi. Ces métis ont deux ministres protestants, un Anglican qui a bâti une maison, une église et une école au commencement du fleuve Waihou, et un Wesleyen, qui a fixé sa résidence sur la rive du fleuve Waima. En outre, il y a autant de catéchistes qu'il y a de tribus de Maoris. Le ministre anglican, plus soucieux de ses intérêts terrestres et pécuniaires que de la religion et de la Bible, ne se donne pas beaucoup de peine pour faire des prosélytes; mais le Wesleyen, qui s'appelle Loury, ressemble plus à un diable qu'à un homme : il n'administre le baptême à un Maori qu'au prix d'une livre sterling, et en demande deux pour le marier, et encore à la condition de lui vendre, à son propre bénéfice, de beaux habits; mais ce n'est pas tout : je ne crois pas que le dragon de l'Apocalypse ait vomi contre la femme décrite dans ces révélations des blasphêmes aussi horribles que ceux que ce Loury a proférés contre l'Eglise Catholique. On m'a dit qu'il est l'un des collaborateurs les plus actifs du *Hacata*, journal tout Wesleyen qui a com-

mencé à paraître le 1er avril 1859, et qui se publie une fois par mois dans la langue indigène. Je tiens cette feuille pour la plus impie et la plus infâme du monde; en effet, s'il est des crimes honteux et atroces qu'on puisse imputer à un homme, le *Hacata* ne manque pas d'en charger l'Eglise Romaine, ses Papes et ses Ministres. Mais grâce à Dieu, ce fils de Satan vient de quitter Hokianga, qu'il avait rempli de ses blasphêmes sacriléges, parce que sa femme s'était mis en tête que les Maori voulaient la tuer. Toutefois il recommanda en partant à ses prosélytes de bien garder la Bible qu'il leur laissait en sa place; car, disait-il, posséder un pareil volume dans leur *Kainga*, c'était la même chose que d'y avoir Dieu lui même en personne. Loury allait se fixer à Honehunga, où il n'y a que des Européens, parce qu'il se flattait d'y trouver plus de chances pour réussir dans ses desseins fanatiques.

Voilà, en abrégé, la description du Hokianga, de ses habitants, de sa situation civile et religieuse. Si quelque chose y manque, j'espère que les conclusions à tirer de cet écrit vous le fourniront.

Or, le 11 avril 1861, à huit heures du soir, ceux de nos confrères, qui étaient destinés à cette immense province, montaient sur le *San-Kild*, et comme, malgré l'agitation de la mer, ils avaient le vent en poupe, ils mouillèrent heureusement, après une traversée de vingt quatre heures, à la Baie des îles. Ils s'y arrêtèrent quelques jours à cause du mauvais temps, chez l'unique famille catholique qui s'y trouve; puis ils franchirent de nouveau ce beau bras de mer qui forme la baie; puis trottant pendant quatre jours sur le cheval de St François, et traversant toute l'île de l'est à l'ouest, ils arrivèrent le 24 avril dans le Hokianga. Le même jour, vers quatre heures du soir, Purakau, privé pendant une dizaine d'années des fils de Marie, accueillait les fils de St François.

Nos confrères trouvèrent ce lieu tel que je le leur avais décrit, c'est-à-dire couvert d'un bois humide, épais, obscur, respirant la plus noire mélancolie, et horriblement dévasté par les débordements du grand fleuve. Les quelques portions de terrain qui s'étaient ressenties de l'influence bienfaisante des ouvriers évangéliques s'étaient bientôt couvertes de nouveau de joncs et d'épines, et étaient redevenues plus sauvages que jamais. La

maison que devaient habiter les Missionnaires étaient en terre glaise, sans toit, sans portes ni fenêtres, et c'était tout ce qui restait de tant de travaux qu'avaient exécutés les Maristes. Dans l'espoir que cette maison serait réparée ou reconstruite, nos confrères, pleins de joie parce qu'ils étaient résignés, s'y installèrent et déposèrent leurs paquets ; mais elle est encore dans le même état qu'au moment où ils y entrèrent, à l'exception du toit qu'on a refait en douves.

Les provisions envoyées par Mgr Pompallier en riz, farine et autres vivres, formaient mille livres de comestibles qui pouvaient suffire pendant cinq mois aux Missionnaires et aux deux Maori leurs domestiques, dont ils avaient besoin pour diriger leur gondole, toutes les fois que l'un d'eux voulait aller exercer son ministère. En outre, Mgr Pompallier les avait recommandés à son troupeau par deux lettres, écrites l'une en anglais, l'autre en maoro, et conçues en ces termes : « Mes chers enfants, c'est pour vous prouver mon affection que je vous envoie mes prêtres, investis de tous mes pouvoirs. Nourrissez-les du pain matériel, et ils vous nourriront du pain spirituel. »

Malheureusement, comme en réalité le troupeau de Mgr Pompallier dans le Hokianga n'existait pas, ses recommandations ne servirent point à nos confrères. Il en résulta qu'ils durent bientôt se trouver abandonnés dans cette éternelle solitude, au cœur de l'hiver, sous des pluies torrentielles, sans pouvoir communiquer avec qui que ce soit, affamés, mal vêtus et mal logés. A leurs souffrances se joignirent d'autres chagrins, tous d'un nouveau genre, que je crois ne devoir pas spécifier, et qui forcèrent le P. Dominique et le P. Nivard, dépourvus de toutes ressources, à se mettre en route et à se rendre à Auckland pour rechercher les causes de tant de privations et d'un pareil délaissement.

Je résolus donc d'aller, dès que je pus, leur porter quelques consolations. Je mis ce projet à exécution, au commencement du mois de février 1862, et j'emmenai avec moi le P. Nivard, me proposant de le laisser à la baie des îles pour qu'il y entreprît une nouvelle mission et vît si l'on pouvait y faire du bien. L'unique famille catholique qui avait accueilli tous les Franciscains, l'année précédente, nous fit également l'accueil le plus charitable et le plus aimable. En ayant pris congé le 10 du même mois

vers neuf heures du matin, je me dirigeai vers le Hokianga, et à 10 heures j'avais déjà franchi la baie me disposant à faire toute la route à pied; car je n'avais pas de quoi me procurer un cheval. Le compagnon qui portait mon petit paquet était un Maori du Hokianga qui, après avoir servi trois ans sur un bâtiment anglais, voulait revoir sa chère patrie, sa femme et ses deux petits enfants. Malgré cela il avait demandé trente schellings pour me suivre. Au commencement je me défiais de cet *ange gardien;* car en lui posant des questions sur la religion, je m'aperçus qu'il n'était ni catholique ni protestant. Mais je trouvai ensuite que c'était un brave homme, et à la fin du voyage il avoua à d'autres Maori qu'il m'aimait beaucoup et qu'il me quittait avec douleur. Ce digne guide ne me fit point prendre le chemin que j'avais suivi l'année précédente et qui, sans être bon, n'était point non plus trop mauvais. Au contraire il en prit un autre, vraiment abominable, qui conduisant à Waimate, puis continuant le long du lac Omapare, à droite, allait s'enfoncer ou plutôt se perdre dans les forêts éternelles précédant de ce côté le Hokianga. Nous franchîmes toute cette grande distance en deux jours, ne cessant de marcher depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le seul moment de repos que nous eussions, c'était quand il nous arrivait de passer quelque rivière ou quelque marais; alors le Maori passait le premier, il déposait son paquet, puis il retournait me prendre sur ses épaules. C'est là un des principaux services que les naturels de la Nouvelle Zélande rendent aux Européens toujours forcés de voyager sans cheval.

La première nuit nous nous arrêtâmes entre le lac Omapare et Waimate, dans une *Kainga* où nous ne trouvâmes qu'une vieille femme, qui était comme la belle-mère de mon compagnon; car il avait épousé la fille du concubinaire de cette vieille femme. A peine se virent-ils qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et que se croisant le nez, suivant l'usage des Maori, ils commencèrent à pleurer et à soupirer et à se dire mille choses affectueuses, et ils restèrent immobiles, le nez ainsi croisé, pendant plus d'une demi-heure. La vieille femme nous prépara ensuite de belles patates (pas trop bonnes à vrai dire) et des pêches; puis elle étendit une des meilleures nattes qu'elle eût, et nous nous y couchâmes pour dormir. Le lendemain matin,

avant le lever du soleil, nous avions déjà mangé nos patates toutes chaudes afin d'avoir la force de marcher. Ici je ne parlerai ni des feux du soleil qui nous rôtirent, ni des torrents de sueur qui nous inondèrent; car chacun peut s'en faire une idée. Nous traversâmes toute l'île de l'est à l'ouest, dans une partie qui ne présente que des collines nues et de petites vallées arides recouvertes d'herbe de la Nouvelle-Zélande, autant dire de mousse, de fougères et de bruyères, et sillonnées néanmoins de ruisseaux d'eau fraîche, qui dans certains moments sauvent la vie aux voyageurs. Enfin le second jour de notre marche, nous arrivâmes après midi dans le Hokianga, et descendant vers la côte occidentale, nous nous enfonçâmes dans ces bois affreux et pourtant aussi vénérables; car n'y a-t-il point quelque chose de vénérable dans des arbres si élevés et si énormes, que plusieurs d'entre eux ont un tronc droit et haut de plus de 90 pieds, sans compter les branches de la couronne, et que d'autres ont une circonférence de plus de 30 pieds? Nous marchâmes à partir de quatre heures sans voir le ciel dans ces bois, où nous prîmes, sur les bords d'un ruisseau que nous y trouvâmes, deux bouchées de pain que j'avais apportées de la baie, et nous suçâmes deux citrons que nous avait donnés un Maori de Waimate, en nous disant que c'étaient des fruits de sa *Kainga*.

En sortant de ces bois ténébreux, nous nous trouvâmes à l'embouchure du fleuve Wahiohou; nous espérions y avoir la marée haute pour pouvoir nous rendre directement à Purakau sur un *Waka* Maoro; mais cette partie du fleuve n'ayant que le peu d'eau qu'elle recevait du versant des collines voisines, la marée était très-basse. En conséquence, je dus m'ôter les souliers, me retrousser le pantalon jusqu'au dessus des genoux, et marcher ainsi les pieds nus pendant deux heures dans le lit du fleuve où l'eau était tantôt plus, tantôt moins haute. De temps en temps nous rencontrions des troupes de Maori à cheval, avec leur couverture pendante à l'épaule gauche et ramenée sous l'aisselle droite, et allant récolter des patates : on les eût vraiment pris pour autant de géants. Quand nous commençâmes à trouver plus d'eau par suite de la marée montante, nous jetâmes un cri pour savoir si quelqu'un avait dans les environs le Waka Maoro, afin de nous en servir pour continuer notre route. Notre cri fut entendu par trois jeunes gens occupés à mettre le feu

à ces bois pour effrayer les *Kaori* et les *Puriri*, et préparer ainsi le terrain pour les patates de l'année suivante. Ces jeunes gens vinrent nous saluer et me serrèrent la main, suivant l'usage des étrangers (*Pekea*); ils tendirent le nez à mon conducteur, suivant l'usage des Maoris.

Alors mon conducteur me confia au plus âgé des trois jeunes gens, lequel convint avec moi de me transporter sur son Waka jusqu'à Purakau pour douze schellings. Ce nouveau guide me fit faire deux milles le long des bords de ce fleuve, jusqu'à ce que, arrivés à sa *Kainga*, où il avait son *Waka*, nous nous y installâmes, moi étendu, lui ramant, et nous commençâmes à filer comme des anguilles dans l'eau. Mais nous étions très-éloignés de Purakau, et je voyais le jour s'obscurcir, le ciel se couvrir de nuages. Je supposais que ce fleuve devait être celui sur lequel j'avais l'année auparavant fait un assez long parcours, quand j'étais allé visiter Purakau. Or, sachant qu'il s'y trouvait des endroits difficiles et périlleux, je sentis naître en moi certaines inquiétudes, et je priai mon pilote de s'arrêter à la première Kainga qu'il rencontrerait. Mais au lieu de me prêter attention, il se dépouille de sa couverture, et dresse un bâton sur lequel il l'étend en guise de voile, afin d'avancer ainsi plus vite et sans fatigue. Alors je me résignai à la volonté de Dieu, en pensant que j'étais sur un large fleuve, au milieu des sauvages et au bout du monde. Oh! si ailleurs la vertu de la résignation est bonne et utile, dans la Nouvelle-Zélande elle est certes bien nécessaire!

Cependant, quoique tout ce voyage fût par lui-même extrêmement rude et pénible, j'avoue qu'il me parut très-agréable et très-doux, en songeant que j'allais revoir nos chers confrères, ceux que j'aimais et qui m'aimaient tant, ceux pour qui j'avais tant souffert, comme de leur côté ils avaient tant souffert pour moi. Ah! cette pensée suffisait pour m'aplanir les difficultés du chemin, pour me raccourcir la route, pour bannir de mon esprit l'ombre même d'une crainte.

Après avoir ainsi franchi sur ce fleuve périlleux une foule de détroits et de lacs, et après avoir fait d'immenses détours, nous arrivâmes à une pointe qu'on pourrait appeler *le cap Horn*, à cause des difficultés qu'en présente le passage; de là on découvrait Purakau en face. Il était environ dix heures du soir, et

l'un de nos chers confrères veillait encore. Je remarquai la lumière et je me dis intérieurement : « Qui sait si quelque âme sainte ne lui a point révélé que je me trouve cette nuit sur ce bras de mer, et que je dois revoir et embrasser mes confrères tous tant qu'ils sont. Le Maori se mit à chanter, et moi, dans la joie de mon cœur, je commençai à crier; ce cri fut si fort et si aigu qu'il parvint jusqu'à leur maison, et quelques uns supposèrent que ce devait être le cri d'un italien : « C'est peut-être Barsanti! » se dirent-ils. Je prenais précisément terre au bas d'un petit monticule au haut duquel ils se trouvaient. En un instant nous nous reconnûmes, nous nous embrassâmes, et nous nous dîmes tour à tour tant de choses, non-seulement par les paroles que nous échangeâmes, mais dans la langue mystérieuse du cœur, que j'essaierais en vain de les répéter. Oh! quelle joie, quel bonheur ineffable de retrouver sur une terre étrangère, au bout du monde, au milieu d'une vaste solitude, au fond d'un bois, dans le silence de la nuit, sur les bords d'un bras de l'Océan, après les tristes vicissitudes de tant d'épreuves, de retrouver des êtres chéris qui vous aiment et que vous aimez, qui ont souffert et dont vous avez partagé les souffrances!

Ces pauvres confrères n'avaient à m'offrir qu'un peu de pain et un morceau de fromage; je ne me contentai point de les manger, je les dévorai : tel était l'appétit qui me tourmentait! Ensuite je me couchai, accablé de fatigue, sur un petit lit arrangé pour le mieux, et c'est ainsi que se termina pour moi le 11 février 1862. J'avoue toutefois qu'il me fut impossible de fermer l'œil, je ne dirai point à raison des qualités de mon lit (car la charité et l'affection avec lesquelles on me l'avait préparé me le rendaient encore trop moëlleux et trop doux), mais par suite de vives et importunes démangeaisons aux jambes, causées par les piqûres des cousins de la Nouvelle-Zélande, espèce de petits moucherons noirs qui se tiennent dans les bas fonds et surtout près des fleuves composés d'eau douce et d'eau salée, et qui, dès qu'ils voient une chair découverte, s'y attachent aussitôt et y enfoncent leur dard, de sorte que leur piqûre produit à l'instant une tache noire de laquelle résultent des démangeaisons si vives et si importunes qu'on ne peut s'empêcher de porter les mains à la peau pour les faire cesser, tandis qu'on ne fait par là que déterminer une douleur plus insupportable.

Moi qui, comme je l'ai déjà dit, avais marché pendant deux heures continues, les pieds et les jambes nus le long d'un fleuve, j'étais tout marqueté de ces piqûres, et ma peau, grâce aux taches dont elle était couverte, semblait garder les vestiges de la petite vérole. Dieu! quel ennui ou plutôt quel tourment j'eus à supporter! Il me souvient d'avoir lu dans les *Prisons* de Silvio Pellico, que cet homme si religieux et si patient était presque sur le point de devenir fou et de se tuer *sous les plombs de Venise*, quand il subissait un pareil martyre.

Maintenant que vous dirai-je de ces chers confrères? Comment étaient-ils vêtus? quelle était leur nourriture? où habitaient-ils? que faisaient-ils?

Si d'un côté on éprouvait de la pitié, d'un autre on se sentait porté à des idées agréables, à les voir entièrement vêtus d'un gros canevas avec lequel on faisait des pantalons, quand, en leur envoyant cette étoffe d'Auckland, on y ajoutait les accessoires nécessaires. Cette mise plaisait beaucoup aux Maori, parce qu'elle se rapportait davantage à leur *ritengo* (costume); et c'est pourquoi ils disaient : « *Kapai te nga Piriki itariana; Kakino te nga minita Engarangi;* c'est-à-dire : *bons les prêtres italiens; mauvais les prêtres anglais*. Car il faut savoir que c'est un principe des ministres protestants de n'admettre les Maori dans leurs maisons ou de ne les faire entrer à l'église et à l'école, qu'autant qu'ils sont proprement vêtus. Aussi arrive-t-il quelquefois que, si on leur demande s'ils sont protestants et baptisés, beaucoup répondent négativement, parce qu'ils n'ont pas encore pu acheter de beaux vêtements, et que leur ministre ne veut point qu'ils soient baptisés à moins qu'ils ne soient bien vêtus.

Voilà pour les habillements. Quant à la nourriture de nos pauvres confrères, elle consistait uniquement en un peu de pain, pourvu qu'on leur envoyât d'Auckland de la farine, à laquelle on joignait de temps en temps un peu de potage au riz, et un peu de patates, un peu de légumes, et parfois quelques bouchées de porc ou de poisson qu'ils prenaient eux-mêmes dans la grande pièce d'eau qu'ils avaient devant leur maison, ou que leur apportait un Maoro, lorsque son Waka était plein et qu'il craignait de le voir s'enfoncer s'il n'en allégeait le poids. Souvent et pendant bien longtemps ils avaient été réduits aux seules patates, et encore ne pouvaient-

ils en prendre qu'en les comptant, les pesant et les mesurant. Néanmoins Dieu les bénissait et les consolait, et tous jouissaient d'une bonne santé.

Ils habitaient dans la cabane que j'ai décrite plus haut, et ils étaient forcés de la balayer chaque fois qu'ils s'approchaient par inadvertance des murailles; car comme elles étaient en terre glaise toute crevassée, il en tombait au moindre petit choc une couche entière qui soulevait une poussière à crever les yeux. Tout homme bien élevé s'étonnait que des prêtres pussent habiter un pareil réduit, et l'on entendait un jour un protestant dire : " Il paraît que les prêtres de Purakau ne sont venus dans la Nouvelle Zélande que pour enseigner par leur exemple aux indigènes la religion de la souffrance. Leur mission réussira-t-elle? " Mais tel n'était pas le raisonnement des Maori; car ils disaient, eux : " Voilà les véritables ministres de Dieu. Ils ne sont point venus pour vendre et acheter, pour avoir, avec leur femme et leurs enfants, de belles *Kainga*, des vaches, des moutons, des chevaux, des porcs, ni pour nous voler nos terres, mais pour conquérir nos âmes, les porter avec eux au paradis et les rendre à jamais heureuses. " Ainsi raisonnaient les Maori.

Nos chers confrères avaient d'ailleurs défriché plus de cinq arpents de terre, qu'ils avaient clos d'une palissade assez forte pour les garantir des chevaux, des vaches et des porcs. Ils avaient même déjà mis en culture une partie de ces terrains; mais, à vrai dire, soit que les semences se fussent détériorées en passant la ligne, soit que le sol n'eût pas été bien préparé, leurs travaux n'avaient abouti à rien, et ils n'avaient dans leur enclos que des oignons, des citrouilles, du tabac, des choux, des raves, du fenouil, du céleri et du maïs.

En outre, ils avaient déjà appris les deux langues ayant cours dans l'île, l'Anglais pour les colons et le Maoro pour les indigènes, et ils exerçaient avec ardeur leur ministère sacré et pastoral. Les principales tribus chez lesquelles ils avaient pénétré et avaient prêché sont celles de Waima, de Pikiparia, de Poieke, de Houwai, de Wirinaki, de Wahiohou, de Wairoa, de Moetangi, de Taikarava, de Nukupure, de Wangapé, de Herekino, de Motukaraka, de Motuti, de Ramakaraka, etc. Ils en auraient visité un plus grand nombre, si le manque

de ressources ne les en eût point empêchés. Car il est à remarquer que les Maori, soit par suite de la haine qu'ils portent aux *Pakea* (étrangers), soit à cause de leurs trop fréquents rapports avec eux, se sont tellement corrompus, surtout au point de vue de l'intérêt, qu'ils ne rendent jamais un petit service, sans en être bien payés. Ainsi un missionnaire qui veut aller en mission et qui a toujours besoin d'un compagnon pouvant lui indiquer les chemins, et le transporter sur ses épaules dans les fleuves ou dans un canot sur la mer, ne doit pas lui payer moins de dix schellings par jour, outre la nourriture. Que s'il veut se servir d'un cheval, la dépense de chaque jour s'élève à une livre sterling. En conséquence, nos chers confrères, qui dans l'espace d'un an avaient reçu de Mgr Pompellier 24 livres sterlings pour subvenir aux besoins de leur station, au lieu d'aller à la recherche des Maori, étaient obligés de les accoutumer à venir à Purakau, s'ils voulaient voir et goûter quelle bonne mère est la religion catholique. Ils y venaient, en effet, tous les samedis, afin de sanctifier ensuite le dimanche, et voici quelle règle les missionnaires avaient établie.

Chaque samedi soir, à la tombée de la nuit, après que les Maori ont cuit et mangé leurs patates, la cloche sonne, et aussitôt tous se réunissent dans une petite salle de la maison qui sert d'église. Une fois rassemblés, ils récitent alternativement avec le prêtre les prières du catéchisme que leur ont enseigné les Maristes. Après ces prières l'un ou l'autre de nos confrères leur fait un petit sermon, et les interroge ensuite sur le catéchisme. Le dimanche matin tous sont appelés au son de la cloche à entendre la première messe, et à réciter en commun les prières du matin. La seconde messe se dit vers dix heures et commence par l'*Asperges*. Après l'Evangile vient la glose, qui consiste en un exposé de maximes suivant la méthode de St Alphonse de Liguori. Un catéchiste Maori lit ensuite une prière, et après l'élévation tous les assistants divisés en deux chœurs chantent quelque hymne à la Sainte Vierge jusqu'à la bénédiction, et le tout se termine par l'*Angelus Domini* et le *Sub tuum*. Vers trois heures après midi viennent les vêpres, où se chantent alternativement les psaumes, l'hymne, le *magnificat* et l'antienne finale, traduite en Maoro, selon le catéchisme, que j'ai ci-dessus cité. Après cela se donne une instruction, qui pourrait être suivie de la bénédic-

tion du Très-Saint Sacrement, si Mgr Pompallier ne s'était pas contenté d'envoyer à Purakau uniquement ce qu'il faut pour dire une messe basse. Enfin, quand les Maori partent le lundi matin, au lieu de partir le dimanche soir, la veille au soir, on récite en commun, au son de la cloche, les prières du soir et on fait le catéchisme; puis, le lendemain, on ne laisse partir les Maori, qu'après qu'ils ont entendu la messe et récité leurs prières.

Tels sont les usages que j'ai trouvés établis à Purakau par nos chers confrères pour faire sanctifier les jours de fête aux Maori convertis. Déjà l'on en voit s'approcher du Sacrement de la Pénitence, et chaque dimanche il y a même des communions. Mais les préjugés que la corruption des ministres protestants a inspirés aux Maori contre la confession auriculaire en portent quelques-uns à se plaindre des prêtres de Purakau, auxquels ils reprochent de terminer tous leurs sermons par cette sentence : " Pour se sauver *il faut se confesser, il faut se confesser.* "

Tout ce que je viens de dire ne peut, certes, point s'appliquer à la baie des îles; car on n'y trouve que deux femmes et une *Kainga*, où il n'y a d'autre religion que celle de faire le mal. On y compte bien une trentaine de maisons d'Européens, mais seulement deux familles catholiques, et ce ne sont point les protestants qui voudraient s'attacher aux missionnaires catholiques, après avoir abandonné leur propre ministre, et l'avoir forcé à se retirer pour éviter les dépenses de son entretien. Les Wesleyens n'y ont point d'église, mais bien un ministre, qui exerce la profession de médecin et de marchand. Ceux qui traitent avec lui, il les dupe, et ceux qu'il médicamente, il les envoie dans l'autre monde. Les hommes sont absorbés par le commerce, et les femmes demandent de honteux gains à la prostitution. Aussi le P. Nivard, en relevant cette station, m'écrivait-il à Purakau : " Je n'ai point plus de sept personnes à la messe, et si je leur prêche, elles en semblent fâchées. Je pense que la baie est le lieu du désespoir. " Moi aussi, dans le cours du mois que j'ai passé là, j'ai entendu un homme, qu'on regardait comme bon catholique, me dire : " Si vous voulez que les gens de la baie viennent vous écouter, montrez de bel argent, et faites de l'église un sérail, et tout le monde accourra près de vous. "

Après mon arrivée à Purakau, la première visite que je reçus

fut celle du chef des Motuti, qui vint me saluer avec toute sa tribu et m'apporta de gros concombres et des melons. A peine l'eus-je vu, qu'il me sembla reconnaître en lui un de ces Maures qui soutiennent le grand monument érigé à la porte du côté gauche de l'église des Frari à Venise, ou bien un de ces Ercelades peints par Jules Romain, si je ne me trompe, au palais du Te à Mantoue; tant il était gigantesque, corpulent, noir, d'un aspect hideux, avec son visage tout tatoué, et poursuivi, semblait-il, comme Caïn, par la colère de Dieu. Je demandai quel était ce personnage, et il me fut répondu que c'était le fameux Hohane Papita (Jean Baptiste). On le surnomme le fameux parce qu'étant veuf, il a épousé une veuve et ses deux filles, avec lesquelles il vit déjà depuis longtemps, et qui lui ont donné toutes deux des enfants. De plus, il est fameux, parce qu'il n'y a jamais eu personne qui ait réussi à le séparer d'elles. Je demandai alors s'il était catholique? Oui, me répondit-on, et même très-fervent catholique; car il vient à Purakau à toutes les fêtes, il sait très-bien le catéchisme, il l'enseigne dans sa *Kainga*, et il ne manque jamais de réciter les prières du soir et du matin en commun avec sa famille.

Nos chers confrères avaient fait et faisaient encore les plus grands efforts pour l'amener à une séparation; mais il répondait toujours : « S'il est juste que j'aille en enfer à cause de mes femmes, eh bien! j'y irai, mais je ne veux point les quitter! » A la fin le P. Etienne de Bergame parvint à décider la plus jeune à fuir et à se retirer près de l'évêque à Auckland. Toutes les mesures étaient prises; malheureusement, elle révéla son projet à sa mère, et celle-ci au mari. Il en résulta que le dimanche suivant Hohane Papita fit prendre à sa troisième femme (la plus jeune) ses plus beaux habits et la conduisit à Purakau pour voir le P. Etienne. Celui-ci, au sermon des vêpres, fit une allusion éloignée à ce sujet, et Hohane Papita, qui avait la conscience de ses actes, comprit bien le sens de chacune des paroles du prédicateur. Retourné à sa Kainga, il cessa de prier, de travailler, et ne fit plus que pleurer. Cinq jours après il écrivit au P. Etienne qu'il reconnaissait qu'il faisait mal en gardant trois femmes et qu'il se sentait obligé de les abandonner; mais celle dont l'on voulait le séparer était, disait-il,

précisement celle qu'il aimait le plus : « permettez-moi donc, ajoutait-il, de garder celle-là, et de quitter les deux autres. De cette manière, avec le secours de la grâce divine, je me déciderais à ce parti; autrement je me soumettrais volontiers aux décrets de la justice divine et je me résignerais à ma damnation, pourvu qu'en enfer je puisse encore posséder mes trois femmes. »

A cette lettre le P. Etienne répondit qu'il n'avait ni ne pouvait avoir le pouvoir de lui permettre de garder la dernière de ses femmes, parce que sa véritable épouse était la première, c'est-à-dire la mère des deux autres; que par conséquent, s'il voulait se sauver, il devait s'attacher à celle-là et quitter les deux autres; qu'en attendant, il devait se remettre et continuer à prier, et que Dieu, dans l'abondance de sa miséricorde, lui donnerait la force de prendre la résolution dont il avouait la nécessité. Lors de mon départ de Purakau, on ne connaissait point encore le résultat de cette négociation.

Le frère de Hohane Papita (il s'appelait *Waraiko* ou François) avait aussi deux femmes, et quand la première mourut, il vivait avec la seconde, non dans les liens du mariage, mais en simple concubinage. C'était une vieille femme, non encore baptisée, qui nous avait logés à Waimate. Elle désirait recevoir le baptême et Waraiko ne le désirait pas moins. Le P. Etienne lui demanda si elle était véritablement sa femme et s'il voulait contracter avec elle un lien indissoluble. Waraiko répondit que non. Le missionnaire lui demanda alors s'il voulait la quitter pour toujours, et n'obtint encore qu'une réponse négative. En conséquence, la vieille Maori, persistant dans son état de concubinage, ne fut point baptisée.

Il va s'agir maintenant de la fille de Waraiko. Elle était la femme légitime du Maori qui m'avait accompagné de la Baie des îles jusqu'au fleuve Wahiohu. Quand après trois années d'absence il retourna près d'elle en lui apportant de nouveaux vêtements, elle avait déjà changé trois fois de mari, et un premier dimanche de carême elle se rendait à Purakau dans le dessein d'en épouser solennellement un quatrième. Mais la malheureuse ne trouva aucun homme disposé a seconder sa passion.

On voit fréquemment chez les Maori une femme abandonner son véritable mari pour s'unir à un second. Les hommes aussi passent très-aisément d'une femme à une autre, et c'est là tou-

jours une cause de guerre entr'eux. Mais personne n'en peut avoir plus d'une à la fois, à l'exception des chefs de tribu, qui, selon les lois du pays, peuvent avoir deux femmes, comme ils en ont en effet. C'est là une des plus grandes difficultés que rencontre le missionnaire catholique, quand il doit administrer le baptême aux Maori et bénir leurs mariages. Souvent il arrive qu'on a recueilli les renseignements et les pièces nécessaires, dans la persuasion qu'il n'y a plus aucun empêchement qui s'oppose à ce qu'on confère ces sacrements, et au moment où l'on se dispose à verser l'eau sur la tête du catéchumène, mille obstacles surgissent. Ainsi, pour citer un fait récent, le P. François de Cotignola, ayant disposé et préparé un certain Rangatire de la tribu des Otapiri à recevoir solennellement le baptême un jour de dimanche, à la Baie des îles, il apprit, au moment où il allait commencer la messe, que le chef de cette tribu avait deux femmes, et qu'après avoir abandonné la première (la mère), il vivait avec la seconde (la fille). En conséquence, le baptême de ce Rangatire ne put point avoir lieu.

Mais avant de quitter Purakau, je veux vous dire comment je m'y trouvais. Très-bien, à vrai dire; car les pêches, les melons, les concombres et les ognons ne me manquaient pas. Dans la Nouvelle Zélande les pêchers commencent à donner des fruits en janvier et durent jusqu'à la fin d'avril. Il y a de deux espèces de pêches, de précoces et de tardives, et toutes ont une saveur exquise. Où qu'on aille, et surtout le long des fleuves et dans les plaines, on ne voit que des pêchers qui ploient sous le poids de leurs fruits. On trouve aussi en masse des concombres et des melons, tous beaux et gros, mais non également bons : leur qualité dépend du terrain. On ne manquait donc jamais à Purakau, non plus que dans toute la Nouvelle Zélande, de fruits de cette espèce, à tel point que pour un peu de tabac ou pour un schelling les Maori en donnent autant qu'on en veut.

Quelquefois ils nous apportaient aussi un panier de patates; mais en cela ils se montrent plus parcimonieux, car les patates sont leur nourriture favorite, et l'on dirait que, quand elles leur manquent, ils vont perdre la vie. D'autres fois ils nous offraient aussi une sorte de concombres ou de patates douces, d'une forme allongée comme les raves. Quand elles sont fraîches, cuites à l'eau, elles sont excellentes, quoique peu nutritives. Mais il

ne faut point les manger trop vite; sinon elles font payer très-cher le plaisir qu'elles donnent, par le mal qu'elles causent. Les Maori en plantent beaucoup, mais ils ne les estiment pas autant que les patates ordinaires, car ils peuvent vendre celles-ci ou les conserver pour l'hiver, et non celles-là; en effet, au bout de trois mois, elle se couvrent de taches, noircissent et ne sont plus bonnes.

Il m'est encore arrivé souvent de ne manger que du poisson, que nous prenions précisément en face de notre demeure, quand la marée montait ou quand elle descendait. Un heureux hasard voulut que, dès mon arrivée à Purakau, le P. Joseph de Musciano commença à prendre une espèce de poisson si tendre et si délicat, que je n'en ai jamais mangé de meilleur. Il connaissait bien les jours de pêche et les endroits où les poissons passaient; aussi arrivait-il rarement qu'il profitât de la marée sans en revenir avec une brochette chargée de poissons.

Mais ne dois-je point vous parler de notre genre de pêche? La Nouvelle Zélande a un très-grand nombre de poissons, dont les meilleures espèces sont la *Paticha* et le *Tamuré*. Quand la mer est tranquille et le ciel serein, c'est un spectacle curieux et charmant de voir ces poissons guerroyer entre eux. Ils se poursuivent sous l'eau; ceux qui sont poursuivis s'élancent au-dehors à la hauteur d'un homme, s'y replongent, en sortent de nouveau, et recommencent ce jeu jusqu'à six ou sept reprises sans interruption. Quelquefois ils font un bruit tel que celui qui n'en connaitrait pas la cause croirait, surtout la nuit, qu'une troupe de gamins s'amuse à se battre dans la mer. Les poissons qui sautillent ainsi sont longs et minces, ils ne se prennent pas à l'hameçon, parce qu'ils ont la bouche extrêmement petite, mais on les attrape facilement au filet. Quand les Maori veulent en pêcher, ils vont pendant le jour dans la mer, sur des points où l'eau ne s'élève qu'à hauteur d'homme, tendent leur filet qui forme un cercle parfait, puis se mettent à battre l'eau avec une longue perche. Les poissons qui se trouvent dans le cercle, effrayés en voyant cette perche et en en sentant les coups, essaient de fuir et ne font que s'engager le cou dans les mailles du filet, comme en Italie les grives au mois d'octobre.

Le *Tamuré*, poisson assez court et plus gros en hauteur qu'en longueur, aux écailles brillantes comme l'or et l'argent, se prend

tant à l'hameçon qu'au moyen de barrages faits avec un filet et des broussailles, surtout en pleine lune, quand la marée monte et se répand. Ce poisson est très-bon, et la tête surtout en est si délicate que dans les repas elle est réservée au maître de la maison.

La pêche des *Patichas* est encore plus singulière. Ce poisson est une des meilleures espèces; quelques Européens l'appellent poisson noir, parce qu'il a le dos noir; d'autres poisson plat, parce qu'il est écrasé et a la forme d'une main. Il aime beaucoup la lumière, de sorte que, quand il voit une flamme, il s'y jette comme fasciné. Il suit la marée, rasant toujours la terre sans jamais s'élever; aussi, quand les Maori veulent pêcher ce poisson, choisissent-ils les soirées où il n'y a point de clair de lune, où le ciel est couvert et la mer tranquille. Alors ils préparent un ou deux faisceaux de baguettes sèches (de *titri* ou de *kaikatoa*), ils les relient avec un nœud à l'un des bouts et une broche à l'autre, et allumant ce faisceau de *titri*, ils descendent dans la mer là où l'eau ne leur dépasse point le genou et se mettent à marcher lentement. Les *Patichas* accourent du côté du flambeau et se laissent fasciner par son éclat; alors pour les prendre, le Maori n'a besoin que de les percer de part en part avec la broche qu'il porte et de les enfiler. En certaines soirées, un quart d'heure suffit pour en prendre une dizaine de brochettes.

Je vous donne ces détails, mon bon Père, non qu'ils méritent une mention particulière, mais afin de vous montrer que je parviens en certains moments à secouer la noire mélancolie qu'une affreuse solitude inspire naturellement à toute personne accoutumée aux avantages de la vie sociale, en fixant mon attention sur les ingénieux moyens que l'homme a su inventer pour se procurer, même du sein de la mer, les aliments nécessaires, quand il ne peut point les demander aux entrailles de la terre. Tous ces détails, je les ai connus à Purakau, où j'ai séjourné du 11 février 1862 jusqu'au commencement du mois de mai suivant, et où j'allais quelquefois m'asseoir sur l'un de ces rochers que les vagues furieuses ont découverts en dévorant la terre, pour contempler de là le vaste lit ou la grève de ce grand fleuve qu'on pourrait appeler un bras de mer, et qui est aux naturels du Hokianga ce que sont aux Romains le mont Pincio de Rome, aux Florentins les *Cascine*[1] de Florence, et aux Parisiens les Champs Elisées.

[1]) Les *fromageries*, nom d'une promenade publique (*Note du traducteur*).

Après que j'eus célébré la fête de Pàques avec nos confrères, je jugeai utile d'aller visiter Mongoani et Wangaroa, anciennes stations des Pères Maristes sur la côte orientale, et j'y conduisis avec moi le Père François de Cotignola, me proposant de le laisser en l'une de ces stations, puis de m'en retourner à la Baie des îles, et de la Baie à Auckland. Nous prîmes donc une barque et nous nous dirigeâmes le 1er mai de Purakau vers Wangaroa. Quand nous fûmes près d'entrer dans le fleuve Wahiohu, un coup de vent nous emporta nos voiles, et ce fut par miracle que nous ne chavirâmes point, comme l'avait fait le P. Etienne de Bergame sur ce même fleuve dans le bras dit Waima. Sans nous effrayer de cet accident, nous continuâmes à avancer; mais quand nous arrivâmes à un certain endroit, un européen catholique appelé Marmon, vieillard cassé qui vivait depuis trente-trois ans solitaire sur les bords de ce fleuve, occupé à garder les vaches et les porcs, nous conseilla de ne point suivre cette route, de peur de nous exposer au danger de rester à mi-chemin. Nous connaissions bien cet homme; car il était venu à Purakau pour faire ses Pâques, et nous avait fait présent d'une vache et d'un jeune taureau. Nous savions qu'il était bon et incapable de nous tromper. Suivant donc son conseil, nous rebroussâmes chemin et nous entrâmes dans un autre bras du fleuve qui conduit à Mangamuka, pour aller de là, par les bois, à Mongonui. Mais quand nous fûmes à Pikiparia, un vieux néophyte, tout nu, qui n'avait que la peau et les os, nous assura que de ce côté aussi nous rencontrerions de grands *Waipuke* ou fleuves qu'il ne serait pas possible de passer à cause des grandes pluies qui étaient tombées. Alors nous retournâmes à Purakau, et le 2 mai au matin nous entrâmes dans le fleuve *Waima*, afin de gagner directement la Baie, et de là les stations susdites. Après deux heures de navigation, nous entendîmes le bruit du combat de Wirinakai, où les Maori de cette tribu disputaient un morceau de terrain à ceux de Woihoho. L'un des hommes qui guidaient la barque se mit à pleurer sur la folie de ses frères; à mi-chemin nous eûmes une pluie torrentielle, et à deux heures après midi nous étions à Taikehe, où le Vaima cesse d'être navigable, excepté par la haute marée.

Cette tribu est toute Wesleyenne, et son *Rangatira* ou roi est resté vice-ministre (religieux) après le départ de ce Loury

dont j'ai déjà parlé. A Taikehe nous devions nous procurer un homme qui nous accompagnât et un cheval qui transportât notre modeste bagage. Mais le capital dont nous pouvions disposer n'était que de deux livres sterlings et demie. Quand nous débattîmes le marché, les Maori, en apprenant que nous n'étions possesseurs que d'une si faible somme, nous firent d'abord accroire qu'ils n'avaient point de guide, parce que tous les hommes étaient allés à la guerre; puis, qu'ils n'avaient point de chevaux; enfin vers le soir nous convînmes de leur payer ce prix le lendemain matin. En attendant, le Rangatira nous accueillit dans sa *Kainga* et nous offrit des patates et une tasse de thé. Mais quand le 3 mai au matin nous voulûmes partir, personne ne voulait plus venir avec nous, sinon au prix de quatre livres sterlings. Nous eûmes recours aux prières, aux supplications ; tout fut inutile, il fut impossible de fléchir ces esprits doublement opiniâtres, d'abord par eux-mêmes, puis sous l'influence de l'hérésie. Alors nous adressâmes aux Maori quelques paroles peut-être un peu trop sévères, et ils nous laissèrent en deçà du fleuve, refusant positivement de nous conduire à l'autre rive. Nous dûmes nous résigner à cette situation, en disant : „ Dieu y pourvoira. „ Le bâtiment qui va du Hokianga à Auckland, et qui était venu prendre les effets du ministre Wesleyen Loury, se trouvait à deux milles de distance. Le capitaine, bien qu'il n'eût aucune religion, était attaché aux Franciscains de Purakau. Nous résolûmes donc de marcher le long des bords du fleuve jusqu'à ce bâtiment, afin d'effectuer notre retour à Purakau. Mais voilà que, avant d'avoir fait un quart de mille, nous rencontrons une Kainga de Maori qui étaient sur le point de dîner. Nous demandons à leur parler. „ Entrez! „ nous répondent-ils. Bénis soient ces Maori! que Dieu leur accorde la grâce de connaître et d'embrasser la vraie foi! Ils nous étendent aussitôt une belle natte, et nous offrent des patates, un gros épi de maïs bouilli et une jatte de lait. Quand nous les vîmes si hospitaliers, nous leur demandâmes ce qu'ils voulaient pour nous conduire à Purakau. „ Six schellings; „ dirent-ils. Ils étaient trop raisonnables pour que nous ne leur demandassions point s'ils consentiraient à aller plutôt à la Baie des îles, ajoutant qu'en ce cas nous leur donnerions à chacun 15 schellings; ils y consentirent volontiers,

et nous partîmes immédiatement, de peur qu'ils ne changeassent d'avis, ou que quelque Maori de la Kainga voisine ne passât par là et ne les corrompît.

Nous nous mîmes en route vers 10 heures du matin, et nous marchâmes jusqu'à 8 heures du soir. Le chemin était celui que j'avais suivi l'année précédente, et quoiqu'il ne fût point des plus mauvais, les pluies en avaient fait un véritable bourbier. Peu de temps après notre départ, nous rencontrâmes à cheval le prêtre Goranel et le P. Nivard qui allaient à Purakau, pour voir s'il y avait moyen d'améliorer l'état de cette station, et qui échouèrent malheureusement dans leur tentative. Ils nous cédèrent leur cheval, qu'ils s'étaient procuré dans la tribu la plus voisine et sur lequel nous trottâmes jusqu'à 3 heures; puis nous continuâmes notre route à pied, toujours embourbés jusqu'au cou. Nous passâmes la nuit dans un bois, où nos Maori allumèrent du feu et cuirent des patates. Mais nous étions si fatigués que nous nous enveloppâmes aussitôt d'une couverture et essayâmes de dormir. Malheureusement l'humidité du sol sur lequel nous étions couchés nous empêcha de fermer les yeux.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en marche dès cinq heures, et nous ne nous reposâmes que deux fois, la première pour manger une bouchée de pain que nous avions apporté de Purakau, la seconde pour cuire quelques patates qu'avaient nos Maori. Vers quatre heures après midi nous arrivions aux bords de la Baie, et nous y prîmes une tasse de thé avec du pain et une conserve de pêches qu'un bon protestant, fort poli et fort charitable, nous offrit grâcieusement. Il nous prêta ensuite sa barque, que conduisirent nos Maori et sur laquelle nous traversâmes la Baie. A 10 heures du soir nous prenions terre à la porte de la nouvelle maison en bois que nous avait construite Mgr Pompallier, et où le Fr. Sante de Poggio n'avait à nous offrir qu'un peu de patates.

Ici se termine ce petit fragment d'histoire relatif à ma visite à Purakau. Au moment où je vous écris, je me trouve à Auckland, avec le P. Dominique de Castignano et le P. Nivard de Fenestrelle. Nous avons ici une résidence et une paroisse dans un faubourg de la ville au sud, appelé Parnell. L'église, construite en bois et bénie depuis que nous sommes dans la Nou-

velle-Zélande, peut contenir plus de deux cents personnes. Les offices du dimanche consistent en trois messes, deux sermons, le chant des vêpres, suivies de la Bénédiction du Très-Saint Sacrement, et le catéchisme aux enfants. Nous avons à soigner l'hôpital, les prisons et une maison d'aliénés; nous y allons tous les dimanches prêcher et réciter les prières. Notre église est également fréquentée par les protestants et par les catholiques. Tous ceux confiés à nos soins se sont approchés des sacrements à Pâques, sauf, croyons-nous, deux ou trois. A la dernière fête de Noël nous avons eu la première communion des enfants, et le jour de l'Epiphanie la confirmation. Nous travaillons à implanter ici notre ordre, et nous ne tarderons pas à y établir le Tiers-Ordre. Les parents nous donnent avec plaisir leurs enfants non-seulement pour que nous les instruisions, mais encore pour que nous les dirigions dans les voies de la piété, et malgré notre indignité, nous sommes très-bien vus et même aimés dans toute la ville aussi bien que dans notre paroisse. Les catholiques sont peu nombreux et pauvres. Ils voudraient nous aider, mais ils ne le peuvent réellement pas. Nous espérons cependant obtenir quelques secours de l'Œuvre de la Propagation de la foi en faveur de notre ordre. Le P. François se trouve à la Baie des îles avec le Fr. Sante, et est chargé de toute la côte orientale. Le P. Etienne et le P. Joseph sont dans le Hokianga avec les deux Frères François et Isidore. Ils ont la charge de toute la côte occidentale. Nous tâchons d'avoir une bonne école pour les Européens à Parnell, et une autre pour les Maori dans le Hokianga; mais jusqu'ici le manque de ressources nous a empêchés d'exécuter notre dessein. Nous espérons toutefois réussir, dès que l'Œuvre de la Propagation de la foi viendra à notre aide, comme nous l'avons déjà demandé à ses Directeurs dans une supplique signée et apostillée par Mgr Pompallier, évêque d'Auckland, que nous leur avons adressée dans le courant de l'été de 1862.

Maintenant, Mon bon Père, il faut que je vous dise un affectueux adieu. Vos lecteurs sont priés de recommander à Dieu tous les Franciscains de la Nouvelle-Zélande.

Je reste, de votre paternité très-révérende,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Fr. Octavien Barsanti,

Supérieur des Franciscains dans la Nouvelle-Zélande.

II.

PALESTINE.

Lettre du P. SÉRAPHIN MILANI, *Observantin de la Province de Toscane, nouveau Custode de Terre-Sainte, au Rédacteur des* Annales, *sur l'état des Missions Franciscaines en ces contrées.*

Jérusalem, 28 *juin* 1863.

MON CHER PÈRE MARCELLIN,

J'aurais bien voulu vous envoyer une briève relation de mon voyage de Rome à Alexandrie, ainsi que de la courte halte que j'ai faite au Caire, de mon retour en cette ville et de mon passage à Jaffa et à St Jean de la montagne en allant à Jérusalem, car vraiment la Basse-Egypte m'aurait fourni amplement de matière pour enrichir vos annales; mais tant que je ne serai pas bien installé dans ma nouvelle demeure, je ne pourrai point m'occuper, comme il convient, de semblables sujets. En vérité, j'ai cru remarquer partout de tels changements politiques et religieux qu'on en est tout surpris; ainsi on me demandait de toutes parts des missionnaires et des prêtres qui remplissent le saint ministère, mais la besogne est si grande qu'il faut dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* En effet, on a ouvert depuis peu des Missions à Port-Said, à Mansourah et à Damiette, et les habitants de la deuxième de ces villes ne se contentent pas d'avoir une mission et un instituteur italien, mais demandent maintenant une école d'arabe, de français, de latin, un cours de rhétorique, un cours de morale, et en outre des sœurs pour prendre soin des jeunes filles. Je tâcherai de satisfaire à toutes ces demandes; mais il faut avant tout disposer un lieu où l'on puisse établir ces diverses œuvres et trouver les moyens de subsistance. La ville arabe de Tanta, station du chemin de fer situé à mi-chemin d'Alexandrie au Caire, me demandait aussi instamment un missionnaire; on y avait déjà préparé une maison avec une chapelle pour y faire l'office et y administrer les saints sacrements; j'y ai donc envoyé aussitôt un de nos prêtres, me réservant de mieux organiser plus tard cette nouvelle mission. De même on a ouvert depuis peu de temps un nouvel hospice et une église assez grande à Cafrzajat, où s'est également

rendu un de nos confrères, qui aurait déjà besoin d'un collaborateur. Je ne vous dis rien de notre mission le long de l'isthme de Suez, que je n'ai point encore pu visiter, ni de la Palestine, ni de la Syrie, qui me sont encore également inconnues; mais ce qui me parait nécessaire, c'est de prier Dieu que *mittat operarios in vineam suam,* et de solliciter la charité des fidèles de venir au secours de ces régions.

Je joins à la présente une copie de la lettre du P. Gardien du Caire, notre confrère, sur son voyage dans le Delta d'Egypte en compagnie de M^r le délégué apostolique; vous pourrez la publier dans vos Annales, si vous croyez que cela puisse être de quelque utilité.

En attendant, avec l'espoir de vous envoyer bientôt des nouvelles plus longues et plus circonstanciées de toutes ces missions, je vous présente mes respects ainsi qu'à notre T. R. P. Procureur Général Frediano Pardini, et je me redis

Votre très-affectionné confrère,
P. Séraphin Milani,
Custode de Terre-Sainte.

III.

EGYPTE.

Lettre du P. Valentin de Vernazza, *Observantin de la Province de Gênes, au Révérendissime Père* Custode *de Terre Sainte, sur la visite de quelques parties de l'Egypte faite par Mgr le délégué apostolique en ce pays.*

Grand Caire, 21 *mai* 1863.

Père Révérendissime,

J'espérais aller vous rendre mes devoirs à Alexandrie avant votre départ pour Jérusalem; mais j'ai dû y renoncer, parce que j'ai accompagné Mgr Vuicic, notre très-digne délégué et vicaire apostolique, dans la visite pastorale qu'il a faite à Port-Saïd. Maintenant je me console par la pensée que vous ne tarderez pas longtemps à revenir en Egypte, afin de visiter les couvents et les hospices soumis à Votre Paternité Révérendissime, et alors

je pourrai vous parler amplement des intérêts de notre mission en ces contrées. En attendant, je crois utile de vous donner quelques détails rapides sur le voyage que je viens de faire avec Mgr le délégué apostolique.

Nous sommes partis du Caire pour Tanta, le 5 du courant. De là, après une légère collation, nous avons continué notre voyage pour Samanud, où Mgr le délégué a été reçu de la manière la plus aimable par le P. Bernardin de Frattamaggiore, supérieur de l'hospice de Terre-Sainte à Mansourah, par l'agent consulaire français et par d'autres personnages distingués, qui s'y étaient exprès rendus à cheval de Mansourah. Quand nous nous fûmes reposés un peu, on nous proposa de partir pour Mansourah, soit à cheval, soit sur une *Dahbie*[1] par le Nil. Mgr eût certainement préféré ce dernier moyen de transport; mais comme ce soir là il soufflait un vent très-fort et contraire, qui ne nous eût permis d'arriver que le lendemain à une heure avancée, nous nous décidâmes à prendre des chevaux, et nous nous mîmes en route avec ces messieurs, précédés d'un Cavas. A peu de distance de la ville nous vîmes venir à notre rencontre tous les agents consulaires avec douze Cavas, et presque tous les chrétiens qui y résident; ils nous accompagnèrent processionnellement jusqu'à notre église, où Mgr fut reçu en grande pompe par nos religieux; puis, après le chant du *Te Deum*, il exposa en peu de mots l'objet de sa visite, et nous nous retirâmes dans l'hospice.

Le lendemain je reçus la visite de tous les agents consulaires et des principaux personnages de la ville, qui ne se possédaient plus de joie de voir pour la première fois le délégué apostolique; de son côté, les remerciant, avec sa gaieté et son affabilité ordinaires, de cet acte de respect et de courtoisie, il les exhorta à être bons, fermes et constants dans la foi.

Il fit ensuite annoncer que le dimanche 10, il conférerait le sacrement de la confirmation à ceux qui ne l'avaient point encore reçu; aussi ce jour là l'église (c'est un petit magasin irrégulier, converti en église, ne contenant pas plus du vingtième des chrétiens de cette résidence) se remplit-elle de bonne heure à un tel point qu'il fut nécessaire de placer des tentures sur le porche, afin d'y garantir des rayons du soleil les assistants qu'attirait à la cérémonie soit une vraie dévotion, soit la simple curiosité qui y amena les Grecs, les Arméniens et les Cophtes schismatiques.

[1]) Sorte de barque égyptienne.

Tout se passa très-bien, et l'on se sentait ému jusqu'aux larmes en voyant plusieurs chrétiens, qui déjà touchaient à la quarantaine, recevoir le saint Chrême. Le soir même Mgr voulait partir pour Damiette; nous nous embarquâmes sur une *Dahbie*, préparée à cette fin, avec le P. Supérieur de Mansourah et le Fr. Vincent de Treja, qui se joignirent à nous, et nous abandonnant au vent et au courant du Nil, nous nous dirigeâmes vers cette ville. Malheureusement, deux heures après, de favorable le vent devint tellement contraire, que nous ne pûmes arriver que le 12, à neuf heures du matin. Quand nous eûmes pris terre, nous nous rendîmes à l'hospice, et Mgr reçut également la visite des consuls français, italien, autrichien, espagnol et anglais, et du *Modir* (fonctionnaire égyptien). Le 13 il administra le sacrement de la confirmation, et le soir nous partîmes pour Port-Saïd sur une petite barque, avec laquelle nous abordâmes le jour de l'Ascension à neuf heures du matin, après avoir déjà sanctifié cette fête, malgré la houle de la mer, par la célébration de la sainte Messe. Mgr reçut ensuite la visite de M. Delaroche, ingénieur en chef, et d'autres hommes respectables appelés en ce lieu par l'infatigable M. de Lesseps, afin de terminer le percement si difficile et si coûteux de l'isthme de Suez, œuvre qui fera un jour le bonheur et la richesse des peuples d'Europe.

Le lendemain, 15 du courant, notre Père Président Erasme de Sasso, mineur observantin, présenta les jeunes garçons, au nombre de 14, qui devaient être confirmés, et que Mgr voulut examiner lui-même en français et en italien; les ayant trouvés suffisamment instruits, il leur conféra le sacrement qu'ils demandaient. Maintenant, Père Révérendissime, je pourrais vous dire beaucoup de choses de Port-Saïd; mais je m'en dispense pour abréger et parce que le temps me manque, d'autant plus que le T. R. Jacques Radò, qui a visité dernièrement ce pays, pourra vous donner tous les détails désirables. J'ajoute toutefois que, vers le soir de ce même jour, Mgr a administré le sacrement du Baptême à deux enfants nés la veille, et le lendemain matin nous reprîmes la mer pour Damiette. Nous ne fûmes point retardés en route par un vent contraire, de sorte qu'après seulement 24 heures de navigation, nous abordâmes heureusement, et le 18 nous nous remîmes en route pour Samanud sur un vapeur de la Cie de l'isthme que le consul de France fit mettre à la disposition de Mgr. Arrivés de cette manière à notre desti-

nation, nous prîmes terre, et nous nous rendîmes chez un excellent et zélé catholique nommé Nand, maltais d'origine, dans la chapelle domestique duquel Mgr célébra la sainte Messe; nous montâmes le même jour à neuf heures en chemin de fer, et nous revîmes enfin Alexandrie, d'où je revins le lendemain au Caire.

Voilà, Père Révérendissime, voilà tout ce que j'avais à vous dire de mon voyage avec Mgr l'Excellentissime et Révérendissime délégué apostolique. Maintenant je salue Votre Paternité Révérendissime, et je la prie de bénir

son très-humble et très-obéissant serviteur,
FR. VALENTIN REZASCO DE VERNAZZA,
Supérieur et curé de Terre-Sainte au Caire.

IV.

ALBANIE.

Lettre du P. MARIEN PALMANUOVA, *Observantin de la Province de Venise, au Père* RAPHAEL DE PONTECCHIO, *Révérendissime général de l'Ordre, lui annonçant la mort de Mgr* URBAIN BOGDANOVICH, *évêque d'Europus, administrateur de l'archidiocèse de Scopia.*

Priserendi, ce 5 *juillet* 1863.

PÈRE RÉVÉRENDISSIME,

Ma lettre vous apportera une bien douloureuse nouvelle, en vous apprenant la mort de notre bien aimé Père et Pasteur, Mgr Urbain Bogdanovich, qui, muni de tous les secours de notre sainte religion, est allé le 2 du courant recevoir dans le ciel la récompense des travaux apostoliques auxquels il s'est livré pendant plus de seize années dans l'administration de cet archidiocèse de Scopia. Oh! qui pourrait dépeindre le deuil de ses enfants? Tous à cette triste nouvelle accoururent à sa demeure et ne voulaient plus en sortir, afin de baiser et rebaiser plus longtemps ces pieds qui s'étaient tant fatigués pour leur salut. Ma propre désolation n'est pas moindre; car j'ai perdu en lui un vrai père, qui m'a constamment donné, en œuvres et en paroles, l'exemple de la vertu, de la sagesse, et d'une manière de vivre véritablement chrétienne. Je voudrais, Révérendissime Père, vous parler ici du zèle infatigable avec lequel il s'est consacré à répandre la foi catholique dans ces contrées, et du bien inappréciable qu'il a fait à nos missions; mais ce serait,

même à n'en toucher que les points principaux, le sujet d'une très-longue lettre, à laquelle ne me permet pas de songer la poignante douleur qui me serre le cœur. Qu'il vous suffise quant à présent de savoir qu'il n'y a point de lieu où son nom ne soit béni; pour trouver, au surplus des monuments de sa généreuse charité, on n'a qu'à voir, ici à Priserendi, la maison épiscopale qu'il a bâtie, et le cimetière chrétien qu'il a fait entourer de murs, malgré les Turcs qui le menacèrent, à cette occasion, de mort, et dans le reste de l'archidiocèse, toutes les églises qu'il a ou restaurées ou construites; on n'a ensuite qu'à rappeler le souvenir des bienfaits par lesquels il a secouru une foule de familles, surtout en prenant leur défense contre les vexations des musulmans. Aussi les Grecs et les Turcs eux-mêmes recouraient-ils à lui pour obtenir justice des pachas, et presque toujours ses réclamations étaient accueillies.

Assurément il ne pouvait être récompensé d'une si grande vertu que dans le ciel, mais on lui en a rendu même ici-bas un bien solennel témoignage, dans les obsèques qu'on a célébrées en sa mémoire. Non-seulement tous les prêtres de cet Archidiocèse accompagnaient le corps, mais on permit pour la première fois au cortège de marcher processionnellement, la croix arborée en avant, et suivi de tout le peuple un cierge en main et avec les bannières des confréries existantes en cette ville; le consul d'Autriche venait le dernier en uniforme, placé derrière le cercueil. Quel spectacle touchant que celui de cette multitude, qui, dans l'attitude la plus recueillie, priait pour le repos de son Pasteur! Il était encore relevé par la présence d'une foule immense de Grecs et de Turcs qui, eux aussi, versaient des larmes à la vue du convoi funèbre. Les gendarmes musulmans n'y manquaient pas non plus; ils avaient été envoyés par le pacha pour accompagner la procession jusqu'à l'église, où, après le chant d'une messe des morts solennelle, Mgr Bogdanovich a été inhumé près du marche-pied de l'autel.

Si votre Paternité Révérendissime juge bon de faire publier ces quelques détails dans les *Annales des Missions Franciscaines*, j'en éprouverai une grande satisfaction, qui sera partagée par tout cet archidiocèse. En attendant, veuillez me donner votre bénédiction et me croire votre très-dévoué fils en J.-C.,

Fr. Marien de Palmanuova,
Miss. Apost. Min. Obs.

Urbain Bogdanovich, de l'Ordre des mineurs observantins, avait été nommé évêque d'Europus *in partibus* et administrateur Apostolique de Scopia, le 30 septembre 1841.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

GORTON EN ANGLETERRE.

Nous lisons ce qui suit dans le *Rosier de Marie*, nº du 27 juin 1863 : « Le chanoine Benoit, secrétaire de Mgr l'évêque de Salford, a, le 31 mai, posé la première pierre du couvent des Révérends Pères Franciscains (Récollets de Belgique) à Gorton, près de Manchester.

ADELAIDE EN AUSTRALIE.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que jusque dans cette partie reculée de l'Australie il y a des Franciscains Irlandais, qui travaillent à y répandre les bienfaits du catholicisme. Il faut citer parmi eux l'Illustrissime et Révérendissime Mgr Patrice Bonaventure Georghegan, créé évêque d'Adelaïde le 15 avril 1859.

LE CAIRE EN EGYPTE.

Comme document d'une piété non commune, nous publions la lettre suivante où la mère Abbesse des Franciscaines au Caire rend compte au P. Raphaël de Pontecchio, Révérendissime général de l'Ordre, des résultats qu'obtiennent ces religieuses, grâce au Seigneur, par l'enseignement qu'elles donnent en cette ville aux jeunes filles soit chrétiennes, soit turques ou schismatiques. Cette lettre est ainsi conçue :

Le Caire, 27 *mai* 1863.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Je vous offre de très-sincères remerciements de la belle vie de sainte Claire, que vous avez eu la bonté de nous envoyer par l'intermédiaire du Révérendissime nouveau custode de Terre-Sainte, ainsi que de la lettre flatteuse et de l'excellente instruction que vous avez bien voulu y joindre; je les ai lues à toutes les autres religieuses, et elles vous rendent avec moi mille actions de grâces.

Nous vous sommes trop reconnaissantes de la manière dont vous nous avez recommandées au Révérendissime Père Custode, qui dans son extrême charité est venu nous visiter et a célébré la sainte Messe dans notre chapelle, où, quelque petite qu'elle soit, nous avons la consolation de pouvoir adorer l'auguste Sacrement, et d'entendre tous les matins la sainte Messe; nous vous sommes trop reconnaissantes, dis-je, pour que nous oubliions jamais, vous pouvez en être sûr, Votre Paternité Révé-

rendissime, surtout dans la sainte Communion, et nous demandons pour elle au Seigneur toutes les grâces que vous sollicitez par vos saints désirs, spécialement pour votre propre sanctification et pour la continuation de votre santé, afin que vous puissiez toujours travailler aux progrès de l'Ordre Franciscain et des pauvres Clarisses; car nous aussi, nous sommes vos filles, nous aussi, nous faisons partie de cette belle mission Egyptienne.

Quand vous aurez occasion de voir le Souverain Pontife, je vous prie de vouloir bien demander la bénédiction apostolique pour moi et toutes les religieuses, pour les orphelines et les petites négresses, tant externes que pensionnaires du monastère de St Joseph au nouveau Caire, ainsi que pour le couvent de la Sainte Famille au vieux Caire; nous avons déjà dans ces deux maisons plus de cent élèves, et il s'en présente tous les jours de nouvelles; mais le local est trop petit.

Hier une dame turque d'environ cinquante ans est venue demander à entrer chez nous pour être catéchisée et recevoir ensuite le baptême. On entendit d'un autre côté une petite fille de près de six ans, qui fréquentait notre école depuis un an et qui était tombée gravement malade, s'écrier, en baisant pieusement un chapelet et une croix que je lui avais envoyés par notre catéchiste Franciscain et par une religieuse que j'avais chargés de la visiter : « Je suis chrétienne, oui, je suis chrétienne; » et comme sa mère et sa sœur étaient venues la voir, à peine les eut-elle aperçues qu'elle leur dit : « Allez-vous en, allez-vous en, car vous êtes turques, et moi je suis chrétienne! » A ces mots elles se mirent à pleurer : « Laissez-nous venir, répondirent-elles; car nous aussi nous sommes chrétiennes, et nous voulons recevoir le baptême. »

En effet, depuis ce jour là elles viennent aussi s'instruire dans notre religion; leur maîtresse est la petite fille qui sait déjà son catéchisme en arabe et en italien, et qui l'enseigne à sa mère et à sa sœur. O mon Révérendissime Père, quel bien nous pourrions faire, si nous étions pourvues de ressources suffisantes! Ah! faites-nous aider, nous vous en supplions, par nos frères d'Europe; de cette manière vous coopérerez au grand bien qui se fait et qui se fera encore avec l'aide divine; car par nous mêmes nous ne pouvons rien. En terminant j'implore à vos pieds mille bénédictions séraphiques pour moi et pour toutes mes filles spirituelles.

De Votre Paternité Révérendissime,

La très-humble et très-obéissante fille en J.-C.,

MARIE CATHERINE DE Ste ROSE DE VITERBE,

Abbesse.

LE JOURDAIN.

Quand je parvins à l'extrémité de la plaine d'*El-hama*, et que je vis pour la première fois le lac de Tibériade et le Jourdain qui l'alimente, je fus saisi par un tel sentiment de joie, de vénération et de douleur que, cloué sur place par mes réflexions, il me fallut toutes les instances de mon guide pour m'en arracher et me soustraire ainsi aux rayons brûlants du soleil, qui en ces premières heures de l'après-midi y dardait à plomb. Voilà, me répétais-je en marchant, voilà les eaux du fleuve fameux qui, en remontant vers sa source, ouvrit miraculeusement un passage à Israël, lorsque, venant d'Egypte, il entreprit la conquête de la Terre Promise. *Les montagnes bondirent comme le bélier et les collines comme l'agneau.* C'est sur le miroir liquide de ce lac qu'on vit marcher Celui que les anciens prophètes avaient vu marcher sur la croupe des vents et sur les ailes des Chérubins. Mais si c'était alors pour déchaîner des tempêtes vengeresses et pour épouvanter des nations coupables, il a marché ensuite sur ces flots pour en calmer la fureur, pour consoler ses disciples, et pour leur apprendre à se confier en Celui-là seul dans lequel l'homme ne se confie jamais en vain. Voilà ce Jourdain dont les eaux guérissant, au temps d'Elisée, Naaman de la lèpre, figuraient le grand sacrement, purificateur des âmes, que Jésus-Christ lui-même y institua, quand sous la ressemblance du pécheur, il voulut être lavé par le Précurseur. Heureux fleuve! avec quel frémissement de joie tu auras baisé tes rives ombreuses, lorsqu'il t'a été donné de baigner les membres immaculés du divin Agneau! Mais si ce fut là le plus beau de tes titres de gloire, hélas, c'en fut aussi le dernier; car tu ne fus plus dès lors le témoin de prodiges et de triomphes, mais seulement de défaites et de mille excès d'oppression et de barbarie. Tes rives, empreintes des pas du Sauveur dans les trois dernières années de sa vie, ont retenti des applaudissements d'une foule admiratrice qui exaltait ses miracles, sa sainteté et sa sagesse; elles ont aussi entendu durant quelque temps les prières et les gémissements des anachorètes; depuis elles ont été plongées à jamais dans la solitude, l'oubli et la désolation.

Essayant ici de parler de ce fleuve rendu si célèbre par l'Ecriture Sainte, j'en décrirai d'abord le cours, puis la rive occidentale; je réserverai l'autre pour en parler dans un second article, où je dirai quelques mots de la Pérée.

Le Jourdain prend naissance près de Banias, l'ancienne Panéade, dans une grotte qui s'ouvre au fond d'un ravin, à la distance d'un mille et demi[1] de cette ville dans la direction N. E. On croit toutefois qu'il a sa véritable source à 5 milles au S. E. dans le petit lac de *Birchet-*

[1]) Il est ici question de milles géographiques.

el-Ram, le *Phiala* des anciens, avec lequel la grotte de Banias serait en communication souterraine; et cela, à cause du récit de Josèphe qui dit que, Philippe le Tétrarque ayant fait jeter de la paille dans le Phiala, elle reparut à la surface de la source de Panéade. Quoi qu'il en soit, le petit ruisseau de Banias, après un trajet de deux milles et demi, en reçoit un autre qui descend du nord et se jette à trois milles plus loin dans le lac d'El-Hûlè, jadis appelé Samoconitide et eau de Merom. Ce lac peut avoir trois milles de longueur, sur un de largeur; et outre le ruisseau de Banias, qui lui vient du nord-est, il reçoit aussi du côté du nord la rivière de Hasbeni, qui commence près de Hasbeia, au pied du grand Hermon. Du lac de Merom à celui de Genesareth le Jourdain, qui a déjà une eau assez abondante pour lui mériter le nom de vrai fleuve, mesure environ dix milles; la longueur de ce second lac (large de trois à quatre milles), que la Bible appelle aussi mer de Galilée ou de Tibériade[1], est également de dix milles et peut être de plus. De ce lac à la mer morte le fleuve arrose encore un espace de soixante-dix milles, et ainsi son cours, de sa source à son embouchure, est de près de cent milles géographiques. Il reçoit dans sa dernière partie deux affluents venant de la Pérée; ce sont : 1o le *Scheriat-el-Mandur*, appelé anciennement *Jeromace* et *Jarmoch*, mais non mentionné dans la Bible; 2o le *Zerca*, nommé dans la Bible *Jaboch*, et séparant le territoire des Ammonites de celui des Amorrhéens.

Avant que la destruction et la stérilité, compagnes fatales des conquêtes musulmanes, désolassent les collines fleuries de la Palestine, des vignes, des oliviers, des forêts et de riches campagnes embellissaient les bords du Jourdain; aujourd'hui ils sont si tristes que l'on serait presque tenté de douter de la véracité des anciennes relations d'après lesquelles le pays présentait une végétation si riche et si variée.

A commencer par la plaine de Jéricho, près de laquelle le Jourdain disparaît dans la mer, par cette plaine où murissaient autrefois les dattes les plus savoureuses, réservées à la table des Césars, et où l'air était parfumé par des roses fameuses et par un baume encore plus fameux, on n'y trouve plus maintenant qu'un désert de sable brûlant. Si l'on remonte le courant du fleuve au-delà du passage de Betabara[2], on n'y trouve qu'un

[1]) Les langues hébraïque et arabe n'ont qu'un même mot pour désigner les grands lacs et la mer. « *Dieu,* lisons-nous dans la Genèse, *appela mers les amas d'eau.* » De là le nom de mer morte, donné au lac Asphaltite.

[2]) *Betabara* signifie maison ou lieu de passage; on croit que c'est là que les Hébreux passèrent la première fois le Jourdain, quand ils entrèrent en possession de la Palestine. Il parait qu'à une époque postérieure il y a existé un pont. A l'endroit de la Vulgate qui porte ces mots : *in Bethania, ubi erat Joannes baptizans,* on doit lire, suivant Origène, S[t] Jean Chrysostôme, et les géographes sacrés les plus autorisés, *in Bethabara;* car, en fait, on ne connaissait point

désert où l'eau qui y manque est amenée par un ancien aqueduc dont l'on voit à gauche les ruines solitaires. Si l'on continue à remonter la vallée dite *El Gor*, on ne trouve aucune trace d'êtres vivants, à moins qu'on ait le malheur de tomber entre les mains d'une horde barbare qui dépouille le voyageur de tout ce qu'il a et même de ses vêtements. A travers ces dunes et ces bancs de sables, où ne pousse plus un brin d'herbe, la route paraît si pénible et si triste, l'air devient si brûlant et si lourd, qu'on ne se sent pas la moindre envie de gravir les hauteurs voisines pour y chercher les vestiges de tant de lieux mémorables dans l'histoire sainte, tels qu'*Abel Mechula*, patrie d'Elisée[1]; *Hai*, première conquête de Josué après Jéricho[2]; *Fasaelide*, bâtie par Hérode d'Ascalon en l'honneur d'un de ses frères; *Tirsa*, ancienne résidence des rois d'Israël; *Mageddo*, dont le souvenir survit dans *Uadi-el-Megedda*[3], et enfin la petite Salim, patrie de l'apôtre Simon, près de laquelle St Jean-Baptiste baptisait à Ennon[4].

(D. P. A. B.)

DÉPART DE MISSIONNAIRES EN JUILLET ET AOUT 1863.

Sont partis pour Jérusalem les frères lais Louis Contini, Observantin de la Province de Toscane; Louis de Troina, Observantin de la Province de Valdemone en Sicile, et Antoine du détroit de Messine; — pour Constantinople, le P. Bonnefoi d'Osimo, Observantin de la Province des Marches; — pour l'Albanie, le P. Joseph de Lucques, Obs. de la Custodie de Lucques, et le frère lai Théodoric de San-Daniele, Obs. de la Province de Venise.

d'autre *Béthanie* que celle qui était la patrie de Lazare, de Marthe et de Marie, et qui se trouvait, d'après l'Evangile de St Jean, *voisine de Jérusalem à une distance d'environ quinze stades.*

[1]) III du Livre des Rois, IV, 12-XIX, 16.

[2]) Josué, VIII, 9.

[3]) Des passages de la Bible, où il est question de Mageddo, il semble résulter qu'il y avait deux villes de ce nom, l'une avant d'arriver au Gelboë, et l'autre dans la Basse-Galilée.

[4]) St Jean, III, 23.

QUATRIÈME PARTIE.

HISTOIRE SUCCINCTE DES MISSIONS FRANCISCAINES DANS LE PÉLOPONNÈSE DE 1690 A 1714, ET DANS LES ILES IONIENNES, DE 1716 A 1797.

PÉLOPONNÈSE.

Quand les Vénitiens eurent conquis vers 1690 la Péninsule de la Morée et quelques villes de l'Albanie, le Sénat Vénitien, voulant pourvoir aux besoins spirituels de ce pays, s'adressa immédiatement au Provincial des Observantins réformés de la province Vénitienne de St Antoine, et lui demanda douze religieux, dont six devaient s'établir en Morée, et six à Vallona, place forte de l'Albanie. Le provincial de ce temps-là, qui était le P. Ange de Castelfranco, réunit à cet effet le définitoire, et les bons Pères, loin de s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, la tentèrent aussitôt comme une œuvre qui devait tant contribuer à la gloire de Dieu, à la propagation de son très-saint nom et à l'avantage des âmes. Ce fut alors que circula dans la province une lettre pathétique par laquelle on appelait à cette mission ceux qui se sentiraient poussés d'en haut à renoncer aux douceurs de la solitude monastique pour entreprendre une œuvre aussi laborieuse et ardue qu'agréable aux yeux du Seigneur.

Car, outre les difficultés extrêmes que présentaient à cette époque des voyages si longs, il faut considérer qu'il s'agissait d'aller dans un pays habité en majeure partie par des grecs schismatiques, ennemis acharnés du nom latin, pour n'y trouver ni église, ni maison, et que les missionnaires n'avaient pour tout bien que leur extrême pauvreté, comme on le voit par les lettres qu'ils écrivirent, et où ils disaient entre autres choses qu'ils avaient été réduits jusqu'à exposer à la vénération publique sur les autels les petits crucifix qu'ils portaient au cou ou qui tenaient à leur chapelet. Toutefois, tout pénible que parût devoir être une pareille mission, on vit un grand nombre de prêtres s'y offrir spontanément sous l'impulsion d'un véritable zèle; parmi eux le P. Bérard d'Erbezzo ou de Vérone mérite une mention spéciale, lui devant lequel s'ouvrait une brillante carrière à parcourir, comme professeur de théologie et prédicateur déjà célèbre, et qui s'empressa néanmoins de renoncer à tout pour voler dans ces régions lointaines et y amener les âmes à la vraie foi. Les supérieurs, qui appréciaient ses talents, connaissaient son habileté dans le maniement des affaires et savaient combien sa vie était exemplaire, le placèrent à la tête de cette troupe de missionnaires, avec le titre de com-

missaire, en lui donnant comme compagnons pour la Morée le P. Jean de Bassano, religieux très-savant en mécanique, habile compositeur de musique sacrée et extrêmement zélé pour le salut des âmes, et les Pères François d'Avio, Dominique de Vargnaco et Michel Ange de Venise, outre le Fr. Michel de Venise, en qualité d'infirmier. On désigna pour Vallona les Pères Gilles de Valdagno, François Marie de Bassano, qui retourna peu de temps après dans sa province, Pierre de Venise et Antoine d'Albano, avec les frères lais Pacifique de Novale et Gaudens de Padoue.

Le départ de ces douze missionnaires eut lieu le 2 novembre 1690. La cérémonie qui le précéda fut bien touchante : ils se rendirent dévotement avant Vêpres dans notre église de St Bonaventure de Venise et s'agenouillèrent au pied du maître-Autel; d'où le Père Provincial, revêtu du surplis et de l'étole, ayant appelé sur eux les grâces célestes par quelques prières analogues à la circonstance, leur donna la bénédiction avec le très-saint sacrement, et ainsi bénis, les courageux apôtres embrassèrent en pleurant leurs confrères, émus eux-mêmes jusqu'aux larmes; puis ils partirent pour leur mission.

Après un voyage long et désastreux, durant lequel deux missionnaires, savoir les Pères François d'Avio et Dominique de Vargnaco, succombèrent, ayant à peine pu saluer de loin leur Terre Promise, les autres arrivèrent enfin à leur destination. Le P. Gilles et ses compagnons se fixèrent à Vallona, où, ainsi qu'à Vanina, forteresse également située en Albanie, le P. Illuminé de Val-di-Sole, religieux de notre province de Venise, attaché à l'armée qui avait pris ces places, en qualité de confesseur du capitaine général Jérôme Cornaro, avait déjà établi notre réforme, en convertissant à Vallona une belle mosquée en église consacrée à la Nativité de la Très-Sainte-Vierge, et en dédiant une autre à Canina sous le vocable des sacrés stigmates de notre Père Séraphique. Toutefois comme ces deux forteresses furent peu de temps après démantelées pour des raisons stratégiques, nos religieux se transportèrent en Morée, où le P. Bérard avait déjà fixé sa résidence avec ses cinq compagnons. Le premier hospice ouvert dans le Péloponnèse semble avoir été celui de Napoli de Romanie, ville principale de la Péninsule. Mais il se passa peu de temps avant qu'on leur accordât un local pour leur habitation; dès 1694, trois ans après la fondation de la mission, on comptait en Morée quatre hospices : celui de l'Annonciation à Napoli de Romanie, celui de Notre Dame du Carmel à Napoli de Malvasia, celui de St François à Navarin-le-Neuf et l'hospice d'Arcadie. Les bons religieux qui dirigeaient ces établissements, loin de laisser se refroidir la ferveur de la discipline monastique, par suite de leur petit nombre et de leur éloignement de leur Province, cherchaient, autant que le leur permettaient leurs forces et les exigences du ministère apostolique auquel ils s'étaient consacrés, à pratiquer tous

les exercices de piété et de mortification en usage dans les couvents réguliers de la Province. Rien de plus édifiant que la lettre par laquelle le P. Bérard exposait l'état de cette mission, cinq mois seulement après son départ de Venise, au ministre Provincial : « Nous avons, écrivait-il, bâti l'hospice (de Malvasia), qui peut loger sept religieux; nous sommes bien vus de tous, les Grecs eux-mêmes nous témoignent de la vénération et nous aident de leurs aumônes; nous avons du pain en abondance, ainsi qu'un peu d'huile, et l'on va jusqu'à nous offrir des intentions de messes. Nous récitons l'office entier en chœur; le soir nous chantons les Litanies et les Vêpres aux jours de fête; soir et matin nous faisons l'oraison mentale, et trois fois par semaine nous nous donnons la discipline. Ainsi, grâce à Dieu, nous pouvons observer la règle aussi bien que dans notre Province. L'excellent gouverneur et tous les officiers de la place sont très-satisfaits, parce qu'ils voient que nous ne nous occupons que de notre église et du salut des âmes. C'est pourquoi, s'ils étaient fort relâchés dans leurs mœurs avant notre arrivée, ils se sont soumis maintenant à une très-bonne règle de conduite. Le P. Jean de Bassano déploie un zèle infatigable, le P. Antoine Marie de Vérone remplit les fonctions de curé et prend soin des âmes; car il n'y a point ici d'autres curés. J'espère donc que notre venue en ce pays a été déterminée par une disposition spéciale de la Providence (Lettre manuscrite du 22 avril 1697). »

Tels étaient les sentiments de celui qui dirigeait cette mission séraphique naissante, et certes, le zèle dont brûlait le P. Bérard ne pouvait se borner à des paroles. C'est lui qu'on voyait se livrer sans relâche à la prédication dans toutes les classes de la population et en profitant de toutes les occasions favorables, d'un côté pour garantir les catholiques des piéges des schismatiques et pour les éloigner du vice, et de l'autre, pour éclairer les schismatiques, en leur faisant comprendre la nécessité de se rattacher au chef suprême de la chrétienté, qui est le Pontife Romain. C'est lui qui s'efforçait de prévenir tous les périls, de soulager toutes les misères; on le trouvait dans les hôpitaux soignant avec une affection maternelle les pauvres malades et leur traçant la voie du ciel; on le trouvait dans les écoles fondées par nous et maintenues tant que dura la mission, enseignant aux enfants avec la patience la plus inaltérable les premiers rudiments des lettres; on le trouvait aussi chez les grands traitant des affaires importantes pour la prospérité du pays. Il était, en un mot, l'âme de cette mission, et ses travaux furent couronnés de succès par le Seigneur même ici-bas; car il eut la consolation de ramener beaucoup d'hérétiques dans le sein de l'Eglise. Le Père Michel Ange de Venise, l'un des compagnons les plus fervents du P. Bérard, ne brûlait pas d'un zèle moins ardent pour l'honneur du divin maître. Arrivé au Péloponnèse encore tout jeune et ayant obtenu par dispense d'âge les pouvoirs néces-

saires pour exercer le ministère sacré, il travailla si activement à convaincre les schismatiques de leurs erreurs qu'il et convertit un grand nombre. Malheureusement ses forces trahirent son zèle et décrûrent sensiblement jusqu'à ce que le pieux missionnaire dut céder à la violence de la maladie qui le mena au tombeau le 20 mai 1694, dans sa trente-deuxième année. On peut dire de lui en vérité : *consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Revenons-en au P. Bérard à qui était confié le gouvernement de la nouvelle mission. Considérant que si, par suite de la générosité des Vénitiens et des besoins des peuples, les hospices se multipliaient, le nombre des Missionnaires allait au contraire décroissant, parce que ce climat très-chaud auquel ils n'étaient pas accoutumés, détruisit la santé de ceux qu'il ne tua point, l'excellent religieux prit le parti le plus décisif à la vérité, mais en même temps le plus chanceux; il se rendit dans sa Province afin d'y recruter de nouveaux Missionnaires pour sa chère Mission du Péloponnèse. Le dessein était digne de lui; tout autre se serait effrayé à la seule pensée de s'exposer de nouveau aux risques d'un voyage si long et si pénible, tout autre que le P. Bérard, qui, arrivé heureusement à Venise, se mit avec un zèle incroyable à chercher autant de missionnaires qu'il put. Les relations qui nous sont restées sur ces événements ne nous disent pas combien de compagnons de son apostolat il emmena après cette seconde course; nous savons seulement qu'à son retour en Grèce le voyage se fit au milieu de mille difficultés, tant parce qu'il eut lieu dans de grandes chaleurs de l'été, que parce que le navire qui transportait les missionnaires était plein de soldats. Aussi tous succombèrent-ils aux fatigues de la traversée : quatre d'entre eux passèrent à une vie meilleure dans le court espace d'un mois, et notamment le zélé Père commissaire, qui, à peine arrivé, ferma les yeux dans l'hospice de Navarin, le 16 juillet 1693. Il avait été précédé dans la tombe, la veille et l'avant veille, par les Pères Fulgence d'Aviano et Michel de Cittadella, et y fut bientôt suivi par le Père Paul de Gemona, qui expira le 6 août. Ainsi ces trois heureux Missionnaires eurent à peine posé le pied sur le théâtre de leur apostolat qu'ils obtinrent l'éternelle récompense, Dieu se contentant de leurs saints désirs.

Quand la douloureuse nouvelle de la mort du P. Bérard d'Erbezzo et de trois de ses compagnons parvint jusqu'à la province, le Très-Révérend Provincial convoqua le Définitoire, et désigna comme commissaire le P. Illuminé de Val di Sole susnommé, homme profondément versé dans les sciences, doué d'éloquence et d'une grande habileté pour le gouvernement, et, ce qui était plus important, très-zélé pour le bien des âmes et pour la Règle qu'il avait embrassée. Ce religieux, comme nous l'avons dit, se trouvait à cette époque en Morée, où il avait été envoyé officiellement avec la flotte vénitienne qui était à chaque instant aux prises avec les Turcs.

Il avait pour mission de mettre un frein à la licence de la soldatesque en temps de paix, et de subvenir, dans les combats, aux besoins spirituels des blessés et des moribonds; les souvenirs qu'il a laissés nous le montrent non-seulement exemplaire, charitable et grand zélateur du salut des âmes, mais encore animé d'un esprit généreux et intrépide; en effet on le vit plus d'une fois à la tête de l'armée en face de l'ennemi, comme l'attestent les rapports officiels, assistant tous les religieux tant séculiers que réguliers qui se trouvaient en Morée, et prêchant sans cesse au milieu des camps; jamais il ne s'épargnait quand il s'agissait du salut des soldats soit vénitiens soit allemands. Parmi les missionnaires qui résidèrent dans cette Péninsule le P. Illuminé, qui avait une assez grande connaissance de la langue française et de la langue allemande, fut peut-être celui qui ramena dans le sein de l'Eglise catholique un plus grand nombre d'hérétiques et de schismatiques. Ce fut sous son gouvernement (de 1693 à 1699) que s'établit l'hospice de Corinthe, qui ne fut ensuite plus habité, à cause de sa situation périlleuse en temps de guerre. L'hospice de Zante s'ouvrit sous de plus heureux auspices; l'église qui en dépendait et qui fut annexée au Lazaret nous fut léguée, en 1695, par Anastase Vignari, prêtre grec-uni, qui l'avait bâtie à ses propres frais pour l'avantage des insulaires et spécialement des étrangers du rite latin. Cet accroissement du nombre des hospices fit naître le désir de fonder en ces contrées un noviciat où l'on admettrait de jeunes indigènes. Ce projet sourit extrêmement à Marin Michieli, procureur général du Levant, et à l'archevêque de Corfou, Mgr Georges Emo, dont les lettres font beaucoup d'honneur à notre Réforme. Mais il ne put être mis à exécution ni sous le gouvernement du P. Illuminé, ni sous celui des Pères Joseph de Gallio, Ugolin de Rossano et Etienne de Loreggia, ses successeurs, bien qu'on ait ouvert en ce temps là les deux nouveaux hospices d'Argos près de Romanie et de Tine dans l'archipel grec. C'est seulement en 1709, où le digne P. Ugolin de Rassano était pour la seconde fois commissaire, qu'il fut possible d'ériger une custodie en Morée, grâce à la vigilance et à la sollicitude pastorale du P. Antoine de Bassano, ministre Provincial. Le décret sortit du Sanctuaire du Désert dans les lagunes de Venise, à la date du 3 mai 1709. La nouvelle custodie comprenait cinq couvents et autant d'hospices. Ces couvents étaient ceux de: 1o St Antoine de Zante, siége du noviciat; 2o St François de Navarin-le-Neuf, lieu de la Profession; 3o La Très-Sainte Annonciation de Napoli de Romanie; 4o Notre Dame du Carmel de Napoli de Malvasia; 5o S. Antoine de Castel-Nuovo en Dalmatie. Les hospices étaient: 1o celui d'Arcadie, 2o celui d'Argos (l'un et l'autre dans le Péloponnèse), 3o celui de Tine dans l'archipel grec, 4o celui de St Esprit à Cattaro, 5o celui de St Antoine à Perasto en Dalmatie. Le premier custode chargé du gouvernement fut le P. Lecteur Augustin de Vicence, homme savant,

prédicateur de grande réputation, poëte alors très-goûté, qui publia plusieurs ouvrages fort estimés de son temps. En cette circonstance la Province montra encore par sa conduite combien elle aimait la nouvelle Custodie et combien elle avait à cœur le bien des âmes; car elle s'empressa d'envoyer à la mission une nouvelle troupe de missionnaires (pas moins de 24), dont 11 prêtres, 1 clerc, 6 frères lais profès, et 10 tertiaires. Les prêtres étaient, outre le P. Custode susnommé, Mathieu de Vérone, Jean Chrysostome de Venise, Donat de Feltre, Fabien de Galliera, Antoine Marie de Sustinente, Joseph de la Follina, Maxime de Valcamonica, Bérard de Novata, de Vicence, Baptiste de Gemona, et Louis de Romano, nommé maître des novices; ce dernier, étant tombé gravement malade en route, retourna dans la Province. Le clerc s'appelait Baptiste de Ceneda. Tous ces religieux s'embarquèrent pour Zante au mois de septembre de la même année, et quand il y fut heureusement arrivé, le Père Custode en écrivit une première circulaire le 23 octobre 1709.

Comment les choses ont marché depuis ce temps là jusqu'en 1715, époque où la Custodie fut entièrement détruite, si l'on y a admis un grand nombre de jeunes gens du pays, et si d'autres religieux y ont été envoyés de la Province, c'est ce qu'on ignore complétement; car les decuments qui nous l'auraient appris, et que l'on conservait au couvent de Romanie, ont été irréparablement perdus au temps de la guerre; nous savons seulement qu'on a ouvert en 1613 l'hospice de sainte Justine à Corfou.

Malheureusement cette Custodie, à l'accroissement de laquelle notre Province eut une si grande part, fut réduite aux dernières extrémités, juste au moment où elle paraissait pouvoir se promettre un avenir plus prospère. En effet, par le traité de Carlowitz, conclu au mois de janvier, 1699, les Vénitiens étaient bien devenus les possesseurs légitimes de toute la Morée, et la religion catholique y était de plus en plus florissante; mais les Turcs ne pouvaient se résigner à une pareille perte, et ils cherchèrent dès lors une occasion favorable pour les attaquer et pour reprendre les conquêtes faites par le redoutable Morosini. La guerre éclata en 1714. Le premier établissement qui tomba fut l'hospice de Tine, dont les religieux eurent la vie sauve et se réfugièrent dans la Péninsule. Un sort plus funeste était réservé à ceux de Romanie. Les troupes Ottomanes parurent dès le 9 juillet dans les campagnes d'Argos, et les religieux prenant précipitamment la fuite se retirèrent dans Romanie, place très-forte, de la résistance et de la chute de laquelle dépendait le salut ou la ruine de tout le Péloponnèse. Ce n'est point ici le lieu de décrire les combats sanglants que se livrèrent les braves assiégés et les assiégeants; il suffit pour mon objet de dire que cette forteresse fut emportée d'assaut par les Turcs. Dans ce terrible désastre deux de nos religieux (les Pères Bernard de Zante et Archange de Tine) furent massacrés sur la place

d'armes avec l'archevêque Mgr Carlini (Dominicain). Les autres purent se soustraire au carnage par la fuite, à l'exception du frère lai Gorgon de Gordigiano, qui, réduit en esclavage, eut à souffrir les traitements les plus odieux et mourut le 26 juin de l'année suivante. Cette épouvantable catastrophe arriva le 20 juillet 1714.

Dès ce moment la Custodie de la Morée se trouva tout à fait dissoute. Dans le court laps de deux ans tous les hospices de la Péninsule étaient perdus, les religieux étaient dispersés et s'étaient réfugiés qui à Corfou, qui directement à Venise. Notre province compatissant à leur sort les accueillit avec affection; elle prit comme siens les deux hospices de Corfou et de Zante, ainsi que ceux de la Dalmatie, et y envoya, sous le titre de commissaire, un supérieur qui résidait à Corfou. Le traité de Passarowitz, conclu en 1718 entre la République et la Porte, vint ensuite dissiper tout espoir de rétablir la Custodie dans ce malheureux pays.

ILES IONIENNES.

Quand le royaume du Péloponnèse fut retombé au pouvoir des Turcs et que la Custodie qu'on venait à peine d'y établir fut détruite, les deux hospices des îles Ioniennes, savoir celui de Ste Justine de Corfou et celui de St Antoine de Zante, restèrent, comme nous l'avons dit, incorporés à la province Vénitienne des Observantins réformés, ainsi que les hospices de la Dalmatie. Bien qu'il ne nous soit parvenu que peu de détails sur les hospices de Ste Justine et de St Antoine, ils sont, à mon avis, trop intéressants pour être omis dans l'histoire des missions Franciscaines.

En effet la ville de Corfou eut bientôt à expérimenter la bienfaisante influence des fils de St François. Assiégée de près au mois d'août 1716 par l'armée Ottomane, que tant de victoires avaient rendue présomptueuse et insolente, et ayant perdu malgré une résistance opiniâtre ses boulevards les plus importants, elle se trouvait réduite à un état tel qu'il semblait inévitable qu'elle se rendit aux Turcs qui avaient déjà entrepris l'escalade de ses derniers retranchements. Dans un péril si imminent, un fils de St François, après avoir mûri son dessein dans la prière et l'avoir recommandé à Dieu, sort du couvent, respirant une ardeur plus que martiale et portant le crucifix en main; comme un autre Jean de Capistran, il se met d'une voix énergique et avec des paroles de feu à exhorter les habitants consternés et les soldats en fuite à placer toute leur confiance dans le Dieu des batailles et dans le saint évêque Spiridion, protecteur de l'île; il leur rappelle qu'ils combattent pour la religion, pour la patrie, pour leurs enfants, pour tout ce qu'ils avaient au monde de plus cher et de plus précieux, et que la mort subie pour une cause si noble et si sainte était glorieuse aux yeux des hommes et méritoire devant le Seigneur. C'était le P. Sigismond de Venise (premier com-

missaire de ces îles) qui ayant réuni autour de lui par son éloquente allocution quelques Esclavons et quelques Corcyriens, et se faisant leur capitaine, courut aussitôt aux bastions de la cité, là où la mêlée était la plus furieuse; dressant quelques échelles prises à l'instant même dans les églises, il s'élança le premier avec une héroïque résolution sur le premier talus des bastions, et ses compagnons l'y suivirent. Enflammés par ses paroles (car il ne cessa de prêcher du haut des bastions, armé du crucifix, au milieu du feu le plus vif, tant que la victoire ne fut pas assurée aux chrétiens) et secourus à temps par le maréchal Scholembourg, qui, sorti de la ville à la tête de huit cents combattants, prit les Turcs de flanc, ils ouvrirent un feu bien nourri sur l'ennemi placé au pied des murs; les Turcs, ainsi attaqués de plusieurs côtés, ne purent résister au choc des chrétiens; en moins d'une demi-heure ils furent contraints d'abandonner l'escarpe avec vingt drapeaux, en laissant deux mille morts sur le lieu du combat et en prenant précipitamment la fuite. Cette victoire signalée et si contraire à toutes les prévisions humaines fut remportée le 18 août 1716, et fut attribuée par tout le monde à une intervention miraculeuse du ciel. En mémoire d'un si grand événement, on conserve encore aujourd'hui avec vénération à Venise dans la cellule du P. Gardien, et renfermé derrière une vitrine, le crucifix avec lequel le P. Sigismond encouragea les soldats et mit l'ennemi en déroute.

Depuis ce temps là jusqu'en 1797, où les républicains Français envahirent les îles Ioniennes et nous en expulsèrent, les détails nous manquent; nous savons seulement que nos religieux y tenaient des classes d'italien, de grec et de latin, et que le plus souvent, sinon toujours, les nôtres occupaient différentes chaires au séminaire de Corfou. Nous rappelons entre autres avec respect les Pères Constantin et Illuminé de Venise, très-forts hellénistes; le Père Adjuto (aussi de Venise), qui pendant un grand nombre d'années enseigna dans ce séminaire le grec et l'hébreu; le Père Eusèbe de Cittadella, qui y professa les Dogmes, et composa un poëme en vers libres contre les erreurs de Photius; et enfin le Père Louis de Presina, homme d'une sainte vie et mort en odeur de sainteté, qui en ces derniers temps fut le précepteur de plusieurs personnages et entre autres de l'infortuné Jean Antoine Capo d'Istria, jadis maître de la Grèce. Ce dernier, bien que schismatique, s'en souvenait avec affection et reconnaissance, et dans une belle lettre datée de Lubiana, où il assistait au congrès en qualité de ministre du czar de Russie, il rappelait les années heureuses pendant lesquelles il avait été l'élève du P. Louis. Qu'on ajoute à tous ces travaux les fatigues d'un ministère assidu au tribunal sacré de la pénitence, le soin de l'hôpital, au moins à Zante, et la prédication par laquelle nos religieux entretenaient chez ces peuples la vie de la foi et les mettaient à même de découvrir les piéges et les ruses des schismatiques.

Aussi le sénat Vénitien manifesta-t-il plus d'une fois l'estime qu'il professait pour les Réformés, par suite du bien considérable qu'ils opéraient dans ces îles; c'est ce qu'on vit particulièrement en 1792, quand il offrit à notre Province huit hospices qui avaient appartenu anciennement aux Observantins de la Province de Candie, puis aux Observantins de St Jérôme en Dalmatie. Toutefois notre Province fut forcée, faute de sujets, à en accepter seulement deux, celui de Ste Marie du Tenedo à Corfou et celui de Ste Marie à Zante.

II.

Voyage d'Alep à Antioche, fait au mois d'août 1861 *par le* P. PERPÉTUE DAMONTE DE CASTEL SAN-PIETRO, *mineur observantin*[1], *ex-professeur de langue italienne au collége de Terre-Sainte, à Alep.*

C'est le 4 août 1861 que finit la deuxième année scolaire en notre collège internat de Terre-Sainte à Alep par une distribution solennelle des couronnes et des prix aux élèves les plus recommandables par la vivacité de leur esprit, par leur application et par leur conduite. On avait d'abord joué deux pièces dramatiques, l'une en italien, c'était le *Joseph reconnu* de Métastase, l'autre en français, c'était l'*Esther* de Racine; elles furent débitées par les pensionnaires eux-mêmes devant une assemblée nombreuse

[1]) Voici la lettre que le P. Perpétue avait jointe à son manuscrit :

Turin, couvent de la Consolata, 20 *juillet* 1863.

TRÈS-AIMABLE P. MARCELLIN,

Voyant que vous accueillez dans vos si intéressantes *Annales* toutes les lettres et tous lés documents, anciens ou nouveaux, relatifs aux missionnaires de l'Ordre des Franciscains, et que vous y insérez les voyages de nos missionnaires qui ont eu lieu il y a dix, quinze et même trois cents ans, tels que celui du P. Castrucci fait en 1846 et celui du Fr. Marc de Nice fait en 1539, que vous venez de publier (*Annales*, 1re année, 2e livraison, et 3e année, 2e liv.), je prends la liberté de vous envoyer le récit du voyage que j'ai fait en 1861 d'Alep à Antioche, comme *Spécimen* d'un ouvrage que je suis en train de composer, sous ce titre : *la Syrie en* 1859, 1860 *et* 1861, par le P. Perpétue Damonte, Min. Obs. Ayez, je vous prie, la bonté de faire paraître ce morceau dans vos *Annales*, si vous le jugez convenable; je crois qu'il sera lu avec plaisir par vos abonnés.

J'ai reçu les 2e et 3e livraisons de la 3e année, et je vous en remercie infiniment. J'espère recevoir prochainement les 4e et 5e livraisons, où je trouverai la lettre que je vous ai écrite le 25 mai et celle que je vous adresse aujourd'hui.

L'insertion de mes articles dans vos *Annales* m'engagera à vous envoyer d'autres à l'avenir.

Je vous présente mes profonds respects et me redis

Votre très-dévoué et affectionné confrère,

P. PERPÉTUE DAMONTE, *Min. Obs.*

et choisie; en effet, les pachas civil et militaire, les consuls européens et les personnes les plus distinguées de la ville y assistaient[1].

Le 5 août je partis d'Alep avec le P. Bernard d'Orléans, Directeur du susdit collège, le Fr. Louis de St Etienne professeur de langue française, le Fr. Célestin d'Aquila dans les Abruzzes, assistant, et MM. Georges Aggiuri, drogman, Gabriel et Michel Houri, Nahum Azza, Achille Mancini et Diab Abdulmessie, élèves nés à Antioche, qui, ayant subi leurs examens avec honneur, venaient avec nous à Antioche pour y passer leurs vacances d'automne au sein de leur famille, et y portaient comme un noble trophée les couronnes et les prix qu'ils avaient obtenus au collège. A notre sortie d'Alep nous fûmes accompagnés un bon bout de chemin par les premiers personnages de la ville, parmi lesquels on distinguait Mr Vincent Tommassini, consul d'Italie, Mr Nicolas Marcopoli, consul d'Espagne et Mr le marquis Antoine de Ghantuz Cubbe, que notre départ affligeait, parce qu'ils pensaient au grand bien que nous avions fait dans ces contrées, en ouvrant un collége pour l'instruction de la jeunesse. Tous nos élèves d'Alep vinrent aussi nous escorter à cheval avec leurs parents jusqu'à une distance de 15 ou 20 kilomètres, et ne savaient se résigner à retourner chez eux. Déjà nous entrions dans le désert, et nos jeunes Alepins ne songeaient point encore à nous faire leurs derniers adieux. A la fin il fallut bien nous quitter et nous séparer pour toujours au milieu des sanglots et des larmes. Le premier jour nous nous arrêtâmes à Ateath, village turc, où déchargeant nos vivres de dessus nos mulets, nous fîmes un petit repos. Nous dûmes ensuite passer toute la nuit à la belle étoile près de la maison d'un turc, couchés par terre sur une couverture que nous portions avec nous et qui nous servait le jour de selle pour monter à cheval et la nuit de lit pour dormir. Le 6 août au matin nous nous mîmes de bonne heure en route par monts et par vaux, à travers les rochers, les buissons et les broussailles, et nous arrivâmes, après trois heures de marche, à Tarmanin, autre village turc, limitrophe à l'ancien domaine des croisés, à l'époque où ils s'étaient établis à Jérusalem, sous le chevaleresque Godefroi de Bouillon. De là nous entrâmes dans une plaine extrêmement riante qui était entourée comme d'un grand amphithéâtre de collines dépouillées de toute végétation, au pied desquelles se trouvaient dix villages dont je ne me rappelle pas les noms. Au milieu de cette plaine s'élève Dana, village plus important que les autres dont il est en quelque sorte la capitale; on y voit encore beaucoup de ruines romaines, et entre autres un bel arc de triomphe, très-bien conservé, des chapiteaux de colonnes d'un travail exquis et un tombeau bysantin.

J'étais émerveillé de voir tant de centres de population, au milieu de

[1]) Voir la 1re livr. p. 58, 2e année, des *Annales*.

ces déserts, après un long trajet qui ne m'avait présenté que des rocs et des broussailles, et me tournant vers mon ami le P. Bernard : *Levate*, lui dis-je, *levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem* (*Levez les yeux, et voyez tous ces champs déjà prêts à la moisson* ; *St Jean*, 4, 35). Oh ! que ne nous est-il donné de pénétrer dans tous ces lieux, d'y élever la voix et d'y annoncer Jésus-Christ. Les apôtres ont dû certainement l'y prêcher et y recueillir une moisson abondante, puisque nous y rencontrons encore à chaque pas les monuments qui l'attestent. Comment se fait-il donc que ces peuples soient ensevelis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ? Depuis que Mahomet a déployé sa bannière dans ces malheureuses contrées, il n'y reste plus de vestiges de la religion chrétienne. Hélas, si l'Italie et la France n'envoient pas leurs généreux fils y rallumer la lumière de l'Evangile, qui s'y est éteinte depuis trop longtemps, ces peuples demeureront à jamais plongés dans la superstition et dans l'erreur.

Nous marchâmes ensuite dans un sentier à peine frayé entre des collines couvertes de roches et absolument nues, et je cherchais vainement à m'expliquer à la suite de quel cataclysme il avait pu arriver que ces pierres, qui ont dû jadis se trouver revêtues d'une couche épaisse de terre, soient aujourd'hui tellement dénudées ? Car il n'est pas probable qu'elles aient pu se détacher en aussi grande quantité de la charpente des montagnes, bien qu'elles soient en général formées d'une couche de pierre calcaire, blanchâtre et sonore comme la craie.

Le long de la vallée qui sépare ces collines arides, on trouve à chaque pas des vestiges d'antiques monuments et des restes d'anciens ermitages qui prouvent au voyageur qu'ils ont dû servir de demeure aux anachorètes des premiers temps. En effet, cette vallée s'appelle encore de nos jours *la vallée des Saints*, parce que beaucoup d'anachorètes y ont fait pénitence. Antioche, qui n'en est pas fort éloignée, qui reçut l'Evangile du prince des apôtres St Pierre, et qui à cette époque comptait plus d'un million d'habitants, fournissait un grand nombre de ces pénitents. Les premiers chrétiens convertis à la foi pratiquaient à la lettre les maximes de l'Evangile; ils fuyaient le bruit des cités et allaient s'enfoncer dans cette solitude, pour entendre de plus près la voix du Seigneur, selon cette parole : *Ducam eum in solitudine et loquar ad cor ejus* (*je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur*). Parmi ces antiques ermitages le plus célèbre fut celui de St Siméon Stylite, qui, comme nous l'apprend l'histoire ecclésiastique, vécut si longtemps au haut d'une colonne. Une tradition constante même chez les Turcs désigne encore aujourd'hui un lieu appelé *Mar Simon* comme celui où demeura le grand pénitent. On y a érigé autrefois une magnifique église de style grec, dont l'on voit encore les restes. Je suis heureux de pouvoir à ce propos citer le nom du Révérendissime Père Bonaventure de Solero, Custode de Terre-

Sainte, qui, dans une lettre du 17 décembre 1860 adressée au ministre général, disait en parlant de cette église : « Il en reste encore intactes les arcades du parvis, de deux grandes chapelles latérales et du chœur. Mais la façade est entièrement tombée, et les ruines en sont mêlées aux débris des colonnes. Néanmoins au milieu de l'église et sous la coupole on remarque un grand bloc, qui paraît avoir été la base d'une haute colonne; on peut donc conjecturer que c'est sur cette colonne que d'après la tradition le saint a passé tant d'années, ou du moins, sur une colonne semblable, en souvenir de laquelle la première avait été élevée[1]. »

A une certaine distance on trouve les ruines d'un monastère appelé par les Turcs *Der-el-Banat* (couvent de femmes), dont l'origine remonte jusqu'aux temps de l'empire grec, comme on peut le conclure de quelques inscriptions gravées sur la pierre en langue grecque. On voit encore les cellules et les cloîtres du préau, où les *Kurdes* vont maintenant se cacher pour assassiner les infortunés voyageurs que leur mauvaise étoile fait passer par là.

Le 6 vers midi nous nous trouvâmes à *Ienisager*, village situé sur les bords d'une rivière dont les eaux limpides laissaient apercevoir beaucoup de tortues au fond, où frétillaient aussi toutes sortes de poissons. Il y avait là autrefois une station militaire de l'empire Ottoman, aujourd'hui à moitié en ruine. Après nous y être reposés quelque temps et avoir pris un peu de nourriture, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes le soir à Kerem-Kalas, village turc de près de 300 habitants, situé au pied d'un immense *cône* de terre construit comme une pyramide. On rencontre un grand nombre de ces *cônes* artificiels dans la plaine des Turcomans; et l'opinion la plus accréditée est qu'ils ont dû servir, sous le règne des Séleucides, de tombeaux aux rois ou aux guerriers les plus illustres, de même que les pyramides d'Egypte (sauf l'avis de ceux qui les regardent comme de vastes greniers) servaient de tombeaux aux rois Egyptiens, avec cette différence que ces dernières sont en pierre de taille, tandis que les premiers ne consistent qu'en terre amoncelée.

Sur le cône qui domine Kerem s'élève encore une petite forteresse dont les tours crénelées ont résisté en partie aux injures des saisons et au choc désastreux des siècles. Comme d'ailleurs il n'y a point là d'auberges semblables à celles d'Europe, plutôt que de passer la nuit dans une maison turque, étendus sur une natte de joncs envahie par des milliers d'insectes de toutes espèces, nous préférâmes chercher un sommeil tranquille dans un jardin à l'ombre d'un figuier près duquel coulait un ruisseau limpide.

La lune réfléchissait encore ses rayons quand, montés à cheval le 7 au matin, nous descendîmes dans une plaine extrêmement riante, où, après avoir marché deux heures, nous entendîmes des coups de fusil, des roulements des tambours, des fanfares, des cris confus et des bruits de

[1]) Voir les *Annales*, 1re année, 3e livr. p. 171.

toute sorte, dont il était difficile de deviner la cause. Nous nous attendîmes d'abord à une attaque des Kurdes, et prenant nos armes, nous nous tînmes prêts à nous défendre. Mais nous ne tardâmes point à reconnaître notre erreur, quand nous sûmes que c'étaient les parents et les amis de mes élèves d'Antioche lesquels venaient à leur rencontre après une longue absence afin de les embrasser avec le cérémonial d'usage. Ils étaient accompagnés de M. Brouchier, consul de France, de M. Abdalla, vice-consul d'Italie, avec leurs cavas et leurs janissaires, et un peloton de cavaliers armés de longues lances, qui pour montrer leur joie faisaient caracoler leurs chevaux fougueux sur cette plaine et autour de la caravane, pendant que, marchant à pas lents, elle continuait à s'avancer vers l'antique cité d'Antioche. Nous passâmes l'*Oronte* sur un pont construit en belles pierres de taille et appelé *Gezer-el-Hadit*, c'est-à-dire Pont de fer, à cause de deux portes en fer qui ferment l'entrée de deux tours placées à chaque extrémité. Vers midi nous arrivâmes à *Bab-el-Bulos* (porte de St Paul), qui était autrefois l'une des principales entrées de la ville d'Antioche, et là les exclamations, les cris de joie, les témoignages d'affection redoublèrent de plus belle; quant à moi, qui ne comprenais point la langue de ces braves gens, j'avais l'air de prendre part à leur allégresse, et au fait j'y prenais part le mieux que je pouvais.

Le long du chemin se tenaient çà et là des troupes de jeunes gens et de jeunes filles, dont quelques-unes jetaient des fleurs sur le cortége qui passait au milieu d'elles; d'autres nous arrosaient d'eau parfumée, ou nous encensaient avec des encensoirs d'argent, ou chantaient des poésies arabes; d'autres enfin faisaient entendre un gazouillement qu'on eût pris pour celui de nos pigeons d'Italie. Quand nos jeunes gens que je conduisais furent ainsi arrivés à la demeure de leur famille, leurs pères tuèrent deux *Haruff* (moutons) à leurs pieds sous leurs propres yeux, pour leur prouver combien ils étaient heureux de les revoir et combien ils désiraient leur préparer un bon repas. Mais ce qui leur parut une manifestation extraordinaire d'affection me fit frémir, en voyant tuer ainsi sous mes yeux deux pauvres animaux. Tel est le cérémonial avec lequel on reçoit aujourd'hui encore à Antioche les parents et les amis qui reviennent d'un pays éloigné, ou qui ont demeuré longtemps hors de chez eux. Ce sont des usages qui remontent jusqu'aux temps d'Antiochus, auquel on faisait une réception pareille, quand il entrait dans cette ville ou se rendait à sa résidence de Daphné[1].

Antioche (aujourd'hui Antakieh) passait à une certaine époque pour

[1]) Daphné était un lieu de voluptés et de délices à cinq milles d'Antioche, où Séleucus avait planté un jardin superbe, au milieu duquel s'élevait un temple d'Apollon et de Diane. La dissolution toujours croissante qui y régnait avait rendu ce lieu tellement infâme que pour exprimer le genre de vie le plus lubrique on disait: *Vivre comme à Daphné.*

être plus grande que Rome même; mais à présent son enceinte n'est plus que d'un mille. Son climat est toujours doux et riant, comme douces et riantes sont toujours ses pittoresques collines et ses vallées capricieuses, tout à fait ressemblantes à celles qui sont décrites dans les *Nuits Arabes* sous des couleurs si séduisantes. Quant à l'antiquité de cette ville, je ne vous rappellerai pas, cher lecteur, que Cicéron, défendant son maître Archias, traçait un magnifique éloge d'Antioche, qui lui avait donné le jour, et que l'illustre orateur appelait » une noble terre, une ville depuis longtemps célèbre et opulente, où l'on trouvait en très-grand nombre les hommes les plus instruits et où fleurissaient les lettres et les arts[1]. » Mais je vous certifierai qu'il y a peu de lieux plus dignes de la curiosité du voyageur éclairé et permettant plus d'intéressantes recherches à l'historien et à l'archéologue. Aujourd'hui le soleil d'Antioche est couché, et les descendants de ce peuple, qui dominait autrefois sur toute l'Asie occidentale, errent ça et là abrutis par l'ignorance et la servitude; ils paissent indifféremment leurs troupeaux sur le tombeau d'Antigone et sur le moment d'Alexandre-le-Grand. Antioche n'a plus *un nom illustre, elle n'est plus fameuse par mille choses magnifiques*, suivant l'expression du grand poèt épique de l'Italie.

On a vu y disparaître les trônes des Antiochus, des Séleucides et des Macédoniens, et les habitants d'Antioche ne pensent même pas à demander si Archias et Chrysostome sont nés dans leurs murs. On n'y trouve pas un lycée, pas un gymnase, pas une école quelconque, pas un maître qui leur apprenne la gloire de leurs ancêtres. Si l'Italie n'avait pas conservé la mémoire des anciens écrivains de ce pays plein de mystères, on ne saurait plus rien de son passé.

Le beau ciel de Syrie n'inspire plus ni chantres, ni musiciens, ni poëtes, et une même nuit couvre de ses ombres l'Oronte et l'Euphrate, le Tigre et le Jourdain. Et cependant on sait que dans les temps reculés on y cultivait beaucoup la musique, et Juvénal dit positivement dans sa troisième satire que l'*Oronte de Syrie*, en se dégorgeant dans le Tibre, porta en Italie une nouvelle langue et de nouveaux usages, et qu'il y introduisit la cithare aux cordes obliques et des timbales étrangères[2]. Aussi Tite-Live dit-il (liv. 37), après avoir raconté la guerre des Romains contre le roi Antiochus, qu'on commença dès lors à voir à Rome un grand nombre de joueuses d'instruments, et à introduire dans les festins des concerts de musique. Voilà comment Parménion, au rapport de Quinte-Curce, écrivait

[1]) Cicero, Orat. pro Archiâ : *Antiochiâ natus, loco nobili, celebri quondàm urbe et copiosâ, atque eruditissimis hominibus, liberalissimisque studiis affluenti.*

[2])
Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
Et linguam, et mores, et cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum.
Juv. *Sat.* 3. V. 62.

à Alexandre, après avoir pris Damas, qu'il y avait trouvé plus de 300 chanteuses, qui étaient entretenues par Darius.

Mais revenons à Antioche. Quand on entre dans la ville du côté de *Bab-el-Bulos* (porte S. Paul), on remarque que cette porte a la forme d'un arc de triomphe; mais elle est actuellement entourée de buissons et de broussailles qui en encombrent en grande partie le passage. On l'appelle *porte de S. Paul*, parce que le grand apôtre des nations y demeura un an, après avoir converti à la foi la plupart des habitants, qui érigèrent en son honneur cet arc de triomphe, et se nommèrent les premiers *Chrétiens*[1]; c'est pourquoi Antioche est si souvent mentionnée dans les Actes des Apôtres.

Au delà de cette entrée on suit pendant deux heures une route pavée à la manière Romaine et flanquée des deux côtés de toutes sortes d'imposantes ruines qui prouvent l'étendue que devait avoir autrefois la cité. On ne voit de toutes parts que des colonnes brisées, des chapiteaux tronqués, des pierres sépulcrales, des obélisques, des puits, des citernes, et les fondations des magnifiques palais et des somptueuses demeures des princes d'Antioche. Cette partie de l'ancien emplacement de la ville peut avoir environ neuf kilomètres de longueur sur quatre de largeur. Sur la crête de la montagne qui se trouve au sud de la ville, on aperçoit la grande muraille crénelée que les croisés ont construite sous le gouvernement de Boëmond, prince de Tarente, d'origine normande, de ce Boëmond dont le Tasse parle dans la *Jérusalem délivrée* quand il dit : « Voyez en Baudouin un homme avide, qui aspire avec ardeur aux grandeurs humaines; voyez Boëmond jeter profondément les bases de son nouveau royaume d'Antioche[2]. » Au nord de cette grande muraille d'enceinte coule l'Oronte qui, formant une ligne presque parallèle aux fortifications, baigne les remparts d'Antioche. C'est encore un nom fameux que celui de l'*Oronte*. Ce fleuve prend sa source entre le Liban et l'Antiliban près d'Héliopolis (ville du soleil) connue sous le nom de *Balbek*, première ville de Célésyrie, comme l'atteste Pline : *In ora amnis Orontes natus inter Libanum et Antilibanum juxta Heliopolin*[3]. Il descend dans les vallées profondes de la Célésyrie, traverse la plaine des Turcomans et forme un petit lac, long de vingt kilomètres et large de quinze, dans les environs d'Antioche dont il prend le nom. De là rasant les murs de cette ville, il passa à Svédie, et se jette dans la méditerranée. (*A continuer*).

[1]) Ita ut cognominarentur primùm Antiochiæ discipuli *Christiani*. Act. Ap. II-26.

[2]) Ma vede in *Baldovin* cupido ingegno
Che all' umane grandezze intento aspira,
E fondar Boemondo al nuovo regno
Suo d'Antiochia alti principii mira.

Voir aussi *Les Lombards à la première croisade,* par Thomas Grossi.

[3]) Il ne faut pas confondre cette Héliopolis avec celle d'Egypte située près du *Grand Caire*. Les noms de Balbek et d'Héliopolis sont des mots de langues différentes qui ont à peu près la même signification. Les anciens habitants de Balbek adoraient solennellement le soleil sous le nom de Baal : Balbek signifie vallée de Baal; et ceux d'Héliopolis l'adoraient sous le nom de Jupiter Héliopolitain.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

PERSE.

Du fameux VIEUX DE LA MONTAGNE *et de quelques relations des Missions Franciscaines qui parlent de ce personnage.*

1280.

Ayant dans la livraison précédente parlé des Assassins, nous croyons utile d'ajouter ici quelques mots sur le célèbre VIEUX DE LA MONTAGNE, leur chef, qui au temps des Croisades fit tant de bruit dans le monde.

Entre les diverses sectes qui divisaient l'islamisme, et parmi lesquelles la politique et l'engouement ou plutôt le fanatisme pour un individu se mêlaient au dogme, on vit celle d'Abdallah acquérir une très-grande puissance. Ce chef, au lieu de combattre ouvertement le califat, s'entoura des ombres du mystère et établit une société secrète qui professait des doctrines hétérodoxes, avec l'intention de faire tomber Ommiades et Abassides, afin de soutenir les prétentions de Mohammed, fils d'Ismaïl, issu du Prophète du côté de Fatime. Ses partisans parvinrent en effet à tirer de prison Obeidallah Medi, regardé comme descendant d'Ismaël; ils l'élevèrent sur le trône à Maadia, puis au Caire, soumettant de la sorte l'Egypte aux Fatimites. Ceux-ci par reconnaissance se déclarèrent dès lors pour la secte d'Abdallah, et elle put en conséquence tenir tous les lundis et mercredis les RÉUNIONS DE LA SAGESSE, présidées par le MISSIONNAIRE SUPRÊME. On lui construisit donc un vaste palais, qu'on garnit de livres et d'instruments de mathématique, de maîtres, de serviteurs, et d'un trésor de deux cent cinquante-sept milles sequins au moins, destinés à

pourvoir aux dépenses et à l'instruction. Chacun y avait un libre accès et y trouvait les moyens d'écrire; on réservait même une place aux femmes dans des logements à part.

Les adeptes passaient à la *haute science* par neuf degrés. Dans le premier, le plus long et le plus ardu, on inspirait au novice une confiance illimitée dans le MISSIONNAIRE SUPRÊME, en le faisant aspirer à la connaissance de la doctrine, qu'on ne lui communiquait néanmoins que quand il avait juré de faire et de croire tout ce qui lui serait ordonné. Après cela, il entrait dans le second degré, où on lui inculquait la foi aux imans, comme seuls successeurs légitimes du prophète et dépositaires de l'enseignement vrai. Arrivé au troisième, il apprenait la science du nombre sept, nombre mystique et sacré des cieux, des planètes, des continents, des mers, des bons conseils, des couleurs, des métaux, ainsi que des imans, qui étaient Ali, Hasan, Hoséin, Seinolabadin, Mohammed-el Bakir, Giafer, Sadik-Ismaël. Dans le quatrième degré, on lui enseignait comment, à l'origine des choses, Dieu avait envoyé sept législateurs PARLANT, chacun d'eux perfectionnant la doctrine du précédent; ils furent remplacés par sept lieutenants, qui s'appelèrent MUETS, parce qu'ils ne se firent pas publiquement connaître. Les premiers sont Adam, Noé, Abraham, Moïse, le Christ, Mahomet et Ismaël, fils de Giafer; les seconds, Seth, Sem, Ismaël, fils d'Agar, Aaron, Siméon, Ali et Mohammed, fils d'Ismaël. Dans le degré suivant on expliquait que chaque prophète formait douze apôtres chargés de propager sa doctrine. Dans le sixième degré on commençait à exposer les dogmes de la secte, et principalement la nécessité de subordonner LA LÉGISLATION RELIGIEUSE POSITIVE A LA PHILOSOPHIE GÉNÉRALE ET LA FOI AU RAISONNEMENT. Bien convaincu de ces principes, l'adepte montait au septième degré, où on lui développait la doctrine de l'unité, perfectionnée par les œuvres des sages. Quand on l'admettait au huitième degré, on l'instruisait sur la religion positive, des doctrines de laquelle on avait jeté en lui la base par l'enseignement antérieur, de sorte qu'on pouvait dès lors lui démontrer sans inconvénient QU'IL N'EST BESOIN NI DE DIEU NI DES PROPHÈTES ET QUE LA MORALITÉ DES ACTIONS, DE MÊME QUE LEUR RÉMUNÉRATION APRÈS LA MORT SONT DES RÊVES. On le disposait ainsi à s'élever au neuvième degré, où, une fois convaincu du symbole de la secte : RIEN N'EST VRAI, TOUT EST

PERMIS, l'adepte n'était plus employé par les chefs que comme un aveugle instrument de leurs desseins.

Du Caire les sectaires s'étaient déjà répandus et multipliés de toutes parts, lorsqu'ils se réunirent et se fortifièrent encore sous Assan-Sabbah. Cet homme, natif du Korasan, avait reçu une éducation soignée; n'ayant point trouvé à la cour de Malek-Scià les grands honneurs qu'il pensait mériter, il se jeta dans le parti des Fatimites, s'attacha à la secte des Ismaëlites, et s'y assura une faveur telle qu'il ne craignait pas de prêcher en son propre nom des doctrines assez nouvelles. Mais les honneurs qu'il obtint à la cour de Mostan-Serbillah, calife du Caire, lui suscitèrent des envieux qui le firent mettre sur un navire pour le conduire au loin en exil. En cette circonstance une tempête terrible s'élève sur la mer, tous les passagers s'épouvantent; seul, Assan-Sabbah reste tranquille : „ le Seigneur, s'écrie-t-il, m'a promis qu'il ne m'arriverait aucun mal! „ La tempête calmée, on regarda l'événement comme miraculeux, et tous ceux qui étaient sur le navire devinrent les prosélytes de l'imposteur. Il parcourut ensuite la Perse en prêchant, jusqu'à ce qu'il s'établit sur le rocher d'Alamut (le nid du Vautour), aux confins montueux de l'Izak et du Dilem. Là il ne montra d'abord point d'autre intention que d'étendre les domaines du Calife du Caire; mais songeant bientôt à accroître sa propre puissance, il resserra les liens qui unissaient les Ismaëlites et joignit aux deux classes (les *Daai* ou maîtres, et les *Refik* ou prosélytes) qu'ils formaient, une troisième classe dont les membres devaient ignorer les secrets impies de la secte et obéir aveuglément; on les appelait *Fedawie*, c'est-à-dire *se sacrifiant*.

Le grand maître, appelé Seigneur ou VIEUX DE LA MONTAGNE (Sceik-al-Gebal) ne devait pas être un prince héréditaire, mais le chef d'une association; il était secondé par les grands prieurs (*Daail-Kekir*), ses vicaires ou lieutenants dans les provinces de Gabal, Kuistan et Syrie, sur lesquels il exerçait sa domination. C'est d'eux que dépendaient les *Daai* et les *Refik* des différents degrés; venaient ensuite les *Fedawie* ou fidèles, vêtus de blanc, avec des turbans et des ceintures rouges, qui se tenaient autour du grand-maître pour le défendre ou le venger. Après le *Fedawie* on voyait encore, parait-il, des aspirants, on pourrait dire des candidats, qui portaient le nom de Laszich.

Au milieu des domaines du VIEUX DE LA MONTAGNE s'étendaient des jardins délicieux, d'une richesse tout orientale, pleins d'arbres, de fleurs, de fruits, de kiosques, où l'on avait prodigué l'or, la soie, les tapis, les coussins moelleux, et peuplés des plus belles jeunes filles du monde. Le jeune homme dont on voulait faire un *Fedawie,* enivré d'abord par des liqueurs opiacées, était ensuite transporté dans ces jardins, où, à son réveil, il trouvait les séductions les plus variées et mille enchantements propres à lui faire penser qu'il avait été enlevé dans le voluptueux paradis promis par le Prophète. Quand, après avoir assouvi ses désirs et épuisé ses forces dans les transports de l'ivresse, ses sens commençaient à se calmer, il se réveillait dans sa première chambre, ayant près de lui le VIEUX DE LA MONTAGNE, qui l'avertissait qu'il ne l'avait point quitté d'une minute, mais qu'il lui avait donné un avant goût du Paradis, afin de lui faire sentir quelles délices étaient réservées à ceux qui sacrifiaient leur vie pour obéir à leur chef. Aussi ne saurait-on croire avec quel fanatisme les Musulmans pratiquaient cette religion d'obéissance qu'ils professaient à l'égard de leurs supérieurs : honneur, tourments, vie, tout n'était rien devant un ordre du VIEUX DE LA MONTAGNE.

Quand Gelaleddin envoya un ambassadeur pour sommer Assan de lui rendre hommage, celui-ci dit à l'un de ses affidés : Égorge-le! " Et à un autre : " Jette-le par les fenêtres! " Et ils obéirent sans mot dire. " Eh bien! ajouta-t-il, il y a soixante-dix mille hommes de cette troupe que je puis mettre en branle d'un simple clignement de mes yeux! " Nous rappelons ici la scène dont fut témoin Henri de Champagne, lors d'une visite qu'il fit à ce personnage, qui lui réserva l'accueil le plus honorable. Sur chacune des tours qui couronnaient le château deux BLANCS se tenaient en vedette. Le VIEUX DE LA MONTAGNE fait signe à deux d'entre eux, et ils tombent à l'instant en pièces aux pieds du comte effrayé, tandis que leur maître lui dit froidement : " Si vous le désiriez, vous les verriez tous mourir de même, sur un seul de mes signes. " Et il ajoutait : " Si vous avez quelque ennemi, faites-le moi savoir, et je vous en débarrasserai. " En effet, le VIEUX DE LA MONTAGNE usait de l'aveugle obéissance de ses sectaires, pour satisfaire soit son ambition ou sa vengeance personnelle, soit celles d'autrui, en chargeant ses affidés d'aller ça et là tuer quiconque

lui déplaisait; de là le nom d'ASSASSINS qu'ils avaient pris de leur chef, ou qui leur venait du mot *Hacisse*, nom d'une herbe dont on se servait pour les enivrer, servit à désigner les brigands et les meurtriers.

Dès que le VIEUX leur avait montré sa victime, les FEDAWIE la mettaient aussitôt à mort. Marchant sans s'arrêter à leur but, ils se glissaient près de la personne condamnée, soit comme domestiques, soit comme médecins, astrologues ou orfèvres, et bientôt, saisissant une occasion favorable, ils l'égorgeaient; puis ils se perçaient eux-mêmes de leur propre poignard. L'un d'eux se fait passer pour cadi, et vit sept mois près de Fakr-eddin-Razi qui avait maudit les Ismaélites, jusqu'à ce que l'ayant renversé à terre, il le force, un poignard sur la poitrine, à rétracter son anathème. Conrad de Montferrat, marquis de Tyr, ayant eu des démêlés avec le VIEUX DE LA MONTAGNE, deux assassins se font baptiser, et restent pendant six mois entiers à ses côtés, faisant semblant de ne s'occuper qu'à la prière, jusqu'à ce que profitant de l'occasion, ils le frappent à mort; l'un d'eux se refugie dans une église, où l'on transporte le prince blessé, et l'Ismaélite se fraie un passage jusqu'à lui et le frappe de nouveau jusqu'à ce qu'il expire; le scélérat meurt ensuite avec son compagnon au milieu de tourments affreux sans pousser un soupir!

Les califes de Perse employèrent en vain tous les moyens pour réprimer cette secte terrible; car la violence, la ruse, le poignard faisaient disparaître tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. C'est ainsi que le nom du VIEUX DE LA MONTAGNE devint extrêmement redoutable, à tel point que Philippe-Auguste, par exemple, n'osait plus se montrer qu'entouré de ses gardes, par crainte de ces féroces ASSASSINS, dont le poignard atteignait leurs ennemis jusqu'au milieu de l'Europe. Néanmoins il y eut quelqu'un dont ce démon incarné eut une certaine peur : nous voulons parler de saint Louis, roi de France. Le fait est trop intéressant pour que nous le passions sous silence.

Après la défaite de ce pieux monarque en Egypte, le VIEUX DE LA MONTAGNE l'envoya sommer de lui payer un tribut, comme le faisaient déjà l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le sultan du Caire et d'autres princes. Louis reçut

ces messagers en présence des Templiers et des Hospitaliers, ordres respectés même par les ASSASSINS, et leur répondit par cette fière déclaration que leur maître n'avait qu'à envoyer immédiatement lui-même des présents en hommage au roi de France, que sinon, malheur à lui! Qui le croirait? Le terrible VIEUX envoya sur le champ sa propre chemise à St Louis, en lui faisant dire : „ de même que la chemise touche de plus près au corps que tout autre vêtement, de même il me plait d'avoir plus d'amitié pour le roi de France que pour tout autre souverain. „ A sa chemise il avait joint son anneau en or très-fin, sur lequel son nom était gravé; il entendait par là contracter avec le monarque français une alliance si étroite qu'ils ne fissent dorénavant plus qu'un. De son côté, le saint roi chargea des messagers de lui porter des dons précieux. Au premier rang de ces messagers on voyait le F. Yves, de l'ordre des Frères Prêcheurs, très-versé dans la langue des Sarrasins. Ce religieux, ayant remarqué au chevet du lit du Vieux de la Montagne un livre où se trouvaient écrites plusieurs des paroles que le Sauveur adressa à St Pierre, lui dit à ce propos : „ Lisez souvent ce livre, Seigneur; car il contient de bien belles choses! „ Le VIEUX répondit qu'il le ferait très-volontiers, parce qu'il aimait beaucoup messire Saint Pierre; qu'au commencement du monde l'âme d'Abel tué avait passé dans le corps de Noé, puis dans celui d'Abraham, et enfin dans celui de St Pierre, quand Dieu vint sur la terre. Là-dessus le F. Yves prouva à son interlocuteur que cette opinion n'était point vraie et lui fit entendre des enseignements auxquels le VIEUX n'ajouta point foi. Cette anecdote, racontée par Joinville[1], permet de supposer que les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs, toujours unis entre eux, surtout dans les pays d'Orient et plus encore près de St Louis, ont essayé de pénétrer pour donner des missions jusque sur le territoire des ASSASSINS, et nous fait au moins assister à un spectacle bien extraordinaire, celui du terrible VIEUX DE LA MONTAGNE s'humiliant devant saint Louis, même au moment où les revers accablaient ce saint roi, et ne dédaignant pas d'entamer une discussion religieuse avec un fils de St Dominique!

[1]) Pag. 260.

Le Vieux de la Montagne se maintint trente cinq ans dans l'infernale seigneurie que nous avons décrite, ne sortant jamais de sa mystérieuse retraite, se montrant seulement deux fois par an au haut d'une terrasse, et passant le reste du temps dans les exercices d'un mysticisme grossier, sur lequel il composait des livres et des traités. Un de ses fils ayant tué le dai de Kuistan, il le punit impitoyablement de mort, ainsi qu'un autre, dont tout le crime était d'avoir goûté du vin. Il mourut ensuite tranquillement après avoir partagé son autorité entre Kiabuzur-Gomid et Abu-Ali, laissant au premier les troupes et l'administration, et au second la puissance spirituelle[1].

[1]) Voir Cantù, *Histoire universelle*, tome XI, chap. 3, et Marc Polo, dans son *Milione*, chap. XXIV.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

JÉRUSALEM.

Lettre du P. Séraphini Milani, *Révérendissime Custode de Terre-Sainte, au Rédacteur des* Annales *sur la Mission Franciscaine à Jérusalem.*

Jérusalem, 9 *août* 1863.

Très-cher ami,

Les occupations qui m'accablent ne sauraient m'empêcher de trouver un instant pour vous parler à la hâte d'une cérémonie extrêmement touchante, à la fois triste et solennelle, qui a eu lieu parmi nous, il y a quelques jours. Vous savez que Jérusalem est la Ville Sainte pour les juifs, pour les chrétiens, et surtout pour les Musulmans qui y commandent. Ces derniers, en appellant Jérusalem précisément *El-Codos* (la sainte), voudraient qu'elle ne fut sainte que pour eux. Telle était au moins la prétention de ces disciples du croissant, de ces farouches ennemis de la croix; tels ils se montrèrent d'Omar à Godefroi, et de Saladin à Mohammed-Ali. Mais aujourd'hui il n'en est plus de même. Les larmes, le sang et les sueurs dont les Franciscains ont arrosé pendant cinq siècles ce sol ingrat et stérile, produisent enfin leur fruit. Nos pères ont toujours souffert, mais ils sont toujours restés à leur poste, sentinelles inamovibles près de la Crèche, au Calvaire et au Tombeau sacré, hôtes et protecteurs des pèlerins de tous les pays et de toutes les croyances. Plus tard, se répandant du Bosphore au Nil, ils ont fondé la mission la plus vaste et la plus florissante qui fut jamais, et dont Jérusalem devint le centre. Là même, malgré tous les efforts des infidèles et des schismatiques, ils ont créé une population catholique qui s'élève à près de deux mille âmes. Pendant longtemps les cérémonies du culte, les baptêmes, les mariages, les funérailles durent se faire en cachette; aujourd'hui grâce à l'infatigable charité et au zèle des Franciscains, le fanatisme musulman a presque

disparu. Il y a déjà quinze ans que l'immortel Pontife régnant a pu relever l'ancien siége épiscopal de saint Jacques, ou plutôt le patriarchat latin fondé par les croisés, en envoyant un prêtre italien, le patriarche actuel, Monseigneur Valerga, diriger les populations catholiques. En un mot, le catholicisme a obtenu une pleine liberté dans sa vie publique. La croix s'élève librement et passe respectée au milieu des contrées musulmanes : le soldat turc, avec le croissant sur la poitrine, lui présente les armes. La cérémonie touchante que je vais vous décrire est une belle preuve de ce que je viens de vous dire.

Nous avons à Jérusalem des religieuses de deux nouvelles congrégations françaises : les Sœurs de St Joseph de l'Apparition et les Filles de Sion. Les premières, appelées par mon avant-dernier prédécesseur, maintenant évêque de Terracine, font la classe aux jeunes filles de notre paroisse, que nous logeons et nourrissons. Le Patriarche a aussi confié à quelques-unes d'entre-elles le soin d'un petit hôpital qu'il a ouvert près du palais que nous avons bâti et où il a jusqu'ici sa résidence. Les Filles de Sion, société fondée par l'abbé Ratisbonne, auteur d'une belle vie de St Bernard, ont pour objet la conversion des juifs. Tandis qu'on voit ceux-ci sur les ruines de la Synagogue verser tous les vendredis au soir des larmes inutiles près du pan d'un vieux mur qui soutient la terrasse du parvis de l'ancien temple, les Filles de Sion, chastes épouses de Jésus-Christ, ne cessent de pleurer et de prier près de l'Arcade de l'*Ecce Homo*, afin que Dieu détourne de la tête d'une *malheureuse postérité le sang qu'y ont attiré les imprécations des ancêtres* et elles répètent avec le poëte catholique italien : « O Seigneur, au nom de Celui qui s'immole, que votre redoutable courroux s'apaise; donnez, Seigneur miséricordieux, donnez un sens favorable à la parole insensée des impies. Oui, que ce sang retombe sur eux, mais comme les eaux d'un bain bienfaisant, Nous avons tous péché; que ce sang trois fois saint efface le péché de tous[1]! »

[1]) O Signore, per lui che s'immola
Cessi alfine quell' ira tremenda :
E degli empi l'insana parola
Volgi in meglio, pietoso Signor.
Si, quel sangue sovr' essi discenda;
Ma sia pioggia di mite lavacro,
Tutti errammo : di tutti quel sacro
Santo Sangue cancelli l'error.

Mais les filles chrétiennes de Sion ne se contentent pas de prier pour atteindre leur saint but. Sachant que la charité est le moyen le plus efficace de toucher le cœur de Dieu, en même temps qu'elle fait violence aux cœurs des hommes même les plus endurcis, les Filles de Sion exercent cette vertu dans toutes les occasions qui se présentent. Je suis heureux de vous dire, mon cher Père Marcellin, à leur éloge et à l'honneur de notre religion qui inspire ces dignes femmes, que dans la jolie maison qu'on leur a tout récemment construite sur l'emplacement vénérable que je vous ai indiqué, elles ont spontanément ouvert un charitable asile à beaucoup d'orphelines, échappées en grande partie aux massacres du Liban et de Damas.

Le 2 août courant, une épouse de Jésus-Christ mourait dans cette maison, au même âge que son divin époux, c'est-à-dire à trente-trois ans. Après une vie innocente et pure, purifiée par de longues souffrances et soutenue en ses derniers moments par les secours de la religion que lui procura Mgr Louis de Besi, évêque *in partibus* de Canope, on la vit passer sereine et tranquille du temps à l'éternité, comme les eaux d'un ruisseau obscur qui s'écoulent par un lit paisible dans l'Océan. Maintenant, cher Père Marcellin, écoutez le récit de ses funérailles et dites si Jérusalem n'est point au niveau de Rome pour la publicité de notre culte.

C'est le 3 du courant au matin que le cortége funèbre quittait le monastère de l'*Ecce Homo* dans l'ordre suivant. Six soldats de troupe irrégulière, de ceux qu'on nomme *Zabdii* (nom venant de *Zabed* gouverneur), ouvraient la marche : ils rappellent nos anciens *braves* soudoyés par quelque seigneur du moyen âge. Il était curieux de les voir au premier rang, avec leurs cimeterres courbes, pour honorer et protéger la simple dépouille d'une servante de Jésus-Christ. Ils étaient suivis par les janissaires des consuls de Russie, de Prusse, d'Espagne, d'Autriche et de France, revêtus de leurs costumes variés et bizarres; puis par ceux de Terre-Sainte et du Patriarchat, tous armés de longues masses à grande pomme d'argent, comme les Suisses de nos familles princières. Derrière eux venaient les Chiaoux[1] des trois principaux couvents Grec, Arménien et Latin. Après

[1]) Sorte d'huissiers ou de gendarmes turcs.

l'appareil de la force on voyait le symbole de la faiblesse : c'était une troupe de pauvres orphelines éplorées qui priaient pour la maîtresse, la mère qu'elles venaient de perdre, en se résignant toutefois à leur douleur par la pensée que la charité catholique leur avait déjà ménagé d'autres maîtresses et d'autres mères. Et ces maîtresses, ces mères les suivaient, comme pour leur dire : « N'ayez pas peur; nous sommes encore là! » C'est le langage que semblaient tenir les Filles de Sion, tandis que, dans l'amertume de leurs regrets, elles demandaient à Dieu le repos éternel pour la sœur qui les avait quittées. La croix de la paroisse apparaissait ensuite, à la tête d'un grand nombre d'ecclésiastiques séculiers et réguliers, derrière lesquels venait le Père curé en surplis, étole et chape. On voyait enfin s'avancer lentement le cercueil de la défunte entouré de six religieuses qui soutenaient les extrêmités du drap funéraire, dont le dessus portait une croix blanche, signe d'un deuil consolé par l'espérance. Le long convoi se terminait par une multitude d'hommes et de femmes, tous catholiques, qui imploraient dans leur langue arabe le repos éternel pour la fille de Sion dont ils ignoraient la patrie, la famille, le nom, mais qu'ils savaient être une digne épouse de Jésus-Christ, et cela leur suffisait pour qu'ils honorassent ses restes, pour qu'ils assistassent son âme de leurs prières.

On arriva dans cet ordre à l'église de notre couvent, paroisse des latins, où fut chantée la messe des morts et où se célébrèrent les obsèques ordinaires. Puis on sortit dans le même ordre par la porte méridionale de la ville, et l'on alla inhumer la défunte dans notre cimetière du mont Sion près du lieu où la Vierge Mère expira dans une extase d'amour, préludant à la douce mort des justes.

Afin de vous faire comprendre l'importance de la cérémonie que je vous ai décrite, permettez, cher Père Marcellin, que nous retournions un peu en arrière, à une distance où nous verrons comment on enterrait autrefois nos religieux, jusqu'à ce que la main hardie de Mohammed-Ali et l'épée de son brave fils Ibrahim soient venues briser les chaînes du fanatisme musulman. Quand un pauvre Franciscain mourait, le custode en donnait avis au cadi, ou grand juge de la ville, et en sollicitait humblement l'autorisation d'enterrer le défunt.

Si la réponse était favorable, le rescrit du magistrat était conçu en ces termes : « Moi NN. Cadi de Jérusalem, j'accorde au chef des Francs la permission d'enterrer le maudit religieux NN. » Et cette gracieuse permission se payait douze sequins! Puis, sans lumière, ni prières publiques, ni aucun signe religieux, on descendait dans la fosse le pauvre fils de St François, que Son Excellence en turban avait déclaré maudit! Ah! si ceux qui jouissent à présent « du doux fruit de tant d'années amères » se souvenaient quelquefois qu'ils le doivent aux longues souffrances des Franciscains de Terre-Sainte! Mais ne nous troublons pas : Dieu s'en souvient!

Cher Père Marcellin, je vous embrasse bien vite en esprit; je me recommande à vos prières, et je me dis

Votre très-affectionné de cœur,

P. Séraphin Milani,

Custode de Terre-Sainte.

II.

ALBANIE.

Lettre du P. Rosario de Castelluccio, *Observantin de la Province de Valdemone en Sicile au P.* Raphael de Pontecchio, *Révérendissime général de l'Ordre, sur les heureux résultats des écoles élémentaires ouvertes dans la ville de Scutari par les Missionnaires Franciscains.*

Scutari, ce 28 *août* 1863.

Révérendissime Père,

Puisque Votre Paternité Révérendissime a bien voulu faire insérer dans les *Annales des Missions Franciscaines* le rapport que je lui ai fait parvenir, par l'excellent et Très-Révérend Père Joachim de Velletri, sur l'organisation des écoles élémentaires de cette ville, maintenues aux frais du gouvernement impérial autrichien et confiées à nos soins par l'Illustrissime et Révérendissime Monseigneur Louis Ciurcia, ainsi que les compositions littéraires que quelques-uns de nos élèves ont récitées en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, le 8 décembre 1862, j'ose

vous adresser la relation suivante à publier également dans cette *Revue Franciscaine*, toujours pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de notre Institut Séraphique.

J'ai donc à vous dire que le deuxième dimanche après Pâques (19 avril) ayant été fixé par cet Illustrissime et Révérendissime prélat comme jour de l'examen public de nos élèves et de la distribution solennelle des prix, ce fut pour toute la ville une fête extraordinaire. Les enfants rangés en procession avec une bannière de soie, ayant d'un côté l'Image de la Vierge Immaculée, et de l'autre celle de St Louis de Gonzague (elle leur a été donnée par Mgr l'Illustrissime évêque), se rendirent après midi à l'église paroissiale, qui n'est pas encore terminée, mais qui avait été préparée pour la cérémonie. Certes, c'était un bien beau spectacle à contempler que celui de ces deux cents écoliers tous proprement vêtus à l'orientale, qui allaient pour ainsi dire au théâtre de leur triomphe, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, et qu'une foule immense, éparse çà et là le long du chemin, faisait entendre ses applaudissements. Arrivés au temple, nous les divisâmes en trois rangs, devant le maître autel, classe par classe, selon l'ordre dans lequel ils devaient se présenter à l'examen sur les matières qui leur avaient été enseignées durant le dernier semestre. Quand on eut donné, comme à tous les jours de fête, la bénédiction du très-saint Sacrement, on commença l'examen, en présence de Mgr l'Illustrissime évêque, du consul impérial et royal d'Autriche, le chevalier Joseph Dubravich, des Pères de la Compagnie de Jésus, et de nos Pères, qui avaient derrière eux un enfant porteur des prix à distribuer entre ses camarades.

Les questions, dont les premières furent posées par le prélat, roulèrent d'abord sur la doctrine chrétienne, puis sur la grammaire italienne, le style épistolaire et l'arithmétique. Les enfants y répondirent avec tant de promptitude et d'aplomb que les spectateurs, dont le temple s'était rempli, en étaient transportés d'aise et d'admiration. A vrai dire, notre joie n'était pas moindre à nous, qui voyions nos faibles travaux couronnés d'un pareil succès, d'autant plus que c'étaient là les premiers fruits que mon excellent compagnon et confrère, le P. Thomas de Rapino, Observantin de la Province de St Bernardin dans

les Abruzzes, et moi, nous recueillions de notre mission évangélique. Les pères, les mères, qui avaient un fils parmi les enfants confiés à notre sollicitude, bénissaient avec nous le Seigneur de le voir si bien lancé dans le sentier de la vertu et de l'honneur; de tous les cœurs, de toutes les lèvres des nombreux auditeurs s'échappaient mille louanges au ciel, qui avait envoyé dans ce diocèse un pasteur aussi zélé, aussi prévoyant que l'est Mgr Ciurcia : *Ai Tpeschiu per ne ast e beeckimi i Eotit*, répétait-on de toutes parts, c'est-à-dire : Cet évêque est pour nous une véritable bénédiction de Dieu.

L'examen fini, avant qu'on commençât la distribution des prix aux plus méritants, deux élèves récitèrent chacun un morceau de poésie, le premier en l'honneur de sa majesté impériale François Ier, empereur d'Autriche, en témoignage de reconnaissance du grand bienfait qu'il accorde à ce peuple en soutenant à ses frais nos écoles de garçons qu'il pourvoit de tous les livres nécessaires; l'autre, dédié à Mgr l'évêque lui-même, pour le remercier de l'activité infatigable, avec laquelle il se dévoue tout entier à ce peuple, à l'avantage inappréciable de l'Eglise de Dieu dans ces contrées. Enfin deux autres élèves débitèrent un dialogue en vers, d'un genre assez gai, où ils remerciaient leur auditoire d'élite d'avoir honoré de sa présence les jeunes écoliers dans une circonstance si heureuse.

Après cela, le Très-Révérend Père Joachim de Velletri, Vice-Directeur des écoles et supérieur actuel de notre maison religieuse en cette ville, commença la lecture de la liste des enfants jugés dignes d'avoir des prix; ils leur furent successivement remis par l'évêque qui les exhortait par des bienveillantes paroles à persévérer dans l'amour de l'étude et de la vertu, dont ils venaient de donner de si belles preuves.

Quand la cérémonie fut ainsi terminée, nous regagnâmes notre maison religieuse dans le même ordre que nous nous étions rendus à l'église, à travers les rangs épais d'une foule qui nous accompagnait toute joyeuse, tandis que les mères des jeunes lauréats, fendant la presse, couraient embrasser leurs fils bien aimés, qu'elles couvraient de baisers et de caresses.

Oh! oui, le 19 avril 1863 est un jour dont le souvenir restera éternellement gravé dans notre mémoire et dans celle

de tous les bons habitants de Scutari, qui ont voulu nous en attester leur reconnaissance par un article qu'ils ont fait insérer au mois de juin dernier dans l'*Observateur de Trieste*. J'avoue que cela nous a touchés; mais comme il convient à des ministres évangéliques, nous ne recherchons point ces misérables satisfactions, mais seulement la gloire de ce Dieu qui a daigné nous appeler à une si belle mission, et nous le prions instamment de nous prêter de plus en plus son assistance. Oui, nous disons de cœur avec le Prophète : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam;* ou mieux, avec le divin Maître lui-même : *Non gloriam meam quæro, sed ejus qui misit me.* Car si nous avons Dieu avec nous, rien ne nous manque : *Deus meus et omnia,* comme disait dans ses divines extases notre Père Séraphique St Francois.

Sur ce, Révérendissime Père, bénissez-nous, moi et mes compagnons, et permettez-moi de protester que je suis

Votre très-humble et très-obéissant fils en J.-C.

FR. ROSARIO DE CASTELLUCCIO,

Miss. apost. et maître de la troisième classe élémentaire de Scutari.

III.

CHINE.

Lettre du P. ANGE D'ORANO, *Observantin de la Custodie de Turin, Missionnaire apostolique en Chine, au Révérendissime Père général de l'Ordre, sur la position à Han-Kou.*

Han-Kou, ce 12 *juin* 1863.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE.

Je suis un peu confus d'avoir laissé se passer un temps si long sans vous écrire une seule ligne pour vous rendre compte de ce que je fais et vous renouveler l'assurance de ma soumission filiale. Cela est arrivé surtout parce qu'il me semblait peu convenable d'ennuyer votre Paternité Révérendissime du peu que j'avais à vous dire, étant continuellement occupé de commissions, de comptes, de registres, etc., etc., plutôt que

de choses se rattachant au ministère apostolique. Je finis néanmoins par penser que, sans même que j'aie de bonnes nouvelles à vous annoncer, vous voudrez bien recevoir ma présente lettre avec indulgence, d'autant plus que je n'ai point choisi moi-même le poste où je me trouve, mais qu'il m'a été assigné par Mgr le vicaire apostolique.

Parti de Rome vers la fin du mois d'août 1856, et arrivé à Hong-Kong dans les derniers jours d'octobre, j'y ai été retenu, vu le manque de missionnaires, jusqu'à la fin de 1860 pour exercer le ministère apostolique parmi les Anglais, les Portugais, et autres qui habitaient cette ville et dont j'avais à apprendre la langue. Mais quand peu de temps après des missionnaires furent venus en nombre suffisant, je sollicitai du supérieur de la mission l'autorisation de me rendre dans la province que la sacrée congrégation de la Propagande m'avait assignée à Rome, et il me l'accorda. M'étant en conséquence mis en route par terre, je fus assailli par des voleurs et dépouillé de tout ce que j'avais. J'atteignis néanmoins enfin le lieu de ma destination, d'où Mgr Spelta, d'heureuse mémoire, m'envoya faire une mission dans des régions montagneuses. Malheureusement, je m'y trouvais depuis trois mois à peine, lorsque Mgr Spelta lui-même m'appella à Han-Kou, pour y remplir les fonctions de Procureur et d'interprète; il me chargea aussi ensuite de veiller aux affaires des Pères des Missions étrangères et des Lazaristes, de sorte qu'il ne se passe point de jour où je n'aie des malles à embarquer, des lettres à écrire, des visites à faire, sans un instant de répit. En vérité si le climat du pays était aussi salubre que celui de l'Europe, je pourrais dans mes moments libres opérer quelque bien comme missionnaire; mais il m'est fort difficile de faire face à mes graves devoirs en ces parages, ou même de m'occuper des quelques chrétiens étrangers qu'y attire le commerce. Il faut avouer, du reste, qu'uniquement appliqués au soin de leurs intérêts terrestres, ils ne se soucient guère de la religion; ce n'est donc qu'à force de sollicitations infinies que nous pouvons les décider à venir à la messe !

Tout cela montre à votre Paternité Révérendissime que je ne suis pas dans la position la plus consolante. Toutefois, puisque je me soumets à l'obéissance, j'espère que le Seigneur,

dans sa miséricorde, me l'imputera à mérite, et ne me refusera point, par conséquent, les grâces qu'il accorde à ceux qui travaillent directement à la conversion des infidèles.

Avant de fermer ma lettre, j'ose prévenir votre Paternité Révérendissime que depuis longtemps nous ne recevons plus les livraisons des *Annales*[1], ni les circulaires de l'ordre, qui contribuent merveilleusement à entretenir chez le missionnaire le zèle de l'apostolat, auquel il a consacré sa vie; je vous prie donc de ne point nous priver de ces excellents écrits, qui nous font un bien infini.

Sur ce, je vous baise les mains et vous demande la bénédiction Séraphique.

Votre très-humble et très-dévoué fils en Jésus-Christ,

Fr. Ange d'Orano,

Missionnaire apostolique en Chine.

Lettre de l'Illustrissime Mgr Michel Navarro, *Min. obs. d'Espagne, au* P. Raphael de Pontecchio, *Révérendissime général de l'ordre Franciscain, sur la situation de son vicariat apostolique de Hu-nam.*

Han-Kou, ce 2 juin 1863.

Révérendissime Père,

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 25 février de l'année courante, et je viens aujourd'hui vous donner une relation succincte des circonstances où s'est trouvé le vicariat apostolique confié à mes soins, depuis que j'ai quitté Pékin.

Ayant donc su à la Légation Française, à laquelle je m'étais adressé, que le Ministre du Céleste-Empire avait prescrit au gouverneur de Hu-nam de réprimer ceux de ses administrés qui se déchaînaient contre les chrétiens, de rebâtir les chapelles et les maisons qu'ils avaient détruites, en indemnisant des dommages causés, et de publier la partie du traité de paix conclu avec les puissances occidentales qui se rapporte au libre exercice de la religion catholique, je crus devoir, malgré mon impatience de retourner dans mon vicariat, et suivant le

[1]) Elles ont été envoyées.

conseil des ministres de l'Empereur, rester à Pékin, jusqu'à ce que ce gouverneur eût répondu. Pendant ce temps, je contractai, par suite du froid, une toux violente qui me tourmenta plus d'un mois, à tel point que le premier secrétaire de la Légation Française, craignant qu'il n'en résultât des conséquences fâcheuses, voulut que je me soignasse chez lui. Il vint me prendre lui-même dans la maison où j'étais logé, avec une chaise à porteurs précédée de tous les gens de la Légation à cheval, tandis qu'il se tenait par derrière, afin de montrer publiquement combien il m'honorait et combien il fallait respecter les évêques. Je demeurai un mois chez cet excellent secrétaire, où je fus traité à ses dépens avec tous les soins et toute l'affection possible : aussi recouvrai-je bientôt une parfaite santé.

Cependant, comme la réponse du gouverneur de Hu-nam se faisait trop attendre, la Légation Française demanda que le ministre chinois déléguât un agent pour m'accompagner, ainsi que le P. Anot, Lazariste, Provicaire de Kiang-si, jusqu'à Hu-pé. Cela obtenu, son excellence le comte Kleczkowski nous présenta à son Altesse impériale le prince Kong, auquel nous avions été déjà vivement recommandés, afin que nous puissions nous entendre avec lui. Tant que le comte fut présent, le prince se montra on ne peut plus aimable; mais quand nous nous trouvâmes seuls, il reprit toute sa hauteur et nous déclara qu'il ne souffrirait pas qu'on engageât les Chinois à embrasser la religion catholique. Nous nous hatâmes de répondre qu'aucun de nous n'avait jamais forcé qui que ce fût à se faire chrétien, mais que nous recevions seulement ceux qui de leur propre volonté demandaient à adhérer à notre foi. Cette conduite à notre égard nous convainquit que ce personnage n'aimait point notre religion, et que s'il avait fait quelque concession en sa faveur, c'avait été uniquement par peur des menaces des Français.

Ensuite il se retira, nous laissant seuls avec ses officiers pour que nous prissions le repas qu'il nous avait fait préparer, afin de nous honorer à la manière chinoise. Après quoi on nous informa que le 5 février était le jour fixé pour notre départ, qui eut lieu, en effet, ce jour là, et nous fûmes accompagnés jusqu'à la dernière porte de la ville par M^r le

comte Kleczkowski et par tout le personnel de sa Légation, bien qu'il fit un vent très-violent.

Notre voyage s'effectua parfaitement bien jusqu'à Han-Kou; nous y arrivâmes le 21 mars et commençâmes par faire visite au consul de France, qui nous accueillit avec une grande affection. Nous nous rendîmes ensuite ensemble chez le Vice-roi de Hu-quan. Celui-ci nous fit entendre en termes très-bienveillants qu'il était absolument nécessaire que je m'arrêtasse au moins deux mois dans cette ville, afin qu'il eût le temps de prendre ses mesures pour que je pusse continuer ma route sans péril. Mais les deux mois sont passés depuis longtemps et je me vois forcé de rester encore ici, parce que le gouverneur de Hu-nam écrit que je ne puis m'y transporter en ce moment à cause des Lettrés qui vont y subir leurs examens, et qui renouvelleraient contre moi et le troupeau confié à mes soins tous les excès auxquels ils se sont livrés l'an dernier.

Voilà, Révérendissime Père, comment il se fait que je vous écris de cette ville, et non de Pékin ou de l'Hu-nam. Je suis vraiment désolé de ce contre-temps, qui laisse la charge de la mission aux seuls prêtres indigènes; car il n'y est resté aucun missionnaire européen. Je ne sais donc trop ce qu'il en pourra résulter, d'autant plus que, d'après ce que j'ai entendu dire, les lettrés de cette ville persistent dans le dessein de continuer la persécution.

Quant au Pro-Vicaire de Kiang, mon compagnon de voyage, lorsqu'il se présenta chez le gouverneur de la Province qui avait promis de le recevoir, non-seulement il ne put obtenir audience, mais il dut retourner immédiatement sur ses pas, parce que les lettrés du pays, s'étant soulevés, pillèrent et détruisirent les maisons des chrétiens, et les chassèrent ensuite de la ville. Il se trouve donc de nouveau près de moi, affligé de toutes les épreuves que notre foi souffre dans ces contrées, malgré le traité de paix conclu avec les puissances occidentales.

De nos confrères Missionnaires en cette partie du Céleste Empire, le P. César Daleggio est actuellement au Séminaire de Hu-pè, et le P. César de Dongo se trouve malade en cette ville. Ah! ayez la bonté, Révérendissime Père, de nous faire recommander à Dieu par tous nos confrères d'Europe, ainsi

que par toutes les religieuses de notre Institut, afin que le ciel nous accorde la paix si ardemment désirée.

Je vous baise la main et me plais à me redire

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

Fr. Michel Navarro,

Vicaire apostolique de Hu-nam.

IV.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre du T. R. P. Raphael Sans, *Préfet des Missions Franciscaines dans la république de Bolivie, à l'Illustrissime et Révérendissime Mgr* Marien Cordova, *évêque de la Paz, lequel lui avait demandé, par ordre du gouvernement, un rapport sur la situation des Missions dans son diocèse.*

La Paz, collége de la Propagande, ce 15 *décembre* 1862.

Illustrissime Monseigneur,

Afin que vous puissiez satisfaire à la demande que vous a adressée le gouvernement de la République, je vous envoie le tableau des onze Missions que tiennent les Pères Missionnaires de ce collége apostolique, en vous donnant quelques détails qui vous en faciliteront l'intelligence.

1° D'abord je dois vous dire que les trois Missions de Madalenos et de Ste Anne du Veni sont presque entièrement dépeuplées, tant à cause des cas fréquents de petite vérole, de rougeole, de flux de sang, et d'autres maladies qui y sont comme acclimatées, que par la fatale tendance que les Néophytes ont à vouloir y échapper par la fuite. Il en résulte que beaucoup y succombent, au contraire, et que ceux en petit nombre que les Pères rattrappent et ramènent chez eux ne recouvrent plus la santé. Ajoutez à cela l'odieuse habitude qu'ont les femmes de se faire avorter, lorsqu'il leur arrive d'être enceintes. Pour combattre ces causes de dépopulation, les Pères Missionnaires dans leur prudence ont eu recours aux moyens suivants : ils ont en premier lieu transféré les *réductions* ouvertes aux Indiens sur des points élevés, aérés et salubres; en second lieu, ils se

sont procuré les drogues, les livres de médecine et les instruments de chirurgie, dont il leur a paru avoir besoin; en troisième lieu, ils prescrivirent aux indigènes des règles d'hygiène dans une vie active qui les préserve de l'énervation que produit la fainéantise, et les maintient disposés au travail.

S'ils deviennent gravement malades, les Pères les soignent eux-mêmes, au risque de contracter le mal de leurs néophytes, comme il arriva l'année dernière au Père Bénigne Bibolotti, qui fut atteint de la petite vérole, et au P. Paul Cerdà, qui fut pris du typhus. Tous deux furent administrés et assistés par le P. Louis Zaccagni. Ce digne religieux avait même préparé leur cercueil et donna des soins à toute la réduction avec un zèle vraiment exemplaire.

Cette charité des Pères Missionnaires a montré aux néophytes combien il leur est utile et avantageux d'avoir des gardiens si vigilants; aussi leur portent-ils une estime et une affection toutes filiales, et loin d'aller se réfugier, comme auparavant, dans les montagnes, ils craignent plutôt de voir un Père s'éloigner, quand il va s'efforcer de retenir les fugitifs, et notamment les apostats Yaracares qui se dirigent souvent vers le sud et vers les caps du Veni.

Quant à la manière dont les Missionnaires s'y prennent pour faire cesser les avortements, ils recommandent aux parents de surveiller les femmes nubiles, aux parents et à tous ceux qui ont autorité sur elles; ils les rendent responsables des suites de la conduite des filles, et ils prescrivent aux gens mariés de leur faire connaître l'état de grossesse de leurs femmes, pour les empêcher de prendre un breuvage qui pourrait nuire à l'embryon, ou les forcer à s'abstenir d'efforts ou de travaux trop violents, et enfin pour les faire aider, au moment des couches, par les femmes du cacique, ou du capitaine, ou par d'autres femmes intelligentes, auxquelles on fournit quelques notions spéciales. On réussit de la sorte à prévenir beaucoup d'avortements et d'accouchements funestes, en même temps que les Missionnaires sauvent un grand nombre des pauvres nouveaux-nés, auxquels ils prodiguent leurs soins, et qui auparavant périssaient, soit par le manque de lait chez les mères, soit par l'abandon des pères; car le sauvage n'aime point ses enfants, quand ils lui sont inutiles ou à charge! La religion catholique

seule sanctifie leur amour! J'espère donc que, grâce à ces moyens, les trois réductions de Mosatones deviendront dorénavant prospères.

En effet, les conditions sanitaires qu'elles présentent aujourd'hui sont excellentes, et l'on réussit très-bien à y apprendre les métiers où l'on travaille le bois ou le fer, ainsi que le tissage; on y enseigne même la lecture, l'écriture et le chant, témoin l'auteur de cette lettre, qui a vu, en visitant ces missions, des ferrements, des fusils, des portes, des tables, des fenêtres, de petites bibliothèques et des autels, exécutés par les néophytes avec une perfection étonnante. Quant à l'habileté dont ils font preuve pour lire, écrire et chanter, aux sons de l'orgue, les offices de l'Eglise, il est impossible à celui qui ne les a pas entendus de s'en faire une idée.

2° Je dois appeler l'attention spéciale de Votre Illustrissime Seigneurie et celle du gouvernement sur la malheureuse mission des Chimanes, autrefois si prospère et maintenant privée d'un chef, pour que vous avisiez, s'il est possible, aux moyens de la maintenir et de la relever. Il importe d'abord de remarquer que, dépendante du district de Mojos (diocèse de Santa Croce), cette mission ne se trouve point dans le territoire ni dans le diocèse de la Paz. Au commencement du siècle présent elle fut visitée et organisée par les Pères André Herrero et Jérôme Berdion; mais bientôt elle se dispersa de nouveau. Affligés de cet état de choses, les Pères Salvator Valleis et Paul Matthieu Cerdà allèrent, il y a une dizaine d'années, à travers mille périls et au prix de mille sacrifices, chercher ces indigènes, avec l'intention de les emmener et de les joindre à ceux de Mosatones, dont ils parlent la langue et avec lesquels ils ont une origine commune; mais l'attachement irrésistible que le sauvage a pour ses bois et ses fleuves ne leur permit pas de mettre ce projet à exécution : il leur fallut, au contraire, former de ces tribus déjà antipathiques deux petites réductions différentes, qu'ils dirigeaient eux-mêmes, s'assurant ainsi le meilleur moyen de gagner et de rapprocher les autres sauvages des environs. Les choses en étaient là quand une peste vint presque anéantir la réduction de St Paul, gouvernée par le P. Samuel Mancini, qui, de concert avec le P. Paul Emile Reynaud et le P. Préfet d'alors, fit passer dans la Réduction de St Pierre les quelques

sauvages qu'avait épargnés le fléau, et y forma une seule mission. Le P. Mancini entreprit ensuite la conquête de la tribu barbare des Araones, chez lesquels il réside actuellement, laissant au seul P. Reynaud le gouvernement des Chimanes. Ce religieux leur enseignait les arts et métiers avec un zèle vraiment infatigable; on en a la preuve dans la construction aujourd'hui terminée de l'église, du couvent, de l'école, dans les ateliers où l'on travaille le bois et le fer, et dans les fabriques de sucre et de sel, qu'il partagea entre San-Borgia et Reyes. Cet heureux développement de la Mission le forçait à une activité continuelle, lorsque malheureusement il fut dévoré par un tigre ou périt d'une autre manière. Ce triste événement mit le plus grand désarroi parmi les autres Missionnaires, et aucun jusqu'ici n'a osé aller prendre la place du pauvre P. Reynaud.

C'est pourquoi, ayant égard à la peur qui les a tous saisis et à l'extrême difficulté de leur envoyer des renforts, soit de la Paz, soit des autres missions, puisque les prêtres de notre collége sont déjà si peu nombreux, que nous pouvons à grande peine et malgré tous les sacrifices pourvoir aux besoins des dix Missions confiées à nos soins, je viens, au nom de toute la communauté, supplier Votre Illustrissime Seigneurie de chercher le moyen de soumettre cette Mission à l'évêque diocésain, pour qu'il lui fournisse des Pères de l'hospice dépendant de sa juridiction; il sera certainement plus facile à ces Pères de s'en occuper. Cela n'eût pas été nécessaire, il est vrai, si ces sauvages s'étaient au moins décidés à venir se loger à Mosatones; mais on eut beau leur démontrer les grands avantages qu'ils en retireraient, il fut impossible de vaincre leur obstination. Dans cette situation, voulant, afin de leur être encore utiles, prévenir toutes les difficultés qui pourraient se présenter, nous renonçons dès à présent au droit que nous pourrions faire valoir, comme premiers Missionnaires qui aient soigné cette Réduction des Chimanes, espérant que Votre Illustrissime Seigneurie nous débarrassera, de la manière que nous vous proposons, d'une charge trop lourde.

3° Quant aux trois anciennes missions d'Isiamas, de Tumopasa et de St Joseph de Chupiamones, elles continuent à se développer; les arts et l'industrie y fleurissent même assez, quoiqu'elles soient toujours exposées aux attaques des sauvages

voisins, qu'il n'a pas été possible de soumettre depuis la perte de Santiago de Pacaguares, c'est-à-dire depuis le commencement de ce siècle. Les Isiamegniens sont les seuls qui aient eu le courage de leur résister, bien qu'ils s'adonnent à une féroce anthropophagie. Mais ils cesseraient bientôt d'inspirer de pareilles craintes, si les autorités civiles intervenaient dans ces luttes, et alors on pourrait établir des paroisses dans ces Missions, de telle sorte que les religieux qui les cultivent actuellement pourraient tous travailler à la conversion des tribus voisines des Cavinas et des Araones; car les deux Pères qui l'ont déjà entreprise ne suffisent point pour les amener à vivre dans des Réductions, et le petit nombre de prêtres que nous avons dans notre collége ne nous permet point, comme je vous l'ai déjà marqué, de leur envoyer des auxiliaires. C'est vraiment ici le cas de dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

4° En vous parlant des Cavinas et des Réductions qui les entourent, je dois informer Votre Illustrissime Seigneurie et le gouvernement que le signataire de cette lettre a envoyé le frère lai Martin Pueyo pour explorer le cours et les cataractes si redoutées du Veni, en lui donnant ordre d'en faire le tour, si le chef politique de Mojos ainsi que la compagnie Movan et ses sociétaires lui fournissent les secours qu'ils ont promis. Cette exploration sera fort utile, d'autant plus que ce religieux, qui est très-entreprenant, connaît déjà, jusqu'à cinq journées de marche au-delà du village des Cavinas, le cours de ce fleuve qui devra être un jour la route que les Européens suivront pour se rendre, non-seulement dans les provinces de Mojos et de Caupolican, mais aussi au Jungas et à la Paz, avec beaucoup plus de célérité et moins de frais qu'en passant par le cap Horn, la mer Pacifique et les hautes cimes des Andes, lorsqu'on transporte jusqu'à l'Atlantique les riches produits de cette partie fertile de la Bolivie. J'espère que le Fr. Martin ouvrira cette voie si favorable au bien public; c'est afin de lui faciliter cette entreprise hardie, pour laquelle font tant de vœux les habitants de Mojos et tous ceux qui savent quels avantages en résulteraient, que le soussigné a décidé que le P. Joseph Marie Ciuret transfère, s'il est possible, la Mission des Cavinas de la prairie supérieure des Madiri, où elle se trouve à présent, sur les rives du Veni à neuf lieues de dis-

tance seulement; elle y sera dans une position salubre, dans une contrée fertile en cannes à sucre, en cèdres, en yuccas, en maniocs, et riche en troupeaux, de manière à pourvoir aux besoins non-seulement des néophytes, mais aussi des explorateurs studieux et des voyageurs; elle devra donc devenir comme un lieu de sûreté d'où il sera facile de parcourir avec moins de périls ces plaines habitées par des sauvages hostiles qu'on pourrait adoucir et convertir au christianisme; le succès dépendrait autant de la bonne conduite de ceux qu'on aurait déjà policés que du zèle des Missionnaires.

5° Ce sont les mêmes motifs qui nous ont portés à demander la fondation de la Mission de St Bonaventure du Veni (appelée d'abord Rurenavaque) que Votre Seigneurie Illustrissime et le gouvernement ont bien voulu approuver. En se servant des bras des Indiens, on a déjà construit la chapelle provisoire, défriché les alentours, et plusieurs familles se sont décidées à s'y fixer, au grand avantage de la mission, du commerce et de l'industrie. On y compte en ce moment quarante habitants; mais avant qu'on y ait amené les cinquante têtes de bétail accordées par le gouvernement, nous bâtirons l'église, le presbytère, la maison municipale et le *Tambo* (hôtellerie pour les étrangers), et je suis sûr que, grâce à son excellente position, ce lieu deviendra bientôt un village fort important. On en a déjà nommé le curé, c'est le Père Jésuald Macheti, Missionnaire plein de zèle, très-habile dans l'art de travailler le bois et le fer, et très-versé dans la mécanique.

Tel est, Illustrissime Monseigneur, l'état actuel de nos missions dans notre diocèse; elles fleuriraient, certes, bien autrement, si les Pères Missionnaires, propagateurs de la foi, de la morale et de la civilisation, trop dépourvus de ressources, recevaient immédiatement les faibles secours qui leur sont assignés par la loi.

En joignant à tout ce qui précède le tableau synoptique ci-dessous, je crois avoir satisfait à la demande que Votre Seigneurie m'a adressée, ainsi qu'aux désirs du gouvernement.

TABLEAU DES MISSIONS DU DIOCÈSE DE LA PAZ, DIRIGÉES PAR LES PÈRES FRANCISCAINS DE L'OBSERVANCE DU COLLÉGE DE CETTE VILLE.

N° d'ordre.	NOMS.	Nombre d'âmes.	PÈRES DIRECTEURS.	DISTRICT.	DISTANCE EN LIEUES DE LA PAZ.
1	La Conception de Madalenos.	330	Le P. Louis Zaccagni.	Yungas.	80 l. au N. E.
2	Ste Anne du Veni.	240	Le P. Paul Matthieu Cerdà.	Yungas.	96 l. au N. E.
3	St Michel de Machanes.	130	Le P. Bénigne Bibolotti.	Yungas.	110 l. au N. E.
4	St Pierre de Chimanes.	250	Orpheline par suite de la mort du Père Reynaud.	Mojos.	240 l. au N. E.
5	St Antoine de Tumupasa.	2000	Le P. Antoine Gili.	Caupolican.	180 l. au N.
6	Le Carmel d'Isiamas	2500	Le P. Joseph Comas.	Caupolican.	200 l. au N.
7	St Joseph de Chupiamonas.	325	Le P. Bernard Clerici.	Caupolican.	170 l. au N.
8	Jésus et Marie de Cavinas.	330	Le P. Joseph Marie Ciuret.	Caupolican.	300 l. au N.
9	L'Assomption d'Araonas.	500	Le P. Samuël Mancini.	Caupolican.	400 l. au N.
10	St Bonaventure du Veni.	40	Le P. Jésuald Machetti.	Caupolican.	160 l. N. N. E.
11	Pacuguaras, en train d'être conquise.	70	Le Fr. Martin Pueyo.	Caupolican.	500 l. au N.

FR. RAPHAEL SANS[1], *Préfet des Missions.*

Lettre et documents sur les circonstances de la mort du Père PAUL ÉMILE REYNAUD, *missionnaire apostolique, observantin de la province de St Thomas de Turin, qu'on disait avoir été dévoré par un tigre*[2].

Sant'Anna, 18 *octobre* 1862.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SANS,

Voulant me conformer à l'ordre que vous m'avez donné, par votre lettre du 2 septembre dernier, de vous transmettre des détails précis sur la mort de notre cher confrère le Père Paul Emile Reynaud, missionnaire apostolique de la Réduction des Saints Pierre et Paul de Chimanes, membres de notre collége

[1]) Actuellement à Rome, en qualité de Définiteur général de l'Ordre.

[2]) Voir la première livraison de la troisième année des *Annales*, p. 39.

de la Paz, j'ai tâché de bien m'assurer de la vérité des faits, et voici comment les choses se sont passées. Le 4 juin de l'année courante, quatre néophytes de la Mission des Saints Pierre et Paul de Chimanes, nommés Hyacinthe, Michel, Coata et Vic, se présentèrent à celle de l'Immaculée Conception du fleuve Covendo, annonçant au P. missionnaire qui y réside, le P. Louis Zaccagni, que leur bon Père Paul Emile Reynaud avait été dévoré la nuit par un tigre le long du fleuve Carpo près de Cavaye. Cette nouvelle affligea si vivement le P. Louis qu'il lui fut au premier moment impossible d'en entendre les particularités. Mais peu après, ayant repris courage, il demanda qu'on lui en fit un récit circonstancié. Alors on lui raconta que ce missionnaire ayant, la veille de l'Ascension, descendu le fleuve Pasacche ou Sal, avec quelques enfants, s'arrêta pour dormir dans le lieu appelé Cagave, et que s'étant levé le matin de bonne heure pour continuer sa route, il ne tarda point à rencontrer un tigre qui mit d'abord en pièces le jeune Dominique qui ouvrait la marche, puis le P. Reynaud, qui s'était jeté avec un couteau sur la bête féroce afin de secourir le pauvre enfant. Alors les autres, saisis de terreur, se mirent à fuir précipitamment et passèrent sur l'autre rive du fleuve, où ils attendirent espérant que le Père arriverait, après s'être débarrassé du monstre et après avoir lui-même traversé le fleuve. En effet l'un d'eux, nommé Paul Virginio, crut voir du côté du fleuve qu'ils venaient de quitter le Père, entre les griffes du tigre, faisant de la main un signe comme pour appeler; alors Paul Virginio regagna courageusement cette rive, et s'étant approché tout doucement du monstre, il lui lança une flèche qu'il crut voir l'atteindre. Tous s'enfuirent ensuite vers le village auquel ils appartenaient et y apportèrent la triste nouvelle du malheur dont ils avaient été témoins. Alors quatre hommes partirent aussitôt pour le lieu indiqué, et là, ayant fait un radeau de branches de platane, ils y déposèrent les restes du Père et de son jeune compagnon, les transportèrent à la Réduction et les inhumèrent, l'un dans l'église, l'autre dans le cimetière. Les messagers ajoutèrent que le P. Reynaud ne s'était fait accompagner que de ces jeunes enfants, parce que tous les hommes étaient occupés à peler l'écorce des arbres de Chine; ce qui les avait empêchés de le secourir. Néanmoins

ils allèrent pendant plus d'une semaine à la recherche de la bête féroce, mais sans pouvoir la découvrir.

A ce récit, le P. Louis, considérant le triste état auquel était réduite la mission de Chimanes, me fit avertir de tout ce qui était arrivé, demandant que, si la chose était possible, j'allasse consoler et exhorter à la persévérance ces malheureux néophytes. Je me mis sur-le-champ en route, afin de m'entendre avec ce Père et avec les néophytes de Chimanes. Nous nous rencontrâmes à la mission de S[t] Michel de Bopi, où nous convînmes que les naturels de Chimanes s'en retourneraient dans leur village, pour recommander à leurs compatriotes d'envoyer une dizaine d'hommes au devant du Père qui allait sous quelques jours arriver de la Paz. Ils devaient en outre dire à Ignace Yasca de se disposer à conduire le bétail au village de Reyes, parce que nous supposions que vous n'auriez point tardé à visiter cette mission orpheline. Quand nous nous fûmes ainsi encouragés l'un l'autre de notre mieux, je me dirigai vers ma mission, et le P. Louis partit pour la sienne à Covendo.

Arrivés à leur Réduction, les quatre Chimanes remplirent en effet le message dont ils avaient été chargés, et déclarèrent notamment aux leurs que quelques hommes devaient se présenter au père Préfet des Missions. En conséquence, onze Chimanes se mirent aussitôt en route, sous la conduite de Louis Nicolas Dacaba; ils arrivèrent à la mission de l'Immaculée Conception de Covendo le 27 du même mois, le même jour où le Père venait d'arriver de la Paz. Votre Paternité devine avec quelle adresse ces onze hommes répondirent à toutes les questions que leur firent les Pères Louis Zaccagni et Bénigne Bibolotti, confirmant tout ce qu'avaient raconté les quatre premiers, de manière à ne laisser aucun doute sur leur sincérité. J'éprouvai la même impression quand Votre Paternité vint dans cette mission avec les deux Pères susnommés et les onze Chimanes, et c'est ce qui fit que vous n'hésitâtes point à visiter avec moi cette mission, d'autant plus que quatre néophytes qui lui appartenaient, savoir le Cacique Nicolas Carrano, Pierre Chiteca, Joseph Damian et Ignace Caimani, chef de la mission de S[t] Michel des Muchanes, se joignirent volontiers à nous. Ce qui nous confirma encore dans notre opinion, ce fut de voir, en arrivant au port de Reyes (ou au nouveau village de S[t]-Bonaventure), la spontanéité avec laquelle le

néophyte Ignace vint à notre rencontre avec trois Chimanes, amenant des mulets pour que nous puissions nous rendre plus vite et plus commodément à la Réduction et nous répétant ce qu'avaient dit les quatre autres. Si, d'ailleurs ils s'embarrassaient dans quelqu'une de leurs réponses, ils s'en tiraient en disant qu'à parler franchement ils n'avaient pas été témoins de ce qui était arrivé, parce qu'ils se trouvaient, au moment du malheur, occupés à peler les écorces des arbres de Chine. Puis, quand après notre arrivée, nous remarquâmes que les coffres du pauvre père Reynaud étaient tout brisés et tous les meubles de sa maison en désordre, ils trouvèrent moyen d'expliquer aussi cette circonstance, d'autant plus facilement que nous ne pouvions point, à l'instant même, mettre trop d'insistance à nous assurer de l'exactitude des faits, et qu'il nous fallait au contraire attendre l'occasion pour nous livrer à cette recherche en toute sécurité. Car je devais, vous le savez, rester en cet endroit, après avoir accompagné votre Paternité jusqu'à San-Borgia. Comme d'ailleurs, quand nous rappelions la mort du Père Paul, on nous la racontait toujours de la même manière que les quatre premiers Chimanes, sauf quelques différences que nous attribuions à ce que les narrateurs n'en avaient pas été témoins oculaires, nous quittâmes la mission, toujours convaincus que l'infortuné missionnaire avait été dévoré par un tigre; mais rien de tout cela n'était vrai, ainsi que vous le verrez bientôt.

Le principal objet de notre sollicitude étant d'empêcher que cette mission ne tombât, et que les néophytes aussi bien que le Père Missionnaire ne restassent privés, en un pareil lieu, de toute communication, nous crûmes bon de les engager à se transporter le long des bords du Veni, soit en s'incorporant à l'une des Missions qui y sont établies, soit en formant un village à part, suivant qu'ils le préféreraient. Je leur proposai ce parti plusieurs fois, à l'église et dans des réunions tantôt privées, tantôt publiques, en leur donnant le temps de réfléchir. Les quatre néophytes qui m'accompagnaient en faisaient autant. Et c'est ainsi, qui le croirait? que nous pûmes découvrir le fait qu'ils avaient tenu caché avec tant de soin, c'est-à-dire l'assassinat qu'ils avaient commis sur la personne de notre pauvre confrère le P. Paul Emile Reynaud.

PREMIÈRE DÉCLARATION.

Le premier de nos quatre néophytes qui parvint à le connaître fut Ignace Caymani des Muchanes, qui avait parmi les Chimanes un beau-frère nommé Dominique Cunay. Celui-ci, loin de prendre part au crime, avait tout fait pour l'empêcher; mais ses efforts avaient été inutiles, et peu s'en était fallu qu'il ne tombât lui-même sous les coups de ces barbares. Ignace lui ayant demandé secrètement ce que disaient les Chimanes de la proposition qu'on leur faisait d'aller demeurer le long du Veni, Dominique répondit que certainement tous ne l'accueilleraient pas avec plaisir, parce que beaucoup d'entre eux avaient grande peur, et non sans raison, puisqu'ils mentaient en prétendant que le P. Reynaud avait péri sous les dents d'un tigre; qu'ils l'avaient, au contraire, tué, et qu'ils les avaient vus de ses propres yeux lui couper le cou, lui enlever la tête, puis le jeter dans ce triste état hors de la maison. Non contents de cela, ils le mutilèrent et lui arrachèrent plusieurs membres, le laissant ainsi toute la nuit sans sépulture, pour qu'il servît de pâture aux bêtes féroces. Comme Dominique leur dit le lendemain qu'ils devraient au moins l'ensevelir, afin de ne pas attirer sur leur tête de plus grands châtiments du ciel, ils transportèrent le corps dans l'église et l'y inhumèrent. Mais bientôt saisis de frayeur, à la pensée de leur crime, ils commencèrent à se demander : « Que ferons-nous, que dirons-nous aux Pères qui viendront ici? quel prétexte alléguerons-nous pour prouver que nous ne l'avons pas tué? » Et après que chacun eût émis son avis, on finit par convenir qu'on déclarerait que le P. Reynaud avait été dévoré par un tigre. Quant aux meurtriers, Dominique ne se souvenant pas du nom de tous désigna les suivants : d'abord Ignace Yasca ou Cortès, ainsi nommé quelquefois parce qu'il a demeuré chez M. le curé Cortès; cet homme voulait tirer sur le Père un coup de fusil, mais il ne le fit pas parce qu'il avait derrière lui beaucoup de gens qui l'auraient arrêté, et alors il se contenta de crier qu'il fallait massacrer le Missionnaire; en second lieu, Charles Yutcha, qui lia le pauvre P. Reynaud; en troisième lieu, Michel Cari, qui lui porta le premier coup; en quatrième lieu, Miari Cauch, qui vint le frapper ensuite; et enfin Cauch, père de Michel. C'est pourquoi ledit Dominique Cunay chargea Ignace Caymani de nous accompagner, quand Votre Paternité et moi

descendrions à San Borgia, jusqu'à ce que nous y fussions arrivés, afin de nous garantir et de nous défendre contre toute attaque, et lui recommanda de ne consentir à aucun prix à ce que je retournasse parmi les Chimanes, de peur que je ne périsse aussi entre les mains de ces barbares, qui étaient las, comme ils l'avaient déjà montré, de vivre près des Missionnaires, et qui paraissaient disposés à faire subir le même traitement à tout autre Père venu chez eux. Là finit la relation de Dominique Cunay à son beau-frère Ignace Caymani.

DEUXIÈME DÉCLARATION.

Le second, à la connaissance duquel vint ce crime horrible, fut le néophyte Chiteca, qu'Ignace Caymani avait déterminé à nous accompagner jusqu'à San Borgia; mais ici j'ai peu à dire, car Chitica ne l'avait connu que pour l'avoir appris dudit Ignace Caymani, peu de temps avant qu'il m'en donnât les détails à moi-même. Toutefois, comme il comprend la langue de Reyes, il me dit avoir entendu Joseph Manuel Yonsacale et Marc N, qui sont venus avec nous chez les Chimanes, dire aux gens de la station de Santa Croce, que ce n'était nullement sous les dents d'un tigre, mais bien sous les coups des Chimanes eux-mêmes qu'avait péri le P. Reynaud.

Maintenant je vais vous raconter tout ce qui s'est passé chez les Chimanes, depuis notre arrivée à San-Borgia. J'y avais laissé deux néophytes de Mosatenos, savoir le cacique Nicolas Canane et Joseph Damien Zeguin, afin qu'ils veillassent à la garde du peu de mes effets qui étaient restés au couvent. Ils observèrent adroitement tout le mouvement de la mission, et virent que le premier jour tout marchait régulièrement : on allait à l'église, et l'on faisait ensuite ce que nous avions prescrit; seulement les indigènes leur demandaient de temps en temps s'ils retourneraient chez eux, et alors ils répondaient qu'ils attendaient le Père. Pendant la nuit ils entendaient faire des rondes autour du couvent, donner des coups à la porte; toutefois comme elle était bien fermée, ils se tenaient tranquilles et se communiquaient le matin leurs remarques. Mais le quatrième jour, ils trouvèrent beaucoup de poules tuées par des flèches et d'autres dégâts dans la Réduction, qui allèrent toujours en augmentant les jours suivants; en outre, le Cacique des

Chimanes et Ignace Yasca, chefs de la peuplade, prirent un air hostile. C'est pourquoi nos deux néophytes commencèrent à soupçonner qu'il devait y avoir là quelque chose dont ils ne se rendaient pas compte; mais ne sachant à qui se fier, ils ne pouvaient éclaircir leurs doutes. Pourtant Dominique Cunay, qui était au courant de l'affaire, savait bien d'où tout cela venait et comment tout cela finirait. Connaissant le danger que couraient les deux néophytes des Mosatenos, il trouva donc le moyen de s'introduire secrètement dans le couvent, afin de les en prévenir. A peine l'eût-il aperçu, que le cacique Nicolas Canane lui demanda nettement : « Que peuvent donc avoir ces gens-là? On les prendrait tous pour des scélérats. » C'est pour cela, répondit Dominique, que je suis venu vous avertir de fuir au plus vite; autrement on nous tuera tous les trois. » Voilà ce que ce néophyte m'a raconté à moi-même.

TROISIÈME DÉCLARATION.

Comme je priais le Cacique Nicolas Canane, en présence des autres chefs de cette Mission, de me rapporter tout ce que lui avait dit Dominique Cunay, il me répondit ce qui suit : Les sauvages ne voulaient pas venir se fixer dans les plaines de ces Missions du Veni, parce qu'ayant fait mourir leur Missionnaire le P. Paul Emile Reynaud, ils avaient grande peur; aussi afin de n'être pas réputés coupables de ce crime, avaient-ils répandu le bruit qu'un tigre l'avait dévoré. Non, ce ne fut point cette bête féroce qui le tua, mais bien les Chimanes eux-mêmes. Ils le pendirent par les cheveux à une poutre près de l'escalier qui conduisait à la loge où je couchais avec Joseph Damien, avant de partir pour San-Borgia; et plusieurs lui en arrachèrent, jusqu'à ce qu'il finit par tomber à terre. Vers le soir, ils sonnèrent la cloche de l'église pour y appeler le peuple, qu'ils dirent ensuite s'être trouvé pendant tout ce temps occupé à peler l'écorce des arbres de Chine; dès qu'il fut rassemblé sur la place, Ignace Yasca cria à tout le monde d'entrer, ajoutant qu'on pénétrerait ensuite dans le couvent pour s'amuser. Entrés dans l'église, les sauvages récitèrent des prières et entonnèrent je ne sais quels chants; puis le Missionnaire leur prêcha et leur distribua l'eau bénite, suivant l'usage de tous les dimanches, quand tout-à-coup le néophyte Hyacinthe Cari se leva comme

pour s'élancer sur lui? ce dont il s'abstint néanmoins, comme cédant à un mouvement de repentir. La cérémonie terminée, le P. Reynaud sortit le premier de l'église, et derrière lui Dominique. Celui-ci arriva au couvent avec un autre néophyte, monta sur le faîte de la loge où vous couchiez avec le P. Préfet. Alors le P. Reynaud lui demanda : « Est-il vrai qu'on se propose de me tuer? » — « Il n'est que trop vrai, répondit Dominique, et il y en a déjà qui s'y préparent. » — « Laissez-moi au moins, dit alors le Père, prier Dieu de me pardonner mes péchés et de me recevoir dans sa gloire. » Quand il eut fini sa prière, il se releva et se rendit avec Dominique dans la pièce où les chefs de la Réduction étaient réunis avec beaucoup d'autres. Tous l'ayant salué à l'ordinaire, il se mit à les avertir de leurs défauts et à les exhorter à travailler à leur amélioration. En ce moment le néophyte Ignace Yasca fut sur le point de lui tirer un coup de fusil; s'il ne le fit pas, c'est qu'il avait derrière lui beaucoup d'autres Indiens qui l'auraient vu. Mais dès que ceux-ci furent retournés chez eux, comme il le leur enjoignit, Hyacinthe Cari le premier, puis Charles Vutcha et d'autres fondirent sur le Missionnaire et lui firent à la gorge une profonde blessure, d'où s'échappa un ruisseau de sang qui lui baigna tout le corps; ils lui brisèrent ensuite la tête, et ils jetèrent son cadavre hors de la maison du côté de la cuisine, et là ils lui coupèrent les mains, les pieds et d'autres parties du corps; pourtant le lendemain, à l'instigation de Dominique, ils lui donnèrent la sépulture dans l'église. Au même moment ils brisèrent tous les coffres du Père, enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent et se livrèrent ensuite à tous les excès de l'ivresse. Le lendemain matin ils tinrent conseil : « Que dirons-nous aux Pères, se demandaient-ils les uns aux autres, afin qu'ils ne sachent point que nous l'avons tué? Certains proposèrent de faire accroire que, tandis qu'ils abattaient des arbres, l'un de ces arbres aurait dans sa chute écrasé le Missionnaire, d'autres imaginèrent d'autres mensonges, et à la fin tous convinrent d'affirmer qu'il avait été dévoré par un tigre. Ici se termine la relation de Nicolas Canane, cacique de cette Mission, telle qu'il l'a faite à Dominique Cunay chez les Chimanes, et telle que celui-ci l'a répétée au P. Bénigne Bibolotti, ajoutant que, si j'étais retourné à San-Borgia, j'aurais été tué,

moi, à force de flèches. Le P. Bibolotti en fit part aussitôt au P. Louis Zaccagni. Tous les bons néophytes qui entouraient ce dernier se disposèrent à aller se saisir des assassins apostats ; le P. Louis lui-même fit interrompre à ses gens les travaux de l'église, et quand ils se furent tous armés de javelots bien affilés, il les accompagna jusqu'à Bopi. Mais j'arrivai à temps pour qu'on n'eût plus besoin de nous défendre par de pareils moyens. En foi de quoi, etc. *Fr. Paul Matthieu Cerdà, ex-préfet — Fr. Louis Zaccagni — Fr. Bénigne Bibolotti — Pascal Ibisque, pour Ignace Caimani, Pierre Chiteca et Nicolas Canane, cacique, lesquels ne savent signer.*

QUATRIÈME DÉCLARATION.

Maintenant voici la déclaration d'un néophyte Chimane venu avec moi de son pays jusqu'à Sant' Anna du Veni. Votre Paternité sait que je me suis embarqué au port de St Bonaventure avec deux néophytes Chimanes, dont l'un était tellement malade que je faillis devoir l'enterrer le long des rives du Veni ; je n'ai rien à dire de celui-là quant au fait de la mort de notre confrère le Père Paul Emile Reynaud. L'autre est arrivé avec moi sain et sauf, et je prie Dieu qu'il ne lui passe point par la tête de s'enfuir et de retourner parmi les siens ; car il est le seul qui les ait quittés. C'est par lui qu'il m'a été donné d'apprendre quelques détails sur l'horrible crime dont nous parlons, et comme je demandais à ce néophyte de m'en faire le récit en présence du cacique Nicolas Canane et du fiscal Pascal Ibisque, il me répondit ce qui suit. Quand, le matin, au sortir de l'église toute la Réduction fut rassemblée, le Père Reynaud ordonna que les plus vieux allassent travailler au champ des *Mani* (fruit indien), et les plus jeunes dans le bâtiment où l'on construisait des lits et où d'autres amenaient du bois de la forêt. A midi, au moment où le Père descendait l'escalier, il fut frappé à la tête, et il se retourna pour gronder deux jeunes gens occupés à attacher je ne sais quoi à l'escalier. Mais au même instant l'un d'eux, qui s'appelait Marien, se jeta à l'improviste sur le Père, le saisit par les cheveux et le suspendit à une poutre, tandis que l'autre, nommé Mayva, amenait les vêtements du Père sur ses pieds et le tirait par dessous. Ils le tinrent longtemps dans cette position, et lui arra-

chèrent une grande partie de ses cheveux, jusqu'à ce que Marien l'ayant détaché de son côté prit la fuite. Comme Mayva continuait toujours à tirer, le Père tomba à terre. Alors levant les yeux et voyant quelques Chimanes dans les environs, le Père leur cria d'arrêter ce malheureux, de l'enchaîner, et de poursuivre Marien, qui fut bientôt rattrapé et également garrotté. Après cela il envoya un certain Tchiva rappeler ceux qui étaient à travailler au champ des *Mani* et qui vinrent aussitôt; il fit ensuite sonner la cloche, pour que tous entrassent dans l'église. Quand on y fut réuni, il se mit à réciter le Rosaire que tous récitèrent avec lui, puis à chanter le *Miserere*, après lequel il prêcha et distribua l'eau bénite aux assistants, afin de détourner les châtiments du Seigneur. Là-dessus le Père se retira de nouveau dans le couvent, suivi du néophyte Dominique Cunay ainsi que des chefs de la Réduction et des enfants. Alors il leur dit tout ce qu'avaient fait lesdits Marien et Mayva; mais au même moment il s'aperçut avec surprise que l'un d'eux était débarrassé de ses liens. « Qui a fait cela? demanda-t-il. » — « Lui, répondit Marien, en montrant Mayva; il m'a offert un couteau pour que je coupasse les liens dont j'étais garrotté, et comme je m'y refusais, il l'a fait lui-même. » Alors le P. Reynaud me nomma (*Jean Joseph Tove, un de ceux que nous avons fait baptiser dans la cathédrale de la Paz en* 1858) et me chargea de les garder pour qu'ils ne pussent plus commettre d'autres fautes; puis il renvoya chez eux les chefs de la Réduction avec tous les autres, se retirant lui-même dans sa cellule. Dès ce moment on fit courir dans le village un bruit qui se répandit rapidement de tous les côtés : c'est que le Père se proposait de faire mourir les deux coupables (Marien et Mayva). Cependant, l'heure de la prière venue, le Père fit tinter la cloche pour qu'on se rendît à l'église, me disant de bien veiller sur les deux prisonniers qu'on avait attachés à un billot. En se dirigeant vers l'église, où les autres se rendaient également, le néophyte Ignace Yasca se mit à crier : « Entrez tous; car nous devons ensuite nous réunir dans le couvent. » Et de fait tous entrèrent et chantèrent les prières accoutumées. Quand elles furent finies, le Père sortit afin de retourner au couvent, suivi de Dominique et des autres; lorsqu'ils y furent entrés, tous, chefs et enfants, se mirent à le saluer. Le Père dit alors aux chantres de se retirer

dans la tribune où ils avaient coutume de chanter, et dès qu'ils eurent obéi, il se mit à parler avec les chefs de la Réduction et les autres personnes qui l'entouraient; puis, après une longue conversation, il les congédia, pour qu'ils allassent chez eux se coucher. Quelques-uns obéirent, mais la plupart firent semblant de ne pas avoir compris, et se parlant tout bas entre eux, ils se disposaient à l'assaillir comme des tigres altérés de sang qui épient leur victime. Néanmoins aucun d'eux ne bougeait; tous attendaient qu'Ignace Yasca ou Cortès lui tirât un coup de fusil; mais la chose n'étant pas facile, parce qu'il y avait autour du Père beaucoup de personnes qui auraient pu être atteintes, l'assassin dit à haute voix qu'il fallait sans plus de retard que tous tombassent sur le Père et le missent à mort. Et ils obéirent, savoir Hyacinthe Cari le premier, Miare ou Michel le second, Ignace Yasca lui-même le troisième, Charles Vutcha le quatrième, Cauch, père de Michel le cinquième, Hilaire le sixième, Yaire le septième et Uequene le huitième. Saisi par ces scélérats, le Père s'écria : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » Et des flots de sang lui jaillirent de la gorge et lui inondèrent tout le corps, de sorte qu'en peu d'instants il expira. Les meurtriers non encore satisfaits le tirèrent alors hors du couvent et le mutilèrent en divers endroits du corps, le laissant en cet état toute la nuit; ils pillèrent ensuite la maison, en enlevant tous les principaux objets, et finirent par faire ripaille jusqu'au lendemain matin, où, ayant sonné la cloche et rassemblé tout le peuple dans l'église, ils chantèrent le *miserere* et d'autres prières, suivant l'usage.

Ils tinrent ensuite conseil pour savoir comment il fallait cacher leur crime, et chacun ayant émis son avis, on suivit celui d'Ignace Yasca, et l'on convint de dire que le Père avait été dévoré par un tigre. Mais le néophyte Dominique Cunay dit qu'ils devraient au moins lui donner la sépulture, et en effet deux vieux néophytes, Chiege et Moijna, l'enterrèrent dans l'église. Quant aux autres, ils se livrèrent à la bonne chère toute la journée, et le lendemain matin, Ignace Yasca, Charles Vutcha, Hilaire et Marien se rendirent à San-Borgia avec une lettre écrite par l'un d'eux; ils y furent suivis par Hyacinthe Cari, Miere ou Michel, Coata et Vic, qui racontèrent également ce que je vous ai rapporté plus haut. En foi de quoi etc., signé :

Fr. Bénigne Bibolotti; Ignace Caimani; Pierre Chiteca, Cacique; Paul Ibisque, fiscal.

Lettre du T. R. Père Raphael Sans, *à l'Evêque de la Paz, comme conclusion de la précédente relation.*

Collége de la Paz, ce 22 janvier 1863.

Illustrissime Monseigneur,

Je viens dans cette lettre vous rendre compte, au moyen de la relation que m'a envoyée le P. Paul Mathieu Cerdà, de l'horrible assassinat commis, par les néophytes des Chimanes, sur la personne du P. Paul Emile Reynaud, leur missionnaire, afin que votre excellence agisse de la manière qu'elle jugera convenable pour en obtenir justice.

Mais avant tout je crois devoir vous parler de ce qui a précédé et de ce qui a suivi cet attentat. Le premier malheur de la mission des Chimanes, c'est que les hommes y naissent en plus grand nombre et y vivent plus longtemps que les femmes; ce manque du sexe nécessaire pour soumettre à temps ces barbares au joug du mariage forçait le P. Reynaud (c'est aussi le cas des missionnaires des Mosatenes) à exercer une vigilance continuelle sur la conduite des jeunes gens, qui ne pouvant avoir une femme légitime portaient le trouble dans les ménages, et se livraient à d'infâmes adultères, jusque sous les murs de l'église. En vérité, il est impossible qu'un missionnaire zélé pour l'honneur des néophytes et pour le salut des âmes tolère de pareils excès, et il faut bien qu'il y mette un terme par tous les moyens. Le premier moyen qu'employa le P. Reynaud fut de tenir les célibataires constamment occupés près de lui, en leur fixant des heures dans la journée pour la lecture, pour l'écriture, pour le chant, pour la répétition en commun du catéchisme ou pour d'autres leçons, et en leur fixant aussi d'autres heures où ils travaillaient le fer et le bois, où ils s'occupaient à la culture de l'orge et à la préparation du sucre et du sel. En outre, afin de les préserver de toute communication avec les négociants étrangers, qui apportent toujours l'immoralité dans les Réductions, il permettait en particulier aux jeunes gens d'aller peler dans les forêts les arbres de Chine dont l'écorce leur procurait une assez grande ressource dans leurs besoins, sans que néanmoins ils négligeassent le catéchisme et les autres exercices religieux dans les heures de repos, afin qu'ils s'affermissent et se maintinssent dans la

sainte crainte de Dieu, surtout au milieu des forêts où ils subissent plus qu'ailleurs l'empire de leurs instincts féroces. Mais un pareil système, absolument exigé par les intérêts de la mission, déplaisait à quelques méchants que la fougue des passions, irrésistibles chez les sauvages, excita à se défaire du Père, afin de vivre librement à la manière des animaux. Ce furent spécialement deux familles, celles de Bré et de Zéo, qui, poussées par l'enfer, concertèrent le plan d'un attentat affreux, auquel néanmoins le P. Reynaud sut plusieurs fois échapper, grâce à sa vigilance. Il était tellement convaincu qu'elles avaient formé contre lui des desseins hostiles qu'il les exorcisa deux fois, comme il l'a marqué lui-même dans le Paroissial, où il parlait du danger auquel il se voyait exposé, et de l'offrande de sa vie qu'il faisait à Dieu : *animam suam dat pro ovibus suis.* Aussi puisâmes-nous une grande consolation, au milieu des profonds regrets que nous causa sa perte, dans la certitude où nous étions qu'il n'avait point été pris au dépourvu et que Dieu avait accepté le sacrifice que son serviteur lui faisait de sa personne pour le salut de ces barbares. Je dois vous dire ici qu'ils avaient résolu de me donner également la mort ainsi qu'au P. Cerdà, dans le cas où nous aurions découvert leur crime en exhumant la victime; mais ayant éventé leur complot, nous nous contentâmes de planter une croix sur la terre encore fraîche de la fosse de l'infortuné Père Reynaud. C'est ainsi que le Seigneur nous a préservés de la mort, et que nous avons pu nous en aller sains et saufs, mais le cœur profondément affligé à la vue de l'effroyable dépravation d'un peuple que nous espérons rendre bientôt tout à fait chrétien.

Après vous avoir indiqué le prétexte dont l'enfer se servit pour porter ces barbares à donner la mort à leur Père, je vais vous signaler les funestes effets qui s'ensuivirent. D'abord ce que j'avais prévu lors de ma première visite se vérifia : c'est que naturellement enclins à la vie sauvage, et plus encore depuis le crime qu'ils avaient commis, ils ne tarderaient point un instant à s'enfoncer de nouveau comme Caïn dans les forêts, et qu'ainsi toutes les peines que nous avions prises, tous les sacrifices que nous avions faits pour les amener au genre de vie d'un peuple chrétien et à la civilisation, seraient malheureu-

sement perdus. C'est pourquoi, malgré de si graves périls, j'allai les visiter, secondé à merveille dans mon entreprise par l'excellent Père Cerdà, qui connaissait leur langue et avait déjà été leur missionnaire, et je les engageai, avec beaucoup d'instances, à venir se mêler à l'une de nos missions des Mosatènes, ou à former un village à part sur les rives du Veni, tandis que, s'ils restaient là où ils se trouvaient, ils seraient abandonnés, notre collége ne pouvant leur envoyer ni missionnaires ni secours. Mais ils ne surent point se décider à suivre nos conseils, bien que nous n'ayons point perdu tout espoir de réussite. En effet, le même P. Cerdà m'écrit que plusieurs se sont présentés à Sant' Anna avec l'intention de s'y fixer, et de son côté le P. Jésuald Macheti m'a mandé que onze autres familles se sont rendues à San-Borgia; les autres se sont réfugiées dans les montagnes, de sorte que la mission parait ruinée ou du moins dispersée.

Mais ce qui doit surtout appeler l'attention du gouvernement, c'est la conduite scandaleuse que les Chimanes ont tenue depuis que je les ai visités. Je leur avais vivement recommandé de ne point abandonner la prière, de soigner l'église et les objets de la sacristie. Eh bien! ils ont osé se présenter à San-Borgia avec des lambeaux de chasubles, n'ayant point honte de dire qu'ils avaient tué le Père et bu de la *cicha* dans les calices! Afin de prévenir le renouvellement d'un si énorme sacrilége, j'ai chargé le P. Cerdà d'aller, en prenant les précautions qu'il jugera nécessaires, recueillir les vases et ornements sacrés de cette mission, ainsi que les livres du Père Reynaud, en emmenant à son retour les néophytes qui voudraient le suivre. Mais de peur que de pareilles iniquités ne se commettent dans d'autres Réductions, je supplie votre excellence Révérendissime de s'entendre avec le gouvernement pour que le chef politique de Mojos punisse sévèrement les coupables. Je dis *le chef politique de Mojos;* car si l'on veut procedér avec les lenteurs interminables des formalités légales ordinaires, ces sacriléges resteront impunis, tandis que la répétition de crimes de ce genre exige une prompte satisfaction, pour sauvegarder les droits de la morale, de la religion et de la justice. Au fait, ce n'est pas le premier assassinat que ces sauvages ont commis : ils ont déjà, il y a vingt ans,

essayé d'ôter la vie au curé Cortès y Villavincencio, et comme ils ne réussirent pas dans leur projet, ils tuèrent en sa place un français, son compagnon, comme ils avaient déjà fait périr plusieurs sujets de la même nation qui étaient allés explorer la route de San-Giuseppe, village peu éloigné.

J'espère donc que votre excellence voudra bien communiquer ma présente lettre, avec les renseignements qui l'accompagnent, au gouvernement qui, je n'en doute pas, comprendra par mon exposé de la situation que dans une affaire si grave il n'y a point de temps à perdre. Autrement j'aurais tout lieu de craindre que nos Pères ne renonçassent à ces missions, et que la barbarie ne reprît tout son empire là où nous avons prodigué nos sueurs afin d'établir la religion catholique et de former un peuple qui fût plus tard fidèle à la République.

Sur ce, je me redis de votre excellence Révérendissime le très-humble chapelain et serviteur,

Fr. Raphael Sans, *Min. Obs.*,
Préfet des missions.

Deux lettres du P. Paul Émile Reynaud, *que nous publions comme monuments précieux qui nous sont restés de ce martyr de la charité, mort pour le salut des sauvages qu'il gouvernait.*

1re Lettre.

A LA RÉVÉRENDE MÈRE OLYMPE, SUPÉRIEURE DE LA MAISON DU SACRÉ CŒUR, A BORDEAUX.

19 *février* 1853.

Révérende Mère,

Comment pourrai-je répondre dignement à tant de bienfaits signalés dont votre bonté a voulu me combler? Ah! Dieu seul peut vous en récompenser comme vous le méritez.

Je suis dans l'obligation de prier beaucoup pour vous et pour l'excellente mère économe que je n'oublierai jamais jusqu'à la mort. La mort! puisse-t-elle répondre pour moi aux désirs que tout enfant je sentais s'élever dans mon jeune cœur! Puissé-je mourir comme Jésus, mon Seigneur et Maître, mourir martyr de son saint nom! Oui mille fois, *ignis, crux, bestiae, confractio ossium et membrorum divisio, et totius corpo-*

ris contritio, et tota tormenta diaboli veniant, tantum Christum fruar! En ce moment aussi je me souviendrai de vous.

Maintenant je pars, et peut-être est-ce ici le dernier adieu que nous nous donnons sur cette terre. J'avoue que j'en ressens au cœur une douleur immense; mais le Dieu qui exige de nous un pareil sacrifice nous en accordera une ample récompense dans sa gloire éternelle.

Je me recommande, ma bonne Mère, à vos prières et à celles de toutes les religieuses vos filles, dont je conserverai toujours aussi un souvenir agréable. Souhaitez à toutes en mon nom la paix dans le Seigneur, surtout à celles qui ont assisté à ma première messe.

Vous souhaitant à vous aussi tous les biens en Dieu, je vous prie de me regarder toujours comme votre très-humble et très-dévoué frère et serviteur,

FR. PAUL EMILE REYNAUD,
Miss. apost. Min. Obs.

2me LETTRE.

AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE RAPHAEL SANS.

St *Paul des Chimanes,* 10 *juillet* 1856.

MON BON PÈRE,

J'ai lu et relu avec grand plaisir votre très-chère lettre du 12 du courant, admirant la rare prudence avec laquelle vous abordez le sujet délicat dont je vous ai entretenu, et la générosité avec laquelle vous vous soumettez aux sacrifices les plus pénibles pour le bien de votre famille religieuse.

Le 3 du courant je me suis trouvé de nouveau dans ce cas mémorable où, sans un secours spécial de la sainte Vierge, j'aurais certainement laissé la vie. Un jour vers le soir deux jeunes gens vinrent du village du P. Samuel m'avertir qu'un adulte était sur le point de mourir, et là-dessus, sans attendre que les pauvres petits eussent pris un peu de repos, nous nous mîmes en route. Mais le fleuve Cairo était tellement enflé qu'y étant entré sans attendre que je rencontrasse un radeau capable de me porter, je trouvai au milieu du lit le cours de l'eau trop violent pour qu'il me fut possible de gagner la rive opposée. J'étais vêtu de ma robe de Franciscain, que je m'étais étudié à bien

m'attacher aux flancs avant de descendre dans le fleuve ; mais elle se détacha juste en cet endroit périlleux, elle m'enveloppa et m'embarrassa tellement les jambes, que je faillis me noyer en tournoyant rapidement dans les flots qui m'emportaient.

Je cherchais bien des pieds et des mains à vaincre la force du courant, mais j'avais beau faire, je ne parvenais point à y résister; alors j'appelai d'un coup de sifflet mes deux jeunes gens, et je dois dire qu'ils eurent le courage de venir jusqu'à moi pour me donner la main, et c'est ainsi que je pus me tirer de ce passage périlleux et avoir la vie sauve.

Sachez, mon bon Père, qu'au moment du danger, j'appelai du fond du cœur à mon secours la Mère bénie du Seigneur, c'est la vertu de son doux nom qui m'arracha au courant violent du fleuve qui m'emportait, et qui ensuite maintint la barquette à laquelle je me confiai et l'empêcha de chavirer; car elle était déjà si remplie d'eau qu'une minute de plus aurait suffi pour que les flots l'eussent submergée et moi aussi. Je frémis encore en pensant à cette effroyable situation ; mais la sainte Vierge m'a sauvé, parce que je ne m'y étais exposé qu'afin de porter les secours spirituels à un vieillard malade.

Il y a aujourd'hui quatre mois, mon cher Père, que j'erre seul en mission parmi ces sauvages, sans que j'aie jamais rencontré un prêtre pour me confesser. J'ai à soigner deux missions, qui, avec l'aide de Dieu et la protection de Marie et des saints apôtres Pierre et Paul, dont elles portent le nom, sont assez prospères, et j'espère qu'elles marcheront de mieux en mieux.

Je continue à jouir d'une santé forte et robuste, de sorte qu'à moins d'un cas de maladie grave qui ne me permette pas de quitter mes néophytes, je me propose de me rendre lundi prochain à pied à Maddalenos pour me confesser.

En terminant, mon bon Père, je vous prie de me pardonner tous les chagrins que j'aurais pu vous causer, quand je demeurais avec vous, et de ne cesser de prier le Seigneur et Marie, notre Mère bien-aimée, qu'ils daignent nous compter au nombre de leurs humbles serviteurs.

Fr. Paul Emile Reynaud,
Miss. Apost. Min. Obs.

IV.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. DOMINIQUE DE CASTIGNANO, *Obs. de la Province des Marches, Miss. Apost. dans la Nouvelle-Zélande, au T. R. P.* ANTOINE DE FANO, *Secrétaire général de l'Ordre Franciscain, sur l'état de la Mission catholique en ces régions.*

Auckland, 7 *juin* 1863.

MON BON PÈRE,

Je ne m'arrêterai point à vous faire le récit de toutes sortes de courses et de souffrances, car vous avez déjà vu dans les *Annales de la Propagation de la foi* que mission et souffrance vont ensemble si étroitement unies qu'on ne saurait séparer l'une de l'autre. Je vous dirai plutôt avec une profonde douleur que toutes les sectes de la terre ont pénétré dans cette île, afin de donner la mort aux brebis et aux agneaux du Seigneur.

Ces sectes vivent et se gouvernent en vraies confréries de Satan qu'elles sont, adorant l'or, la table, la chair, et ne cessant de déclamer avec fureur contre les catholiques et leurs prêtres, qui adorent le vrai Dieu, un et *trin*, et son Fils fait homme pour notre salut, et qui croient à la spiritualité de l'âme, à la noblesse de l'homme, à l'amour fraternel et à la nécessité de l'observation de la loi divine.

Il en est résulté que les indigènes, en voyant tant de sectes qui suivent un si grand nombre de rites différents et qui prétendent toutes professer la vraie religion, passent de l'une à l'autre avec la même indifférence qu'ils opéreraient tout autre passage; ce qui souvent ne les empêche pas de traiter de fous les Européens qui leur en ont donné le scandaleux exemple. « Comment, disent-ils, venez-vous nous prêcher tantôt une église, tantôt une autre, étant tous blancs et parlant tous la même langue? Mais si vous êtes libres de croire ce qu'il vous plaît, pourquoi ne le serions-nous pas aussi? Il nous plaît à nous de reprendre nos anciens usages. » Je ne saurais vous dire, mon bon Père, combien tout cela nous afflige; car c'est là un puissant obstacle à ce que nous obtenions un heureux résultat de nos travaux. Oui, on a le cœur déchiré en voyant l'indifférence avec laquelle un Maoro abandonne le catholicisme, uniquement

parce que le prêtre catholique lui aura refusé une pièce de monnaie, et que le ministre protestant lui aura donné un schelling ou une camisole. Aussi tremblé-je toujours quand je dois baptiser un indigène, dans la crainte de le voir apostasier.

D'après ce qui précède il vous sera facile de vous imaginer dans quelles conditions grandissent les enfants Maori, tout à fait à la manière des animaux, sans religion ni règle aucune, tandis que les enfants catholiques sont livrés à eux-mêmes par des parents qui ne songent qu'aux bénéfices de leur commerce. O mon Dieu! quelle confusion! quelle ruine!

Quant au petit nombre de braves gens qui ont à cœur l'éducation de leurs enfants, ils fondent à présent de grandes espérances sur la présence des Franciscains, et ils voudraient que nous ouvrissions une école où l'on s'occuperait à la fois de l'éducation religieuse et de l'instruction des enfants. Mais comment pourrions-nous y réussir pleinement, dans l'extrême dénûment où nous sommes? Cependant le 1r de ce mois, nous avons, avec l'agrément de l'Evêque, ouvert une école pour les enfants de notre paroisse; puissions-nous par cet essai venir à bout de nos projets pour le bien de ces pauvres insulaires! Je vous ai dit que nous manquons de ressources, mais je pense que Celui qui nourrit les oiseaux de l'air, et revêt les lis des champs, ne nous oubliera point, quoique nous ne soyons que ses indignes ministres. Il faut pourtant rappeler ici que nous avons de grands frais à supporter, quand nous voulons visiter les tribus éloignées; car toute l'île est coupée par des bras de mer, et chaque trajet en bâteau, quelque court qu'il soit, ne nous coûte pas moins de cinq, six ou sept écus.

Quant à Auckland, où je réside en ce moment, voici ce que nous y faisons, malgré mille contradictions : nous prêchons plusieurs fois les jours de fête, nous visitons l'hôpital et les prisons, nous entendons les confessions, nous faisons le catéchisme, nous assistons les malades, nous avons commencé à donner des leçons deux fois le jour aux enfants de notre paroisse, et nous cherchons à y établir le Tiers-Ordre de la Pénitence, qui a toujours produit dans l'Eglise catholique des effets si avantageux pour les âmes. Si nous étions plus nombreux, nous pourrions ouvrir un collége où nous recevrions les jeunes gens de manière à leur fournir une éducation complête. C'est pourquoi nous

avons demandé au Père Général qu'il nous envoie quelques bons et zélés jeunes Irlandais et un religieux italien qui enseignent la musique, dont les Maori sont enthousiastes. Oh! quelle œuvre de charité vous feriez, si vous travailliez à nous mettre en état de fonder ce collége!

Car je vous fais remarquer, mon bon Père, que si les Missionnaires catholiques ne commencent point par former la jeunesse, ils n'arriveront jamais qu'à de minces résultats? Parce que tous ceux qui viennent dans cette île sont, en général, des gens de peu ou point de religion, qui pensent à tout autre chose qu'à l'éducation ou au salut de leurs enfants, d'autant plus qu'ils ne s'occupent pas même de leur propre salut.

Aidez donc, mon bon Père, autant que vous le pourrez, cette mission de l'Ordre, pour le salut de tant d'âmes qui se perdent si malheureusement; aidez-la aussi par vos prières, et quand vous aurez la bonté de me répondre, donnez-moi le nom de tous les religieux de notre Province des Marches qui sont morts depuis que j'ai quitté l'Italie, afin que je puisse offrir quelques suffrages pour leur soulagement.

Je ne sais si nous nous reverrons encore sur cette terre, car il me semble entendre l'Océan qui nous sépare me dire avec le bruit de ses vagues : « Arrière; tu ne reverras plus ni l'Italie ni ceux que tu aimes! » Mais peu importe, je les reverrai, et vous aussi avec eux dans une patrie meilleure, dans le royaume de Dieu, où nous serons réunis à jamais.

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,
FR. DOMINIQUE DE CASTIGNANO,
Miss. apost. Min. Obs.

V.

PÉROU

Lettre du P. NICOLAS CARINI DE CORINALDO, *Obs. de la province des Marches, au Très-Révérend Père* ANTOINE DE FANO, *secrétaire général de l'Ordre Franciscain, sur les dommages que la révolution de la Nouvelle-Grenade a fait souffrir à la Mission Franciscaine.*

Lima, 21 *août* 1863.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je saisis l'occasion de vous manifester les sentiments d'es-

time que mon cœur vous porte, en vous rendant compte des événements fâcheux qui ont détruit notre mission dans la Nouvelle-Grenade. Depuis trois ans que nous y étions à évangéliser ces peuples privés de bons prêtres, le bien qui s'y faisait n'était pas médiocre, quand au mois de juin dernier les députés de cette République votèrent une loi d'après laquelle nous devions partir dans les trois jours, abandonnant à jamais notre cher collége de la ville de Cali. Et cela parce que nous n'avions pas voulu prêter le serment requis par l'autorité civile (condition sans laquelle on ne pouvait exercer le ministère sacerdotal) pour nous soumettre à des lois nationales contraires aux prescriptions sacrées de l'Eglise.

Nous retirant, en conséquence, au nombre de 17, nous nous dirigeâmes vers la côte de la mer Pacifique, afin de chercher un asile dans le Pérou. Nous étant embarqués, nous arrivâmes, en effet, après douze jours de navigation sur un bâteau à vapeur, sains et saufs au port de Callao, distant d'un quart de lieue de la capitale du Pérou. Là, l'état du P. Jean de Castelplanio, depuis quelque temps malade, empira, et quelques jours après il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Il en fut de même du P. Pierre de Gênes, peu de temps après son arrivée dans la mission.

Quant à la mission de Cali, elle est perdue, si Dieu n'y pourvoit. Cependant le très-révérend Octavien Garzen, qui nous a menés d'Italie en ces régions, et qui, en mission le long des côtes de la mer Pacifique au moment de l'expulsion, se trouve aujourd'hui dans la ville de Guaiaquille (République de l'Equateur), travaille, quoique absent, à recouvrer, s'il est possible, ce couvent, afin de ne point laisser ces peuples dans un complet abandon. Nous verrons ce qu'il lui sera donné d'obtenir; mais je ne conserve aucun espoir. En attendant, nous sommes, conformément aux ordres du T. R. P. Gual, logés les uns à Lima, les autres au couvent d'Ocopa.

Je vous prie de faire tenir de mes nouvelles aux membres de ma famille que je salue tous *dans le Seigneur*, en même temps que, vous baisant la main, j'ai l'honneur de me dire

Votre sincère et très-humble serviteur,

FR. NICOLAS CARINI DE CORINALDO,

Miss. apost. Min. Obs.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

ORIENT.

Nous recevons de notre excellent confrère le P. Cyprien de Trévise, Professeur de théologie et Définiteur des Min. Obs. à Venise, la lettre suivante contenant divers détails qui concernent nos missions d'Orient.

Très-Révérend Père Marcellin,

Les nouvelles que je puis vous transmettre sur nos missions sont variées et décousues, parce qu'elles proviennent de divers points; néanmoins, puisque vous le désirez, je m'empresse de vous les communiquer, telles que je les ai reçues.

D'abord j'ai la satisfaction de vous annoncer que notre mission de Port-Said, le long de l'isthme de Suez, est en bonne voie, ainsi que je l'apprends par une lettre de notre confrère le P. Bernard d'Orléans, missionnaire en ces contrées ; il me parle aussi du séjour qu'y ont fait la pieuse princesse Clotilde de Savoie et son époux le prince Napoléon, qui, dans leur voyage en Orient, ont voulu visiter les travaux du percement de l'isthme. A ce propos, il m'assure que, comme tous les catholiques du pays, il a été fort édifié de la grande piété de l'auguste princesse, qui, à peine débarquée, se rendit immédiatement à l'église et y entendit la messe avec le recueillement de la plus profonde dévotion. La messe finie, elle s'entretint familièrement avec les religieux, leur adressant une foule de questions sur l'état de la mission, et après quelques paroles d'encouragement, dans lesquelles perçaient les vifs sentiments de religion qui animent son cœur, elle s'empressa de parler de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dont elle est une promotrice très-zélée; elle est même présidente d'une association pieuse fondée dans ce but à Paris, et elle se montra tout heureuse d'y inscrire les bons Pères et beaucoup d'autres personnes, se félicitant de trouver des associés et des confrères jusqu'en cette colonie lointaine. Puis, sans aucun respect humain, elle se mit à engager tous les auditeurs à invoquer le Verbe Divin par la miséricorde de son Sacré Cœur, disant qu'elle en attendait le triomphe du catholicisme aujourd'hui persécuté. Voilà, certes, un bel exemple, digne d'être imité, qui prouve assez que la piété et la dévotion conviennent aussi aux grands, et qu'il est possible de les conserver et de les pratiquer même au milieu des pompes du monde.

Le P. Bernard me disait aussi quelques mots de la visite apostolique extraordinaire que Mgr Pascal Vuicic devra prochainement entreprendre dans notre nouvelle Mission Franciscaine de l'Afrique Centrale, et il me faisait remarquer que notre intrépide confrère devra braver des difficultés incroyables surtout dans les quinze jours qu'il devra employer à franchir le grand désert sur les chameaux.

Relativement à Mgr Vuicic, j'ajoute que le mois dernier il accomplissait près d'Alexandrie la cérémonie religieuse de la pose de la première pierre d'une nouvelle église, qui sera dédiée à St Marc l'Evangéliste, premier évêque de cette ville. En cette occasion le digne prélat a prononcé un discours qui fut accueilli par de vifs applaudissements et traduit en plusieurs langues par divers journaux d'Europe.

En Palestine nous avons eu à déplorer un fait semblable à celui qui est arrivé l'an dernier, à la même époque, et rapporté par le Frère Félix des Masi, de la province de Venise. Ce même Frère, qui se rendait pour la dixième fois en Terre-Sainte, comme conducteur des offrandes et des provisions fournies par les fidèles, fut assailli par une troupe de Bédouins sur la route allant de Jaffa à Nazareth, dans la soirée du 9 du mois dernier, et après avoir été dépouillé de ses vêtements, la seule chose qu'il eût avec lui, il fut si cruellement frappé, qu'il reçut à la tête dix blessures qui mirent ses jours en danger; mais maintenant, grâces au ciel, son état s'améliore.

Les Pères de Terre-Sainte ont eu un autre motif grave de douleur dans la mort prématurée du jeune clerc, le Fr. Pascal de Jérusalem, Mineur Observantin. Quoiqu'Arabe de naissance, il était d'un caractère si doux et si aimable, qu'il savait se concilier l'estime et l'affection de tout le monde, comme à Venise, où, lorsqu'il étudiait la philosophie, il était souvent consulté par des philologues sur la langue arabe, qu'il connaissait à fond; et comme à Paris, où il demeura près d'un an, honoré d'amitiés telles entre autres que celle de Mr Auguste Nicolas, et où il fut ordonné sous-diacre.

Sur ce, je suis toujours votre très-humble et très-dévoué.

FR. CYPRIEN.

AMÉRIQUE.

Specimen d'une des langues que parlent les sauvages des rives du Veni, évangélisés par les Missionnaires Franciscains du collége de la Paz.

Langue Rusitenienne.

DOCTRINE CHRÉTIENNE.

D. *Nusi Abamu miin yejache, moyayen Doijd?*
Mes enfants, dites-moi, y a-t-il un Dieu?

R. *Moyayen.*
Il y en a.
D. *Unucsi moyayen Dojid?*
Combien de dieux y a-t-il?
R. *Yeret momo moyayen?*
Il y en a un seul.
D. *Unan boin Dojid?*
Où se tient Dieu?
R. *Cheve, jacche, chigme erog boetyeche boin.*
Au ciel, sur la terre, et en tout lieu il se tient.
D. *Qui chucsa Dojid?*
Qui est Dieu?
R. *Santisima Trinidad, Dojid Mumu, Dojid Abamu, Dojid*
La très-sainte Trinité, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu
Espirito Santu : Chiviusi Munchi guagmocan yeret Dojid.
le Saint-Esprit : trois personnes et toutes trois un Dieu.

ACTE DE CONTRITION.

Tsunsi Aiyo Jesu Christo, Dojid guag soni chiatain,
Notre Seigneur Jésus Christ, Dieu et homme véritable,
Tsumsi Mumu, Gequiccaticca, chitay niveisin mi, chitay
Notre Père, Rédempteur, très miséricordieux, beaucoup
eraisete nus; mecve anic cogchicam tari nus, anic
je vous aime, moi; pour cela même beaucoup de cœur je me repens, beaucoup
cogchicam cauchiti nus poxomas uchave, am cuvi
de cœur il me peine de mes anciens péchés, jamais plus
uchainay nus.
je ne recommencerai à pécher, moi.

COMMANDEMENTS DE DIEU.

Ta micya Dojid geacsin chigacsiray
En dix paroles Dieu nous commande ce que nous devons observer
tsum.
nous.
1. *Yeret mic : Nec getye getye, amic magete*
Première parole : non quelque chose beaucoup tu n'as à chercher,
Mi Dojid momo cogchicam eraisete mi.
Toi Dieu seulement de cœur tu as à aimer, toi.
2. *Puno mic : Diosi santo timo nec fivi jurasit.*
Seconde parole : de Dieu le saint nom non en vain ne jureras.
3. *Chivinsi mic : Fiestaya nec quejoinmi jomboiray mi.*
Troisième parole : aux jours de fête ne travailleras, mais tu te reposeras, toi.

4. *Tsis mic : mumu, nono, chig drigtes*
Quatrième parole : ton père, ta mère et les ancêtres
jom quignete mi.
bien tu respecteras, toi.
5. *Canam mic : nec fivi munchi ujate mi.*
Cinquième parole : non en vain le prochain ne tueras, toi.

LE MONT SION.

Le mont Sion! Quel autre mont, même dans l'histoire merveilleuse d'Israël, peut lui être comparé par d'illustres souvenirs? Acropole et palais royal de Jérusalem, on peut le nommer le Capitole et le Parnasse d'Israël. Lorsque David l'eut pris aux Jébuséens, il y construisit sa demeure, près de laquelle il transporta l'arche sainte dans un pavillon fait exprès, et après sa mort, il y eut un tombeau vénéré. Ce seul mot *le mont Sion* rappelle à la fois les triomphes et les ignominies, le double crime et le repentir, le sceptre et la harpe, toute la vie si pleine de vicissitudes et en même temps si belle du roi prophète. Théâtre de la magnificence et de la sagesse de Salomon, le mont Sion a des titres de gloire plus doux, mais non moins fameux au temps de la seconde alliance. C'est là que le Christ institua le grand sacrement de son amour; c'est là que se réunit sa première église, sur laquelle descendit l'Esprit régénérateur; et c'est de là que prirent leur élan des apôtres, si peu nombreux et si ignorants, quand ils se répandirent sur la terre pour la conquérir au divin crucifié. Or, qu'est-il resté à Sion de tant de gloire? Rien ou presque rien de plus que le souvenir!

Le premier objet qui s'offre à nos regards c'est le vieux château (*el Chàlah*) auquel ses pierres noircies donnent un aspect imposant plus que ses murs en ruine, ses tours peu élevées, ses fossés desséchés et ses quelques canons rouillés ne le rendent fort. On y loge une partie de la garnison, tandis que l'autre se tient dans l'ancien Prétoire. Il a pris le nom de *château des Pisans*, d'un des peuples croisés qui l'a occupé et restauré. Il s'élève sur les fondations de la tour hippique, bâtie par Hérode, et probablement même sur les fondations de la fameuse tour de David, construite, comme on le voit dans le *Cantique des cantiques*, pour les exercices guerriers, et à laquelle étaient suspendus des milliers de boucliers avec toutes le autres armes des braves[1]. Vers le milieu du 12e siècle, la tour des Pisans fut témoin du grave scandale que donna le jeune roi Baudouin III, quand s'étant soustrait à la tutelle dévouée de sa mère Mélisende, par laquelle seule il avait droit au trône, il lui enleva contre la foi des serments l'autorité, l'assiégea dans la tour où elle

[1]) III. 4.

s'était réfugiée, et la prit d'assaut avec la fureur d'un ennemi barbare. Le château fut détruit en 1239 par l'émir de Carac, à l'expiration de la trève conclue entre Frédéric II et Malec Camel[1]. Il s'ensuit que la forteresse actuelle ne peut avoir l'antiquité que lui attribuent beaucoup d'auteurs qui écrivent leurs voyages plus d'après les fantaisies de leur imagination que d'après les documents de l'histoire.

La place qui se trouve devant le château appartient à la mission protestante fondée en 1840 par l'Angleterre et la Prusse. Au centre s'élève un nouveau temple gothique, qui a coûté des sommes énormes, et qui prouve les grandes espérances de prosélytisme que fondent sur lui les constructeurs; car il est si vaste qu'il pourrait contenir vingt fois les fidèles du diocèse actuel de l'évêque anglo-prussien. Mais si l'expérience du passé permet de juger de l'avenir, il faut dire que les protestants ont gaspillé plus de la moitié de leur argent; car le quart de l'édifice serait plus que suffisant pour contenir le petit troupeau. Leur mission a eu jusqu'ici deux évêques, l'un et l'autre renégats : Alexandre, qui d'hébreu rationaliste s'était fait anglican, et actuellement le docteur Gobat, d'abord ministre et missionnaire de la religion réformée, puis de même anglican. Schultz dit dans sa *Statistique de Jérusalem* que les quelques protestants qu'on y trouve sont tous protestants étrangers : preuve des grands progrès de leur mission ! Et véritablement, quand l'on connait l'esprit des Orientaux, il est facile de comprendre que le plus fort argument employé par le protestantisme pour se faire des prosélytes, celui qui, à ce qu'il parait, a convaincu les deux évêques, perd beaucoup de sa valeur devant les croyances tenaces du Levant. On m'a dit toutefois que les deux personnages renforcent leur mission de quelques apôtres, mais ces apôtres ne sont point ministres ! L'un est le consul anglais, qui offre des lettres de naturalisation à quelque juif aux abois; l'autre est la très-féconde épouse de l'évêque. Ces deux nouvelles pourraient être également fausses, et je ne vous les transmets que sous toutes réserves. Quoi qu'il en soit, on peut se contenter du témoignage autorisé du consul prussien Schultz, d'après lequel la mission protestante n'a jusqu'ici rien fait à Jérusalem, rien que distribuer à foison, comme ailleurs, des bibles polyglottes et dépenser plus d'un million à la construction d'un temple gothique. Ce temple, qui occupe l'emplacement du palais somptueux d'Hérode l'Ascalonite, ne peut, comme monument chrétien, rappeler d'autre fait relatif au Christ que la sentence

[1]) Une chronique manuscrite, citée par Michaud, dit dans son vieux français, en parlant de cette destruction : *Les pierres estoient si avant, que tous s'esmerveilloient, elle estoit si fort maçonnée à chaulx et à ciment, et les pierres soudées à plomb et à grosses bandes de fer et à crocs, et d'une part et d'autre, que à trop grant'peine et à trop grant'force, le povent abatre jus.*

par laquelle cet usurpateur et tyran le condamna, probablement en ce lieu, à être battu de verges.

Près du temple protestant on voit un petit couvent de Syriens, dont l'église occupe, croit-on, l'emplacement de cette maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, dans laquelle entra St Pierre après sa miraculeuse délivrance de la prison que racontent les Actes des apôtres. En ce peu de mots j'aurais tout dit sur ce couvent, si je ne devais ajouter un mot sur ceux qui l'habitent. Les Syriens, ainsi nommés parce qu'ils se servent de la langue syriaque dans les cérémonies religieuses, sont des partisans de Nestorius; ils nient l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine, et en conséquence, ils admettent avec les deux natures deux personnes dans le Christ Dieu! Ils donnent la communion sous les deux espèces, même aux enfants. Ils font le signe de la croix comme nous, mais en prononçant les paroles suivantes : *le Verbe du Père — est descendu dans le sein de la Vierge — et nous a transportés de gauche à droite.* Ils ont l'intelligence et les mœurs grossières et sont sales dans leurs vêtements, dans leurs maisons et dans leurs églises. On n'en trouve point, que je sache, dans toute la Palestine, ailleurs qu'à Jérusalem, où ils sont, comme on l'a vu, très-peu nombreux, bien qu'autrefois on y en comptât de cinquante à soixante familles. C'est sur la colline de Sion, dans le plus beau site de la ville, que se trouve le couvent des Arméniens, l'édifice le plus remarquable de Jérusalem, après la mosquée d'Omar. On dit qu'il a été érigé par l'Espagne, en l'honneur de son grand protecteur de Compostelle, et pour servir d'hospice à ses pèlerins. L'entrée est embellie par une jolie place, où, au cœur de l'été, on respire l'air le plus pur, à l'ombre de cyprès gigantesques, qui rappellent à la mémoire ces paroles du sage : *Exaltata sum quasi cypressus in monte Sion* (*j'ai été élevée comme le cyprès sur le mont Sion*). Si vous pénétrez dans le monastère, vous admirez de toutes parts la propreté et la décence. Je dis que vous admirez; car une maison propre et décente est à Jérusalem une merveille. Le patriarche y habite avec une troupe nombreuse de moines et y possède une imprimerie. Un parvis grillé donne accès à l'église : c'est un édifice carré à voûte très-élevée, soutenue par quatre grands pilastres, couronnée d'une coupole à corniche légère. Cette coupole se compose d'arcades pleines et symétriques qui s'enchevêtrent et s'entrecoupent capricieusement, non sans grâce. Au flanc de la nef gauche s'avance une petite chapelle qui rappelle l'ancien tombeau ou le lieu du martyre de St Jacques-le-Majeur, décapité par Hérode Agrippa pour plaire aux Juifs, en haine de la doctrine du Christ. Le pavement de l'église est en belles dalles de marbre précieux.

Derrière le monastère arménien on voit immédiatement les murs de la ville, dans lesquels s'ouvre la porte de *Bab-el-Siûn;* c'est par là que nous

sortirons quand nous aurons terminé la visite de l'intérieur. A la suite du monastère de St-Jacques il y en a un autre qui appartient aussi à la nation arménienne, sous l'invocation des saints anges. Il n'est habité que par des femmes et sert d'hospice à celles qui viennent en pèlerinage. Il appartenait anciennement, suivant le témoignage d'Huen, aux Géorgiens; il s'élève sur les fondements de la maison du pontife Anne, en présence duquel le Sauveur fut d'abord mené dans sa Passion et reçut de la main d'un valet l'affront d'un soufflet.

Plus loin, le long de la partie occidentale des murs, on rencontre de misérables abris, réservés aux personnes atteintes de la lèpre, maladie qui n'a jamais disparu en Orient. Il y a là maintenant une vingtaine de lépreux au moins, tant hommes que femmes et enfants, tous musulmans. Ils n'ont aucune communication avec les autres; il leur est seulement permis de sortir dans la journée et de se placer près des portes de la ville pour implorer l'aumône des passants. Quand j'arrivai à Jérusalem, j'en trouvai plusieurs près de la porte de Bab-el-Calil. Ils étaient tristement étendus par terre, roulés dans la poussière et seulement garantis des ardeurs du soleil en plein midi par un haillon qu'ils avaient sur la tête. Il me semblait voir d'anciens Hébreux qui se couvraient de cendres et revêtaient le sac et le cilice, lorsqu'une douleur excessive les accablait. Mais quand je m'approchai d'eux, ils se levèrent tous à la fois, m'entourèrent, et s'écrièrent en chœur, en tendant leurs bras livides et décharnés : *Abbûna, tabeco* (*Père, donnez-nous du tabac*). Ils n'en demandaient pas pour le sentir, mais pour le chiquer. C'est pourquoi, quand ils virent que le tabac de ma tabatière n'était point naturel, mais en poudre, comme en usent les Missionnaires, ils ajoutèrent en se retirant : *Mafis taib* (il n'est pas bon). Pour moi, à la vue de ces pieds tuméfiés, de ces mains décharnées, de ces poitrines couvertes de croûtes noires, de ces visages rongés par des ulcères sanguinolents, je frémis de la tête aux pieds, et je jetai les regards sur la porte voisine, pour y chercher ces vers du Dante :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va fra la perduta gente[1].

Entre le mont Sion et le mont Moria s'étend le quartier des Juifs. On dirait que les misérables débris de Juda ont été confinés à dessein entre ces deux plus illustres collines de l'antique Solyme, pour qu'ayant sans cesse sous les yeux les traces de leur grandeur passée, ils conservent toujours un sentiment plus vif de leur abjection actuelle. J'ai déjà fait observer dans

[1]) C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
C'est par moi qu'on arrive aux douleurs éternelles,
C'est par moi que passent les générations perdues.

l'*Ethnographie de la Palestine*, à quel état de dégradation ces infortunés y sont réduits. Et cependant le site de ce sale et sombre quartier était jadis une des parties les plus élégantes de la ville. David et Salomon avaient comblé la partie supérieure du ravin, connue sous le nom de vallée *Tyropeon* (ou *des fromagers*), et sur ce terre plein, dit *Mello* ou *Millo*, on admirait le somptueux palais de la fille de Pharaon, et plus tard on y avait construit une galerie nommée par les Grecs *Xiste* ou portique. Sur le reste de la vallée passait un pont, qui, joignant le mont Sion au mont Moria, donnait accès au temple, et c'est auprès de ce pont qu'on voyait le palais des princes Asmonéens, et peut-être aussi celui d'Hélène, reine des Abiabènes et de son fils Isate. Aujourd'hui tout cela a disparu : des monceaux de ruines cachent tout vestige de la vallée[1], et ces illustres décombres sont enfouies sous les immondices qu'y jettent les juifs. J'avais trouvé la synagogue de Jérusalem reproduite dans un recueil de gravures anglaises, représentant des paysages et des monuments de la Palestine, et l'idée m'était venue de la visiter. Pour satisfaire ma curiosité, je m'adressai au *Cacàm Bàsci* (c'est le nom qu'on donne au grand rabbin), que je trouvai fort poli; mais à peine eus-je mis le pied sur le seuil de ce triste édifice, que je me repentis d'avoir songé à y entrer, tant on le trouve nu, lourd et fétide. Le quartier contigu, celui des Maugrebins ou Barbaresques ou Occidentaux ne vaut guère mieux que le quartier des Juifs : c'est une colonie venue d'Afrique, probablement pour prendre du service militaire à la solde des Turcs[2].

(D. P. A. B.)

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1863.

Sont partis pour la Terre-Sainte le P. Placide Vendrickx, Observ. récollet de la Province de Belgique, et le P. Marie Pottron, Observ. de la Province de St-Louis de France.

[1]) On en découvre néanmoins encore la direction au delà des murs.

[2]) Je me souviens d'avoir plusieurs fois observé, en lisant l'histoire de l'empire Ottoman, que, tandis que les Arabes de la Syrie et de l'Egypte allaient prendre du service en Afrique, les Africains venaient s'enroler dans l'armée turque. Le mot *Mograb* ou *Mogreb* signifie l'heure du coucher du soleil et la partie du monde où le soleil se couche.

QUATRIÈME PARTIE.

Voyage en Syrie et en Palestine effectué en 1861 *par le* P. PERPÉTUE DAMONTE, *Min. Observ., Professeur de langue italienne au collége* (*avec internat*) *de Terre-Sainte à Alep.*

(*Suite. — Voir la livraison précédente*).

En parlant de l'Oronte, je ne puis m'empêcher de penser à un ami bien cher, qui a malheureusement péri dans les eaux de ce fleuve. C'était un nommé *Sciucri Houri* d'Alep, jeune levantin très-studieux, dans la verdeur de ses vingt-huit ans, et parlant déjà bien l'italien, le français, l'arabe, le turc et le grec; il aimait beaucoup les Européens et aurait voulu que tous accourussent en Orient pour y porter l'instruction et la civilisation. « L'instruction, disait-il, est l'arme puissante qui devra détruire la tyrannie, la servitude et la barbarie au milieu desquelles nous vivons. L'instruction nous fera connaître que c'est d'ici que les hommes sont partis pour se répandre sur toute la surface du globe; que c'est ici que sont nés les arts, les sciences, l'industrie, la sculpture, la peinture, la musique, la civilisation, etc. tandis qu'ils sont maintenant bannis de ce pays, que d'épaisses ténèbres plongent dans un profond silence; car dès l'apparition des hordes musulmanes on y a vu disparaître tout ce qu'il y avait de social et d'humain, pour n'y plus trouver qu'une barbarie grossière. »

Ce fut notre cher *Sciucri* qui contribua tant en 1859 à la fondation du *Collége de Terre-Sainte d'Alep*, en faisant comprendre à ses compatriotes les grands avantages que leur procurerait l'instruction, et en poussant les pères de famille sur lesquels il avait une grande influence à y mettre leurs enfants. Que de fois ce charmant jeune homme m'a consolé, quand, triste et pensif loin de la terre natale, je m'asseyais sur les bords des fleuves de Babylone, en rêvant à la douce atmosphère de la patrie[1].

[1]) *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus cum recordaremur tuî, Sion; in salicibus in medio ejus suspendimus organa nostra* (*Ps.* 136). J'avais bien des raisons de chanter ce psaume en 1860, à Alep, au temps de la persécution des chrétiens, d'autant plus que j'étais réellement assis sur les bords des fleuves de Babylone. Le sang des chrétiens coulait par torrents sur les montagnes du Liban et à Damas, et ces horribles scènes commençaient à se renouveler même à Alep. Cinq mille hommes, tant Turcs que Druses, avaient pris les armes, disposés à massacrer les chrétiens, qui, pleins d'une terreur panique et d'une angoisse mortelle se tenaient enfermés chez eux dans l'attente d'une mort prochaine. Le fleuve *Koïk,* qui prend sa source dans les montagnes de la Cilicie, baigne les murs d'Alep et sert

Or *Sciucri*, étant venu le mois dernier à Antioche, se rendit à *Suedie* pour quelques affaires, et comme il les avait terminées, il s'en retournait à Alep avec un de ses domestiques. Quand il fut arrivé à *Geza-el-Hadid*, il s'avança seul dans l'Oronte pour faire boire son cheval, tandis que son compagnon causait avec le bâtelier ou pilote turc. Le cheval baissa la tête pour boire et la plongea dans l'eau qui, étant toujours trouble et limoneuse, ne permet jamais de distinguer si elle est haute ou basse. Le cavalier y tomba la tête en avant, et comme il ne savait pas nager, il fut emporté par le courant et s'y noya. L'infortuné! il était déjà mort, quand le domestique accourut à son secours. Tiré hors de l'eau, on le fit transporter à Antioche par quatre turcs, et comme il était catholique grec, on l'ensevelit dans une fosse des ruines de l'église *Saint-Pierre*. Mon pauvre ami laissait dans une désolation extrême un père, une mère, deux frères, quatre sœurs, que j'ai vus, et que j'ai entendus exhaler les plaintes les plus douloureuses de n'avoir pu fermer en paix les yeux à leur bien-aimé *Sciucri!*

La maison dans laquelle je pris mon logement à Antioche appartenait aux Pères Capucins qui y ont une mission. J'y trouvai comme Président

à en arroser les superbes jardins; il va de là se jeter dans l'Euphrate, qui, passant près de Babylone (aujourd'hui Bagdad), a son embouchure dans le golfe Persique. Assis donc sur les bords de ce fleuve, *oh! combien de fois, à la chute du jour expirant, dans un morne silence, la tête penchée sur l'épaule, les yeux entr'ouverts, je me suis arrêté et laissé assaillir par l'image d'une patrie bien aimée* (Manzoni, *le* 5 *mai*) (*a*). Je pensais à la sécurité et à la liberté dont les chrétiens jouissent en Italie, où ils peuvent exercer librement leur culte, sans que personne les gêne, tandis qu'ici ils sont soumis à une cruelle servitude, recherchés et condamnés à mort, parce qu'ils sont chrétiens. Je pensais à la patrie, aux parents, aux amis que je n'aurais peut-être plus revus en ce monde, et alors, oh! combien redoublaient ma tristesse et ma mélancolie! *Sciucri* et mes élèves m'engageaient à rester gai et à chanter un de ces airs joyeux que j'étais accoutumé de chanter dans ma patrie. *Hymnum cantate nobis de canticis Sion*. Mais je leur répondais douloureusement : « Comment voulez-vous que je chante un hymne de joie, tandis que huit de mes confrères sont inhumainement immolés à Damas, avec tant de milliers de chrétiens? Le cimeterre des Turcs, non encore rassasié de sang, n'est-il pas suspendu sur ma tête, comme l'épée de Damoclès, pour trancher le fil de mes jours? « *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?*

(*a*) *Oh! quante volte al tacito*
Morir d'un giorno inerte,
Chinato il capo all'omero,
Dle luci mezzo aperte,
Stetti, e della cara patria
M'assalse il sovvenir.

(Manzoni, *il* 5 *maggio*).

le Père Valère de Druento (près de Turin), mon compatriote, qui nous reçut, moi et mes compagnons de voyage, avec une politesse exquise et nous donna une hospitalité vraiment fraternelle. Quelle consolation, quel contentement on éprouve, lorsqu'en arrivant dans un pays éloigné, on y rencontre un ami, un concitoyen, un frère qui vous accueille cordialement, essuie votre sueur, vous lave les pieds, et emploie tous les moyens pour vous remettre des fatigues du long et pénible voyage que vous avez fait! Tel fut pour nous le bon Père Valère, qui, pendant tout le temps que nous passâmes à Antioche, ne cessa de nous traiter avec tous les égards possibles. Je couchai dans une chambre où arriva, il y a dix ans, un fait horrible : il faut que je vous le raconte, pour que l'Europe sache à quels périls s'expose le Missionnaire qui porte le flambeau de l'Evangile chez les peuples barbares.

En 1851, un certain Père de Novare, Capucin, fut envoyé à Antioche et chargé d'y fonder une Mission pour les quelques catholiques du rite latin qui s'y trouvaient[1]. C'était un excellent religieux, brûlant du zèle de la gloire de Dieu et du salut éternel du prochain. Agé de 48 ans, il en avait passé 11 en mission; on le vit se consacrer tout entier aux mesures à prendre pour fonder à Antioche une nouvelle église, qui lui servît de paroisse et qui remplaçât les anciens et magnifiques temples qui existaient aux temps de St-Pierre, de St-Evode, de St-Ignace et de St-Jean Chrysostôme; aujourd'hui ces sanctuaires ont tellement disparu, qu'on n'en connaît même point l'emplacement, à l'exception de celui de l'église de St-Pierre dont je parlerai plus loin. Le P. Basile avait amassé une certaine quantité de piastres pour construire son édifice; il avait été jusqu'à se pourvoir d'un *harmonium* pour faire les cérémonies religieuses avec plus de pompe, quand l'église serait bâtie. Or, voilà qu'un jour, où après son repas il s'exerçait à jouer de cet instrument, deux Turcs se présentent, sous le prétexte de lui faire une visite d'amitié, et lui disent d'un air riant qu'étant fort amateurs de sa musique, ils arrivent bien à propos pour l'entendre. Tandis que le pauvre Père Basile laissait courir tranquillement ses doigts sur le clavier, en en tirant des sons faibles et doux, l'un des assassins le saisit de la main gauche par les cheveux, et lui détache de la main droite la tête du buste avec le tranchant d'un cimeterre. Puis, jetant la tête dans un coin de la chambre, et le cadavre sous le divan, les deux assassins prennent la fuite. Quand le domestique du Père, qui était sorti pour faire une commission, rentra chez son maître, il le trouva nageant dans son sang; puis, il se mit à courir par la ville en criant *au meurtre, à l'assassin*. Il parvint bien à savoir quels étaient les émissaires et les sicaires, mais la justice ne suivit pas son cours; car le

[1]) Cette mission fut offerte aux Pères Franciscains de Terre-Sainte; mais comme ils étaient occupés à beaucoup d'autres, il ne leur fut point possible de l'accepter.

crime était le résultat d'un complot ourdi contre le Missionnaire, pour l'empêcher de bâtir son église, de sorte que le Père Basile est encore là, attendant que les chrétiens d'Occident aillent venger sa mort. Couchant dans cette chambre, je vous avoue que de toute la nuit je ne dormis point, bien que je fusse très-fatigué : il me semblait toujours voir l'ombre du P. Basile m'avertissant que deux Turcs, deux traîtres infâmes étaient là, l'épée dégainée en main, pour me tuer.

Levé de bonne heure le lendemain matin, je voulus aller célébrer la messe dans l'ancienne église St-Pierre, où le premier vicaire de Jésus-Christ a érigé sa première chaire. Ce lieu se trouve à environ un kilomètre de distance de la ville moderne. Et ici ne vous attendez pas à voir une superbe basilique, comme celle de St-Pierre sur le mont Vatican à Rome, un vaisseau aussi grand, une coupole aussi élevée, des colonnes de granite et de porphyre aussi belles, des statues aussi colossales, des mausolées aussi magnifiques; non, vous ne trouvez qu'une humble petite église, creusée dans le rocher du mont Casius (ou mont noir), au sud de la ville. Elle a dix mètres de longueur sur six de largeur, présente une arcade à l'extrémité de l'ouverture du rocher, et semble de là s'étendre en un temple très-vaste. Ce qu'on voit aujourd'hui n'est que le reste d'un sanctuaire si vénérable; c'est un reste qu'on n'a pu détruire, c'est-à-dire une excavation pratiquée dans le flanc du rocher. Mais pour les chrétiens ce lieu est toujours célèbre à cause des souvenirs qui s'y éveillent dans l'âme. En effet, il rappelle les premiers sacrifices que le Prince des apôtres y a célébrés, et les discours qu'il y a adressés au peuple d'Antioche; il rappelle les nombreux conciles qui s'y sont tenus, et une longue série d'évêques qui s'y sont succédé jusqu'à la destruction d'Antioche. Il rappelle surtout les éloquentes prédications de saint Jean Chrysostôme, qu'on entendit pour la première fois dans cette église confondre les philosophes de son temps. Tout le monde sait qu'en l'année 387 de l'ère vulgaire les habitants d'Antioche, révoltés contre l'empereur Théodose, mirent en pièces les images qui le représentaient, abattirent ses statues de bronze, ainsi que celles de son père, de ses enfants et de l'impératrice Flacille, et que les ayant liées avec des cordes, ils les traînèrent par toute la ville, et finirent par les briser au milieu de clameurs insolentes et de sanglants outrages. Une insulte aussi grave à la Majesté Impériale devait attirer sur eux un châtiment terrible, et bientôt tous les coupables tombèrent dans une affreuse consternation. Il y en eut beaucoup qui abandonnèrent la cité et se réfugièrent dans les environs; les autres se cachèrent dans leurs maisons; personne n'osait se montrer : les rues et les places publiques ne présentaient plus que la solitude du désert. Jamais Antioche ne se trouva dans de pareilles angoisses!

Dès leur arrivée, Césaire, ministre de l'Empereur, et Ellebique, commandant des troupes, déclarèrent Antioche déchue de ses priviléges, interdirent

les spectacles du théâtre et de l'hippodrome et firent fermer les bains : châtiment grave dans les pays chauds. Ils recherchèrent les coupables, et principalement les sénateurs et les magistrats, qui n'avaient point réprimé la sédition. Tout le peuple qui était resté dans la ville affluait aux portes du palais où les commissaires impériaux avaient dressé leur tribunal, les malheureux habitants se regardaient l'un l'autre, dans une défiance mutuelle et n'osant se parler; car ils avaient vu avec surprise un grand nombre d'entre eux saisis par les gardes et enfermés dans ce palais, de la porte duquel ils entendaient les menaces des juges, la voix des bourreaux, le bruit des fouets et les cris déchirants des suppliciés. Mais tout cela n'était encore rien. On disait que l'empereur, à son arrivée, ferait brûler vifs tous les habitants dans leurs maisons, qu'il raserait la ville et y ferait passer la charrue, et que désormais la capitale de toute la Syrie serait Laodicée (aujourd'hui Latakieh)[1].

Alors les moines qui habitaient dans les grottes du *mont Noir, dans la vallée des saints*, dans les déserts de la Syrie et dans les environs d'Antioche, descendirent des montagnes, et quittant les cavernes et les cabanes où ils s'étaient enfermés si longtemps, ils coururent volontairement dans les villes pour consoler les affligés. Ils n'avaient rien à faire qu'à se montrer; car la vue seule de ces hommes mortifiés inspirait des sentiments de respect et de vénération profonde.

Ils se placèrent aussitôt à la porte du palais, parlèrent hardiment aux

[1]) Cette situation déplorable d'Antioche a été mise en scène par un illustre écrivain, Gaspard Gozzi, dans sa tragédie intitulée : *Antioche*. Cette pièce ne réussit point sur le théâtre italien, parce que l'*amour* n'y jouait aucun rôle. Mais elle réussit parfaitement au petit théâtre d'Alep, que j'avais ouvert en notre collége de Terre-Sainte, pour exercer mes élèves à la déclamation italienne et leur faire perdre l'accent arabe. Je l'ai fait représenter (singulière coïncidence!) par tous mes élèves d'Antioche, qui étaient tout enchantés de retracer les anciens événements de leur patrie, et furent vivement applaudis par le public Alepin. J'en rapporterai ici un passage, où parle Césaire, ministre de l'Empereur :

« Qu'on emmène chargés de chaînes hors d'Antioche tous les citoyens coupables, et n'écoutons point la pitié! Cité perverse, peuple criminel, paie la juste peine de ta folle audace, et que l'Empereur soit dignement vengé de l'outrage qu'il a reçu. Levez les yeux, ingrats : voyez d'un côté, mutilés et détruits par vos mains encore frémissantes, les bustes glorieux de Théodose et de Flacille, ces astres de bonté, de justice et d'équité, et de l'autre voyez-les relevés! C'est devant ces bustes sacrés, devant ces monuments que vous avez méprisés, que mon maître veut que je vous frappe d'un châtiment terrible. Entendez ses ordres : « Punis tous les principaux citoyens d'Antioche; dépouille la cité de ses priviléges; que Laodicée soit la capitale de la Syrie. Bientôt je viendrai promener le fer et le feu parmi les habitants; j'effacerai la ville de la carte du monde, et la charrue passera sur ses ruines. »

juges, demandèrent grâce pour les coupables, s'offrirent eux-mêmes en victimes d'expiation et déclarèrent qu'ils ne partiraient point de là, sans que les juges eussent pardonné au peuple. Certes ils n'imitèrent pas les philosophes païens, qui s'enfuirent au contraire de la ville et allèrent se cacher, de peur de tomber entre les mains des juges et d'encourir le commun châtiment. C'est cette conduite qui donna lieu à saint Jean Chrysostôme de s'élever contre eux en ces termes : « Où sont-ils, s'écriait-il, où sont-ils ces hommes qui portent des manteaux, la barbe longue et des bâtons à la main, ces cyniques infâmes, plus à plaindre que les chiens qu'ils imitent? Tous ont quitté la ville et se sont cachés dans des cavernes. On n'a vu au milieu de la place publique, comme si rien n'était arrivé, ceux qui se montrent par leurs actes véritablement philosophes. Les habitants de la ville se sont enfuis dans les déserts, et les habitants des déserts sont venus dans la ville. Ce qui se passe prouve la fausseté de leurs doctrines et la vérité des nôtres. En effet, nos moines, qui ont reçu la religion des apôtres, imitent leur vertu et leur courage. Ici nous n'avons plus besoin de citer des témoignages écrits en notre faveur. La chose parle de soi, les disciples font voir quels ont été leurs maîtres. Les raisonnements sont inutiles pour démontrer la vanité des païens et la faiblesse de leurs philosophes : les effets donnent assez à connaître qu'on ne trouve chez eux que des fables, des fictions, une pure comédie[1]. »

Cet éloquent discours fut prononcé par saint Jean Chrysostôme dans cette église même de St-Pierre que j'allais visiter, et qu'en son temps déjà l'on appelait la *Palea* ou l'*antique*. Dans un angle de cette église on voit encore aujourd'hui une source que saint Pierre, croit-on, fit miraculeusement jaillir, comme celle qui se trouve à Rome dans la prison Mamertine et Tullienne. Les Turcs, les Ansariens, les Grecs schismatiques et tous les habitants d'Antioche ont aujourd'hui encore grande confiance dans cette eau, et les femmes notamment y vont laver les langes de leurs enfants, avec l'espoir qu'elle les préservera de tout accident et de toute infirmité. On voit sur les murailles de cette église quelques peintures à demi détruites; mais on ne sait pas à quelle époque précise elles remontent.

Un lieu aussi sacré doit être gardé de telle sorte qu'on empêche les enfants Turcs d'y aller chanter leurs chansons arabes, comme ils l'ont fait jusqu'à présent. C'est pourquoi M. Brouchier, consul de France à Antioche, le fit entourer de murs, suivant l'autorisation qu'il en avait reçue du Pacha d'Alep, afin que personne n'y pût pénétrer. Il en confia les clefs aux Pères Capucins qui gardent le sanctuaire avec des soins jaloux, et n'y introduisent que les voyageurs qui désirent le visiter. C'est là que je célébrai la messe sur un autel portatif, attendu qu'on n'y trouve point

[1]) St-Jean Chrysostôme, 17e homélie.

d'autel fixe, et les Pères Bernard et Valère l'y célébrèrent aussi après moi.

La messe dite et les actions de grâces faites, nous nous assîmes tous sur le penchant d'une colline qui domine l'antique cité, pour prendre une collation. Nous nous étions fait apporter des figues, des raisins, des pêches (c'était la saison), qui se trouvaient dans les riants vignobles d'alentour, et une outre d'eau puisée dans les anciennes citernes d'Antioche. Le pain nous l'avions avec nous, et l'appétit ne nous manquait point. Tandis que nous mangions et buvions gaîment, nos discours roulaient naturellement sur Antioche, et nous rappelions tous les souvenirs qu'éveillent ces ruines célèbres. Mes élèves d'Antioche, dont j'ai déjà parlé, profitant de l'occasion, me prièrent de leur donner une dernière leçon par le récit de quelque fait relatif à leur antique patrie, parce qu'ils ne reverraient peut-être jamais plus un maître qui devait partir pour l'Italie. Je me rendis volontiers à leurs désirs, et je commençai à leur parler en ces termes : « Antioche s'appelait anciennement *Antigonie*, nom qui lui venait naturellement de celui d'Antigone, son ancien fondateur, qui, après la mort d'Alexandre-le-Grand, reçut en partage le gouvernement de la Syrie, et qui, séduit par la beauté de ce lieu, le choisit pour sa demeure et y établit la capitale de son royaume.

Seleucus Nicator, sorti de Babylone à la tête d'une forte armée, vint détruire cette puissance, effaça toutes les traces du passé, renouvela toutes choses et fonda une ère nouvelle pour le pays. Il commença par appeler cette cité *Antioche*, en l'honneur d'Antiochus, son père, dont un grand nombre de ses successeurs portèrent aussi le nom. Il l'appela ensuite *Laodicée*, du nom de sa mère, et *Apamée*, du nom de sa femme. Il donna son propre nom à *Séleucie* (aujourd'hui *Suedie*), et appela *Hieropolis* (ou ville sainte) celle où l'on adorait *Astarté* ou la *Déesse de Syrie*. D'autres villes encore furent fondées par lui et ornées de palais somptueux, de magnifiques temples d'idoles, de beaux quartiers et places, de promenades publiques et de jardins superbes. Mais le théâtre où brilla davantage le génie de ce grand homme de l'antiquité, qui inaugura la fameuse ère des Séleucides, fut Hieropolis, où il érigea à la déesse de Syrie le temple le plus auguste et le plus majestueux qu'on ait jamais vu dans l'antiquité. *Lucien*, une des gloires d'Antioche, homme très-savant, prêtre de l'église d'Antioche, chef de l'école théologique de cette ville, qui subit généreusement le martyre l'an 312 de l'ère vulgaire[1], nous a laissé une description magnifique de ce tem-

[1]) *Lucanus*, vir doctissimus, Antiochenæ ecclesiæ presbyter, tantum in Scripturarum studio laboravit, ut usque nunc quædam exemplaria Scripturarum *Luciana* nuncupentur, etc. — V. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VIII, 32, et S'-Jérôme, *De viris illustribus*, ch. 77.

ple célèbre. Il dit entr'autres choses que cet édifice était tourné vers l'Orient, qu'il était élevé de deux toises au dessus du niveau du sol et qu'on y montait par un escalier en pierre. On trouvait d'abord un grand portique d'une structure admirable, qui contenait beaucoup de statues de Priape dans une attitude obscène. Les portes du temple étaient d'or ainsi que le toit, sans parler de l'intérieur, où l'on voyait briller partout le même métal. Tout l'édifice était divisé en deux parties : l'une, plus élevée que l'autre, était comme le sanctuaire; mais il n'était permis qu'aux principaux prêtres d'y entrer. On remarquait dans ce sanctuaire deux statues d'or représentant, l'une Jupiter porté par des taureaux, l'autre Junon portée par des lions. Cette déesse était ornée des symboles de beaucoup d'autres Divinités, telles que Minerve, Vénus, la lune, Rhée, Diane, Némésis, les Parques; elle tenait d'une main le sceptre et de l'autre la quenouille; elle avait la tête ceinte de rayons et couronnée de tours. A l'extérieur du temple il y avait un grand autel de bronze, accompagné d'un grand nombre de statues exécutées par les meilleurs artistes de ce temps-là. Plus de trois cents prêtres n'étaient occupés qu'à soigner les sacrifices, sans parler d'un nombre infini d'autres ministres subalternes. Les prêtres étaient vêtus de blanc, excepté leur chef qui portait un vêtement de pourpre et une tiare d'or. Les sacrifices se faisaient deux fois le jour, et avec une plus grande solennité en certaines fêtes.

La majesté de ce temple était rehaussée par une multitude d'autres très-belles statues d'Apollon, de Lucine, d'Atlas, de Mercure, de Sémiramis, d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Sardanapale et d'Alexandre-le-Grand, au milieu desquelles un nain de bronze faisait des grimaces[1]. Le pavement du temple recouvrait une grande caverne très-profonde, dans laquelle les Syriens croyaient que les eaux s'étaient engouffrées lors du déluge de Deucalion. Lucien atteste bue cet antre était devenu fort petit et fort étroit de son temps. A peu de distance du temple on voyait un lac peuplé de beaucoup de poissons regardés comme sacrés; au centre de ce lac s'élevait un autel soutenu sur les eaux et toujours orné de fleurs et parfumé de toutes sortes d'aromes. La statue d'Apollon prononçait les oracles, et elle était vêtue, à la différence des autres, qui étaient nues, de sorte que quelqu'un pouvait facilement se cacher sous ses vêtements. Avant de répondre, l'idole se tordait, poussait et culbutait parfois les prêtres; quand elle ne voulait pas répondre, elle reprenait immédiatement sa place; dans le cas contraire, elle marchait en avant.

Bellori et Montfaucon ont décrit la *déesse de Syrie*, telle que la

[1]) Voir Selden, des *Divinités Syriennes*.

leur avaient fait connaître les anciens monuments. La *déesse de Syrie*, disent-ils, est assise; elle a sur la tête une mitre ornée dans sa partie inférieure d'une enceinte de murs d'une ville, avec des tours et des créneaux; ces murs sont surmontés d'une couronne de rayons, et la porte de la ville, d'un croissant. La déesse porte une espèce d'aube sur laquelle s'étend une tunique qui lui descend jusqu'à mi-jambe, et le tout est recouvert d'un manteau orné sur le devant des douze signes du zodiaque. Elle a un lion à chacun de ses côtés, et tient de la main gauche un tambour, un sistre, une quenouille et un caducée, tandis que de la main droite elle soutient la foudre sur la pointe du doigt du milieu, et sur le bras plusieurs animaux et insectes, et, à ce qu'il semble, des fleurs, des fruits, un arc, un carquois, une torche et un serpent. Pirro Ligorio prétend sottement que les évêques chrétiens ont emprunté leurs habits de l'image de cette déesse.

A la saison du printemps on célébrait dans le temple d'Hiéropolis un sacrifice fort étrange. On rassemblait des chèvres, des brebis, des oiseaux, des vêtements précieux, des morceaux d'or et d'argent et des pièces de bois; puis, quand on les avait rangés autour des idoles, afin qu'elles jouissent du spectacle de l'incendie, on mettait le feu à tous ces objets et on les réduisait en cendres. La foule des assistants était immense; ils avaient coutume d'apporter avec eux leurs dieux domestiques et de tuer un bouc, puis, s'agenouillant sur sa laine éparse à terre, de prendre les pieds et la tête de la victime, et de la poser sur leur propre tête pour prier et invoquer la Déesse. Aussi deux fois l'an, un homme montait sur le sommet des statues de Priape dont j'ai parlé, et y demeurait pendant sept jours, tandis qu'on faisait descendre du haut de l'idole une chaîne à laquelle on attachait les dons qu'offraient les suppliants; un autre homme se tenait en bas notant les noms de ceux qui les apportaient; puis, les lisant de manière à ce qu'ils fussent entendus de celui qui occupait le sommet de la statue, il proférait quelques prières au son de la cloche. On immolait aussi quelquefois des victimes humaines : il y avait des hommes qui, la tête couronnée de guirlandes, sortaient de la cour du temple et se rendaient sur la cîme d'un rocher escarpé, d'où ils se jetaient en bas. D'autres, plus fanatiques et plus cruels, renfermaient leurs propres enfants dans un sac et précipitaient les malheureux du haut du rocher.

Pendant les sept jours que le prêtre passait sur la statue de Priape, on croyait qu'il avait des entretiens confidentiels avec la grande Déesse. Cette cérémonie avait été instituée pour renouveler le souvenir des infortunés qui, pour se soustraire à l'inondation, s'étaient réfugiés sur les plus hautes montagnes. Une autre fête se célébrait en mémoire de cette effroyable calamité : tous les habitants de la Syrie et de l'Arabie allaient puiser

de l'eau dans la mer, la portaient au temple dans des vases scellés, et la présentaient au prêtre appelé *Alectajo;* celui-ci prenait les vases qu'il ouvrait, après avoir examiné le sceau, et jetait l'eau sur le pavement du temple, d'où elle coulait dans une fosse. Dans une autre fête nommée *de la descente,* les idoles étaient plongées dans le lac dont il est parlé ci-dessus. On y plongeait d'abord Junon, protectrice des poissons, qui auraient infailliblement péri, si l'on avait commencé par y plonger Jupiter. Mais avant l'immersion, ces deux divinités soutenaient une grande discussion à la suite de laquelle Junon restait victorieuse et Jupiter lui accordait la prééminence.

Dans la fête du *grand incendie*, où, comme je l'ai dit plus haut, l'on brûlait tant d'objets si divers, les prêtres se meurtrissaient les chairs, faisaient un très-grand bruit avec des tambours et d'autres instruments de musique, s'entrefrappaient et jetaient de hauts cris. Quelques autres se mutilaient spontanément dans l'intérieur du temple; ils parcouraient ensuite la ville, acceptaient des habits de femme dont ils se vêtaient et prenaient le surnom de *Galles*. Beaucoup de gens du peuple allaient nager devant l'autel érigé au milieu du lac, invoquaient la *Déesse*, et lui offraient des bœufs, des boucs et d'autres animaux, à l'exception des porcs qui étaient réputés immondes, comme ils le sont encore aujourd'hui chez les Turcs et les Israëlites. Les poissons étaient considérés comme sacrés pour la grande Déesse; les colombes pour Sémiramis; et l'on nourrissait dans l'enceinte du temple des taureaux, des lions, des chevaux et des aigles, animaux qu'on avait l'habitude d'apprivoiser. Les jeunes gens et les enfants allaient au temple offrir leur première chevelure et leur premier duvet; à cet effet on les rasait et l'on conservait ces cheveux et cette barbe dans une boîte d'or ou d'argent où l'on déposait en même temps son nom. Le grand prêtre était vêtu de pourpre et distingué par une tiare ou couronne d'or.

Tout étranger, en approchant d'Hiéropolis, devait se tondre la tête et les sourcils, puis sacrifier un bouc de la manière que nous avons déjà décrite; si, après ce sacrifice, il voulait entrer dans la ville, il ne pouvait se laver ni prendre d'autre boisson que l'eau pure, et il était obligé à se coucher sur la dure. A peine entré dans la ville, il était hospitalièrement reçu par ses compatriotes qui s'y trouvaient, initié aux frais du trésor public aux rites et aux cérémonies du lieu, puis marqué d'un fer rouge au cou et aux mains.

Lorsqu'un *Galle* mourait, la pompe funèbre différait de celle qu'on pratiquait à la mort d'autres personnes : ses compagnons transportaient d'abord son cadavre dans les faubourgs, l'étendaient sur le sol et lui lançaient des pierres; sept jours après on le replaçait dans le cercueil et on le portait au temple. Si quelqu'un regardait un mort, il devenait aussitôt immonde et ne pouvait entrer dans le temple ni ce jour là, ni les jours suivants, avant de s'être purifié. Tous les parents du défunt se montraient la tête rasée et ne

pouvaient se présenter au temple qu'après un délai de trente jours, pendant lesquels, dit Plutarque, ils se privaient de la lumière du soleil, se cachant dans les cavernes et dans d'autres lieux obscurs.

Un des élèves les plus studieux que j'eusse à Alep, nommé Gabriel Houri[1], m'interrompit en disant : je vois, Monsieur le Professeur, que vous me transportez comme par enchantement en ces temps reculés où vivaient nos premiers ancêtres, qui, comme vous le dites, étaient enveloppés dans la plus grossière idolatrie. Mais veuillez me dire où se trouvait cette ville d'Hiéropolis, ce célèbre sanctuaire des anciens Syriens, qui s'y rendaient, je crois, pour faire leurs prières, pour y célébrer leurs fêtes et leurs sacrifices à la déesse de Syrie, de même qu'aujourd'hui les Turcs vont à la Mecque pour vénérer Mahomet et les chrétiens à Jérusalem pour adorer Jésus-Christ?

« Hiéropolis, répondis-je, était située près de *Beregit* sur les bords de l'Euphrate, à l'est d'Alep[2], à une distance de 50 kilomètres. On l'appelle

[1]) Gabriel Houri, jeune homme de vingt ans natif d'Antioche, était des élèves de mon collége celui qui avait l'esprit le plus pénétrant. A peine la nouvelle de l'ouverture du collége d'Alep se fut-elle répandue, qu'il se joignit à son cousin Michel Houri et à d'autres compagnons dont j'ai déjà parlé et qui, donnant les premiers l'exemple, abandonnèrent leur patrie, leurs parents et leurs amis (chose rare en ces contrées) pour aller étudier à Alep. Il savait déjà bien l'arabe, l'hébreu, le grec, le turc, et il avait appris en peu de temps l'italien et le français. Doué d'une grande pénétration et animé pour la science d'une ardeur extrême, il fit des progrès incroyables. Il est bien fâcheux que ce jeune homme ne puisse point continuer ses études, faute d'écoles, de livres et de maîtres. Il serait à désirer qu'on introduisit encore au collége d'Alep l'enseignement de la philosophie, de la physique, des mathématiques, etc. dans l'intérêt de la jeunesse du pays, qui acquerrait certainement ainsi la science des grandes choses. Je proposerais volontiers ce jeune homme pour drogman aux infatigables voyageurs de Vogué et Waddington qui voyagent aujourd'hui en Syrie pour découvrir des monuments; car il lirait et traduirait dans leur langue toutes les inscriptions soit grecques, soit arabes, hébraïques ou syriaques.

[2]) Je dois noter qu'à la custodie de Terre-Sainte notre couvent d'Alep est désigné sous le nom latin de *Conventus Hieropolitanus*. Dans la lettre de ma nomination comme professeur qui me fut donnée à Jérusalem, on lit : *Te elegigimus ac deputamus in Professorem linguæ italicæ in nostro collegio Hieropolitano*. Il y a là une erreur qu'il faut corriger. Jamais Alep ne s'appela Hieropolis. On voit au livre XII (chap. 14) des *Antiquités Judaïques* de Flavius Josèphe, qu'à la fameuse époque des Séleucides et sous la domination romaine Alep s'appelait Berée. Aux temps de Saül et de David cette ville s'appelait *Soba*, comme on le voit clairement au livre II, chap. 8, v. 3 des Rois. Aujourd'hui encore on lui donne en hébreu, en arabe et en syriaque le nom de *Haleb-Soba*. En italianisant ce nom et en omettant le mot Soba, nous avons Alep. Mais c'est un point que je traite plus longuement dans mon *Histoire d'Alep*. Il y avait une

aujourd'hui en arabe *Mabog* ou *Mambedge*, et l'on y voit encore des ruines majestueuses qui attestent la grandeur de cette ville bâtie par *Séleucus*, votre ancien roi. Il y a peu de voyageurs qui se hasardent maintenant à visiter ce lieu célèbre, à cause du danger qu'ils courraient d'être assassinés par les bêtes féroces. Il est actuellement habité par des Circassiens. Peut-être vous souvenez-vous que nous avons vu l'hiver dernier à Alep *dix mille Circassiens*, tant hommes, femmes, enfants des deux sexes, vieillards, jeunes gens, nourrissons et adultes, divisés en familles et portant tous leurs effets mobiliers. Ces Circassiens, hommes belliqueux et guerriers, habitants des montagnes du Caucase, tinrent longtemps tête aux Russes, qu'ils vainquirent dans beaucoup de combats. Ils finirent néanmoins par être battus et entièrement défaits par leurs implacables ennemis, qui firent prisonnier Schamil, leur terrible chef, détruisirent ses troupes, escaladèrent les hauteurs du pays, chassèrent ses compagnons de leurs asiles, en firent un carnage affreux, et se rendirent ainsi maîtres des montagnes du Caucase.

50,000 Circassiens survécurent au carnage, déposèrent les armes et se soumirent à la volonté du gouvernement. L'empereur de Russie ordonna à ces *cinquante mille* hommes d'aller habiter en Sibérie, ou bien de quitter l'Empire. Ces infortunés, qui forment parmi les Musulmans une espèce de secte reconnaissant Mahomet avec certaines restrictions, préférèrent recourir à la Sublime Porte, et la conjurèrent de les laisser s'établir sur son territoire. Le sultan accueillit leur supplique et les reçut dans ses Etats; il en plaça 5000 à Constantinople, 5000 à Tarse, 10,000 en Anatolie, 10,000 dans les landes et les déserts de la Cilicie, et 10,000 autres allèrent habiter Mabog ou Mambedge, c'est-à-dire l'ancienne et fameuse Hiéropolis. Aujourd'hui ils paissent indistinctement leurs troupeaux au milieu de ces ravins, de ces ruines et de ces décombres, au milieu de ces colonnes brisées et de ces statues mutilées, qui offriraient des sujets de si longues études au savant européen, mais qui ne produisent aucune impression sur le barbare et ignorant Circassien. (*A continuer*).

autre *Hiéropolis* ou *Hiérapolis*, (c'est la même ville) dont S[t]-Paul fait mention dans son Epître aux Colossiens, ch. 4, v. 13. Mais cette ville se trouvait dans la Phrygie (aujourd'hui l'Anatolie), en un lieu où, au dire de Strabon et de Ptolémée, jaillissaient des eaux très-chaudes.

FIN DE LA TROISIÈME ANNÉE.

TABLE DE LA TROISIÈME ANNÉE

DES

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES

DU P. MARCELLIN DE CIVEZZA,

MINEUR OBSERVANTIN,

(DE SEPTEMBRE 1863 A OCTOBRE 1864).

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

TARTARIE ET CHINE.

TARTARIE.

EMPIRE GREC.

TARTARIE.

PERSE

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

CHINE.

CHINE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

EGYPTE.

AFRIQUE CENTRALE.

SYRIE ET PALESTINE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

EGYPTE.

CHINE.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

PALESTINE.

EGYPTE.

ALBANIE.

JÉRUSALEM.

ALBANIE.

CHINE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

PÉROU.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIÈME ANNÉE.

